A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

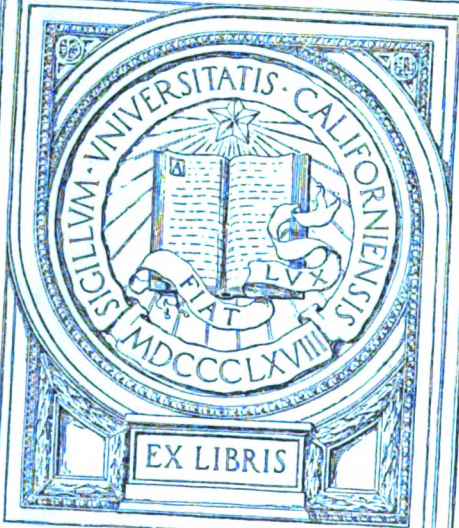
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

GIFT OF
Prof. Beatrice Cornish



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS VEUILLOT

TOME QUATRIÈME

Digitized by Google

Les ayants droit et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en novembre 1913.

Typographie Firmin Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

Digitized by Google

LOUIS VEUILLOT

PAR

EUGÈNE VEUILLOT

CONTINUÉ PAR FRANÇOIS VEUILLOT

TOME QUATRIÈME

(1869-1883)

PRÉCÉDÉ D'UN BREF DE S. S. PIE X

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

Digitized by Google

GIFT

Digitized by Google

PQ 2171
V7Z95
v.4

BREF DE SA SAINTETÉ PIE X

Au très cher Fils François Veuillot.

Très cher Fils,

C'est avec une bien douce et grande satisfaction que Nous avons reçu l'hommage de la dernière partie de la « Vie de Louis Veuillot », votre oncle, et Nous vous félicitons de tout notre cœur d'avoir mené à si heureuse fin cet ouvrage de haute importance, laissé inachevé par votre très digne père.

La publication de votre beau travail ne pouvait se faire à une heure plus opportune, puisqu'elle a précédé de peu de temps la date mémorable du centenaire de naissance de l'éminent publiciste catholique, dont le nom désormais est glorieusement fixé dans l'histoire.

A l'exemple des deux Papes qui Nous ont précédé sur ce Siège Apostolique, et principalement de Pie IX de sainte mémoire, il nous est agréable de rendre témoignage à ce grand homme de bien, défenseur irréductible des droits de Dieu et de l'Église.

Avec la flamme de son zèle d'apôtre, il entra dans la lice, orné des dons précieux qui font l'écrivain, l'artiste

M612531
V
Digitized by Google

et le penseur de génie, par lesquels il a égalé et surpassé les maîtres les plus illustres, car, dans les saintes batailles de la défense des principes sacrés, sa plume était à la fois un glaive tranchant et un lumineux flambeau. Ce qui entraînait la vigueur de son esprit, ce qui l'enveloppait de lumière, ce qui en centuplait l'énergie, c'étaient, avec sa foi profonde, l'amour de l'Église dont il désirait le triomphe, et l'amour de sa patrie qu'il voulait fidèle à Dieu.

Guidé par cette foi, inspiré par ce double amour, il sut repousser comme une impiété toute diminution de la souveraineté de Jésus-Christ et toute renonciation aux enseignements de la Chaire Apostolique.

Il comprit que la force des sociétés est dans la reconnaissance pleine et entière de la royauté sociale de Notre-Seigneur et dans l'acceptation sans réserve de la suprématie doctrinale de son Église.

Avec quelle âme droite et fière, avec quel cœur indomptable, il fit entendre, sur ces questions fondamentales, les proclamations les plus courageuses, confessant sans hésitation et sans atténuation la vérité catholique, ne voulant jamais distinguer entre les droits que le monde moderne admet et ceux qu'il prétend proscrire! Avec quelle généreuse franchise, il sut démasquer les théories libérales, aux déductions si funestes, dans les sophismes dissimulés sous le nom de liberté!

Convaincu que la nation qui porte à travers les siècles le nom de Fille Aînée de l'Église, doit à sa foi, à son génie, à la logique de son histoire de reconnaître dans leur plénitude les droits du Saint-Siège et l'autorité du Pontife Romain, il s'appliqua avec toute l'ardeur de son âme à dissiper les préjugés et les équivoques du Gallica-

Digitized by Google

nisme, et fut d'une aide puissante dans le grand mouvement vers le Siège Apostolique qui signala son époque. Nul n'ignore la persévérance avec laquelle il s'éleva toujours contre les esprits pervertis qui s'attaquaient aux sources vives des traditions chrétiennes, force et gloire de sa patrie.

C'est assurément un grand honneur pour un serviteur de l'Église, d'avoir, pendant près d'un demi-siècle, projeté sur les événements qui se sont succédé dans le monde la pure lumière de la doctrine catholique, et d'avoir poursuivi sans trêve ni merci l'erreur qui s'étale au grand jour et l'erreur qui serpente dans l'ombre. Il lui reste le mérite et la gloire de l'avoir fait avec le courage, l'entrain et l'enthousiasme d'un homme qui possède la Vérité et qui sait que cette Vérité a des droits imprescriptibles. Il lui reste le mérite et la gloire de l'avoir fait dans l'obéissance et la discipline, le regard fixé sur les directions du Saint-Siège. Il lui reste le mérite et la gloire de l'avoir fait avec un désintéressement complet, ne cédant jamais aux séductions, aux louanges, aux promesses, bravant l'impopularité, les intrigues, les antipathies, les accusations calomnieuses de ses adversaires, parfois la désapprobation même de ses compagnons d'armes, « heureux d'avoir été trouvé digne de souffrir des affronts pour le Nom de Jésus » (Act. v, 47).

L'ensemble de sa carrière illustre est digne d'être présenté comme modèle à ceux qui luttent pour l'Église et les causes saintes, et qui sont sujets aux mêmes contradictions, aux mêmes déchaînements de la passion. Qu'à l'exemple de Louis Veuillot, ils soient fiers de leurs titres de chrétiens et de serviteurs de l'Église; qu'ils

Digitized by Google

sachent que Dieu combattra avec eux et leur donnera la victoire à l'heure marquée par sa Providence.

Avec le témoignage de toute Notre satisfaction, Nous vous accordons, très cher Fils, comme gage des faveurs célestes, à vous et à tous les membres de votre famille, à tous les descendants de Louis Veuillot, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 22 octobre de l'année 1913, de Notre Pontificat la onzième.

PIUS PP. X.

Digitized by Google

PRÉFACE

Quand il publia, seize ans après la mort de Louis Veuillot, le premier volume de la vie de son frère, Eugène Veuillot s'excusa d'abord d'avoir si longtemps attendu. Mais l'œuvre supérieure et pressante du journal avait jusqu'alors absorbé tout son temps.

En donnant aujourd'hui la quatrième et dernière partie de cet ouvrage, neuf ans après l'apparition de la troisième et huit ans après la mort de mon père, on me permettra d'évoquer son exemple et d'invoquer son excuse.

Plus que lui-même encore, je me suis vu débordé, je me suis senti écrasé par cette direction du journal, dont la mort prématurée de mon frère Pierre accablait mes épaules.

Cependant, la Providence a permis qu'aux approches du Centenaire, une suite d'événements imprévus me déchargeât de ce fardeau. Ce n'est ni le lieu ni l'instant d'expliquer cette séparation. Je me borne à constater ici que, du moins, elle m'a procuré le loisir, au temps opportun, d'achever le travail entrepris par mon père.

Grâce à Dieu, ce travail, il ne l'avait point délaissé après la publication du troisième volume. Au contraire, il y avait passionnément épuisé ses dernières forces. Trois jours avant sa mort, c'est encore d'une main ferme et d'un

Digitized by Google

esprit clairvoyant qu'il en amorçait un nouveau chapitre.

Ce tome quatrième et dernier contient donc deux parties très distinctes, inégales par l'étendue, plus inégales encore par le talent.

La première, composée de cinq chapitres, est exclusivement de la main d'Eugène Veuillot. La seconde est l'ouvrage du modeste héritier qui a dû ressaisir la plume immobilisée par la mort.

Les cinq chapitres écrits par mon père retracent l'action de Louis Veuillot pendant les préparatifs et la durée du Concile. Les autres, au nombre de treize, prennent le grand soldat catholique au lendemain de la proclamation du dogme et le conduisent jusqu'à ses émouvantes et glorieuses funérailles.

S'il reste à jamais déplorable qu'Eugène Veuillot n'ait pu terminer ce monument historique, on doit pourtant se réjouir que Dieu lui ait permis d'en raconter la période conciliaire, si remplie, si grave et si délicate. C'est lui, témoin de cette grande époque, acteur dans les mémorables combats qui se livrèrent alors autour du Vatican, qu'on entendra dans la première partie de ce livre. De son texte, en effet, qu'il avait déjà revisé, je ne me suis pas permis de changer un seul mot. Non seulement je n'avais point le droit de modifier ce suprême écrit de mon père, mais toute correction eût risqué d'amoindrir ou d'altérer ce précieux document. Car c'est mieux qu'un récit, c'est, je le répète, un vrai document, que ces pages où le collaborateur de Louis Veuillot, non content d'évoquer l'inoubliable Concile, le fait revivre à nos yeux. Il pouvait d'autant mieux le ressusciter, qu'il en avait vécu lui-même et toutes les phases et toutes les émotions. Et ces émotions tour à tour enthousiastes, indignées, courrou-

Digitized by Google

cées, frémissent encore sous sa plume. Ce sont des feuillets de Mémoires, échauffés et vibrants des souvenirs de la lutte.

Je n'ai pu malheureusement donner ce caractère, ni cette ardeur, aux chapitres suivants. Cette impression d'une histoire vécue, qui ajoute à l'œuvre de mon père un charme si prenant, inflige à son continuateur une double infériorité : non seulement il ne peut imiter ce ton ni cette allure, mais encore il n'eut à sa disposition ni un plan fixé d'avance, ni d'abondantes notes éclairant son chemin. Il ne lui reste donc que la ressource de solliciter, très franchement, l'indulgence du lecteur.

Par bonheur, si l'œuvre est mal servie par l'art de l'ouvrier, elle est soutenue par la grandeur du héros et l'intérêt des événements.

Louis Veuillot, après le Concile, assiste d'abord aux deux sièges de Paris, qu'il retrace et commente avec une éloquence pleine de douleur, de puissance et de lucidité. Puis il attaque de front les deux problèmes essentiels qui s'imposent alors à l'esprit de tous les catholiques : la question romaine et la constitution d'un gouvernement français. Que de campagnes brûlantes et prolongées sur ce double terrain! Ces batailles pourtant ne le détournent point de la guerre qu'il poursuit sans relâche et contre les ennemis qui persécutent ou nient la vérité et contre les adversaires qui la diminuent ou la défigurent. Attentif aux débats de l'Assemblée nationale, il applaudit les sursauts de courage et de foi, qui, par ses mains, nous donnent l'Église du Sacré-Cœur et les Universités catholiques; mais il déplore et il condamne, en même temps, les intrigues et les défaillances qui l'entraînent à l'avortement final. Au cours de cette lutte, il est par deux fois l'objet de la rigueur des cabinets libéraux, mais il recueille les

Digitized by Google

bénédictions du Pape et l'admiration des militants. Debout encore, il résiste aux premiers assauts de l'anticléricalisme au pouvoir, il soutient et il juge la tentative du 16 mai, il pleure la mort de Pie IX, il acclame l'avènement de Léon XIII. Cependant, peu à peu, une maladie incurable a saisi ce tempérament robuste et l'a réduit à l'impuissance. Des deuils et des séparations intimes ont éprouvé sa vie déclinante, et, après un suprême effort, il tombe, avant de mourir, dans un long et crucifiant silence.

Tels sont les événements, les travaux, les combats, les douleurs que j'ai entrepris de résumer dans ce volume, en laissant la parole au maître lui-même aussi largement que possible.

Pour maintenir à cette dernière partie de l'œuvre les proportions que mon père avait données au reste de l'ouvrage, il m'a fallu prolonger le volume au delà des bornes coutumières. Et cependant, que de détails j'ai dû laisser dans l'ombre, et que de citations écarter! Je me reproche, en regardant l'ensemble, d'avoir dépassé la mesure, et, en relisant mes notes, d'avoir trop sacrifié.

J'espère, du moins, avoir exactement traduit l'âme et la pensée de Louis Veuillot, telles que ses œuvres et sa vie les découvrent, telles que je les ai vues se refléter dans la mémoire de son plus intime et plus fidèle confident, mon père.

Cette dernière période de sa carrière achève, en effet, de préciser et d'éclairer l'esprit du grand catholique. Elle termine, ont dit quelques-uns, son évolution. Ce mot n'est pas exact. La vie de Louis Veuillot, de son retour de Rome à son départ pour le Ciel, n'a pas subi d'évolution; elle n'a suivi qu'une route inflexiblement droite. Elle fut, selon le mot de Jules Lemaître, « admirable et presque surnaturelle d'unité ».

Digitized by Google

Les modifications, que d'aucuns lui reprochent, affectèrent les événements, jamais sa pensée.

Il n'a pas plus changé que le phare tournant qui, fixé sur un roc immobile, éclaire tour à tour les différents points de l'horizon, mais toujours de la même lumière.

Son roc, c'était l'Église; sa lumière, la Foi.

La Foi lui apprenait à servir l'Église, à la servir comme elle veut être servie, c'est-à-dire par les moyens que le Pape, aux heures successives de l'histoire, entend qu'on mette à son service.

Ce programme, on le retrouvera plus loin, buriné par le maître en un jour de trouble et de douleur, où l'obéissance, parce que de moins fidèles l'auraient alors trouvée plus difficile, s'affirme sous sa plume avec plus de force et d'élan. « Obéissance préventive, obéissance passive, obéissance active, s'écrie-t-il! Envers le Saint-Siège, là où l'obéissance religieuse n'est pas exigée, l'obéissance politique est encore ce qu'il y a de plus sage... Religieusement et politiquement, nous avons toujours tenu cette doctrine; il n'existe et ne peut exister aucune raison, ni religieuse, ni politique, ni personnelle qui nous en sépare jamais. »

C'est en vain qu'on chercherait, dans toute son œuvre immense, un seul mot qui pût contredire ou seulement atténuer cette profession de foi.

Et c'est également dans cette passion de la vérité, pure et entière, qu'on trouvera le secret des batailles qu'il soutint parfois contre des catholiques, le secret de la chaleur et de la vigueur qu'il y déploya.

Ces batailles, à plusieurs reprises, je les ai rencontrées sur mon chemin. Je ne les ai pas écartées de mon récit. Je n'ai pas même essayé de les adoucir ou de les dissimuler. Je ne m'en suis point reconnu le droit.

Digitized by Google

De telles précautions me semblaient contraires à mon devoir d'historien. Elles auraient altéré ou faussé la physionomie des combats que j'avais à décrire. Elles auraient trahi la mémoire du lutteur que je devais évoquer.

Au surplus, ni Louis Veuillot, ni ses adversaires n'ont besoin de ces ménagements, — de ces ménagements qui, dans une histoire présentée comme complète et sincère, équivaudraient presque à des mensonges.

Certes, il faut s'efforcer de maintenir la paix et la concorde entre les défenseurs de l'Église, et j'ose dire que Louis Veuillot n'a jamais pris l'initiative ni formé le dessein de les troubler. Mais la vérité a des droits supérieurs qu'un écrivain catholique ne saurait méconnaître sans faillir à son devoir et sans nuire à ses frères.

Or, il est dans la nature humaine, que la vérité ne se formule et ne resplendisse qu'au prix de rudes controverses, où les plus saints eux-mêmes débordent parfois la mesure.

L'histoire de l'Église est chargée de ces luttes doctrinales. Elles se sont engagées dès le temps des Pères. Saint Augustin se déclare ému de douleur et presque scandalisé des duretés de saint Jérôme à l'égard de Rufin. Nombre de Conciles, avant celui du Vatican, ont retenti de discussions orageuses. Ignore-t-on la vivacité que prirent à certains jours les disputes théologiques entre Jésuites et Dominicains? Et la querelle de Bossuet contre Fénelon n'est-elle pas l'un des faits dominants de l'histoire religieuse au XVII^e^ siècle?

Comment s'étonner, dans ces conditions, que les chaleurs et les précipitations de la presse quotidienne aient pu porter au vif, en notre temps, ces différends, qui sont de tous les siècles?

L'Église, au surplus, par sa puissance divine, se charge

Digitized by Google

d'apaiser ce qu'elle peut trouver d'excessif en ces fièvres humaines. Elle sait arracher, de ces creusets brûlants, la vérité plus pure et plus éclatante. Elle réconcilie les adversaires de la veille dans les affirmations du lendemain.

Et c'est bien le spectacle auquel le monde assiste, une fois de plus, aujourd'hui.

L'expérience historique et l'autorité religieuse ont dirimé les querelles d'hier et dégagé le vrai. Les héritiers des combattants peuvent désormais, dans cette lumière apaisée, tout en évoquant les grands coups de leurs pères, se donner le baiser de paix et s'unir pour de nouvelles batailles.

Que toutefois l'on permette à l'héritier de Louis Veuillot de se réjouir et de remercier Dieu, quand il découvre, à la clarté des faits comme à la voix du Pontife suprême, combien les illusions du libéralisme ont été renversées par les affirmations absolues et agressives de l'erreur, et combien, devant ces audaces impies, se révèle nécessaire et féconde, ainsi que Louis Veuillot l'assura toujours, l'affirmation intégrale, intrépide et constante de la vérité.

François Veuillot.

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS VEUILLOT

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉLIMINAIRES DU CONCILE.

Premières consultations, premières controverses. — Annonce officielle du Concile. — La Bulle d'Indiction. — Le Concile et les Gouvernements. — Premières oppositions libérales : les *Observations* de Mgr Dupanloup et le manifeste du *Correspondant*.

La dernière page du troisième volume de la Vie de Louis Veuillot le montre partant pour Rome où va s'ouvrir le Concile du Vatican. C'est avec allégresse qu'il annonce dans l'*Univers* son départ. « Lorsque ces lignes hâtées parviendront à nos lecteurs, nous serons sur le chemin de Rome. Nous voulons arriver avant le 8 décembre pour contempler et retracer autant que possible, dès la veille, ce jour qui sera si grand dans l'histoire de Rome et dans l'histoire du monde (1). »

C'est donc à Rome que la première partie de ce volume suivra Louis Veuillot. Je dis à Rome, et non au Concile, où, laïc, il ne pouvait entrer. Cependant nul écrivain alors n'a été mêlé autant que lui aux choses de l'auguste assemblée et n'en a mieux parlé. Je peux et même je dois ajouter qu'en tant que journaliste, il a été plus largement et plus sûrement informé que tout autre des luttes qui agitèrent surtout les dessous, mais montèrent jusqu'au

(1) *Univers* du 28 novembre 1869.

Digitized by Google

Pape. On le verra par mon récit. Certes, je ne songe nullement à écrire l'histoire du Concile. Je n'en ai pas plus l'envie que la possibilité ou le droit. Je veux seulement faire la lumière sur le rôle que jouèrent, en certains cas, dont quelques-uns furent graves, divers de nos évêques et de notables catholiques français. Louis Veuillot fut mêlé à ces choses et dut les juger. Elles entrent, d'ailleurs, dans l'histoire de l'Église en France durant le dix-neuvième siècle. Je ne m'écarterai donc en rien de mon sujet.

L'histoire du Concile du Vatican ne commence pas le jour où Pie IX l'ouvrit. Il y avait eu des préliminaires marqués par des actes du Saint-Siège, des luttes publiques, de graves débats de presse, des manœuvres et des intrigues. Ce dernier mot me coûte à écrire, mais il est si vrai et si juste qu'il s'impose. Des gouvernements, des hommes politiques étrangers aux intérêts religieux et qui se croyaient des hommes d'État, des laïcs vraiment catholiques, des pamphlétaires, des ecclésiastiques de diverses qualités y prirent part, les uns à découvert, d'autres en se cachant, mais non sans laisser passer des bouts d'oreilles qu'il était licite de tirer... On les tira. C'était la guerre.

L'historien officiel du Concile, Mgr Cecconi, archevêque de Florence, a consacré à ces préliminaires quatre gros volumes comptant deux mille six cents pages. On ne trouvera pas que j'abuse si j'en écris une cinquantaine pour signaler les choses de France et la part qu'y prirent l'*Univers* et Louis Veuillot.

Dès la première ligne de son premier chapitre, Mgr Cecconi dit à quelle date Pie IX résolut de convoquer un Concile œcuménique. C'est le 6 décembre de l'année 1864 que le Souverain Pontife annonça sous le sceau du secret aux cardinaux, membres de la Sacrée Congrégation des Rites, cette grave résolution. D'autres membres du Sacré Collège reçurent bientôt, aux mêmes conditions, cette grave communication. Chacun d'eux dut préparer un mémoire portant sur les points suivants :

Digitized by Google

A. Examen de la situation actuelle du monde ;

B. Cette situation exige-t-elle le suprême remède d'un Concile œcuménique ?

C. Difficultés qui s'opposent à la célébration d'un Concile et moyen de les surmonter ;

D. Matières que devrait traiter l'auguste assemblée.

Trois mois plus tard, vingt et un rapports avaient été déposés. Sur ce nombre, deux repoussaient la convocation d'un Concile ; quatre, tout en la déclarant désirable, ne jugeaient pas qu'une réunion immédiate fût opportune, un autre s'en remettait au jugement du Pape. Au total, sur ces vingt et un premiers consulteurs, dix-huit voulaient le Concile, mais quatre doutaient qu'il fût opportun de le convoquer immédiatement (1). Bientôt d'autres mémoires portèrent à trente le nombre des cardinaux adhérents, et il n'y eut toujours que deux opposants (2).

Pie IX, affermi dans son projet, chargea une commission cardinalice de travaux préparatoires. Le secret était toujours imposé et fut bien gardé. C'est seulement en avril 1865 que le Souverain Pontife, d'accord avec la Congrégation directrice, fit savoir à « trente-six évêques de différents pays de l'Europe » qu'un Concile œcuménique serait bientôt convoqué, et que le Saint-Siège désirait leur avis sur les matières qui devraient former l'objet des délibérations de l'auguste assemblée. Cette lettre devait aussi rester et resta secrète. L'historien du Concile, qui la donne, ne dit pas à quels évêques elle fut adressée. Il ne dit pas non plus combien d'évêques français figuraient parmi ces trente-six. Lorsque le Concile fut réuni, on désigna, un peu au hasard, comme ayant été de ces privilégiés NN. SS. Pie, évêque de Poitiers, La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, Plantier, évêque de Nîmes.

Mgr Cecconi, toujours très réservé, résume sans nommer

(1) Cecconi, t. I, p. 23-24.
(2) Cecconi, t. I, p. 31.

Digitized by Google

ni les personnes, ni même les pays, les réponses ou avis de ces évêques. On y peut reconnaître des notes françaises, notamment sur l'inamovibilité des curés, les droits des chapitres, l'Index, la Presse, questions plus agitées alors en France que partout ailleurs. La lettre de la congrégation organisatrice ne disait mot de l'infaillibilité; cependant plusieurs des trente-six en parlèrent. Voici, sur ce point, le résumé de Mgr Cecconi : « Au nombre des vérités que le Concile devra proposer aux fidèles, quelques-uns rangent l'infaillibilité, doctrine admise à peu d'exceptions près par toutes les Églises catholiques ». « Ceux (les catholiques instruits) qui combattent cette prérogative du Souverain Pontife romain sont bien peu nombreux, écrit l'un des évêques, et encore s'appuient-ils non sur des raisons théologiques, mais sur le désir de consolider et d'entourer de plus nombreuses garanties la liberté de la science. Il paraît que c'est vers ce but que tend une certaine école de théologiens qui vient de se former à Munich, en Bavière. Ils s'efforcent, par leurs écrits et particulièrement à l'aide de dissertations historiques, de rabaisser le Saint-Siège apostolique, son autorité, son gouvernement, ils travaillent à le déconsidérer, mais par-dessus tout à combattre l'infaillibilité de Pierre enseignant *ex cathedra* » (1). C'est la première indication de la lutte qui pendant huit mois dominerait le Concile et où l'on verrait nos catholiques libéraux, nos vieux gallicans et les rares demeurants du jansénisme laïque, suivre l'école de Munich.

Outre cet appel à un groupe d'évêques de différents pays de l'Europe, la Congrégation directrice chargea les nonces de Paris, de Vienne, de Madrid, de Munich, de Bruxelles, d'assurer aux travaux du Concile le concours d'ecclésiastiques professant des principes « vraiment sains », d'une conduite exemplaire, connus pour « une science non pas ordinaire, mais s'il est possible extraordinaire ». Ici

(1) Cecconi, t. I, p. 50.

Digitized by Google

le très et même trop réservé archevêque de Florence indique les pays et donne titres et noms. Je les reproduis, en ce qui touche la France, dans l'ordre qu'il a suivi, et qui est, d'ailleurs, celui où les consulteurs furent appelés : Le chanoine Gay, plus tard évêque d'Anthédon, les abbés Jacquenet et Gillet, l'abbé Le Hir, de Saint-Sulpice ; le chanoine Chenel, les abbés Sauvé et Gibert, le professeur Freppel, bientôt évêque d'Angers.

Tous ces ecclésiastiques qualifiés « consulteurs » étaient de vieille date, sauf « le professeur Freppel », classés parmi les ultramontains. Louis Veuillot les avait pour amis ou appuis. L'abbé Freppel, lui-même, professeur en Sorbonne, bien qu'à ce titre il eût pour chef Mgr Maret, soutenait les doctrines romaines. Déjà il se rapprochait de Louis Veuillot; bientôt, il l'approuva hautement. Il fut appelé à l'évêché d'Angers pendant le Concile.

Pie IX ne se borna point à faire participer aux travaux du Concile comme consulteurs ou théologiens des prêtres choisis dans diverses nations et divers diocèses ; il voulut en outre que d'autres fussent appelés à le renseigner sur l'état de l'opinion chez eux. Le cardinal Antonelli prescrivit dans ce but aux nonces près les différents États européens de demander à des ecclésiastiques compétents d'adresser tous les quinze jours au Saint-Père des rapports où seraient traités les points suivants : « Attitude des gouvernements à l'égard du Concile ; actes des évêques; état des populations; dispositions des non-catholiques ; opinions manifestées dans les journaux, les livres et les brochures; aspirations et besoins de chaque pays. »

Le cadre était large, la circulaire permettait de l'élargir encore. A des « aspirations et des besoins », elle ajoutait : « On pourrait délicatement toucher à ces points de doctrine ou de discipline que les prélats du pays les plus prudents désireraient voir résoudre par le Concile universel ». Si cet appel donnait aux correspondants la facilité de tout dire, il ne renfermait pas une pensée, pas un

Digitized by Google

mot de nature à les influencer sur une question quelconque, particulièrement sur la question de l'infaillibilité.

Pour être bien fait et laisser toute liberté aux correspondants, ce service devait rester secret. Il n'eut en France qu'une organisation insuffisante et précaire. Le Nonce, Mgr Chigi, avait trouvé sans grande peine quatre ecclésiastiques séculiers aptes à la besogne demandée; — mais l'un d'eux ne fit jamais rien, un autre se retira très vite, un troisième écrivit deux ou trois fois seulement; le quatrième seul continua son travail, mais sans y mettre grande régularité. Il est vrai que ce n'était pas indispensable ; car les journaux parlaient assez pour que l'on sût par eux tout ce qui se passait et même tout ce que les intéressés pensaient.

L'incident qui désorganisa cette enquête vint du cardinal Antonelli. L'importante revue des Jésuites, la *Civilta Cattolica*, était alors l'organe attitré du Pape, elle se faisait en quelque sorte au Vatican. Le cardinal-ministre lui communiqua, pour qu'elle s'en inspirât, les deux premiers rapports reçus. Tout de suite, elle les traduisit et les publia, l'un en entier, l'autre en partie, sous le titre : *Correspondance de France*. Les auteurs, comptant sur le secret promis, avaient parlé très librement. Bien que la *Civilta* n'eût point donné leurs noms, ils craignirent d'être compromis et déclarèrent au Nonce, qu'ayant écrit pour le Pape et non pour la *Civilta*, ils renonçaient au mandat qu'ils avaient accepté. L'un d'eux cependant écrivit une seconde fois.

Ces mémoires offraient un sérieux intérêt. L'*Univers* les reproduisit. Ils donnèrent lieu à des polémiques de presse. Plusieurs journaux y cherchèrent des arguments contre le Concile. Le *Français*, en sa qualité d'organe batailleur et même hargneux des catholiques libéraux, fut très agressif. Il avait le droit de n'être pas content, car les correspondants involontaires de la *Civilta* avaient bien jugé son école. Mgr Cecconi résume ainsi sur ce point l'un des

Digitized by Google

rapports : Il y a scission parmi les catholiques de France ; « les uns prennent le titre de libéraux, les autres le répudient de toutes leurs forces. Les premiers sont l'objet des préférences du gouvernement ; cela ne veut pas dire que la majorité des catholiques *libéraux* paye celui-ci de retour. Mais, comme ils craignent que le futur Concile ne proclame les doctrines du *Syllabus* et l'infaillibilité dogmatique du Souverain Pontife, et comme le gouvernement partage leurs craintes, celui-ci affecte pour eux une certaine sympathie (1). »

Cette appréciation, datée de décembre 1868 et janvier 1869, était parfaitement juste. Plus tard, *la certaine sympathie* eut le caractère d'une alliance ou d'une complicité.

Le même rapport signale brièvement les préoccupations relatives à la question de l'infaillibilité. Les catholiques, dit-il, accueilleraient avec bonheur une proclamation qui « aurait pour résultat indirect de tuer la fameuse Déclaration de 1682, sans qu'il fût besoin de discuter spécialement le malencontreux *quatre article,* pendant longtemps si cher au cœur du gallicanisme... » Il donne, en outre, cette note sur les catholiques libéraux : « Ils espèrent que la question de l'infaillibilité ne sera point abordée, ou, du moins, qu'elle ne sera pas résolue. Ils ont depuis quelques semaines mis en circulation cette parole : Si le Pape est déclaré infaillible, il faudra changer les expressions du Symbole et dire non plus : *Credo in Ecclesiam,* mais *Credo in Papam.* Ils affectent aussi de se montrer fort inquiets des travaux préliminaires qui s'exécutent à Rome en vue du futur Concile œcuménique et ne cachent pas leur défiance à ce sujet (2) ». Bientôt cette défiance devint une hostilité passionnée et déloyale.

(1) Cecconi, t. II, p. 362. — Même sujet : t. III, p. 208.
(2) Cecconi, t. III, p. 209.

Digitized by Google

En juin 1867, l'épiscopat du monde entier, représenté par cinq cents évêques, était à Rome, appelé par Pie IX, pour la célébration du dix-huitième centenaire du martyre des saints apôtres Pierre et Paul. C'est alors que le successeur infaillible de Pierre annonça le Concile. « Depuis longtemps déjà, dit-il aux évêques, nous avons formé un projet dont nous avons fait part, lorsque l'occasion s'en est présentée, à plusieurs de nos vénérables frères... Notre dessein est de tenir un Concile œcuménique composé de tous les évêques du monde catholique. L'accord de leurs sentiments et l'union de leurs efforts rendront facile, avec la grâce de Dieu, la préparation des remèdes nécessaires aux maux si nombreux dont souffre l'Église. »

Des rumeurs avaient fait pressentir cette grande nouvelle. Néanmoins, ce fut une surprise. Les cinq cents évêques, les dix mille prêtres, les milliers et milliers de fidèles, que la solennité du centenaire avait réunis dans la ville des Catholiques furent très émus et montrèrent une joie à la fois éclatante et touchante. Louis Veuillot était là et nul ne parla mieux que lui de ce grand jour. Il y eut une adresse des évêques au Pape. Mgr Dupanloup fut l'un des rédacteurs. Dans sa réponse, Pie IX annonça que l'ouverture du Concile, quelle qu'en fût l'année, aurait lieu sous les auspices de la Mère de Dieu, de la Vierge Immaculée, le jour même où se célèbre la mémoire de l'insigne privilège qui lui a été conféré.

L'adhésion éclatante, enthousiaste, unanime de cette foule donnait à tous joie et confiance. Sans attendre du Concile l'accord immédiat et complet des divers groupes catholiques, on put et même on dut croire que tous au moins le voyaient venir d'un esprit soumis et ouvert aux larges espoirs... Non! Très vite, sinon tout de suite, il y eut, parmi les catholiques agissants, des inquiets, des frondeurs, des mécontents. En Allemagne, les doctrinaires de l'école de Munich; en France, les logiciens et les pointus

Digitized by Google

du catholicisme libéral gardaient un fond d'hostilité au Pape du *Syllabus*. Il y avait plus de tactique que de vraie joie dans leurs applaudissements. Les sentiments ou impressions de ces deux groupes ne s'affirmèrent pas du premier coup; mais il fut facile de les pressentir. Bientôt du reste, il y eut entre eux union. Leur but était de conquérir la direction du Concile, afin de le moderniser et de mettre ainsi l'Église dans la voie du progrès. Ils voulaient l'accord sur leur terrain.

Ces tendances ne pouvaient déplaire ni aux révolutionnaires, ni aux hommes politiques maîtres du pouvoir dans les divers États européens. La révolution voit toujours à bon droit des alliés ou des pionniers dans les catholiques mal disposés pour le Pape. Les gouvernements d'alors se rapprochaient beaucoup des révolutionnaires, et, comme eux, ils trouvaient bon que le grand acte de Pie IX rencontrât des obstacles dans le monde religieux. Leur sympathie, qui pouvait devenir un appui, irait donc aux opposants. Rome vit tout de suite que les gouvernements étonnés, troublés, seraient malveillants, sinon ennemis. Ce fut un ennui plutôt qu'une inquiétude pour Pie IX et, au lieu de s'arrêter, il marcha.

Dès que le Concile eut été officiellement annoncé, la presse s'en occupa. Il y eut des volumes, des brochures, des articles de revue et de journaux, mais sauf les deux gros tomes que l'on attendait de M^gr^ Maret, ces premiers écrits firent en France peu de bruit. La polémique ne devint ardente, ne fut tout à fait un combat qu'après la publication de la bulle d'Indiction, datée du 29 juin 1868. Voici les premières remarques de Louis Veuillot sur ce solennel document.

« La bulle d'Indiction du Concile œcuménique n'appelle pas les souverains à siéger dans cette assemblée législative. L'omission est remarquée! Elle est en effet remarquable. Elle constate implicitement qu'il n'y a plus de couronnes catholiques, c'est-à-dire que l'ordre sur

Digitized by Google

lequel la société a vécu durant plus de dix siècles a cessé d'exister. Ce que l'on appelle le « Moyen âge » est terminé. Le 29 juin 1868, promulgation de la bulle *Æterni Patris,* est la date de son extrême fin, de son dernier soupir. Une autre ère commence.

« L'Église et l'État sont séparés de fait et tous deux le reconnaissent. L'État est « laïque », suivant l'expression de M. Guizot, « libre », suivant l'expression de M. de Cavour; deux hypocrisies de langage enveloppant l'aveu que l'État, la tête de la société, n'a plus de culte et n'en veut plus avoir. Et cela même est encore une hypocrisie, employée à couvrir une chose plus formidable et plus antihumaine, la négation de Dieu.

« C'est fait, et ce n'est pas un bien. L'État l'a voulu, non l'Église. L'âme et le corps ne sont plus unis. Quant à la condition civile, l'Église est présentement une âme sans corps, et l'État, quant à la condition religieuse, un corps sans âme. Du côté du monde et de l'État, plusieurs assurément s'en félicitent; même dans l'Église, plusieurs en éprouvent une joie qui n'est pas selon la sagesse. Que les uns et les autres se hâtent, ils auront peu de temps. D'étranges fatigues vont suivre. Il s'agit de déblayer et de réédifier, et les ouvriers ne s'entendront pas. Heureux ceux qui choisiront le bon labeur!

« Le moyen âge finit comme il a commencé, dans le chaos. Voici que la matière sociale est redevenue ce qu'elle était à l'aurore de Charlemagne, et rien n'annonce qu'un nouveau Charlemagne soit proche, ni qu'un nouveau peuple de Charlemagne soit formé. »

Louis Veuillot part de là pour jeter un coup d'œil sur « l'horizon du genre humain ». Il rappelle ce que le monde a été, il dit où il en est, il indique ce qu'il sera, selon qu'il suivra l'Église ou s'en éloignera. Des crises très graves lui paraissent inévitables, mais il ne craint pas pour l'avenir. « Une ère nouvelle datera, dit-il, du Concile du Vatican, et ses premiers fruits viendront après de dernières épreuves.

Digitized by Google

Le programme que le Pape a donné au Concile et que celui-ci remplira, prouve que l'Église dominera les tempêtes et fera fleurir les principes, les vertus nécessaires au genre humain. Pour préparer ce grand travail, elle n'a pas besoin d'appeler au Concile les dépositaires du pouvoir temporel. » Il ajoute :

« Quelle place y tiendraient-ils et quel rôle leur pourrait être assigné dans ce programme du gouvernement des esprits et des mœurs? Qu'oseraient-ils faire pour l'objet du Concile, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, enfin pour le *salut éternel* des hommes? Ils n'ont plus le droit de parler aux hommes de leur salut éternel; ils ont délaissé cet intérêt, ils ne le comprennent plus, ou lui sont contraires. Comme individus, s'ils veulent rester catholiques, ils sont dans la même condition que leurs frères, la condition de l'égalité parfaite; ils ont à recevoir et à exécuter la même loi, avec les mêmes avantages, sous les mêmes peines; ils ont le choix de se sauver ou de se damner.

« Comme représentants de l'État, ils représentent une chose qui n'est plus dans l'Église et qui n'y veut plus être. Pourquoi, dès lors, l'Église les consulterait-elle sur sa législation, sur les lois qu'elle fait pour elle-même, pour le salut des fidèles, dans la situation présente, pour le salut du monde dans l'avenir? Il n'y a pas d'assimilation possible entre le *roi d'Italie*, par exemple, et Charlemagne; et si pourtant ce prince demandait d'entrer au Concile, que pourrait lui répondre le Pape, sinon ce que notre saint Louis, captif, répondait au Sarrasin qui voulait être armé chevalier : Fais-toi chrétien!

« Rois par la grâce de Dieu, ils le disent. C'est vrai, et la croix est encore sur les couronnes. Ils rendent à l'humanité chrétienne ce dernier hommage, comme à une fille de roi qui n'était pas née pour passer aux bras des étrangers et des gens d'aventure et qui ne peut être épou-

Digitized by Google

sée que par des hommes de son culte, c'est-à-dire de sa condition. Mais, enfin, ce n'est qu'une formule, un vain décor, dont l'Église ne se peut plus contenter. Rois par la grâce de Dieu pour dresser des théâtres, pour viser des blasphèmes et des obscénités, pour fonder des lieux de plaisirs, pour décréter des guerres de brigandage, pour déchirer le corps du Christ et jeter le sort sur la robe sans couture! Rois *par la permission* de Dieu, à la bonne heure, et ce n'est une grâce ni pour les peuples, ni pour eux-mêmes.

« L'Église ne les expulse pas, mais elle constate qu'ils sont dehors. Elle a suffisamment attendu, elle les a suffisamment pressés de rester, elle a assez prié, assez pleuré, assez souffert, assez enduré de coups perfides, d'injures et de blessures qui eussent été mortels si elle pouvait mourir. La rupture est déclarée, elle s'y plie; cette rupture lui donne le monde à reconstruire, elle s'y met. »

Il terminait ainsi :

« Et si l'on ose jeter plus loin les yeux dans l'avenir, par delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Église qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuse la multitude des nations, égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain, également protégé et protecteur de tout le monde; un *peuple saint,* comme il y eut un *saint Empire.* Et cette démocratie baptisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire; elle abolira partout les idoles, elle fera régner universellement le Christ: *et fiet unum ovile, et unus pastor* (1). »

(1) *Rome pendant le Concile.* t. I, p. LXVI. — *Mélanges,* 3e série, 11 juillet 1868.

Digitized by Google

Certes, Louis Veuillot ne prétendait pas que ce but fût proche, mais son amour et sa foi lui disaient qu'il serait atteint, et il en montrait la route.

La bulle d'Indiction n'excluait pas du Concile les dépositaires du pouvoir temporel ; elle les ignorait. M. Émile Ollivier qui, alors, avait encore rang dans l'opposition républicaine, mais qui bientôt serait ministre de Napoléon III, tira de ce fait la même conclusion que Louis Veuillot. Il interpella le ministre des cultes, M. Baroche. — Cette non-invitation, lui dit-il, vaut une exclusion. Qu'allez-vous faire ? — A cette question très claire, le ministre, homme habile, sut répondre sans rien dire. Il résultait de son discours que le gouvernement était froissé et embarrassé. Que faire ? se disait-il à lui même, et il hésitait à se répondre. L'empereur, atteint alors en tout d'indécision, songeait à s'abstenir, c'était l'avis que lui donnait Émile Ollivier, pas encore son ministre, mais que déjà il écoutait. Baroche et les demeurants du gallicanisme lui demandaient, au contraire, de revendiquer les droits, ou privilèges, ou usages d'autrefois, lesquels ouvraient à nos rois l'entrée du Concile. Les catholiques libéraux, en route vers le ralliement à l'Empire, poussaient dans le même sens. Déjà, sans doute, ils se demandaient pourquoi l'un d'eux ne figurerait pas dans l'assemblée de Rome comme représentant de la France. On disait de ce côté qu'Albert de Broglie serait l'homme de la situation. Baroche rêvait ce même rôle pour lui-même, et l'ancien ministre, Rouland, se préparait à le lui disputer. Quant à l'Empereur, il disait : Nous verrons.

Dans ce même débat, on entendit, outre le ministre des cultes et Émile Ollivier, Adolphe Guéroult, député de Paris. Celui-ci, ancien Saint-Simonien, représentait la Révolution et la libre-pensée sectaire, c'est-à-dire ennemie de l'Église et de la pensée religieuse libre. Voici la définition que Louis Veuillot donna de ces trois orateurs :

« M. Guéroult n'est pas chrétien, M. Ollivier n'est pas

Digitized by Google

catholique, le troisième est ministre des cultes. Tous trois sont bons gallicans.

« M. Guéroult a été plus tortueux et plus vulgaire : M. Ollivier, plus ingénu et plus éloquent; M. Baroche, plus sage, se trouvant dans l'heureuse situation de ne pouvoir rien dire. Néanmoins, il a dit quelque chose de trop. »

Qu'avait donc dit de trop M. Baroche? Loué par MM. Guéroult et Ollivier de ne pas appeler à l'épiscopat des « prêtres ultramontains », il avait répondu : « Au contraire! » Louis Veuillot lui reprochait cette parole, non comme un aveu des intentions du gouvernement, mais comme une calomnie contre le clergé. — *Au contraire*, cela veut dire : « Nous proposons des prêtres qui n'ont pas du tout ces opinions-là, qui en ont même d'autres, qui ne sont pas attachés à l'autorité suprême du chef de l'Église, qui seraient disposés à la contester... M. le ministre s'est calomnié lui-même et a calomnié le clergé français. Il ne peut pas présenter au Pape, pour évêques, des prêtres qui soient *le contraire* en question, par la très bonne raison qu'il n'y a pas de ces prêtres-là, et, s'il y en avait, ils ne seraient pas possibles, nous ne disons pas à Rome, mais en France. Quelle parole néanmoins!... Si l'*on* (le gouvernement) veut entrer au Concile, quel programme! Et si l'on veut rester à l'écart où l'on s'est mis par une si longue persévérance, quel programme encore (1)! ».

Au cours de son argumentation, Émile Ollivier, voulant mettre la Chambre en défiance de Rome, lui dit que « l'infaillibilité du Pape seul », d'abord « opinion libre dans l'Église », ensuite « opinion probable », était maintenant « opinion certaine », et que le *mouvement ultramontain, déjà débordant, menaçait de tout envahir*, ce qui devait inquiéter l'État. Baroche voulut le rassurer. Il af-

(1) *Univers*, 17 juillet 1868, et *Rome pendant le Concile*, t. I, Introduction, p. LXXXV.

Digitized by Google

firma que le clergé secondaire tenait trop au gouvernement pour être en majorité ultramontain, et que l'épiscopat avait trop d'amour pour le pays, portait trop de dévouement aux institutions de la France pour renoncer à « la doctrine gallicane ». Il ne nia point cependant qu'il y eût une école ultramontaine, mais il ajouta que si elle était bruyante, elle n'était pas forte. Il fut bientôt tiré de cette erreur.

Ce débat fut repris neuf mois plus tard. Le gouvernement, si hésitant en juillet 1868, n'avait pas encore dit en juillet 1869 quelle conduite il tiendrait. Émile Ollivier l'interrogea de nouveau. Il lui posa trois questions :

1° Les évêques français seront-ils autorisés à se rendre au Concile?

2° S'ils s'y rendent, sera-ce avec une liberté complète, ou bien, tout en laissant à leur conscience cette liberté, que nul ne peut songer à leur contester, leur départ sera-t-il précédé d'un accord avec le gouvernement sur les questions qui concernent l'État?

3° Le gouvernement se fera-t-il représenter par des légats ou des ambassadeurs?

Sur le premier point, M. Baroche, encore ministre des cultes, répondit sans phrases : « Oui! incontestablement. » Le compte rendu officiel de la séance fait suivre ces deux mots de ceux-ci : « *Voix nombreuses : Très bien! Très bien!* »

La réponse à la deuxième question fut également nette et satisfaisante : « Nous respectons trop les membres de l'épiscopat et tous les membres du clergé français, dit le ministre; nous avons trop de confiance dans leur sagesse et dans leur amour du pays pour chercher à peser sur leurs décisions, ni même à organiser un accord entre eux et le gouvernement. Ils se rendront à Rome avec leur dignité personnelle, avec leur indépendance, avec leur conscience, avec leur patriotisme. » De « *Vives et nombreuses marques d'approbation* » accueillirent ces bonnes paroles.

Digitized by Google

Quant à la troisième question, le ministre reproduisit sa déclaration de l'année précédente. « Le gouvernement ne croit pas qu'il soit possible, au mois d'avril, quand il s'agit d'un Concile qui doit être tenu à la fin de l'année, au 8 décembre, de déclarer à l'avance, alors même qu'elle serait arrêtée, quelle est son opinion sur la question posée par l'honorable M. Ollivier. Ainsi, à cet égard, je demande à la Chambre la permission de ne pas répondre. »

La Chambre trouva bon que le ministre, ne sachant que dire, se tût. Émile Ollivier clôtura le débat par cette remarque : La réponse du ministère à mes deux premières questions « ne va rien moins qu'à l'abrogation des articles organiques et à l'abrogation de la législation actuelle sur les rapports de l'Église et de l'État ». Baroche nia cette conséquence; Ollivier la maintint. En principe, il était dans le vrai.

Le gouvernement français n'était pas le seul qui ne sut que faire au sujet du Concile. Toutes les puissances catholiques paraissaient mécontentes de n'y être pas invitées, et cependant, sauf la Bavière, aucune ne se souciait vraiment d'y prendre place. A quel titre y seraient-elles? Il y eut, à ce sujet, sur l'initiative passionnée du ministère bavarois, de vagues négociations ou pourparlers qui n'aboutirent à rien. Le Saint-Siège, instruit de ces préoccupations et de ces menées, déclara en substance que, si la question lui était posée officiellement, il y répondrait. Réflexion faite, après s'être tâtées, les diverses puissances décidèrent, sans le spécifier, de faire ce que ferait la France. Et comme la France prit le parti de s'abstenir, tout le monde s'abstint. « C'est surtout, dit Mgr Cecconi (1), à la puissante influence de Napoléon III qu'il faut attribuer l'attitude uniforme prise par les gouvernements ». Ces mêmes gouvernements furent, d'ailleurs, unanimes à dire d'un ton où la mauvaise humeur allait jusqu'à la menace que, si le Concile

(1) *Histoire du Concile du Vatican*, t. II, p. 391.

Digitized by Google

empiétait sur l'Etat, on aviserait. La Prusse ayant été consultée par la Bavière à cause du grand nombre de ses sujets catholiques, Bismarck, déjà très puissant, déclara avec hauteur que la question de l'infaillibilité n'étant pas politique ne le touchait point.

C'est par une circulaire datée du 8 septembre 1869 que le gouvernement français fit connaître officiellement aux diverses puissances « la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre à l'égard du Concile œcuménique ». Cette circulaire, signée du ministre des affaires étrangères, prince de La Tour d'Auvergne, prescrivait aux représentants de Napoléon III près des cours étrangères d'annoncer qu'en raison des changements profonds survenus dans les rapports de l'Église et de l'État, la France, sans se désintéresser du Concile, ne s'y ferait pas représenter. Après diverses considérations sur la situation, la circulaire française concluait ainsi :

« Cette ligne de conduite concorde avec ce que nous connaissons des dispositions de la généralité des gouvernements catholiques; et le Pape Pie IX semble lui-même préparé à l'abstention des souverains, puisqu'il n'a pas jugé à propos de faire appel à leur concours direct et ne leur a point adressé, comme aux temps passés, l'invitation de se faire représenter.

« Lorsque le gouvernement de l'empereur adopte le parti de ne point avoir d'ambassadeur au sein du Concile, il n'obéit donc pas seulement à l'esprit de nos lois; la réserve qu'il croit sage de garder est, en outre, d'accord avec celle dans laquelle se renferme le Saint-Père lui-même, et en suivant à cet égard la politique qui nous paraît la plus propre à sauvegarder nos droits, nous sommes également fondés à espérer que la cour de Rome rendra pleine justice aux considérations qui ont inspiré notre résolution. »

Cette pleine justice fut tout de suite rendue au gouvernement impérial. Le vicomte de Croix, alors chargé

Digitized by Google

d'affaires de France à Rome, écrivit au prince de La Tour d'Auvergne : « La décision de la France était impatiemment attendue, avec la conviction qu'elle servirait de règle de conduite à celle des autres puissances catholiques... Cette solution semble (au cardinal Antonelli) la meilleure et la plus adaptée aux circonstances dans lesquelles le Saint-Siège se trouve placé vis-à-vis de plusieurs puissances... L'abstention de la France lève ici bien des embarras et met ordre à bien des situations fausses[1] ».

Aussitôt, en effet, toutes les puissances dites catholiques, Belgique, Bavière, Autriche, Italie, Espagne, Portugal, déclarèrent avec plus ou moins de laisser aller qu'elles feraient comme la France.

Pie IX fut donc très satisfait ; mais nos catholiques libéraux et nos impérialistes gallicans furent très irrités. C'était pour eux une première déception ; ils en souffraient d'autant plus qu'elle donnait raison aux prévisions et aux jugements de Louis Veuillot.

Cette abstention officielle reçut plusieurs atteintes. L'Autriche-Hongrie, la Prusse, l'Italie et surtout la Bavière appuyèrent de leur sympathie et de quelques démarches officieuses l'opposition. Le gouvernement français montra aussi que de cœur il était de ce côté. Je dois cependant noter que M. Émile Ollivier, devenu ministre, mais resté plus libéral que gallican, s'efforça d'être neutre. Sans lui, il est probable que Napoléon III, tout en reconnaissant qu'il ne lui appartenait pas d'intervenir dans les choses du Concile, eût fini par écouter plus qu'il ne le fit, les opposants. Il dut dès lors désirer de s'entendre avec Mgr Dupanloup. Mais n'anticipons pas.

La mauvaise humeur des gouvernements et leurs menaces indéterminées en vue d'éventualités qui ne se produiraient point, ne pouvaient ni surprendre le Pape, ni

(1) Dépêche du 22 septembre 1869.

Digitized by Google

beaucoup l'inquiéter. Il ne se préoccupa point davantage de l'opposition inévitable et attendue des libres-penseurs de toutes sortes, depuis les ennemis absolus jusqu'aux incrédules sans passion, toujours prêts cependant à prendre parti contre l'Église, sous prétexte d'arrêter les « empiètements du clergé ». Au total, de ces côtés, rien n'annonçait des luttes assez graves pour troubler le Concile Si quelques forcenés parlaient très haut de convoquer, à Naples, un « anti-concile » où tous les groupes sectaires, impies, athées, réunis feraient échec à l'assemblée du Vatican, nul ne s'en émouvait. Somme toute, en dehors des catholiques, l'opinion ne se passionnait point. Elle attendait avec un calme fait surtout d'ignorance et d'indifférence, mais où l'on pouvait voir aussi quelque respect de la liberté.

Le danger était ailleurs. Une véritable opposition se forma parmi les catholiques. On vit paraître sous diverses formes des écrits, des pamphlets anonymes, ayant pour but d'éveiller la défiance des fidèles contre les projets supposés du Pape et les envahissements de la Cour romaine. C'est de l'Allemagne, surtout de Munich, que partirent ces premiers appels. Ils eurent promptement de l'écho en France.

Ni quand il avait annoncé le Concile, ni dans la bulle d'Indiction, ni dans aucune audience générale ou particulière, ni dans aucun document public ou confidentiel, Pie IX n'avait touché la question de l'infaillibilité. Telle aussi avait été l'attitude de la Congrégation directrice. Cependant très vite cette question eut dans la polémique le pas sur toute autre. En Allemagne, l'école de Munich, dite l'école de la science et de l'histoire ; en France, l'école catholique libérale, voulurent voir en elle tout le Concile et résolurent de l'écarter. Elles n'obéissaient pas absolument aux mêmes doctrines, mais quant à la pratique, elles étaient également montées contre la suprématie pontificale, et elles apportèrent dans la lutte la même passion.

Digitized by Google

Le foyer connu de cette opposition était à Munich. De là semblait venir le mot d'ordre et sortirent les pamphlets que les coalisés s'efforçaient davantage d'accréditer. On eut les *Lettres de Janus* qui furent saluées comme un événement et acceptées comme un programme. L'auteur se cachait. On nommait l'abbé Dœllinger, prévôt du chapitre à la cathédrale de Munich, homme de savoir, en grande réputation dans toute l'Allemagne et très sûr de son mérite. Il déclara n'être pas l'auteur des *Lettres de Janus,* sans d'ailleurs les condamner. Il y avait collaboré. Plus tard, il avoua sa participation et mit son nom à d'autres travaux de même sorte. Celui des écrits de ce temps et de cette sorte que le parti répandit le plus fut un résumé anonyme d'*Observations anti-infaillibilistes,* imprimé en plusieurs idiomes : allemand, anglais, italien, espagnol, arménien (1). Mgr Dupanloup, qui en savait certainement quelque chose avant qu'il parût, y puisa à pleines mains pour sa brochure : *Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité au futur Concile.*

L'historien officiel du Concile, malgré sa grande et légitime réserve quand un évêque est en cause, a constaté que pour toute cette campagne, particulièrement pour cet écrit, Mgr Dupanloup avait été l'allié de Dœllinger et de son école. Voici son appréciation et son arrêt :

« L'ensemble des idées qui y sont exposées, le souverain mépris qu'on y voit affiché à l'égard de certaines institutions ecclésiastiques, en un mot, l'esprit qui y règne partout, est en telle harmonie avec les opinions hardies et les tendances propres aux disciples de la science allemande, qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans cet écrit l'œuvre d'un des principaux disciples de cette école ».

(1) Dans *Rome pendant le Concile,* Louis Veuillot dit, page LXXXVIII de l'Introduction : « Je tiens de la bouche même du vénérable patriarche des Arméniens, Mgr Hassoun, qu'il en a été fait une traduction arménienne à l'usage de son troupeau ; elle n'a pas été, selon lui, étrangère aux cruelles épreuves qu'il a subies ».

Digitized by Google

Le nonce (1) montrait ensuite, par une analyse développée et divers extraits, combien cet écrit était hostile à l'autorité du Pape et contraire à la constitution de l'Église. Pour bien indiquer les excès auxquels poussait l'école de Munich, il constatait qu'elle allait plus loin que Mgr Dupanloup. Un des professeurs de cette école, disait-il, « qui passe pour le plus modéré, mettait naguère en parallèle la brochure allemande avec la dernière lettre de l'illustre évêque d'Orléans. « Oh ! dit-il, il est impossible de comparer les deux écrits, tant le premier l'emporte sur le second. Celui de Mgr Dupanloup ne contient qu'une exposition élémentaire de la question. Le nôtre, au contraire, est une œuvre vraiment scientifique, l'auteur y marche toujours l'histoire à la main. Ses affirmations sont toutes appuyées sur l'histoire. » Ainsi donc, ajoutait Mgr Meglia, pour ces Messieurs, l'histoire est le *nec plus ultra* de la science théologique, sans doute parce qu'ils peuvent faire dire à l'histoire ce qu'ils veulent, tout en vantant son impartialité (2).

Si l'historien du Concile constate avec justice que les catholiques libéraux de France, par le texte de leur conclusion, n'allaient pas aussi loin que leurs alliés de l'école allemande, il condamne non moins nettement leurs thèses et leur conduite. A Munich, sans le dire carrément, on repoussait l'infaillibilité pontificale ; en France, on travaillait dans le même sens, mais on prétendait repousser seulement une déclaration inopportune. Que cette parole fût sincère pour beaucoup des inopportunistes, je le crois fermement ; qu'elle le fût pour tous, il est permis d'en douter. Tant que dura le combat, les inopportunistes de marque restèrent liés aux *dœllingeristes*. Mgr Cecconi évite de le spécifier, de le souligner, mais il l'établit. A

(1) Le nonce avait envoyé sur ce sujet un mémoire qu'Eugène Veuillot analyse, à la suite de l'appréciation de Mgr Cecconi. (*Note de l'éditeur.*)

(2) Cecconi, *Histoire du Concile du Vatican*, t. II, liv. III, ch. VI, p. 111. Mgr Meglia connaissait bien nos catholiques libéraux ; il avait été secrétaire de la Nonciature à Paris ; il y revint plus tard comme nonce.

Digitized by Google

propos d'une « brochure anonyme, sans indication de date ni de lieu, sans nom d'imprimeur ni de libraire », que l'on distribua largement, il dit :

« On s'efforçait d'y démontrer à grand renfort d'arguments l'inopportunité pour l'Église de proclamer le dogme de l'infaillibilité pontificale. Écrite avec un art extrême, cette brochure était destinée à produire une très forte impression sur des esprits qu'on avait déjà, d'un autre côté, effrayés de la définition de ce dogme si redouté. Il en parut des traductions en anglais, en espagnol et en italien. La version anglaise avait été envoyée depuis quelque temps déjà aux évêques du royaume britannique et même à ceux des colonies anglaises et des États-Unis d'Amérique. Cette diffusion mystérieuse était évidemment due à l'active propagande dirigée contre la définition de l'infaillibilité. L'évêque d'Orléans s'inspira de cet écrit et le traduisit même en partie dans ses fameuses *Observations*. Peut-être, fût-ce pour cette raison qu'on n'en donna pas de traduction française. Elle eût été inutile. C'est à cette publication polyglotte que se rattache probablement l'entrevue qui eut lieu en Allemagne, au mois d'août 1869, entre Dœllinger, sir Acton, son ancien et fidèle disciple, et un prélat français (1). »

Quel était ce « prélat français » ? Mgr Cecconi ne le nomme pas, mais l'ensemble de son récit permet au lecteur de le deviner : c'était l'évêque d'Orléans. L'historien de Mgr Dupanloup, M. l'abbé Lagrange, sans le dire, le prouve. Il raconte qu'à cette date, l'actif prélat, très affairé au sujet du Concile, et ayant besoin de repos, fit une excursion en Allemagne. Pourquoi cette course, sinon pour préparer une entente ? Il s'arrêta à Cologne, puis à Coblentz, puis à Herschein où il se rencontra chez des amis communs avec Dœllinger. M. Lagrange trouve mauvais qu'on ait qualifié cette entrevue de *fameuse*. Il

(1) Cecconi, t. II, p. 461.

Digitized by Google

ne donne d'ailleurs, aucun détail sur les vues qui y furent échangées et les projets qu'on y forma. Pour tout renseignement, il renvoie à « l'histoire » ; mais cette histoire qu'il pouvait faire, il ne la fait point. Il observe la même réserve sur une « courte note », que le même prélat, dont il était le secrétaire intime, fit alors « parvenir » aux évêques allemands réunis à Fulda, en vue, disait-on, de demander en commun que la question de l'infaillibilité fût écartée. La « courte note » poussait assurément dans ce sens.

Les *Observations* de Mgr Dupanloup étaient trop passionnées et avaient de trop nombreux et trop actifs propagateurs pour ne pas être combattues. De toutes les réfutations qui les frappèrent, Mgr Cecconi signale particulièrement celle de Mgr Nardi. Après avoir dit que « les journaux libéraux de toutes nuances portèrent aux nues » l'écrit de Mgr Dupanloup, il ajoute :

« La meilleure réponse aux *Observations* fut, sans contredit, celle de Mgr Nardi, le vaillant publiciste. Mais combien de lecteurs de l'écrit de Mgr d'Orléans ont ignoré même l'existence de la réfutation du prélat italien!... Mgr Nardi a eu l'idée de comparer tout d'abord l'écrit du prélat français avec le texte allemand des *Bemerkungen*. Or, nombre de passages du premier ouvrage ne sont que la traduction française du second. D'où résulte manifestement l'unité d'origine des deux écrits.

« L'Europe entière parla des *Observations* de l'évêque d'Orléans, lesquelles, sans doute, tendaient directement à démontrer l'inopportunité d'une définition dogmatique, mais, en réalité, allaient bien au delà. On y mettait, sous les yeux des lecteurs inexpérimentés ou hostiles, les objections les plus graves et les plus délicates contre la doctrine elle-même de l'infaillibilité. Pour réfuter quelques pages seulement de cette brochure agressive, il eût fallu de gros volumes (1). »

(1) Cecconi, t. II, p. 485. Mgr Nardi, prélat italien et membre du tribunal de la Rote pour l'Autriche, n'était pas un polémiste édulcoré. Il

Digitized by Google

Durant toute cette campagne, Mgr Dupanloup fut le porte-voix des catholiques libéraux. Tout ce qu'il fit, dit ou écrivit, répondait aux idées exprimées en 1862 dans les réunions de la Roche-en-Brény. Il s'agissait d'appliquer le « pacte » conclu alors et dont tous les signataires étaient encore dans le combat, même Montalembert, déjà bien malade, mais toujours aussi passionné, peut-être même d'autant plus passionné qu'il souffrait beaucoup de corps et d'esprit (1).

En même temps qu'il recevait l'appui important, compromettant et néanmoins recherché de toute la presse libérale hostile au Saint-Siège, Mgr Dupanloup avait, dans la presse catholique de Paris, deux organes absolument à lui : Le *Français,* journal quotidien, et le *Correspondant.* Il pouvait compter aussi sur la *Gazette de France* et sur les feuilles impérialistes faisant étalage de catholicisme gallican et indépendant. Le *Français* se livrait surtout aux polémiques et s'en prenait très volontiers aux personnes; le *Correspondant* était le périodique sérieux, doctrinal, officiel. Il parlait au nom du parti, et, sans le déclarer formellement, voulait qu'on le sût. A ce titre, il publia un manifeste intitulé *Le Concile,* signé *La Rédaction,* et que l'on reproduisit en brochure pour la propagande appliquée à l'état-major ecclésiastique et aux gens du monde. Les chefs y avaient mis la main. Mgr Cecconi dit qu'il faut rattacher l'article du *Correspondant* non à la campagne gallicane que faisait alors Mgr Maret, mais à celle « que poursuivaient, d'accord, sans doute, avec leurs amis d'Allemagne, les catholiques libéraux de France, pour empêcher, s'il était possible, la définition

reprit sévèrement Mgr Dupanloup. Néanmoins l'historien du Concile approuve sans réserve tout son écrit.

(1) Je rappelle que les signataires de l'inscription de 1862 étaient : Alfred Comte de Falloux Théophile Foisset, Augustin Cochin, Charles, comte de Montalembert, Albert prince de Broglie, absent de corps, mais présent d'esprit. Puis, les bénissant, les remerciant de leur concours et de leurs travaux, et les affermissant dans leurs idées, Mgr Dupanloup.

Digitized by Google

de l'infaillibilité pontificale. » Puis précisant davantage, il ajoute : « Cet article *entrait parfaitement* dans le plan de ceux-ci; il exprimait leurs *craintes*, leurs *vœux*, leurs *espérances*, touchant le Concile ». Assurément, puisqu'il était leur œuvre.

L'historien du Concile s'associe ensuite sans nulle réserve à la réprobation dont l'illustre évêque de Poitiers, Mgr Pie, frappa ce manifeste. Il montre l'éloquent prélat laissant « échapper sa juste indignation contre tous ces gens trop pleins d'eux-mêmes » et le cite longuement. Des deux pages qu'il reproduit, nous extrayons ces lignes : « Une chose m'a frappé dans la lecture de cette pièce, c'est la pauvre idée que ces publicistes doivent se faire du degré d'intelligence et de la délicatesse des sentiments des hommes d'Église. Pour imaginer qu'un langage d'une suffisance si hautaine, parce qu'il se présente enveloppé de quelque forme, puisse être accepté autrement que comme une offense par ceux qui ont l'honneur d'être les représentants de Dieu et les dépositaires de sa doctrine, il faut leur supposer le sens le plus épais et le tact le plus émoussé... »

Mgr Pie terminait ainsi cette sévère leçon :

« Fassent la bonté de Notre-Seigneur et la vertu du prochain Concile, que ces fils devenus un sujet d'affliction, soient enfin éclairés et viennent à résipiscence! Jusque-là nous devons accepter des luttes douloureuses mais nécessaires (1)... »

En parlant ainsi, Mgr Pie n'ignorait point que « ces publicistes » étaient, entre autres, le comte Alfred de Falloux et le prince Albert de Broglie, écrivant sinon sous la dictée, au moins sous le contrôle de Mgr Dupanloup.

Louis Veuillot, visé en plusieurs endroits de l'article du *Correspondant*, n'attendit pas que d'autres eussent

(1) *Histoire du Concile du Vatican*, t. II, p. 179-80.

Digitized by Google

parlé pour le relever et en faire justice. Son article irrita très fort Mgr Dupanloup, qui s'en appliqua divers passages. Il en avait le droit. Jusqu'à cette date, le célèbre prélat, tout en s'occupant sans cesse de préparer le Concile, s'était abstenu d'agir à découvert. Son dévoué biographe, l'abbé Lagrange, s'arme de cette absence d'écrits publics pour le décharger de toute responsabilité dans les ardentes polémiques qui précédèrent l'ouverture du Concile. Mais, en même temps, ce maladroit ami, voulant faire valoir son héros, ne peut se défendre d'établir que nul évêque ne chercha plus que le sien, et même autant, à mettre l'auguste assemblée dans une bonne voie, c'est-à-dire dans la voie du libéralisme et du vrai gallicanisme, dite voie du progrès et de la conciliation. Il le montre prodigue de lettres, de démarches, de conseils, près de quantité d'évêques. Avec quelle fierté il montre Mgr Dupanloup traçant au Pape lui-même, qui ne lui avait rien demandé, un programme dont il ne fut pas tenu compte (1).

Cette lettre-programme, datée du 16 mars 1868, avait pour but, dit orgueilleusement et ingénument l'abbé Lagrange, « d'insinuer avec délicatesse » au Pape que la bulle d'Indiction devait être rédigée « de manière à ne heurter personne ». Voilà qui porte à croire que le comte de Falloux avait fait écho à la pensée de Mgr Dupanloup en lui disant au troisième Congrès de Malines (1867) : « Monseigneur... Vous avez toujours été le premier pour tous les combats... Quand le Concile se réunira, selon la magnanime pensée de Pie IX, vous serez encore là pour éclairer, pour réconcilier, pour enflammer les intelligences et les cœurs (2). » Il fut là pour tout empêcher et n'empêcha rien.

En même temps que les catholiques libéraux de France

(1) Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. III, p. 110.
(2) Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. III, p. 75.

Digitized by Google

et l'école plus carrée de Munich se concertaient, afin de diriger le Concile, Mgr Maret continuait, avec la sympathie du gouvernement impérial, sa campagne ultra-gallicane. Sans marcher par un accord déterminé avec les deux autres écoles défiantes de Rome, l'évêque de Sura et son groupe en étaient bien vus et leur donnaient de bon cœur la main. S'il n'y avait pas fusion, il y avait entente. Tous voulaient brider Rome et s'accordaient, non sur la question même de l'infaillibilité, mais dans le désir, qu'ils appelaient un devoir, de l'écarter...

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LA VEILLE DU CONCILE.

Le livre de Mgr Maret. — Le bruit qui le prépare. — Le bruit qu'il soulève. — Controverses épiscopales et réclamations catholiques. — L'*Avertissement* de Mgr Dupanloup à l'*Univers*. — La réponse du journal. — L'impression produite. — Attitude et articles de Louis Veuillot.

Dans le dernier chapitre de mon troisième volume, j'ai noté que Mgr Maret, déjà très en vue comme gallican déterminé et théologien très ardent du gouvernement impérial, voulait en finir au nom de la science et de l'Église avec les doctrines ultramontaines. Tandis que d'autres, presque tous ses amis, ourdissaient des intrigues pour dominer le Concile, lui, il voulait l'instruire, l'éclairer et, par ce moyen, limiter exactement et définitivement les pouvoirs de la Papauté. Des bruits divers couraient à ce sujet.

Un beau jour, le *Figaro* annonça que Mgr Maret partait pour Plombières où l'Empereur prenait les eaux, afin de lui *soumettre* « un ouvrage théologique en trois volumes destiné à combattre les propositions ultramontaines préparées par la Congrégation des Jésuites de Rome en vue du prochain Concile œcuménique ». Afin de montrer qu'elle était bien informée, la feuille boulevardière ajoutait : « L'ouvrage de Mgr Maret sera traduit dans toutes les langues, ainsi qu'en latin. Plusieurs évêques de France ont donné leur adhésion et semblent par là renoncer au chapeau rouge !... »

L'*Univers* reproduisit l'information du *Figaro*, en déclarant qu'elle ne pouvait être vraie. On sait, disait Louis

Digitized by Google

Veuillot, que Mgr Maret prépare un ouvrage, mais rien ne prouve qu'il ait le but qu'on lui suppose. En tout cas, « ce qui passe toutes les limites du possible et du vraisemblable, c'est : 1° que Mgr Maret, qui est homme d'esprit, ait pu concevoir la pensée de porter à l'Empereur, au milieu du repos de Plombières, trois volumes manuscrits à mettre en latin, ce qui indique une matière peu reposante; 2° que Mgr Maret, qui a l'insigne honneur d'être prêtre catholique, ait pu concevoir la pensée de *soumettre* à l'empereur « un ouvrage théologique ».

« Le *Figaro* ne peut pas même comprendre à quel point ceux qui lui ont fourni cette nouvelle ainsi rédigée se sont moqués du journaliste et ont voulu injurier la foi et la dignité de l'évêque. »

Si Mgr Maret n'était pour rien dans la rédaction et dans la publication de la note figaresque, ces observations très justes ne pouvaient aucunement le blesser. Elles devenaient très dures, si, par quelque côté, il y était pour quelque chose. Mgr Maret fut très mécontent. La note du *Figaro* n'était pas absolument exacte, mais hélas! elle n'était pas non plus absolument fausse. Mgr Maret ne voulait pas *soumettre* son travail à l'Empereur, peu disposé sans doute à goûter un tel hommage, mais il voulait lui communiquer un mémoire où l'objet, le plan et le but de ses trois volumes étaient exposés, afin d'obtenir, d'abord son approbation, puis que lesdits volumes fussent imprimés aux frais de la cassette impériale ou de l'État. Cela a été mis en pleine lumière par l'historien même de Mgr Maret, encore un maladroit ami (1).

D'autres nouvelles de même nature ayant été données en l'honneur de ce même ouvrage, l'*Univers*, remplissant le devoir d'informer son public, les reproduisit sous réserves avec de brèves remarques. Mgr Maret se fâcha. Et comme

(1) *Vie de Mgr Maret*, par M. l'abbé G. Bazin, III volume, chapitres I et II.

Digitized by Google

il était sûr que Louis Veuillot, respectant en lui l'évêque, le ménagerait, il voulut être blessant et fut injurieux. Il parla de ses mérites, invoqua ses travaux, déclara qu'on le calomniait, prétendit rappeler Louis Veuillot à l'ordre et, se renfermant dans sa dignité, refusa de s'expliquer sur le fond des choses. « Quant au livre que je prépare, déclara-t-il, d'un ton hautain et gêné, je n'ai rien à vous dire ni de ses doctrines, ni de ses tendances, ni de son but, parce que vous n'êtes pas juge de ces choses. » Il ajoutait que « le système de diffamation et d'intimidation » dont l'*Univers* usait contre lui ne l'empêcherait point de parler, de remplir son devoir, d'user de son droit.

Louis Veuillot inséra toute la lettre de cet adversaire « très libéral, mais très impatient de la contradiction » et lui fit remarquer, non sans ironie, qu'il déplaçait le débat. Jamais le journaliste n'avait contesté les droits de l'évêque et du théologien. Seulement la question étant de grand intérêt pour les catholiques, trois fois en quatre ou cinq mois, l'*Univers* avait signalé, comme ne pouvant être exacts, des bruits enregistrés par d'autres journaux, et dont ni l'évêque ni le théologien ne devaient être flattés. Il y avait provoqué des démentis, il les provoquait de nouveau. Les calomniateurs étaient les nouvellistes appliqués à dénoncer, en Mgr Maret, un évêque dont l'Empereur se servait et dont le Pape se défiait. Convenait-il de laisser courir de tels bruits? Parce que le principal intéressé ne disait rien, les journaux catholiques devaient-ils se taire? Non, ils devaient parler. L'*Univers* l'avait fait et se réservait de recommencer.

Mgr Maret, bien que mécontent des trop justes observations de Louis Veuillot, s'en tint pour le moment à la note fuyante, hautaine et embarrassée qui niait en bloc et sans rien préciser les informations du *Figaro*. Il avait intérêt à ne pas vouloir plus de lumière. Pouvait-il dire ou pousser l'*Univers* à dire qu'il comptait sur la cassette de l'Empereur ou sur celle de l'État pour publier les deux

Digitized by Google

ou trois volumes gallicans et césariens auxquels il travaillait depuis dix ans et qu'il voulait accrocher au Concile? Or, il en était là. Son historien constate que Napoléon III avait approuvé l'idée du livre et promis « *son appui à une œuvre si méritoire et si vraiment chrétienne* (1) ».

Cet appui fut donné; mais, au moment décisif, c'est-à-dire au quart d'heure de Rabelais, il y eut du tirage. Après avoir conté que Mgr Maret, par crainte du qu'en dira-t-on, hésitait à bénéficier de la collaboration financière de Napoléon III, « bonheur inespéré, » l'abbé Bazin dit qu'il s'y décida sur cet avis de « certains évêques » dont il ne nomme aucun : « Nous ne sommes pas des hommes politiques, mais nous ne pouvons être indifférents à ce que le Souverain de la France ait des idées saines sur la constitution de l'Église. » Concluant de là que l'*opinion commune* était qu'il *devait accepter* avec gratitude dans l'intérêt de l'Église la contribution impériale, Mgr Maret n'eut plus de scrupules : il accepta.

Les deux premiers volumes étant achevés, il demanda au garde des sceaux, M. Baroche, de lui donner pour imprimeur l'Imprimerie impériale. Le ministre dit oui, mais bientôt, se retranchant derrière « le conseil d'administration », il dit non, et renvoya Mgr Maret au ministre de la maison de l'Empereur, le maréchal Vaillant. Celui-ci, assez bon catholique, reçut avec mauvaise humeur le prélat. Le récit de l'abbé Bazin donne même à croire que le vieux soldat reprit l'évêque sur ses doctrines. Alors le solliciteur fit valoir ses titres. Il expliqua qu'il avait, quant aux doctrines de son livre, l'appui de plusieurs théologiens, de plusieurs évêques et de l'Empereur qu'un sien mémoire avait amené à ses idées. — « Oh ! mais alors, s'écria le maréchal, *sept* théologiens, *neuf* évêques, le ministre des cultes, l'Empereur et votre Mémoire !... sans calembour, Monseigneur, priez votre éditeur de m'en-

(1) *Vie de Mgr Maret*, t. III, p. 20.

Digitized by Google

voyer le sien. A *chacun son métier*, Monseigneur, je me rends [1] ». Et, dès le lendemain, la somme nécessaire à l'impression de l'ouvrage intitulé : *Du Concile général et de la paix religieuse* était à la disposition de l'auteur. Son éditeur la toucha.

Mgr Maret fit connaître le plan de son ouvrage, et même en communiqua des chapitres aux évêques sur l'appui desquels il avait le droit de compter. L'abbé Bazin assure que les membres de l'épiscopat consultés furent *unanimes* dans l'approbation. Il en nomme six : le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon ; l'archevêque de Paris, Mgr Darboy ; l'évêque de Saint-Brieuc, Mgr David ; l'évêque de Grenoble, Mgr Ginoulhiac ; l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup ; l'évêque de Perpignan, Mgr Ramadié. Il cite de chacun d'eux quelques lignes vraiment approbatives. Au Concile, ces six prélats furent de l'opposition.

Tout ce travail oblique ne se faisait pas sans qu'il en perçât quelque chose. On savait donc dans le monde religieux et dans les hautes régions du monde gouvernemental que plusieurs évêques, sans penser en tout peut-être comme Mgr Maret, approuvaient sa campagne et même s'y associaient. On disait, en outre, que des religieux notables et beaucoup de membres du vieux clergé séculier étaient de cœur et, au besoin, seraient d'action avec lui. Sous ce rapport, on se trompait grandement. Sans doute, il y aurait des opposants parmi les congréganistes, mais en nombre si réduit qu'ils ne compteraient guère. Il en serait de même pour le clergé de second ordre. Louis Veuillot l'assurait et fit partager son assurance au Nonce. Il ne se trompait point.

Mgr Dupanloup, tout en poussant Mgr Maret à faire son livre, ne voulait pas fraterniser tout de suite ouvertement avec ce prélat d'un gallicanisme et d'un impérialisme compromettants. Outre qu'il devait se couvrir vis-à-

1 *Vie de Mgr Maret*, IIIe volume, p. 28.

Digitized by Google

vis de Rome et des modérés de l'épiscopat qu'il se promettait d'entraîner, il devait aussi ménager sa haute clientèle laïque, composée surtout de royalistes et de catholiques libéraux atteints de romanisme. Antérieurement, il avait prié Mgr Maret de prêcher en son séminaire la retraite ecclésiastique de 1868; mais devant le bruit fâcheux que faisait, même avant d'avoir paru, le livre sur le Concile, il retira son invitation. Mgr Maret, froissé à bon droit du procédé, regimba. « Cher et vénéré Seigneur, répondit-il,... Parce que la légèreté et la malveillance ont répandu des bruits absurdes et qualifiés de ridicules par l'*Univers* lui-même, vous ne craignez pas de me mettre en suspicion vis-à-vis de votre clergé... Je suis persuadé que, sans le vouloir, vous me faites beaucoup de mal. On tirera un parti terrible de votre détermination. Je ne crois pas mériter d'être ainsi traité.

« Ne croyez pas cependant que mon intention soit de vous faire revenir sur votre détermination. Non, je renonce à prêcher cette retraite, que vous m'aviez demandée avec insistance. J'ai dû seulement vous dire avec franchise l'effet qu'a produit sur moi votre lettre... (1). »

Il y eut, en apparence, réconciliation. Il fallait s'unir pour tourner le Concile contre le Pape!

Ce même bruit qui gênait Mgr Dupanloup rendait plus vive la sympathie que l'école de Munich avait déjà pour Mgr Maret. Dœllinger lui écrivait : « Mon cher et vénérable ami,... Moi aussi, je désirerais vivement vous voir et vous parler, car j'avais déjà appris par les feuilles allemandes la nouvelle si importante de l'ouvrage dont vous vous occupez. Nous parlerons de tout cela à notre aise. En arrivant à Munich, n'allez pas vous établir dans un hôtel, mais venez tout de suite descendre chez moi... (2). »

Ce fut Dœllinger qui fit traduire en allemand l'ouvrage

(1) *Vie de Mgr Maret*, t. III, p. 75.
(2) Lettre du 13 juin 1868.

Digitized by Google

de Mgr Maret. Il en était très content. Cependant, il craignait, et cela lui fait honneur, que son « cher ami » ne fît la part trop large au pouvoir civil... « Comme je suis fortement intéressé au succès de votre ouvrage, j'ose vous prier, lui écrivait-il, de veiller à ce qu'on ne puisse pas vous reprocher d'accorder trop à la Cour ou au Gouvernement en matière d'Église... (1). »

D'autres lettres prouvent que plus l'ouverture du Concile approchait, plus l'hostilité contre Rome s'affirmait des deux côtés. Dœllinger, déjà disposé à rompre, craignait que son correspondant ne faiblît. Il lui écrivait : « Ne perdez pas courage, cher ami, ne vous laissez pas intimider... » Mgr Maret, sans être accessible à l'intimidation, croyait avec trop de foi à l'Église pour rompre avec elle, et quand Dœllinger partit, il resta.

Mais jusqu'au jour où il fallut se soumettre au Pape infaillible, ou cesser d'être catholique, il usa de tous les moyens à sa portée pour fausser le Concile. Il voulait que l'auguste assemblée fût dominée par l'Empereur. Le 24 septembre 1869, il fit remettre au « Souverain » une note où, pour le décider à l'action, il lui disait :

« Il est certain qu'un parti puissant et nombreux dans l'Église, qu'un parti mû par des intérêts plus politiques que religieux, se propose d'obtenir du Concile trois grands résultats principaux :

« 1° La proclamation du dogme nouveau de l'infaillibilité personnelle du Pape ;

« 2° La proclamation de la suprématie temporelle ou politique du Pape sur tous les États et les gouvernements catholiques ;

« 3° La condamnation des lois fondamentales de la société moderne, parce qu'elles ne reconnaissent pas cette suprématie.

« Voilà la révolution qu'on prépare, et dans la consti-

(1) Lettre du 10 décembre 1868.

Digitized by Google

tution intime de l'Église, et dans ses rapports avec les sociétés civiles et politiques... »

Il expliquait ensuite avec la même passion et la même inexactitude que le gouvernement français avait le droit d'intervenir pour régler le programme du Concile et devait le faire. « Quoi, s'écriait-il, la France et la France seule protège la puissance temporelle du Saint-Siège : cette protection seule rend possible le futur Concile, et la France n'aurait pas le droit de faire entendre à ce Concile ses réclamations et ses vœux ! Elle n'aurait pas le droit de travailler à écarter, de concert avec les prélats éclairés et sages, toutes les mesures qui peuvent nuire à la religion et à la paix publique?... »

Pour faire tout cela et diverses autres choses encore, quel moyen prendre ? Oh ! rien de plus simple, ni de plus juste, répond Mgr Maret : il faut imposer au Pape et au Concile un ambassadeur extraordinaire, qui siégeant de droit avec autorité et grandeur dans cette assemblée, y « fera entendre la voix de l'Empereur et de la France », laquelle serait aussi, — comment en douter? — celle de la sagesse.

Et qui donc recevrait de Napoléon III ce mandat d'ordre supérieur? Serait-ce un prêtre, serait-ce un laïque? La « note » n'en dit rien. Il est probable que Mgr Maret avait touché ce point dans une audience impériale qu'il avait eue deux mois plus tôt et dont il était sorti « très content ». — « A ce moment, dit son biographe, les dispositions de l'Empereur étaient encore telles, qu'elle ne laissaient rien de mieux à souhaiter. » Le prélat dut profiter de ces bonnes dispositions pour indiquer, comme prêtre, Mgr Darboy ; comme laïque, Rouland, le ministre des cultes qui l'avait le plus goûté et dont il pensait naturellement le plus de bien.

Au déplorable travail qui se faisait contre le Concile dans la fraction du monde ecclésiastique hostile à la proclamation de l'infaillibilité, se joignait en France la campagne laïque des catholiques libéraux et, en Allemagne,

Digitized by Google

celle dite des « laïques de Coblentz ». Dans ces deux groupes, on procéda par des écrits anonymes. Si Montalembert, lié à l'un et l'autre groupes, donna dès lors tout haut son avis, ce fut par suite d'indiscrétions qui ne lui déplurent point, mais qu'il n'avait pas carrément voulues. Plus tard, il eut ce tort. Quant à ses amis du *Correspondant,* ils laissèrent jusqu'au bout à leur manifeste le caractère impersonnel et collectif qu'ils lui avaient prudemment imprimé en le signant : *La Rédaction*. Leur autre organe, le *Français*, simplement officieux, sans garder toujours l'anonyme, le fit souvent ; il usa aussi du pseudonyme.

Entre temps, l'ouvrage de Mgr Maret parut. Ce livre de guerre, dont les deux premiers volumes formaient un tout, était intitulé : *Du concile général et de la paix religieuse*. L'auteur le fit remettre au Saint-Père par le marquis de Banneville, ambassadeur de Napoléon III près de Pie IX ; c'était le moyen de lui donner un caractère presque officiel et d'inviter Rome à réfléchir avant de consulter l'Index. La lettre d'envoi, très respectueuse quant à la forme, était aussi très calculée, car « plusieurs savants évêques et théologiens » l'avaient revue. Elle assurait que l'amour de l'Église, une piété filiale, des sentiments d'obéissanc eau Saint-Siège, avaient dicté ce travail, dont le but était de prévenir les *suites funestes* « des projets formés et manifestés par des hommes respectables, mais qui ne paraissaient pas se rendre compte des dangers de leur entreprise (1) ».

Un même envoi d'exemplaires, avec lettre-circulaire indiquant les mêmes sentiments, fut fait à tous les évêques de France. Il y en avait tant parmi eux qu'il fallait instruire ! Mgr Maret n'oublia point son bailleur de fonds. Il écrivit à l'Empereur : « Sire, je puis enfin présenter à Votre Majesté un exemplaire complet de mes deux premiers volumes. L'édition tout entière est à la disposition de l'Em-

(1) Lettre du 8 septembre 1869.

Digitized by Google

pereur. Je crois entrer dans ses vues en adressant un exemplaire à tous les ministres de Sa Majesté, à tous les évêques et aux personnages politiques les plus importants... J'ose mettre de nouveau cette œuvre, approuvée par nos plus éminents théologiens, sous la protection de l'Empereur et de la France, dont je m'efforce de venger la tradition religieuse... (1).»

L'Impératrice eut comme l'Empereur son exemplaire. « Leurs Majestés » firent répondre au prélat, par le sénateur Conti, qu'elles avaient reçu « avec plaisir cet hommage » et l'en remerciaient. Rien de plus. Pas un mot d'éloge ou indiquant une adhésion.

Que de gens, ne pouvant être tenus même par eux-mêmes pour des « personnages », reçurent ces deux volumes ! Les journaux ne furent pas oubliés et l'on peut croire que les plus hostiles aux « cléricaux » furent les mieux servis. Si ces favorisés ne donnaient pas le succès, ils donneraient au moins le bruit. Cette abondante distribution devait nécessairement produire une abondante récolte de compliments. L'abbé Bazin assure qu'il en fut ainsi. Sur ce point on peut le croire. Il signale et résume en tout petit texte une quantité énorme de témoignages anonymes. Il en donne aussi de signés. Parmi ces derniers et des plus chauds, notons ceux de Montalembert, du prince Albert de Broglie, et du P. Gratry. Celui-ci exultait. Il avait l'exultation facile. Montalembert rageait. Albert de Broglie félicitait Mgr Maret de sa doctrine en lui disant : « C'est celle dans laquelle j'ai été élevé. »

Il y eut tout de suite de fermes et vives protestations. Tandis que les évêques favorables dans une mesure quelconque au livre de Mgr Maret le louaient sans se montrer, d'autres le blâmaient tout haut. Mgr Regnier, archevêque de Cambrai, mort cardinal, et l'évêque de Poitiers, Mgr Pie, parlèrent les premiers. Tous deux donnèrent à leur blâme

(1) *Vie de Mgr Maret*, t. III, p. 105.

Digitized by Google

une forme presque impersonnelle et adoucie, quoique très nette. Mgr Doney, évêque de Montauban; Mgr Plantier, évêque de Nîmes; Mgr Delalle, évêque de Rodez; Mgr Wicart, évêque de Laval, furent raides. Tous ces évêques communiquèrent leurs protestations et condamnations à l'*Univers* en le priant de les insérer, ce qu'il fit avec empressement. Mgr Maret, prompt à l'aigreur, se fâcha contre ses collègues et contre le journal; mais ni celui-ci ni ceux-là ne retirèrent ce qu'ils avaient avancé. De fait, ni pour le fond ni pour la forme, ils n'avaient rien à retirer.

Je n'ai pas à entrer dans les polémiques épiscopales et doctrinales relatives aux questions conciliaires et surtout à l'infaillibilité. Je veux seulement indiquer l'état des esprits. Le savant évêque de Montauban, Mgr Doney — une autorité en matière de théologie et de droit ecclésiastique — fit sévèrement, et d'un ton brusque et familier, la leçon au doyen de la Sorbonne. Il lui reprocha de s'illusionner sur son mérite et de songer plus qu'il ne convenait à se faire bien venir du gouvernement. Quant à l'action du livre de « ce prélat, » il n'en prenait nul souci. « Dans l'œuvre finale du Concile, disait-il, on n'apercevra pas plus de traces des sentiments de Mgr Maret qu'on n'en voit des eaux de la Seine dans la mer quand elles y sont arrivées, et dès lors, si le gouvernement a protégé l'œuvre plus ou moins, il en sera pour ses frais. J'avoue que, si j'étais le gouvernement, mon amour-propre en souffrirait un peu. » Il parlait ensuite avec un dédain railleur de la *pâle école des Sorbonnistes* dont l'évêque *in partibus* de Sura était à Paris le représentant. Il terminait ainsi : « Mgr de Sura *ne s'est pas mesuré lui-même à lui-même* comme le veut saint Paul; il n'a pas réfléchi qu'il n'est qu'*un* et que l'individualité personnelle, quelque valeur qu'elle ait, se fond dans un Concile, comme la neige à l'apparition du soleil. » Ces prévisions étaient des prophéties.

L'évêque de Nîmes, Mgr Plantier, s'adressa directement à Mgr Maret. Il le fit avec une sévérité attristée et dure.

Digitized by Google

Après lui avoir rappelé qu'à « une époque déjà lointaine », ils avaient gallicanisé ensemble, il ajoutait : « Tandis que vos études vous ont immobilisé dans vos vieilles opinions en les surchargeant d'une certaine âpreté de sentiment et de langage, les miennes m'ont jeté dans un courant meilleur, et les conclusions où leur flot m'a conduit, me forcent à déplorer l'apparition de votre livre, et pour votre honneur personnel, et pour la cause du Concile et de l'Église que vous avez prétendu servir. » Les critiques venaient ensuite. Mgr Plantier signalait à son ancien ami ce qu'il avait dit de l'infaillibilité, puis s'écriait : « Ne devez-vous pas être au désespoir d'avoir à ce point décrié, déshonoré par avance une vérité devant laquelle vous serez obligé de vous incliner, ainsi que le plus obscur des fidèles, comme devant un article de foi?... Est-il prudent, Monseigneur, d'avoir préparé de vos mains cette coupe d'absinthe et de fiel qui ne servira peut-être, grâce à l'usage qu'en feront les impies, vos flatteurs d'aujourd'hui, qu'à détruire l'autorité du Concile et à vous désoler vous-même? ... »

L'évêque de Laval, Mgr Wicart, remerciait Louis Veuillot d'avoir reproduit les observations de Mgr Pie. « Il fallait, disait-il, une réfutation aux deux volumes de Mgr Maret, il la fallait péremptoire, courte, claire, frappant juste et droit. La voilà faite de main de maître. Le livre est à terre et ne s'en relèvera pas... » Dans une seconde lettre adressée à sa *Semaine religieuse*, Mgr Wicart, plus rude encore, s'étonnait que le rédacteur trop républicain de l'*Ère Nouvelle* fût devenu trop impérialiste.

L'évêque de Rodez, Mgr Delalle, dénonçait non moins nettement à son clergé l'école de Mgr Maret : « Nous regrettons vivement, écrivait-il, que ce livre soit sorti de la plume d'un évêque qui s'est trop souvenu qu'il est le doyen de la faculté non canonique de la Sorbonne, au point de confondre l'époque présente avec le temps passé; cet anachronisme a réjoui le ban et l'arrière-ban des en-

Digitized by Google

nemis de l'Église et de la Papauté, des gros bonnets et des petits crevés de la libre-pensée, qui sont, en même temps, les ennemis de l'ordre social. Ils ont exalté Mgr l'évêque de Sura *in partibus*, comme s'ils étaient les ouailles de son diocèse... »

Mgr Maret, figé de corps et emporté d'esprit, fut très irrité de ces vives critiques qui ressemblaient à des corrections et dérangeaient son personnage. Il répondit dans l'*Univers* aux évêques de Poitiers, de Nîmes, de Rodez et un peu à l'*Univers* lui-même. Il fut particulièrement aigre et personnel dans sa réponse à l'évêque de Nîmes. S'adressant à l'*Univers*, il disait : « Mgr l'évêque de Nîmes avoue qu'il a professé les doctrines qu'il condamne aujourd'hui dans mon livre... Pendant vingt ans, il a donc encouru l'anathème qu'il semble vouloir appeler sur ma tête! Pourquoi ces menaces? Le prélat veut-il étouffer la discussion?... Au lieu d'accuser mon livre sans preuves, que Mgr l'évêque de Nîmes veuille bien le réfuter. Qu'il prenne la peine de refaire son *Histoire des Conciles généraux;* son honneur d'écrivain n'y perdra rien. Qu'il démontre que, dans la mienne, j'expose mal les faits décisifs que j'invoque, que j'en tire des conséquences illégitimes, qu'il démolisse surtout ce quatrième livre qui excite particulièrement son animadversion : je suis prêt à reconnaître mes erreurs aussitôt qu'elles me seront démontrées... Dans tous les cas, la soumission me serait douce. Il n'y aurait là ni fiel ni absinthe. La main de Mgr Plantier ne préparera pas cette coupe empoisonnée... »

A la suite de cette lettre, Louis Veuillot en donna à l'auteur son avis :

«... Mgr Maret possède éminemment la dextérité du polémiste. Il n'en a pas la patience ferme, il ne sait pas écouter l'objection et régler le ton de la réponse suivant les personnes, les circonstances et le sujet. La lettre que l'on vient de lire est surchargée d'allusions et de sarcasmes qui n'y conviennent point. Cette menue artillerie messied

Digitized by Google

à la dignité de la question et à la dignité de l'adversaire, elle n'a pas même ici le maigre résultat de faire de la fumée. Mgr Maret a été attaqué en face et directement dans la double situation que lui fait son livre comme directeur de la Sorbonne (moderne) et comme chef de parti. C'est en cette double qualité qu'il provoque l'attention, c'est en cette double qualité, et avec une double gravité, qu'il doit répondre. Son grand titre d'évêque qu'il a soin de ne pas laisser oublier, ne lui fait qu'une obligation plus étroite de ne point se distraire aux jeux et aux feintes de l'escrime courante... Comme la discussion n'est pas finie, nous nous permettons de souhaiter qu'il la soutienne avec plus de tempérance, s'il persiste à la suivre pied à pied. Nous ne serions pas disposé à le laisser aller chez nous (excepté bien entendu contre nous-même) dans le style où il s'engage. Nous le supplions de ne pas nous mettre dans le cas de lui demander des corrections... (1).»

Ces polémiques épiscopales indiquent une grande surexcitation d'esprit. Cependant elles sont modérées et même pâles lorsqu'on les compare au langage des journaux et à l'état général des catholiques, prêtres et laïques, qui suivaient ce grand débat. Beaucoup des évêques qui ne parlèrent point tout haut, ne le cédaient pas en sévérité et en vivacité à ceux qne l'on entendit. Quant au clergé secondaire, il était, en immense majorité, infaillibiliste au suprême degré, et le fit bien voir. L'*Univers* en donna de bien nombreux témoignages, mais il dut en écarter plus encore qu'il n'en donna, les trouvant trop emportés contre les libéraux, les gallicans et surtout contre Mgr Maret. Beaucoup de ces lettres étaient des traités sur la matière. Elles émanaient de tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastique. L'*Univers* y puisa de précieux renseignements et arguments. Nombre de laïques prirent également rang dans ce débat. Quel riche dossier! Il fait

(1) *Univers* du 9 octobre 1869.

Digitized by Google

honneur au savoir et au zèle de ces *ultras* que le doyen de la Sorbonne dénonçait avec tant de suffisance et de colère. Qu'il eût été furieux et malheureux si « la feuille ultramontaine » avait reproduit tout ce qu'on lui adressa de solide, de fort et d'indigné contre les deux volumes dont il était si fier, et qui, sous aucun rapport, ne lui firent honneur! Le bruit même, ce bruit où il voyait de la gloire, ne fut que d'un instant. De telle sorte que Rome put avoir raison du livre sans le mettre à l'Index. Pour achever de marquer le caractère de la lutte, voici quelques passages de cette riche correspondance. Je ne les donne pas pour argumenter. J'en écarte au contraire tout ce qui est doctrine ou argument. Il s'agit seulement, je tiens à le répéter, d'indiquer un état d'opinion.

Adhésion d'un curé du diocèse de Nîmes à une adresse ultramontaine :

« Je la signe cette adresse, parce que le Prélat et le livre qui attaquent l'infaillibilité du Pape sont loués, exaltés par les ennemis de l'Église, blâmés, condamnés par ses défenseurs naturels. Je n'ai nul besoin, moi, humble curé, de contrôler la science, l'exactitude, la loyauté du savant prélat. J'examine son attitude. Cette attitude est expoliatrice. Il veut enlever au Pape la plus belle de ses prérogatives; la tourbe des mécréants de toute nuance et de toute peau l'acclame et le porte sur le pavois. Je vois les Volsques implacables, ennemis de Rome et de son roi, ouvrir leurs rangs au Coriolan mitré. Cela me suffit pour juger l'homme et le livre; et mon jugement est une adhésion pleine et entière à la doctrine attaquée par l'éminent doyen, doublé de quelques demi-moines, courant les cimes abruptes qui confinent le schisme et l'hérésie. »

Un docteur en théologie incorporé dans le clergé parisien :

« Le livre que vient de publier Mgr Maret à l'occasion du prochain Concile œcuménique, paraît appelé à faire

Digitized by Google

grand bruit et mauvaise besogne. Pour mon compte, je n'hésite point à croire que, s'il échappe à la note d'hérésie, il ne saurait échapper à l'Index.

« Les principes qu'y proclame Mgr de Sura sont tout bonnement puisés dans l'arsenal du gallicanisme, mais avec alliance du socialisme.

« L'alliance qu'il propose entre la doctrine catholique et les théories de la démocratie mène droit au schisme en France. »

Et plus loin : « Je crois qu'il est de mon devoir de prêtre et de docteur en théologie de protester hautement contre son livre dont la lecture ne peut être que très dangereuse et nuisible même aux grands intérêts de la religion. »

Ce théologien établit ensuite avec science ce qu'il vient d'avancer, puis termine ainsi :

« Je plains sincèrement Mgr Maret de s'être laissé entraîner à cet esprit d'amour des nouveautés qui a marqué tous ses pas dans la carrière parcourue par lui depuis son adolescence. Je l'ai connu fort jeune, encore élève à Saint-Sulpice, ...» etc. Je passe des détails tendant à prouver que Mgr Maret a « toujours aimé les doctrines étranges », toujours « courtisé étonnamment les personnages en faveur » et témoigné de ses hautes « aspirations vers l'épiscopat ». Il conclut ainsi qu'un « tel livre » est un acte « d'imprudence inqualifiable, tout au moins, s'il n'est un signe de folie ».

Un religieux de la Compagnie de Jésus, directeur d'un grand séminaire, établit une comparaison savante et solide entre les ouvrages de Febronius et ceux de l'évêque de Sura : « Pour moi, dit-il, qui ai eu le courage de le lire attentivement d'un bout à l'autre, je proteste n'avoir encore rien lu, en fait de gallicanisme, d'aussi erroné... L'ouvrage de l'évêque de Sura est rempli d'erreurs ; elles y abondent : erreurs historiques... erreurs théologiques. » Et plus loin : « Il faudrait un volume pour

Digitized by Google

décrire les inexactitudes, les incohérences et les conséquences funestes de la doctrine de Mgr Maret en cette matière (l'infaillibilité). »

« Je ne parle pas, ajoute-t-il, du ton provocateur qui règne dans le livre de Mgr Maret! En vérité, si l'auteur n'avait pris la peine de nous avertir qu'il a voulu travailler à une œuvre de pacification, il y aurait lieu de penser, qu'il a cherché à procurer l'irritation des esprits et des cœurs contre l'autorité du Souverain Pontife et du Saint-Siège. Voilà ce que j'appelle un livre *malsonnant* et qui *offense* les oreilles des fidèles.

« L'évêque de Sura a cru remplir un devoir. Mgr l'évêque de Montauban et plusieurs illustres prélats lui ont prouvé qu'il s'est trompé; le scandale des bons catholiques, la joie et les applaudissements de la presse hérétique ou impie lui ont démontré jusqu'à l'évidence qu'il était sorti de la vérité. Pourquoi tarde-t-il à se rétracter? Après avoir malheureusement imité Febronius dans ses erreurs, pourquoi ne pas l'imiter dans son repentir?

« Bref, le livre de l'évêque de Sura est ce qu'on appelle un *mauvais livre*... Sans doute, il reculerait épouvanté à la seule pensée de tenir le langage d'un Richer ou d'un Febronius. Mais en est-il moins vrai, que malgré sa bonne foi, et en dépit des faux-fuyants que lui a fournis la souplesse de son esprit, le livre de Mgr Maret ne recèle de grossières erreurs, qui, par l'autorité de l'Église, pourraient justement être flétries des censures les plus sévères? »

Un chanoine honoraire de Metz :

« Tous les écrits violents et scandaleux qui, depuis quelque temps, émeuvent si douloureusement les cœurs catholiques puisent leurs arguments doctrinaux dans un même fonds commun, contenu et exposé dans l'ouvrage de Mgr Maret. »

Deux prêtres du diocèse de Perpignan :

« On a eu l'impudence de nous envoyer le catalogue du livre de Mgr Maret; la seule lecture de ce catalogue

Digitized by Google

a suffi pour nous faire apprécier l'ouvrage à sa juste valeur, le gallicanisme de Mgr Maret nous étant depuis longtemps connu... Pour moi, qui ai eu le bonheur d'être confirmé dans la foi par Mgr Gerbet et d'être élevé sous les yeux de ce grand et saint évêque dans les croyances et l'amour de l'Église romaine, je repousse avec horreur tout ce qui tend à ruiner ou à amoindrir les droits et l'autorité que le Chef de cette même Église a reçus immédiatement de son divin fondateur, et je suis disposé à tout perdre, à tout souffrir et à mourir même plutôt que de retrancher un seul iota à ma profession de foi à l'infaillibilité personnelle et absolue du Souverain Pontife. »

Protestation d'un laïque :

« Les gallicans sont les révolutionnaires, les radicaux, les irréconciliables de l'Église. Ce sont de mauvais serviteurs, des fils ingrats et dénaturés, des chicaneurs... etc. Ce qui est plus triste, c'est de voir un évêque troubler la paix de l'Église : un évêque, dont le caractère est d'enseigner la soumission filiale à l'Église et à son Chef, chercher à prêcher la révolte, comme naguère Satan dans le Paradis terrestre. Heureusement qu'il n'a pas de troupeau à gouverner! Pour moi, cet évêque ferait mieux d'étudier les devoirs des brebis à l'égard du Pasteur, que ceux du Pasteur à l'égard des brebis. Quel baiser de Judas dans l'envoi de son livre à Notre Saint Père le Pape Pie IX, en réclamant hypocritement son indulgence. — Est-ce pour lui ou pour sa doctrine?

« Je ne suspecte pas sa bonne foi, mais sa doctrine...

« Quelle suffisance! de vouloir seul soutenir, étayer de ses mains débiles, l'Église qu'il croit voir tomber... sans craindre d'être écrasé, sans craindre de se tromper. Je croyais, moi (jugez de ma simplicité)! que l'Église était bâtie sur *une pierre* fondamentale, solide! Il est entiché de son système, il ne veut pas en démordre. Puisse-t-il rester toujours un fils obéissant, si un jour Rome vient à prononcer son jugement!... »

Digitized by Google

Voilà l'effet que le livre de Mgr Maret produisit sur les militants. Ceux-ci, et tant d'autres parlant comme eux, tenaient de leur savoir, de leur position, de leur dévouement, le droit de juger. La passion qu'ils y mettaient est un signe du temps.

Les travaux d'approche entrepris sous ses yeux et animés de son souffle étant terminés, Mgr Dupanloup jugea bon de porter à découvert des coups qu'il croyait décisifs. Il le fit en trois mouvements. Très calculateur, même quand il s'emportait, il adressa d'abord à son clergé un mandement très long au sujet et en l'honneur du Concile. Il y mit un ton chaleureux et pieux, avec des élans de charité générale et de prière. Quoique bien turbulent, c'était d'un évêque. On fut satisfait à Rome, un peu surpris en France, et mécontent à Munich.

Bientôt, les *Observations* sur le futur Concile parurent, et l'impression fut autre. C'était la guerre. On y entendait à la fois l'ami de Dœllinger, l'allié de Mgr Maret, le chef des catholiques libéraux hostiles à la déclaration dogmatique de l'infaillibilité pontificale. L'œuvre était plus agitée que forte. Le tapage fut grand. J'ai indiqué plus haut l'accueil que Rome et les catholiques, soumis entièrement de cœur et d'esprit au Pape, firent à cet acte ; j'y reviendrai. Enfin, il y eut, pour troisième acte et bouquet, un *Avertissement* donné par « Mgr l'évêque d'Orléans à M. Louis Veuillot, rédacteur en chef du journal l'*Univers*. » Là se montra tout le polémiste, tout l'homme, tout l'adversaire plusieurs fois repoussé, et déjoué, tout l'ennemi qui avait donné sa mesure de haine dans le libelle : *L'Univers jugé par lui-même*.

L'*Univers* reproduisit tout de suite *in extenso* ce factum où la signature seule était épiscopale, et plus tard Louis Veuillot le donna également dans *Rome pendant le Concile*. Il y remplit trente pages en petit texte. La mesure y manquait en tout. Mgr Dupanloup, dont la colère fut tou-

Digitized by Google

jours verbeuse, était particulièrement prolixe quand il s'en prenait à Louis Veuillot. Sa passion alors ne pouvait s'assouvir. Il parlait bride abattue, s'emportait, se précipitait, se répétait, s'emballait. Craignant qu'une parole furieuse, qu'il jugeait écrasante, dite une seule fois, ne portât point, il y revenait avec une recrudescence de gros mots et d'exclamations. Son *Avertissement* de 1869 est en ce genre son chef-d'œuvre. Le rédacteur en chef de l'*Univers* y est comparé par trois fois à Satan. C'est de la frénésie. A la première lecture, Louis Veuillot s'indigna; à la seconde, il eut des haussements d'épaules et des sourires de pitié. Cet incident fit trop de bruit et caractérise trop bien Mgr Dupanloup polémiste, pour qu'il suffise de le signaler. Une brève analyse et quelques extraits sont obligatoires.

La pièce est en alinéas turbulents, haletants, arrogants. Le premier reproche à Louis Veuillot d'avoir noté à mauvaise intention la date et le fond des *Observations* de l'éminent prélat sur le Concile. Les suivants disent pourquoi l'évêque d'Orléans a parlé et pourquoi il va répondre. En voici une vingtaine :

« Je suis obligé de vous contredire ici.

« Oui, Monsieur, c'est votre faute et je ne puis accepter votre excuse.

« Vous demandez » pourquoi Mgr l'évêque d'Orléans jette ainsi la question dans le public? » Je vais vous l'expliquer.

« Vous récusez « l'opportunité et la justice de mon acte ». Je vais vous les faire comprendre.

« Vous dites qu'il ne serait pas « séant » de provoquer de ma part une nouvelle condamnation. Je ne viens pas vous condamner, mais vous avertir.

« Je pouvais négliger vos provocations quand elles m'étaient personnelles.

« Mais ce que vous faites depuis dix mois, c'est autre chose.

Digitized by Google

« Vous vous donnez, dans l'Église, un rôle qui n'est plus tolérable.

« Vous, simple laïque, un de ces écrivains dont un de NN. SS. les évêques disent hier dans vos colonnes mêmes, « qu'ils n'ont aucune autorité et ne sont rien dans l'Église, » vous y usurpez étrangement.

« Vous agitez et troublez les esprits dans l'Église.

« Vous faites une sorte de pieuse émeute à la porte du Concile.

« Vous lui tracez sa marche ; vous posez des questions que le Saint-Père n'a pas posées ; vous parlez de définitions, selon vous « inévitables » ; vous en dites le mode et la forme.

« Vous insultez, dénoncez, et mettez au ban du catholicisme tous les catholiques qui ne pensent ou ne parlent pas comme vous.

« C'en est trop, Monsieur. Il était temps de vous répondre. Voilà pourquoi j'ai parlé.

« Vous dites que je viens de « donner une tête à la prise « d'armes ». Non, Monsieur, ce que j'ai fait n'est pas une prise d'armes ; c'est une défense.

« Car le moment est venu de se défendre contre vous.

« J'élève donc à mon tour la voix, et je viens opposer aux entreprises dont je vous accuse, un solennel avertissement.

« J'accuse vos usurpations sur l'épiscopat, et votre intrusion perpétuelle dans ses plus graves et plus délicates affaires.

« J'accuse surtout vos excès de doctrines, votre déplorable goût pour les questions irritantes et pour les solutions violentes et dangereuses.

« Je vous accuse d'accuser, d'insulter et de calomnier vos frères dans la foi. Nul ne mérita jamais plus que vous ce mot des Livres Saints : *Accusator fratrum!*

« Par-dessus tout, je vous reproche de rendre l'Église complice de vos violences, en donnant pour sa doctrine,

Digitized by Google

par une rare audace, vos idées les plus personnelles... »

Pour prendre ce ton qui se soutient durant 350 alinéas, comme il fallait que Mgr Dupanloup fût sûr que Louis Veuillot ménagerait dans son turbulent agresseur l'évêque! Je tiens à dire tout de suite que le rédacteur en chef de l'*Univers* n'avait pas offert à l'évêque d'Orléans l'excuse que celui-ci refusait d'accepter. Aucune excuse ne lui était due, aucune ne lui était faite. Les autres assertions du prélat ne valaient pas mieux que celle-là.

Après cet exorde, Mgr Dupanloup déclarait ne pas vouloir revenir sur les controverses du passé et partait de là pour les rappeler avec pétulance, animosité et sans aucun souci de l'exactitude. Être exact dans ses accusations, ses affirmations, ses citations, quand il s'agissait de Louis Veuillot, ne lui a jamais paru nécessaire. Bref, il fut dans tout cet *Avertissement* le polémiste de la vilaine brochure : *L'Univers jugé par lui-même*. Il y chercha la revanche des condamnations si dures, si humiliantes et si justes qui avaient frappé ce libelle. Le résultat fut identique. Il eut beau répéter à satiété, avec amas d'épithètes sonores et d'invectives haineuses, que Louis Veuillot *inventait des hérésies* pour les prêter à ses adversaires, « couvrait d'odieux outrages les plus illustres défenseurs de l'Église, » trompait ses « bons lecteurs » en *faisant défiler chaque matin,* dans ses colonnes, un « torrent d'injures », divisait partout les catholiques. — « Ce n'est pas seulement en France, s'écriait-il, que vous créez des partis dans l'Église, c'est en Belgique, c'est en Allemagne, c'est en Bavière, c'est en Hongrie, partout! Non content d'interpréter ainsi ce qu'avait écrit Louis Veuillot, il lui attribuait ce qu'il trouvait mauvais n'importe où. Ici, c'était une facétie, peut-être risquée, prise dans la *Civilta Cattolica,* là, une phrase d'un ami de l'*Univers* ou de son *école;* ailleurs, quelques mots de Barbey d'Aurevilly. Détournant les observations les plus naturelles de leur sens évident, il y signalait des injures

Digitized by Google

atroces, inouïes, soit contre Montalembert malade, soit contre Berryer mourant. Il faisait entrer vaille que vaille, dans les victimes de l'*Univers,* Ravignan, Lacordaire, Falloux, Broglie, etc., etc.; il déclarait toute la rédaction vile et venimeuse. Puis, pour punir Louis Veuillot de tant d'indignités, il lui disait : De tout cela, « il reste celui que j'appelle avec l'Écriture : *Accusator fratrum.* »

Afin de justifier le mot parti de son cœur d'évêque, il accusait Louis Veuillot de « plaisanteries indécentes »; de *calomnie,* d'*indignité;* il le traitait de charlatan. « Vous êtes théologien comme certains docteurs à la voix retentissante sont médecins »; et, de nouveau, s'écriait : « Ai-je eu tort, Monsieur, de vous appliquer ce mot sévère : *Accusator fratrum?* » Enfin, il lui reprochait avec la même véhémence, qu'il appelait le même *sentiment douloureux,* la *même tristesse,* de nuire au Pape en le glorifiant plus que de raison. Et, comme conclusion, après s'être félicité de son extrême modération, il sommait Louis Veuillot de ne pas oublier que « l'Église est la mère de toute charité, de toute sagesse, de tout respect »... C'est ainsi qu'il prêchait d'exemple.

A trente-six ans de distance, l'historien qui veut parler net peut dire qu'au total il n'y avait là que de la mousse et du fatras. Ce fut presque tout de suite le sentiment de Louis Veuillot, et sans l'exprimer rudement, il sut le faire comprendre. Il montra qu'au point de vue du droit épiscopal, l'évêque d'Orléans avait commis un abus en frappant d'*Avertissement* un journal et un écrivain qui ne relevaient point de sa juridiction. Mgr Dupanloup pouvait blâmer et injurier à son aise, en tant que particulier, mais non *avertir,* en tant qu'évêque. Louis Veuillot le lui rappelait, et ajoutait : « Encore qu'il nous convienne de ne pas oublier sa dignité d'évêque, il n'est ici qu'un simple particulier; il ne fait qu'un acte personnel qui relève entièrement des lois ordinaires, et que nous pourrions parfaitement déférer aux tribunaux, s'il nous

Digitized by Google

plaisait de nous en croire lésé, comme nous leur avons jadis déféré l'acte analogue de M. l'abbé Cognat... Il est du droit de Mgr d'Orléans de condamner, dans son diocèse et pour son diocèse, tout écrit qu'il juge contraire au dogme et à la morale; et la sentence alors n'est réformable qu'au tribunal du Pape ou du Concile régulièrement constitué... Mais nous « *avertir* » ponr des griefs de droit commun, tels que ceux qu'il nous impute avec tant de paroles peu mesurées... c'est une usurpation que nous contesterions même à l'évêque ordinaire et qui ne s'appuie sur rien. »

C'est avec la même modération que Louis Veuillot rappelait à l'ordre le prélat sur certaines questions personnelles.

« Encore, disait-il, que la nouvelle pièce de Mgr Dupanloup soit longue, nous ne ressentons aucune nécessité d'y répondre longuement... Nous dirons le moins possible, ne voulant pas risquer de perdre tous les avantages que nous fait un adversaire trop irrité... Sur l'acte pastoral de l'autre jour (les *Observations*), nous ne voulions pas être assez libre; sur l'acte personnel d'aujourd'hui, nous ne voulons pas l'être trop, et nous écartons ce péril plus encore que l'autre. Mgr Dupanloup peut avoir le goût de s'escrimer en académicien et même en journaliste; nous baissons la pointe, et nous laissons passer l'évêque. Tous les coups dont il pourra nous atteindre, et que nous aurions pu parer, nous affligeront moins que la fantaisie de ce déguisement. Du reste, le premier déplaisir en est depuis longtemps épuisé.

« Sans doute, ce serait un grand argument contre l'*Univers* que cette persistante hostilité d'un personnage si haut placé dans l'Église, si retentissant et si souvent loué, même à Rome, pour des travaux dont personne n'a méconnu l'abondance, l'actualité et la sonorité. Mais il faut considérer autre chose. Depuis vingt-cinq ans, soumis à la surveillance et aux interprétations inclémentes de

Digitized by Google

Mgr Dupanloup, à ses dénonciations perpétuelles, à ses entreprises d'une énergie et d'une adresse étranges, l'*Univers* n'a pas cessé d'être lu avec le même soin par les juges les plus vigilants, les plus perspicaces et les plus délicats en matière de doctrine et de foi qu'il y ait en France et dans l'Église.

« Il serait également superflu et pénible de s'arrêter à certains mots qui ne devraient pas se trouver sous la plume d'un évêque, ni même dans le vocabulaire d'un académicien. Nous espérons bien qu'il n'y a rien de *vil* dans nos polémiques, parce que nous ne sentons rien de *venimeux* dans nos cœurs. C'est une triste merveille de l'esprit humain que de telles expressions se puissent rencontrer au cours d'un travail dont le but est d'exhorter à la modération; et il est contre les bienséances de l'art de donner à une philippique la tournure épistolaire, et de terminer des malédictions et des exécrations par la signature de l'Homélie.

« Ceux qui savent où Mgr l'évêque d'Orléans a pris l'*accusator fratrum* qu'il nous applique au commencement, dans le milieu et à la fin de sa lettre, en trouveront sans doute l'usage un peu forcé. Cet *accusator fratrum nostrorum* (Apoc., XII, 10), c'est le diable qui accuse nuit et jour les saints de Dieu, et il est enfin jeté dehors. Ce serait bien de la rigueur contre un pauvre journaliste, coupable seulement, après tout, d'avoir souhaité la définition de l'infaillibilité à l'encontre de ses frères de la Sorbonne et du *Correspondant*. »

Louis Veuillot faisait ensuite remarquer que Mgr Dupanloup, en pratique, ne dédaignait pas du tout de se faire *accusator* :

« Dans ses *Observations*, il ne ménage pas les Papes, *accusator Patrum*. Dans sa lettre à M. Louis Veuillot, il traite les rédacteurs de l'*Univers* de *calomniateurs vils et venimeux*, qui se servent de la plume comme d'un couteau, *accusator fratrum*. Assurément l'*Univers* n'a jamais quali-

Digitized by Google

fié de la sorte aucun rédacteur du *Français* ni du *Correspondant* (1) ».

Selon leur règle, les journaux qui recevaient les communications de Mgr Dupanloup, particulièrement le *Français* et la *Gazette de France,* après avoir reproduit tout l'*Avertissement,* ne citèrent rien de la réponse. D'autre part, leurs alliés de la presse révolutionnaire et de la presse gouvernementale complimentèrent fort le prélat. Il n'en parut nullement gêné.

Comme effet sur l'opinion, l'*Avertissement* eut le même destin que le libelle dont, pour le fond, la forme et le but, il était la continuation ; il fortifia ce qu'il voulait détruire. Louis Veuillot reçut, au sujet de cette nouvelle attaque, de très nombreux et très chaleureux témoignages de sympathie. Son crédit en fut affermi à Rome comme en France, Mgr Dupanloup lui avait préparé pour le temps du Concile un nouveau triomphe. Je n'en multiplierai pas les preuves. J'extrais seulement de ce dossier deux passages qui suffisent à indiquer la note générale :

« Monsieur,

« Permettez-nous de venir joindre notre faible voix aux témoignages solennels et nombreux de sympathie que doit susciter en votre faveur l'inique et passionné réquisitoire de Mgr d'Orléans contre le courageux défenseur de l'Église et du Saint-Siège. En Suisse, dans notre Jura, où la persécution contre les vrais catholiques est à l'ordre du jour, les prêtres et les fidèles, lecteurs de l'*Univers,* partagent l'indignation que vos nombreux amis et admirateurs éprouvent à la lecture des insultes qu'un évêque a le courage de vous prodiguer.

« Recevez, Monsieur, avec nos sympathiques compliments de condoléances, l'assurance de notre dévouement

(1) *Univers,* 25 novembre 1869. *Rome pendant le Concile,* t. II, p. 588, *Pièces justificatives.*

Digitized by Google

inaltérable et de notre attachement sincère à l'*accusator fratrum* qui est pour nous le véritable *amator fratrum*, de ses frères souffrants, persécutés et soutenus dans la lutte par sa grande et forte parole.

« L. VAUTREY, *miss. app., curé doyen.*
« B. BRECHET, *curé de Courfaivre.*
« J. JECKER, *vicaire à Delémont.*
« N. SÉVASSE, *curé de Develier.*
« P. F. DIZARD, *curé de Couvroux.*
« JOS. CHAPPUIS, *curé de Courtitelle.*
« JOS. BOURQUARD, *curé de Bossercourt.*

« Delémont, 29 octobre 1869.

« Très cher et noble ami,

« J'ai pu achever, ce matin seulement, la lecture de l'incroyable philippique.

« Vous ne doutez pas, je pense de vos amis.

« Cet acte, ces actes sont inexplicables.

« Quelle manière d'accuser un homme!

« Donnez-moi quatre lignes du plus honnête homme « du monde, et, avec cela, je me charge de le faire « pendre. »

« Cet impertinent propos suppose un méchant de la pire espèce.

« Le trait réservé pour le dernier, ce qui doit vous écraser, cette tirade où l'éloquence au moins aurait pu trouver grâce, comment l'accommoder avec cette affirmation si carrée : « Césarien toujours »?

« Quel luxe d'amplifications à propos de ce trait si heureux, si honorable au fond : chez les Volsques? Un de mes amis, homme d'esprit, ayant lu cela, le matin, me rencontrant dans la journée, et me sachant tout de l'*Univers*, lui qui n'en est pas tout à fait, vint en courant me serrer la main à propos de la bonne fortune de ce mot, de tout ce petit article exquis. C'est, je crois, ce qui me

Digitized by Google

fit vous écrire dernièrement, pour vous féliciter, pour vous remercier du respect avec lequel vous parlez toujours de celui qui, à vingt ans, fils des croisés, déclara qu'il attendait les fils de Voltaire... et qui, depuis si longtemps, malgré nos prières, souffre si cruellement.

« Cher et noble ami, voyez-vous, on ne pose pas la vraie question. Veut-on du journalisme ? — Oui, dit-on.

« Mais si le journalisme régnant, Dieu permet qu'un catholique soit le premier journaliste du monde... comment celui qui reçut tant du journalisme, qui travaille tant le journalisme, se met-il à prouver, en vingt colonnes, que ce journaliste est... journaliste ?

« Combien tout cela nous fait de peine à nous, qui, sincèrement, aimons, propageons Mgr l'évêque d'Orléans !

« Quel chagrin il se prépare !

« Quand vous serez à Rome, mettez-moi aux pieds, puis plus avant que jamais dans le cœur de mon vénéré maître, Mgr l'évêque de Tulle.

« Votre bien affectueusement dévoué,

« H. Delor. »

Limoges, ce vendredi 26 novembre 1869.

D'autre part, le très calme historien du Concile, large à l'extrême pour tout évêque et n'aimant guère les journalistes, n'a pu cette fois encore se retenir de blâmer Mgr Dupanloup. Il avait condamné les *Observations,* voici ce qu'il dit de l'*Avertissement :*

« Au moment où toute l'Europe était occupée de l'œuvre de l'évêque d'Orléans et où les méchants *tressaillaient de joie,* apparut tout à coup un nouveau et très violent écrit du même auteur. C'était une communication de l'évêque à son clergé ; mais le directeur de l'*Univers* y était personnellement visé. » Mgr Cecconi indique ensuite

Digitized by Google

très brièvement l'objet de cet écrit, puis il ajoute : « L'accusé se défendit en observant toutefois de garder le plus de mesure possible, pour ne pas perdre les avantages que lui faisait un adversaire « trop irrité ». Puis il constate que le « *Correspondant* célébra avec joie le grand événement de ce temps, c'est-à-dire la publication de deux lettres de Mgr Dupanloup aux fidèles et au clergé de son diocèse » (1).

Oui, le *Correspondant* tressaillit de joie comme les « méchants ». Il était heureux, autant que tous les journaux ennemis de Dieu, d'entendre un évêque fausser, avec accompagnement d'invectives, les doctrines de Louis Veuillot, fausser aussi ses paroles et le comparer au diable; le tout au nom de la charité, de la paix, de la loyauté, du respect que se doivent les chrétiens et de l'honneur.

Le plus verbeux des panégyristes de Mgr Dupanloup, l'abbé Lagrange, bien qu'il admire tout en son héros, ne parle pas de cet *Avertissement* sans quelque embarras. Il avoue même à peu près que, ce jour-là, son évêque alla trop loin. Il dit : « Cet acte, qui était assurément dans son droit, à ce moment toutefois, prêtait le flanc à des méprises, à des interprétations fâcheuses ; il pouvait amoindrir, par une apparence de polémique personnelle, la grande discussion : on lui dit ces choses, mais sa conviction était faite, il persista. On sentira dans quel esprit de paix nous n'en voulons pas citer une seule ligne. »

Le bon apôtre ! Il ne cite rien parce que rien ne peut être honorablement cité. Cependant pour atténuer la très maladroite faute de l'évêque, il assure que l'*Univers* avait tout de suite attaqué avec *véhémence* les *Observations*. De telle sorte que Mgr Dupanloup, pris *personnellement à partie sur un point si grave, devait se défendre*.

Voilà deux faussetés. D'abord cette prétendue attaque

(1) *Histoire du Concile du Vatican*, t. II, p. 186.

Digitized by Google

était une réponse : ensuite, elle n'était pas véhémente. Nul ne peut contester qu'il y eut obligation pour le rédacteur en chef de l'*Univers* de ne rien laisser passer d'important sur la question du Concile, sans le signaler. Tout ce mouvement étant de son ressort, il le suivit dans ses diverses phases et dans ses diverses formes. On trouverait certainement dans l'*Univers* d'alors la matière de dix volumes sur les choses du Concile. Toute la rédaction prit part à cette superbe et bien-aimée besogne. Les grands combats furent livrés par Louis Veuillot et du Lac. Ce fut celui-ci qui étudia à fond et exécuta en maître les volumes de Mgr Maret. Il appartenait surtout à Louis Veuillot de s'occuper de Mgr Dupanloup et du *Correspondant;* il n'y manqua point. Lorsque les *Observations* parurent, il s'empressa, non de les *attaquer avec véhémence,* mais d'en établir la portée. Il le fit brièvement, avec la gravité que commandait le sujet et la déférence due à la dignité épiscopale. Après avoir rappelé en quelques mots les écrits de *Janus,* les appels des laïques de Coblentz, les réponses de Montalembert, le manifeste du *Correspondant,* etc., il ajoutait :

« Mais une pièce plus inopinée que toutes celles qui ont paru, et beaucoup plus importante par la situation de l'auteur, va s'emparer de l'attention publique. C'est une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans au clergé de son diocèse contenant des *Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité au prochain Concile.* Cette lettre fort animée est un véritable événement. Par le fait, que ce soit ou non la volonté du prélat, elle donne une tête épiscopale régulière et officielle à cette prise d'armes, où l'on ne voyait jusqu'ici que des écrivains de qualités diverses; car Mgr Maret, lui-même, évêque *in partibus,* avant le Concile et en dehors du Concile, s'adressant à tout le monde, n'a, sauf sa science et ses vertus, que la faible autorité de tout le monde. Bien autre est la condition où se place Mgr l'évêque

Digitized by Google

d'Orléans, parlant dans sa charge de pasteur. Voilà l'événement; il est considérable.

« Quelques jours auparavant, sans le trouver moindre, nous en aurions été moins surpris. Connaissant l'autorité du célèbre évêque sur la rédaction du *Correspondant* et sur celle du journal le *Français,* son interprète officieux, nous aurions compris qu'il acceptât publiquement des thèses auxquelles ces feuilles seraient restées étrangères, s'il les avait répudiées. Après les adieux qu'il adressait tout à l'heure à son clergé, d'un ton si différent, nous ne pouvons guère nous expliquer sa détermination tardive. On se demande pourquoi, du seuil du Concile où il est sûr d'être écouté, Mgr l'évêque d'Orléans jette ainsi la question dans le public.

« Il dit, à la vérité, que c'est notre faute, et toutes les observations se rattachant à notre polémique contre le livre de Mgr Maret et contre d'autres écrits qui l'ont éveillée légitimement, écrits qu'il ne nomme point. Nous ne pensons pas mériter tant d'honneur, et l'on verra bien qu'il va beaucoup par delà. Il s'en apercevra lui-même, aux raisonnements empoisonnés que la presse hostile va tirer de son argumentation.

« C'est la seule contradiction que nous voulions nous permettre sur la lettre pastorale de Mgr l'évêque d'Orléans. Elle est assurément faite pour la publicité la plus militante, et nous y sommes attaqués d'une manière dont nous récusons l'opportunité et la justice. Néanmoins, à cause de son caractère officiel, par prudence et par déférence, nous la publierons intégralement sans la discuter. Nous portons le respect de l'infaillibilité de l'Église unie à son Chef jusque dans ses moindres dépendances, et nous tenons que les actes épiscopaux doivent être soustraits à la contestation publique des laïques. Élargissant ce devoir, nous nous abstenons même de plaider (1).

(1) *Mélanges,* 3e série, IIIe volume, p. 62.

Digitized by Google

Que ces remarques fussent de nature à gêner Mgr Dupanloup, je ne le nie point. C'était d'ailleurs leur but... Mais où est la véhémence, où sont les injures?

Si Louis Veuillot ne fut pas véhément contre l'évêque, ne l'avait-il pas été contre les lieutenants avoués du prélat? Non. Le passage le plus sévère ou le plus dur, — si l'on veut, — des articles sur le manifeste du *Correspondant,* c'est l'entrée en matière. La voici :

« Un recueil catholique nous a donné, il y a quinze jours, l'équivalent français, anonyme aussi, des manifestes bavarois et autrichiens sur la faillibilité certaine du Pape, et la faillibilité possible du Concile. C'est l'œuvre d'une plume habile, d'une science inexacte et d'une conscience passionnée. Les formes du langage sont pieuses, le fond de la pensée est involontairement sceptique.

« En attestant sa foi, l'auteur anonyme ne laisse voir que ses doutes, et il prend si grand soin de justifier ses doutes, qu'ils semblent former le capital de sa foi. Il admet en principe l'infaillibilité de l'Église, car la clarté de la langue et de l'esprit français l'impose à sa raison, et il n'oserait dire avec les docteurs de Munich que le *critère* de l'infaillibilité n'existe point. On a besoin d'Allemands pour de telles audaces. Mais où se trouve l'infaillibilité dans l'Église? Il la cherche, peu disposé à la vénérer là où jusqu'à présent on l'a reconnue. Il la nie au Pape personnellement; l'accorde-t-il au Concile? C'est selon! Le Concile tout seul pourrait avoir l'infaillibilité; le Concile et le Pape d'accord pourraient ne l'avoir pas. On pense bien que tout cela est emmêlé et qu'il y a des voiles! En bon catholique gallican, notre *Janus* français tient que le Saint-Esprit qui, depuis longtemps, à son avis, néglige le Pape, n'abandonnera pas le Concile. Néanmoins, le Concile pourrait faire fausse route, et notre *Janus* n'est rien moins que rassuré. On parle d'un décret qui attribuerait au Pape cette infaillibilité introuvable; on entend de « nouveaux docteurs » qui préconisent ce dogme et qui soutien-

Digitized by Google

nent, grand Dieu ! que le temps est venu de l'inscrire aux articles de foi. Ces « imprudences » le font trembler, et il prend le devant sur le Saint-Esprit pour informer le Concile et lui montrer la voie. Véritablement, il ne lui ménage pas les avertissements « modestes », mais « fermes » et même comminatoires. Cela fait, il signe : *Pour la rédaction du Correspondant : P. Douhaire.*

« Cette formule de signature est la chose sérieuse de cette pièce ardente et médiocre. Elle lui donne le caractère d'un manifeste, elle révèle, non pas une légion, mais une *École* qui ne s'était pas encore si clairement accusée. »

Cela dit, Louis Veuillot discutait tout le manifeste. Il établissait que la Rédaction du *Correspondant* se rapprochait beaucoup du bavarois *Janus;* qu'elle avait pris de Mgr Maret « la négation de l'infaillibilité du Pape et la périodicité et même la permanence conciliaire »; qu'elle demandait au Concile d'entrer le plus avant possible dans les voies du catholicisme libéral; que sa thèse aboutissait à faire du Pape un souverain constitutionnel dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles. Il terminait ainsi : « Que le *Correspondant* nous permette de le lui dire : sa voie est mauvaise. Ce n'est ni à lui ni à nous de conseiller l'Église. Nous ne pouvons, lui et nous, rendre service à l'Église et au monde qu'en obéissant à l'Église, et en prouvant au monde combien notre obéissance a raison » (1).

Que ces critiques fussent sévères, oui! Qu'elles fussent violentes, non ! Elles voulaient faire réfléchir et non irriter. Cependant tout le parti s'en irrita très fort. Il y avait du calcul dans cette irritation. Il fallait que Louis Veuillot eût été violent pour que l'on pût accepter et même glorifier les emportements inouïs de Mgr Dupanloup.

Je ne m'arrête pas aux polémiques secondaires. Je crois

(1) *Rome pendant le Concile*, t. I, p. cx.

Digitized by Google

pouvoir y ranger l'adhésion passionnée que donna Montalembert à certain groupe allemand qui prétendait représenter les *vieux catholiques*, et se cachait sous ce titre : « les laïques de Coblentz ». Cette manifestation n'eut pas de suite sérieuse et Louis Veuillot ne la signala guère qu'en passant. Il lui eût été pénible de réclamer à fond contre Montalembert dont les souffrances aggravaient l'irréformable impétuosité. Les seuls adversaires catholiques ou se disant tels, que l'*Univers* ne ménagea point, furent certains disciples ou auxiliaires de M^gr^ Maret, groupés dans un journal ultra-impérialiste appelé l'*Étendard*. Là, sous la direction de M. Jean Walon, écrivain religieux et impérialiste confinant à la bohême du quartier latin, deux ou trois abbés masqués travaillaient à sauver l'Église en rappelant Rome au devoir. Ces déplaisants anonymes furent raillés et fouaillés. Ils le méritaient bien. Les catholiques libéraux ne surent pas repousser de tels concours. Tout ce qui faisait bruit et nombre contre les infaillibilistes leur allait. La passion les égara au point de leur faire accepter tacitement l'appui non officiel, mais effectif et prouvé, du gouvernement italien. Celui-ci, dont le siège était alors à Florence, mit son imprimerie d'État au service des contempteurs du Pape. L'historien officiel du Concile le constate. « Les écrits les plus perfides dirigés contre le Concile, dit-il, furent traduits en italien et imprimés en élégantes éditions à Florence, et par les presses de l'imprimerie royale », d'où tels d'entre eux sortirent avec cette recommandation : « Sur l'invitation confidentielle du ministre des affaires étrangères, on est prié de distribuer secrètement les volumes ci-joints aux plus savants et aux plus influents membres du clergé de la province (1). » Certes, je n'accuse aucun des adversaires de Louis Veuillot d'avoir appelé ce concours, mais je constate qu'il fut donné, qu'on le sut et qu'on se tut.

(1) *Histoire du Concile du Vatican*, t. II, p. 393.

Digitized by Google

En terminant le dernier chapitre de son deuxième volume, Mgr Cecconi marque d'un mot où la charité s'unit à la justice, les diverses oppositions qui, durant les préliminaires du Concile, s'élevèrent et s'unirent contre l'autorité de Rome. Il rappelle que l'œuvre du Pape eut contre elle « les soupçons des gouvernements, la haine des sectes, l'hostilité des libéraux, l'orgueil des savants, les efforts désespérés du gallicanisme, les craintes des catholiques libéraux, les intrigues de leurs chefs » ; et il dit que cette coalition *servit admirablement* « les desseins du mortel ennemi de l'Église, du père du mensonge ». Je ne vois pas pourquoi je contredirais les jugements de ce juge. A cette conclusion, Mgr Cecconi ajoute ceci : « Pie IX, raconte-t-on, distinguait dans le Concile trois périodes : la période préliminaire, la période concomitante, et la période finale. La première, disait-il, est la période de Satan, la seconde, celle de l'homme, la troisième, celle du Saint-Esprit (1). »

Nous allons entrer dans la seconde période et nous verrons que par les passions des hommes, elle rappela souvent la première, celle où « le père du mensonge » avait tant agi.

D'autre part, l'*Univers* et Louis Veuillot, fidèles à eux-mêmes, y jouiront plus que jamais de la pleine approbation du Pape.

(1) *Histoire du Concile de Vatican*, t. II, p. 487.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES DÉBUTS DU CONCILE.

Départ de Louis Veuillot pour Rome. — Première audience de Pie IX. — Ouverture du Concile. — Élection des commissions. — Situation et vie de Louis Veuillot à Rome. — Premières manœuvres de l'opposition. — Premières démarches de Mgr Darboy auprès de l'Empereur.

Parmi les questions conciliaires passionnément agitées avant l'ouverture du Concile, il faut noter celle de sa durée. Les prévisions, appréciations, conjectures flottaient de quelques semaines à quelques années. Le grand nombre, cherchant un juste milieu, parlait de trois à quatre mois, non pour tout le Concile, mais pour la première session, qui, peut-être, serait aussi la dernière. La question de l'infaillibilité, vite posée, serait enlevée sans longs débats, peut-être même par acclamation, puis l'on s'ajournerait à des temps meilleurs. C'était l'avis des plus ardents.

Louis Veuillot, comptant sur deux mois, avait résolu de s'installer à Rome en famille, avec tout son monde : sa sœur, *padrona di casa,* ses deux filles et les servantes. Il aurait pour lui vaste chambre faisant cabinet de travail, salon suffisant pour les visites, vaste salle à manger pour les réunions intimes, vivantes, animées, abandonnées. Dans ces conditions, il pourrait se croire chez soi, travailler à son heure, à ses aises, recevoir sans ennui, sans être trop observé, les amis, les informateurs. Il le fallait, car il voulait que de tous les journaux du monde, représentés à Rome, l'*Univers* fût, en cette occurrence, le plus largement et le plus exactement informé. C'était

Digitized by Google

aussi le désir du Vatican. Pie IX prévoyait que ce concours serait utile.

Il en fut ainsi. Louis Veuillot, déjà, par lui-même, le journaliste le plus en vue et le plus autorisé de tous ceux qui se trouvaient là, fut, en outre, le mieux informé et le plus lu. Que de mensonges il arrêta dès leur éclosion! Que de vérités sur les hommes et les choses, il mit en belle lumière! On l'appela, — et c'était très juste, — le journaliste du Pape et de la majorité du Concile.

Par ses *Observations* contre l'opportunité d'une affirmation dogmatique, Mgr Dupanloup avait voulu prendre position comme chef de l'opposition épiscopale. Par son *Avertissement* à Louis Veuillot, il s'était proposé de ruiner d'avance l'autorité du rédacteur en chef de l'*Univers*. Il comptait sur deux victoires; il subit deux défaites. Les *Observations* firent beaucoup de bruit, mais ne modifièrent aucune conviction. Les opposants modérés, dont cet emportement tapageur dépassait la note, en furent embarrassés plutôt qu'encouragés. Quant à l'*Avertissement*, au lieu d'écraser enfin Louis Veuillot, il le mit au pinacle. C'était à prévoir, et, sauf Mgr Dupanloup, tout le monde, je crois, l'avait prévu. Louis Veuillot s'y attendait plus que personne. Ce fut sous cette impression qu'il se mit en route. Ses lettres de départ et de voyage respirent la confiance et la joie. Il avait promis à des amis de Lyon, d'Avignon, de Nice de s'arrêter chez eux au passage, mais il n'en fit rien. Il était pressé d'avoir de vive voix l'avis de Rome sur l'*Avertissement* orléanais. Il écrivait à l'un des curés d'Avignon, l'abbé Moutonnet, un vétéran encore actif des premiers combats : « Nous traversons Avignon de nuit à toute vapeur. J'espérais vous donner un jour, peut-être deux. La tempête d'Orléans a tout bouleversé. Il a fallu rester ici jusqu'à l'heure extrême; et maintenant, au lieu de se promener, il faut courir. Ce terrible évêque est né pour me faire perdre du temps. Il aimerait mieux me faire perdre des amis, mais je crois

Digitized by Google

que, pour cette fois encore, il manquera son coup. Voilà ce que c'est que de prodiguer sa poudre à des gens assez cauteleux pour se tenir toujours dans la vérité... Quel bon et fidèle navire que la vérité et comme on regarde de là mousser et hurler la mer! Dans un roman de Hugo, le héros se tourne vers la mer qui ne le peut atteindre et lui dit : Cruche! C'est bête, mais c'est éloquent. Et ce qui n'ajoute pas peu à ma satisfaction de voir tant de fureur impuissante, c'est que la cruche a bien l'air de se casser... A la vérité, j'ai quelque peine à pardonner l'injustice qui me prend une journée réservée à Roumanille et au curé de Saint Bénézet (1). »

De Marseille, il retirait la promesse faite au docteur Imbert Gourbeyre de s'arrêter à Nice : « Cher ami, nous vous *brûlons* à mon regret. Lundi, le paquebot nous avale à Marseille pour nous vomir trente heures après à Civita-Vecchia. L'opération est désagréable mais prompte... Vous êtes bien aimable sur le mot de Mgr Dupanloup. Conservez-vous un peu d'estime pour moi? Ici, je ne m'aperçois point que je baisse en considération. Quel apôtre de la douceur! Je le prends doucement. Je pourrais me plaindre du procédé; j'ai lieu de me réjouir de l'effet. Si ce maître gallican se noie autant qu'il le mérite, je n'en sais rien : le monde est si bête! mais pour sûr, il boit un coup. Ou je m'abuse fort, ou il fait en sorte que le Concile lui en donne par-dessus la tête (2). »

Sur le paquebot, ce fut déjà la guerre, car opportunistes et inopportunistes s'y trouvaient en nombre et les conversations frisaient la polémique. Élise m'écrivait : « Vingt-quatre évêques à bord. Beaucoup de missionnaires parfaits : des Espagnols, des Anglais, des Américains, plus tendres les uns que les autres pour Louis

(1) Lettre du 26 novembre 1869. Louis Veuillot était en relation amicale et littéraire avec J. Roumanille, le poète provençal, fondateur, avec Mistral et Aubanel, du *Félibrige*, alors à son aurore.

(2) Lettre du 28 novembre 1869.

Digitized by Google

Veuillot... On nous fait mille amitiés, frère, et l'évêque d'Orléans reçoit mille malédictions qu'il n'est pas nécessaire de provoquer. Je le plains même et je me demande si je suis charitable ou perfide... L'archevêque d'Albi (1) m'a fait des confidences sur le pauvre caractère d'Orléans et sur une pièce secrète qu'il a envoyée aux évêques dont il se croyait sûr; elle est intitulée : *Vœux des évêques français* et traite de discipline en général. A la fin, il y a en latin : *point de dogme nouveau;* puis en *P. S.* : « Je « reçois une lettre du cardinal Swartzenberg dans la- « quelle il me dit : « Tous les évêques allemands ont rayé « l'infaillibilité de leur programme. »

Si Louis Veuillot avait eu des inquiétudes, les amis de Rome l'eussent tout de suite rassuré. Ils lui apprirent bien vite que le Pape était content de l'*Univers* et blâmait tout haut et même très haut les derniers actes de Mgr Dupanloup. On rapportait de Pie IX ce propos : « Pauvre Dupanloup! C'est saint Jean décollé qu'il faut prier pour lui : il a perdu la tête. »

Le jour même de son arrivée, Louis avait reçu et fait quantité de visites. Il m'écrivait le lendemain : « J'ai vu bien du monde. Tout est nôtre. Je me suis présenté hier au Vatican en habit long. Le Cardinal (Antonelli) a été charmant, même affectueux. L'*Avertissement* a produit là le même effet qu'ailleurs, c'est-à-dire tel que nous le pouvons désirer. L'opinion douce et le jugement doux c'est qu'*il a perdu la tête*. Tout le monde n'en dit pas si peu et ce peu est assez. Quant à nos vieux amis, ils croissent et ils crient. »

Louis Veuillot eut, du reste, dès le surlendemain de son arrivée, la confirmation la plus flatteuse possible et la plus sûre de ces bonnes nouvelles : le Pape le reçut en audience privée. Dans la circonstance c'était une faveur signalée. Le rédacteur en chef de l'*Univers* nous en in-

(1) M. Lyonnet.

Digitized by Google

forma sans retard. « Le Saint-Père a daigné m'accorder ce matin quelques minutes d'audience. J'ai déposé à ses pieds soixante-quinze mille francs, partie réalisée de la souscription ouverte au journal pour les frais du Concile. J'ai reçu sa bénédiction.

« Je n'avais pas vu le Saint-Père depuis près de deux ans. Mon œil attentif n'a pas découvert le moindre changement dans sa personne. Malgré l'énorme travail qu'il s'impose sa santé demeure vigoureuse. Il a cet esprit présent, ce sourire, ce prompt et clair langage qu'on lui a toujours connus.

« Je me tais de mes émotions depuis trois jours que je suis à Rome. Aujourd'hui je ne finirais pas. J'éprouve en vérité un éblouissement de joie. Quiconque a revu Rome connaît cette sensation du rajeunissement. Mais aujourd'hui, quelle nouveauté parmi ce flot de souvenirs qui effacent toute préoccupation et toute inquiétude! Je tâcherai de vous dépeindre cette joie de nager dans la vie. Tout va bien. Il y a une indicible allégresse des âmes; on sent une aurore... (1) ».

A cette lettre publique était jointe pour moi et les « frères » du journal une lettre intime de notre sœur : « Bonjour, frère, le rédacteur en chef a vu le Saint-Père, ce matin, quoique l'antichambre ait été fermée dès hier pour tous. Il a eu bonne, tendre, joyeuse audience. Le cardinal Antonelli, d'ordinaire très réservé, est d'une grâce parfaite; il a lui-même introduit le frère, auquel le Saint-Père a nettement dit : « Vous avez été très bien « dans toute cette affaire comme dans toutes les autres. « Cher *Univers* toujours sur la brèche et toujours victo- « rieux. » Il a donné au rédacteur en chef la médaille de Mentana en or. En recevant le *petit à-compte* sur la souscription, Il a remarqué d'un ton joyeux qu'il n'était pas

(1) *Rome pendant le Concile*, t. I, p. 2.

Digitized by Google

petit. Le grand frère veut t'écrire tout cela, mais le pourra-t-il aujourd'hui? »

Au sortir de cette audience, Louis Veuillot s'arrêta dans Saint-Pierre où il aimait tant à prier; il y fit une rencontre dont il fut ému : « Mgr l'évêque d'Orléans est arrivé hier soir. Je l'ai vu à Saint-Pierre, me trouvant à genoux tout près de lui dans la *Confession*. Visiblement, le Prélat priait de bon cœur, et moi aussi, je vous en réponds! Voilà de ces rencontres de Rome! »

C'est trois jours après cette rencontre que s'ouvrit le Concile. Louis Veuillot, qui avait appelé de vœux si ardents ce grand jour, en célébra la grandeur sans y assister. De la lettre particulière qu'il m'écrivit, j'extrais ces lignes :

« Seras-tu étonné d'apprendre que je ne suis pas sorti de chez moi, hier, jour de l'ouverture du Concile? Je suis venu pour voir cette cérémonie, mais je crains la pluie, même à Rome, et j'ai horreur de la foule, même à Saint-Pierre. J'aurais vu passer sept cents mitres, mais au milieu des piétinements, des poussements et des bousculements; et il tombait une large pluie froide, à travers un air chaud. Ma foi, je suis resté à ma correspondance comme un bon ouvrier. Je dis *bon* de caractère. Dans l'après-midi, je me suis donné une heure de relâche au Pincio. Je m'y trouvai seul et c'était sublime. La brume épaisse et tiède, comme au printemps, me laissait voir le dôme de Saint-Pierre. Je pensai que le Concile siégeait là et je le vis mieux que si j'y avais été assis. »

Le « bon ouvrier », resté chez lui tandis que se déroulait dans toute sa noblesse l'imposante cérémonie où le Souverain Pontife fut souverainement majestueux, fit vraiment bonne et superbe besogne. Il vit et montra, mieux que s'il y avait été, le fond et la portée de l'acte qui commençait. Les six pages de cet article sont au nombre des plus fortes que Louis Veuillot ait écrites. On n'entend point un reporter ou un historiographe s'appliquant à décrire une imposante cérémonie. C'est l'œuvre du penseur chrétien,

Digitized by Google

du voyant plein de foi et du maître écrivain qui a senti, compris, admiré une manifestation d'ordre supérieur, d'ordre divin. Il y a union parfaite entre le style et la pensée. Que lui importe ce qui a frappé les yeux; il l'aurait vu qu'il n'en aurait rien dit; il est tout entier à l'idée et aux fruits qu'elle portera. Il compare le personnel des assemblées politiques aux Pères du Concile et dit de ceux-ci :

« Ils défilaient chantant le *Veni Creator*. Ils étaient là, tous, de l'orient et du couchant, de l'extrême nord et de l'extrême midi, et des terres de l'hérésie et des terres de l'infidélité, et des terres encore inconnues au commencement de ce siècle. Et les régions qui demeurent fermées ont là des hommes qui les envahiront, les porte-lumière et les porte-Dieu, suscités pour triompher des ténèbres et de la mort. Oui, oui, les murs de ténèbres seront renversés par ces vieillards, et il fera jour!

« Que j'ai de choses à vous dire de tous ces grands hommes! Oui, grands, et aussi grands que cette ville qui les rassemble, et cet homme de Dieu qui les préside, et cette religion qui les a formés! Il est difficile de ne pas sourire en pensant à ceux qui souhaitent et qui veulent bien espérer que ces hommes n'ignorent pas les nécessités du monde actuel, qu'ils sauront être prudents et sages. Mais soyons cléments. Dans le temps où nous sommes, qui ne se croit pas un peu capable de mener Dieu, même parmi ceux qui daignent plus ou moins croire en Dieu? »

Il signalait ensuite les acclamations qui partout saluaient le Pape et constatait joyeusement que la voix des prêtres français retentissait avec une particulière vigueur; il ajoutait : « *Le Pape et le Peuple!* Je crois, moi, que ces mots sont invinciblement écrits sur la porte du Concile du Vatican, et que cette porte est l'entrée d'un monde nouveau, ou plutôt qu'elle est un arc de triomphe, sur la route retrouvée du genre humain. » Le Concile a été sus-

Digitized by Google

pendu après le vote de l'infaillibilité et les circonstances n'ont pas encore permis de le reprendre, mais il sera repris et l'état du monde qui appelle tant de remèdes, permet de croire au couronnement qu'attendait Louis Veuillot.

Le Concile était ouvert. J'ai sur les polémiques et les bruits que soulevèrent ses travaux 145 lettres publiques et 37 lettres intimes de Louis Veuillot, 180 lettres de notre sœur Élise, qui tenait sa maison et recevait toutes les personnes, tous les personnages qui fréquentaient chez lui. Grand et important en était le nombre. Il y a là une chronique vivante, écrite séance tenante avec toute la vivacité, la liberté, le laisser aller que comportent, qu'imposent l'improvisation et l'inattendu des impressions. J'ai aussi nombre de lettres particulières du correspondant de l'*Univers* et d'amis mêlés, dans des conditions diverses, aux choses du Concile. Tous ces documents me serviront, mais je n'en citerai qu'une faible partie. Les lettres encore inédites de mon frère paraîtront dans la correspondance générale. D'autres pourront trouver place ailleurs. Ici on n'aura que des extraits faisant bien connaître cette phase de la vie de Louis Veuillot et certains dessous du combat.

Dès les premières séances du Concile, il fut évident que la majorité appartenait largement aux francs et ardents infaillibilistes. Il y eut tout de suite pour l'épiscopat français trois groupes : les infaillibilistes déterminés, les inopportunistes dont plusieurs agissaient en opposants absolus et les indécis, lesquels regrettaient que la question fût posée et se réservaient d'introduire du vague dans la déclaration. Ils s'estimaient les plus sages, sinon les seuls sages, et désiraient une solution qui ne fût pas carrément une solution. Aucun de ces trois groupes n'était compact. Chacun des deux premiers avait ses modérés et ses passionnés. Quant au troisième, presque tous ses membres

Digitized by Google

flottaient des modérés de droite aux modérés de gauche. Le premier groupe se donna pour principal représentant l'évêque de Poitiers, Mgr Pie, qui semblait le désirer et le craindre; le deuxième, moins uni ou moins disciplinable, releva, tout à la fois, de Mgr Dupanloup, qui faisait le plus de bruit, de l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, réputé à bon droit l'homme de l'Empereur, et du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, le plus foncièrement gallican, et aussi le plus réservé des trois. Il secondait l'opposition sans se déclarer opposant. Les indécis ou modérés crurent trouver un chef dans le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen. Celui-ci, homme de valeur et de prudence, voulait bien avoir un groupe, mais comme il n'aimait point les positions où l'on pouvait être compromis, les indécis restèrent dans l'indécision et, par conséquent, n'eurent guère d'action. Les jours de vote, ils se réunirent presque toujours aux ultramontains résolus.

Avant la réunion du Concile, divers journaux, revues et brochures, notamment la *Civilta Cattolica*, avaient constaté, avec complaisance, que l'infaillibilité personnelle du Pape étant la croyance générale, le dogme pouvait être proclamé par acclamation. L'*Univers* avait fait écho à la *Civilta* et laissé voir ainsi, mais sans se prononcer, qu'une telle décision ne lui déplairait pas. Plusieurs de nos souscripteurs pour les frais du Concile, entrant avec feu dans cette idée, demandaient l'acclamation.

Là-dessus, toute l'école libérale et toute l'école gallicane, sa sœur, s'étaient élevées contre Louis Veuillot, l'accusant d'avoir pris l'initiative d'une proposition attentatoire aux droits de la grande assemblée des évêques. C'était absurde et les Pères du Concile ne s'y arrêtèrent point. Mais grâce à Mgr Dupanloup, il en fut autrement pour la presse et les salons. Le fougueux prélat, très écouté en ces lieux, ayant reproduit dans son *Avertissement* l'accusation de ses amis, il fallut s'en défendre. L'*Univers* dut établir qu'il n'entendait pas se substituer

Digitized by Google

au Concile et qu'en reproduisant ce qu'avait imprimé la *Civilta* comme en publiant des souscriptions où cet avis était approuvé, il avait tout simplement renseigné ses lecteurs sur les mouvements de l'opinion. Pie IX, qui voulait un débat approfondi, trouva néanmoins très bon que ce désir eût éveillé beaucoup d'écho et que l'*Univers* l'eût complaisamment constaté.

Tandis que la plupart des correspondants de la presse, surtout de la presse française et allemande, s'ingéniaient à parler des difficultés qui menaçaient le Concile, et que déjà, d'après eux, il rencontrait, Louis Veuillot s'appliquait à montrer que ces bruits et ces craintes, qui, pour plusieurs, étaient des désirs et des espoirs, manquaient de sincérité et de fondement. Il disait que la diversité des vues pourrait susciter des incertitudes, des dissentiments, mais n'irait point jusqu'à des brigues, des intrigues, des divisions absolues. « Le Concile, écrivait-il, est une assemblée de frères présidée par le Père de famille. Les plus dissidents, ou si l'on veut, les plus difficiles, protestent d'avance de leur soumission : les autres croiraient leur faire injure s'ils mettaient le moins du monde en doute la sincérité de ces protestations. Il y aura des indécis et des groupes, point de factieux et surtout point de faction. Les journaux ne peuvent pas se rendre bien compte de la marche d'une assemblée dont tous les membres célèbrent tous les jours le sacrifice de l'autel... C'est une étrange erreur, pour ne pas dire une étrange impertinence à ces gens de l'extérieur qui rôdent ici de croire que tant d'hommes saints, accourus de tous les coins de la terre, écouteront des suggestions personnelles et se détourneront du large chemin de l'Évangile pour en prendre un autre qui paraîtrait convenir davantage à tel ou tel politique dont l'ignorance leur fait pitié... (1). »

Je dois ajouter que Louis Veuillot, quant à la tenue des

(1) Lettre du 13 décembre 1869. *Rome pendant le Concile*, t. I, p. 16.

Digitized by Google

mécontents ou opposants, fut alors trop optimiste. Les choses n'allèrent pas jusqu'aux écarts qu'annonçaient et semblaient désirer certains journaux; mais l'opposition, *ou plutôt* quelques-uns de ses chefs s'échauffèrent à l'excès. Il y eut de fâcheuses menées. J'en devrai noter quelques-unes au passage.

Les forces des partis ou groupes dans le Concile se mesurèrent le jour où fut élue la grande commission *De Fide*, composée de 24 membres, pris dans l'épiscopat des diverses nations. L'opposition tenait beaucoup à y faire entrer, pour la France, M^gr^ Dupanloup, M^gr^ Darboy et le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. Deux prélats français furent élus : M^gr^ Pie, évêque de Poitiers, et M^gr^ Régnier, archevêque de Cambrai. Tous deux étaient au premier rang des Romains et avaient publiquement blâmé les *Observations* de M^gr^ Dupanloup. Leur élection fut triomphante. M^gr^ Pie sortit le deuxième et M^gr^ Régnier le quatrième. Le prélat qui eut le plus de voix fut un Espagnol, M^gr^ Garcia-Gil, archevêque de Saragosse. La nation théologique méritait cet honneur. Dans cette même commission entrèrent deux archevêques marquants, qui avaient eux aussi écrit contre M^gr^ Dupanloup : M^gr^ Deschamps, archevêque de Malines, et M^gr^ Manning, archevêque de Westminster. Quelques jours plus tard, une autre grande commission fut nommée, celle de la *Discipline*. Les opposants avaient fait imprimer et distribuer une liste de vingt membres où figuraient quatre évêques français : NN. SS. Ginouilhac, Darboy, Dupanloup, David. La France eut trois élus : NN. SS. Plantier, évêque de Nîmes, Sergent, évêque de Quimper, Fillion, évêque du Mans : trois ultramontains agissants.

A ces coups de scrutin, M^gr^ Dupanloup dut reconnaître qu'il pourrait agiter le Concile, mais non le diriger, ni même entraver sérieusement sa marche. Une manifestation à la fois intime et publique de Pie IX dut aussi l'éclairer. Il y avait à Rome plus de sept cents évêques. Le Pape,

Digitized by Google

ne pouvant donner vite à tous des audiences particulières, les recevait par groupes. Au temps de ces élections, il reçut ensemble plus de vingt évêques français. Parmi eux se trouvait Mgr Wicart, évêque de Laval, l'un de ceux qui avaient le plus rudement traité l'auteur des *Observations*. Le Pape le voyant s'écria : « Oh ! Laval ! Laval ! le bon Laval ! » et lui mettant doucement la main sur l'épaule, lui montra une sympathie toute particulière. Ce fut compris et commenté.

Louis Veuillot constata ces premiers et si précieux résultats avec grande satisfaction et grande modération :

« ... Le Pape et le Concile sont *un*, veulent être *un*. Le but qu'ils poursuivent avec un accord antérieur, en quelque sorte instinctif, est la consommation plus parfaite et plus évidente de cette unité : *Unum sint!* Qu'ils soient *un!* Cette parole domine toutes les considérations et toutes les combinaisons. L'on cherche à deviner qui sera l'âme du Concile? Ni celui-ci, ni celui-là, ni le Pape lui-même. L'âme du Concile, c'est Jésus-Christ, disant à son Père Céleste : Qu'ils soient *un*, et promettant à l'Église d'envoyer son Esprit qui l'éclairera et lui rappellera tout l'enseignement du Maître.

« Jésus-Christ n'a pas en vain prié, en vain promis. Ces hommes pieux qui invoquent la lumière ne laisseront pas détourner leurs regards ni leurs cœurs. Ils iront à l'unité que Jésus-Christ a commandée, qu'il a fondée pour être la nature propre de son Église... C'est l'avenir, mais à présent, nous en sommes aux embarras du départ. Il semble qu'il y ait des contradictions, même dans l'enceinte sacrée. Quelques voix dissidentes s'élèvent. L'on a vu paraître une liste qui est qualifiée liste « d'opposition »... Néanmoins, je nie toujours qu'il existe dans le Concile l'élément de quelque chose de violent et d'entêté que nous représente le mot *opposition*... Je nie encore plus, que l'esprit et les moyens *d'opposition* puissent exercer quel-

Digitized by Google

que influence sur une pareille assemblée » (1). Sur ce second point, il ne se trompait pas. Il y eut une opposition; elle fut obstinée et passionnée; mais, si elle troubla quelques esprits et fit divaguer quelques langues, elle resta cependant sans influence.

Les journaux, dont les correspondants annonçaient avec complaisance et satisfaction que le Concile était divisé et serait orageux, s'occupaient à tort et à travers de Louis Veuillot. Tantôt ils le montraient partout, et recevant beaucoup de monde, tantôt ils le disaient très isolé. Quelques extraits de ses lettres intimes et de la correspondance de notre sœur fixeront sur ce point.

— 6 Décembre 1869 : « J'ai présentement l'auréole de la popularité cléricale et même épiscopale. L'on m'arrête dans les rues, l'on m'entoure dans les salons. C'est ma prompte audience particulière qui produit cet effet. »

— 9 Décembre : « Depuis mon arrivée, je ne suis pas précisément sur des roses. Tu sais si je hais les visites : j'en fais, j'en rends, j'en reçois toute la sainte journée. En toute ma semaine, on ne compterait pas cinq heures d'école buissonnière. Heureusement que c'est Rome. »

— 13 Décembre : « Le temps est exécrable, chaud avec une perpétuelle pluie froide. Cela me rappelle la campagne de 1853, où j'eus si souvent envie de pleurer, et je m'en passai plus d'une fois le régal. J'attribuais ce malheur à l'influence d'Orléans qui me poursuivait alors. Mais aujourd'hui que de compensations ! Outre ma maisonnée florissante qui me tient si bonne compagnie, je suis un autre personnage et Félix est, Dieu merci, dans une autre situation..... Ce n'est plus le même homme. On l'écoute fort peu, après tout, et on l'entoure encore moins. Il n'a pas vu le Pape, ni les principaux Français. Pour la première fois, le triomphateur est embarrassé de son personnage. Je doute qu'il se trouve assez de gens pour

(1) Lettre du 21 décembre.

Digitized by Google

s'asseoir devant les assiettes qu'il a si pompeusement préparées, — et moi, j'achète des assiettes ! »

Et pour qui achetait-il des assiettes ? Mlle Élise Veuillot la *padrona di casa,* nous le dira tout à l'heure.

Ce concours d'amis anciens et d'amis nouveaux excitait nécessairement la mauvaise humeur, la jalousie des adversaires, nombreux aussi. De là ces correspondances où l'on attaquait, sur des tons variés, le rédacteur *en chef* de l'*Univers*. Il s'en amusa souvent et s'en fâcha quelquefois. Il nous écrivait le 20 décembre :

« Je n'ai pas lu sans un certain sérieux amusement cet extrait d'un journal toulousain, où sont relatées les pompes que je mène dans Rome. Tout n'est pas faux. Il est certain que je demeure quasi sur la Place d'Espagne, et que mon appartement presque beau me coûte presque cher. Le salon est plein de meubles dorés à l'œuf. Pour peu que le correspondant du toulousain en ait entrebâillé la porte, ces splendeurs ont dû l'éblouir. S'il était du nombre des gens qu'on invite à s'asseoir, il aurait entendu dans ces beaux meubles des craquements qui l'eussent consolé. Comprenant que ma grandeur n'est point solide il eût moins aigrement regagné le galetas où il rend ses arrêts contre le Concile et contre le genre humain...

« J'ai eu affaire aux espions du gouvernement; ceux de la presse me les font honorer. Ils sont plus intelligents, plus fidèles, plus discrets ; ils haïssent et trahissent moins les honnêtes gens qu'ils rencontrent. L'espion de presse a une rage propre contre tout homme dont la probité pourrait faire encore quelque peu d'honneur à la presse. On dirait qu'à ses yeux l'honnête homme gâte la profession. »

Dans une autre lettre, il s'occupait de la *Gazette de France* et du *Français,* également dévoués à Mgr Dupanloup : « Je me recommande à l'indulgence de M. Aubry-Foucault, homme à tout faire et à tout signer de la *Gazette de France*..... Le bon Aubry me reproche de pro-

Digitized by Google

phétiser, et je ne trouve pas qu'il ait tort. Nous avons tous ce défaut-là, par vocation et par position. Où est l'abonné qui ne demande pas un peu à son journal des nouvelles de l'an prochain ; et où est le journal qui refuse en ce point de satisfaire l'abonné ? Tout le monde demande ce qui arrivera et tout le monde prophétise, Aubry comme les autres. C'est tout ce que je trouve à lui répondre, j'espère qu'il voudra bien s'en contenter... Je me sens la même indulgence pour le petit *Français :* lui aussi, dit-on, me dépèce. On ne le trouve pas aisément ici, le petit *Français*. On ne le trouve pas et je ne le cherche pas ; car j'aurais peut-être de la peine à ne pas lui marquer cet injuste dédain que nous avons coutume d'éprouver pour les gens d'esprit qui ne parviennent pas à se faire lire, et pour les honnêtes gens qui ne réussissent pas à se faire croire. » Plus loin, il s'en prend avec une ironie mêlée de dédain et de tristesse au *Journal des Débats,* qui, « dans la même correspondance romaine, applaudit un évêque français (grand ennemi de l'*Univers*) et raille le Pape et le Saint-Esprit. Combien il est à souhaiter que l'évêque se dégage de ces déplorables louanges, d'ailleurs très peu légitimées par le succès qu'il obtient, puisque enfin le Concile n'entre nullement dans ses voies. » Cet évêque — on le devine — était Mgr Dupanloup.

Maintenant, pour la vie intime, qui était aussi, à plusieurs titres, la vie publique et de combat, puisons dans les lettres de notre sœur.

— 5-6 Décembre : « Notre frère reçoit et fait beaucoup de visites. Les évêques viennent en bon nombre, même ceux qui ne sont pas pour l'affirmation de l'infaillibilité du Pape qui dérangerait la leur.

« Il veut t'écrire aujourd'hui, mais il est parti pour voir Mgr Manning qui lui a donné rendez-vous dans Saint-Pierre et Mgr de Malines qui le fait chercher partout et par tous depuis qu'il est arrivé. Impossible que je te dise l'enthousiasme et la tendresse qu'on a pour l'*Univers*.

Digitized by Google

« Mgr de Bâle, qui est venu vendredi sans rencontrer notre frère, est revenu aujourd'hui. Ce n'est pas lui qui faiblira dans la question d'Orléans. Quimper est tendre et empressé.

— 8 Décembre : « La cérémonie a été très belle. Des abbés français du Périgord viennent de me dire que tous les rabats demandaient avec colère : Où est Orléans?... On demandait aussi Poitiers : « Que celui qui connaît Poitiers le montre! » et Poitiers était regardé avec tendresse.

« Le frère est toujours dehors, il fait quelques visites, il flâne, dit-il, et moi, je reçois toute la journée les malheureux qui le cherchent avec autant de persévérance que de tendresse. Je cause beaucoup, je suis très modérée; je réussis dans le curé et même dans l'évêque.

« Hier, nous étions au Gesù, il y avait beaucoup de monde. Un groupe d'abbés français regardaient mon frère et le suivaient, le coudoyant de temps en temps pour le mieux voir. Enfin, un de la bande lui prend le bras et lui dit : « N'est-ce pas que c'est vous? — Oui, c'est moi. » Rien autre chose, mais tout le monde a été content.

— 11 Décembre : « Aujourd'hui, je fais une tournée épiscopale. J'en suis honteuse, mais le frère le veut, et comme je reçois d'ailleurs tous ceux qui viennent en son absence, je puis rendre. Je sais me bien tenir à ma place, va ! Je ne suis pas un frère Veuillot, mais je suis votre sœur, et cela rend tout le monde tendrement bienveillant. Malines m'a fait hier de grandes tendresses. J'ai besoin de le revoir. Je ne l'aime pas tant que je l'aimerais, si je l'aimais davantage. Il a été parfait. Nos amis sont très contents de lui. Mgr Mermillod est plein de zèle. Il subit parfois l'influence des charitains.

« Mgr de Mérode (alors l'un des ministres du Pape) est avec Orléans et Maret! Le Père Jandel (supérieur général des dominicains) protège Paris... *par charité*. Le général des Jésuites entend la charité autrement. Nous avons *tous*

Digitized by Google

pris le chocolat ce matin dans son cabinet, faveur très grande. Mgr de Calcutta était avec nous. »

— 13 Décembre : « Orléans fait tout de même une triste figure, mon petit frère, malgré le secours des siens, le moins mauvais de ses amis étant encore détestable. Plusieurs nouvellistes jurent que Félix, se sentant écrasé, parle de rentrer en France, « le Concile n'étant qu'une « comédie ». S'il a dit cela, je ne le sais pas, mais je sais bien que le Saint-Père, auquel Mgr Laouënan a présenté hier son théologien « chanoine d'Orléans », a souri et dit : « D'Orléans, d'Orléans! Je sais que votre évêque est ici, mais je ne l'ai pas encore vu (1). »

« Le Pape a ensuite raconté qu'un archevêque-cardinal l'avait conjuré de ne point permettre que l'on s'occupât de l'infaillibilité, parce que ce dogme révolterait les protestants et éloignerait à tout jamais les grecs, que lui, archevêque (d'un diocèse où il y avait des protestants et des grecs) devrait donner sa démission si l'infaillibilité du Pape devenait article de foi, etc., etc. Je l'ai écarté, poursuivit le Saint-Père en lui disant : « Moi, Jean Marie, je « crois à l'infaillibilité du Pape, me pensez-vous *assez bête* « pour aller dire aux Pères du Concile de me proclamer « infaillible? Non! Non! Le Saint-Esprit les inspirera, ils « agiront selon la lumière qu'ils recevront. Soyez sans « inquiétude, ne vous troublez point. Quant à vous, mon « fils, vous m'avez dit toutes ces choses au moment de « l'Immaculée Conception... Vous avez vu comment le « dogme a été proclamé, comment il a été accepté, et « enfin, vous n'avez pas donné votre démission. Si vous « avez été si mauvais prophète une première fois, quelle confiance pouvez-vous avoir en vous? »

(1) Ce chanoine d'Orléans, théologien de Mgr Laouënan, archevêque de Pondichéry, était M. l'abbé Pelletier, ancien vicaire général de Mgr Dupanloup et devenu son adversaire déterminé. C'était, à la demande de Louis Veuillot que Mgr Laouënan, grand ami de l'*Univers*, avait pris l'abbé Pelletier pour théologien.

Digitized by Google

« Mgr Laouënan et Mgr Charbonneau ont entendu tout cela et sont venus du Vatican ici, où ils dînaient avec Nîmes (Mgr Plantier), Le Mans (Mgr Fillion) et Beauvais (Mgr Gignoux).

« Mgr Martin (évêque de Paderbonn), que j'ai cherché hier sur ta recommandation, est venu ce matin dès huit heures par une pluie épouvantable qui ne cesse pas. Mon frère l'a invité à dîner demain avec Tulle (Mgr Berteaud), Moulins (Mgr de Dreux-Brézé), Carcassonne (Mgr de la Bouillerie), Mgr Mislin (chanoine de Groswardein), le prélat Bastide, l'abbé Chesnel et le théologien de Tulle.

« Nous avons tant d'évêques à inviter que je ne sais quand nous pourrons nourrir nombre d'abbés très amis et pleins de zèle. Trois dîners par semaine, c'est assez pour Wilhelmine, très mal montée en instruments, mais d'ailleurs de charmante humeur. Les abbés Louis, Sauvé, d'Alzon lui-même sont assez heureux de voir Louis Veuillot tant fêté, pour se mettre de côté (1). »

— 15 Décembre : « Mgr Manning a été content de votre traduction (d'une lettre contre les thèses de Mgr Dupanloup) et très heureux d'avoir reçu la brochure de Mgr Maret; il m'a priée de te dire sa reconnaissance et son dévouement. Il est très occupé, Mgr Manning : quelques Anglais ne sont pas sûrs. Les Hongrois sont tous avec Orléans, qui a aussi bien des Allemands. Mgr de Ratisbonne et Mgr de Paderbonn sont les seuls bons; le cardinal Raucher (archevêque de Vienne) n'est pas sûr. Mgr Mislin nous a donné ces mauvaises nouvelles hier. « Tout n'est pas perdu, dit-il, mais « on les soigne tant du côté où ils penchent! Ils seront « désolés quand le mal sera fait... » Nous dînons ce soir chez Mgr Nardi. »

— 21 Décembre : « Oh! frère, quelle vie enragée je

(1) L'abbé d'Alzon, vicaire général de Nîmes, qui depuis des années comptait, à divers titres, parmi les personnages ecclésiastiques, fondait, à cette époque, l'Ordre des Assomptionnistes.

Digitized by Google

mène ici ! Je ne me plains pas; il m'est très agréable et très bon de voir notre frère si entouré, mais quel rude travail est celui d'être toute la journée au salon et tous les soirs à table ! Nous ne viendrons pas à bout de faire dîner tous les évêques invités... Digne (Mgr Mairien) que nous avons eu hier a été parfait de tendresse et de franchise.

« Orléans est très irrité de n'être d'aucune commission. Le Pape a dit que son audience particulière n'avait pas été de huit minutes, qu'il lui avait seulement parlé de la brièveté de la vie, du mauvais temps, etc... Nous avons loué une table plus grande. »

— 22 Décembre : « Le cardinal Sacconi (1) m'a dit que le groupe des Orléanais était odieux. Il m'a demandé de tes nouvelles, des nouvelles de tes enfants, et prié de te dire son amitié. De grosses larmes ont rempli ses yeux quand il m'a parlé de l'*Avertissement :* « Traiter ainsi des chré-« tiens si admirablement soumis, qui n'ont jamais voulu « que l'exaltation de la Sainte Église à laquelle ils ont « toujours tout donné ! Que de fois j'ai parlé au Saint-Père « de l'admirable dévouement de vos frères et de leurs col-« laborateurs ! que de fois je lui ai dit que l'*Univers* tout « seul ne voulait que servir l'Église ! »

— 24 Décembre : « Hier, nous avions Beauvais, Poitiers, Angoulême, Mgr Elloy, polynésien, Mgr Bigandetet, français et birnan, Mgr Lachat, suisse. Le dîner était très bon, la conversation a été très solide et très intéressante... Nous avons encore quarante-cinq ou cinquante évêques à recevoir, avant de recommencer. Nous ferons pour le mieux, mais que Félix doit rager... »

— 28 Décembre : « Mgr Lavigerie nous a présenté l'abbé Soubiranne qui a parlé comme un ami très ardent. S'il nous aime, c'est pour bien donner la mesure de ses sentiments pour Orléans, dont il a été le vicaire général pendant cinq ou six ans. Il jure que tous ceux qui n'ont

(1) Longtemps nonce du Pape à Paris.

Digitized by Google

point vécu avec lui ne le connaissent point et ne peuvent pas savoir combien il souffre de n'être pas à la tête du Concile...

« *P. S.* — Un évêque missionnaire que nous aurons à dîner demain avec Toulouse (Mgr Desprez), Mgr Mermillod et trois autres, nous a dit : « Je suis ravi de dîner chez vous: on en « dit tant sur l'hôtel Veuillot » !

J'arrête là cette sorte de revue en notant deux choses : 1° qu'elle est très abrégée, 2° qu'elle porte seulement sur le premier mois du séjour à Rome. J'y ajoute cette observation fraternelle de Louis Veuillot :

« Tu t'amuserais de voir comment la *fille du peuple* se tire de présider un dîner d'évêques. Elle est née à Bercy, c'est vrai, mais Rome est son air natal. Elle questionne, elle écoute, elle retient. Elle a une passion ingénue, ignorée d'elle-même, visible aux autres, qui produit le meilleur effet. Et c'est une excellente pièce pour un frère et pour un journaliste. Adieu, frère chéri. Oh! que tu me manques ! »

On doit être tenté de tenir les lettres de *la padrona di casa* pour partiales : non! quoique passionnées, elles sont exactes. Je les complète en citant un rapporteur désintéressé, le secrétaire du très pieux et très réservé Mgr Guerrin, évêque de Langres. Ce jeune prêtre, l'abbé Denis, avait accompagné son évêque dans une tournée de visites et rapportait à son ami, l'abbé Perriot, ce qu'il avait vu et entendu :

— ... Mgr Mermillod a dit textuellement à M. Besson : « Nous voilà, de par Mgr Dupanloup, au milieu d'une tempête, l'émotion est vive, l'irritation est grande contre cet évêque; mais il a fortement travaillé certains évêques et il y aura lutte ; le Pape a reçu hier Louis Veuillot, *lui seul,* ce qu'il ne fait plus pour les évêques et il lui a dit : « *J'approuve complètement votre polémique avec Mgr Dupanloup, et pour le fond et pour la forme; courage, je vous bénis, vous, votre journal et vos lecteurs.* »

Digitized by Google

— « A 10 heures, nous allons au Vatican; les antichambres du Pape sont remplies de prêtres français; mais il n'y aura pas audience, le Pape devant recevoir une soixantaine d'évêques italiens que nous apercevons. — Je parcours avec M. Besson tous les groupes, qui paraissent fort animés. On ne parle que de Mgr Dupanloup et de Louis Veuillot; quelques échauffés veulent siffler en plein Vatican Mgr Dupanloup, s'il paraît. Je ris aux larmes. Un grand vicaire (je ne sais plus d'où) dit à M. Besson que, dans une foule d'endroits, on nomme l'évêque d'Orléans : *De pavone lupus*. Le clergé de Rome l'appelle ainsi. »

— « Visite à Mgr de Nîmes au Séminaire français; nous arrivons; je suis tout émotionné; il y est; nous entrons; le voilà. Petit de taille, grands cheveux noirs, figure mieux portante que je ne croyais; je baise fortement son anneau. Je n'ai jamais entendu plus ravissant causeur, ses paroles coulent polies, justes, malignes comme des cartes bien glacées entre les mains d'un joueur fin et habile. La conversation a été d'une demi-heure; j'aurais voulu un sténographe. Voici le résumé d'un passage. Ce qui est souligné est textuel; le reste donne le sens exact. Il s'adressait à Mgr de Langres : « Eh bien, Monseigneur, *on a fait de « jolies choses en France depuis mon départ. C'est la- « mentable*. Le coup était monté depuis longtemps. La « pièce de Mgr Dupanloup, sachez-le, n'est pas une répli- « que. Elle n'est point faite pour le clergé; *il l'a jetée « aux quatre vents du ciel pour monter l'opinion du « dehors. On veut faire de nous une Assemblée nationale; « l'intrigue est immense, savamment ourdie, habilement « conduite*. En France, l'épiscopat est sans unité. Il y a les « évêques à caractère, *il y a les modérés, gens sans con- « sistance et sans sagesse... proie du plus intrigant.*

« *Je viens de voir de ces modérés* (*voulez-vous les noms?* « *a-t-il dit en souriant*) *qui joignaient les mains et « levaient les yeux au ciel de peur,* et qui par suite de « cette infirmité de raisonnement dont je vous parle,

Digitized by Google

« *nommeront probablement Mgr Dupanloup,* LA FRÉNÉSIE.

« Je suis venu de bonne heure pour voir longue-
« ment et seul le Pape; *il désire ardemment la défini-*
« *tion de l'infaillibilité; il reconnaît que* nous sommes
« dans des temps où l'on doit parler net; *il y a des évêques*
« *qui, dans les conseils qu'on leur donne et les reproches*
« *qu'on leur adresse, ont l'astuce de trouver des éloges.*

« Le premier engagement aura lieu pour la nomination
« des membres des quatre commissions. *Eh bien, nous*
« *combattrons, s'il le faut, autant qu'il le faudra; l'intri-*
« *gue nous envahit; nous* dénoncerons l'intrigue. — *Je*
« *viens de voir Mgr de Ketteler, un des plus endoctrinés*
« *pour l'inopportunité; il a vu le Pape, nous avons lon-*
« *guement causé, et voici déjà qu'il revient, espérons.*
« L'Allemagne fera de l'opposition; mais nous aurons
« de très fortes têtes pour nous... *Qu'est-ce qu'un dra-*
« *peau? Un objet que* « *l'on porte en l'air;* d'autres le
« définissent : *Un objet à mettre dans la poche... Oh! les*
« *modérés! Ils ont des inconséquences atroces. Le carac-*
« *tère! le caractère! Le caractère! Voilà, voilà le salut!* »
Et toutes ces paroles, bien autrement enchaînées (ce ne sont ici que des épis), étaient dites d'un ton si égal, si calme, parfois si charmant, accompagnées d'un si fin sourire et d'un geste si délicat, nonchalant parfois, que leur force paraissait un miel et leur véhémence une douce malice. »

— « Il est très certain, a dit Mgr Bastide, que le Pape et le P. Cirillo, surtout le Pape, sont les auteurs des articles de la *Civilta* sur l'infaillibilité. On dit que les Jésuites mènent le Pape. Non; c'est le Pape qui mène les Jésuites; il a pris ceux-là, parce que ce sont ceux qu'il a trouvés le plus dociles et ayant des idées les plus conformes aux siennes. »

— « Mgr de Mérode, peu suspect de partialité, et maintenant en disgrâce à cause de ses idées, a dit à M. Besson : « Qu'on le sache, le Pape est le souverain le plus absolu « du monde; tout est de lui, tout vient de lui. »

Digitized by Google

— « En résumé, il y a à Rome avant tout le parti du Pape, dont les idées sont absolument celles des ultramontains de France; puis quelques dissidents, dont quelques-uns assez haut placés (mais en disgrâce) qui portent tous l'oreille basse; ils ne se déboutonnent qu'entre eux, dit Mgr de Mérode. »

L'opposition ne portait au fond que sur la question de l'infaillibilité attendue de tout le monde, mais non encore officiellement posée; seulement on pouvait déjà voir que les opposants s'en prendraient à peu près à tout. Ils s'en prirent d'abord au règlement même du Concile. Ils prétendirent que l'organisation arrêtée par le Pape ne laissait pas aux Pères la liberté nécessaire... Le Concile n'était pas libre! Il fut décidé dans le groupe des dissidents français qu'une protestation motivée serait faite contre cet excès d'autorité. Séance tenante on la rédigea; mais quand il fallut signer, sur les 29 membres présents, dix seulement donnèrent leurs noms. Les voici dans l'ordre où ils furent communiqués à Louis Veuillot: Dupanloup (Orléans), Foulon (Nancy), Meignan (Châlons), Grimardias (Cahors), Place (Marseille), Ginouilhac (Grenoble), Callot (Oran), Las Cases (Constantine), David (Saint-Brieuc), Ramadié (Perpignan).

Ces dix prélats restèrent jusqu'au bout dans l'opposition. On signala parmi les plus ardents, après Mgr Dupanloup, et les plus âpres, les évêques de Cahors, de Marseille, de Saint-Brieuc et de Perpignan. Le plus autorisé d'entre eux, comme théologien, était Mgr Ginouilhac (1). Tous comptaient de vieille date parmi les adversaires déterminés de Louis Veuillot et de l'*Univers*. Un seul, Mgr Place, alors qu'il cessa d'être vicaire général d'Orléans, pour remplir à Rome les fonctions d'auditeur de Rote, se rapprocha de « la feuille ultramontaine », mais il redevint hostile dès

(1) Il fut pendant le Concile promu à l'archevêché de Lyon, devenu vacant par la mort du cardinal de Bonald.

Digitized by Google

qu'il fut appelé à l'épiscopat. Cette fois, il ne changea plus. Un seul des dix, plus tard, se déclara ami, ce fut Mgr de Las Cases. Après la suspension du Concile, il vint trouver Louis Veuillot et lui dit : « Vous avez eu raison contre nous durant cette rude campagne. Parmi ceux qui se déclaraient seulement inopportunistes, plusieurs étaient au fond, sans vouloir se l'avouer, contre l'infaillibilité. C'était mon cas, et comme je le regrette, j'éprouve le besoin de le confesser (1). »

Son ancien parti lui sut fort mauvais gré de cette confession dont il eut la loyauté d'être prodigue.

Quant à la liberté du Concile, M. Émile Ollivier, partisan déclaré des libertés de la discussion, a établi au long et très bien que les virulentes protestations des chefs de la minorité manquaient audacieusement de justice. « Il est certain, a-t-il dit, que la discussion a été libre autant qu'elle le fut jamais dans aucune assemblée humaine : quiconque a voulu parler a été écouté et aucun obstacle n'a été opposé à l'expression, même non ménagée, des opinions les plus hostiles aux projets. Sur cent cinquante et un orateurs, un seul, Mgr Haynald (hongrois) a été rappelé à l'ordre (2). »

Naturellement les adversaires de la veille devinrent tout à fait ennemis dès que le Concile fut ouvert. La situation de Louis Veuillot à Rome, et la bonne besogne qu'il y faisait avec tant d'éclat, devaient accroître leur irritation. Il en fut ainsi. Je dois reconnaître que ce fâcheux état d'esprit s'expliquait, l'*Univers* agissait de manière à l'entretenir. Non seulement les superbes et abondantes correspondances du rédacteur en chef, aussi bien accueillies à Rome qu'en France, jetaient constam-

(1) Mgr de Las Cases était évêque de Constantine. Il donna sa démission en 1870, et fut nommé chanoine évêque du chapitre de Saint-Denis. Ce canonicat, sans charge ni responsabilité, lui convenait mieux que le gouvernement d'un diocèse.

(2) *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, t. II, p. 13.

Digitized by Google

ment de l'huile sur ce feu, mais chaque numéro du journal contenait des articles et des manifestations de nature à l'attiser. Outre que la polémique sur les choses et les hommes du Concile était très ardente, très hardie, l'*Univers* publiait quantité de souscriptions et de communications où éclatait un ultramontanisme absolu, joyeux et même incandescent. Nous rendions évident que la France catholique, — clergé et laïcs pratiquants, — était passionnément infaillibiliste, qu'elle réclamait du Concile le couronnement de sa croyance et de ses vœux. Cette preuve, nous la faisions avec un soin particulier et une satisfaction trop affichée peut-être, pour les diocèses dont les évêques repoussaient comme inopportune la proclamation du dogme. Je fus pour beaucoup dans cette allure du journal. Outre que j'avais tout particulièrement la charge des polémiques délicates et personnelles, du Lac, — notre modérateur comme ton, — fit alors une longue absence.

Les opposants et leurs journaux portaient à cinquante le nombre des évêques français ralliés à l'inopportunisme et appelés contre leur gré les « faillibilistes ». En réalité, ils ne furent jamais plus de trente-trois et ce chiffre ne fut même pas atteint dans les votes publics. Les efforts des « faillibilistes » pour former une opposition organisée et ferme tournèrent contre eux. Plus ils firent de bruit, moins ils eurent de voix. Ainsi Mgr Darboy, archevêque de Paris, sénateur de l'empire, grand aumônier et conseiller intime de l'Empereur, dont certains disaient au détriment de Mgr Dupanloup : « C'est la tête de l'opposition (1) », vit le nombre de ses électeurs diminuer à chaque scrutin. Mgr Fillion, évêque du Mans, en instruisait ainsi Louis Veuillot : « ... La liste (pour la Commission des Réguliers) renfermée sous ce pli a passé tout entière. L'archevêque de Paris qui avait eu 140 voix pour la Commission de la *Foi*, 70 ou 80 pour la *Discipline*, n'en a eu

(1) Guillermin, *Vie de Mgr Darboy*, p. 250).

Digitized by Google

que 40 pour les *Réguliers*. Ceci est pour vous et non pour l'*Univers* ». Ce ne fut pas dit dans le journal, mais il faut le dire dans l'histoire.

Mgr Darboy aurait dû prévoir ses échecs. Sa position, superbe en France, était faible à Rome et dans l'Église. Depuis quelques années, il se trouvait sous le coup d'un acte pontifical à peu près secret, mais officiel, l'accusant de fébronisme (1). Au lieu de s'expliquer, de s'excuser, de se soumettre, il affecta longtemps de tenir ce grave avertissement comme un incident sans importance; et si, plus tard, il s'en montra ennuyé, ce fut sans contrition. Napoléon III, ignorant ce fait ou n'y ayant rien compris, était convaincu que l'archevêque de sa capitale, son grand aumônier, serait à Rome très en vue, très autorisé, et il voulait qu'il pût, durant le Concile, recevoir noblement. Dans ce but, il lui avait ouvert un large crédit. « La libéralité de l'Empereur, a écrit M. Émile Ollivier, avait mis Mgr Darboy en position de faire honorable figure; il réunissait un grand nombre de ses collègues chaque soir dans sa demeure de la rue Condotti (2). » Ces réunions eurent plus de succès, comme nombre, au début qu'à la fin. Les opposants allemands, hongrois, slaves s'y montrèrent plus assidus que les Français. C'est à « l'instigation de Mgr Darboy, a dit son premier historien, qu'une commission internationale fut organisée entre les évêques opposants, sous la présidence du cardinal-archevêque de Vienne, Rauschen (3) ». Il faut ajouter que pour cette « organisation » Mgr Darboy eut l'actif concours de Mgr Dupanloup. M. Émile Ollivier dit qu'elle fut faite à la « suggestion » de ces deux prélats. Les cardinaux Mathieu et de Bonnechose refusèrent leur appui.

(1) Lettre de Pie IX datée du 26 octobre 1865.

(2) Émile Ollivier, *L'Église l'Etat et au Concile du Vatican*, II, ch. VI.

(3) Abbé J. Guillermin, *Vie de Mgr Darboy*, p. 250. Mgr Foulon, le second historien de Mgr Darboy, glisse sur ces points et se tait sur la « libéralité » de l'Empereur.

Digitized by Google

Je constate au passage que Mgr Darboy, esprit fin, maître de lui et n'aimant pas l'apparat, tout en agissant, évita de s'afficher; il travailla selon ses opinions et son rôle, mais sans bruit. Tandis que Mgr Dupanloup jetait feu et flamme, son collègue écrivait secrètement à l'Empereur, cherchait à peser sur l'ambassadeur de France près du Saint-Siège et voulait faire entrer le gouvernement dans son jeu. On a eu plus tard par M. Émile Ollivier deux de ses lettres à Napoléon III. Elles sont attristantes. On y entend un mécontent jugeant avec hauteur, aigreur et étroitesse les actes du Pape au sujet du Concile. Pie IX, ne voulant pas se rappeler qu'il avait dû reprendre Mgr Darboy, l'avait bien reçu; mais, lui, il gardait amèrement le souvenir de la réprimande. Il y a de la rancune dans cette lettre du 26 janvier 1870 sur l'organisation et les premiers travaux du Concile. L'archevêque accusé de fébronisme et le candidat écarté des grandes commissions s'y découvrent : « Sire, le Concile avance lentement, et sans qu'on puisse voir encore la portée de ce qu'il fera. Après avoir nommé nos six commissions, ce qui nous a pris vingt jours en raison des procédés usités ici, nous avons discuté deux projets de décrets, un sur les questions de dogme et sur les plus grosses erreurs du temps, l'autre sur les obligations des évêques... aucun décret n'est encore voté.

« Il est difficile de soutenir que le Concile ait toutes les apparences de la liberté... D'après le règlement fait par lui-même, le Saint-Père a nommé présidents, secrétaires, questeurs ou scrutateurs et cérémoniaires, soit quarante-huit officiers du Concile, presque tous Italiens fixés à Rome... » Il dit ensuite de ce même ton dégagé jusqu'au dédain que le Saint-Père a nommé la plus importante des commissions, celle qui doit accueillir ou rejeter toutes les propositions; puis, pour les autres commissions, il ajoute : « Un cardinal très autorisé, le premier des présidents du Concile, a dressé les listes des

Digitized by Google

candidats que des religieux et des évêques complaisants ont répandues et appuyées parmi deux cent cinquante vicaires apostoliques, abbés et généraux d'ordres relevant du Saint-Siège à tous égards, et placés matériellement même sous sa dépendance. La majorité s'est trouvée ainsi faite; les listes officielles ont passé comme on l'a voulu et réglé d'avance : ni un homme de plus, ni un homme de moins; sept ou huit Italiens pour un ou deux Français; les ultramontains l'emportent sur toute la ligne, à l'exclusion de ceux qui ne sont pas d'un romanisme assez accentué. Libre dans ses élections au degré que je viens de dire, le Concile est libre dans ses délibérations au degré que je vais expliquer. »

Il explique aussitôt que les délibérations n'ont pas la liberté légitime et nécessaire, que les votes seront émis sous la *pression officielle* par des hommes qui n'auront « pu se rendre compte suffisamment de la discussion ». Il ajoute :

« Les exagérés viennent de faire une pétition pour demander que le Concile définisse l'infaillibilité du Pape. Elle est revêtue de signatures dont le chiffre n'est pas connu, mais qui monte à quelques centaines, dit-on; pour en attirer un plus grand nombre, on a répandu le bruit, à tort ou à raison, que le Saint-Père *désire la chose*. Nous sommes un groupe d'environ cent cinquante évêques de tous pays, sauf l'Espagne, qui venons d'envoyer au Pape une courte pétition à l'effet d'obtenir qu'il veuille bien ne pas laisser poser une telle question à cause des difficultés théologiques, historiques et politiques dont elle est hérissée (1). »

Quel ton! et le fond est plus répréhensible encore, car il va contre la justice et la vérité. Après d'autres observations du même genre, ayant surtout pour but d'établir que la liberté des évêques n'est pas entière et

(1) Cette « contre-pétition » fut déposée la première; elle portait 120 signatures.

Digitized by Google

que l'autorité de leur décision en sera infirmée, Mgr Darboy demandait à l'Empereur de peser sur le Concile. « Le gouvernement de l'empire, disait-il, ne pourrait-il pas faire connaître au gouvernement pontifical les appréhensions que le début du Concile cause même à des esprits sérieux et non prévenus et lui laisser entrevoir les conséquences possibles des tendances et des agissements signalés plus haut?... Ce n'est pas moi, sans doute, qui conseillerais de prendre à l'égard du Concile une attitude qui ne serait pas chevaleresque et désintéressée; cependant je ne voudrais pas non plus qu'un grand gouvernement comme celui de l'Empereur exprimât une confiance et des espérances que l'avenir trahira peut-être. Si la discussion qui vient d'avoir lieu au Sénat se représente prochainement au Corps législatif, ne faudrait-il pas dire au public que plusieurs choses dans ce qu'on sait déjà du Concile ne sont pas absolument satisfaisantes, que des observations ont été ou seront faites au gouvernement pontifical, et que tout en laissant l'assemblée à sa libre activité, on veille dans la mesure du possible et du convenable à ce que les intérêts dont l'État est le défenseur soient suffisamment sauvegardés... »

Dans son histoire apologétique de Mgr Darboy, Mgr Foulon, lui-même, faisant un effort, regrette cette lettre : « Incontestablement, dit-il, elle donne lieu à de graves réserves. » *Réserves* est ici un mot bien réservé. Plus tard, Mgr Darboy ira plus loin encore, et l'archevêque de Lyon, son historien, oubliera de le blâmer.

Si alors Napoléon III avait encore eu pour ministre prépondérant en matière religieuse M. Rouland, si cher à Mgr Maret, il est probable que les conseils et les provocations de Mgr Darboy eussent été suivis d'effet; mais le ministère libéral que présidait et conduisait M. Émile Ollivier était né depuis trois semaines et l'Empereur, qui ne gouvernait plus, remit ce triste papier à son ministre, lequel, tout en honorant fort l'archevêque de Paris, au-

Digitized by Google

quel il accordait « un grand prestige », ne l'écouta guère. Bien que le Pape et le Concile lui inspirassent quelque défiance, il ne se croyait pas en droit de les diriger. Non que la besogne lui parût trop difficile, mais comme libéral, homme de gouvernement et libre-penseur respectueux de l'Église, il la jugeait au-dessus ou en dehors de ses droits. Sa conduite fut méritoire. En le constatant, je ne prétends pas accepter toutes les raisons qu'il donna, tous les termes dont il se servit, je dis seulement qu'il fut fidèle à lui-même. Il y eut d'autant plus de mérite que plusieurs de ses collègues, notamment le comte Daru, catholique libéral et parlementaire, auraient voulu que le gouvernement appuyât Mgr Darboy, Mgr Dupanloup, tout le groupe de l'opposition. En sa qualité de ministre des affaires étrangères, il travailla tant qu'il put dans ce sens. Il chargeait l'ambassadeur de France à Rome, le marquis de Banneville, de faire comprendre, sous forme d'avertissement au cardinal Antonelli, et par celui-ci à Pie IX, que la question de l'infaillibilité ne devait pas être soulevée, que si l'on passait outre, la France le trouverait mauvais et pourrait prouver son mécontentement. Il prétendait, et croyait peut-être, parler ainsi dans l'intérêt de l'Église et de l'État. Napoléon III penchait de ce côté ; mais Émile Ollivier maintint l'avis contraire et il eut gain de cause. A l'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, qui l'avait interrogé sur ce point, en lui disant qu'il aurait tort d'intervenir, il répondit : *Le gouvernement considère la controverse comme relevant de l'organisation intérieure de l'Église, et en dehors de la compétence de l'État ; il n'entend pas peser sur la solution ; on peut à Rome débattre en paix, sans crainte d'être troublé par une intervention oppressive* (1). Malgré quelques écarts, il s'en tint là.

La tournure que prenaient les choses à Rome explique — certes, je ne dis pas justifie ou excuse — la démarche

(1) *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, t. II p. 97.

Digitized by Google

de l'archevêque sénateur, aumônier et conseiller de Napoléon III : le Concile siégait depuis sept semaines, les commissions, élues toutes dans le même esprit, fonctionnaient et il n'y avait plus de doutes sur les sentiments des divers groupes de l'auguste assemblée. Il était même évident que la majorité déjà écrasante se fortifierait des indécis, des craintifs, des dissidents ou inopportunistes loyaux. Le vote serait donc rendu à un tel chiffre que pour l'opinion, il vaudrait l'unanimité. Cependant l'opposition ne voulait pas se rendre. Alors que faire? Ses chefs cherchèrent à gagner du temps. Les santés, les affaires, des incidents, des événements, une crise ministérielle ou une crise gouvernementale en France, ou une guerre européenne, pourraient survenir, et il y aurait ajournement sans que rien eût été conclu... Ainsi ce grand acte du Pape, ce grand événement : le Concile! ce mouvement de l'Église qui secouait le monde aboutirait à un avortement... Et dans ce désastre, une centaine d'évêques, que dix ou douze d'entre eux menaient, verraient un triomphe!

Suis-je ici l'écho des « exagérés », comme disait Mgr Darboy? Non, ce que je dis, Émile Ollivier l'a dit expressément dans le chapitre où il traite ce point; il y déclare, il y prouve que l'opposition voulait lasser le Concile par « le prolongement indéfini des débats ». Les évêques opposants, a-t-il écrit, adoptèrent de plus en plus la tactique de parler beaucoup et de prolonger les discussions. « Ainsi, on essaierait de gagner l'été, les fortes chaleurs interrompraient les réunions, une prorogation deviendrait nécessaire; les vicaires apostoliques regagneraient leurs diocèses et n'en reviendraient plus, ce qui diminuerait notablement la majorité ; dans tous les cas, on aurait gagné un an, et laissé à l'imprévu, cet acteur tout-puissant des affaires humaines, le loisir de procurer un dénouement inattendu (1). »

(1) T. II, ch. VI p. 67.

Digitized by Google

Lorsque l'opposition ne pourra plus compter sur ce moyen, elle en cherchera un autre et la faute sera plus grave. Les coupables seront les mêmes.

Entre temps, l'Empereur fut pressé par des opposants de supprimer de nouveau l'*Univers* : — Napoléon III, dit M. Émile Ollivier, au cours du même chapitre, « avait tout récemment refusé aux instances de quelques prélats la suppression de l'*Univers* (1) ».

Je n'ai le nom d'aucun de ces « quelques prélats »; mais qui donc m'accuserait de jugement téméraire si je voyais parmi eux Mgr Dupanloup ? Sa colère chronique contre Louis Veuillot fut de feu durant tout le Concile et cette trop vive flamme l'aveugla. Il y avait, certes, aveuglement à réclamer de l'Empereur un abus de pouvoir au nom d'une législation qu'il venait de supprimer. Nous étions arrivés, en effet, à l'empire libéral et il n'était plus permis au chef de l'État de tuer un journal par simple décret. « Le maître », qui n'était plus le maître, avait d'ailleurs résolu de n'intervenir sous aucune forme comme sous aucun prétexte dans les débats engagés à Rome. Il maintint sa résolution, même lorsque les chefs français de l'opposition s'oublièrent jusqu'à demander contre le Pape et le Concile l'appui du bras séculier.

(1) Ch. VI, p. 33.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

AUTOUR DU CONCILE.

La polémique autour du Concile. — Les « Lettres » du P. Gratry. — La dernière lettre de Montalembert. — Sa mort. — Incident Falloux. — Les manifestations de Pie IX. — Sa visite à Mgr Plantier. — Grande situation de Louis Veuillot.

Les mêmes évêques qui dénonçaient l'*Univers* et Louis Veuillot aux coups désormais impuissants de l'Empereur, usaient de procédés identiques à Rome près du Pape et dans le Concile. Au Pape ils disaient et faisaient répéter par Mgr de Mérode et d'autres : Louis Veuillot vous compromet, il parle trop fort, faites-le taire, et l'opposition, qu'il irrite, se calmera ; au Concile, ils annonçaient des *postulata* contre la presse. Pie IX s'amusa des dénonciations qui lui étaient portées et voulut que son *journaliste* les connût. Quant à certain *postulatum* dont la rédaction en latin barbare était attribuée à un vicaire général de Mgr Dupanloup, il fusa. Louis Veuillot le signala sans alarme, le discuta sans passion, et cette pièce, dont les auteurs se promettaient merveille, fut non avenue. Le rédacteur de l'*Univers*, voulant en tirer profit, s'empressa de reconnaître que la presse avait bien des défauts, bien des inconvénients, puis il établit que l'*Univers*, sans être irréprochable, était un serviteur utile. Après avoir rappelé que la presse religieuse était née en 1790 d'une nécessité, d'un droit et d'un devoir, il en faisait à grands traits l'histoire, depuis le règne de l'échafaud révolutionnaire qu'elle avait bravé,

Digitized by Google

jusqu'au temps présent, et montrait que tout de suite elle était entrée dans les voies romaines. Il partait de là pour honorer ses services et affirmer son utilité :

« Quant aux moyens de la régler, ajoutait-il, le Concile es trouvera s'il s'en occupe, et ils seront justes et prudents. Autant qu'il peut m'être permis de donner un avis sur ce point, qui, jusqu'à présent, n'est pas dans la table des matières soumise à l'auguste Assemblée, je crois qu'il vaut mieux que la presse religieuse soit laïque. L'habit et le mode laïques vont mieux à ce genre de combat. Une soutane est pesante, pour soutenir ou emporter les barricades, donner l'assaut, courir les broussailles et bien faire tout ce métier de partisan. Car cette guerre ne saurait être menée comme il faut par l'armée officielle. Il convient d'y laisser des hommes qui agissent d'eux-mêmes et qui, ne recevant point de prêt et ne prenant point de conseil, n'engagent aussi qu'eux-mêmes. »

Pour conclure, il racontait comment et pourquoi il était devenu journaliste religieux.

« Il y a de cela trente-deux ans, j'étais à Rome, et je réfléchissais sur l'emploi futur de ma vie, dont j'avais vu soudain changer le cours. J'avais été journaliste déjà, sans grande délibération de ma part. Je ne voulais plus l'être. Je trouvais une incompatibilité radicale entre cette profession et le regard tout nouveau que je jetais sur le monde et sur moi-même.

« Je lisais. Quelqu'un, — qu'il soit béni ! — me donna les *Actes des Martyrs*. J'y remarquai qu'il existait dans la primitive Église de braves gens qui, n'étant ni prêtres, ni savants, ni éloquents, se rendaient utiles en portant d'une église à l'autre les lettres du Pape et des évêques. Ils prenaient un bon bâton et se mettaient en route. Sans se laisser arrêter par la saison, ni par les hommes contraires, ils accomplissaient leur mission, tant qu'ils pouvaient aller. Qu'ils commentassent un peu les pièces dont ils devaient donner lecture, c'est tout simple. Qu'ils se

Digitized by Google

servissent quelquefois de leur bâton pour se frayer un passage et remettre en mains propres les messages que l'ennemi voulait leur prendre, je ne les en loue pas, et je ne leur en fais pas un grand crime. S'ils ont donné, à l'occasion, quelques coups de trop, je me plais à croire qu'ils s'en sont repentis. Toujours est-il que la vocation de ces gens de bien me parut très excellente dans son humilité.

« Et lorsque, plus tard, le désir de ne pas être inutile me fit rentrer dans la carrière du journalisme, devenue pour moi tout autre, je me souvins de ces batteurs d'estrade dont la vaillance m'avait charmé, et je me dis que je serais un de ces hommes-là.

« J'ai été cela trente ans, et j'ai franchi plus d'un mauvais passage. A présent, me voilà dénoncé au Concile, dit-on; mais j'avoue que je recommencerais (1). »

Et en attendant, il continuait : « Croyez-moi, mes jeunes compagnons, disait-il à ses collaborateurs, faites de même. C'est un beau métier. »

Une minorité qui garde des forces sérieuses, qui ne veut pas se rendre, qui se voit des chefs brillants, hardis jusqu'à l'audace, longtemps suivis et redoutés, encore redoutables, passe aisément de la résolution à l'exaspération. Alors, elle s'emporte, menace, s'égare, prononce des paroles et recourt à des moyens qu'au début elle eût condamnés. L'opposition conciliaire n'échappa point à ces fautes, à ces périls. Ne pouvant vaincre, elle voulut écarter toute solution, ou, tout au moins, empêcher que la victoire ne fût absolue. On dirait : c'est fini; mais pour les dissidents vaincus, il ne serait pas sûr que ce fût fini.

De plus, dès qu'il y a polémique, controverse, lutte de plume et de langue, rien ne porte aux excès comme d'être dans le faux, de le sentir, et de voir que tout le monde le voit. Sous le poids de ces impressions, de cette fièvre, de

(1) *Rome pendant le Concile*, t. I, p. 72.

Digitized by Google

cette crainte d'être battus, les esprits emportés, violents s'arment de tout; il n'y a pas de sots propos qu'ils ne prennent au sérieux. Ne leur parlez pas de réfléchir, de vérifier, de peser leurs mots et leurs arguments : ils ne le peuvent plus. Quand il s'agit de fournir des preuves, de produire des autorités, ils ont avec les textes de telles libertés, qu'il y faut reconnaître de l'aveuglement, de l'inconscience. Le calcul irait moins loin. Il y eut de ces esprits-là dans l'opposition. Si l'on ne veut pas les chercher parmi les Pères du Concile, nul moyen de nier qu'ils abondèrent parmi leurs auxiliaires. Et quelques-uns de ceux-ci avaient une telle importance, ou recevaient de telles confidences, de tels encouragements, que les chefs n'osèrent pas les désavouer. Non seulement, il n'y eut point désaveu; il y eut appui.

L'attaque dépassant les bornes, il était difficile sinon impossible que la défense restât calme. Il n'est pas de voix douce, en effet, qui ne s'élève, et ne s'échauffe, et ne sonne plus qu'on ne voudrait, plus qu'il ne faudrait, quand on répond à des éclats furieux. C'est un contre-coup physique et moral. D'ailleurs, n'est-ce pas licite? On a pour soi la justice et le droit, la quantité et la qualité; on est sûr d'avoir raison, on produit des arguments irréfutables et le tout en vain. L'adversaire, pris en faute, en fraude, loin de se rendre, maintient ses erreurs devenues manifestement des faussetés; il ne craint ni d'outrager ce que vous vénérez, ni d'armer contre la vérité l'ennemi commun. Comment se défendre de l'irritation? Le mot dur, qui est aussi le mot vrai, vous vient et vous l'employez. Il est imprimé; que vous le regrettiez ou non, c'est chose faite. La tactique pourra vous le reprocher, la justice et le bon sens vous absoudront. Et c'est pourquoi, tout en reconnaissant que les adversaires des opposants ne furent pas toujours d'une modération exemplaire, je ne blâme rien chez eux.

Les plus emportés dans ces débats, ceux qui prononcè-

Digitized by Google

rent les paroles les plus virulentes, qui s'écartèrent le plus de la droiture, ceux-là ne furent pas les journalistes laïques, ayant le droit de parler ferme et d'user de représailles. Non, il faut les chercher dans les groupes de l'opposition ecclésiastique. Outre les hommes à tout dire et à tout faire qui travaillèrent de ce côté, d'autres gardant l'anonyme, on vit des prêtres en dignité et en bonne renommée se livrer à des polémiques et des agissements où manquaient la tenue, la vérité, la charité envers les adversaires quels qu'ils fussent, et aussi le respect envers le Pape.

Louis Veuillot, dans son désir que tout se passât bien et dans ses sentiments de vénération pour l'auguste Assemblée, s'était trompé en disant que, si des diversités de vues pénétraient dans le Concile, rien n'en troublerait la dignité, la majesté, que les bruits du dehors n'auraient aucune action sur les Pères et n'en recevraient aucun encouragement. Il avait affirmé cela à l'ouverture du Concile; voici ce qu'il écrivait le 3 janvier 1870 :

« J'ai dit plusieurs fois qu'on ne verrait pas de faction dans le Concile; je n'ai point dit qu'il ne serait fait aucune tentative pour y créer cet élément malheureux. L'effort est visible; les correspondances un peu trop intimes publiées par divers journaux le révèlent, et l'on voit assez qu'il ne manque pas d'énergie ou plutôt de fureur. Mais cette fureur même qui amplifie et dénature follement les faits, et qui s'emporte jusqu'à l'injure envers le Concile et envers le Saint-Père, doit nous rassurer autant qu'elle nous scandalise. Elle pressent qu'elle avortera. A travers ce petit bruit et cette petite écume de brisants, le Concile apparaît comme un puissant navire au milieu du port dans son invincible sécurité...

« A bord, on prie et on se prépare à prendre le large. On a l'œil sur le pilote qui a l'œil sur le ciel. Tout à l'heure un vent se lèvera, gonflera les voiles, malgré les trous d'aiguille que l'on y a pu pratiquer; et la nef pren-

Digitized by Google

dra sa route, emportant les destinées du genre humain. *Duc in altum* (1)! »

Les journaux qui se donnaient, à tort ou à raison, pour les échos de certains évêques, parlaient de cinquante voix françaises acquises à l'*opposition*. « Lorsque l'on prend des voix, disait Louis Veuillot, on n'en saurait trop prendre! Si un calcul de ce genre pouvait s'établir avec quelque certitude sur les chiffres très mobiles qui se sont produits dans les diverses réunions préparatoires des évêques français, on aurait de ce côté quatorze voix, attachées partout d'un bloc au nom de l'un de nos évêques, lequel n'a passé nulle part. »

Mgr Dupanloup avait, en effet, compté sur cinquante voix françaises au début; il ne les eut jamais; son maximum fut trente-trois, et c'est à peine s'il en conserva quatorze bien à lui jusqu'au bout. Ces observations et d'autres du même ton devaient assurément lui déplaire; mais certes, loin de dépasser la limite du droit, elles ne l'atteignaient point. D'autres juges, ses égaux, dont les titres égalaient les siens, le lui firent voir. Plusieurs Pères du Concile s'élevèrent vivement contre ses écrits; l'un d'eux, Mgr Wicart, évêque de Laval, non content de repousser ses doctrines, signala surtout ses agissements et les frappa de cette protestation :

« Il est toujours question dans le diocèse de Laval de Mgr Dupanloup. Eh bien, devant Dieu, prêt à paraître à son jugement, je déclare que j'aimerais mieux tomber mort sur-le-champ que de suivre l'évêque d'Orléans dans les voies où il marche aujourd'hui et où l'autorité qu'on lui suppose entraîne une partie de mes diocésains. Vous ne savez pas ce qu'il fait, vous ne savez pas ce qu'il dit ici, ni ce que font et ce que disent ses adeptes. Moi, je le sais, je l'entends de mes oreilles, je le vois de mes yeux. Non! plutôt mourir à l'instant même que de prêter la

(1) *Rome pendant le Concile*, t. I, p. 71.

Digitized by Google

main à ces desseins, à ces manœuvres inqualifiables. Je le dis et je le répéterai à mon dernier soupir (1). »

Si cette protestation saisissante d'un évêque dont tous honoraient le caractère, contre les « manœuvres » du prélat le plus remuant de l'opposition, ne fut pas l'incident le plus grave au fond de ces ardentes polémiques, rien cependant ne retentit davantage. La sensation fut générale et profonde. Les infaillibilistes déterminés applaudirent en frémissant; il y eut indignation et consternation dans le camp des opposants résolus; les hésitants, qui se déclaraient les modérés, dirent : C'est bien sévère, c'est terrible; n'est-ce pas juste? En France, l'immense majorité du clergé secondaire et presque tous les catholiques militants, hommes d'œuvres plutôt que gens du monde, furent soulagés et affichèrent leur contentement. Les prêtres y mirent plus de feu que les laïcs. Nous eûmes à l'*Univers* la sagesse de ne pas applaudir trop fort; mais tout le monde était convaincu que nous applaudissions et notre retenue irritait les adversaires autant que l'eussent fait nos bravos. D'autre part, quelle colère dans quantité de salons élégants de Paris et dans quelques salons cosmopolites de Rome! Les libéraux, les gouvernementaux, les gallicans de tout acabit, les catholiques « indépendants » de toute sorte, régnaient en la plupart de ces lieux. L'opposition y était bon genre. Nombre de grandes dames passées théologiennes et craignant les empiétements du Pape y caquetaient avec assurance sur la question du jour. On les appelait « les matriarches ». Ce fut le côté comique de ces déplorables débats. Il faut noter que l'opposition s'adoucit quelque peu dans les salons royalistes-légitimistes, quand on sut que le comte de Chambord avait écrit au Pape : « Je demeure de plus en plus attaché au roc inébranlable, au représentant infaillible de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Pour ces théolo-

(1) Lettre du 7 février, au Directeur de la *Semaine religieuse* de Laval.

Digitized by Google

giennes, une parole du roi avait, en ces matières, plus d'autorité qu'un vote du Concile.

Les héros, on pourrait dire les idoles de l'opposition mondaine furent, parmi les Pères du Concile NN. SS. Dupanloup, Strossmayer, évêque de Diakovo en Croatie, Haynald, archevêque hongrois, et parmi les auxiliaires du dehors, le P. Gratry. Divers autres approchèrent de cette situation et parurent y arriver, mais leur succès fut passager.

Le R. P. Gratry, oratorien... libre, ancien aumônier de l'École normale, ancien directeur du Collège Stanislas, ancien élève de l'École polytechnique, était un homme de vrai mérite et surtout de grand charme. Louis Veuillot et l'*Univers* lui avaient été secourables lors d'anciennes luttes où son zèle et sa pétulance l'avaient engagé. Depuis bien des années, sans être personnellement brouillés, on s'était séparés. Devenu catholique libéral, ou du moins lié aux libéraux, puis académicien, le P. Gratry s'était joint comme volontaire aux troupes variées dont Mgr Dupanloup faisait flotter le drapeau. Depuis son entrée dans l'Église, cet homme d'esprit, de talent et de fougue s'était affirmé et certainement s'était tenu pour convaincu de l'infaillibilité personnelle du Pape. Comme on l'eût surpris et irrité (ce doux avait l'irritation facile) en lui disant qu'il pourrait faiblir sur ce point capital! Il faiblit, hélas! jusqu'à gêner les inopportunistes restés maîtres d'eux-mêmes et respectueux du Souverain Pontife.

Des opposants notables lui avaient monté la tête et persuadé que son intervention contre l'opportunité produirait un grand effet. Il les crut sans peine et entra résolument en campagne. Son talent d'écrivain, sa vivacité d'esprit, sa bonne renommée lui assuraient de nombreux lecteurs. L'opposition faisait donc en sa personne une précieuse recrue. Seulement le P. Gratry, homme de science, de style, maître en philosophie un peu vague, et en mathé-

Digitized by Google

matique, comme ci-devant polytechnicien, n'était pas homme de savoir solide et étendu en matière de théologie, de droit canon, d'histoire ecclésiastique. On l'aida. Candide et imaginatif, il travailla avec confiance et pétulance sur des notes qui n'étaient point sûres. Son début fut un écrit où il défendait impétueusement l'évêque d'Orléans contre l'archevêque de Malines. Le ton était triomphant et tout le parti trouva ce ton justifié. Ce fut un éclatant succès de presse et de salon. — Avez-vous lu Gratry? il faut lire Gratry, lisez donc Gratry, clamaient partout les inopportunistes.

La belle médaille eut promptement un désobligeant revers. Il y avait dans cette brochure un tel étalage d'érudition, une si belle assurance, et tant d'effets de style, que sans être grand clerc, on pouvait d'un premier coup d'œil y deviner du plaqué et du chrysocale. Louis Veuillot étant à Rome et du Lac dans sa famille, je dus dire le premier mot de l'*Univers* sur ce turbulent écrit. Ce fut tout un article dont j'extrais quelques lignes pour en marquer le ton et indiquer la situation qu'avait alors dans le monde catholique le séduisant P. Gratry.

« M. l'abbé Gratry, de l'Académie française, qui se qualifie indûment *prêtre de l'Oratoire,* intervient dans le débat sur l'infaillibilité par une première brochure intitulée : *Mgr l'évêque d'Orléans et Mgr l'archevêque de Malines : Lettre à Mgr Deschamps.* La *Gazette de France,* le *Moniteur* et la *France* ont eu la primeur de cet écrit, mais la *Gazette* seule le donne dès aujourd'hui en entier.

« Du moment où M. l'abbé Gratry prenait part à cette controverse, il devait le faire avec la fougue et l'étourderie de son esprit passionné et inconsistant. Il ne s'en est pas tenu là. Sa brochure est une œuvre de colère et de haine. On dira peut-être, et il doit lui-même le penser, que c'est avant tout une œuvre de science et de foi. La foi, d'autres que nous la jugeront. Quant à la science, on prouvera que M. l'abbé Gratry, très court de son propre fonds sur

Digitized by Google

l'histoire, n'a pas été aussi bien renseigné qu'il le croit... Aujourd'hui, il ne s'agit pas de discuter M. l'abbé Gratry, il faut le citer, afin de faire connaître le vrai caractère de son œuvre. On verra qu'il ne se borne pas à repousser toute définition de l'infaillibilité comme inopportune, mais qu'il parle contre l'infaillibilité elle-même et conteste au Concile le droit de la proclamer... Ses affirmations sont très carrées, ses textes très courts, ses conclusions très absolues. Quiconque le lira de confiance et ne cherchera aucun contrôle, pourra tenir la question pour vidée. Un examen attentif donnera d'autres résultats, et déjà nous pourrions signaler l'habileté fâcheuse que met M. Gratry à tenir pour non avenus divers arguments récemment produits contre ses précurseurs... S'il était connu de tout le monde comme il l'est des catholiques mêlés aux luttes des vingt-cinq dernières années, son écrit resterait odieux sans donner de grandes craintes et sans pouvoir exercer une grande action. On n'y verrait que le triste écart d'un bel esprit irrité, illuminé ; et l'on reconnaîtrait qu'il aborde l'histoire avec cette même imagination brillante et faible qui lui persuade, comme penseur, que le moment approche où nous causerons avec les habitants des étoiles.

« Malheureusement, M. l'abbé Gratry, grâce à son joli style, à sa faiblesse de vieille date pour les idées courantes et à sa métaphysique de salon, n'est pas sans influence. Cette influence est même d'autant plus étendue, que l'aimable auteur de tant d'ouvrages agréables à lire, quoique difficiles à comprendre, ne paraissait pas aux hommes de doctrine un adversaire qu'il fallût combattre sérieusement. On le laissait aller, voyant en lui un décor qu'il ne fallait pas toucher. C'est tout au plus si quelques épigrammes adoucies ont, de temps à autre, indiqué d'indispensables réserves.

« Cette situation privilégiée permet aujourd'hui à M. l'abbé Gratry de faire du mal. Le sait-il et le veut-il ?

Digitized by Google

C'est déjà trop d'être en droit de poser une semblable question; ne cherchons pas à la résoudre.

« Nous savons bien qu'il faut que des scandales arrivent, mais quand ils viennent de ceux dont on honore l'habit, il est dur de les voir arriver (1). »

A distance, cet accusé de réception peut paraître dur, surtout si l'on considère la situation hors ligne qu'avait l'abbé Gratry. Vu le ton de son travail et l'état des esprits, il parut modéré et vraiment il l'était. J'en fus félicité de Rome comme de France. C'est que la désinvolture fanfaronne, l'assurance extrême, inouïe, que montrait l'abbé Gratry sur un terrain où il titubait, provoquaient à fois l'irritation et le persiflage. Tous ceux qui lui répondirent s'y laissèrent aller. Louis Veuillot fut de ce nombre et y triompha d'autant plus complètement que sa puissante raillerie était mêlée de juste colère et d'émotion.

Pouvait-il en être autrement à propos d'un écrit, où ce prêtre en vue, ce religieux disait d'une leçon du bréviaire romain : c'est *mensonger*, c'est *intolérable*. « Jamais, il n'y eut en histoire une plus audacieuse fourberie, ni plus insolente suppression des faits les plus considérables... » Le bréviaire romain « résume une *longue suite de fraudes*, dans *un dernier et solennel mensonge...* »

« Il n'y a plus ici ni *science, ni raison, ni discussion, ni attention, ni opération intellectuelle quelconque ; c'est un vertige, c'est une ivresse qui ne sait plus discerner les objets!* » Tel était le ton de ce modéré. Et pour donner plus de poids à sa parole, pour mieux frapper Rome, il déclarait parler sur les ordres de Dieu : « Je crois fermement, disait-il, écrire ceci par ordre de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Imitant la tactique traditionnelle des sectaires qui pré-

(1) *Univers*, février 1870.

Digitized by Google

tendent rester chrétiens, Gratry se posait en serviteur dévoué et attristé de l'Église ; c'était pour la défendre qu'il attaquait l'école romaine, « une école d'erreur qui est *depuis des siècles* et surtout, en ce siècle, l'*opprobre de notre cause* et le fléau de la religion... etc., etc. » Pouvait-on rappeler trop sévèrement à l'ordre le prêtre qui parlait ainsi, pour avoir raison du Pape et du Concile? C'était justice d'être dur et charité de railler, en lui, le rêveur, l'illuminé qui se déclarait en relation avec les étoiles.

Le bruit d'une intervention éclatante de l'abbé Gratry avait été répandu à Rome par Mgr Dupanloup et ses amis. Louis Veuillot nous l'avait annoncé le jour même où je saluais dans l'*Univers* l'entrée en scène du semi-oratorien :

« La forte école gallicane, nous écrivait-il, depuis quelque temps si malheureuse, est menacée d'un nouveau désagrément. C'est un livre polémique écrit en sa faveur par un aimable prêtre littéraire, homme de bonne compagnie et de grand talent, mais sujet à voyager dans les astres, d'où il se laisse tomber quelquefois. Tout à coup, l'on ne sait pourquoi, ce gracieux rêveur s'est senti gallican, et soudain, sans avertir personne, il s'est précipité vers son encrier plein d'étoiles, pour en tirer des arguments contre l'archevêque de Malines et contre l'archevêque de Westminster... Le livre va paraître. Il sera surprenant ».

Deux jours plus tard, Louis Veuillot, ayant lu l'article de l'*Univers* et les extraits que nous avions reproduits, nous écrivait : « Je savais que M. Gratry composait un livre, et je savais aussi que le livre était mauvais et injurieux; mais je n'aurais jamais pensé que ce pacifique pût aller jusqu'à la frénésie, ni que l'esprit académique dût faire un pareil ravage dans sa tête d'oiseau bleu. Bien plus, avertissant ses amis, j'avais espéré que leur piété, tout au moins leur prudence, le détournerait d'une entreprise où ni lui ni eux n'ont à espérer que l'odieux et le ridicule.

Digitized by Google

Il est trop tard, l'heure de la réflexion est passée. *Necesse est ut veniant scandala* (1). »

Après avoir lu tout ce « livret » écrit « sur l'ordre de Dieu » Louis Veuillot ajoutait : « En vérité, je ne vois pas ce que le P. Gratry peut répondre à l'argument par lequel on rétorque son inspiration ou son illumination. Il assure qu'il a reçu de Dieu l'*ordre* d'écrire ce qu'il a écrit : *quod gratis affirmatur gratis negatur*. Jusqu'à ce qu'il ait montré des papiers bien en règle, que dira-t-il à ceux qui lui prouveront, pièces en mains, que Dieu leur a donné des ordres tout contraires? et ceux-là ne manqueront point... Pascal prétendait bien avoir écrit sous la dictée de Dieu : il avait écrit sous la dictée des Jansénistes et reçu d'eux aveuglément des notes sujettes à caution... Quand l'abbé Gratry verra tout à l'heure ce qu'on lui a fait dire, il sera bien mal à son aise et, ne tiendra pas longtemps. J'en suis convaincu, et pressé par l'heure, je termine en jetant une larme sur cette douce figure qui se barbouille si malencontreusement d'encre allemande. »

Le Père Gratry tint plus longtemps que ne le prévoyait Louis Veuillot; cependant, il n'alla pas jusqu'au bout de son programme; il avait annoncé sept lettres; après la quatrième, il sut se taire; mais c'est seulement en novembre 1871 qu'il écrivit à l'archevêque de Paris, M^gr^ Guibert : « J'accepte, comme tous mes frères dans le sacerdoce, les décrets du Concile du Vatican; tout ce que sur ce sujet, avant la décision, j'ai pu écrire de contraire aux décrets, je l'efface. »

Dans cette polémique, l'abbé Gratry, au point de vue des faits, des principes, des déductions, ne fit guère que suivre les Allemands. Le prétendu nouveau dont il se croyait armé manquait de nouveauté comme de valeur. Il en reçut maintes preuves. Mais, par la forme, ces redites constituaient pour les lecteurs français une œuvre nouvelle

(1) *Rome pendant le Concile*. t. I, p. 123.

Digitized by Google

plus dangereuse que tous les écrits antérieurs mal traduits de l'école allemande. Une réfutation était donc nécessaire. Il y en eut plusieurs. L'une d'elles, celle de Dom Guéranger, était écrasante. Sauf les opposants forcenés ou assez ignorants pour être fermés à toute preuve d'ignorance, tout le monde en convint. Du reste l'abbé Gratry avait tellement dépassé la mesure qu'aucun des évêques inopportunistes ne voulut l'encourager tout haut. On a prétendu que plusieurs lui avaient dit tout bas : bravo! C'est possible, mais le certain, c'est que Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, fut le seul prélat français connu comme l'ayant applaudi, et qu'il en fut navré. L'incident doit être noté. L'abbé Gratry l'ayant charmé, enlevé, il lui adressa ce billet échauffé :

« Rome, 25 janvier 1870.

« Mon Révérend Père,

« Jamais parole plus puissante inspirée par la conscience et le devoir n'est arrivée plus à propos que la vôtre. Je vous en remercie pour ma part comme d'un grand service rendu à la religion et à l'Église.

« Le mal est tel et le danger si effrayant que le silence deviendrait de la complicité. A toutes les voix qui s'élèvent dans le Concile avec une force et une liberté vraiment épiscopales, vous avez uni la vôtre, qui est arrivée pour nous fortifier, en provoquant l'admiration de tous les amis de la vérité...

« Aug., *évêque de Saint-Brieuc.*

« *P.-S.* — Jamais on ne réfutera le fait principal des trois Conciles œcuméniques et des Papes à leur prise de possession. Attendez-vous à tous les outrages. C'est le sort de la vérité en face de la passion. »

Un auteur n'est point porté à céler les billets où son

Digitized by Google

œuvre est louée, l'abbé Gratry laissa traîner celui-ci et même le montra. Des admirateurs en firent des copies, il courut les salons, d'où il tomba naturellement dans un journal ami. Un télégramme instruisit Mgr David de cette publication. L'ardent prélat qui, réflexion faite, reconnaissait *in petto* avoir donné une adhésion compromettante, adressa vite à l'*Univers* cette dépêche :

« *Rome 1er mars, 11 h. 25 : Au directeur du journal l'« Univers ».*

« Je m'oppose absolument à la publication d'une lettre toute privée qui ne pourrait être livrée au public que par un abus de confiance. — Évêque de Saint-Brieuc. »

Mgr David avait parlé trop tôt et sa dépêche venait trop tard. Je lui répondis :

— « *A Mgr David, Rome, Piazza di Profetti.*

« Lettre publiée d'abord par plusieurs feuilles départementale, reproduite par plusieurs journaux parisiens. — Eugène VEUILLOT. »

L'*Univers* donna ces deux télégrammes. Ils eurent dans le diocèse de Saint-Brieuc et à Rome un succès dont Mgr David ne me sut nul gré (1).

Par ce désaveu effaré, Mgr David condamnait plus que personne le pamphlet qu'il avait d'abord admiré. Son émotion mit ses adversaires en joie. Élise m'écrivait : « La peur de Saint-Brieuc amuse et réjouit tous les évêques indignés de sa lettre et fort heureux qu'elle ait été publiée. »

A Rome, entre les membres du Concile et le nombreux personnel ecclésiastique qui les entourait, le blâme dans les conversations était pour ainsi dire général. Les trois quarts au moins des opposants s'élevaient en termes très

(1) Un autre Père du Concile, Mgr Strossmayer, évêque des Croates, avait aussi écrit très vite à l'abbé Gratry et sa lettre fut également publiée. Il ne dit mot. Même si cette publication le gênait, il n'était pas homme à s'en plaindre tout haut.

Digitized by Google

nets et même très durs contre cet auxiliaire compromettant. Ceux qui ne le reniaient point absolument plaidaient avec quelque embarras, et comme par charité ou amitié personnelle, les circonstances atténuantes. On portait à sept ou huit à peine les Pères qui, sans l'approuver pleinement, le défendaient, en prétendant qu'au fond tous les évêques opposants pensaient comme eux. Non. La grande majorité de la minorité voulait s'en tenir à l'inopportunité. Les arguments de Gratry, les écarts enflammés de son style, le tapage de ses admirateurs du dehors, allant plus loin, devaient effrayer, écarter les inopportunistes qui n'admettaient pas qu'on pût les croire ou les dire anti-infaillibilistes. La lettre et la dépêche de M^gr^ David indiquent cet état des esprits. L'évêque de Saint-Brieuc eût été moins ému s'il n'avait pas compris que tout le monde le blâmerait.

Sa dépêche fut suivie d'explications où, pour défendre son « honneur épiscopal », il déclarait avec mauvaise humeur et embarras que ses félicitations n'avaient pas la portée qu'on leur donnait; puis il affirmait que le dévouement à l'Église et *au Vicaire de Jésus-Christ* était chez lui un *sentiment invincible auquel il donnerait sa vie.*

Il parlait ainsi un peu pour Rome et beaucoup pour calmer son clergé. Ce fut en vain. Prêtres et fidèles signèrent avec un zèle passionné des adresses au » Pape infaillible » et nos listes de souscriptions pour les frais du Concile se couvrirent dans tout le diocèse d'offrandes où l'évêque vit à bon droit des protestations.

Du côté de la majorité, il y avait unanimité, non seulement pour condamner l'abbé Gratry, mais pour faire peser la responsabilité de sa campagne sur M^gr^ Dupanloup et sur M^gr^ Darboy. Cependant on ne put citer alors, ni de l'un ni de l'autre, une parole publique ayant le caractère d'une approbation ou d'un encouragement. Ils se turent même quand plusieurs évêques frappèrent solennellement et très sérieusement le trop ardent brochurier.

Digitized by Google

Ce fut l'évêque de Strasbourg, Mgr Raëss, qui prit l'initiative de ces condamnations régulières.

Par mandement daté du 1er février 1870 et devant « être lu en chaire », le savant prélat, une des lumières du Concile, considérant que l'abbé Gratry avait appartenu à son diocèse, condamna ses deux premières lettres comme renfermant *des propositions fausses, scandaleuses, outrageantes,* pour l'Église, *ouvrant la voie à des erreurs déjà condamnées, téméraires et sentant l'hérésie... Il défendait* à ses prêtres et aux fidèles de les lire, de les propager, de les conserver chez eux... (1).

Ces flétrissures et défenses étaient précédées d'une analyse avec brèves citations très justificatives. Les évêques d'Arras, de Quimper, du Mans, de Saint-Claude, de Nîmes, de Saint-Dié, de Liège, de Montauban, de Versailles, de la Réunion, etc., adhérèrent tout de suite par des déclarations officielles et publiques à ce mandement (2). Il y eut bien d'autres adhésions et félicitations. Pie IX se montra satisfait de l'acte de Mgr Raëss et du mouvement qu'il suscitait. L'abbé Gratry affecta de ne pas s'en inquiéter beaucoup; mais, après la publication précipitée d'une troisième lettre déjà écrite en partie, il s'arrêta; puis deux mois plus tard, il y en eut une quatrième qui sentait la défaite, et ce fut fini.

Parmi les incidents notables qui marquèrent la première phase du Concile, celui-là prit place au premier rang. Louis Veuillot, que Gratry avait attaqué, dut s'en occuper plusieurs fois. Voici l'une des pages qu'il y consacra :

« La troisième lettre du P. Gratry m'est arrivée hier. Elle n'est pas de nature à modifier le jugement que Mgr l'évêque de Strasbourg et plusieurs de nos prélats ont porté sur les deux autres.

1. *Univers*, 28 février 1870.

2. Voir l'*Univers* de mars 1870. Il est rempli d'articles, de lettres, de documents sur cette affaire.

Digitized by Google

« Voici aujourd'hui les lettres approbatives de Mgr Strossmayer et de Mg David, évêque de Saint-Brieuc, à l'occasion de la première. Elles ne produiront pas une médiocre sensation dans Rome.

« On connaissait ici, depuis quelques jours, le texte de ces lettres, conforme à celui qui a été envoyé de Paris aux journaux des départements; mais peu de personnes l'avaient pu voir, et beaucoup doutaient que cela fût possible, parce que le P. Gratry semble dépasser tout à fait ce qu'un prêtre peut dire, et à plus forte raison ce qu'un évêque peut approuver. Parmi ceux qui avaient ces pièces en main, on citait Pie IX lui-même, on disait qu'en lisant notamment la lettre attribuée à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, il n'avait pu se retenir de pleurer.

« Cela est triste, en effet; mais aussi, bien des choses sont éclairées par ces manifestations. Mieux vaut savoir où l'on en est.

« Quant au P. Gratry, s'il a parié de se rendre à la fois risible et odieux, il peut s'arrêter, la gageure est gagnée. Il est risible par ses découvertes, odieux par l'usage qu'il en fait. »

Que l'on se reporte aux écrits de Gratry, fond et forme; que l'on songe au but qu'il voulait atteindre, aux applaudissements qu'il recevait, et l'on approuvera ces sévérités.

Tandis que des réclamations et des condamnations s'élevaient de tous côtés contre les écritures de Gratry, les meneurs de l'opposition travaillaient passionnément à les répandre; ils avaient une caisse assez bien fournie, pour en faire d'abondantes distributions gratuites. Ces envois partaient d'Orléans; le timbre de la poste le disait. L'*Univers* le nota avec preuves à l'appui, en publiant les protestations indignées et signées de prêtres révoltés d'avoir reçu de tels présents (1). Mgr Dupanloup était à Rome, mais il

(1) Voir notamment les numéros des 1 et 7 février 1870.

Digitized by Google

avait laissé à Orléans tout un personnel de grands vicaires et de secrétaires aussi passionnés que lui-même. Ces zélés agissaient-ils de leur propre mouvement ou par ordre? La question doit être posée. En effet, plus tard, il a été établi que Mgr Dupanloup, qui laissa écraser Gratry sans dire mot, était pour beaucoup dans son odieuse campagne. Trois prêtres de l'Oratoire, les Pères Lescœur, Mariotte et Chauvin en ont témoigné. Ce dernier, dans son intéressant volume apologétique sur Gratry, cite de son héros ces deux lignes adressées à Montalembert : « L'évêque d'Orléans a tout lu et me *conjure* de ne pas perdre une minute pour publier partout (1). »

Ainsi ces écrits audacieux et ignorants où Rome était outragée avec frénésie, où l'infaillibilité était repoussée comme le couronnement d'une école de mensonge, Mgr Dupanloup les avait revus et voulus; il avait demandé qu'ils fussent *publiés partout;* et ses auxiliaires soumis restés à Orléans partout les envoyaient. Comment ne pas voir là une complicité?

Pour régler suffisamment cette campagne de Gratry, où l'on vit une fois de plus le vieux gallicanisme et le libéralisme catholique s'unir contre Rome, il faut noter que Montalembert et Falloux et toute l'école laïque du *Correspondant* acceptèrent, louèrent, propagèrent les pamphlets de Gratry. Dans une lettre dont il voulut la publicité et qui fut son dernier cri de guerre, Montalembert s'associa pleinement à l'œuvre emportée de l'ex-oratorien.

« Sans pouvoir, ni vouloir, écrivit-il, entrer dans la discussion de la question qui va se décider au Concile, je salue avec la plus reconnaissante admiration, d'abord le grand et généreux évêque d'Orléans, puis les prêtres éloquents et intrépides qui ont eu le courage de se mettre

(1) *Le Père Gratry*, par le R. P. A. Chauvin, de l'Oratoire, p. 130.

Digitized by Google

en travers du torrent d'adulation, d'imposture et de servilité où nous risquons d'être engloutis. Grâce à eux, la France catholique ne sera pas restée trop au-dessous de l'Allemagne, de la Hongrie et de l'Amérique. Je m'honore publiquement et plus que je ne puis dire de les avoir pour amis, pour confrères à l'Académie. Je n'ai qu'un regret, celui d'être empêché par la maladie de descendre dans l'arène à leur suite... Je mériterais ainsi ma part, et c'est la seule ambition qui me reste, dans ces *litanies d'injures* journellement décochées contre mes illustres amis par une portion trop nombreuse de ce pauvre clergé qui se prépare de si tristes destinées... (1). »

A ces témoignages fiévreux d'approbation étaient jointes des marques de mépris pour toute l'école ultramontaine. L'*Univers* y avait sa grande part. Le couronnement, le mot de la fin frappait le Pape. Montalembert, après avoir rappelé les anciens combats, disait que « Parisis, Salinis, morts depuis quelques années, et les *théologiens laïques* leurs disciples, avaient trahi nos *libertés,* nos *idées,* nos *principes* devant Napoléon III, et le tout, « pour en venir ensuite à immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire, à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican ».

Ces déplorables paroles firent grande sensation. Les esprits étaient trop montés pour qu'on ne s'attendît point à des excès, mais celui-ci passait la mesure redoutée. Du côté de nos amis ce fut de l'affliction et de la stupeur. Chez les catholiques libéraux, sauf quelques exaltés, il y eut gêne et inquiétude : comparer le Pape infaillible à une idole, c'était compromettre l'opposition. Quant aux neutres et aux politiques qui suivaient ces importants débats en penseurs, en hommes d'État, en dilettantes, ils s'étonnèrent que Montalembert lui-même fût allé aussi loin. On pensa généralement que ce manifeste, écrit dans une heure de colère, avait été publié sans son assentiment.

(1) Ces deux mots « litanies d'injures », soulignés par Montalembert, visaient les souscriptions de l'*Univers* pour les frais du Concile.

Digitized by Google

Hélas ! non. Cette pièce, datée du 1er mars 1870, il l'avait écrite pour le public, et ce fut par sa volonté persévérante que, sur mon refus de l'insérer, elle parut le 8 dans la *Gazette de France*. Elle était adressée à un jeune avocat, M. L. Lallemand, catholique dévoué, qui dans un sentiment très louable, s'était permis d'exprimer au grand orateur sa surprise et son regret de le voir dans l'opposition avec les ultra-gallicans. Montalembert, non content de lui répondre par l'affirmation développée de son adhésion à Gratry, lui avait demandé de publier sa lettre dans l'*Univers*. M. L. Lallemand me fit avec chagrin cette communication. Je connaissais trop bien notre ancien chef, pour être très surpris de ce coup, mais j'en fus affligé. Mes vieux sentiments de respect, de dévouement, d'affection, n'étant point morts, je refusai de publier des déclarations que son illustre auteur devrait regretter; je tenais à couvrir les écarts de l'homme que nous avions tant aimé et tant glorifié. M. Lallemand fut de mon avis, et le lendemain il m'écrivit :

« 1 mars 1870.

« Monsieur,

« J'ai suivi le conseil que vous avez bien voulu me donner hier au soir, je viens de répondre à M. de Montalembert que j'ai entrevu avec terreur le parti que les ennemis de l'Église pourraient tirer de sa lettre, et que je le prie de la publier lui-même, s'il le juge convenable; je n'aurais ainsi à me reprocher aucune participation directe à un acte dont les conséquences peuvent être si funestes.

« Maintenant Dieu agira pour le plus grand bien de son Église, et peut-être pouvons-nous conserver l'espoir qu'il touchera le cœur d'un homme qui l'a si bien servi et qui a combattu si longtemps pour sa cause. »

Trois jours plus tard, cette malheureuse lettre parut

Digitized by Google

dans la *Gazette*. Je la reproduisis tout entière dans l'*Univers* en signalant sans les discuter les emportements injurieux qui nous visaient.

« ... Le plus grand chagrin, disais-je, que les violences de M. de Montalembert et ses insultes — il s'oublie jusque-là — aient jamais causé aux rédacteur sde l'*Univers*, c'est celui d'avoir quelque chose à lui pardonner. Il est toujours resté pour nous l'homme des bons combats. Et c'était justice. D'autres, parmi les anciens catholiques militants passés au libéralisme, poursuivaient sous le drapeau catholique des buts particuliers. Ils étaient des hommes de parti ou songeaient à leurs propres intérêts. M. de Montalembert était l'homme de la cause. Aussi l'a-t-il servie mieux que personne, et s'est-il fait dans nos esprits et dans nos cœurs un fond de respectueuse sympathie que dix-huit années d'écarts et de violences n'ont pu épuiser complètement.

« Ces sentiments ne sont pas seulement les nôtres ; ils sont ceux de tous nos lecteurs, particulièrement de ce clergé, de ce *pauvre clergé*, que M. de Montalembert ose accuser de versatilité et d'ingratitude. A-t-il donc le malheur d'ignorer quelle reconnaissance on lui garde dans « l'école ultramontaine » et combien de prières s'élèvent chaque jour pour lui des rangs de cette milice sacerdotale dont il se prétend méconnu et dont il attend, dit-il, des *litanies d'injures?* Non, non, Monsieur le Comte, il n'y aura pas de litanies d'injures, il y aura redoublement de prières... (1). »

Louis m'écrivit au sujet de cet article : « Tu as parfaitement répondu à Montalembert ; l'applaudissement est unanime et ardent. »

A ces deux mots de mon frère, j'ajoute quelques lignes de notre sœur où l'on voit les sentiments que les ultramontains gardaient à leur ancien chef devenu ennemi : « Les

(1) *Univers*, 9 mars 1870.

Digitized by Google

évêques du Séminaire français ont été ravis. Quimper m'a dit ce matin : « Mademoiselle, quel bon article a fait M. Eu-« gène ; son frère n'aurait pas fait mieux et ce n'est pas peu « dire ; il est parfait, parfait, nous avons été bien heureux « nous autres amis. Les adversaires eux-mêmes ont carré-« ment admiré. » Le bon évêque avait les yeux pleins de larmes en me priant de te *remercier* et de te bien dire le sentiment général. »

En tête de ce même numéro de l'*Univers* où je montrais, bien à regret, Montalembert rapprochant le Pape d'une idole, se trouvait en gros caractère une dépêche annonçant que le *schema* de l'infaillibilité venait d'être distribué aux Pères du Concile. Cette dépêche se terminait ainsi : « Grande joie à Rome ! » Vingt ans plus tôt, Montalembert eut partagé cette joie. Ce jour-là, il y vit un reproche ou une ironie ; c'était uniquement une coïncidence.

Les journaux ennemis de l'Église, le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, le *National*, etc., louèrent la lettre de Montalembert. Leur contentement trop légitime n'étonna personne. Mais le cri de triomphe que poussa le *Correspondant* fut une surprise et une lumière pour les modérés qui, tout en s'alliant à l'opposition, voulaient sincèrement respecter le Concile et le Pape. Ils trouvèrent que l'organe officiel des chefs de parti allait trop loin, en s'écriant : « Nous désirons que cette belle page prenne place dans la collection du *Correspondant*... A ce moment si triste où les violences d'une cabale trop longtemps ménagée se déchaînent avec rage contre les plus illustres serviteurs de l'Église dans l'épiscopat et dans la société civile, M. de Montalembert a voulu sa part d'injures et de calomnies. Que notre héroïque maître et ami se rassure, il l'aura !... Rien de plus beau, s'il est encore permis de citer Bossuet, que le spectacle de cette « âme guerrière » toujours maîtresse de ce corps qu'elle soutient contre les assauts d'un mal obstiné.... »

Voilà où en étaient les politiques et les sages du *Corres-*

Digitized by Google

pondant, formant contre l'*Univers* l'école de la modération et de la charité!

L'enthousiaste et furieuse adhésion de Montalembert aux frénésies de Gratry venait d'arriver à Rome et y était l'objet de toutes les conversations, lorsqu'une dépêche y annonça la mort en quelque sorte subite de l'ancien chef du parti catholique. Ce fut un saisissement dans tous les groupes français et au Vatican. Les discussions engagées sur son dernier acte s'arrêtèrent. Ceux qui triomphaient de sa lettre n'osaient plus la louer ; ceux qui la déploraient ne voulaient plus en parler. Il y eut accord pour rappeler et glorifier ses premiers combats. C'est ce qu'avait fait tout de suite l'*Univers*. La nouvelle de sa mort y fut donnée par Léon Aubineau. Voici les dernières lignes de l'article où il exprimait les sentiments de tous :

« M. de Montalembert a été de tous les laïques de ce temps, celui qui a rendu à l'Église les services les plus grands et les plus dévoués. Aucun de nos lecteurs ne l'oubliera ; et tous recommanderont de toutes leurs forces, au tribunal de la miséricorde de Dieu, l'âme de ce vaillant champion de l'Église qui a rendu tant de services à sa cause.

« *Parce Domine, parce populo tuo* (1). »

Tandis que nous imprimions ces lignes à Paris, Louis Veuillot nous écrivait de Rome :

« On a appris hier soir la mort de M. de Montalembert. Avec quelle douleur, avec quelle stupeur ! Je ne sais s'il est un évêque, un prêtre dans Rome qui n'ait offert ce matin le Saint Sacrifice pour ce grand serviteur de l'Église, tombé dans un moment d'ombre funeste. Taisons-nous. C'est la plus cruelle situation où son inimitié nous ait pu réduire, de n'avoir point la consolation de le louer et de le pleurer comme il l'a tant mérité. Mais cette nécessité d'aujourd'hui ne nous défend ni le respect, ni le bon sou-

(1) *Univers* du 14 mars 1870

Digitized by Google

venir, ni la prière, ni l'espoir, et nous lui rendrons témoignage un jour comme il nous rend témoignage à présent. »

Pie IX avait maintes fois signalé, loué, glorifié en Montalembert un défenseur hors ligne de l'Église ; il l'avait toujours fait avec la bonne grâce, la chaleur, l'élévation qui donnaient à sa parole tant de charme et d'autorité. Cependant, depuis le premier Congrès de Malines, le grand orateur catholique devenu d'ultramontain ultra-libéral n'était plus son homme ; il le tenait en suspicion. Certes, il ne doutait ni de son zèle ni de sa fidélité, mais il redoutait des écarts, des emportements. La conduite de Montalembert au sujet du Concile avait justifié ces craintes et le mot sur « l'idole du Vatican » venait de combler la mesure. Pie IX, qui ne savait pas feindre, en apprenant la mort de ce brillant serviteur, mêla, à l'expression de ses regrets, une observation qui parut sévère ; il indiqua que Montalembert avait eu parfois trop de *superbe*.

Cette réserve colportée et aggravée fit du bruit. D'autre part, les membres les plus passionnés du groupe français de l'opposition, secondés par Mgr de Mérode, voulurent, sous forme de service religieux, rendre à la mémoire de Montalembert un hommage que l'opinion publique pourrait appliquer autant pour le moins à l'approbateur ardent des pamphlets de Gratry qu'à l'illustre défenseur de la liberté religieuse et de tous les droits du Saint-Siège. L'autorité ecclésiastique n'entendant pas qu'une cérémonie pieuse pût dégénérer en manifestation approbative de paroles et d'actes, comme le dernier écrit de Montalembert, cette cérémonie fut contremandée et remplacée par un service solennel qu'ordonna le Pape, auquel il assista, et dont il fit les frais. De cette façon les anciens services étaient reconnus, l'admiration et l'affection étaient exprimées, le reste entrait dans l'oubli par la porte du pardon.

Il y a lieu de placer ici une page de notre chroniqueuse, faisant écho à de nombreux évêques :

Digitized by Google

« Bonjour, frère. J'ai reçu beaucoup d'évêques, tous ravis de ton article que la mort de M. de Montalembert a rendu *plus bon* encore, et charmés de la grande, noble, chrétienne tenue de l'*Univers*, en grand deuil (1). Oui, frère, l'*Univers* fait grande figure, les amis sont charmés, charmés et fiers ; les adversaires, plus faibles ou sots que pervers, sont embarrassés; les ennemis furieux à leur ordinaire, et les femmes dirigées par les furieux plus crétines, plus enragées que jamais, humiliées qu'elles sont de votre douleur, et écrasées sous le mépris très largement donné à leurs patrons.

« Grand tapage hier dans Rome. On avait annoncé un service pour M. de Montalembert, à l'*Ara cœli*, c'est-à-dire au « Capitole », avait dit M. Bougaud (2) à Saint-Louis des Français où il prêche très pauvrement le Carême. Des billets avaient été envoyés à domicile, mon frère en avait reçu un tout semblable à une annonce, aucun parent n'était nommé, ce qui a permis à plusieurs d'affirmer que les billets avaient été envoyés par Mgr Dupanloup, tandis que d'autres en remerciaient Mgr de Mérode, tout à fait l'ami de Félix, qui a dû un instant faire un discours. Mgr Bastide jure qu'il a tant supplié d'écarter l'évêque d'Orléans que Mgr de Mérode a cédé. Le Saint-Père, averti des projets des opposants, a fait dire au prélat Mérode qu'il eût à décommander le service, et à trois heures et demie, au moment où M. Bougaud annonçait le service à l'*Ara cœli*, c'est-à-dire au Capitole, le secrétaire de Mgr de Mérode portait à l'*Ara cœli* l'ordre de mettre à bas toutes les tentures. On raconte que Mgr de Mérode a voulu insister auprès du Saint-Père, que le général des franciscains de l'*Ara cœli* a pareillement voulu obtenir de célébrer le service, et que le Saint-Père a fermement répondu : « Qu'on ne me dérange « plus !... »

Je dois noter un autre incident non moins caractéris-

(1) L'*Univers* avait paru encadré de noir.

(2) Alors vicaire général de Mgr Dupanloup.

Digitized by Google

tique et qui causa aussi beaucoup d'émotion. Le comte de Falloux avait nécessairement félicité Gratry de son pamphlet. La *Gazette d'Augsbourg*, le grand organe allemand des inopportunistes, prétendit connaître sa lettre et y signala tout un programme se résumant ainsi : « L'Église n'a pas encore fait sa révolution de 89, et elle a besoin de la faire. » Pie IX, dans un discours officiel, releva cette phrase et s'écria : « C'est un blasphème! » La sensation fut profonde. Elle eut de l'écho partout et souleva dans la presse de violents débats. M. de Falloux, vivement interpellé, répondit, sans assez de hâte, qu'il n'avait ni dit, ni écrit, ni pensé ce qu'on lui attribuait. Les circonstances demandaient qu'il fût moins bref. Ce fut en vain qu'on le pressa de donner son texte. L'abbé Gratry et la *Gazette d'Augsbourg* restèrent comme lui muets sur ce point. Le propos désavoué étant dans la note des deux personnages mis en cause et du journal qui voulant les servir les avait trahis, on conclut généralement de cette réserve « qu'il y avait quelque chose ». Falloux le sentit et, pour mieux se couvrir, il pria Mgr Freppel de porter au Pape sa protestation. Pie IX répondit que, si la proposition qu'il avait justement condamnée n'était pas de M. de Falloux, ce n'était pas M. de Falloux que la condamnation frappait.

Un ami intime et l'un des panégyristes de Falloux, le marquis de Castellane, parlant de ce qu'il lui avait *plus de vingt fois* entendu dire au sujet du Concile, a écrit ceci : « Il a toujours nié avoir dit cette phrase que Pie IX trouva bon un jour d'anathématiser : *Il est temps que l'Église catholique fasse sa révolution de 1789*; s'il ne l'a pas dite, l'on peut affirmer qu'il l'a pensée (1). »

Le livre posthume de Falloux, les *Mémoires d'un Royaliste*, autorise l'affirmation du marquis de Castellane. L'auteur y parle avec une hauteur dédaigneuse de Pie IX,

1 *Nouvelle Revue*, 1er mai 1888.

Digitized by Google

ce « Louis XVI dont le voyage de Varenne avait réussi ».

Non, Pie IX n'avait rien de Louis XVI. Jamais il ne montra plus d'autorité, plus de fermeté, plus de suite et de sérénité dans les idées que durant le Concile. Des écrivains catholiques et des personnages du monde politique ou religieux ont dit alors et depuis, à bonne intention, qu'il avait assisté aux débats de l'auguste assemblée avec une impassibilité où l'on aurait pu voir de l'indifférence, et cela afin qu'on ne pût l'accuser d'avoir pesé sur les votes. Même parmi les Pères, quelques modérés voulurent croire que le Pape, en n'exigeant point que la question de l'infaillibilité fût tout de suite posée et résolue, indiquait qu'il en accepterait sans peine l'ajournement indéfini. Cette attitude n'était point celle que devait prendre, ne fut pas celle que prit le Vicaire infaillible de Jésus-Christ. Est-ce qu'il pouvait y avoir là pour le Pape Pie IX une question personnelle lui imposant la neutralité? Du jour de la convocation au jour du vote, il appuya constamment les infaillibilistes absolus. Il savait de science certaine que l'heure de la promulgation du dogme était venue. La situation que les événements politiques allaient faire au Chef de l'Église l'imposait. Les inopportunistes sincères ne tarderaient pas à reconnaître, de raison comme de foi, cette opportunité.

Si Pie IX ne voulut pas intervenir par des actes d'autorité dans les travaux du Concile, s'il ne pressa point la mise à l'ordre du jour de la grande question, il trouva bon de marquer son sentiment. Affable, ouvert, souverain et père envers tous, il fit cependant voir ses préférences : toujours les inopportunistes sortirent gênés de ses audiences, tandis que toujours les partisans déclarés de la prompte affirmation du dogme furent satisfaits et encouragés.

Jusqu'à l'ouverture du Concile, les futurs opposants avaient dans leurs écrits été débordants d'amour, de dé-

Digitized by Google

vouement, de respect pour le Pape. S'ils ne pouvaient, murmuraient-ils, se défendre de toute incertitude sur la conduite à tenir, leur indécision ne portait aucune atteinte à leur esprit de soumission. Le Concile n'aurait point, en principe, de membres plus foncièrement infaillibilistes, plus désireux de l'union, plus résolus à garder en tout une parfaite modération. Pie IX, très bien informé et très pénétrant, ne comptait pas sur tant de calme; il prévoyait, au contraire, des luttes et fortifia sans cesse le zèle de ceux dont il était sûr. Cette situation, je l'ai déjà indiquée par quelques faits ou propos d'ordre intime, j'en veux rapporter d'autres.

L'évêque de Nîmes, Mgr Plantier, l'un des militants les plus en vue de la majorité, fut, vers la fin de janvier, assez gravement malade. Pie IX, non content de faire prendre chaque jour de ses nouvelles, alla le voir. C'était un événement. L'*Univers* l'annonça par dépêche.

« Rome, 24 janvier, 6 h. 5 m.

« Ce soir, le Saint-Père s'est rendu au Séminaire Français pour visiter Monseigneur l'évêque de Nîmes, assez gravement malade. Il est resté vingt minutes en tête-à-tête avec l'illustre évêque. Il lui a dit en entrant : « C'est bien « de visiter les malades, on gagne des indulgences et on « en apporte. » Le Saint-Père a ensuite admis au baisement du pied les évêques et les autres personnes qui avaient la fortune de se trouver là. Au P. Ramière, jésuite, il a fait compliment de ses derniers écrits. Aux abbés Lémann il a dit : *Vos estis filii Abrahæ! Et ego!* » (1).

Cette visite et le long entretien qui l'avait marquée firent beaucoup parler. Avant que l'on pût savoir à peu près ce que le Pape avait dit à l'évêque, tout le monde y vit

(1) Le dernier écrit du P. Ramière était une brochure solide et très vive sur la question de l'infaillibilité. Les frères Lémann étaient deux juifs convertis et ardents infaillibilistes.

Digitized by Google

une manifestation infaillibiliste du Saint-Père. On ne pouvait s'y tromper. Louis Veuillot fut informé tout de suite de cette grosse nouvelle. De là sa dépêche que suivit le jour même le complément dicté à notre sœur :

« Il nous a semblé bon de vous dire tout de suite la manifestation infaillibiliste du Saint-Père, qui n'a point visité Nîmes pour le simple plaisir de gagner et de porter des indulgences, mais bien pour dire à tous son estime et sa tendresse à Mgr Plantier en raison des services qu'il a rendus à l'Église et de la fermeté avec laquelle il a proclamé et défendu l'infaillibilité. Le bon Père d'Alzon (1), d'un zèle admirable pour l'*Univers*, est venu ici dès que le Saint-Père a quitté le Séminaire Français, sans essayer de savoir toute la conversation; mais il savait déjà qu'il avait été question de Mgr Strossmayer, qui, le matin même, avait chanté Orléans en plein Concile pendant une heure. Mgr de Nîmes, après ce bon tête-à-tête de vingt minutes, ne pouvait plus dire une parole; le silence absolu lui est d'ailleurs ordonné. Il a pu parler aujourd'hui. Nous saurons ce soir tout ce qu'il pourra dire de la conversation du Saint-Père. Point mauvais pour l'*Univers* que Mgr Plantier ait dîné ici, lorsqu'il était déjà assez malade pour ne voir que ceux qu'il honore et chérit particulièrement (2). »

Louis Veuillot sut bientôt que, dans sa conversation avec Mgr Plantier, Pie IX avait été très infaillibiliste, sans se montrer très sévère pour les opposants. Une discussion prolongée et même passionnée ne lui déplaisait point.

Cette visite à l'évêque de Nîmes fit d'autant plus de bruit dans le monde du Concile que, depuis quatre ou cinq jours, il y était grandement question d'un entretien particulier du Saint-Père avec le chef le plus agité de l'opposition. Au cours d'un rapport sur les choses du jour, Pie IX ayant dit à Mgr de Mérode qu'il verrait volontiers l'évêque

(1) Grand vicaire et bras droit de Mgr Plantier.
(2) Lettre du 25 janvier 1870.

Digitized by Google

d'Orléans, celui-ci était accouru. Convaincu qu'on ne pouvait longtemps se passer de lui et que tout devait tourner selon ses désirs, l'ardent prélat crut que son jour était enfin venu, et, au lieu d'attendre une question du Pape, il aborda tout de suite le sujet qui lui tenait au cœur : « Très Saint-Père, il faut prendre au plus vite des mesures contre la *Civiltà* et l'*Univers*, contre l'*Univers* surtout. Ces deux journaux font un mal incalculable à l'Église et à Votre Sainteté ; c'est tout de suite qu'il faut agir. — Monseigneur, vous trouveriez donc bon que l'Église et moi nous soyons livrés aux mauvais journaux ; ce n'est pas mon avis. Que je supprime l'*Univers*, la *Civiltà*, l'*Unità* et l'*Osservatore* de Milan, que me restera-t-il, qui nous défendra? — Je sais d'autres bons journaux. — Ceux qui tous les jours louent Votre Excellence, sans doute, ces journaux-là, moi, je les trouve mauvais, Monseigneur. »

Irrité et tout ahuri, l'évêque ne sut que répondre ; il se leva et partit en se trompant de porte. Louis Veuillot fut des premiers à connaître cet incident. Pie IX, froissé de la hardiesse de l'évêque et ému de sa propre réponse, conta le tout à certain prélat, bien vu au Vatican, qu'il reçut après l'évêque. C'était M^gr^ Nardi, auditeur de Rote pour l'Autriche, écrivain de talent et de savoir, polémiste hardi, infaillibiliste des plus militants, parleur abondant et grand ami de Louis Veuillot.

Pie IX, quand il était sous le coup d'une émotion vive, ne ménageait pas les mots durs, sinon extrêmes. Il en eut certainement de cette sorte, sur M^gr^ Dupanloup. Nardi les écouta avec plaisir, les retint et les répandit au plus vite. Assurément, il ne se proposa point de les aggraver, mais pour sûr, il ne songea pas à les adoucir. Ils coururent Rome. Louis Veuillot, qui les connut des premiers, se garda de les répéter. Je les laisse de côté, mais je constate que M^gr^ de Mérode, non moins prompt que Nardi à beaucoup parler, en donna une version raide aussi. Seulement Mérode blâmait la leçon dont Nardi exultait.

Digitized by Google

Ce dernier fut blâmé par Pie IX d'avoir trop parlé, mais il y avait du sourire dans le blâme.

Voici un autre trait plus doux, mais propre aussi cependant à prouver que Pie IX affichait en toute occasion ses préférences. Douze ou quinze de nos évêques demeuraient au Séminaire Français. Parmi eux se trouvait Mgr Sergent, évêque de Quimper, très ultramontain et propageant activement ses doctrines. Le Pape dit un jour de lui à tout un groupe auquel il donnait audience : « Au Séminaire Français, ils vont bien; j'ai là un bon sergent qui les tient et les fait marcher; il sait tenir son monde. » Mgr Sergent fut très heureux de cette récompense très justifiée.

Autre anecdote de même sorte : le Saint-Père racontait avec enjouement à son entourage, sans demander le secret, ce trait d'une conversation avec un évêque dont l'oreille était dure : — « Comment vous tirez-vous d'affaire au Concile, n'entendant point? — Très bien, mais très bien. Je suis sourd, mais je vois. Quand l'évêque d'Orléans rit, je pleure; quand il se lève, je m'assieds, et je suis toujours sûr d'être, en faisant ainsi, tel que je dois être, que je veux être. »

Rien qu'en puisant dans la correspondance que j'ai sous les yeux, je pourrais citer par douzaines des propos et des faits d'ordres divers, les uns fort graves, les autres enjoués jusqu'au jeu de mots, ayant tous par leur but et leurs résultats le même fond. Et puis que d'actes officiels personnels au Pape et ne s'adressant pas au Concile, mais faits pour lui, marquaient sans relâche la volonté du Saint-Père. Parmi ces actes, il faut mettre au premier rang toute une série de Brefs adressés aux écrivains, prêtres ou laïcs, qui soutenaient le plus passionnément la doctrine de l'infaillibilité et demandaient avec feu que le dogme fût promptement promulgué.

Louis Veuillot eut sa part dans ces félicitations, ces encouragements : elle fut des plus larges jusqu'au bout, et

Digitized by Google

c'était justice. Les sept mois du Concile constituent certainement la phase la plus laborieuse de sa vie de journaliste. Certes, il donna bien des fois, comme il disait, de bons coups de collier; celui-ci fut le plus prolongé et le plus constamment heureux. Il était content de son travail, non qu'il le trouvât parfait et que sa plume rendît, comme il l'eût voulu, tout ce qu'il avait en tête et en cœur, mais il savait que le Pape était son lecteur assidu et hautement satisfait. Des vivacités de paroles, des hardiesses de jugement, des épigrammes dont de prudents amis s'étaient inquiétés, avaient eu l'assentiment et le sourire du juge suprême. Chaque jour, quelques-uns des Pères les plus autorisés du Concile et des membres de la cour pontificale lui disaient avec effusion : « Quels services vous nous rendez! » Or, bien servir l'Église, être remercié du Vicaire de Jésus-Christ, c'était tout pour lui. Cette récompense et cette joie, il les eut durant tout ce temps avec éclat. Les adversaires, les ennemis ne cessèrent d'y joindre leurs injures, et ce fut pour lui une force et même un charme de plus.

Du reste, s'il était violemment attaqué, cela n'empêchait pas qu'il fût aussi très considéré, même de ceux qu'il combattait. Les lettres de notre sœur me le disaient avec une satisfaction communicative. Durant le Concile, il y eut, à Rome, une exposition d'objets religieux. Le jour de l'ouverture, le Pape devant parler, le concours fut très grand, le « tout Rome » était là. Voici ce que m'écrivit Élise :

« Vraiment, frère, l'*Univers* ne faisait pas mauvaise figure hier pendant l'ouverture de l'exposition; le rédacteur en chef était très entouré, très loué, très caressé. Mgr Haynald a donné de très tendres poignées de main à mon frère qui ne l'avait pas visité. « — La Hongrie a-t-elle exposé quelque chose, Monseigneur? — Non, nous ne faisons rien, nous autres. — Que de l'éloquence et du bon latin dont on entend parler, qu'on admire, quoique l'on en souffre. — Ah! ah! vous riez d'un rire singulier, Monsieur

Digitized by Google

Veuillot. — Non, Monseigneur. » Mgr de Grenoble, qui était près de l'archevêque Haynald, s'est alors jeté sur mon frère et de ses mains, je dis *ses* mains, serrant tendrement la main du rédacteur en chef : « Ah ! enfin je vous vois ! — Monseigneur ! — Enfin je vous vois ! » Un instant avant, Mgr Maret, après avoir longtemps cherché un regard de mon frère, l'avait salué si aimablement et avait eu si visiblement envie de causer que j'ai cru la conversation engagée; mais Albi, qui s'attache à nous toutes les fois qu'il peut nous rencontrer, a paralysé Mgr Maret. Mgr Ramadié n'était pas loin et paraissait irrité des saluts de ses amis à l'*Univers*. Mgr Foulon regardait d'un tel air qu'il m'a paru à lui seul plus orgueilleux qu'un troupeau de paons... Les politesses des opposants faisaient rire les amis (1). »

Louis fut très bref sur cette cérémonie.

« L'exposition romaine, nous écrivit-il, est restreinte et d'autant plus aimable. Il y a de beaux tableaux, de beaux objets d'art religieux, d'admirables antiquités, des étoffes d'église très riches. Le lieu est charmant. On en a tiré tout le parti possible, et la place ne manque pas. Quel objet d'art que ce cloître des Chartreux, d'où l'on peut passer à Sainte-Marie des Anges ! Les cyprès plantés, dit-on, il y a trois cents ans, par Michel-Ange Buonarotti, et conservés avec tant de soin, sont une merveille du premier ordre, qui s'est trouvée là bien à point. L'exposition tourne autour de leur admirable pyramide. Mais quand le Pape était là, entouré des deux tiers des membres du Concile, les cyprès de Michel-Ange et le cloître des Chartreux lui-même n'offraient plus qu'un intérêt secondaire. Un pape ! un concile ! ce sont là des « produits » qui permettent à l'industrie romaine de dédaigner le premier rang sur tous les autres points. »

Quelques jours après, dans une lettre particulière, il me

(1) Lettre du 18 février 1870.

Digitized by Google

disait : « Je t'assure que nous faisons bonne figure à Rome. Mais hélas! que cela dure! Voilà que nous ne savons plus si nous en serons quittes avant Pâques. Il n'y a pas d'incertitude sur le résultat. Le Pape l'a dans la main; mais il est juge du moment. Il ne se pressera que s'il le faut; et s'il faut ou non se presser, c'est ce qu'il n'a pas du tout l'air de vouloir apprendre des hommes. Pour moi, je ne me crois pas libre de partir à présent, quelque envie que j'en aie, et j'attendrai le grand vote. Je me résigne donc puisque ma place est ici et que je ne puis mieux servir autre part ni aussi bien. »

Assurément, Louis Veuillot aurait voulu que le Concile fût moins long, et bien des fois il en exprima le désir. Si cette vie chargée d'un travail écrasant mais fécond et de succès éclatants était faite pour lui plaire, l'homme de la famille, ami du chez soi, et l'artiste aimant à varier ses travaux, à quitter l'œuvre sérieuse et nécessaire pour se livrer à la fantaisie, n'y trouvait pas son compte. Cependant il n'hésita point. Le devoir était de rester, il resta. Ce lui fut doux, car il y eut encore beaucoup à combattre, et le Pape le remercia d'être resté.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

LA FIN DU CONCILE.

Le Mémorandum Daru. — Nouvelles démarches de Mgr Darboy auprès de l'Empereur. — La polémique des brochures. — Entrevue d'Eugène Veuillot et d'Émile Ollivier. — Les Brefs du Pape. — Le Bref à Louis Veuillot. — Nouvelle audience de Pie IX. — Les dernières manœuvres de l'opposition. — Le vote final. — Retour en France.

En y mettant de la complaisance, en faisant large part aux illusions et aux entêtements qu'engendre l'esprit d'école, on peut admettre que l'opposition, lorsque s'ouvrit le Concile, était à bonne intention inopportuniste et se croyait de force à faire écarter, sans dommage pour l'Église, la question de l'infaillibilité. La foi, pouvaient-ils penser, n'en serait pas atteinte, toute la catholicité continuerait de s'incliner devant le Pape infaillible, mais il n'y aurait point dogme, par conséquent point de heurt pour les fidèles ombrageux, point d'orage du côté des gouvernements et des incrédules. Voilà le but qu'on se marquait.

Ces illusions, déjà surprenantes au début, parurent impossibles dès que la discussion s'échauffa. Or, grâce aux déclarations de l'école allemande, aux publications bruyantes de Mgr Dupanloup, on s'échauffa très vite. Les inopportunistes de bon aloi qui, dans l'inopportunité, cherchaient la paix, durent reconnaître que leur hésitation devenait de l'opposition et secondait ceux qui, pour vaincre, ne craignaient pas de saper l'autorité pontificale. Divers de ces modérés se replièrent assez vite et sans rien

Digitized by Google

dire, sur la majorité : d'autres, au contraire, devinrent des opposants déterminés permettant à leurs chefs d'accepter et même de chercher des appuis humiliants, des concours dangereux. La minorité gagna en passion ce qu'elle perdait en nombre. Trois mois après l'ouverture du Concile, ce mauvais esprit était à son apogée et il se soutint ainsi jusqu'au vote final. Naturellement, du côté des opportunistes, on s'échauffa aussi. Les lettres romaines de Louis Veuillot marquent ce mouvement.

Les chefs français des inopportunistes avaient espéré et cherché, dès la convocation du Concile, l'appui du gouvernement. La plupart d'entre eux n'aimaient pas le régime impérial, mais ses tendances gallicanes, sa défiance de Pie IX leur donnaient bon espoir. Napoléon III avait fait les frais du gros ouvrage de Mgr Maret, les ministres Baroche, Rouland et d'autres s'étaient, en diverses circonstances, déclarés en fait gallicans des plus accentués; Mgr Darboy, suspect au Pape, et grand aumônier de l'Empereur, possédait la confiance du souverain : on devait donc compter sur l'appui de l'État. L'avènement de l'empire libéral allait-il changer cette situation? Non, puisque les catholiques libéraux et parlementaires arrivaient au pouvoir et que l'un de leurs hommes, le comte Daru, aurait, comme ministre des affaires étrangères, une part prépondérante dans des négociations touchant plus ou moins aux choses du Concile. Ces calculs très naturels, et d'apparence très justes, furent déçus. Le mérite en revint à un libre-penseur vraiment libéral, Émile Ollivier, et à Napoléon III lui-même.

Le comte Daru, rallié à l'Empereur, lorsque celui-ci cessa d'être impérialiste, appartenait en plein au groupe des catholiques libéraux ; mais homme de second plan, s'il était connu des notables ou meneurs, il n'avait pas figuré dans les anciennes luttes. On pouvait donc croire qu'il serait neutre. Mais pas du tout! Par son fond, il relevait de Montalembert, d'Albert de Broglie, de Falloux,

Digitized by Google

de Dupanloup et se soumit à celui-ci. Bien que tenu à la réserve, puisque le chef du cabinet voulait la neutralité, il fit voir qu'il était d'esprit et de cœur avec l'opposition et aimerait à l'aider. Après l'avoir dit dans des conversations qui eurent de l'écho, il l'écrivit dans des lettres particulières dont on colporta des extraits, puis il risqua des observations ou recommandations ou instructions à la fois officielles et confidentielles, que des transmetteurs ou amis firent connaître confidentiellement à tant d'intéressés que tout le monde en eut vent. Il en tomba des morceaux douteux dans les journaux. De plus, tout le personnel de l'ambassade française à Rome ne fut pas toujours discret, et l'on sut que M. Daru, sous le secret diplomatique, voisin du secret de la comédie, s'avisait de donner, dans « l'intérêt de l'Église et de l'État », des avis au cardinal Antonelli, premier ministre du Pape. C'est du Vatican que Louis Veuillot en reçut les premières nouvelles. Il en fit part à l'*Univers*. Il nous écrivait le 9 mars 1870 :

« L'on a connu dans Rome hier, en même temps, les confidences comminatoires de M. Daru contre la définition de l'infaillibilité et la distribution du *schema* de l'infaillibilité... Assurément Pie IX n'a pas répondu ainsi parce qu'il était menacé. Une lettre même de M. Daru ne pouvait motiver ou précipiter les résolutions du Vicaire de Jésus-Christ. Pie IX s'est décidé parce que telle a été la volonté de Dieu, et la question dont s'alarmait M. Daru a été posée, selon toute apparence, comme si M. Daru n'existait pas. Le malheur de M. Daru consiste dans la coïncidence. Il s'est trouvé là bien mal à propos pour son nom, jusqu'alors si honnêtement inconnu. On le plaint de la rencontre. Quelle mauvaise chance de s'inscrire auprès de Pie IX dans ce moment-là, de cette manière-là! Écoutons l'abrégé de la future histoire universelle de l'Église : « Quelques personnages osèrent entreprendre d'intimider « le courage de Pie IX. Parmi eux, on distingua un minis- « tre de Napoléon, nommé Daru. »

Digitized by Google

« L'incident n'attire pas autrement l'attention.

« En somme, si les lettres de M. Daru ont troublé quelques esprits dans Rome, ce ne sont pas ceux qu'il menace; ceux-là se sentent au-dessus de ses atteintes. Quant à ceux qu'il loue, rien ne prouve encore qu'ils l'aient absolument mérité. »

En agissant de la sorte, M. Daru se donnait, comme ministre, le tort fort grave de substituer sa politique personnelle ou plutôt la politique du groupe catholique libéral, à celle du gouvernement. L'Empereur et le conseil des ministres avaient décrété l'abstention et il intervenait. Après de premiers pas qui étaient de trop, il voulut, sous la pression des inopportunistes, faire un acte décisif. Il rédigea une dépêche dont il entretint plus ou moins clairement l'Empereur, et qu'il s'empressa d'expédier à Rome. Le lendemain, vers la fin du Conseil, il apprit d'un ton dégagé son acte à ses collègues, non pour les consulter, mais pour les informer. — « Les affaires du Concile, leur dit-il, s'aggravent. J'ai envoyé hier à Rome une dépêche importante dont j'entretiendrai prochainement le Conseil. — Qu'y a-t-il? s'écria l'un de ses collègues catholique, M. Buffet. Il faudrait lire tout de suite cette dépêche. » Ce fut l'avis général et la dépêche fut lue.

Aussitôt, de toutes parts, s'élèvent les objections et les critiques. M. Daru, un peu ahuri sans doute, répond que rien, en somme, n'est encore engagé, puisqu'il peut, par le télégraphe, arrêter la remise de son papier. Cette proposition est agréée et le travail de M. Daru est remis à Émile Ollivier chargé de la revision.

Il ne fallait pas le reviser, il fallait le retirer. M. Émile Ollivier dut le comprendre et y songer. Mais, premier ministre de fait, sans en avoir le titre, il n'osa point agir avec toute l'autorité nécessaire. Voici comment il se met en scène, opérant sur la dépêche : « Je taille, je rogne de mon mieux ce qui était trop comminatoire ou ce qui nous coupait la retraite, je n'accentue que l'affirmation

Digitized by Google

du droit que créait au profit de tout gouvernement français l'article 16 du Concordat; quoique ne voulant pas l'exercer, notre devoir était de ne pas l'abandonner. M. Daru se prêta avec résignation à ces remaniements. Notre travail est soumis au Conseil du 23. Nos autres collègues renchérissent encore sur mes atténuations, et la dépêche émondée, édulcorée, énervée, est envoyée avec sa date primitive! Elle n'arriva au cardinal Antonelli que dans les premiers jours de mars (1). »

Bien que revu, corrigé et diminué, l'acte resta mal venu et mauvais. Il rendit le gouvernement ridicule en le montrant indécis. La rédaction était fautive comme les idées. La majorité du Concile fut irritée et méprisante; la minorité, qui voulait plus, montra aussi du mépris, mais garda cependant quelque espoir. M. Daru, restant aux affaires, elle voulait croire qu'il prendrait sa revanche et finirait par la bien servir. Pour sûr, il s'y employa. Pie IX accueillit tout ce bruit avec un sourire où l'on était libre de voir, à côté de beaucoup de sérénité, quelque dédain.

L'affaire eut une suite. Dans cette dépêche qui était tout un plaidoyer, M. Daru, exposant mal un mélange d'idées gallicanes, libérales, régaliennes, reprenait le plan de ses inspirateurs parlementaires et de Mgr Maret : il voulait que les gouvernements eussent des ambassadeurs au Concile et, dans ce but, il avait communiqué sa dépêche aux autres puissances. Au point où les choses en étaient, aucune ne se souciait de le suivre. Il cherchait aussi l'appui des hommes publics en renom. On prétendit qu'il avait l'approbation de M. Thiers; c'était assez pour que tout de suite il eût contre lui M. Guizot. Ce dernier, interrogé par l'Empereur, lui répondit sentencieusement et sagement : « Il y a des difficultés qui n'existent que si on les accepte : n'acceptez pas celle-là. — Vous avez raison, dit l'Empereur. »

(1) *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, t. II, p. 126.

Digitized by Google

Tandis que Daru travaillait à forcer la porte du Concile et qu'Émile Ollivier souhaitait qu'il échouât, le cardinal Antonelli déchirait d'une main ferme et courtoise la fameuse dépêche. Ce fut une jolie exécution. Le Cardinal apprenait au ministre à mieux parler de l'infaillibilité et du *schema* sur l'Église. Le ministre était trop passionné et trop ignorant pour ne pas vouloir répliquer. Il consulta les théologiens et les canonistes de l'État, et l'on eut le Mémorandum Daru. Pauvre pièce où, en style étudié, s'étalaient le mauvais vouloir, l'indécision et l'impuissance. On voyait bien ce que voulait l'auteur, mais on voyait aussi qu'il n'oserait pas le vouloir tout à fait. Et puis, quoiqu'il parlât au nom du gouvernement, il n'était pas le maître. Il pouvait ratiociner avec humeur, non agir. Conclure pratiquement lui était défendu. Après avoir montré le désir de gêner le Concile, d'ajourner indéfiniment la question de l'infaillibilité, de reviser au nom de l'État le *schema de Ecclesia,* on le verrait déposer son plaidoyer ou réquisitoire « entre les mains du Pape, en sa qualité de président du Concile, avec prière de le communiquer à l'Assemblée ». Le Pape entendrait la prière, ne communiquerait rien, et tout serait dit. Ainsi fut fait : Pie IX consentit de bonne grâce à recevoir personnellement le Mémorandum, mais il refusa de faire plus. M. Daru, friand de gloire, envoya son travail à tous les cabinets européens. Aucun n'y fit attention. Ce fut le dernier exploit ministériel de ce catholique libéral. Quelques jours plus tard, il donna sa démission. Voici en quels termes Louis Veuillot, écho libre du Vatican, signala le fait dans sa lettre romaine du Samedi Saint, 16 avril :

« On raconte qu'il est arrivé ici deux télégrammes en vingt-quatre heures. Premier télégramme. « Décidément, « Daru ne veut pas infaillibilité : il annonce que ce sera « rupture. » Second télégramme : « Daru se retire, Olli- « vier remplace. Concile libre. »

« Si l'histoire est vraie, ce second télégramme est glo-

Digitized by Google

rieux pour M. Ollivier, et le décore mieux que la palme académique. Mais M. Ollivier ne serait pas arrivé aux affaires étrangères et n'y apporterait pas ce large sentiment de la liberté que le Concile serait libre tout de même.

« Bon voyage à M. Daru (1). »

La démission du comte Daru enlevait à l'opposition toute chance de mettre enfin à son service le gouvernement français. Néanmoins, elle ne perdit pas espoir. La colère la soutenait. On ne pouvait plus s'adresser à l'un des ministres dirigeants, on fit le siège de l'Empereur. Mgr Darboy, par sa situation, et aussi, hélas ! par ses idées et son caractère, était, plus qu'aucun autre, propre à cette besogne ; il s'en chargea. « Sire, écrivit-il à Napoléon III, au nom de la minorité opposante, je prie Votre Majesté de permettre que j'appelle respectueusement son attention sur l'état de l'affaire qui retient ici les évêques français. » Posant la question de manière à irriter l'Empereur contre le Pape, il rappelait que, deux fois déjà, le gouvernement pontifical avait répondu à des communications du gouvernement français en faisant le contraire de ce qui lui était demandé. « Il paraît assez difficile, ajoutait-il, d'en rester là, et si l'on ne peut prendre l'agressive, il faut tâcher de faire au moins une retraite à la Moreau. » Pour que la retraite valût une agression, il conseillait un acte qui *aurait une portée considérable,* celui-ci : rappeler M. de Banneville (l'ambassadeur) sans lui donner de successeur à présent... le rappel serait une sanction des mesures précédemment adoptées, n'engagerait pas le gouvernement dans une lutte et pourtant serait ici d'un grand effet ... — Par ce que je viens d'indiquer, Sire, le gouvernement de Votre Majesté maintiendrait et même sanctionnerait ce qu'il a cru devoir faire

(1) *Rome pendant le Concile*, t. I, p. 162.

Digitized by Google

au sujet du Concile; il ne contristerait pas, il honorerait au contraire M. de Banneville, qui a tiré de Rome le parti qu'on en peut tirer; il donnerait un appui moral à la minorité engagée dans une lutte où elle se comporte bravement, et il contribuerait peut-être efficacement à faire retirer ou ajourner la question malheureuse qui inquiète et divise tout le monde. Depuis huit jours la discussion sur l'infaillibilité est ouverte; près de cent évêques sont inscrits pour parler sur le *schema* en général. Un plus grand nombre encore parleront sur les différents chapitres dont il se compose. Nous ne finirons pas avant le mois de juillet. On peut donc encore arriver à temps pour empêcher ce qui se prépare ici. » — (21 mai.)

L'Empereur et son ministre n'hésitèrent pas à rejeter cette ouverture. Émile Ollivier le constate, puis ajoute :

« En juin, la minorité de plus en plus aux abois, à bout de forces, sinon de volonté, nous fit un dernier appel, elle m'envoya un projet d'*ultimatum* et elle pria le Père Gratry de l'appuyer auprès de l'Empereur dans une audience privée. Napoléon III reçut avec courtoisie le célèbre oratorien, l'écouta avec attention et lui répondit : « Je sympathise avec vous, mais que voulez-vous que « je fasse en présence d'un épiscopat dont la plus grande « partie repousse mon intervention? » L'Empereur disait vrai, notre épiscopat était divisé en deux portions à peu près égales, avec cette différence toutefois que les ultramontains avaient derrière eux leur clergé, tandis que les autres, loin d'être assurés de ce concours, avaient plutôt à craindre l'hostilité du leur. »

Malgré ces refus, il y eut du même groupe d'autres instances encore. Émile Ollivier le note et indique en même temps que les évêques insistants redoutaient fort qu'on le sût dans leurs diocèses, car cela leur eût rendu difficile d'y rentrer.

La minorité opposante ne se bornait point à s'abaisser ainsi devant le pouvoir politique, elle s'efforçait de cor-

Digitized by Google

ompre et de gagner l'opinion par quantité de publications ui faussaient les textes, les doctrines et les faits. Dans le ombre, il s'en trouvait d'étudiées portant sur l'histoire t les doctrines. Beaucoup d'autres étaient des pamphlets hargés d'injures, de mensonges, de falsifications, de caomnies. La personne du Pape n'y était pas épargnée. Ces lernières étaient anonymes ou pseudonymes, mais des plumes catholiques, même ecclésiastiques, y avaient travaillé et des mains épiscopales contribuaient à les distribuer. Notons aussi des brochures écrites par des évêques et que d'autres évêques purent taxer d'emportement et d'erreurs si fortes qu'elles semblaient voulues.

Dans ce combat, les plus prudents, ceux qui passaient pour mesurer le mieux leurs paroles et leurs écrits, eurent leurs heures d'oubli. Mgr Darboy fut de ce nombre. Il s'oublia jusqu'à recommander par lettre à l'Empereur l'un des plus odieux pamphlets d'alors. Après avoir écrit que la « vérité » sur le Concile se trouvait dans la correspondance du *Moniteur*, journal au service des ultras de la minorité, il ajoutait : « La situation vient d'être décrite plus complètement dans une brochure intitulée : *Ce qui se passe au Concile*, et qu'on aura placée sans doute sous les yeux de Votre Majesté. Les détails qu'on pourrait y ajouter sont de nature à confirmer ces révélations si tristes et à fortifier l'impression pénible qui en résulte » (1). Or, voici sur ce même écrit le jugement de M. Émile Ollivier, lequel admirait Mgr Darboy et avait un faible marqué pour les évêques de l'opposition : « C'est un libelle bien plus qu'une histoire, un travestissement et non un récit.... » (2).

Une autre publication venant probablement des mêmes mains, et certainement du même groupe, marqua les derniers temps de l'auguste assemblée ; elle était intitulée : *La Dernière heure du Concile*. Je cite M. Émile Ollivier : « A ce dernier moment, alors que l'*Univers*, sûr de sa

(1) *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, t. II, p. 236.
(2) Même ouvrage, p. 272.

Digitized by Google

victoire, déclarait que la polémique cessait d'être indispensable, qu'il ne reproduirait plus les adresses et que, dans les souscriptions, il retrancherait les devises trop empreintes des souvenirs du combat (14 juillet), les publicistes de l'opposition redoublaient de véhémence ; l'un d'eux avait résumé dans une petite brochure de quelques pages tout ce qu'on avait écrit de plus violent contre le Concile. D'après l'auteur de cet écrit, « la majorité se compose d'évêques timides, d'hommes en sous-ordre, d'esprits ardents et exagérés ; la minorité, d'hommes héroïques, inébranlables, comme l'homme fort vanté par le poète, sous le coup de la tempête suscitée de toutes parts contre eux. L'histoire du Concile peut s'écrire d'un mot : Les évêques ont sanctionné ce que les Jésuites avaient écrit. Mais le grand responsable, ce n'est ni l'Ordre des Jésuites, ni la Propagande acharnée à tyranniser les vicaires apostoliques, c'est Pie IX. »

Les auteurs partaient de là pour faire peser sur Pie IX personnellement tout ce qui les avait irrités depuis la convocation du Concile. C'était violent et faux jusqu'à la rage, jusqu'à l'insanité. On voulait tromper, on révolta. Il n'y avait pas lieu de discuter, il fallait flétrir. Il y eut flétrissure. Le Concile, saisi de la question par les légats, ses présidents, déclara faux et calomnieux ce qui, dans ces deux libelles et dans tant de journaux, avait été allégué contre le Saint-Père, contre le Siège apostolique, contre la dignité du Concile et en négation de sa légitime liberté.

Ces deux libelles et quantité d'autres écrits moins odieux, moins furieux, moins bas, mais servant la même cause, passèrent sous la plume de Louis Veuillot. Tout de suite, dans ses lettres de Rome, il avait fait justice des correspondances et des brochures où l'on prétendait défendre contre le Pape la liberté du Concile, où l'on disait que le règlement et l'organisation matérielle de la solennelle assemblée étaient combinés pour empêcher la discussion; qu'il serait difficile de parler et plus difficile encore,

Digitized by Google

quand on parlerait, de se faire entendre. Il repoussa ces sottises dans plusieurs articles qui devinrent une brochure dont Pie IX lui sut gré. Des publications de même esprit, mais au fond plus graves, sollicitèrent aussi son attention et l'obtinrent plus que les auteurs ne l'auraient voulu.

De nombreuses polémiques faites en dehors du Concile afin de peser sur ses décisions et auxquelles des évêques prirent part se succédèrent tant que dura cette longue session. Du côté de l'opposition, l'évêque qui parut le plus dans ces débats extérieurs fut le guerroyant Mgr Dupanloup. Trois membres fort distingués de l'épiscopat allemand, NN. SS. Rauscher, Héfélé et Ketteler, d'accord avec lui sur divers points, recoururent aussi à la publicité imprimée. De l'autre côté, on eut à lire des lettres ou brochures de l'archevêque de Westminster (Mgr Manning), de l'archêque de Cambrai (Mgr Régnier), de l'archevêque de Malines (Mgr Deschamps), de l'archevêque de Baltimore (Mgr Spalding), d'un vicaire apostolique, évêque de Jaffna (Mgr Bonjean). Ce furent de beaux débats. Mgr Dupanloup y brilla comme polémiste abondant et fougueux. Ses adversaires eurent d'autres succès que Louis Veuillot sut développer en les signalant. Je m'arrête à une de ces polémiques et seulement dans la mesure où mon frère y prit part.

Mgr Dupanloup venait de publier une nouvelle brochure. Comme toujours, Louis Veuillot y était attaqué. Il ne pouvait en être surpris, il n'en fut pas fâché non plus et même il en fut content : il y trouva le prétexte d'un délassement littéraire. Tout de suite il indique son but : « Je laisse le Père du Concile, et je n'aborde que l'académicien. C'est à l'académicien que j'en veux. Je lui reproche de nous donner le mauvais exemple et de compromettre, dans sa brochure, deux caractères du style grave dont il devrait être le gardien jaloux ; l'un est le style académique, l'autre est le style épiscopal. Tous deux exigent, même en guerre, une tenue qui me semble ici manquer. » Cela dit, il étudie

Digitized by Google

« le genre » des écrits du célèbre prélat et l'appelle le « genre tumultueux ».

« *Opus tumultuarium,* dit-il, c'est la bâtisse de hâte et de décadence, élevée en un moment pour un moment, déjà ruineuse et penchante, et qui n'apparaît que ruinée. L'*opus tumultuarium* est bien connu et bien reconnaissable. Construction sans art, matériaux sans choix, pierrailles, tessons, briques cassées, blocs hétérogènes, toutes sortes de choses ayant déjà servi à autre chose, nulle étude et nul autre génie dans l'ouvrier que l'instinct militaire de l'attaque ou de la défense. Quelquefois, cependant, on remarque une audace de jet, et parmi les matériaux vulgaires, on trouve des fragments de marbres rares, des débris sculptés, tristes joyaux de la décadence, abondants sur le sol romain. La main précipitée du maçon les a rencontrés, les a encastrés dans le mur barbare, tantôt avec une sorte de sauvage sentiment de leur prix, tantôt en travers et à l'envers. L'imagination ressuscite des combattants autour de ces amas guerriers. Quoi qu'elle fasse, elle n'y ressaisit rien qui porte un cachet supérieur. L'homme, sans doute, passa ici, et voici bien l'œuvre de son bras, mais non pas la haute trace de sa pensée.

« Tel est l'*opus tumultuarium,* et tels sont les écrits de Mgr Dupanloup. Quiconque les voudra relire acceptera la comparaison. Ils se ressentent de la décadence, de la hâte, du tumulte. Ils sont composés sans art, de pièces et de morceaux vulgaires, de *lieux communs*. Point de sévérité, point de sérénité, point de solidité, rien qui ressemble à un monument, pas même à un édifice. Tout est construit pour porter un moment quelque artillerie. En effet, l'informe bâtisse se couronne de feux. L'artillerie éclate et la construction croule. Grand fracas ; rarement beaucoup de morts. »

Louis Veuillot expliquait ensuite que Mgr Dupanloup, grâce à sa culture cléricale, introduisait çà et là des débris de marbres précieux dans la funeste abondance du caillou

Digitized by Google

t du moellon, mais il n'y réussissait pas toujours. « Je ne rappelle, ajoutait-il, entre autres, une *oraison funèbre* qui resta douloureusement au-dessous de la magnificence du sujet, de la réputation de l'orateur et de l'attente du public. Jamais héros plus digne de la grande peinture et des grandes larmes, jamais panégyrique plus digne d'oubli. Ni les batailles, ni la conversion, ni la beauté du sacrifice et la beauté de la mort ne purent éveiller un frémissement d'éloquence. Oh! l'ingrate pièce! Pas une période, pas une phrase, pas un cri, rien, et pire que rien : au lieu du roulement du tonnerre, le tapage indiscret des pétards. Lamoricière étant mort, qui pourra pardonner cette oraison funèbre à Mgr Dupanloup!

« La même indigence exténue l'écrit apprêté dont je m'occupe. Il irrite, chose assez ordinaire, mais en même temps il pèse, chose qui surprend. Car, sans doute, on ne relit pas les ouvrages de Mgr Dupanloup, n'y ayant guère pour relire que les artistes ou les docteurs, lesquels n'ont rien à prendre par là. Mais d'ordinaire ses brochures intéressent dans le moment. La *Réponse à Mgr Deschamps* n'intéresse pas. Elle est onéreuse, taquine et opprimante. La fièvre de l'*opus tumultuarium* n'a pu, cette fois, entasser que de la terre. Sauf un mot à l'adresse des écrivains qui aiment trop le Pape, elle n'a rien trouvé. »

Ce mot, Louis Veuillot le ramassa, et le voici : « Nous en connaissons de ces écrivains-là, adulateurs et calomniateurs tout ensemble, qui sont l'opprobre, en même temps que la ruine, des causes qu'ils prétendent servir. »

Hum! la situation que Louis Veuillot avait à Rome devait forcer le terrible prélat à s'avouer *in petto* que *cet écrivain* jouissait de quelque considération et ne ruinait pas la cause qu'il servait.

Entre les polémiques du dehors et les discussions du Concile, il y avait concomitance. Celles-ci se ressentaient de celles-là, et réciproquement. Sans doute, les Pères ne

Digitized by Google

parlaient pas comme écrivaient les polémistes; mais à mesure que les passions montaient, le ton, même en séance, s'accentuait. D'autre part, le secret réglementaire et obligatoire des débats entrait dans tant d'oreilles que quelques langues et même beaucoup de langues en laissaient filtrer quelque chose. On s'imaginait tout savoir et, de fait, on savait presque tout. Seulement on le savait mal. De l'à peu près, du faussé, du complètement faux se mêlaient au vrai. C'était forcé. Les Pères, leurs théologiens, leurs secrétaires, les officiers ou employés du Concile formaient un personnel très nombreux, tous informés, tous interrogés. Songez à la quantité de gens qui voulaient à tout prix connaître les sentiments, les travaux, les tendances de la grande assemblée et voyez ce que pouvait devenir le secret! Dès le premier jour, il y eut des fuites. Ce fut pire le lendemain et pire encore les jours suivants. On parlait pour compléter, pour rectifier, pour mettre les choses au point, pour faire valoir ses amis, pour diminuer ses adversaires. Bref, l'indiscrétion engendrait l'indiscrétion et de très sages parlaient trop afin de rappeler à l'ordre ceux qui avaient trop parlé. Que de renseignements, que de documents confidentiels furent communiqués à l'*Univers* dans ce but, et qui s'étonnera que l'intérieur du Concile n'eut pas de secrets pour les travaux de Louis Veuillot? J'ajoute que nul ne fut plus discret quand la discrétion était nécessaire. Louis détestait de paraître faire la chasse aux informations sensationnelles.

Certes, nul homme de presse n'était mieux que lui, ni même à beaucoup près autant que lui, en situation de traiter à fond des choses de la veille, de l'heure présente et du lendemain. Son cabinet de travail, son salon et sa salle à manger étaient des lieux de conversation, de confidence, de conseil, où chaque jour passaient et s'arrêtaient des membres marquants et agissants du Concile. Outre les Pères qui permettaient de deviner ce qu'ils ne voulaient pas dire tout à fait, on entendait leurs auxi-

Digitized by Google

iaires : théologiens, vicaires généraux, secrétaires, amis, ens d'autant plus parleurs qu'ils n'avaient pas de res- onsabilité. Bref, la maison de Louis Veuillot était un entre où l'on échangeait sans cesse des informations t des vues, en y mettant d'autant plus de soin, de con- iance et de gravité que cet homme de presse était aussi e plus autorisé, le plus populaire de ceux qui parlaient u nom du parti catholique. Le journal profitait assuré- ment de cette situation, mais il se gardait d'en abuser. Il ne se donnait l'avantage d'une primeur de premier ordre qu'à bon escient et alors que la « cause » y devait agner. C'est ainsi que l'on fait un journal considéré et d'action.

Louis, qui, à Paris, n'aimait guère les visites, s'en ac- commodait à Rome. C'est que là elles faisaient partie de sa besogne. Recevoir, être reçu, causer, tenir table ou- verte, c'était agir. Une lettre à son ami le Dr Félix Fré- dault indique bien cette situation.

« ... Voilà tout de même trois mois, très cher ami, que je ne vous ai pas donné signe de vie et vous avez le droit de vous demander ce que cela veut dire. Cela veut dire que je n'ai jamais été dans un train de tra- vail si enragé. Mes articles ne sont que ma moindre besogne; mon temps est pris d'une façon bien plus dure par les visites obligées. Voilà un fléau que je ne connaissais pas. C'est la sauterelle d'Égypte qui dévore la pensée et les heures. Je reçois des visites, j'en rends, on me les rend, je les rends. Pendant une partie du jour, j'arpente Rome en voiture couverte parce qu'il pleut, l'autre partie est prise par l'encrier ou par le salon, voilà le jour fini sans un moment de loisir. Je ne fais pas même la pro- menade des cardinaux. Grâce au mauvais et au manque de temps, je n'ai rien vu en ce voyage de ce que j'aime ici. Le soir ne m'apporte point de relâche. Les visites reprennent et je ne fais pas même mon grabuge.

« Je vous laisse à penser si j'attends l'infaillibilité.

Digitized by Google

Je l'attends par des raisons de foi et par des raisons personnelles. J'en ai besoin comme d'un remède et comme de la clef des champs. Hélas! je ne la tiens pas. Elle est sûre, mais elle tarde. L'aurons-nous avant Pâques? Je l'espère et je n'en sais rien. Le Pape n'est pas pressé du tout. Cette lenteur est au nombre de mes motifs de certitude, mais, d'un autre côté, que cette lenteur est lente!...

« Adieu, mon cher ami, je voulais enfin vous dire bonjour, c'est fait et il faut se mettre à la besogne. Nous avons ce matin un air de printemps qui me ferait décamper si j'étais à Paris. J'irai voir les quais. J'ai ici, à deux pas, les plus belles choses du monde et que j'aime le plus, et je les laisse comme je vous laisse pour lire l'histoire du Concile d'Éphèse où j'ai quelque chose à prendre. Ouf! je crois que j'étais davantage né pour faire des sonnets. Et cependant Dieu m'est témoin que mon travail m'est plus cher que la vie.

« Avec quel plaisir je vous embrasserai, mon cher Frédault, et que j'ai envie d'être à ce moment-là, et néanmoins, lorsqu'il faudra quitter Rome, quel serrement de cœur! O abîme des contradictions humaines!... (1). »

La résolution de rester et le désir de partir le tourmentaient beaucoup alors. — « Sais-tu, frère, m'écrivait-il, que cela devient long! Quatre mois! et il y en aura bien cinq. Mais ce n'est pas le moment de quitter. Ils diraient qu'on m'a chassé de Rome. Ce ne serait rien encore, nous les laisserions dire, mais manquer le jour après l'avoir tant attendu! Je me résigne. Ce sera pour tout de suite après Pâques, on l'assure. Alors, dit le cardinal Antonelli, le Concile commencera... »

Il me parlait ensuite de sa situation à Rome. « ... La vérité est que l'*Univers* est assez grand; presque trop. Tout le monde trouve la position immense. Nos amis eux-même

(1) Lettre du 5 mars 1870.

Digitized by Google

iennent que j'ai des *entretiens* secrets et admirent ma liscrétion. Quant aux ennemis, ils enragent positivement, et je crois qu'ils concéderaient beaucoup, si on leur voulait laisser mettre la cuillère dans ma cervelle, pour la donner aux chiens. Avoue que c'est drôle. Voilà le trône au Japon ou au Maroc prédit à notre mère par la sorcière de Pithiviers.

« Avec tout cela, je voudrais bien m'en aller et voir mes frères et mes neveux. Bernard aura de la barbe, Pierre sera chevalier de la Légion d'honneur, et Marguerite partie en mission quand nous reverrons la belle France, et le *futur,* peut-être présent (1), fera des thèmes. Je me porte bien, mais je suis las. Adieu, frère. Je vous embrasse tous... »

J'avais beaucoup d'indications et même de renseignements sûrs à donner. Par ses doctrines et aussi par la situation personnelle de son rédacteur en chef, l'*Univers* comptait dans les Chambres, les ministères, le monde ecclésiastique, le monde politique et même à la cour, des amis bien posés partageant ses idées ou s'en rapprochant et désireux de le servir. Les passions étaient trop vives pour que nous n'eussions pas des yeux et des oreilles dans les lieux mêmes où règnait l'opposition. Que d'informations quelquefois hasardées, mais souvent très sûres, nous venaient de diocèses dont les évêques étaient inopportunistes. Nous savions ce qui se disait et se tramait même au ministère des cultes, à la Sorbonne, même aux Tuileries! Parmi ces communications, les unes étaient verbales, d'autres écrites et signées, d'autres anonymes. Je les résumais dans mes lettres à Louis; il en donnait connaissance à Mgr Mercurelli, et celui-ci les signalait au Pape. Parmi les correspondants qui déguisaient leur écriture pour se mieux cacher se trouvaient certainement un

(1) Ce fut François.

Digitized by Google

haut fonctionnaire des Cultes et un autre des Affaires étrangères; l'un signait : *Déchirez ma lettre, S. V. P.*; l'autre : *Un de vos lecteurs ultramontains*. Le premier était fort bien informé, — j'ai pu m'en assurer, — et obéissait uniquement à son amour de l'Église : « ... Ne soyez pas étonné de me voir dissimuler mon écriture; employé élevé dans un ministère, je compromettrais ma situation présente et mon avenir, si l'on pouvait soupçonner jamais que j'ai écrit ce qui suit. J'ai longtemps hésité devant ce que l'on appellerait, à bon droit, une délation, en temps ordinaire; mais dans les circonstances périlleuses que traverse l'Église, tout scrupule exagéré est une lâcheté et un crime.

« Le ministère actuel et l'Empereur n'avaient aucunement songé à violenter le Concile, lorsque nos évêques prétendus libéraux ont réclamé, par écrit d'abord, par l'intermédiaire d'un des leurs ensuite, l'intervention de la puissance civile dans les discussions conciliaires. Un homme, heureusement maladroit et sans talent, M^gr^..., a consacré quinze jours à prier les ministres, l'empereur, etc., d'intervenir dans les affaires de Rome et *d'exercer une pression sur la volonté des Pères...* »

Mon correspondant entrait ensuite dans des détails et des révélations dont la suite des débats du Concile, le langage de l'opposition et l'attitude du gouvernement nous prouvèrent la vérité.

Parmi les communications ou renseignements qui arrivèrent ainsi au Saint-Père, je note le compte rendu d'un entretien que j'eus avec M. Émile Ollivier, à l'époque du Mémorandum Daru contre la liberté du Concile. En voici quelques lignes :

« ... — Vous savez, Monsieur le Ministre, que les catholiques sont divisés en catholiques libéraux et en catholiques qualifiés d'ultramontains (signe d'assentiment)... Les catholiques libéraux sont assez puissants à Paris, ils n'existent pour ainsi dire pas ailleurs. Ils ont ici pour

Digitized by Google

eux des hommes politiques, des aspirants fonctionnaires, des gens du monde, des gens d'affaires, tous ceux enfin, qui, en voulant être catholiques, veulent aussi faire leur chemin dans les emplois et dans la politique. Cela leur donne une puissance de bruit, de salon qui peut et doit faire illusion. Je crois, par exemple, et l'on croit généralement que les catholiques libéraux sont puissants près du ministère. M. Daru, du moins, par ses relations et ses alliances, subit leur influence. La lettre que les journaux viennent de publier le prouve.

— Si cette lettre existe, elle n'engage que Daru!

— Elle existe, Monsieur le Ministre, et on la regarde comme engageant un peu tous les ministres, même vous.

— (Avec vivacité.) Du tout! la lettre de Daru est une lettre privée; elle n'exprime pas l'opinion du gouvernement, et elle est contraire à mon opinion personnelle. Nous n'avons pas à intervenir dans les actes du Concile. Je l'ai dit avant d'être ministre; c'est toujours mon avis et l'on s'y tiendra tant que je serai là...

— Voilà qui me fait grand plaisir, et c'est bien ce que nous attendions de vous. Mais on dit si haut que vous aussi vous êtes gagné au catholicisme libéral, que nous avions fini par le craindre.

— Non, je ne crois pas qu'il appartienne au gouvernement de prendre parti dans les questions purement religieuses, et je ne veux pas le faire. J'espère marquer mon ministère par des actes favorables aux intérêts du clergé; je ne veux pas être l'homme d'un parti.

— C'est tout ce que nous demandons, mais les catholiques libéraux et les gallicans vous demanderont autre chose.

— Je vous répète que je ne veux pas prendre parti dans ces questions. Le gouvernement doit se tenir en dehors de ce qui regarde seulement l'Église.

— C'est ce qu'il peut faire de mieux; il aurait bien

Digitized by Google

tort de servir le catholicisme libéral. Cette école est en religion ce que l'orléanisme est en politique; elle n'a de force ni en haut, ni dans la masse. Nous, les catholiques avant tout, nous sommes la force et nous sommes le droit. Nous sommes la force, car l'immense majorité des catholiques pense comme nous. Vous n'ignorez pas que le clergé secondaire est à peu près unanime à vouloir la définition de l'infaillibilité... Nous sommes aussi le droit, car nous nous appuyons sur le Pape et nous sommes soumis à l'autorité pontificale. »

Le ministre reconnut en deux mots qu'il en était ainsi. Puis la conversation se porta sur les nominations épiscopales et la situation du clergé secondaire; elle fut intéressante. J'en pourrai parler ailleurs. Quant aux choses du Concile, M. Ollivier me montra quelque inquiétude au sujet du *schema* sur l'Église. Il l'avait reçu le matin. « J'y note des canons, me dit-il, qui vont loin et pourraient soulever des débats gênants. — Lisez de près, Monsieur le Ministre, et vous reconnaîtrez qu'il ne s'y trouve rien qui doive vous écarter de la voie où vous êtes et dont M. Daru voudrait vous faire dévier. — Oh! sous ce rapport ma résolution est bien prise. »

Rentré chez moi, j'écrivis toute cette conversation à mon frère. Elle fut communiquée à Pie IX qui en fut content.

Comme je l'ai indiqué plus haut, mon frère n'avait pas alors d'audiences particulières du Pape. Durant le temps du Concile il ne le vit de cette façon que trois ou quatre fois. Mais sous le couvert de Mgr Mercurelli, secrétaire de Pie IX pour les lettres latines, et de Mgr Nardi, il fit et reçut de nombreuses communications particulières. Notre sœur m'écrivait le 1er mars : « Le Saint-Père lira demain, frère, ta lettre et celle de l'Orléanais, parce qu'elles sont intéressantes et parce qu'il aime les nouvelles » (1).

(1) « L'Orléanais » devait être le vicomte Gabriel de Chaulnes, qui, sans rompre absolument avec Mgr Dupanloup, fut toujours l'ami déclaré de Louis Veuillot.

Digitized by Google

Ce n'est pas la seule fois que Mgr Mercurelli porta des papiers au Saint-Père et en rapporta des impressions qui étaient des instructions. Ce prélat avait reçu du Pape l'autorisation d'entretenir Louis Veuillot des travaux du Concile et se renseignait près de lui sur les choses de France. Outre qu'il venait très souvent chez mon frère, sa porte était toujours ouverte pour notre sœur. Les relations étaient presque quotidiennes. Mes lettres l'intéressaient.

Louis, surchargé de besogne et ne s'arrêtant pas volontiers aux petites histoires, me donnait peu de détails sur ce qui se passait chez lui ; c'était l'affaire de notre sœur ; elle s'en acquittait à merveille. Je l'ai déjà montré. Je la cite de nouveau :

« Je ne sais ce que je t'écris, frère, mais je sais bien que tout le monde est enchanté de l'*Univers*. Si tu avais entendu les sept évêques qui déjeunaient ici tout à l'heure, tu aurais été content. Ils admiraient tous comment on maudissait plus l'*Univers* à mesure qu'on trahissait davantage l'Église.

— « ... Nous rentrerons *après* Pâques, mais quand ... c'est le secret du Saint-Esprit. Les Pères de la majorité sont véritablement exaspérés, mais de très bonne humeur ; ils veulent absolument écharper au moins trois cardinaux-présidents, afin d'intimider les autres. Le cardinal di Luca a eu si peur d'un vicaire apostolique qu'il lui a juré que tout serait fini le 25 avril ; le cardinal Capalti a fait serment de ne plus permettre à aucun orateur de s'écarter tant soit peu de la question ; le cardinal di Angelis dit à tous ceux qui le pressent : « Je veux finir, je veux finir ; « ayez encore un peu de patience, nous n'avons pas « perdu de temps, je vous assure, nous connaissons main- « tenant à fond les opposants. Hélas ! hélas ! que le mal « est grand (1) ! »

(1) Lettre du 22 mars.

Digitized by Google

— « Poitiers nous fait toujours mille tendresses; il travaille beaucoup, dit-il, mais la majorité la plus solide n'est pas contente de lui. Mgr Dubuis (1), que tu as vu chez M. Ozanam, veut le tuer. Je les ferai dîner ensemble dimanche. Nous aurons aussi Carcassonne (2), parfait, Saint-Dié (3), excellent, Mgr Guillemin (4) et d'autres. Nous, nous faisons bien notre devoir. On nous appelle le *centre infaillibiliste,* tu sens ce que cela peut ajouter à l'amour d'Orléans pour l'*Univers*. Que Paris fait une horrible figure !... Il a insulté Mgr Maupoint (5) avant-hier dans la salle du Concile; Mgr Maupoint l'a très bien rappelé à l'ordre (6). »

« Hier Bourges, Le Mans, Quimper, Carcassonne et Hébron, tout à fait inquiets et mécontents des lenteurs présidentielles, sont montés dès 9 h. 1/2 chez le Saint-Père, pendant que les évêques étaient en séance. Personne dans l'antichambre, ils ont fait du bruit, ouvert plusieurs portes et fini, je ne sais comment, par faire porter au Saint-Père un billet ainsi conçu : « Cinq évêques français prient le Saint-« Père de les recevoir tout de suite, ils ont absolument be-« soin de lui parler. » — Le Saint-Père, toujours parfait, sûr d'ailleurs des évêques qui pouvaient le demander ainsi, les a reçus en robe de chambre d'un air si joyeux que nos évêques ont senti qu'ils n'avaient pas été indiscrets. Mgr de la Bouillerie a dit au Saint-Père qu'il fallait en finir au plus tôt avec la question de l'infaillibilité, qu'ils suppliaient tous le Saint-Père d'ordonner au cardinal de Angelis de ne plus étrangler la majorité au profit d'une poignée de factieux que la patience et la miséricorde ne feront qu'enhardir, etc., etc. Le Saint-Père a répondu :

(1) Un évêque des États-Unis.
(2) Mgr de la Bouillerie.
(3) Mgr Caverot, mort archevêque de Lyon et cardinal.
(4) Vicaire apostolique de Canton.
(5) Évêque de Saint-Denis de la Réunion.
(6) Lettre du 6 avril.

Digitized by Google

« J'entends très bien, il faut, en effet, marcher ; je n'avais « point songé à faire proclamer l'infaillibilité, mais puis- « qu'elle a été attaquée et niée, il faut qu'elle soit affir- « mée, elle le sera. Je *pense* que vous serez contents « dimanche. — Très Saint Père, vous êtes infaillible, vos « pensées doivent être infaillibles, pouvons-nous partir « tranquilles? — Oui, vous serez satisfaits dimanche. — « Nous ne sommes que cinq présents, Très Saint Père, « mais si vous voulez que trois ou quatre cents évêques « viennent vous demander ce que nous vous demandons, « ils viendront, nous sommes l'avant-garde. — Je me « rends à l'avant-garde, elle suffit, soyez tranquilles, il « faut marcher, on marchera. »

« Les évêques sont rentrés au Concile, plusieurs Pères ont deviné ce qu'ils avaient fait, on en a parlé, les opposants sont furieux; on dit que la réunion parisienne, fort nombreuse hier, était dans une colère affreuse, très décidée à ne reculer devant aucun moyen pour empêcher l'infaillibilité d'être mise en discussion, jurant que si on changeait l'ordre premier, elle ne voyait plus le Saint-Esprit inspirant et gouvernant le Concile, mais l'intrigue. Tant que la discussion ne sera pas commencée, frère, nous ne devons pas nous réjouir, Rome est horriblement patiente, et les opposants affreusement pervers, ils deviendront saints si on leur laisse du temps. »

Les évêques orientaux des divers rites étaient très travaillés par les chefs de l'opposition. Quelques-uns tenus pour flottants fréquentaient chez Louis Veuillot. Élise m'écrivait : « Les Orientaux nous accablent de politesses ; tous, je te l'ai dit, sont honteux d'Orléans, du moins, ils le disent ici, mais qu'est-ce que cela prouve... Mgr Hassoun (1) aimerait que vous puissiez publier les noms des révoltés. »

L'évêque de Poitiers, Mgr Pie, que le vote de la majorité

(1) Le patriarche des Arméniens.

Digitized by Google

du Concile avait placé à la tête des infaillibilistes français, n'aimant point les luttes personnelles, garda longtemps une réserve dont le blâmaient ses amis. Il avait à ce sujet subi chez mon frère, de la part d'autres évêques, divers assauts. Après cinq mois d'attente, il changea. — « Poitiers, m'écrivait Élise, est féroce contre les lents et les prudents. Il doit beaucoup de sa férocité à Mgr de Carcassonne, à Mgr Mermillod, à Mgr de Quimper et à plusieurs autres qui ont eu le courage de lui dire : « Monseigneur, de « quel côté êtes-vous, s'il vous plaît? Non seulement nous « ne sommes pas sûrs de vous, mais nous sommes très « inquiets, il faut vous prononcer. » Il changea d'attitude dès que la question de l'infaillibilité fut introduite officiellement au Concile.

— « Jeudi, quand le cardinal de Angelis a pris la parole, pour introduire la question de l'infaillibilité, tous les Pères ont regardé l'évêque d'Orléans, qui n'était point à son aise. Son corps et sa tête tremblaient, tellement qu'il faisait peine, mais on riait tout de même. Le mouvement de la tête devint si violent que le pauvre Félix l'appuya sur le dos de sa banquette. On ne voyait que mieux son agitation et on n'en riait que plus. Quand le cardinal eut fini, on distribua à tous les Pères un premier cahier d'observations. L'évêque d'Orléans prit un cahier et partit. Mgr Faurie, qui avait dit tout haut *Deo gratias!* eut l'idée de suivre Orléans et de lui dire dans le corridor : « Monseigneur, Dieu « soit loué, voici enfin le moment de vous soumettre, sou- « mettez-vous et vous serez heureux. — C'est très grave, « très grave, fit Orléans, en regardant s'il était suivi. — « Non, répondit Mgr Faurie. — Je vous en prie, dit Orléans « en lui tendant un papier, portez cette lettre au prési- « dent. — Monseigneur, vous la donnerez vous-même. — « Non, je ne rentrerai pas dans cette salle. — Que si, « Monseigneur, vous y rentrerez. — Non, je ne rentrerai « point. » Mgr Faurie prit la lettre et la remit au président qui la lut, parut inquiet, mais ne dit rien. Mgr Faurie sortit

Digitized by Google

de nouveau et entre des bancs, près de l'ambon, vit Constantine et Saint-Brieuc qui causaient. Constantine disait à Saint-Brieuc : « — Eh bien, partons-nous? » Saint-Brieuc ne répondait pas, ni ne bougeait. Mgr Faurie, qui ne pouvait passer : « Allons, Messeigneurs, il faut maintenant « vous décider, avancer ou reculer, nul moyen de rester « où vous êtes. » Tous les deux comprirent et trouvèrent fort mauvais qu'un simple vicaire apostolique osât parler ainsi à des titulaires, à des titulaires français! Mais Mgr Faurie parle de tout et à tous sans se gêner. »

J'ai cent traits de même caractère à raconter. Je les écarte.

Durant tout le temps du Concile, du 8 décembre 1869 au 18 juillet 1870, toutes ces formes de combat se produisirent constamment. Ce fut plus ou moins ardent, plus ou moins emporté, mais il n'y eut point de cesse. Mêmes intrigues, même hypocrisie, même recours à toutes les misères et toutes les iniquités de la polémique : falsifications de textes, fausses dates, interprétations mensongères; mêmes efforts de la part de quelques évêques pour décider le bras séculier à se lever contre la liberté de l'Église. La part du diable prédite par Pie IX fut plus large qu'il n'avait pu le prévoir. Mais le zèle ne faiblit pas non plus; la défense, non moins résolue et plus savante que l'attaque, fut aussi plus brillante. La vérité, bien servie, eut sur tous les points le dessus. Sa victoire fut particulièrement marquée en France. C'est là qu'à la fin on apporta dans la lutte le plus de passion.

Les brochures tapageuses et les libelles furieux, qui firent tant de bruit durant la seconde phase du Concile, eurent pour contrepoids supérieurs, en dehors des bons écrits, la multiplicité des audiences particulières et des Brefs. Pie IX, à mesure que l'opposition devenait plus audacieuse et plus odieuse, soutenait davantage les infaillibilistes. Les témoignages officiels et publics dont il

Digitized by Google

honora les militants de la bonne cause empêchèrent l'opinion de s'égarer. Les colères que soulevait cette active et haute intervention ajoutaient à son efficacité. Le public savait mieux de quel côté était le Pape et cela suffisait à garder, contre les pamphlets, la masse des fidèles.

Parmi les plus significatifs de ces Brefs, il faut rappeler ceux que reçurent le P. Ramière, jésuite, pour un écrit contre les thèses de Mgr Maret, l'abbé de Cabrières, auteur d'une réponse à Mgr Dupanloup, Mgr de Ségur, à propos d'un tract très vif contre les libéraux, un rédemptoriste, le P. Jacques, un laïc, Amédée de Margerie, l'un de ceux qui réfutèrent le P. Gratry. Tous ces encouragements répétaient la pensée que Pie IX avait exprimée au début des polémiques : « De prétendus sages voudraient qu'on ménageât certaines questions et qu'on ne marchât pas contre les idées du temps. Mais ce sont des capitaines d'aveugles. Je dis, moi, qu'il faut dire la vérité pour établir la liberté; qu'il ne faut jamais craindre de proclamer la vérité et de condamner l'erreur. Je veux être libre ainsi que la vérité. » Combien ces instructions justifiaient, fortifiaient, encourageaient l'attitude et le langage de Louis Veuillot !

On remarqua davantage, peut-être, car ils étaient plus significatifs encore, les Brefs que reçurent des groupes de simples prêtres appartenant à des diocèses dont l'évêque était ouvertement et activement dans l'opposition. Ces sortes de manifestations ne commencèrent guère qu'au mois de mai, c'est-à-dire alors seulement que l'on fut assuré d'entrer dans les vues du Pape. On put voir, dans ces adresses du clergé secondaire, le prolongement, le couronnement des souscriptions de l'*Univers,* acclamant avec tant de chaleur et un accent de défi le Pape infaillible. Parmi les diocèses où elles se produisirent avec le plus de courage, on remarqua Marseille (Mgr Place), Besançon (le cardinal Mathieu), Saint-Brieuc (Mgr David), Perpignan (Mgr Ramadié), Orléans (Mgr Dupanloup). Tous ces

Digitized by Google

Brefs contenaient une phrase applicable à la situation difficile des prêtres que le Pape remerciait. A ceux d'Orléans, Pie IX dit que « l'ardeur avec laquelle ils désirent voir les prérogatives accordées par le Christ Notre-Seigneur à Pierre et à ses successeurs exposées d'une manière plus explicite, et mises dans une nouvelle lumière est d'autant plus admirable que les temps présents paraissent moins favorables à la libre expression de cette foi et de ce désir ».

Les adresses du clergé secondaire devinrent si nombreuses que le Saint-Père, ne pouvant répondre à toutes, chargea. le Nonce de faire en son nom une réponse générale. Le Nonce publia cette réponse dans l'*Univers*. Le gouvernement, mécontent, reprocha au représentant du Saint-Siège d'avoir méconnu une disposition quelconque du Concordat. C'est la seule consolation publique qu'il accorda aux opposants.

Ces Brefs de combat, surtout celui qui frappait Mgr Dupanloup, firent sensation. Deux autres, le premier, adressé à Dom Guéranger, le second à Louis Veuillot, eurent plus de retentissement encore. Par le premier, Pie IX félicitait le savant bénédictin de son maître livre, la *Monarchie pontificale*. Il en louait non seulement la science et la doctrine, mais aussi l'esprit militant. « Les adversaires de l'infaillibilité, disait-il, sont des hommes qui, tout en se faisant gloire du nom de catholiques, se montrent complètement imbus de principes corrompus, ressassent des chicanes, des calomnies, des sophismes pour abaisser l'autorité du chef suprême que le Christ a préposé à l'Église et dont ils redoutent les prérogatives. Ils ne croient pas comme les autres catholiques que le Concile est gouverné par le Saint-Esprit. Pleins d'audace, de folie, de déraison, d'impudence, de haine, de violence, pour exciter les gens de leur faction, ils emploient les menées à l'aide desquelles on a coutume de capter les suffrages dans les assemblées populaires; ils entreprennent de refaire la divine

Digitized by Google

constitution de l'Église et de l'adapter aux formes nouvelles des gouvernements civils. »

Dom Guéranger était remercié d'avoir fait justice de ces chicanes, de ces calomnies, de cette fausse science « avec une telle solidité, un tel éclat, une telle abondance d'arguments, puisés dans l'antiquité sacrée et dans la science ecclésiastique », qu'il enlevait « tout prestige de sagesse à ceux qui avaient enveloppé leurs pensées sous des discours dépourvus de raison ».

Que l'on songe aux personnages que ces jugements condamnaient, et l'on comprendra combien fut grand l'effet produit.

Le Bref à Dom Guéranger retentissait encore lorsque parut le Bref à Louis Veuillot. Celui-ci, comme le constate Émile Ollivier, était *aussi significatif* que celui-là. Pie IX y « remerciait l'éminent journaliste et ses collaborateurs, laïcs ou ecclésiatiques, de leur dévouement et de leur amour ».

Le Souverain Pontife ne s'en tenait pas là. Louis Veuillot, en lui présentant les offrandes des souscripteurs de l'*Univers,* lui avait dit : « Cette souscription qui continue est alimentée par l'obole des prêtres plus pauvres en France que les plus pauvres, mais plus généreux que les plus opulents. Ces oboles sont des actes de foi et d'amour envers le Vicaire de Jésus-Christ ». Il avait terminé par un hommage à ce *ministère infaillible* dont « nos esprits reçoivent la certitude et nos âmes le pain ». Pie IX, appuyant le témoignage rendu à la générosité du clergé, ajoutait : « Cette riche souscription confiée à votre journal par les fidèles nous a fait un vif plaisir, parce qu'elle est le gage de la piété filiale d'un grand nombre et aussi parce qu'elle *est le fruit du combat que vous soutenez depuis longtemps pour la religion et pour le Saint-Siège...* » Et plus loin : « C'est pourquoi nous vous félicitons vous et vos collaborateurs de l'heureux résultat de vos travaux. »

Digitized by Google

C'était donc une chaleureuse approbation des travaux de l'*Univers*, et particulièrement de sa fameuse et féconde souscription, contre laquelle depuis six mois Mgr Dupanloup et tous les évêques de l'opposition, tous leurs journaux, tous leurs amis, ne cessaient de protester. Là où ces prélats dénonçaient une atteinte à la liberté, à l'autorité, à la dignité des évêques, le Pape reconnaissait une œuvre excellente. Après avoir félicité sans aucune réserve Louis Veuillot et ses collaborateurs, il ajoutait : « Nous félicitons le clergé qui, uni dans une action commune, vous soutient par son exemple et son zèle, et nous demandons pour tous une récompense digne de leur religion et de leur charité. »

Voici comment Louis Veuillot rendait compte aux souscripteurs de l'audience où il avait remis leurs offrandes :

« J'ai la joie de vous donner des nouvelles du Saint-Père. J'en ai d'hier soir, où il a bien voulu recevoir de mes mains cent mille francs provenant de la souscription. Tous les donateurs, et nous-mêmes, heureux intermédiaires, nous avons sa bénédiction très tendre. Il lit souvent ces listes avec intérêt. Il en aime l'ardeur, l'ingénuité, le solide fond de foi et de science catholique.

« Sa santé est parfaite. Il a bonne mine, il est robuste et souriant. Il cause avec autant de finesse que de bonté. Son œil reconnaît toujours ses amis dans la foule, il se souvient de les avoir aperçus en passant çà et là. Sa main, qui porte une si grande part du poids du monde, ne tremble pas. Son oreille entend le cœur ému de respect et d'amour qui lui parle à voix basse. Il a l'esprit présent à tout, la mémoire de tout, sauf des injures. Il venait de parcourir un mauvais livre qui arrive de Paris : *Ce qui se passe au Concile*. Il a promptement vu ce que c'était. Dans le cours de la conversation, qui allait à travers le monde, il en a dit quelques mots : « Travailler à abaisser cette « autorité-là... On ne l'abaisse pas. Mais ceux qui s'y « exercent font de la peine. » Rien de plus. Cette « auto-

Digitized by Google

rité-là », c'est la sienne, l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ. Et il est insulté personnellement dans ce mauvais livre. Oh ! oui, « cela fait de la peine ». Mais quand cela a fait de la peine, tout ce que cela peut faire est fait.

« Il nous a dit aussi : « Voilà que je vais entrer dans « ma 79e année. Je la commence le 13 de ce mois. Que « peut un pauvre vieillard qui touche à quatre-vingts « ans ! » Nous l'écoutions sans alarmes. Nous le regardions comme nous venions de regarder le soleil romain qui, en ce moment, descendait à l'horizon, plein encore, majestueux et doux, inondant de clarté la vigueur du printemps nouveau et l'indestructible beauté de tant de monuments que les siècles ont bâtis. »

Louis Veuillot avait demandé et tout de suite obtenu la permission de conduire à cette audience ses deux filles et sa sœur. En même temps que la lettre destinée au public, je reçus de notre sœur un compte rendu intime dont j'extrais ce complément :

« Nous sommes dans une grande salle ; le Pape entre et, venant à nous qui allions à lui, nous dit : « Ah ! ah ! « Veuillot, sa sœur, ses filles, venez, venez, voilà le vieil- « lard du Vatican. » Dès que nous fûmes près de lui, nous nous mîmes à genoux et sans prendre le temps de nous bénir : « Levez-vous, levez-vous ! » Puis s'appuyant sur le bras du rédacteur en chef, il dit : « Mon cher Eugène, « mais que dis-je, ce n'est pas Eugène, c'est Louis. » Après ce début tout paternel, le Pape s'est assis sur une banquette de bois, loin de son trône, nous avons vraiment causé intimement pendant vingt bonnes minutes. — « Je reçois « des gens qui me prient de faire proclamer l'infaillibilité « et qui me demandent quand on la proclamera ? Je « réponds : Je ne puis pas faire proclamer l'infaillibilité. « C'est l'affaire du Saint-Esprit. Il le fera. — Les évêques « en savent pas quand on proclamera l'infaillibilité. Mais « le Pape le sait, très Saint Père, dis-je résolument. » Le Saint-Père me regarda en souriant et si affectueusement

Digitized by Google

que je répétais : « Le Pape le sait. » Il sourit alors davantage.

— « J'étais en train de lire une nouvelle brochure « qu'on distribue aux Pères du Concile : *Ce qui se passe « dans le Concile,* je crois. C'est affreux et pas nouveau. « On me reproche de nourrir les évêques, oui je nourris « les pauvres et d'autres, il le faut bien. On me reproche « aussi de répondre aux lettres qui me sont adressées. « Oui, je réponds, cela est très vrai, j'ai même répondu à « trois curés d'un diocèse pas loin de vous. Quoique sous « un régime bien dur, ils ont eu le courage de m'écrire. « J'ai répondu tout de suite, il faut honorer le courage ; « j'ai même fait une réponse très éloquente. Je ne vous l'ai « pas envoyée, j'espère qu'on vous l'enverra, trois curés « si courageux ! — Très Saint-Père, ils ont été réprimandés. — On ne sait pas que je leur ai répondu. — Pour « vous avoir écrit. — Ah ! ma réponse les couvrira. « Aujourd'hui en France, on est agité, on vote (1). — Un « journal a dit que vous aviez réuni les évêques français et que vous leur aviez dit de voter *oui.* — J'ai vu « un seul, un seul évêque, *uno !* et le Pape levant son pouce : *uno, uno !* il m'a demandé ce qu'il fallait faire. « Je lui ai dit : C'est difficile ; si on pouvait mettre des « conditions. — Voter *juxta modum*, fit mon frère. — Oui, « oui, mais cela ne se peut. *Non* est impossible, *oui* est « difficile, *non,* à cause de ce qui arriverait sûrement, *oui,* « à cause de ce qui a été fait et de ce qui n'a point été « fait. Rien, c'est une arme pour la révolution peut-être, « et pourtant, c'est *oui* ou rien. »

Après la politique, le Concile est revenu. Le Saint-Père a reparlé des opposants. « Ils se soumettront, pas tous, « mais le plus grand nombre. Quand on dira : *le Pape est infaillible, placet* ou *non placet,* il me paraît impossible « qu'un évêque ose dire non sur une pareille vérité.

1. Il s'agissait du plébiscite de 1870 qui sanctionna l'empire libéral et sonna la fin de l'empire.

Digitized by Google

« Néanmoins, quelques-uns peut-être le diront, mais la « vérité une doit être affirmée. » On a parlé assez longtemps du Concile, et repris la souscription *si belle, si belle*, dit le Saint-Père. « Je suis bien touché de tant de zèle et de « dévouement. — Très Saint-Père, j'ai une grâce à vous « demander. — Oui, oui, demandez, mon cher Veuillot. « — Je sais des évêques très pauvres, ils n'ont vraiment « pas assez d'argent pour manger, se loger, faire un petit « voyage, etc. Me permettez-vous, Très Saint-Père, de « donner en votre nom un peu d'argent à ceux que je sais « si pauvres? — Non seulement, je vous le permets, je « vous l'ordonne, je vous l'ordonne sévèrement. » La voix du Pape était si émue, son œil si affectueux, quand il a donné cet ordre, que j'aurais voulu avoir là les évêques pauvres, ils auraient été soulagés. En nous parlant des opposants, le Saint-Père a dit : « Il y en aura toujours qui « protesteront, les *incontentables*, comme vous dites, je « crois, en France, maintenant, incontentables. — Irré- « conciliables, très Saint-Père. — Oui, oui, c'est cela, « mais je ne sais pas bien vos mots. »

Les trois prêtres honorés de ce Bref spécial dont Pie IX avait parlé à Louis Veuillot étaient trois petits curés, trois succursalistes du diocèse d'Orléans, les frères Hermet. Louis Veuillot, qu'ils aimaient fort et dont ils partageaient toutes les doctrines, ne leur avait pas conseillé une adresse au Pape, mais lorsque l'acte fut fait, il s'entremit pour qu'il fût bien reçu et obtint une réponse. Mgr Dupanloup n'en ignora rien, et des coups défensifs que lui porta Louis Veuillot aucun ne lui fut plus amer. Il est vrai que celui-ci l'atteignait sous le contre-seing du Pape.

Les journaux du catholicisme libéral et du gallicanisme avaient maintes fois dit ou insinué que, si Pie IX tolérait l'intervention de Louis Veuillot dans les débats que soulevait le Concile, il s'en fallait de beaucoup qu'il l'approuvât. Nul moyen, après le Bref, de soutenir encore avec

Digitized by Google

quelque succès cette thèse. Les plus avisés, ceux qui relevaient surtout de Mgr Dupanloup, appliquèrent de leur mieux à l'acte pontifical la conspiration du silence; d'autres, notamment l'organe direct du comte de Falloux, l'*Union de l'Ouest,* expliquèrent de la façon la plus baroquement embarrassée du monde, qu'au fond « le Père commun des fidèles, n'oubliant aucun des services qu'on s'efforce de lui rendre », avait simplement, par *indulgence,* voulu tenir compte « des *intentions* de M. Louis Veuillot ». En conséquence, il avait adressé un compliment au *défenseur* peut-être bien intentionné *du Saint-Siège,* et non à l'*insulteur de l'évêque d'Orléans.*

Cette interprétation effrontée et sotte ne prit point. Tous les journaux qui suivaient les choses du Concile, les modérés et les mixtes, comme les effrénés, montrèrent dans les éloges que recevait Louis Veuillot la condamnation des manœuvres que Mgr Dupanloup personnifiait. Quelques lignes du *Journal des Débats,* le plus retenu et le plus autorisé de ces journaux, indiqueront suffisamment la note que tous donnèrent. «... Ce qu'il y a particulièrement digne de remarque dans ce Bref, c'est le très vif contentement exprimé par le Saint-Père au sujet de la part considérable prise par le clergé secondaire de France à cette souscription... Ce document n'est point fait pour diminuer l'influence qu'exerce l'*Univers*... Les membres de ce clergé y verront plutôt un encouragement à prendre plus que jamais M. Veuillot pour leur chef de file et l'on ne peut que s'étonner de voir de simples laïques posséder une telle importance et conduire une armée de prêtres au combat avec l'approbation du Saint-Siège. — C'est un spectacle étrange et des plus curieux, disait-il en terminant, de voir un journaliste remplissant en quelque sorte les fonctions de légat laïque du Pape infaillible. »

La *France,* journal des catholiques libéraux et impérialistes, le *Parlement,* organe des parlementaires orléanistes, la *Cloche,* feuille des libres-penseurs révolutionnaires, la

Digitized by Google

Liberté, en ce temps-là gallicane, le *Figaro*, fantaisiste, l'*Opinion nationale*, napoléonienne et socialiste, etc., raisonnaient comme les *Débats*. Les tacticiens de cette coalition voulaient irriter les évêques contre l'*Univers* et faire regretter au Pape d'avoir si largement honoré un journaliste. Louis Veuillot voyait leur jeu, et, pour en avoir raison, leur expliquait avec bonne humeur que sa force dans l'Église était de n'y être rien.

« Les journaux, écrivait-il, sont composés de sages qui cherchent midi à quatorze heures, et de doctes qui ne savent pas compter jusqu'à midi. Me voilà donc proclamé chef du clergé secondaire, surveillant des évêques, légat du Pape, etc. J'ai monté. Autrefois, on me croyait simplement évêque *in partibus* et cardinal *in petto*. » Après avoir dit ce qu'on le faisait, il disait ce qu'il était :

« Les rédacteurs de l'*Univers* sont dans l'Église uniquement ce qu'y peuvent être les rédacteurs des autres journaux, de simples fidèles. C'est très beau, c'est royal, c'est immense. Nous ne sommes rien de moins ; mais nous ne devons être et nous ne sommes rien de plus. Quant aux choses de ce monde, ni le Pape, ni l'Église ne peuvent rien pour nous, qu'encourager notre travail, s'il est bon, et ensuite bénir nos cercueils. Nous ne demandons pas davantage. Nous sommes peu soucieux des hochets que l'on enfermerait avec nous dans ces planches où, sauf le linceul et le crucifix, tout le reste peut gêner. Pour obtenir la bénédiction dernière, il faut être, nous voulons être et nous sommes, par la grâce de Dieu, des hommes obéissants. Voilà notre rang dans l'Église. Je ne fais à Rome d'autre service que le mien. Mille correspondances me donnent un rôle fort éloigné du vrai. Je ne consulte ni ne suis consulté. Je me tiens à ma fenêtre et à mon écritoire, regardant ce qui se passe, le racontant pour ceux qui se fient à mon regard et à ma sincérité. Du reste, je n'apprends rien que n'apprenne au même moment tout le monde, et je m'en contente.

Digitized by Google

Ce n'est pas mon métier de donner des nouvelles. Je nie même qu'il y ait des nouvelles. Je regarde cela comme une idée de M. Émile de Girardin. Je crois qu'il n'y a que la manière de raconter et que l'on raconte mieux le lendemain que le jour, idée étrangère à M. de Girardin. Si je raconte d'une manière qui plait davantage aux catholiques, et si c'est la cause de mon influence dans l'Église, il faut la subir ou raconter de la même façon. »

Ayant fait cette pleine confession de son néant, Louis Veuillot montrait combien il est bon de n'être rien quand on veut faire quelque chose dans le haut domaine des idées, des principes, des constructions ou reconstructions sociales et religieuses. Qu'on ne crie point au paradoxe! Si je citais plus au long, on accepterait sa thèse, mais cela m'entraînerait trop loin.

Quant à son sentiment intime sur « son Bref », on le trouvera dans la lettre où il m'envoyait ce témoignage :

« Voici le Bref. Je trouve qu'il en dit long : et si cette pièce ne vous semble point de la bonne faiseuse, c'est que vous n'en jugez pas comme ici. Tous ceux qui en ont entendu la lecture, évêques et autres, le déclarent *enfonçant*, et le plus beau qui ait paru avec celui de Dom Guéranger...

« Je vous assure que ce papier ne me donne pas un plaisir sans mélange et que je l'aime mieux pour le journal et pour vous autres que pour moi. J'ai le cœur plein de joie, mais l'âme pleine de terreur. Les Brefs du Pape m'ont toujours fait éprouver cette angoisse; c'est que le bon Dieu sait le fin du fin. Néanmoins, pour l'œuvre, la louange est juste et utile et nous pouvons la savourer sans remords.

« Hélas! mes amis, croyez bien que je ne suis pas encore revenu et qu'il faudra dévorer le feu de juin; si les louanges du Pape se payaient avec de la sueur, je serais en règle. »

Lorsque Louis Veuillot s'efforçait de limiter la portée de « son Bref », afin de tranquilliser les journaux sur

Digitized by Google

sa situation dans l'Église, on était en plein mois de juin 1870 et le Concile siégeait depuis le 8 décembre 1869. Tout le monde était las, très las, et néanmoins la polémique restait très ardente. Il y avait toujours de nouvelles intrigues, de nouvelles menaces, de nouvelles brochures; mais vu de près, tout ce nouveau était vieux. On s'arrêtait à des redites. Il y aurait aussi redite à raconter la grande part que l'*Univers* et son rédacteur en chef prirent à toutes ces luttes. Quelques indications suffiront. Parmi les derniers écrits que l'opposition lança et que Louis Veuillot discuta, il y eut : *Ce qui se passe au Concile,* d'un publiciste caché ; la *Dispositio moralis,* d'un moraliste caché, où l'on voulut reconnaître un vicaire général d'Orléans ; une brochure imprimée à Naples, sur l'*Unanimité morale nécessaire dans les Conciles,* d'un théologien caché; la *Lettre d'un évêque,* qui cacha son nom ; une brochure anonyme : *La dernière heure du Concile,* imprimée à Paris, et largement distribuée à Rome, etc., etc. Il y eut aussi la *Quatrième Lettre* du P. Gratry dont ce fut le dernier écrit; il méritait de mieux finir. Louis Veuillot s'occupa de toutes ces publications et ne négligea point de faire valoir les réponses qu'elles reçurent. Il y en eut de très fortes. L'une des plus remarquées venait de M. l'abbé Henri Sauvé, théologien pontifical. Une autre qui fit grand effet donnait une gerbe de textes recueillis, mis en bon ordre et bien annotés par le R. P. Bianchi, procureur général des Dominicains. — « Je vous l'envoie, écrivait le rédacteur en chef à ses collaborateurs, pour que M. Du Lac et M. l'abbé Jules Morel se puissent donner le plaisir de nager en haute mer. Ils me remercieront de faire arriver jusqu'à eux ces grandes vagues et ce grand air de la doctrine et seront heureux de voir comme on moissonne à Rome, lorsqu'on s'y met... Cela les reposera des flaques et des broussailles sorboniques où ils sont contraints de faire patrouille depuis six mois. » Notons aussi un savant volume de M^gr^ Cardoni, archevêque d'Édesse.

Digitized by Google

Il fallait en finir. La discussion sur le *schema* de l'infaillibilité, commencée le 13 mai par un très beau rapport de Mgr Pie, avait déjà pris quatorze congrégations ou séances et l'on y avait entendu soixante-quatre orateurs, dont treize français. De l'aveu général, la question était épuisée; on ne pouvait plus que répéter ce qui avait été dit plusieurs fois. Tout le monde souffrait; beaucoup de Pères, accablés par la chaleur, ne pouvaient plus venir aux séances. Cependant le groupe français de la minorité voulait continuer les débats. Le but était de faire renvoyer le vote à une nouvelle session, qui pourrait bien, — on l'espérait! — n'avoir jamais lieu. Le Pape, pressé d'accorder des vacances, s'y était refusé. Alors, « quelques évêques s'adressèrent de nouveau à l'Empereur, dit Émile Ollivier, et le supplièrent de prendre en pitié leur situation, de demander au Saint-Père, au nom de l'humanité et de la raison, une prorogation du 1er juillet au 15 octobre. » Cette supplique, qui aurait été repoussée, n'était pas encore arrivée que déjà, la fatigue ayant vaincu presque tout le monde, la clôture de la discussion se faisait. C'était le fruit de pourparlers entre Mgr Canossa, délégué de la majorité, et Mgr Haynald, représentant de la minorité. Le groupe des représentants français protesta contre ces négociations. Émile Ollivier le rapporte et donne ce détail : « On décida que chaque évêque individuellement serait libre de renoncer à la parole, s'il le trouvait bon, mais que la réunion n'approuvait pas la négociation de Mgr Haynald. Les Hongrois et les Allemands, plus raisonnables et convaincus qu'on était arrivé aux dernières limites de la résistance permise, que du reste la volonté du Pape était inébranlable, encouragèrent au contraire le prélat hongrois. A cette nouvelle, Mgr Dupanloup court chez Mgr Haynald, furieux, le teint animé, et lui dit : « Monseigneur, vous êtes traître envers la vérité ». Mgr Haynald le regarde avec hauteur et lui répond, le voyant si peu maître de lui-même :

Digitized by Google

« Monseigneur, ne parlons pas de ce sujet en ce moment. » Le lendemain, Mgr Dupanloup, revenu à plus de calme, comprit son tort et s'efforça de l'effacer. Mgr Haynald n'en avait pas moins continué et mené à bonne fin sa négociation. »

Enfin! on allait finir! Dès le 2 juillet de nombreux votes eurent lieu par assis et levé, et vingt-trois orateurs sur cinquante ou soixante qui restaient inscrits renoncèrent à la parole. Le cardinal-président les en loua. Néanmoins, deux évêques français, NN. SS. de Châlons et de Perpignan (1), parlèrent ce jour-là. Ce fut le dernier effort oratoire de l'opposition. Le surlendemain, la renonciation devint générale. Tous les orateurs inscrits, sauf deux, un italien et un français, Mgr Callot, évêque d'Oran, se désistèrent; parmi eux se trouvaient Mgr Dupanloup et Mgr Darboy.

Était-ce fini? Non, pas tout à fait encore. L'un des plus anciens membres de l'épiscopat français, Mgr Rivet, évêque de Dijon, opposant relativement calme, mais considéré et résolu, tenta, au nom de plusieurs, un nouvel effort auprès de Pie IX. Il demandait qu'on pût se séparer sans avoir voté. — « Le Saint-Père l'écouta sans impatience, avec l'indifférence du parti pris. Dans la conversation, il dit à l'évêque : « — Je suis infaillible. — Je l'ai « toujours cru et enseigné, répond l'évêque, sous certai- « nes conditions. — Sans conditions, interrompt le Pape. « — Alors, riposte l'évêque, malgré ma douleur d'affliger « Sa Sainteté, je répondrai *non placet*. — J'obéis à l'ordre « de Dieu, riposte Pie IX, c'est sa volonté qui me con- « duit (2). »

Le récit d'Émile Ollivier s'arrête là. C'est trop tôt. L'évêque insistant expliqua que l'ajournement mettrait les Pères à l'aise pour la rentrée dans leurs diocèses. Autrement, disait-il, beaucoup d'entre eux, déjà fort amoindris,

(1) Mgr Meignan et Mgr Ramadié.
(2) *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, t. II, p. 335.

Digitized by Google

seront mal reçus. — « Mais non, mais non, répondit Pie IX, soyez sans inquiétude. Aimez Pierre et tout ira bien, parce que vous serez dans la vérité. Les évêques unis au Pape sont très forts, très honorés, très aimés, invincibles (1). »

Le 13 juillet eut lieu le vote sur l'ensemble du *schema*. Déjà un certain nombre de Pères étaient partis et tous ceux qui restaient à Rome ne vinrent pas. Sur 601 votants, 451 répondirent *placet;* 88 *non placet;* 62 *placet juxta modum*. Ces 62 votes conditionnels se partageaient à peu près par moitié, entre les inopportunistes modérés et des infaillibilistes auxquels la rédaction adoptée paraissait molle. Ces derniers se rallieraient certainement, et les autres très probablement aux 451. Le vote final fut fixé au 18 juillet.

Il semblait que l'opposition, très affaiblie en nombre, dût enfin se rendre. Non. Une députation où figuraient pour la France Mgr Darboy et Mgr Rivet vint demander au Pape de modifier la rédaction du décret afin que les inopportunistes pussent se résigner à l'opportunité. Mgr Darboy porta la parole. Pie IX répondit froidement et brièvement que cette demande, bien tardive, devait être adressée au Concile et non à lui.

Que restait-il à faire? Mgr Haynald proposa de répéter résolument à la dernière séance : *Non placet!* Le cardinal Mathieu, l'archevêque Darboy et l'évêque Dupanloup dirent que mieux valait partir sans aller à cette séance. Leur avis prévalut, mais il fut arrêté que, si l'on ne protestait pas par un vote public, on le ferait par une déclaration qui ne céderait rien. Cet acte final de l'opposition reçut cinquante-cinq signatures dont vingt de prélats français.

Était-ce enfin fini? Non, pas encore. « Mgr Dupanloup et Mgr Strossmayer écrivirent à Pie IX, le suppliant d'a-

(1) Lettre du 11 juillet.

Digitized by Google

journer jusqu'à novembre la confirmation et la promulgation de la constitution. Pie IX ne répondit pas (1). »

Et ce ne fut pas encore la fin. En effet, il a été beaucoup parlé d'une dernière tentative de même sorte faite isolément, à la dernière heure, par Mgr Dupanloup. Dans un billet ému, le tenace opposant disait au Saint-Père qu'il s'immortaliserait et garderait à son pontificat tout l'éclat qu'il lui avait déjà donné en refusant après le vote de confirmer un décret qui pourrait troubler tant de fidèles et compromettre la paix du monde. — « Je ne te garantis pas les mots, m'écrivait ma sœur, mais je te garantis le fond. Le Pape lui-même l'a dit à l'évêque de Poitiers qui me l'a répété... Le Saint-Père regardant bien Poitiers après lui avoir raconté cette folie, se frappa le front et dit : « Orléans ou moi, un de nous deux a perdu la tête. »

Durant ces derniers efforts d'une opposition qui ne savait pas finir dignement, les départs se préparaient et Pie IX, en même temps qu'il donnait des audiences aux personnages, convoquait par groupes pour les remercier les prêtres qui à des titres divers avaient par zèle religieux et dévouement au Saint-Siège eu l'honneur et la joie d'être associés aux travaux de l'auguste assemblée. De ce nombre furent les *assignatori,* jeunes ecclésiastiques qui remplirent en quelque sorte les fonctions d'huissiers du Concile. J'ai deux notes sur cette réception. Je donne celle que je tiens de l'un des assignateurs, Mgr Compans.

« Dans les derniers jours qui précédèrent la clôture des sessions du Concile, le Pape voulut bien honorer d'une audience très particulière les *assignatori,* récompense de leur service auprès de NN. SS. les évêques. Nous fûmes tous reçus dans la bibliothèque de Pie IX. A peine étions-nous arrivés que le Pape entra, et très familièrement, tout en mangeant des glaces, entama la conversation. Quelles « nouvelles m'apportez-vous? Le pauvre Pape n'en sait

(1) *L'Église et l'État,* t. II, p. 316.

Digitized by Google

« pas beaucoup, quoiqu'il voie et entende bien du monde. « On lui dit si peu la vérité. » Après nous avoir assez longtemps parlé de la politique, il nous dit : « J'ai eu la « visite d'un évêque français qui venait se plaindre d'un « certain journaliste, dont ses amis et lui avaient à souf- « frir. — Ah ! oui, je le connais : c'est Veuillot, et je vous « dirai que je l'aime. — Mais, Saint-Père, il attaque les « évêques. — Pas ceux qui sont avec moi; mettez-vous « de mon côté et vous n'aurez rien à craindre de ses « coups. — Ils sont vraiment terribles, Saint-Père, car « cet homme ne garde aucun ménagement pour les per- « sonnes. — Eh ! Monseigneur, *che volete*, c'est la guerre; « vous la faites à ses doctrines, à son journal. Ce journa- « liste se défend. Faut-il vous apprendre qu'à la guerre « on est plus occupé à porter des coups qu'à s'embras- « ser? — Mais, Saint-Père, ne serait-il pas possible d'arrê- « ter ses attaques funestes à l'honneur de l'Épiscopat? — « Oui, Monseigneur, cessez la lutte et prenez le parti du « Pape. Vous savez bien que Veuillot n'a jamais touché « à mes amis, ni à moi. Et je l'ai congédié, ce bon évê- « que, mais je ne l'ai point convaincu et Veuillot restera « l'ami du Pape ! »

De diverses paroles de la conversation, les *assignateurs* conclurent que cet évêque français était Mgr Bernadou, archevêque de Sens.

C'est alors aussi que Louis Veuillot eut son audience de congé. Il n'en a rien dit dans *Rome pendant le Concile*, mais il me l'a racontée dans une lettre intime dont je donne ici l'essentiel.

« La rage de l'opposition paraît sans borne. Plusieurs marchent en rechignant, mais ils marchent. Ils ont dit leur *non placet* avec assurance. Mais ils trouveront plus assurés qu'eux. Pie IX sait qu'il a dans sa main la foudre et doit s'en servir.

« Je l'ai vu hier. Il m'a gardé une bonne demi-heure. Il avait vu le matin l'archevêque de Paris. Il était grave,

Digitized by Google

mais tranquille. Il m'a dit en propres termes, avec un geste doux et royal, que celui qui résisterait à la foi de l'Église serait frappé : *Sara colpito!* J'ai entendu la voix, j'ai vu le geste et je t'assure que le coup ne se fera pas attendre. »

Le 18 juillet, 533 votants répondaient *placet* et 2 *non placet*. Même en joignant les 55 abstenants aux 2 *non*, c'était l'unanimité morale. Je cite Louis Veuillot :

« *Te Deum laudamus!* C'est fini. Sauf deux voix dissidentes, le dogme a réuni l'unanimité. Ils avaient déjà fait beaucoup de choses par leur opposition, *Quod inopportunum dixerunt necessarium fecerunt.*

J'ai entendu le *Veni Creator*, le *Te Deum*, les acclamations du Concile et de la foule. Je ne veux rien vous décrire. Je me croyais plus fort contre la fatigue et contre l'émotion. Un orage effroyable environnait Saint-Pierre, plongé presque dans l'obscurité. Le dogme a été proclamé au milieu des éclairs et des tonnerres. Dans la foule, les uns pensaient au gallicanisme et disaient : C'est un enterrement! Les autres pensaient à l'avenir et disaient : Nous sommes au Sinaï. Ce mot répond mieux à ma foi. Il me semble qu'aujourd'hui nous sortons de l'Égypte et que désormais le monde est *dépharaonisé*. A vrai dire, d'ici où nous allons la route pourra être longue. Mais nous avons Moïse, mieux et plus que Moïse. Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Le dogme était voté. Louis Veuillot, comme il se le promettait depuis six mois, partit au plus vite. En même temps que la lettre destinée au journal, il m'adressait ce billet :

« Fin!... Et il est temps. Je n'en peux plus. J'ai failli suffoquer en achevant ces dernières lignes. Maguelonne vous envoie un détail qu'il a reçu de M^gr^ Mermillod.

« Adoucissez ce qui vous semblerait trop dur. Il faut maintenant pardonner ou du moins essayer pour peu qu'ils y prêtent. A l'appel du nom d'Orléans, il y a eu dans le

Digitized by Google

Concile une rumeur de huées. Méfiez-vous de celui-là. Soyez doux aux autres. Coutances (Mgr Bravard) est venu ce matin jusque sur la place de Saint-Pierre, et n'est pas entré malgré les larmes de son secrétaire qui pleurait encore en le racontant. Il pleurait sur l'évêque et ne pouvait néanmoins s'empêcher de rire de Bravard.

« Je vous envoie une lettre de Bordeaux (Mgr Donnet) que vous publierez par indiscrétion. Il a été parfait, Bordeaux. Il a un parfum de bonne mort.

« Sens (Mgr Bernadou), Avignon (Mgr Dubreuil) et Reims Mgr Landriot) ont eu le mérite de se détacher et de dire *Placet*. Ils ont mis le ciel en joie.

« L'Italien qui a voté *non* a été fou, ce qui permet d'espérer qu'il l'est encore. L'autre, l'Américain, est évêque depuis quelques jours seulement.

« Je pars demain, si toutefois la santé de notre sœur le permet.

« Quant à moi, j'ai des chances pour arriver en bouteille. Je ruisselle absolument. Nous pourrons bien mettre quelques jours à faire la route. Nous pensons prendre le Simplon. Soyez tranquilles, nous avons de bons compagnons de voyage (1).

« Adieu, frère.

« Louis. »

« Tu peux dire au *Commandeur* Lafon, que je lui porte la machine à mettre au cou. J'ai le Bref et je veux lui faire cadeau de l'objet. »

Il était plein de joie et ne pouvait écarter de pénibles appréhensions. « La joie du triomphe et la joie du départ, nous écrivait-il, sont étrangement mélangées. On bénit le triomphe, mais on regrette qu'il ait fallu combattre; on se réjouit de partir, mais c'est aussi un regret de partir. — « Nous quittons victorieux le champ de bataille,

(1) Ces « bons compagnons » étaient Mme Compans et son neveu, l'abbé Compans.

Digitized by Google

« me disait un évêque, mais nous laissons des blessés. « Nous allons revoir nos maisons, nos frères et nos enfants, « mais nous nous éloignons du Père, chargé d'années et « entouré de périls. » Et enfin, il est vrai qu'on ne s'en va pas de Rome comme d'ailleurs.

Louis Veuillot, si enthousiaste de Rome, si sensible à ses grandeurs et à ses parfums, ressentait plus que personne ces impressions. Et puis la guerre, la terrible guerre de 1870 était déclarée et il ne pouvait se défendre d'en craindre les suites... « Le canon qui est là, mèche allumée, s'écriait-il, que va-t-il dire et quel repos permettra-t-il au monde (1) ? »

Cette pensée le poursuivit durant tout le voyage. De Milan il nous écrivait : « Nous avons traversé les champs de bataille de la campagne qui finit à Solférino. En entendant le nom des lieux où nos armes ont recueilli quelque stérile gloire, je ne pouvais oublier le prompt avortement de ce gain misérable. Des deux côtés de la voie on nous montre le vaste espace où furent enterrés les morts. Il y en eut des milliers. Pauvres gens ! pauvres enfants de France et d'Autriche qui vinrent ici s'entretuer pour donner l'Italie au Piémont et pour jeter le Christ aux chiens ! De douloureux pressentiments traversent mon cœur... Lorsque l'empereur d'Autriche, retirant ses forces dans le quadrilatère, laissait les bandes piémontaises assassiner la petite armée pontificale, je disais à un diplomate autrichien : « Dieu en ce moment se demande à quoi lui « sert un empereur d'Autriche, et c'est une terrible ques- « tion qu'il se fait. » Nous avons une belle armée et de belles forteresses, mais si nous abandonnons Rome et si Dieu se demande à quoi lui sert la France (2) ?... »

Louis Veuillot laissa cette question sans réponse ; mais moins de deux mois plus tard, il faisait cette constatation : « 20 septembre 1870. Les troupes italiennes en-

(1) Lettre de Florence, 20 juillet 1870.
(2) Lettre de Milan, 21 juillet 1870.

Digitized by Google

trent à Rome (que les Français ont abandonnée) et les corps prussiens se présentent devant Paris dans toutes les directions. Le lendemain 21, l'investissement de Paris est complet (1). »

Les dernières séances du Concile avaient été marquées par des scènes tumultueuses et l'on disait partout dans Rome que des propos menaçants avaient été tenus par les opposants les plus en vue. On prétendait que les évêques français qui s'étaient abstenus de paraître au Concile le jour du vote définitif devaient se réunir dès leur rentrée pour faire une déclaration qui serait au fond une protestation. Le même bruit courait au sujet d'évêques allemands. Que cette idée eût été émise dans un moment de colère et d'oubli par quelque opposant des plus emportés, c'est possible. Mais qu'elle eût été acceptée par tout un groupe, je ne le crois point. Dans tous les cas la tournure que prit tout de suite la guerre fit tomber ces velléités. Les opposants comprirent que l'adhésion pure et simple, personnelle, sans phrases, leur était commandée. Leur foi et l'état d'esprit de leurs diocèses les pressaient d'en finir. La plupart adhérèrent très vite, d'autres prirent le temps de la réflexion et n'en furent pas fiers. Les événements couvrirent plus ou moins bien le retard (2).

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 5.

(2) C'est ici, rappelons-le, que s'arrête le travail d'Eugène Veuillot. Ces dernières lignes furent écrites peu de jours avant sa mort. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LE SIÈGE DE PARIS.

Premières impressions sur la guerre. — Rome et la France. — Appel à Dieu. — L'*Univers* et le Quatre-Septembre. — Louis et Eugène Veuillot s'enferment à Paris. — Leur vie pendant le siège. — Polémiques contre les anticléricaux et les révolutionnaires. — Attitude en face du gouvernement. — La capitulation.

De retour à Paris, Louis Veuillot comptait se donner encore, et largement, au Concile. Il ne croyait pas son œuvre achevée par la proclamation du dogme. Il avait combattu pour préparer l'opinion catholique à ce mémorable événement. Il devait lutter maintenant pour soumettre au fait accompli les intelligences qui tardaient à comprendre ou les orgueils qui regimbaient à s'incliner. Il indiquait ce dessein dans une note aux nombreux lecteurs de l'*Univers*, dont il avait trouvé sur son bureau les lettres individuelles ou collectives. Il y avait reconnu, déclarait-il en les remerciant, « l'adhésion dont nous honore ce grand clergé français à qui nous avons donné tant d'amour et de respect ».

C'étaient là ses projets publics. Il en nourrissait d'autres au fond du cœur. Au lendemain de ce labeur glorieux mais écrasant, couronné de cette victoire, il songeait à se retirer de la bataille quotidienne et à donner l'essor aux beaux livres encore enfermés dans son imagination. Après l'histoire du Concile, il eût écrit l'histoire de l'*Univers* et peut-être, enfin, cette « Vie errante du Frère Christophe »,

Digitized by Google

en gestation ou en rêve depuis trente ans et qui devait contenir « l'histoire populaire, doctrinale et sociale de l'Église de France au XIX^e^ siècle (1) ».

La guerre bouleversa tout ensemble et ces résolutions et ces désirs. Le rédacteur en chef de l'*Univers* ne put prolonger que par de courtes observations sa campagne de Rome. La dernière et la plus importante figure dans le numéro du 31 juillet. M^gr^ Darboy, de retour à Paris, venait d'avoir avec son clergé un entretien dont la *Semaine religieuse* ne publiait qu'un résumé incomplet et parfois insidieux. Louis Veuillot en regrette la brièveté et en redresse les insinuations. Il ne lui suffit pas de savoir que l'archevêque a très bien parlé. « Personne, observe-t-il, n'ignore que l'éloquence de M^gr^ l'archevêque de Paris est fine, élégante et précise. » Il déplore, en outre, que le rédacteur anonyme de l'organe diocésain ait indirectement attribué à « un grand nombre d'évêques » un blâme à l'adresse des prêtres fort nombreux qui, en affirmant très haut leur croyance à l'infaillibilité, n'ont pas imité « l'attitude si calme et si digne » de leurs confrères parisiens. Il lui rappelle, en effet, que ces manifestants, repris et dédaignés, ont obtenu les éloges explicites et chaleureux de Pie IX.

Mais, déjà, dans le même numéro de l'*Univers*, a paru le premier des articles que Louis Veuillot reproduira plus tard sous ce titre, dont l'annonce, à cette date, eût semblé une injurieuse folie : *Paris pendant les deux sièges*. Dès lors, le journaliste est étreint par le pressant devoir qui s'impose à sa plume militante et le patriote absorbé par la sollicitude poignante qui envahit son âme.

Il n'est pas dans mon sujet de retracer l'histoire de la guerre. Je dois me borner ici — et la matière est encore assez vaste, — à exposer quelle fut la vie de Louis Veuillot pendant cette période tragique et à rappeler les jugements que les événements lui inspirèrent.

(1) Voir t. I^er^, pp. 263 et 264.

Digitized by Google

Lui-même, au surplus, nous a laissé, sur son existence et sur ses réflexions, à cette époque, le document le plus riche et le plus exact. C'est ce recueil d'articles élevés, douloureux, frémissants, qui constitue, à coup sûr, une de ses œuvres à la fois les plus vibrantes et les plus graves, les plus hâtives et les plus achevées. Son rôle tient en deux mots : il fut l'une des voix les plus éloquentes et les plus justes du patriotisme et de la foi. « A travers ces temps troublés et ces combats perpétuels, écrira-t-il le 20 septembre 1871, l'*Univers* n'a servi que deux intérêts, lesquels, à vrai dire, n'en font qu'un seul, l'Église et la Patrie (1). » Dans la même page, il indique brièvement quelle fut son attitude et quelle est la portée de son ouvrage : « Placé au milieu de l'action sans y prendre une part active, témoin attristé et impuissant mais assidu, j'ai parlé des hommes à mesure qu'ils passaient, et noté le caractère des événements à mesure qu'ils se déroulaient... Jamais mon âme n'a moins cédé aux entraînements de parti... » — « D'un autre côté, remarque-t-il un peu plus loin, je ne peux donner ici que mon travail personnel. Or, encore que je n'aie presque pas quitté la plume durant les deux sièges, surtout le premier, tant s'en faut que j'aie pu aborder tous les incidents dont ils furent remplis. Il en est plusieurs dont j'ai à peine fait mention. Pour être complet, j'aurais dû reproduire aussi les articles de M. Eugène Veuillot qui a été, en cette circonstance comme toujours, selon l'heureuse fortune de ma vie, mon aide dans le travail, mon appui dans le danger et ma consolation dans le chagrin (2). » D'un mot enfin, l'auteur de *Paris pendant les deux sièges* résume sa pensée profonde sur l'enseignement de la défaite, ainsi que ses vues sur l'avenir : « Nous croyons que ce n'est pas par une revanche contre les Prussiens que la France

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 3. — Préface de *Paris pendant les deux sièges*.
(2) *Ibid.*, pp. 1 et 2.

Digitized by Google

pourra recouvrer sa gloire, mais par une revanche contre son péché (1). »

Cette préface est terminée par un saisissant parallèle, où se révèle à fond la préoccupation constante, on pourrait dire la juste et féconde obsession de ce grand chrétien. Il établit la concordance historique entre les coups qui frappèrent le Saint-Siège et les désastres dont la France fut écrasée. C'est le 20 septembre, avec l'entrée des Piémontais à Rome et l'arrivée des Prussiens sous Paris. C'est le 21, avec la capitulation de Toul et le départ des soldats pontificaux. C'est le 2 novembre, où les protestations officielles du Pape ont pour écho les inutiles négociations de Thiers. C'est le 9 décembre, où le gouvernement français recule jusqu'à Bordeaux le jour même où la Chambre italienne décide de transférer le gouvernement piémontais à Rome. C'est le 23 janvier, où le prince Humbert entre orgueilleusement au Quirinal, tandis que Jules Favre entreprend le cruel voyage de Versailles. Sept pages sont éclairées de ces rapprochements que la légèreté ou le parti pris refusent de reconnaître.

Louis Veuillot, lui, les aperçoit, des sommets où sa foi soulève son patriotisme. « Rome, écrit-il, dès le 31 juillet, Rome est un rempart de la France. Le factionnaire que la France tient à la porte du Vatican est le soldat le mieux posté de l'Empire. C'est lui qui fait reculer la malédiction. »

Sans tapage et sans fumée, ce patriotisme énergique et profond s'affirme aux premiers jours de la guerre. Il accepte avec élan les sacrifices d'informations, — peut-être les plus durs, — que le gouvernement impose à la presse. Dès la fin de juillet, Émile Ollivier, armé d'une loi de circonstance, interdit aux journaux, sous menace de lourdes amendes et de longues suspensions, de divulguer les opérations militaires. Nombre de feuilles se plaignent et

(1) *Paris pendant les deux sièges*, p. 3.

Digitized by Google

crient. Des retards étranges et des silences maladroits fortifient leurs protestations. L'*Univers* obéit simplement au décret : « Nous regardons comme un devoir capital de nous y soumettre. » Et il souhaiterait volontiers qu'on étendît cette consigne du silence aux imaginations folles et aux vœux saugrenus : « Nous proposons, nous, que l'on règle au plus vite, et sévèrement, ce droit de proposer. » Pour lui, la seule motion qu'il suggère au gouvernement tient en trois mots, qui affirment son amour de la patrie, de l'ordre et de Dieu : « Point de traité, point de sédition, point de blasphème (1). »

La proscription du blasphème, il la conseille avec énergie pour les mêmes raisons qui le déterminent à demander la prière. Un comité, improvisé sous la présidence de Mgr de Ségur, pour suppléer à l'insuffisance notoire de l'aumônerie militaire, fait appel à la presse catholique. L'*Univers*, atteste l'historien du saint prélat, marche « en tête » des journaux qui ouvrent des souscriptions et suscitent des dévouements. N'était-il pas accoutumé, du reste, à réveiller un écho parmi ses lecteurs, chaque fois qu'il sollicitait leur charité ? Dès la déclaration de guerre, en continuant de recueillir des fonds pour le Concile, — il aura réuni bientôt près de trois cent mille francs, — il a réclamé des secours en faveur de l'armée. Et, quelques semaines après, le 17 août, le *National*, s'étant permis de railler la pingrerie du patriotisme clérical, Eugène Veuillot lui fera remarquer que lui, le *National*, avec son tirage de 20.000 exemplaires, n'a procuré à nos troupes qu'une obole de 3.000 francs, tandis que l'*Univers* a déjà obtenu, de ses 15.000 lecteurs, une somme de 69.000 francs, sans compter 80 ballots de dons en nature. Et, à la veille de l'investissement, ce chiffre sera doublé.

Mais, je l'ai dit, plus encore qu'à la force de l'argent, c'est à la puissance de la prière que le journal a recours.

(1) *Paris pendant les deux sièges*, pp. 15 et 17.

Digitized by Google

De même qu'il se préoccupe d'assurer aux soldats l'assistance du prêtre, il presse la patrie d'implorer la protection de Dieu. Non content d'appuyer le mouvement des prières publiques, il demande à l'épiscopat, le jour de l'Assomption, de s'unir dans un Vœu national à la Très Sainte Vierge Marie, patronne de la France.

Déjà, Louis Veuillot, à cette date, a reçu le choc des premières défaites; elles ne l'ont pas accablé. Souffrant au fond de l'âme, il a regardé le ciel. « L'épreuve est terrible, a-t-il reconnu. Elle peut grandir encore sans abattre le cœur de la France. La France se sent vivante. Elle espère, de cette espérance qui ne trompe point. Elle a quelque chose à garder dans le monde, quelque chose de plus grand qu'elle-même. Elle invoquera Dieu, elle réparera ses fautes et elle remplira sa mission (1). » Et, quelques jours plus tard, s'élevant d'un coup d'aile au-dessus des tristesses et des horreurs de la guerre, il professe la grande loi de l'expiation : « L'expiation est une grâce qui en attire d'autres. Elle réveille l'esprit de prière, par elle, dans le monde châtié, se répand une vigueur de vertu. Dieu promène la guerre sur le genre humain, comme le médecin promène le feu sur un membre paralysé et gâté (2) ».

Ces déclarations publiques, est-il besoin de le souligner, ne sont pas, pour Louis Veuillot, une attitude; elles ne lui réclament pas même un effort. Elles jaillissent du fond de son cœur. « Mon avis, écrit-il le 28 août à la vicomtesse de Pitray, mon avis, est que, si Dieu ne nous secourt promptement et par une suite de miracles, notre affaire ira terriblement loin. La France... revivra, parce qu'elle se convertira. Mais quel régime sera nécessaire pour la relever de la maladie de son âme et des blessures de son corps! Pour moi, dans ce désastre, j'attends et je dis: *Fiat voluntas tua, adveniat regnum tuum!* Aucune

(1) *Paris pendant les deux sièges*, p. 15.
(2) *Ibid.*, p. 54-55.

Digitized by Google

autre prière ne vient sur mes lèvres. Ma conscience s'attend à tout; ma foi, grâce à Dieu, accepte tout (1) ».

Mêmes sentiments dans les autres lettres écrites à cette époque, en particulier à ses filles. Aux premières menaces d'invasion, Louis Veuillot a éloigné Agnès et Luce, sous la conduite de leur tante. Elles ont trouvé paternel accueil auprès de l'évêque du Mans qui les a confiées aux dames de la Visitation. Quant à Élise, elle reviendra promptement reprendre sa place auprès du grand frère, dont elle sera, parmi les amertumes et les privations du siège, le réconfort et la sécurité. Toutefois, cette séparation d'avec ses filles, à une heure tragique et devant un avenir inconnu, étreint le cœur de Louis Veuillot : « N'est-ce pas, chères petites, qu'il faut savoir que le bon Dieu est bon, leur confie-t-il le 28 août!... C'est pourquoi je ne trouve pas si dur de passer devant votre chambre vide, et nous pouvions tout à l'heure dîner sans vous. Cependant, j'ai pris du renfort pour le premier dîner de vraie absence. M. Aubineau et M. Rastoul seront là et, si l'on est triste, ce ne sera qu'au dedans. S'il n'y avait eu que le cher Du Lac, les larmes auraient filé, et il en eût donné l'exemple (2). »

Mais on n'a pas le temps de s'attendrir. Le travail presse, et il est rude. « Mon administration et ma rédaction sont désorganisées par la guerre, écrit Louis Veuillot à Mme Bacon de Seigneux; mon frère et moi, avec deux autres vieux, nous sommes obligés de faire double besogne, je devrais dire triple à cause des souscriptions (3). »

La tâche était lourde et pénible, en effet, pour des journalistes catholiques. Ce n'étaient pas seulement les ennemis du dehors qu'ils avaient à dénoncer. D'autres, à l'intérieur, essayaient de tromper leur vigilance. Cet anticléricalisme haineux et affolé, qui bientôt allait devenir

1. *Correspondance*, III, pp. 133-134.
2. Lettre du 28 août 1870.
3. Lettre du 28 août 1870.

Digitized by Google

assassin, n'éclata pas spontanément sous la Commune. Avant même les fureurs de démagogie qui devaient déshonorer le siège, on en vit les premières explosions pendant les derniers jours de l'Empire. L'acte suprême du règne de Napoléon III fut une glorification de Voltaire. En face du Prussien déjà vainqueur, on érigea, dans Paris, une statue au courtisan de Frédéric. Honte et scandale, qui provoquèrent, parmi les catholiques, une indignation douloureuse et dont Louis Veuillot se fit le plus éloquent vengeur. On aimerait à puiser à larges traits dans les articles dont il frappa coup sur coup ce bronze insulteur et humiliant. Mais il faut se borner. Voici, du moins, la conclusion de l'un d'entre eux : « On veut bien être ruiné, on veut bien mourir, mais ces choses abjectes mêlées aux choses tragiques, ces chansons avinées quand le sang le plus généreux arrose la terre, ces hommes d'État qui demandent des prières et qui autorisent le blasphème, ces blasphèmes sous la foudre qui tombe, ces assassins sur le pavé et ces orateurs à la tribune, toute cette révélation de la stupide multitude qui ne veut pas être sauvée, c'est cela qui tient les âmes sous la meule.

« On étouffe et on est broyé (1). »

Ces provocations anticléricales avaient encore d'autres répercussions. Des attaques venimeuses et imbéciles étaient multipliées contre le Pape. On l'accusait d'avoir triomphé des victoires de la Prusse. Or, Pie IX, à cette heure même, ordonnait, en faveur de la paix franco-allemande, un Triduum qui devait précéder la fête de saint Louis et c'était dans notre église nationale qu'il en célébrait la clôture, à genoux devant les reliques d'un roi de France.

Quant au rédacteur en chef de l'*Univers*, en flétrissant ces injures et ces manifestations corrosives, il avertissait la bourgeoisie du terrible contre-coup qu'elle en subirait

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 35.

Digitized by Google

sans retard. Elle verrait bientôt, prédisait-il, l'incendie dévorer ses maisons croulantes.

Déjà, cependant, l'excitation des énergumènes était si chaude qu'un vénérable curé de Paris, M. Hamon, fut insulté dans les rues. Et Louis Veuillot, s'indignant de cet attentat, en prenait occasion pour poser aux républicains, dont il sentait l'heure prochaine, les conditions des catholiques : « Nous ne demandons pas aux républicains d'être catholiques. Cette hauteur demande des qualités qu'ils n'ont pas tous. Nous leur disons simplement : Laissez-nous être catholiques, nous serons républicains. Mais, s'il s'agit d'éteindre le sacerdoce et de rompre avec le Christ, non (1) ! »

Cette République, on sait dans quelles circonstances et par quels procédés elle s'installa sur l'écroulement de l'Empire.

Le désastre de Sedan avait éclaté comme un coup de tonnerre. Le 4 septembre, Louis Veuillot, brisé de cette catastrophe, élevait néanmoins vers Dieu l'âme et les regards de la patrie : « L'ennemi approche plus redoutable. Les murs de Paris le verront. Il faudra subir l'insolence de cette visite. En un mois nous en sommes là. En un mois! La France!... Que Paris se défende noblement, que la courtisane redevienne une matrone digne d'enfanter encore des héros !... Nous avons péché, nous avons été punis, frappés de Dieu. Quelle autre main pouvait souffleter la France? Mais il faut des vertus, il faut être chrétien. Quand nous aurons retrouvé Dieu, alors nous retrouverons la patrie (2) !... »

Mais, tandis que l'*Univers* jetait ce cri de souffrance et de vaillance, une populace frénétique et habilement menée profitait du désarroi de la patrie pour cambrioler le pouvoir. Le lendemain, Louis Veuillot se trouvait en pré-

1) *Mélanges*, III, 5, p. 31.
2) *Ibid.*, pp. 83-84.

Digitized by Google

sence du fait accompli. A coup sûr, les révolutionnaires qui, de leur propre autorité, s'étaient substitués à l'Empire, n'avaient rien qui pût inspirer confiance aux catholiques. Un mois auparavant, leurs premières intrigues avaient provoqué l'indignation de l'*Univers* et Eugène Veuillot les avait justement accusés de « trahison » (1). Les Garnier-Pagès, les Gambetta, les Crémieux, les Jules Favre, les Rochefort, les Pelletan, possédaient une réputation bien méritée d'anticléricaux agressifs. Plus modéré de langue ou plus madré d'esprit, Jules Simon paraissait disposé à les suivre. Trochu lui-même, en dépit de sa foi « catholique et bretonne », ne semblait pas d'énergie à brider un tel état-major. Cependant, dominé par ses principes immuables et par les nécessités patriotiques, Louis Veuillot accepta ce pouvoir de fait. A l'Empire déchu il n'accorda qu'un bref et dédaigneux jugement : « Son grand et persévérant travail a été de créer contre lui ce torrent de mépris qui l'emporte (2). » Puis, aussitôt clouée cette épitaphe, il regarde l'avenir. « Il faut leur obéir (aux nouveaux gouvernants) en ce qu'ils demanderont de juste, parce que la patrie saignante est là, qui n'a pas besoin de nouvelles et plus profondes blessures... Nous ne leur supposons point de mauvaises intentions... » Toutefois, Louis Veuillot leur rappelle immédiatement la condition du salut : « La patrie se refera autour de l'autel. L'autel est sa terre natale, et n'a rien perdu de sa fécondité. Celui qui portera la main sur l'autel, celui-là sera parricide (3). »

Ces maîtres improvisés de la France, enivrés par leur victoire et frémissant de leur responsabilité, ne nourrissaient point, à ce moment, de mauvais desseins contre l'Église. Sur la demande de Trochu, tous, y compris Gambetta et Rochefort, avaient promis de ne porter

(1) *Univers* du 10 août 1870.
(2) *Mélanges*, III, 5, p. 87.
(3) *Ibid.*, p. 89.

Digitized by Google

aucune atteinte à la religion, à la famille, à la propriété.

Ces dispositions libérales animaient aussi Pelletan quand, le 5 septembre au matin, Louis Veuillot le rencontra rue Taranne. Le ministre, après sa première nuit de règne, éprouvait le besoin d'aller prendre un bain. Le rédacteur en chef de l'*Univers*, à l'aurore du nouveau régime, était plus que jamais pressé d'entendre la messe. On s'était déjà vu, on causa. Au cours de l'entretien, le journaliste évoqua certaines harangues d'une impiété hostile, que le parti républicain et M. Pelletan lui-même avaient récemment applaudies. — « Nous pouvez-vous croire si stupides, interrompit ce dernier, que nous voulions gêner qui que ce soit dans son droit et dans sa liberté, et descendre à persécuter l'Église ? Non ! religion, famille, propriété, c'est la République. Il faut oublier de vains discours... Nous allons d'abord essayer de faire la paix aux conditions les moins mauvaises possible, et ensuite nous affirmerons en toute liberté la bonne république de la liberté (1). »

Sur ce, Louis Veuillot se dirigea vers l'église, aussi convaincu des bonnes intentions de son interlocuteur que peu confiant dans leur persévérance et leur effet. Pourtant chaque fois qu'il en verrait l'occasion, il ne manquerait pas d'appuyer les membres du gouvernement provisoire, sans en excepter les moins respectables et les plus violents. Sans nulle estime pour Jules Favre, il n'hésitera pas, le 25 septembre, à le louer avec effusion : « M. Jules Favre a fait un coup de maître. Son voyage au camp prussien comptera parmi les actes politiques du premier ordre, et la relation qu'il en a publiée est une sorte de chef-d'œuvre ». Il y a là « de l'honnête homme, de l'homme de cœur, de l'homme de talent et de l'homme d'État (2). »

Là, comme toujours, la ferveur patriotique a primé sur tout. C'est elle aussi qui dicte à Louis Veuillot les

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 285.
(2) *Ibid.*, pp. 163-164.

Digitized by Google

premiers conseils qu'il donne au gouvernement de la *Défense nationale*. « Nous croyons, déclare-t-il avec énergie, qu'il faut résister, que l'honneur le veut, que l'intérêt de l'avenir l'exige..... Il ne faut point de conditions qui lèsent l'honneur... *Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses.* Cela était à dire ; nous louons le nouveau gouvernement de l'avoir dit (1). »

Oui, si la France ne peut recouvrer la gloire, elle doit maintenir au moins la dignité ; du fond même de la défaite, elle doit préparer le relèvement. Mais, à ce relèvement, la religion est nécessaire. Ici, ni la pensée ni le langage de Louis Veuillot ne varient. La République à ses débuts le trouve aussi vigilant, aussi intransigeant que l'Empire à son déclin. Huit jours après le 4 septembre, un prélat religieux, le Père Abbé de la Trappe d'Aiguebelle, est maltraité par les autorités lyonnaises ; immédiatement, l'*Univers* proteste et réclame : « Il serait temps, s'écrie Louis Veuillot, d'aviser à ne pas descendre davantage au-dessous des Peaux-Rouges, et de chercher les moyens de rendre à la seconde ville de France son nom républicain de *Commune affranchie* (2). » Le surlendemain, il dénonce au pouvoir les appels à la guerre civile et à la persécution religieuse, qui s'étalent impudemment dans la feuille du citoyen Blanqui. Le journal révolutionnaire excite le gouvernement à « disposer au plus vite des établissements, des personnes et des choses de la religion. » Sans doute, le rédacteur en chef de l'*Univers* ne se flatte point d'éteindre la fureur de ces « affamés » qui « flairent de si près la vapeur du festin ». Mais il essaie du moins d'éveiller l'inquiétude de ces bourgeois, qui pensent et veulent rester les défenseurs de l'ordre. Il leur montre la nécessité de garantir d'abord la liberté religieuse. Enfin, dans une magnifique

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 92, 95, 96.
(2) *Ibid.*, p. 127.

Digitized by Google

élévation, il leur découvre à la fois, de ces rages frénétiques, la source, les périls et le remède : « Le peuple qui ne mange pas le Christ est insatiable comme la sauterelle. Dieu n'envoie pas la sauterelle pour qu'elle laisse quelque chose. Quand la sauterelle a moissonné, elle glane ; quand elle a glané, elle s'attaque au laboureur et lui demande ses moelles (1). »

Ces avertissements préludent au combat que l'*Univers* devra mener contre la démagogie anticléricale, de plus en plus audacieuse et de plus en plus encouragée, jusqu'à l'explosion de la Commune.

Mais le siège est commencé. On a pressé Louis Veuillot de transporter le journal en province ou, du moins, de quitter personnellement Paris. D'autres feuilles, aux approches de l'investissement, se sont éloignées de la capitale et quelques-unes ont pris le parti de disparaître. Le 6 septembre, Blanc de Saint-Bonnet, le philosophe chrétien que Louis Veuillot, peu prodigue d'épithètes louangeuses, appelait son « cher et illustre ami », insiste encore auprès d'Eugène pour le départ du rédacteur en chef. Il tient d'abord à exprimer son admiration pour la nouvelle campagne du maître journaliste : « Bien qu'il ne puisse plus grandir, écrit-il, il semble qu'il grandit toujours... ses articles depuis le commencement de la guerre sont une merveille de vérité. » Mais, précisément, cette gloire est un péril. « Il faut que votre frère, ajoute Saint-Bonnet, se tienne prêt à sortir de Paris... Qu'il ne se mette pas en peine d'emporter la bourse de voyage avec lui. Je puis, s'il le veut, lui trouver ce dont il pourrait avoir besoin. »

Dix jours après, Louis Veuillot remerciait son ami de cette offre généreuse et lui expliquait pour quels motifs il n'en avait pas profité : « ... On m'a fait entrevoir l'imminence de la sédition et, après le désastre que tout le

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 133.

Digitized by Google

monde appréhende, la possibilité d'une captivité corporelle. Je n'ai pu malgré tout me décider à ne pas rester, soit par aversion raisonnée pour un air de fuite, soit par chagrin de laisser les autres, soit enfin par défaut de confiance de faire suffisamment hors de Paris le peu qui m'est possible. Je suis persuadé que là où l'on fuit les bombes, on rencontre les tuiles. Enfin j'ai cru faire ce que la prudence exigeait en mettant mes filles à l'abri, et je suis resté avec ma sœur. Elle n'a pas pu se décider à me quitter, comme je n'ai pu me décider à quitter mon frère... je suis tranquille; celui que Dieu retire, sa besogne est faite... (1). »

Pour l'*Univers*, on avait pris, par conscience et par dévouement, le parti le plus incommode et le plus coûteux. « Tant qu'il sera possible de publier un journal à Paris, déclarait-on le 10 septembre, l'*Univers* y paraîtra. Le journal est une œuvre de combat, une forme de la résistance, et l'on doit en user, là surtout où, la difficulté étant plus grande, le devoir est mieux marqué (2). » Mais, en même temps que l'édition parisienne, on fera paraître une édition provinciale. Un des jeunes rédacteurs, Rastoul, est parti par un des derniers trains, chargé des bandes et des livres, à la recherche d'un gîte. Nous le retrouverons plus tard. Pour le moment, nous restons à Paris, assiégés avec Louis et Eugène Veuillot, leur sœur Élise, enfin Loth et Roussel, que le service des remparts retiendra souvent loin des bureaux. Ils assument la responsabilité du journal, avec une équipe restreinte et au milieu d'embarras constants. Le 19 septembre, un avis prévient les abonnés que, huit des compositeurs étant ce jour-là de garde, on ne paraîtra que sur deux pages. On gardera d'ailleurs, jusqu'à la conclusion de la paix, ce format réduit.

Louis Veuillot et les siens vont donc, pendant cinq mois,

(1) Lettre du 17 septembre.
(2) *Univers* du 10 septembre 1870.

Digitized by Google

mener la vie angoissée, fiévreuse, étrange, austère des Parisiens assiégés. Réunis et serrés les uns contre les autres, travaillant ensemble, se voyant le plus souvent possible, ils vont, comme tout le monde, subir les privations matérielles et, bientôt, ayant épuisé leurs provisions fraîches, ayant même réquisitionné celles d'un voisin absent qu'ils indemniseront après la guerre, ils goûteront les viandes et les préparations bizarres. Ils souffriront aussi, avec leurs compagnons d'investissement, des douleurs morales, angoisses patriotiques, attentes énervées, espoirs fébriles, illusions brèves, certitudes désespérantes; et, sur toutes ces misères publiques, l'absence de nouvelles de la famille éloignée. Les filles de Louis Veuillot sont toujours à la Visitation du Mans. M^me^ Eugène Veuillot et ses enfants ont trouvé, en Bretagne, un abri non moins accueillant, dans une maison attenante au noviciat des Petites Sœurs des Pauvres, à La Tour Saint-Joseph. De loin en loin, les provinciaux voient arriver par ballons quelques numéros de l'édition parisienne, imprimés sur un papier pelure dont la transparence et la rareté rendent la lecture à la fois laborieuse et passionnante; parfois aussi, des lettres leur parviennent, expédiées de la poste inconnue où le vent les a portées et qu'on s'estime privilégiés de recevoir avec une semaine seulement de retard. Mais les Parisiens sont fermés sur le monde. Seuls, quelques événements graves, et surtout les plus douloureux, passent à travers les lignes prussiennes.

Louis Veuillot, du moins, puise dans sa foi des forces et des consolations qui échappent à la plupart des assiégés. Sa promenade préférée, pendant ce cruel hiver, est Notre-Dame des Victoires, où il va prier fidèlement pour les absents et pour la patrie. Il éprouve aussi ce précieux réconfort, d'être un soutien moral pour beaucoup d'autres. Ses articles entretiennent l'énergie dans les âmes. Un missionnaire comme Eugène Boré, supérieur général des Lazaristes, admire en lui « l'homme de la pensée catho-

Digitized by Google

lique » et le remercie de la « consolation » qu'il en reçoit dans cette longue épreuve; un héros tel que le Père Olivaint lui écrit, quelques semaines avant son martyre: « Nous avons été souvent touchés, consolés, charmés et électrisés par vos articles. »

Des soldats mêmes se retrempent auprès de Louis Veuillot. L'abbé de Pélacot, qui mourra plus tard archevêque de Chambéry, l'a rencontré le 4 septembre et, vers la fin du siège, encore ému des « paroles prophétiques » entendues ce jour-là de cette bouche chrétienne, il le convie à partager le repas d'un groupe d'officiers qui voient, dans le rédacteur en chef de l'*Univers,* un « vengeur intrépide ». A quoi Louis Veuillot de répondre avec empressement: « Un pauvre donneur d'encre ne peut résister à des donneurs de sang qui veulent bien lui témoigner quelque sympathie. » Un autre aumônier militaire, le P. Patrice, l'invite à dîner avec le général Noël, commandant du Mont-Valérien, et le vieux soldat, au sortir de sa conversation avec le grand écrivain, s'écrie: « Voilà un homme!... Auprès de lui, on entend des vérités! »

Un autre jour, ce sont de petits « moblots »... Mais écoutons l'un d'entre eux, devenu l'abbé Wittmann, évoquer ce souvenir : « Louis Veuillot nous fit asseoir et il commença à nous parler de la sainte Église, de l'amour que nous lui devons, à cette reine outragée, à cette mère en deuil! Il s'anima, puis se prit à pleurer en parlant de cette mère des âmes, trahie et crucifiée... Cette conversation ne fut pas sans résultat sur la conversion de l'un de nous, qui s'écria en sortant : « On m'avait représenté Louis Veuillot comme un exploiteur, c'est un homme de conviction et je le respecterai toujours (1). »

Mais la plus puissante consolation de Louis Veuillot, c'est encore le travail, le travail incessant, intense et passionné. Il écrit au jour le jour cette épopée de *Paris*

(1) Lettre du 1er juillet 1881.

Digitized by Google

pendant les deux sièges, dont les sept cents pages, loin de contenir son labeur entier, ne renferment pas même tous ses grands articles. Il en a sacrifié, notamment, toute une vision de Noël où, du sein de Paris captif, il évoquait l'image de Rome asservie, vrai poème en prose qu'il comptait sans doute ajouter, comme un épilogue funèbre et néanmoins plein d'espérance, à une nouvelle édition du *Parfum de Rome* (1).

Tous les événements qui se déroulent à ses yeux, les combats, les échos lointains franchissant les remparts, les actes du gouvernement, les menaces et les attentats des démagogues éveillent dans cette âme vibrante une répercussion qui s'exprime avec une force, une émotion, une beauté vraiment incomparables. Jamais peut-être Louis Veuillot ne fut plus éloquent. « Moi chrétien, s'écrie-t-il aux premiers coups portés contre la religion par les maîtres improvisés du pays, moi chrétien catholique de France, vieux en France comme les chênes et enraciné comme eux; moi fils de la sueur qui arrose la vigne et le blé, fils de la race qui n'a cessé de donner des laboureurs, des soldats et des prêtres, sans rien demander que le travail, l'Eucharistie et le sommeil à l'ombre de la croix; moi enfin, fidèle à toute la tradition et à tout le cœur de ma vieille patrie pleine de bonne fierté et de bonne gloire, voici mon intolérable affront qui me fait rougir, non plus à la joue, mais dans l'âme : je suis constitué, déconstitué, reconstitué, gouverné, régi, taillé par des vagabonds d'esprit et de mœurs, qui ne sont ni chrétiens ni catholiques, c'est-à-dire, par le fait, qui ne sont pas Français, n'ayant rien du culte de la patrie... (2) ». On voudrait citer entièrement ce cri de douleur indignée!

A côté de ces chaleurs, l'esprit cependant ne perd point ses droits. Ni les glaces de l'hiver, ni les angoisses du siège n'ont éteint la verve du polémiste. Elle ne manque

(1) Cette série d'articles y prendra place, dans les *Œuvres complètes.*
(2) *Mélanges*, III, 5, p. 288.

Digitized by Google

pas de cibles à viser. Les individus poussés au premier rang par la tourmente y prennent souvent figure de grotesques au milieu de la tragédie. Tel, le pasteur Pressensé, dont les conférences arrachent à Louis Veuillot cette plainte : « Sous cette forme, la viande de cheval ne passe pas ». Tel, le maire de Paris, Étienne Arago, révolutionnaire de vaudeville élevé à ce poste redoutable, que Louis Veuillot se divertit à peindre en pied. « Consultons Vapereau... greffier des mérites inconnus », qui « rapporte au moins tout sur ceux de qui personne ne sait rien. » Et, Vapereau en mains, le rédacteur en chef de l'*Univers* exécute ce « caporal des classes dangereuses », ce « conspirateur subalterne », ce « vieil émeutier audacieux et prudent, de profession louche, de caractère plus que frivole », qui, « plein de confiance en son génie, est entré dans la mairie parisienne de ce même cœur léger et de cette même jambe légère par lesquels il a toujours éloigné le péril (1). » Au-dessus de ces comparses, il rencontre Hugo lui-même, dont le képi symbolise la situation; Hugo, qui se flatte de repousser la Prusse à coups d'antithèses. Ni son emphase n'éblouit Louis Veuillot, ni ses menaces ne l'intimident. A propos de la mort de Baroche, il rappelle le terrible duel oratoire de 1848, où le battoir de l'avocat aplatit le poète. Et chose curieuse, remarque-t-il, « comme la perle dans l'huître se forme des sels cuisants de la mer, ainsi dans le cœur du poète le joyau des *Châtiments* se forma des indicibles amertumes que le battoir de Baroche y avait enfoncées à jamais. Grand mystère! Étranges harmonies de la nature! L'exquise beauté des vers de M. Hugo se trouve être une maladie du poète, comme l'exquise saveur du foie gras et l'exquise blancheur de la perle sont des maladies de l'oie et de l'huître (2). » Cependant, Louis Veuillot rend justice à l'effort et à la grandeur de Victor Hugo. Dans les loisirs du siège, il relit

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 265, 269, 270.
(2) *Ibid.*, p. 298.

Digitized by Google

quelques-uns de ses vieux et beaux vers. Il le compare à Lamartine, « un orgue », et à Musset, « un oiseau ». Il lui reconnaît plus de vie. « M. Hugo, dit-il, est plein de feu, de sang et de larmes. Il se sent vivre et il se sent mourir... Il prend l'énigme au sérieux; il va au sphinx, il l'interroge parmi les débris de ceux qui furent dévorés... Il est plus vaincu que d'autres, parce qu'il pouvait mieux vaincre. Les ossements qu'il a laissés sont d'un géant (1). »

Ces articles, toutefois, ne constituent que les distractions de l'assiégé. Les pages essentielles, et les plus nombreuses, touchent au vif du drame que le rédacteur en chef de l'*Univers* suit avec l'angoisse passionnée d'un catholique et d'un Français.

Le catholique, au sein des malheurs de la France, demeure attentif aux destinées de Rome, à laquelle il suspend le sort même de la patrie. C'est en magnifiques et douloureux accents qu'il pleure la chute du pouvoir temporel. La nouvelle s'en était répandue, le 29 septembre, à Paris, grâce à une communication qui avait pu tromper les sentinelles allemandes, et qui promettait, hélas! en même temps, que la province allait bientôt délivrer la capitale. Elle ne provoqua, dans les détresses de la patrie, que de rares et brefs commentaires. La Bédollière s'efforçait, dans le *National*, à l'ironie sévère : il voyait ce « pouvoir pontifical... s'écrouler inaperçu et mourir obscurément au lendemain de cette proclamation de l'infaillibilité qui devait le mettre à l'abri de tous les tentatives. » L'*Opinion nationale*, avec une onction fielleuse, affirmait : « La doctrine évangélique vient de remporter, à Rome, un grand triomphe. » Le *Charivari* ricanait. Louis Veuillot, d'un élan, élève et grandit le débat. L'événement, d'abord a paru le broyer : « La nouvelle était prévue. Quelque douloureuse et accablante qu'elle soit, la foi catholique peut en porter le poids et la douleur. » Mais bientôt il se

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 392.

Digitized by Google

redresse : « Autre chose est de prendre Rome, autre chose est de la garder. Nous nous flattons que le Prussien n'entrera pas dans Paris défendu par la *Mobile;* et si pourtant il entre, nous sommes certains qu'il ne restera pas. Rome est défendue par l'*Immobile*, qui demeure encore, même lorsqu'il laisse pénétrer l'ennemi (1). » Quelques jours après, ripostant aux insulteurs et aux farceurs de presse, il ajoute : « Ne pas voir que la capture de Rome et sa conséquence immédiate, l'emprisonnement du Pape en Italie ou ailleurs, sont des victoires immédiates pour Bismarck et pour Blanqui, c'est tout juste le génie de Napoléon III » (2). Plus tard, le 8 novembre, à propos de la Bulle ajournant le Concile, c'est vers Pie IX lui-même que Louis Veuillot tournera ses regards ; il lui adressera cette sublime apostrophe : « Salut à toi, vieillard magnanime, fidèle jusqu'à la fin à celui qui t'a envoyé et à ceux vers qui tu fus envoyé. Tu n'as trahi ni ton Dieu, ni ta mission, ni nos âmes. Nous avons en toi la gloire du combat, l'honneur de la défaite, la dignité de la mort, la certitude de la résurrection. Notre voix, qui bientôt peut-être sera muette, te salue une dernière fois : nos yeux et nos cœurs t'enveloppent d'admiration, de reconnaissance et d'amour. Tu n'as pas failli, tes lèvres ne se sont pas fermées lorsqu'il fallait proclamer la vérité proscrite, tu l'as placée sur un trône où la sédition ne l'atteindra pas... Couche-toi tranquille dans la tempête, dernier soleil de notre âge, tu seras demain le soleil levant (3). »

Aussi quelle ne fut pas l'énergique et douloureuse indignation de Louis Veuillot, quand il apprit la démarche empressée et humiliante que le vieil avocat Sénart, ambassadeur de France à la cour de Victor-Emmanuel, s'était permis de faire auprès du Subalpin ! « Vieux Sénart, interpella le polémiste clairvoyant, si l'on trouve bon que

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 169. 172.
(2) *Ibid.*, p. 181.
(3) *Ibid.*, pp. 264-265.

Digitized by Google

le roi Victor-Emmanuel « délivre » Rome, comment faites-vous pour trouver mauvais que le roi Guillaume *délivre* Strasbourg et Metz (1)? »

La vision chrétienne illumine ici, comme en bien d'autres cas, la pensée politique. Louis Veuillot a souvent, sur la situation générale, de ces vues pénétrantes. A l'heure où beaucoup de Français escomptent encore une intervention étrangère, il affirme qu'on ne doit rien espérer de l'Europe. Et il en indique la raison profonde : « La fraternité des nations a péri avec l'unité de foi. » Aussi conseille-t-il à la France un sursaut de fierté dans son cruel isolement. Au moment de la Conférence de Londres, alors qu'on se demandera si la France abattue doit se joindre à la diplomatie européenne, il appuiera résolument pour la négative : « La France n'a rien à dire là où elle n'émettrait qu'un avis que l'on pourrait mépriser... Elle ne livrera pas sa faiblesse présente, elle ne vendra pas sa force future (2). » Cette force future, il n'a jamais désespéré de la voir refleurir. « La France, a-t-il affirmé dans une autre occasion, reprendra sa magistrature, parce que la force des choses la désaveugle de son erreur. En la châtiant, Dieu l'oblige à se sauver. La foudre n'est tombée sur rien d'innocent et sur rien de vital. Elle ne brûle, en vérité, que nos lèpres (3). »

L'espérance, d'ailleurs, le soutient, toujours, parce qu'elle est toujours soutenue par la foi. Sous tous les coups, c'est la foi qui le relève, la prière qu'il réclame, l'impiété qu'il redoute. Il reconnaît, le 3 octobre, que Gambetta « tourne assez bien la proclamation » ; mais il s'inquiète de voir Dieu négligé : « On est porté à craindre que Dieu ne s'irrite de ce malheur qui ne prie pas. » Le 1er novembre, en apprenant la capitulation de Metz, il « implore un acte de foi en Dieu et aux destinées chré-

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 295.
(2) *Ibid.*, p. 411.
(3) *Ibid.*, p. 336.

Digitized by Google

tiennes de la patrie ». Le 6, il réitère : « Il faut combattre et prier. Il faut demander pardon. »

Ces appels à la prière, hélas! ne sont pas entendus. Et c'est de quoi Louis Veuillot souffre encore plus que de la défaite. Il lui semble amer, au milieu d'une telle adversité, d'avoir à dénoncer cette démagogie anticléricale, qui, déchaînée et entretenue par le gouvernement d'hier, se donne libre champ sous la complicité du gouvernement d'aujourd'hui.

Contre elle, d'ailleurs, il lutte avec ténacité. Aucun attentat ne frappe la religion, qu'il ne soit flétri par l'*Univers*. Un jour, c'est l'aumônier du fort d'Aubervilliers, l'abbé Cros, dont on interdit brutalement les conférences aux soldats. « L'autorité, proteste Louis Veuillot, a tort de rester muette devant cet excès ignoble. Il est impolitique à tous les points de vue de laisser ainsi violer la liberté et la religion... Ces soldats expropriés de l'autel peuvent trouver qu'on leur diminue trop la patrie lorsqu'ils donnent leur sang pour lui conserver sa grandeur (1). » Un autre jour, c'est le pillage d'une communauté d'Issy par un bataillon de gardes nationaux, qu'il dénonce à l'autorité militaire ; une autre fois encore, l'enterrement civil d'un soldat recueilli par une ambulance anticléricale.

Mais c'est surtout contre certains maires improvisés, impatients d'abuser de leur pouvoir au détriment de la religion, que l'*Univers* poursuit une polémique vigoureuse et persévérante. On essayait déjà dans les faubourgs, avec hâte et frénésie, les attentats que beaucoup plus tard les radicaux devaient commettre avec méthode. Le citoyen Mottu, maire du XI[e] arrondissement, dont la célébrité tumultueuse allait bientôt sombrer devant les tribunaux, se proclamait lui-même un précurseur. Il était du moins le type achevé de ces tyranneaux grotesques et violents, qui devançaient et préparaient la Commune.

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 249-250.

Digitized by Google

Ce Mottu donnait une sanction arbitraire et brutale aux motions effrénées que promulguaient alors les feuilles et les clubs révolutionnaires. Eugène Tavernier, dans son substantiel et vivant précis du journalisme, l'abbé Lecanuet, dans son histoire, — fâcheusement partiale, mais précieusement documentée, — de l'Église de France sous la troisième République, ont recueilli, l'un les fureurs des journaux, l'autre celle des assemblées. Démagogues de presse et de tribune rivalisent. On veut pousser « les prêtres aux remparts à coup de fouet », on les accuse d'empoisonner les blessés qu'ils soignent et de communiquer avec les Prussiens, on propose de « brûler les églises en mettant les prêtres dedans ».

Moins sanguinaire, mais plus pratique, Mottu profite de sa magistrature inopinée pour arrêter, dès le 20 septembre, que, dans les écoles du XI^e^ arrondissement, les Frères seront remplacés par des laïcs et l'enseignement religieux aboli. Appliquant aussitôt son décret, il expédie des gardes nationaux contre les instituteurs congréganistes et des inspecteurs à la chasse des crucifix.

Que fait le gouvernement? Il ferme les yeux, quand il ne descend pas à la complicité. Trochu lui-même a refusé d'agir contre les énergumènes; il s'est contenté d'appeler les « hommes d'ordre » à se joindre à lui, pour « contenir par l'autorité morale » ces bandes de fous furieux. Quant à Mottu, on l'encourage. Au lendemain de son décret agressif, Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, et Arago, maire de Paris, constituent une commission d'enseignement. Et, dans cette commission, formée surtout de personnalités hostiles à la religion, on fait une place à Mottu lui-même.

Contre cet excès menaçant, l'*Univers*, par la plume d'Eugène Veuillot, réclame avec une prompte énergie. Sous les assurances libérales prodiguées par Jules Simon, il démasque les projets anticléricaux : « C'est toujours le même sectaire, affirme-t-il, qui, d'un ton douceâtre, pro-

Digitized by Google

voque ou justifie toutes les violences et qui, en frappant le droit, proteste hypocritement de son respect du droit (1). » Et, trois jours après, la commission s'étant hâtée d'établir l'enseignement d'État, laïque et obligatoire, Eugène Veuillot flétrit derechef ce « Tartufe démocrate ».

Le journal, en même temps, offre un vigoureux concours aux catholiques du XI^e^ arrondissement. Deux jeunes prêtres y bataillent, qui, dévoués à l'enfance populaire, ne veulent point l'abandonner à la corruption. L'un d'eux, l'abbé Courtade, est marqué par Dieu pour une mort prématurée ; l'autre laissera dans l'Église de France un grand nom : c'est l'abbé d'Hulst. Ils protestent avec énergie par lettres, par articles, par affiches. L'*Univers* reproduit les affiches et rend hommage à cet apostolat militant : « La fermeté dans la défense du droit, déclare-t-il, quelque résultat immédiat qu'elle puisse avoir, vaut toujours beaucoup mieux que la sécurité personnelle qu'il faut acheter par le silence, lorsque le droit ordonne de parler (2). » Cet incident noue des rapports suivis entre les deux jeunes prêtres et Louis Veuillot. L'abbé Courtade publie, dans l'*Univers,* plusieurs articles, sur la question Mottu d'abord, puis sur les choses de l'enseignement. L'un d'eux est d'une vigueur à provoquer les observations du rude polémiste : « J'ai aussi ma prudence, écrit celui-ci au jeune vicaire, quand il s'agit de mettre quelqu'un au feu... Je voudrais moins de poumon, moins de muscles, et de tout ce qui sent le héros, enfin que l'article fût une réponse et non un défi. C'est l'éminente dignité du prêtre qui me semble exiger cette façon plus tranquille (3). » Je n'ai pas la réponse de l'abbé Courtade ; mais il prit bien la remontrance, car sa collaboration continua.

Entre temps, l'*Univers* avait poursuivi la campagne, à coups d'entrefilets brefs et de documents. Le journal,

(1) *Univers* du 5 octobre 1870.
(2) *Univers* du 6 octobre 1870.
(3) Lettre inédite du 13 novembre 1870.

Digitized by Google

réduit à deux pages, ne comportait guère de longues études. La plupart des numéros sont remplis d'articles courts et brûlants, mêlés de communications, de bruits, de nouvelles hasardées, de commentaires fébriles. Plusieurs sont signés de Schnaiter qui, après avoir servi de correspondant de guerre, est revenu s'enfermer dans Paris. D'autres sont écrits par Loth et Roussel qui font la « cuisine » entre leurs heures de garde. Louis et Eugène Veuillot secondent ou remplacent souvent leurs jeunes auxiliaires; car les officiers doivent faire le coup de feu. La polémique Mottu reparaît presque chaque jour, durant plusieurs semaines. Elle s'élargit; car la complaisance du pouvoir suscite des imitateurs au maire du XI^e^ arrondissement. Bonvalet, du III^e^, exige des maîtres une profession d'athéisme. La municipalité de Saint-Denis supprime à son tour les Frères et l'enseignement religieux. Ailleurs, c'est le citoyen Greppo qui vient à la rescousse.

Il faut, d'autre part, faire front contre les journaux. Sans oser soutenir Mottu, Guéroult, de l'*Opinion Nationale*, imagine de l'opposer à l'*Univers* : en somme, en prétendant confisquer l'enfance, ce tyranneau ne fait qu'imiter, à rebours, la conduite de Pie IX dans l'affaire Mortara. Louis Veuillot vient promptement à la parade. « D'abord, M. Guéroult devrait réfléchir que les principes *retournés* ne sont plus des principes, par la raison que ce qui est à l'envers n'est plus ce qui était à l'endroit. » Et puis, où conduit ce libéralisme? « Alors il n'y a ni vérité, ni erreur, ni droit, ni rien de certain au monde ; il y a qu'un sujet de discussion perpétuelle entre les idées, et de perpétuelle bataille entre les appétits... Que M. Mottu attrape un sabre, et il est le maître, en attendant qu'un autre Mottu attrape un sabre mieux trempé (1) ».

Cependant, si le pouvoir n'osait pas sévir, la presse — à part les journaux rouges — commençait à trouver que

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 211.

Digitized by Google

ces exaltés tyranniques abusaient de leur force. Guérouit lui-même protestait avec impatience : « Il faut que la République soit le régime de la liberté pour tout le monde (1) ». Après avoir joué de l'ironie, le *Journal des Débats* se haussait à l'indignation : « Il est temps, déclarait-il, que le gouvernement réprime la ferveur anticatholique de M. Jules Mottu (2) ». Il n'est pas jusqu'au *Siècle* qui, dans un style empêtré et honteux, ne se sente obligé de crier holà! Mottu n'a pas tort, en principe; mais il devance à l'étourdie la loi qui doit établir l'enseignement laïque, et « la prochaine assemblée constituante a seule l'autorité morale nécessaire pour faire une loi de cette importance (3) ».

Le gouvernement se décide alors à révoquer cet allié compromis qui devient compromettant. Le 14 octobre, Mottu est remplacé par M. de Fonvielle, lequel, d'ailleurs, se borne à ne pas aggraver la situation. Mais, ayant fait ainsi la part du feu, le pouvoir maintient les Greppo et les Bonvalet. Le 5 novembre, au surplus, le Mottu reparaît, ressuscité par les élections municipales, et il redouble impunément de violence. Il est désormais secondé par un certain Cadet, qui, à la tête des ambulances du XI^e^, entrave la mission du prêtre et favorise les enterrements civils.

Ces dangereux fantoches étaient soutenus par toute la presse révolutionnaire, qui préparait ouvertement l'insurrection. Contre ces feuilles incendiaires, l'*Univers* défendait avec intrépidité la religion, l'ordre et la patrie. Dès le début de l'investissement, c'est le *Réveil*, de Délescluze, qui ouvre le feu, en exigeant qu'on enlève la qualité de citoyen français à quiconque obéit à un souverain étranger. « Il n'existe aucune raison bien claire, écrit Louis Veuillot, pressentant déjà la Commune, de penser que ces Mes-

(1) Cité par l'*Univers*, du 15 octobre 1870.
(2) *Ibid.*, 18 octobre.
(3) *Ibid.*, 20 octobre.

Digitized by Google

sieurs du *Réveil* ne régneront pas à leur tour. » Et en prévision de cette hypothèse, il imprime en gros caractères la déclaration suivante : « Je promets, je jure, je prends devant Dieu et devant les hommes l'engagement de reconnaître toujours l'autorité du Pape, de lui obéir toujours, de croire ce qu'il prescrit, de rejeter ce qu'il condamne, de me gouverner dans la région de la doctrine absolument selon ses enseignements, lesquels pour moi ont été, sont et seront jusqu'à mon dernier soupir l'enseignement de Dieu même (1) ».

Deux mois plus tard, c'est avec Blanqui et ses camarades de la *Patrie en danger*, que l'*Univers* est en lutte. Ces furieux l'ont menacé d'une descente agressive. Il les attend de pied ferme. « Montez à votre tribunal, Bridoisons de la guillotine : Quand je vous y verrai, je ferai en sorte que Dieu m'accorde la grâce de me tenir prêt, et jamais vous ne m'aurez semblé tout à la fois plus sots et plus dignes de pitié (2). » La descente est ajournée, mais la polémique s'échauffe. A quelque temps de là, le même journal accuse les Sœurs de charité d'avoir laissé mourir de faim une pauvre mère, sous prétexte qu'elle n'était point mariée. Le même jour, son confrère le *Combat*, du citoyen Pyat, — le *Combat*, dont Louis Veuillot écrivait qu'à le lire « on se fait une idée du spectacle et des parfums dont furent réjouis ceux qui eurent la charge d'ouvrir le cercueil de Voltaire », — le *Combat*, dis-je, affirme audacieusement que des religieuses ont refusé de secourir un soldat qui se mourait à leur porte. Cette fois, l'*Univers* ne se borne pas à flétrir ces calomnies assassines ; il fait une enquête et démasque le mensonge.

Ces batailles avec l'anarchie ne détournaient pas Louis Veuillot de son ennemi de fond, le libéralisme. A plusieurs reprises, il ramène le *Journal des Débats* au respect de la vérité religieuse et des droits du Pape. En riposte à

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 136-137.
(2) *Ibid.*, p. 319.

Digitized by Google

l'organe modéré, il combat le pacifisme déprimant de la franc-maçonnerie ; contre ses attaques, il défend l'archevêque de Posen qui est venu trouver le roi de Prusse à Versailles pour le prier d'intervenir en faveur du Pontife romain. On a vu plus haut que l'*Univers* ne ménageait pas non plus l'*Opinion Nationale*. Avec ce journal, cependant, la polémique eut des accalmies. Louis Veuillot, qui avait un penchant pour ses adversaires honnêtes et droits, goûtait assez Guéroult. Quand celui-ci mourut dix-huit mois plus tard, il lui consacra une page attristée : « Il avait depuis longtemps, hélas ! abandonné le christianisme, mais il se défendait de l'athéisme, il ne voulait pas être athée. Il s'arrêtait, l'on pourrait dire il se cramponnait au déisme. Le déiste est encore un homme qui cherche, même lorsqu'il est déjà un homme qui croule (1) ». Or, aux premiers jours du siège, un essai de rapprochement s'était opéré entre ces deux écrivains si dissemblables. L'anecdote est curieuse ; elle éclaire le personnage et le temps.

Guéroult se promenait sur le boulevard Montmartre, avec un ami, M. Rapetti, qui était également en rapports avec Louis Veuillot. Vint à passer le rédacteur en chef de l'*Univers*. Il s'arrêta, on causa quelque temps, puis l'on se sépara. « Guéroult, notait plus tard M. Rapetti en rapportant l'aventure à Eugène Veuillot, était étonné, charmé, de la grâce bienveillante, spirituelle, élevée, que votre frère venait de lui montrer. » Il en garda un tel souvenir que, peu de jours plus tard, il demandait à son ami de lui ménager un entretien avec Louis Veuillot : « Les circonstances exceptionnelles où se trouve la société française, écrivait-il, créent en quelque sorte un terrain commun où tous les esprits droits peuvent se rencontrer, quelle que soit la diversité de leurs points de départ. » Le rédacteur en chef de l'*Univers* accepta cordialement le rendez-

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 106.

Digitized by Google

vous. « On me dit casseur de vitres, et bien à tort, répondait-il à M. Rapetti; je crois et je n'ai jamais voulu être qu'un essayeur de lunettes. » On se rencontra chez l'ami commun : « Guéroult, rapporte ce dernier, qui voyait dans les événements la fin d'un monde, — le monde catholique, — exposa avec chaleur ce qui, selon lui, rendait nécessaire et annonçait la nouvelle évolution religieuse prédite par Joseph de Maistre. Votre frère, dont j'admirai l'éloquence abondante et forte, montra sur tous les points une foi intraitable et vive, qui ne laissait aucun accès aux arguments du néo-catholicisme de Guéroult. On se sépara un peu moins d'accord qu'on ne l'était auparavant, quand on ne parlait que de nos communes afflictions et de nos communes espérances (1). »

La situation extraordinaire et poignante amenait ces rapprochements fugitifs et devait en réaliser de plus durables. Mais les esprits restaient profondément divisés sur les causes essentielles et les conséquences du désastre. Il fallait donc continuer la lutte. D'autant plus que le pouvoir, on l'a vu, encourageait le mal. Contre lui, directement, comme à l'encontre des journaux violents ou pseudo-modérés, Louis Veuillot bataillait. Il n'avait cessé de prédire les catastrophes où cette politique indulgente, affolée ou perfide entraînerait le pays. Dès le 17 septembre, il engageait le gouvernement à « ne pas permettre que l'invasion serve d'instrument pour nous ensemencer de guerre civile (2). » — Il ne néglige aucune occasion de renouveler ces avertissements prophétiques. Il les réitère, le 22 novembre, avec une indignation éloquente, en dénonçant l'ignoble marée des caricatures et des libelles infâmes, qui déshonorent Paris et avilissent jusqu'à la défaite. Il s'adresse à Jules Favre, « ancien membre des conférences de Saint-Vincent de Paul, ancien bâtonnier des avocats, fon-

(1) Lettre de M. Rapetti, 14 juillet 1883.
(2) *Mélanges*, III, 5, p. 140.

Digitized by Google

dateur de la République parisienne, etc.., etc... » — « L'on vous a signalé, lui dit-il, le vomissement de caricatures qui depuis votre avènement n'a cessé de salir la ville. En fait d'art, la République de 1870 n'a pas produit autre chose et jamais rien n'a paru de plus sordidement barbare et bestial. C'est sanguinaire, c'est obscène et c'est bête abominablement. Ainsi l'abject forçat, le relaps condamné pour viol, dessine sur les murs du bagne avec la pointe d'un clou volé, et divertit le reste de la chiourme. A voir ces turpitudes scélérates, on reconnaît une ville immergée dans ses cloaques; on sent que l'infâme clou qui sert aujourd'hui de burin pourra demain servir de stylet. » Mais ce qui pousse le dégoût jusqu'à la nausée, c'est de voir ces ordures jaillir sur l'Impératrice elle-même. « N'avez-vous pas honte de vous laisser ainsi dégrader vous-même? Car l'infâme affront fait à cette femme et à la pudeur retombe plus encore sur vous. Vous vous rendez complice de cette sauvagerie lâche, corrompue et corruptrice (1). » Trois mois plus tard, la souveraine détrônée devait remercier Louis Veuillot : « Je ne croyais pas qu'il viendrait un jour, écrira-t-elle avec une fierté amère, où défendre une femme serait un acte de courage en France. » A quoi le rédacteur en chef de l'*Univers* de répondre aussitôt qu'il a voulu flétrir les insulteurs et non défendre l'outragée : « Aux yeux du monde entier, l'Impératrice Eugénie a gardé le plus magnifique rayon de la couronne : sa gloire de femme échappe à la catastrophe, comme l'oiseau qui s'envole de l'arbre qui tombe (2) ».

Les misérables pamphlétaires ne se bornaient pas cependant à calomnier l'Impératrice; ils visaient le Pape. Cette vile insolence arrache à Louis Veuillot plus qu'un sursaut d'indignation, un cri de douleur : « Vous laissez insulter Pie IX! Par ces sauvages! Jusqu'à présent le seul gouvernement de Florence avait autorisé pareille

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 307, 8 et 9.
(2) Lettres de l'Impératrice, 17 février, et de Louis Veuillot, fin février.

Digitized by Google

ignominie. Vous êtes le second. Vous prenez ce rang et cette note » (1).

Cette virulente apostrophe ne resta point sans effet. La police, enfin, balaya quelques-unes de ces immondices..... Et il se trouva des journaux pour réclamer contre cette mesure d'hygiène !

L'*Univers* a-t-il donc retiré l'adhésion que, dès le premier jour, il avait donné au gouvernement de la *Défense nationale?* Non, ces hommes, dont il combat les erreurs et les faiblesses, il les défend, en toute occasion, contre le désordre. Il a rempli envers eux son devoir de citoyen, le lendemain de l'échauffourée du 31 octobre, quand le pouvoir, après avoir vaincu les révolutionnaires, a voulu se faire plébisciter par le peuple parisien. Cette émeute grotesque et alarmante, Louis Veuillot l'avait burinée à l'eau-forte. Il avait montré Flourens, « botté et éperonné, se promenant sur la table du conseil, entre deux gouvernements, l'un qui se décompose, l'autre en formation » et, près de lui, « ce vieux chicot de prison, Blanqui » nommant à la hâte des généraux, des ministres et des fonctionnaires. « Ils semblent déjà maîtres : leurs hommes de main hurlent, menacent, frappent, pillent; tout à l'heure ils oseront assassiner et tout sera perdu. Mais quelques-uns ont trouvé le chemin des caves, et peut-être que tout sera sauvé (2) ».

La cause de cette crise, Louis Veuillot l'avait diagnostiquée dans « la profonde maladie révolutionnaire, incurable à tout l'art humain ». Et ce mal, il accusait le gouvernement de l'envenimer au lieu de le guérir. « Vous avez bu ce poison, reprochait-il à Trochu lui-même. » Cependant, la question posée, l'*Univers*, entre ces gouvernants médiocres et l'anarchie, n'hésite pas. « Je voterai pour vous, déclare le rédacteur en chef au général, parce que vos paroles d'aujourd'hui sont meilleures et

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 311.
(2) *Ibid.*, p. 241.

Digitized by Google

montrent enfin une résolution trop longtemps et trop vainement attendue. J'y sens au moins le général et l'homme de cœur qui ne veut pas abandonner la patrie (1). » Et à la suite de cette affirmation, le journal fait appel à tous ses lecteurs : « Il ne faut pas seulement répondre *oui* : il faut, si, par impossible, on rencontre des tièdes, les pousser au secrutin » (2). Deux semaines après, Louis Veuillot va plus loin : devant une proclamation plus digne et plus résolue de la *Défense nationale,* encore qu'il y déplore le perpétuel oubli de Dieu, c'est avec émotion qu'il loue et remercie Trochu : « L'homme qui a l'honneur de défendre Paris, et beaucoup plus que Paris, répond comme il convient aux indignes suggestions qui commençaient à remplir la ville et qui montraient beaucoup trop d'amour pour la paix et pour la marée. Ce mouvement pouvait déterminer un irrémédiable torrent de faiblesse ; le voilà barré (3). »

C'est que le devoir patriotique, encore une fois, prime tout le reste. A défaut du sol, il faut au moins sauver l'honneur. Chaque jour, entre les polémiques obligatoires, on entend sonner les mêmes accents de douleur, de piété, de foi. Non content de parler, Louis Veuillot agit. Il essaie d'obtenir une procession solennelle des reliques de sainte Geneviève à travers les rues de la capitale assiégée. Mais, hélas! le gouvernement préfère autoriser des fêtes en l'honneur de Voltaire.

Toutefois, les événements se précipitent. Les nouvelles que les Prussiens laissent filtrer sont de plus en plus désastreuses. « L'ennemi a repris Orléans, s'écrie Louis Veuillot le 7 décembre. Devant cette nouvelle épreuve la population de Paris répond : Le devoir est le même. Vive la France » ! Et, immédiatement après : « Nous avons l'Eucharistie ; nous avons Marie, reine du peuple franc.

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 236.
(2) *Univers*, du 3 novembre 1870.
(3) *Mélanges*, III, 5, p. 278.

Digitized by Google

de stupides blasphémateurs ne nous enlèveront pas cette force ; Dieu ne nous attache pas à la croix pour nous faire apostasier » (1). Ces élévations se multiplient sous la plume du rédacteur de l'*Univers*. Il sollicite encore un acte de foi. La fête de sainte Geneviève passe inaperçue, il le déplore. Enfin Mgr Darboy autorise, à Notre-Dame-des-Victoires, une neuvaine de supplications publiques. Il presse les Parisiens de s'y unir : « Il nous faut des vertus surnaturelles, il faut les puiser à leur source ! »

Ces tristesses accumulées et alourdies ne lassent ni sa main ni son cœur. Et cependant, les jours se font de plus en plus cruels. Au froid qui sévit, se joint l'obscurité qui s'étend. La nourriture devient à chaque repas plus invraisemblable et plus rationnée. Le bombardement fait fureur. Les bureaux de la rédaction et l'appartement de Louis Veuillot sont à la lisière du terrain ravagé. « Des journaux publiés sur la rive droite et dont les lecteurs habitent des régions que les obus n'atteignent ni ne menacent, écrit le 9 janvier l'*Univers*, parlent du bombardement comme d'un accident qui divertit les Parisiens. L'*Univers*, dont plusieurs des rédacteurs et des employés demeurent dans les quartiers où tombent les obus, peut affirmer que la population de ces quartiers ne voit là rien de joyeux. Mais, si elle ne montre pas la ridicule crânerie qu'on lui prête, elle est ferme et résolue. Son émotion ne trahit aucun abattement. C'est dans la prière et non dans une gaîté forcée que la plupart de ceux que menacent les obus cherchent l'affermissement de leur courage ».

Pourtant, certaines précautions deviennent indispensables. On doit abandonner les étages supérieurs et chercher abri dans des appartements moins hauts laissés vacants par leurs locataires. Mais, somme toute, à cet ennui du bombardement comme aux autres, Louis Veuillot fait face avec sérénité. « L'épreuve du siège, écrira-t-il quelques

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 362 et 365.

Digitized by Google

semaines plus tard à ses filles, a été pour nous bien dure; elle a été l'absence, l'attente remise, prolongée, sans terme connu; mais elle a été aussi l'espérance soutenue et certaine, l'accroissement de la lumière et de l'amour (1). Sous la pluie des bombes, il n'avait pas eu d'autre langage. Il contait à ses lecteurs, avec un mélange d'ironie alerte et d'élévation émue, les « pensées de nuit d'un bombardé ». — « L'obus n'entre pas encore dans ma maison, expliquait-il, il entre beaucoup dans ma pensée, surtout la nuit. Nous causons, lui et moi, un peu à bâtons rompus. » Suivent plusieurs colonnes de réflexions variées, qui commencent avec calme et montent peu à peu jusqu'à l'éloquence : « Je n'ai pas besoin de répondre (au bombardement) pour être plus fort que M. de Bismarck. Je suis avec la conscience humaine qui répondra pour moi. Les tonnerres de M. de Bismarck n'écraseront pas la conscience humaine. Il la réveilleront, au contraire, et M. de Bismarck sera écrasé ». Puis le souvenir du « bombardé » se reporte à la Bible; il évoque la prophétie du châtiment, et il conclut : « Cette prophétie du châtiment est liée à la promesse du Rédempteur et de l'extension de son règne. Elle annonce en même temps le rétablissement de la justice en Israël, si toutefois Israël veut ouvrir les yeux (2). »

Au milieu de ces angoisses même, la charité de Louis Veuillot ne s'éteint pas. Sur ses ressources restreintes, il trouve encore le moyen de distribuer de discrets secours. Après sa mort, un missionnaire revéla cette anecdote : « Au plus fort du siège, alors que les vivres devenaient rares, M. Louis Veuillot s'en alla, un jour, dans un des cénacles de l'apostolat, à Paris, faire, en apparence, une visite aux directeurs de la maison ; mais, en réalité, son but était de déposer sur le bureau de l'un d'eux quelques billets de banque pour les missions : il avait peur

(1) *Correspondance*, I, p. 270, 24 février 1871.
(2) *Mélanges*, III, 5, pp. 462, 461, 170.

Digitized by Google

que ses chers missionnaires à Paris n'eussent faim (1). » Que de traits du même genre on pourrait citer !

Enfin, Paris est à bout. La France est accablée. Il faut se résoudre à demander merci. « A l'heure présente, écrit Louis Veuillot le 26 janvier, toute espérance humaine est perdue. Nos armées ont partout échoué ; les plus heureuses sont celles qui n'ont point subi de désastre. On dit que M. Jules Favre est à Versailles demandant la paix, personne ne voit d'autre parti à prendre. Avec les armées, le gouvernement croule. Un seul malheur pouvait surpasser celui d'avoir un gouvernement de cette sorte, c'était de le voir tomber. Nous y sommes ! Heureux les morts ! » Mais aussitôt, du fond de sa douleur, il montre la résurrection possible. « Le miracle à demander et que nous pouvons encore espérer, puisque nous pouvons encore l'implorer, c'est de rompre avec la Révolution (2). » Ce remède, hélas ! il craint que le pays n'en détourne les yeux et, dès le lendemain, prévoyant la Commune prochaine, il laisse voir cette appréhension : « L'ennemi nous rend une sorte d'hommage en ne franchissant pas le seuil de la maison mortuaire. Souhaitons que de scandaleuses et fratricides discordes ne l'y introduisent pas (3) ! »

Mais, ce qui, plus encore que l'écrasement, l'irrite et l'écœure, c'est la grandiloquence avec laquelle le gouvernement de la Défense nationale essaie de masquer la profondeur et l'humiliation du désastre. Ces enflures d'avocat dans l'immensité de cette chute lui arrachent un courroux d'indignation : « Ah ! insulteurs du crucifix, renégats de tant de gloire, de tant de piété, de tant d'honneur, gens qui sonnez l'appel au combat, mais qui ne savez pas mourir ; race de ceux qui allèrent chercher à Versailles le dernier roi de France pour l'égorger, et

(1) *Hommages à Louis Veuillot*, p. 387.
(2) *Mélanges*, III. 5, pp. 498-499.
(3) *Ibid.*, p. 500.

Digitized by Google

qui allez aujourd'hui chercher à Versailles le premier empereur d'Allemagne et lui prostituez la France parce que vous avez faim; maquignons capables de soutenir le jour après cette ignominie énorme, inouïe et immortelle : s'il existe enfin une France qui soit assez vôtre pour supporter encore votre haleine, qu'elle vous ramasse et ramassez-la, et accouplez-vous! Vous pourrez produire ce que la terre aura vu de plus vil. Mais il y a quelque reste d'une autre France que vous devrez assassiner (1). »

(1) *Mélanges*. III, 5. pp. 506-507.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES ÉLECTIONS. — LA COMMUNE.

Les élections de Paris. — Le journal en province. — Louis Veuillot à Bordeaux et les débuts de l'Assemblée nationale. — La Commune. — Louis Veuillot à Versailles. — Le journal sous la Commune. — Les massacres et les incendies. — La nomination de Mgr Guibert.

Cependant, une autre préoccupation se fait jour. Il s'agit des élections. La position de l'*Univers* est très simple. Il a son programme traditionnel ; Eugène Veuillot le rappelait dès le 19 septembre, à l'occasion d'un décret, — bientôt rapporté, — qui avait fixé les élections au 2 octobre : « Il faudra nous donner des gages si l'on veut obtenir nos voix. Les listes où nous aurons fait passer les noms d'hommes disposés à soutenir la cause de Dieu et à faire rentrer le Pape dans ses droits auront seules notre appui. » Le journal reste fidèle à ce principe. Il ne peut s'occuper pour le moment que des élections parisiennes ; il veut du moins qu'elles soient dignes et que les catholiques y proclament les vérités salutaires dont ils gardent le dépôt. Cet avis n'est point partagé par tout le monde. Des compromissions libérales essaient de triompher. Un comité se forme, où l'on voit le *Français* fraterniser avec le *Siècle* et des hommes de foi, comme Augustin Cochin et Thureau-Dangin, recommander des révolutionnaires impies tels que Victor Hugo, Louis Blanc, Quinet. Louis Veuillot, qui a déjà flétri le « carnaval électoral » et dépeint « le supplice atroce de se sentir

Digitized by Google

mort sur la fange et ridicule dans la mort », regrette d'apercevoir des catholiques dans cette « fricassée ». Il n'est pas seul de cette opinion. Les libéraux sont blâmés par quelques-uns de leurs meilleurs amis, témoin la lettre adressée par l'abbé d'Hulst à Augustin Cochin. Quelques semaines auparavant, le jeune vicaire de Saint-Ambroise avait pris, contre le rédacteur en chef de l'*Univers*, la défense des libéraux. Tout en convenant que le journal méritait « l'admiration des indifférents, le respect des ennemis, la reconnaissance des catholiques », il critiquait certaines paroles à l'adresse du « petit *Français*, qui a pourtant bien quelque barbe au menton (1) ». A quoi Louis Veuillot de répondre : « En général, je ne les cherche pas (les libéraux), j'attends qu'ils viennent. Cette fois, je n'ai eu que l'air de les devancer. Je l'ai fait parce que je vois qu'ils ne dorment point du tout, et qu'en même temps ils ne sont point du tout réveillés (2). » Et, ce disant, il faisait précisément allusion aux préparatifs électoraux. Or, sur ce point, l'abbé d'Hulst ne devait pas tarder à donner raison à son contradicteur. « Vous étiez, écrira-t-il bientôt à Augustin Cochin, vous étiez placés par la Providence en position d'attirer tout ce qui est honnête autour d'un centre chrétien qui était vous-mêmes. Vous avez eu peur de passer pour réactionnaire (3). »

Une telle cuisine électorale était bien faite, on le conçoit, pour rebuter les estomacs susceptibles. Louis Veuillot, pour sa part, déclina la candidature qui lui était offerte. Il répondait au directeur du *Paris-Journal* : « Je n'ai jamais sollicité le mandat électoral. Je ne pense pas que je le sollicite jamais et, dans aucun cas, je ne voudrais le solliciter, ni l'accepter de Paris. Je n'ai pas ce qu'il faut pour représenter Paris, et Paris n'a pas ce qu'il faut pour que je le représente. » Il ajoutait, découragé : « Je

(1) Lettre du 10 décembre 1870.
(2) Lettre citée par Mgr Baudrillart, dans la *Vie de Mgr d'Hulst*, p. 206.
(3) *Ibid.*, p. 205.

Digitized by Google

m'abstiens... Je suis captif, je prends le bénéfice amer de ma captivité. Je me délivre de signer cette paix. Je prierai (1)... »

Les élections de Paris furent détestables. Par bonheur, elles allaient être noyées dans le magnifique élan de la province.

La province! On en recevait enfin des nouvelles! Les communications étaient rétablies entre la France et sa capitale. Louis et Eugène Veuillot connaissaient maintenant le sort de leurs familles, ignoré depuis plus de quatre mois. Agnès et Luce, à la Visitation du Mans, avaient heureusement traversé les périls et les douleurs de l'invasion. Le bon Père Le Pailleur, fondateur des Petites-Sœurs des Pauvres, se félicitait d'avoir reçu Mme Eugène Veuillot et ses enfants. « C'est peu, ajoutait-il en comparaison de tout le bien que vous et M. Louis Veuillot avez fait, par l'*Univers* et par les bienfaits, à notre pauvre famille depuis l'origine (2). »

On apprenait, en même temps, les destins de l'*Univers* départemental, que Louis Veuillot allait rejoindre à Bordeaux, auprès de la Délégation gouvernementale et de l'Assemblée. Cette édition de province avait d'abord paru, pendant trois mois, à Nantes, mais non sans péripéties. Rastoul avait quitté Paris, le 17 septembre, avec une quinzaine de mille francs. Il comptait se faire imprimer au Mans, chez Monnoyer. Il était accompagné de trois employés et suivi de trois caisses, dont deux s'égarèrent en route et ne purent être recouvrées qu'à force de démarches. Ayant échoué au Mans et trouvant le télégraphe interrompu, il dut se borner à expédier de droite et de gauche quelques lettres, dont il attendit impatiemment les réponses. Ces réponses n'arrivant pas, il va relancer à Tours l'imprimerie Mame, qui n'est pas outillée. En compensation, il y est rejoint par une des deux caisses

(1) *Univers*, du 3 février 1871.
(2) Lettre du 6 mars 1871.

Digitized by Google

vagabondes. Envoyant un de ses employés réclamer l'autre au Mans, il se rend à Poitiers, chez Oudin, qui ne peut lui donner de réponse précise. Il court à Bourges, où il rassemble enfin tout son personnel avec tous ses bagages et où Pigelet consent à faire le journal. On s'installe, on prévient les collaborateurs épars, on adresse une circulaire aux journaux. Mais alors la poste locale se récuse; elle n'a pas assez de monde; il ne passe pas d'ambulant en gare de Bourges; elle enverra les journaux par paquets à Vierzon, d'où peut-être ils repartiront sans retard. En présence de cette complication, Rastoul songe à émigrer vers le Midi, quand un vieil ami nantais, Libaros, annonce qu'il a déniché un imprimeur. On déménage en hâte et l'on va s'établir à Nantes. Rastoul s'arrange avec l'imprimerie Grinsard et, le 19 septembre, l'*Univers* reparaît, 32, rue de la Fosse, en une petite édition de deux pages.

Peu à peu, Aubineau arrive de Suisse, où il avait installé les siens; Chantrel, qu'on avait perdu de vue, le suit de près; du Lac rejoint son poste. Des collaborateurs envoient de la « copie ». Le journal se fait. Il se fait, d'ailleurs, avec difficulté. L'imprimerie ne peut lui consacrer que les heures de nuit et, comme les courriers ne partent que le soir, on est régulièrement en retard de vingt-quatre heures. Cependant, les abonnés restent fidèles. Les renouvellements rentrent si bien que, dans les premiers temps, ils suffisent à couvrir les frais. L'*Univers* de Nantes est composé, du reste, avec âme, avec esprit, avec feu. Les nouvelles de la guerre, qui naturellement tiennent la plus grande place, y sont encadrées de robustes articles, signés d'Aubineau, de Serret, de Chantrel, de du Lac, de Rastoul. Il s'y joint des correspondances étrangères. On polémique avec une édition poitevine du *Siècle*. L'accord est, d'ailleurs, parfait entre les deux *Univers* séparés. A la reprise des communications, Gregory Ganesco, rédacteur en chef de la *Liberté* borde-

Digitized by Google

laise, attestera que l'*Univers* fut le seul journal dont les deux éditions suivirent exactement la même ligne. A Nantes, comme à Paris, c'est le même patriotisme et la même élévation vers Dieu. « Quelle que soit l'issue de la bataille qui se livre en ce moment, écrit Aubineau le 2 décembre, le besoin de la France, son grand et extrême besoin dans les jours que nous traversons, est la prière. » A la veille des élections, les deux programmes obéiront aux mêmes principes.

Les jours de bonheur, à l'*Univers* nantais, sont ceux où tombe du ciel un *Univers* parisien, surtout quand il apporte un article du « rédacteur en chef ». On le reproduit avec empressement et Louis Veuillot réconforte ainsi, comme les assiégés de la capitale, les vaincus de la province. Que de remerciements n'en recevra-t-il pas dans la suite! « Quelles bonnes, courageuses et belles vérités vous nous avez dites depuis cinq mois, sous l'œil et la griffe du lion, » écrira de Kermadio, le 24 février, Mgr de Ségur! Un peu plus tard, le docteur Imbert affirmera : « Depuis tous nos malheurs, vous vous êtes surpassé; vous avez autant grandi que nous nous sommes ravalés (1). » Et Mgr Mermillod : « Vous avez été l'homme de foi et vous avez courageusement élevé la voix au milieu des lâchetés et des hontes (2)! »

Telle était l'impression produite par les articles de Louis Veuillot; mais l'édition de Nantes ne les recevait qu'irrégulièrement. Parfois même, grâce aux hasards du vent et de la poste, c'était dans quelque feuille éloignée qu'on découvrait la signature du maître. Aubineau se plaignait, dans des lettres qui n'arrivaient point à destination, que Louis Veuillot fît ainsi concurrence à l'*Univers* des départements. Concurrence d'autant plus redoutable que déjà les journaux de province, établis chez eux, possédaient une évidente supériorité. Aussi l'élan du début ne

(1) Lettre du 15 juin 1871.
(2) Lettre du 20 février 1871.

Digitized by Google

put se soutenir. Il y eut bientôt du déchet. D'ailleurs, en avançant, l'ennemi noyait une partie du territoire et coupait la France en deux. L'abonnement baissa. L'*Univers* manquait de communications. Le 18 décembre, il s'excusait auprès des lecteurs, par l'exposé de ses propres doléances. On ne recevait presque plus de journaux; les lettres n'arrivaient qu'avec de longs retards. Lorsque la Délégation gouvernementale eut émigré de Tours à Bordeaux, la position devint intenable. Aubineau, qui, par son ancienneté et sa décision, occupait la direction effective, alla quérir le gîte et l'imprimerie sur les bords de la Garonne. Le 8 janvier, Nantes annonçait son dernier numéro. Le 15, paraissait, 28, rue du Mirail, le premier numéro bordelais. On improvisait tant bien que mal, au milieu d'une agitation fiévreuse, une équipe et des bureaux de fortune. On était néanmoins en mesure de servir les 7.000 abonnés demeurés fidèles et surtout accessibles. Et puis, les journaux les plus opposés, soumis aux mêmes embarras, s'entr'aidaient. Ils étaient un peu comme des naufragés ennemis, réfugiés sur le même radeau. Les polémiques s'atténuaient, non seulement dans l'angoisse de la détresse générale, mais sous le poids des complications communes. On collaborait dans les circonstances graves et l'*Univers* signait, avec des feuilles d'esprit très différent, une protestation collective contre les fantaisies électorales de Gambetta. Il entrait aussi dans le Comité des Douze, union professionnelle de douze journaux parisiens-bordelais, de nuances variées, qui s'entendaient pour fournir au public, avec un minimum de difficultés et de dépenses, un compte rendu de l'Assemblée nationale.

A ce Comité des Douze, on se trouva d'accord pour affirmer à Aubineau que la place du rédacteur en chef de l'*Univers* était dans la capitale provisoire de la France. Aubineau, qui maintenant correspondait chaque jour avec Paris, décida Louis Veuillot à suivre ce conseil. Lui et sa

Digitized by Google

sœur, après un long jeûne familial, auraient voulu d'abord se rendre à la Visitation du Mans. De même, Eugène Veuillot brûlait d'aller chercher sa famille en Bretagne. Mais le service primait l'affection. Tandis qu'Eugène assurait le maintien de l'édition parisienne, Louis s'en vint prendre à Bordeaux la tête de l'édition girondine.

Le frère et la sœur arrivèrent à leur but le 18 février, après vingt-six heures d'un voyage amer : « Je n'ai pas pu écrivait Élise à Eugène en débarquant, je n'ai pas pu donner et reprendre mon laisser-passer sans pleurer. » Ils tombèrent dans une ville en ébullition. La populace manifestait en faveur des députés républicains. Quand une grosse séance était prévue, c'était, autour du théâtre où siégeait l'Assemblée, un vaste déploiement de troupes aux uniformes tristement bigarrés. « Le 14e de ligne est de service, remarque Élise Veuillot; quel mélange de capotes, des grises, des brunes, des bleues, des olive, etc., etc., et tout cela pas assez propre. » La fièvre était partout. Va-t-on faire la paix ou décidera-t-on la guerre à outrance? Si c'est la guerre, on attend les Prussiens dans quinze jours: la paix, que fera l'Assemblée? Ira-t-elle à Paris, restera-t-elle à Bordeaux, choisira-t-elle une ville intermédiaire? Au milieu de ce tumulte et de ces inquiétudes, Louis Veuillot et sa sœur étaient absorbés, jusqu'à l'énervement, par le souci vulgaire, mais impérieux, de chercher le vivre et surtout le couvert. Grosse difficulté! L'excellente et très dévouée Mme Compans, tante du jeune abbé dont Louis Veuillot avait fait la connaissance à Rome, était déjà tellement envahie que son neveu campait dans un corridor. Elle ouvrait largement sa table, mais c'est ailleurs qu'il fallait trouver des lits. De là des courses exaspérantes à travers Bordeaux. Les amis s'en mêlaient. Mgr d'Outremont, évêque nommé d'Agen, se constituait le fourrier de Louis Veuillot. Par malheur, les moindres appartements étaient hors de prix. Tel offrait deux chambres, afin d'avoir l'honneur de loger le grand écrivain; mais, à cet hôte illustre, il

Digitized by Google

ne pouvait décemment les céder à moins de 1.200 francs par mois. Tel autre, pour 800 francs, consentait à prêter son salon et un cabinet, mais avec défense d'y faire la moindre cuisine. Au milieu de ces embarras, Élise Veuillot tomba malade. Elle fut d'ailleurs promptement rétablie, par les soins d'un docteur célèbre et original, gentilhomme de bonne race et de belle fortune, le comte de Bonneval, qui ne traitait que les clients à sa convenance. Son empressement à se déranger pour Mlle Veuillot, remarquait celle-ci, fit quelque sensation. Par bonheur, enfin, le généreux et affectueux curé de Saint-Louis, l'abbé Donis, offrit de bonne grâce un logis convenable. Il n'avait que l'inconvénient d'être situé à une demi-heure des bureaux, qui eux-mêmes étaient fort loin de la maison de Mme Compans.

Ces menus détails horripilaient Louis Veuillot. « Je cherche un logement, écrivait-il à ses filles; cela dit, je n'ai pas besoin de vous décrire ma figure! D'ailleurs, j'ai un peu l'envie de ne pas trouver... Nous sommes donc tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, couchant à la cure de Saint-Louis, dînant chez la bonne Mme Compans, véritables oiseaux sur la branche et, ce qui est pire, oiseaux enrhumés (1). » A son frère, il mandait plus nettement ses ennuis intimes : « Je suis si bêtement et si mal organisé, je perds tant de force et de temps sur le pavé et par les visites, j'ai été si enrhumé du rhume *alité* d'Élise et du mien, je suis si ennuyé de ce que je fais et de ce que je ne fais pas, j'ai apporté si peu de chose dans mon sac de nuit, j'ai tant d'ineptie aux affaires, je me trouve si insuffisant en tout, je voudrais tant n'avoir pas quitté Paris, je voudrais tant aller au Mans, j'ai tant la patte du Prussien sur la joue et l'ignominie française sur le cœur, qu'enfin la vie m'est à charge... O frère, que je voudrais donc te voir arriver et me voir partir et nous voir revenus (2). » On sait que Louis Veuillot se donnait à lui-même, en plaisan-

(1) *Correspondance*, I, p. 269. — Lettre du 24 février 1871.
(2) Lettre à Eugène Veuillot, 16 février 1871.

Digitized by Google

tant, le surnom de M. de Malpartout. Il déclarait souvent ne pouvoir travailler qu'à son établi. On devine l'agacement fiévreux que devait déchaîner en lui le tohu-bohu bordelais.

Cependant, il besognait ferme, et de la langue et de la plume. Il prenait contact avec les députés catholiques. Il fréquentait chez le cardinal et chez le nonce, Mgr Chigi, qui lui firent un accueil empressé. Quant aux articles de cette période, il coulent de source avec le même jaillissement de verve et la même force de pensée. Son cœur bondit à comparer les humiliations qui se préparent à Versailles et l'insouciance dont il a le spectacle à Bordeaux. « Paris est violé et n'en veut pas mourir; et, comme Paris lui-même, le reste de la France en prend son parti. Ici, à Bordeaux, pendant que Paris a le pied du Prussien sur le ventre (on n'oserait dire le cœur), les théâtres et les cafés-chantants vont leur train. Non, nous ne sommes pas seulement vaincus, nous sommes *défaits,* disjoints, épars (1) ».

En même temps, Louis Veuillot suit les premières séances de l'Assemblée nationale. Il n'entre pas dans mon sujet d'écrire l'histoire de cette assemblée. Et quant à la grande question de régime qui se posa immédiatement devant elle, je la réserve au prochain chapitre, où elle me fournira l'occasion de préciser la politique de l'*Univers*. Il me suffira de rappeler ici que, depuis le 12 février, les députés siégeaient au Grand-Théâtre de Bordeaux, dans le trouble, l'incertitude et l'ahurissement. Secouée par la tempête, la France, aux élections du 8 février, s'était cramponnée d'instinct aux plus probes et aux plus dignes. Elle avait envoyé au Parlement une majorité de royalistes et de chrétiens, pris à la terre plus qu'à la politique. Mais la plupart de ces honnêtes gens apportaient à la vie parlementaire, avec des intentions droites, beaucoup d'inexpérience et une certaine timidité. Ils se laissaient

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 552.

Digitized by Google

influencer à la fois par les manifestations bruyantes de la populace et par l'autorité courtoise, entreprenante et insidieuse de M. Thiers. Ils ne crurent pas trouver, contre la démagogie menaçante, un plus sûr abri que ce libéral étroit et souple. Dès le 16, engrenés dans sa première intrigue, ils confiaient au libre-penseur républicain Grévy la présidence de cette assemblée croyante et antirépublicaine. Le surlendemain, ils proclamaient Thiers chef du pouvoir exécutif et les premiers actes de leur délégué, maintenant au ministère les Jules Favre et les Jules Simon, ne parvenaient pas à ébranler leur confiance.

Louis Veuillot s'alarmait de cette faiblesse et de cet emballement. « Quant à l'avenir, écrivait-il à son frère à la fin de février, personne n'y voit plus loin que son nez et ce siècle est celui des nez camus. Le petit Thiers est « innocent », comme dit Aubineau, mais il est petit comme l'innocente patrie de Badinguet et de Gambettinet dont il représente si parfaitement le milieu. Il dit que j'ai dit un mot qui lui plaît : « Non, Thiers n'est pas la révolution, « c'est une borne ». Puisque le mot lui plaît, je veux bien l'avoir dit. Si j'avais dit que je ne me trouve pas bien assis sur cette borne-là, je m'en décorerai avec plus d'orgueil.

« Donc il me paraît qu'on ne sait pas très bien ce que l'on veut faire, et je parierais qu'on ne voudra pas longtemps avoir fait ce que l'on fera, et il se peut que ce que l'on fera sera ce que l'on aurait presque voulu ne pas faire (1). »

Royalistes, les membres de l'Assemblée n'avaient pas eu l'idée d'appeler le roi. Catholiques, ils n'eurent point le souci d'implorer Dieu. Il est effarant de penser qu'un Parlement, composé de tels hommes et nommé en de telles circonstances, n'ait pas ouvert ses réunions par un acte de foi. Cet inconcevable oubli explique toute son histoire. Ce n'est pas qu'on n'y eût point songé. Mais la prudence

(1) Lettre citée.

Digitized by Google

politique arrêta l'élan religieux. « Plusieurs députés, relate Élise Veuillot à la date du 27, ont prié le cardinal de dire pour eux une Messe du Saint-Esprit à laquelle plusieurs centaines de députés assisteraient. Le cardinal a refusé, jurant que cet acte public de religion ne serait point compris, que les révolutionnaires les insulteraient à la sortie de l'église, etc., etc. » (1).

Cependant, Thiers était parti pour Versailles, afin de négocier les préliminaires de la paix, qui furent signés le 26. Il s'agissait, maintenant, pour l'Assemblée, de subir ou de rejeter les conditions de Bismarck. « Qu'elle n'agisse pas avec trop de prudence, trop de sagesse, opinait Eugène Veuillot dans l'*Univers* de Paris. Mieux vaudrait nous exposer à de nouveaux désastres pour peu qu'il y ait une lueur d'espoir, que de subir cette sauvage loi du vainqueur. » En tout cas, concluait-il, « cette paix nous laissera le devoir de songer à la guerre. Puissions-nous y songer en chrétiens et rentrer dans les voies où les nations sont guérissables (2). » A la même heure, par la plume de Louis Veuillot, l'édition bordelaise affirmait la même pensée : « Il faut attendre. Il faut mériter que Dieu nous refasse une tête et des bras, et surtout un cœur digne de relever avec nous tant de justes causes qui vont être meurtries (3). »

Le 1er mars, l'Assemblée ratifiait la convention de Versailles et bientôt décidait de quitter Bordeaux. Louis Veuillot allait pouvoir concilier son double désir de garder son poste et de rentrer à Paris. Le 8, en tête du journal, une note annonçait le retour à une seule édition. On y rappelait dans quelles conditions pénibles et pour quels motifs supérieurs l'*Univers* avait mené simultanément ces deux campagnes : « Un journal doit être une œuvre, il ne doit pas s'effacer à l'heure du sacrifice et du

1. Lettre d'Élise Veuillot à son frère Eugène, 27 février 1871.
2. *Univers*, édition de Paris, 28 février 1871.
3. *Univers*, édition de Bordeaux, même date.

Digitized by Google

péril, à l'heure où tout ce qu'il faut défendre est plus violemment menacé. »

Le rédacteur en chef et sa sœur auraient bien voulu revenir par le Mans. Mais on ne voyageait pas encore avec tant de facilité. Les communications, mal rétablies entre la ligne de Bordeaux et les lignes de l'Ouest, forcèrent Louis et Élise à regagner directement la capitale. Ils ne devaient pas y rester longtemps en paix, ni le journal en sécurité. Dix jours encore, et la Commune éclaterait.

Ce n'est pas le lieu d'approfondir les causes lointaines ou immédiates de l'insurrection. C'est un point sur lequel les historiens discutent à perte de vue. Debidour, dans son livre âpre et haineux sur l'*Église catholique et l'État sous la troisième République*, y veut voir le résultat des provocations de l'Assemblée. Il va jusqu'à soutenir que les représentants voulaient, de propos délibéré, « l'inciter (la capitale) à quelque folie qui pût motiver la réaction politique et religieuse si passionnément désirée par eux (1). » Enfin, par une audacieuse transposition de responsabilités, il trouve une excitation à l'émeute dans les colères et les précautions mêmes que l'émeute avait déterminées. Hanotaux, dans sa considérable et vivante *Histoire de la France contemporaine*, accumule, avec une patience d'érudit, toute une collection de faits, dont quelques-uns d'ailleurs sont topiques, en particulier le rapprochement qu'il opère entre les théories de Rousseau sur la Commune et les revendications communalistes. Mais il avait vu plus juste, au début de son ouvrage, quand, jetant un coup d'œil sur l'époque dont il allait parler, il écrivait : « La véritable division du pays se faisait sur la question religieuse. L'âme de la France a toujours été préoccupée de ce problème jusqu'à en être déchirée (2). »

(1) Debidour, I, 31.
(2) Hanotaux, I, 37.

Digitized by Google

La Commune, en effet, fut surtout une explosion d'impiété frénétique. Louis Veuillot, pour sa part, avait prévu de très loin que les passions et les aberrations religieuses aboutiraient à ces ivresses et à ces catastrophes. Vingt ans plus tôt, dans un volume qu'il devait précisément rééditer après ce carnaval sanglant, il avait discerné et prédit les scènes effroyables et grotesques dont Paris serait, pendant deux mois, le témoin. « Je voudrais, lui conseillera le 8 mai son vieil ami Lafon, que tu publiasses chaque jour dans ton journal un morceau du *Lendemain de la Victoire*. Quand tu fis ce livre, je ne saisis pas bien tout ce qu'il renfermait de prophéties terribles. » Observation confirmée par d'autres lecteurs. Le P. Patrice avait communiqué cet ouvrage aux officiers du Mont-Valérien, qui en étaient frappés de stupeur et d'admiration. Il est douloureusement curieux de le relire à la lueur des brasiers communards. Ces bandits féroces et ridicules, qui germèrent spontanément de la ville affolée, on les retrouve, dans le drame écrit en 1849, sous les noms des Galuchet, des Baisemain et de leurs complices. Cette phobie de la liberté d'opinion, qui entraînera nos libertaires à supprimer tous les journaux, y est prédite, ainsi que les profanations d'églises, les massacres et les incendies. Ce drame prophétique avait paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* effrayée et assagie par la révolution de 48 et les journées de juin. Et Louis Veuillot, en le publiant ensuite en volume, — en 1849, — répliquait aux critiques : « Je suppose un essai momentané de république sociale... Est-ce absurde? Est-il invraisemblable qu'il y aura division dans la bourgeoisie, défection dans l'armée, hésitation et terreur dans le gouvernement; que des incendies, des assassinats, des vols seront commis à l'ombre des drapeaux de la guerre civile? » On lui reprochait d'avoir poussé ses héros à la charge. Il s'en excusait sans repentir : « J'avoue que ces gens-là sont de ridicules et hideux personnages. Je n'ai rien trouvé de

Digitized by Google

mieux parmi les ministres désignés de la future république sociale. Ils seront tels, ou le pouvoir les changera beaucoup. » Ils furent tels, en effet, en 1871. L'auteur du *Lendemain de la Victoire* avait dit encore, annonçant ce qui viendrait : « Leurs systèmes, leurs chimères se résumeront à détruire autour d'eux, à détruire encore, à détruire toujours... Ils viendront pour punir, pour détruire, pour être punis et détruits à leur tour ; ils viendront pour nous apprendre où vont les sociétés qui se retirent de l'Évangile. » Et ce fut bien ainsi !

Que l'explosion fût proche, on a vu que Louis Veuillot le prévoyait dès le 4 septembre. Car, « ce jour-là, — comme le fait judicieusement observer Arthur Loth dans son maître livre sur l'*Échec de la restauration monarchique*, — pendant que les premiers arrivés, qui s'étaient constitués d'eux-mêmes en gouvernement de la Défense nationale, siégeaient dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, dans une autre se tenait, sous la présidence d'Henri Rochefort, un conciliabule composé des citoyens Ranc, Flourens, Lissagaray, Tibaldi et d'autres, d'où sortit le Comité central... La Commune date de là. Il y avait eu, en effet, dès lors, deux révolutions parallèles, celles du 4 septembre qui régnait, celle du 18 mars qui s'organisait (1) ».

Comment se produisit le déclenchement final, on le sait. Dans la nuit du 26 au 27 février, la nouvelle était répandue que les Prussiens, en vertu du traité préliminaire, allaient entrer dans Paris et mettre la main sur deux parcs d'artillerie, constitués à Passy et à la place Wagram. La garde nationale et la populace, excitées par la colère et par les meneurs, se précipite et s'empare des canons. Ceux de la place Wagram sont traînés à Belleville et à Montmartre. Dès lors, la garde nationale, insurgée, toujours prête à tourner ses armes contre la « réaction »,

(1) Loth, pp. 59, 60.

Digitized by Google

les conserve avec jalousie. Cependant, Ferry, maire de Paris, ayant déclaré que « tout est calme » et que « le péril est passé », Thiers franchit les fortifications, s'installe au quai d'Orsay et, le 18 mars, ordonne de reprendre les batteries indûment détenues par les faubourgs. Mais l'affaire est mal engagée, l'émeute triomphe, les généraux Lecomte et Clément Thomas sont assassinés. Thiers, affolé, s'enfuit sur l'heure à Versailles, fait évacuer la capitale et l'abandonne au pouvoir de l'insurrection.

« C'est, conclut Louis Veuillot, le résultat signalé deux fois en vingt ans du régime parlementaire et du régime dictatorial, tombés et retombés en république »... « On dit, ajoute-t-il un peu plus loin, que les ministres se sont sauvés. Ce dénouement ne semble pas impossible. C'est classique.» Au milieu de ce désarroi, l'*Univers* est prêt à se rallier au premier pouvoir honnête et résolu : « Nous restons sur le seuil à regarder passer. Lorsque nous apercevrons un groupe où nous croirons voir un peu de respect pour la liberté et pour l'intelligence d'autrui, un peu de sincérité, un peu d'honneur, un peu de pitié pour la France, nous nous joindrons à lui (1) ».

L'émeute, ahurie et enflée de sa victoire, prétendait se constituer en gouvernement et convoquait les électeurs. A quoi Louis Veuillot : « Nous pouvons, répliquait-il, être tombés assez bas pour les subir quelques jours. Leur obéir serait tout à la fois et trop lâche et trop bête. Aucun homme d'honneur ne voudra se rendre à cette élection (2) ». Et, en même temps, toutes divisions cessantes en face de la catastrophe, il répondait à l'appel que Guéroult venait de lancer à la presse parisienne; avec vingt-quatre journaux de tout parti, depuis la *Gazette* et le *Français* jusqu'au *Rappel* et au *National*, l'*Univers*, signait une vigoureuse protestation.

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 563, 565.
(2) *Ibid.*, p. 568.

Digitized by Google

Versailles était moins énergique. Avant de se résoudre à la répression, faute d'avoir su prévenir ou réprimer la cause, Thiers essaya de transiger. Il entreprit une conciliation impossible et immorale avec ce gouvernement de rebelles et de bandits. Bientôt, toutefois, il dut se décider à l'emploi de la force, et le second siège commença.

Louis Veuillot se trouvait alors absent de Paris. Voulant mettre à l'abri ses filles et sa sœur, il les avait conduites à Saint-Germain, chez son beau-frère Arthur Murcier. De là, il s'était rendu à Versailles, pour suivre l'Assemblée et tenter de faire un journal. Après maints embarras, dans cette majestueuse endormie transformée en capitale frémissante et en camp retranché, il parvint à publier une toute petite feuille, qui s'imprima tour à tour, 11, rue de Sa-tory, chez Oswald, libraire de l'évêché, puis, 12, rue de la Chancellerie. Quand le premier numéro parut, le 11 avril, il y avait déjà plusieurs jours que l'édition de Paris ne pouvait plus être distribuée aux départements. Ce n'est pas que les communications fussent hermétiquement interrompues entre la ville et le pays. Des lettres avaient encore la chance de passer et des audacieux en avaient le courage. Mais on conçoit que la poste régulière éprouvât des difficultés.

Personnellement, le rédacteur en chef de l'*Univers* avait trouvé un gîte au petit séminaire, en nombreuse et bruyante compagnie : « Le petit séminaire, écrit-il à son beau-frère Arthur, est meublé de mille marins. J'en ai sur la tête et ils sont fortement chaussés. Il y en a toujours une vingtaine qui baguenaudent devant la porte, sous ma fenêtre, et une vapeur de chique monte jusqu'à moi. D'autres trompettent dans la cour (1) ». Et puis, il y a le régime alimentaire. On fait du mieux possible ; mais, dans ce désarroi, ce mieux est quelquefois l'ennemi du bien.

(1) Lettre d'avril 1871.

Digitized by Google

Louis Veuillot s'en plaint avec humour. Il mande ainsi de ses nouvelles à Mme de Ségur : « Elles sont pitoyables, Madame, je n'ai plus qu'un nombre très insuffisant de chemises et je mange du bœuf et du veau tous les jours que Dieu fait, avec du café au lait le matin et des épinards le soir. C'est un chien de lait dans un chien de café et ce bœuf et ce veau toujours me rappellent enfin le hideux cheval du siège suivi de l'infâme mulet. Quant aux épinards, ils sont ma consolation, mais ils se prodiguent (1)... » Pour comble, une recrudescence du mal d'yeux, dont Louis Veuillot souffrit plus ou moins toute sa vie, le rend certains jours incapable d'écrire. Il en profite, il est vrai, pour s'évader de la ville, et des soucis du temps. Sa consolation, confiera-t-il un peu plus tard à Mme Bacon, fut le parc de Versailles. « Mais cette consolation devenait un autre tourment. Il me venait des idées. Voilà le fléau. J'ai dans un coin de la tête un livre sur les jardins, qui mourra là avec tant d'autres. Si j'avais pu m'enfoncer à loisir sous les arbres, un crayon à la main, sans autre besogne, j'aurais complètement cessé d'entendre le canon de Paris. Je serais rentré ayant dans mes poches la preuve que Louis XIV fut le plus grand poète de son époque et l'auteur du seul poème épique français. Quelle honte de sentir que l'on s'amuse à ces pensées quand le monde croule, et quel ennui de ne pouvoir au moins se goberger de sa honte et en prendre autant que l'on voudrait (2) ». Fût-ce au cours de ces promenades, où il était si impérieusement ressaisi par *Pétronille*, qu'il rêva les *Chants de 1871* ? Il devait donner ce titre à quelques brefs et vibrants poèmes, qu'il publia plus tard à la fin de ses *Œuvres poétiques*, dont ils forment le neuvième livre. Ils sont, comme les articles du même temps, pénétrés de douleur patriotique et d'espérance chrétienne.

(1) Lettre du 5 mai 1871.
(2) Lettre du 8 juin 1871.

Digitized by Google

Chansons de sang et d'espérance,
Refrains à redire en pleurant,
Allez à ce pauvre mourant
Qui fut le grand pays de France!
.....
Chansons de sang et d'espérance,
Parlez de devoir et d'honneur;
Que Dieu nous fasse un sang meilleur
Et qu'il recouronne la France (1)!

Peut-être aussi le poète évoquait-il, en ses loisirs forcés, les *Filles de Babylone,* ces strophes bibliques, composées quelque quinze ans plus tôt. Car, y découvrant d'impressionnantes analogies avec les événements du jour, il allait en donner une nouvelle édition, dont la préface est datée justement de Versailles. Il avait traduit les menaces du prophète, avoue-t-il, « sans prévoir la véritable et cruelle application que les événements préparaient ». Écrites au sein du Paris joyeux, il les réimprime aujourd'hui « dans Paris châtié », parce qu'il y trouve « un ensemble de détails si terriblement conformes à notre situation politique et sociale, qu'ils doivent émouvoir au moins quelques esprits (2) ».

N'est-il pas saisissant, en effet, entre l'invasion étrangère et l'incendie révolté, de relire ces prophéties antiques, adaptées par Louis Veuillot :

La guerre et les famines
Bientôt dépeupleront leurs cités en ruines.
Et leurs champs ravagés demeureront oisifs,
Et loin de leur pays ils pleureront captifs.
.....
La mort, vous la verrez! Elle accourt, foules viles!
Voici les glaives étrangers,
Voici la faim, voici la torche dans les villes
Et la hache dans les vergers (3)!

(1) *Œuvres poétiques*, pp. 115, 116.
(2) *Les Filles de Babylone*, nouvelle édition, pp. v et vi.
(3) *Ibid.*, pp. 7 et 12.

Digitized by Google

Ces distractions, toutefois, ne retenaient pas Louis Veuillot loin du devoir essentiel. Il fréquentait assidûment, non par goût, mais par conscience, l'Assemblée et ses coulisses. Cette vie de camp et d'angoisse augmentait le nombre et la familiarité des relations. On se voyait entre partis divers. Le petit Séminaire était « meublé » non seulement de soldats, mais de parlementaires et de journalistes.

Louis Veuillot assistait aux principales séances. Il y entendait Thiers et Jules Favre. Il n'en retirait aucun espoir. « Point de sauveur à l'horizon, résumait-il dès le 29 mars, et personne ne regarde au ciel, ce qui fait que Dieu ne se montre pas (1) ». Presque à la même date, il comparait la Constituante de 1871 à la Législative de 1849 : « L'Assemblée, également souveraine, est en proie aux mêmes préoccupations, aux mêmes émotions. Elle cherche également le moyen d'exercer sa souveraineté, elle est troublée de la même incertitude de vivre. Elle sent planer sur elle la dictature, elle en est déjà fascinée et paralysée. Elle est divisée ; elle n'a point de tête ou, ce qui revient au même, elle en a plusieurs ; elle veut et ne veut pas ; elle est trahie en elle-même et trahie par elle-même ; elle s'en va, ou plutôt elle s'écoule... Le parti de la destruction monte à la démence et ne voit plus rien d'impossible ; le parti de la conservation descend au-dessous de l'imbécillité et paraît incapable d'essayer quoi que ce soit... (2) ». Plus familièrement, Louis Veuillot confiait à Murcier ses impressions parlementaires : « J'ai quitté la Chambre à minuit, empoisonné de tous les gaz que peuvent vomir le charbon de terre et ce plus affreux fourneau d'infection qu'on appelle la poitrine oratoire... Je m'aperçois de plus en plus en causant avec les députés que la race des imbéciles n'est pas du tout perdue (3). » Ce

(1) Lettre à Mme Bacon.
(2) *Mélanges*, III, 5, pp. 573, 574.
(3) Lettre d'avril 1871.

Digitized by Google

qui le navrait, chez eux, c'était le terre à terre et la naïveté de leur confiance : « Ils espèrent en Thiers et en Favre, et disparaîtront avec eux à la première sommation... Ce qui nous perd par-dessus tout, c'est cette fripponnerie et cette lâcheté que nous appelons la dernière espérance. Louis-Philippe, dernière espérance; Ledru, dernière espérance; Napoléon, dernière espérance, et puis Favre, et puis Gambetta, et puis Thiers, et puis Louis Blanc et Clémenceau (1) ».

En attendant que Clémenceau devînt la dernière espérance des conservateurs, — ce qui devait se réaliser exactement trente-cinq ans plus tard, — c'est Thiers qui jouissait alors de cette prérogative : ce dont le rédacteur en chef de l'*Univers* était alarmé et exaspéré, plus que de tout le reste. Thiers, écrivait-il à son ami le comte de la Tour, « c'est un affreux rien et d'autant plus rien qu'il est quelque chose. Il est un rien crotté et misérable. Il est la stupide France révolutionnaire, tâchant de se faire socialiste pour réaliser un progrès. Avec cela, l'ambition d'exercer la dictature (2)! » Dans le journal même, l'accord discordant qui régnait entre Thiers et l'Assemblée inspirait à Louis Veuillot cette comparaison d'*Adolphine*, dont l'humour et la justesse eurent un vif succès, mais qui scandalisa quelques journalistes empesés et courtisans : « En notre temps de rébellion universelle, il n'y a pas de cuisinière qui n'ait pareille éloquence à la main et qui n'en use avec sa bourgeoise, surtout les jours de grand dîner : « Si Madame n'est pas contente de mes « services, elle n'a qu'à le dire! » Et elle fait le geste de dénouer son tablier. Madame, épouvantée, cède aussitôt, descend de la remontrance à la prière. « Allons, allons, Adolphine, « vous êtes trop vive : calmez-vous! » Adolphine tarabuste ses casseroles, pousse des cris, verse des larmes, parle de son petit intérieur où elle pourrait vivre en

(1) Lettre à Eugène Veuillot, avril 1871.
(2) Lettre du 19 mai 1871.

Digitized by Google

paix, accuse l'ingratitude des maîtres. Madame, traitée de haut en bas, *file* toujours. A la place du civet de lièvre qu'elle avait commandé et qui était promis, elle mange tristement le ragoût quelconque qu'Adolphine a trouvé bon de lui servir, salé de ses larmes. Il faut dîner, et madame, hélas! ne sait pas faire le dîner! »

Tout en menant son existence versaillaise, Louis Veuillot avait pu, dans les premiers temps, correspondre avec Paris. Il en profitait pour diriger l'orientation du journal : « Parlons des exécuteurs comme ils le méritent, — écrivait-il à son frère en nommant ainsi les communards, — mais ne nous lions pas aux exécutés. Il arrive tout ce que nous avons prédit... Si le bon Dieu permet que ces maîtres démolisseurs ne tuent pas les prêtres, ils ne feront après tout qu'une très bonne et très aimable besogne, infaisable par d'autres mains. Ils s'expliquent par la comparaison des forçats récureurs d'égouts. C'est là-dessus qu'il faudrait *articler*. Voilà le vrai thème de l'*Univers*. Prends soin, cher frère, que nos jeunes ne s'en écartent pas par une légitime horreur des vidangeurs et de la vidange... Que nos jeunes gens lisent les *Débats*, le *Siècle*, le *Gaulois;* qu'ils écoutent les « dernières espérances de « l'ordre ». Cela leur donnera le cœur de voir passer la charrette, quand même je serais dessus, et d'adorer le juste jugement de Dieu. » Ces conseils se mêlaient de sollicitudes alarmées. Louis ne se sentait pas vivre, de savoir Eugène à Paris, pendant que lui-même n'y était point. « Je commence à ne plus pouvoir te souffrir à Paris » lui mandait-il au début d'avril; et, quelques jours après : « L'inquiétude me galope, en sorte que je ne dors pas. C'est un trouble-cervelle que de te savoir dans la fournaise. Si j'y étais avec toi, je n'y songerais pas (1). » Le rédacteur en chef avait d'ailleurs besoin de son frère

(1) Lettre inédite à Eugène Veuillot, avril 1871.

Digitized by Google

pour organiser l'édition de Versailles et, bientôt, sur ses instances, Eugène Veuillot vint l'y rejoindre.

Les relations, du reste, allaient devenir de plus en plus incommodes et rares entre les deux villes et l'*Univers* de Paris, réduit au format du premier siège, devrait se suffire à lui-même. Il fit avec crânerie, le coup de feu contre l'insurrection maîtresse. En annonçant le 13 mai sa disparition, Louis Veuillot lui rendra cet hommage : « Éloigné du périlleux champ de bataille, nous devons laisser à qui de droit la gloire de ce ferme combat. Il y avait là M. du Lac, notre ancien à tous, rédacteur de l'*Univers* depuis le premier jour; M. Léon Aubineau, M. Arthur Loth, M. Auguste Roussel et M. Rastoul. Craignant davantage pour M. Loth et pour M. Roussel, qui étaient en outre réfractaires, nous les avons rappelés et ils ont enfin obéi, quoique avec regret. Les trois autres sont restés jusqu'à la dernière heure (1). » Et, la semaine suivante, écrivant à La Tour : « Tout mon monde est autour de moi, mandait Louis Veuillot, depuis qu'on a supprimé le parisien qui a été magnifique. Il ne manque qu'Aubineau, le héros, avec du Lac, de ce fier parisien qui conseillait carrément aux gardes nationaux de tirer sur leurs officiers (2). »

Dès le début, le « parisien » avait pris cette attitude. Aux colères du *Journal officiel de la Commune,* qui menaçait de déférer au Comité central la presse « réactionnaire », coupable d'insulter le « gouvernement », le journal répliquait par un défi collectif inséré en tête de ses colonnes : « Parce qu'ils ont la force, ils prétendent nous empêcher de dire qu'ils n'ont pas le droit. Nous le dirons néanmoins tant que nous pourrons parler... Ils peuvent supprimer le journal et nous traduire personnellement devant leurs juges; ils ne nous forceront pas.

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 622.
(2) Lettre du 19 mai 1871.

Digitized by Google

tant que nous tiendrons une plume, à taire la vérité (1). » L'*Univers* de Paris devait jusqu'au bout rester fidèle à ce programme. On sait quelle série de violences abominables marquèrent tous les jours de la Commune. Aucune d'elles ne passa sans être clouée au pilori par le vaillant journal. Il proteste avec une douloureuse indignation contre l'arrestation de Mgr Darboy. Il dénonce quotidiennement *l'arbitraire effronté*, les *impudences*, les *calomnies*, les *lâchetés* des énergumènes qui tyrannisent la capitale. Qu'une des pages vengeresses écrites par Louis Veuillot franchisse les remparts, il la reproduit sur l'heure et, à la face de ces bandits qui emprisonnent et vont massacrer leurs adversaires, il jette cette flétrissure : « Ils ont fait un comité de salut public, ces décrochés de pilori et de potence qui commencent à se décomposer aux approches du gibet. »

La courageuse équipe de rédacteurs qui maintient le petit journal ne se borne pas à écrire ; elle agit. Plusieurs églises avaient été dégradées en clubs révolutionnaires. On y réclamait chaque soir la tête de l'archevêque, des curés et des sœurs. On s'y livrait même aux ordures les plus atroces et les plus sacrilèges. Un historien peu suspect de sévérité pour les Communards en est écœuré. Après avoir cité un fou furieux, qui proposait que Mgr Darboy fût brûlé vif en plein Champ-de-Mars, Debidour ajoute : « Au milieu de bouffonneries ou de bravades simplement grotesques, retentissaient dans les édifices consacrés au culte des menaces plus brutales encore et plus féroces. Certaines églises étaient profanées par de véritables orgies (2). » Or, à Saint-Sulpice, paroisse d'Aubineau, quelques jeunes gens intrépides essayaient de réagir contre ces saturnales blasphématoires et meurtrières. Le vétéran du journalisme se joignit à leur troupe. Il fut remarqué et devint suspect sous le surnom de « l'homme à cheveux

(1) *Univers* du 21 mars 1871.
(2) *Op. cit.*, p. 42.

Digitized by Google

gris ». Au club du quartier, on le signala comme un homme à *enlever*. Il ne se cacha point davantage et resta solide au poste de combat. Claudius Lavergne, expédiant quelques nouvelles à Louis Veuillot, lui dépeignait Aubineau comme « un diable à quatre », qui « fait face à tout, tient le drapeau, l'épée, la mitrailleuse et le clairon ». Du Lac, ajoutait-il, est, « comme toujours, ferme comme un roc ». Rastoul, à côté des anciens, avec la conscience tranquille et appliquée qu'il apportait à sa besogne, *cuisinait* le journal aussi ponctuellement qu'il l'avait fait dans les embarras de Nantes et le devait faire au sein de la paix reconquise. On avait aussi des collaborateurs d'occasion, sûrs d'être accueillis pourvu qu'ils fussent audacieux. L'abbé Lamazou, qui mourut évêque de Limoges, en donne ce témoignage dans ses souvenirs de la Commune : « Décidé à protester publiquement contre le drapeau rouge et les clubs dans le cas où l'on persisterait à les imposer à la Madeleine, je me rendis, le 10 mai, aux bureaux de l'*Univers* pour demander s'il consentirait à publier ma protestation. L'*Univers* était alors le seul journal religieux qui parût à Paris, il attaquait chaque jour la Commune avec une énergie et une verve qui faisaient du bien aux honnêtes gens. L'employé qui me reçut promit d'insérer, quels qu'en fussent les termes, cette protestation dont il encouragea l'idée au nom de la rédaction du journal présente à Paris (1). »

Malheureusement, la communication de l'abbé Lamazou ne put être imprimée. Le décret de suppression du journal était intervenu.

Comment cette mesure avait-elle aussi longtemps tardé? Car la Commune faisait grande et continuelle hécatombe de journaux. En sept à huit semaines, elle en bâillonna trente-deux. Or, l'*Univers* ne fut compris que dans l'une des dernières fournées. Un lecteur parisien, écrivant à

(1) *La place Vendôme et la Roquette*, p. 110.

Digitized by Google

l'édition versaillaise peu de jours avant l'arrêt de mort, en marquait sa surprise et en cherchait la cause : « Est-ce, comme le disait un des journaux du parti, la *Sociale*, parce que l'*Univers* est *le seul journal sérieux et logique de la réaction?* C'est possible (1). » Aubineau, dans une lettre à Eugène Veuillot, supposait un motif plus banal et peut-être plus vrai : c'est que l'*Univers*, journal d'abonnés, ne se vendait presque pas dans les rues. Mais cette obscurité protectrice n'était pas du goût de la rédaction batailleuse. Aubineau se mit donc en démarches pour organiser la vente. Entreprise malaisée! Non seulement la plupart des administrations étaient désorganisées, mais on ne rencontrait que peu d'acheteurs au numéro. « Il n'y a plus personne à Paris à 9 h. 1/2, notait le rédacteur de l'édition parisienne. Le boulevard des Italiens est aussi désert que le Mail de Tours ou la Lys d'Angers. Toutes les boutiques sont fermées. » Cependant, à force d'adresse et de persévérance, on parvint à écouler de sept à huit cents numéros chaque soir. Cela ne pouvait durer. Le 12 au matin, le *Journal officiel de la Commune* promulguait, sous la signature du citoyen Cournet, délégué à la sûreté générale, un décret qui, sans phrases, étranglait six journaux : l'*Univers*, le *Moniteur universel*, l'*Observateur*, le *Spectateur*, l'*Étoile* et l'*Anonyme*. Aubineau et ses compagnons d'armes, ayant pris connaissance de ce papier, s'empressèrent de préparer un numéro solide et de le distribuer en hâte aux vendeurs. Quand le commissaire intervint, la plupart des exemplaires avaient pris leur vol. On saisit le reste. Bien qu'un certain nombre de marchands, par crainte de représailles, eussent refusé de le prendre, ce dernier « parisien » put se répandre quand même et fit sensation. « On m'en demande de tous côtés », écrivait le lendemain Aubineau.

D'ailleurs, la Commune agonisait. La rage frénétique où

(1) *Univers* de Versailles, 8 mai 1871.

Digitized by Google

la plongeait sa défaite et les excitations haineuses, exaspérées jusqu'à l'épilepsie, allaient fatalement engendrer les incendies et les massacres. De son côté, l'Assemblée commençait à s'émouvoir enfin de cette leçon formidable et à porter vers Dieu les regards suppliants qu'elle aurait dû jeter vers Lui dès le premier jour. Le 14 mai, sur la proposition de Cazenoves de Pradines, elle ordonnait des prières publiques. Au scrutin, le cabinet s'était divisé : cinq ministres avaient voté pour; les cinq autres, y compris Thiers, avaient pratiquement voté contre, en s'abstenant. « Il s'ensuit donc, en concluait Louis Veuillot, que cinq ministres sur dix, formant la majorité à cause de la présence du chef, ont voté que Dieu n'existe pas, ou qu'il n'intervient pas dans les affaires humaines, ce qui est la même chose; ou qu'enfin peut-être il existe, et peut-être il intervient, mais qu'alors une sage et discrète politique exige de n'en rien dire publiquement et même conseille de ne point invoquer son secours; et c'est la même chose encore... Cette opinion des ministres est un heureux trait d'union entre eux et la Commune. M. Rochefort a exprimé son avis formel contre la provocation à la prière (1). » Debidour, qui, après avoir enregistré les menaces ignobles et féroces des Communards, essaie de les excuser, insinue tranquillement que ce sont ces prières qui déchaînèrent le massacre des otages (2).

Inutile de rappeler ici cette effroyable semaine où, sous les feux croisés des canons et de la fusillade qui peu à peu resserraient leur cercle de fer autour de l'insurrection moribonde et ivre de fureur, à la clarté des incendies qui flambaient de toutes parts, succombèrent tour à tour, sous les coups des assassins, l'archevêque et ses compagnons à la Roquette, le P. Captier et les Dominicains à Auteuil, des Jésuites, des Picpuciens, des prêtres et des gendarmes à la rue Haxo. On connaît trop les détails abominables, écœurants et poignants de cette tragédie. A Versailles, on l'ap-

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 633-634.
(2) *Op. cit.*, p. 13.

Digitized by Google

prenait, morceau par morceau, avec une horreur stupéfaite et indicible. La terreur, l'indignation, l'ahurissement, la soif de vengeance étouffaient toute autre impression. Il fallait la foi puissante et profonde de Louis Veuillot pour s'élever au-dessus de cette épouvante douloureuse, avec les sentiments dont les premiers chrétiens saluaient leurs martyrs et dont les missionnaires accueillent aujourd'hui la nouvelle des supplices endurés par leurs frères : « Dieu est vainqueur, proclamait-il! Il a pris des martyrs, nous avons des miracles; nous sommes sauvés!... Quelle scène, quelle leçon, et quel triomphe! A présent nous pouvons relever la tête parmi les peuples. L'incendie s'éteindra; les scélératesses, les fourberies et les sottises immondes, toute cette immense part de Satan sera oubliée : la gloire des martyrs décorera cette nuit abominable et restera sur nous..... Victimes innocentes, si lâchement, si abominablement insultées, maintenant tutélaires (1)! »

Ce qui portait au comble la fureur, la désolation et l'effroi, c'était l'incendie qui dévorait une partie de la capitale. Des hauteurs de Saint-Cloud et de Saint-Germain, quand on contemplait ce gouffre enragé et fulgurant, il semblait que tout Paris allait s'effondrer dans les flammes. Hanotaux fait cette énumération terrifiante : « La Porte Saint-Martin, l'église Saint-Eustache, la rue Royale, la rue de Rivoli, les Tuileries, le Palais-Royal, l'Hôtel-de-Ville, la rive gauche, depuis la Légion d'honneur jusqu'au Palais de Justice et à la Préfecture de police, sont d'immenses brasiers rouges... La nuit, l'incendie gagne les quartiers qui se défendent. Feu au Château-d'Eau, feu au boulevard Voltaire, feu au grenier d'Abondance (2)... »

Aussi, devant cette catastrophe inouïe, les plus sceptiques se sentent étreints d'une frayeur religieuse et sont tentés de tomber à genoux. « Paris, commentait Louis Veuillot, Paris se tord dans les flammes allumées par ses *idées* et par

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 651.
(2) *Op. cit.*, pp. 201 et 207.

Digitized by Google

les mains de ses fils. Dernier mot de la Commune, elle-même dernier mot de la Révolution (1)! » Et il ajoutait, dans une lettre à son frère : « Paris est bien brûlé, brûlé comme tu l'avais prédit, par l'armement de Belleville et de Montmartre. Je t'entends encore : Voilà ce qui fera brûler Paris (2)! »

Des journaux libres-penseurs tiennent un langage presque identique à celui de l'*Univers*. Sarcey, pris entre sa vieille indifférence et la vérité qui le saisit, déplore : « C'est une de ces occasions où l'on est bien fâché de ne pas croire: on se réfugierait au moins dans un secours consolant vers une puissance supérieure. » Plus grave et plus repentant, le *Temps* formulait cet aveu : « Avec tous nos concitoyens, nous demeurons accablés sous le poids d'une malédiction que nous avons avec eux. Quel Français peut, en effet, se dire entièrement innocent de ces crimes abominables (3)? » De leur côté, les *Débats :* « La vengeance humaine, reconnaissaient-ils par la plume de John Lemoinne, en vient à confesser sa propre impuissance, elle attend que le feu du ciel remplace le sien et que la puissance divine revendique le châtiment d'abominations qui sont en dehors de la nature (4). » Un homme toutefois ne semblait pas éclairé par cette formidable lumière : « Le chef du pouvoir exécutif, s'étonnait Louis Veuillot, n'a pas même cette douloureuse sensation du vide, dont se plaint M. Sarcey. Pour les chrétiens, cette insensibilité, vraiment miraculeuse en son genre, dit tout et explique tout (5). »

Aussi comprend-on la colère qui déchaînait les plus pacifiques! Élise Veuillot, de la demeure où elle s'était réfugiée, voyait défiler des convois de prisonniers et surprenait les explosions exaspérées de la foule : « A l'eau les incen-

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 640.
(2) Lettre de fin mai 1871.
(3) Cités par Louis Veuillot, *Mélanges*, III, 5, pp. 642-643.
(4) Cité par Tavernier *Du journalisme*, p. 293.
(5) *Mélanges*, III, 5, p. 641.

Digitized by Google

diaires, à bas les Communeux, vive l'armée ! soldats, tuez tout ça ! Assommez-les, ne déshonorez pas vos fusils (1) ! » Ce sentiment populaire était le sentiment général. Il se faisait jour dans la presse. C'est encore le placide et plaisant Sarcey qui traduit les impressions de la bourgeoisie furieuse et affolée : « Des aliénés de cette espèce, et en si grand nombre, et s'entendant tous ensemble, constituent, pour la société à laquelle ils appartiennent, un si épouvantable danger, qu'il n'y a plus d'autre pénalité possible qu'une suppression radicale (2). » Et c'est chez Louis Veuillot, ce polémiste à réputation d'intransigeance et de férocité, qu'on trouvera la note humaine et réfléchie. Dès le 29 mai, il proteste contre les fusillades expéditives : « Nous demandons que l'on cesse d'opérer si lestement... Le grand intérêt n'est pas tant à se *débarrasser* d'eux personnellement qu'à délivrer le monde et de leurs stupides doctrines et de leur infâme et sanguinaire prestige... Les exécutions sommaires frustrent également la justice, qui est un besoin social, et la grande humanité chrétienne, qui est un devoir dont aucun crime ne dispense envers aucun criminel (3). »

Ces pensées de foi, toujours vivantes en son âme, inspiraient à Louis Veuillot, dans les mêmes jours, une lettre qu'un prédicateur jésuite aurait voulu offrir à tous les enfants qui s'approchent pour la première fois de la Sainte Table. A son neveu Pierre, qui allait faire, au milieu des siens, sa première communion, au petit séminaire angevin de Mongazon, le grand oncle, empêché de se rendre à la douce et grave cérémonie, écrivait : « Je t'aime parce que tu es le fils de mon frère qui est l'homme que j'aimerais le plus au monde, quand même il ne serait pas mon frère ; je t'aime parce que tu es mon filleul ; je t'aime parce que tu es un bon petit enfant, à qui Notre-Sei-

(1) Lettre d'Élise Veuillot à son frère Eugène, 26 mai 1871.
(2) Cité par Hanotaux, *op. cit.*, p. 203.
(3) *Mélanges*, III, 5, pp. 650-651.

Digitized by Google

gneur va se donner, afin que tu deviennes un bon grand chrétien... Je demande à Dieu que tu fasses ta première communion de telle sorte que tu en ressentes la grâce toute ta vie... Cher enfant, demande au bon Dieu, premièrement, de l'aimer toute ta vie ; secondement, de lui obéir toute ta vie, dans l'état où il lui plaira de t'appeler ; troisièmement, de lui donner toute ta vie (1). » Quelques jours plus tard, Eugène Veuillot mandait à Louis l'effet produit par cette lettre : « Les professeurs ont tous voulu la lire et le directeur, — un dupanloupiste, — en a fait prendre copie pour la conserver dans les archives de la maison (2). » Mais, en réponse, le « rédacteur en chef » pressait son frère de revenir : « Quand tu n'es plus à l'*Univers*, il n'y a plus de journaliste, et c'est la pièce qu'il y faut en ce moment (3). »

Cependant, au milieu des ruines fumantes et près des corps des victimes encore sans sépulture, on se réinstallait à Paris. Louis Veuillot n'était pas sans inquiétude sur sa demeure, autour de laquelle on avait canonné, fusillé et brûlé. « J'ai de grandes angoisses avec un fond d'espoir, écrivait-il à son frère. Je compte sur saint Pierre, sur l'eau de Lourdes, sur la Sainte Vierge principalement (4). » Quelques jours plus tard, tranquillisé lui-même, il pouvait rassurer ses amis : « J'ai retrouvé ma maison en bon état. Pas une égratignure de balle sur les murs, pas une vitre cassée. C'est, je crois, la seule du quartier qui soit si pleinement sauvé. Elle portait d'ailleurs une médaille de la Sainte Vierge. Elle a été cependant envahie, hantée, visitée ; elle a servi de poudrière, on y a déposé des cadavres, elle était marquée pour sauter. Mais la médaille !... Ils ont visité mon appartement, mes pauvres servantes n'ont pas perdu la tête, elles ont tu

(1) *Correspondance*, I. p. 298, lettre du 14 mai 1871.
(2) Lettre du 24 mai 1871.
(3) Lettre de fin mai 1871.
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

mon nom et pas un papier n'a été dérangé... (1). » Ce n'est point que Louis Veuillot sortît sans dommage de la terrible aventure ; mais il en prenait bravement son parti. « Je suis quitte de cette révolution, écrivait-il à Mlle de Grammont, moyennant une centaine de mille francs chipés à mes pauvres filles par divers procédés, entre autres par le canon de Montretout qui leur a écrasé une forte hypothèque (2). » Dès le premier siège, il avait d'ailleurs prévu et accepté cette épreuve : « Vous aviez une hypothèque sur une maison de la banlieue, mandait-il à ses filles le 2 janvier. Vous avez toujours l'hypothèque, mais la maison, où est-elle?... Quel que soit le naufrage, nous avons pensé qu'il fallait d'abord promettre que nous doublerons l'aumône des Petites-Sœurs et celle de la Propagation de la foi (3). »

Il y avait des ruines plus graves ; au retour d'une promenade à travers les rues ravagées, Louis Veuillot les décrivait sous forme de lettre à une amie : « Devant une maison de la rue Royale, une dame du petit commerce achevait sa tournée. Appuyée au bras de son mari, tenant son enfant par la main, de cette voix grognonne particulière aux bourgeoises qui se promènent en famille, elle disait : « Allons-nous-en! De voir tant de malheurs, « à la fin, ça *embête!* » Je vous assure qu'elle ne disait rien de trop. Le spectacle est véritablement *assommant*. Les descriptions des journaux semblent d'abord exagérées, parce que beaucoup de choses ruinées tiennent encore debout, mais bientôt elles paraissent au-dessous de la réalité... » Plus loin : « ...Près de là fume encore le ministère des Finances. On fait deux pas, on voit fumer les Tuileries. Dieu dit dans Amos : « Je frapperai le palais « d'hiver et le palais d'été ». C'est fait à Paris comme à Saint-Cloud. » Mais, en achevant ce tableau lugubre et tra-

(1) Lettre à Mme Bacon, 8 juin 1871.
(2) *Lettres à Mlle de Grammont*, p. 181.
(3) *Correspondance*, I, p. 268.

Digitized by Google

gique : « Les couvents se repeuplent, atteste Louis Veuillot, les églises sont rouvertes, les prêtres distribuent la chair de l'Agneau à ceux qui ne veulent pas dévorer l'homme. Dans ce monde-là, on bénit Dieu de ce qu'il a sauvé, on se raconte ses protections et ses grâces, on renoue les fils brisés des bonnes œuvres; et l'on sait que nulle tyrannie ne pouvant abolir Dieu, il ne faut craindre ni le travail, ni la ruine, ni la mort (1). »

C'est toujours à cette élévation qu'il remontait. Il aurait voulu y entraîner toutes les âmes. Il aurait voulu profiter de cette heure, où les incroyants eux-mêmes, encore mal remis, se sentaient pliés sous l'étreinte divine. A la messe d'actions de grâce, célébrée le 28 mai à Saint-Louis de Versailles, en présence du gouvernement, « les plus récalcitrants, remarque Hanotaux, fléchissaient le genou ».

La même impression persistait, quelques jours plus tard, aux funérailles de Mgr Darboy. Dans l'*Univers*, enfin réinstallé à Paris, en vertu d'un arrêté de Mac-Mahon dont l'état de siège rendait l'autorisation nécessaire, Louis Veuillot proclamait, à cette occasion, le relèvement de la croix : la croix, « proscrite à vrai dire depuis neuf mois, car le gouvernement régulier l'avait laissé chasser des écoles, avant que le gouvernement insurgé la fît tomber du fronton des églises et l'arrachât même des autels. La croix revendique et reprend ses droits par le martyre ». Il ajoutait : « Il y a deux grandes palmes sur le cercueil, deux palmes immortelles : la palme de l'obéissance est unie à celle du martyre. Avant de mourir avec cette sérénité qui accepte et qui pardonne, l'archevêque avait fait un acte de foi et d'humilité plus précieux même que sa mort. Entre la captivité du siège et la captivité de la prison, il s'est soumis à un décret de l'Église qu'il avait combattu (2). »

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 658-660-662.
(2) *Univers* du 8 juin 1871.

Digitized by Google

Il s'agissait maintenant de remplacer l'archevêque et quelques-uns poussaient Mgr Dupanloup. « Ce serait, je crois, son malheur et le nôtre, écrivait Louis Veuillot à un prélat romain. Paris, plus qu'aucun diocèse au monde, a besoin d'un homme apostolique, et qui n'inspire en arrivant ni appréhension ni enthousiasme (1). » Il souhaitait pour sa part un religieux austère. Le choix de Mgr Guibert, oblat de Marie, demeuré fidèle à la règle et à l'esprit de sa congrégation, le satisfit pleinement. C'est précisément son passé et son caractère de religieux que l'archevêque de Tours avait objecté à Jules Simon, qui le pressait de consentir. A quoi le ministre avait répondu : « Ah! Monseigneur, jamais je n'ai moins douté que vous étiez fait pour être archevêque de Paris. — Si vous aviez toujours montré d'aussi bonnes intentions, répliqua le prélat, vous ne seriez pas aussi embarrassé que vous l'êtes pour trouver un archevêque de Paris. » C'est Émile Lafon qui rapportait ces détails à Louis Veuillot, après une visite à l'archevêché de Tours, et il terminait : « Mgr Guibert m'a répété que les principes de l'*Univers* étaient les siens, qu'il avait la plus grande estime pour vous et qu'il n'avait jamais blâmé en vous, à certaines époques, que la forme que vous aviez mise dans votre polémique (2). »

Le rédacteur en chef de l'*Univers* avait d'autant plus motif à se féliciter d'un tel choix que, huit années auparavant, à la mort du cardinal Morlot, se trouvant en conversation avec Rouland, ministre des cultes, il lui avait suggéré cette nomination. « Nous connaissons Mgr Guibert, avait répondu le représentant de l'Empereur, et jamais nous ne l'appellerons à Paris; il a trop l'esprit de résistance; il irait droit au martyre; c'est un fanatique (3). »

(1) Lettre du 9 juin 1871.

(2) Lettre du 5 août 1871.

(3) Article d'Eugène Veuillot dans l'*Univers* des 31 juillet et 1er août 1886, ainsi que la citation ci-après.

Digitized by Google

Quelquefois pourtant, on a présenté Mgr Guibert comme un adversaire de Louis Veuillot. C'est une erreur. Sans doute, il n'avait jamais figuré parmi les protecteurs ardents du journal et se plaisait surtout à lui recommander la modération. Mais il ne s'était séparé de lui qu'en une seule circonstance et pour fort peu de temps. En 1853, évêque de Viviers, entraîné par Mgr Dupanloup dans une campagne hostile à l'*Univers*, il avait blâmé publiquement le journal et s'était désabonné. Mais jusqu'à cette époque et, plus tard, après une réconciliation qui ne se fit pas attendre, il s'en montra l'ami. En 1850, il exprimait à Louis Veuillot sa « reconnaissance pour le zèle si persévérant » avec lequel le journal défendait « les bonnes et saines doctrines ». En 1852, il le consultait sur l'opportunité d'une publication : « Je m'en rapporte entièrement sur ce point, lui déclarait-il, à votre jugement qui est toujours si juste dans vos appréciations sur la situation de notre pays. » Transféré à Tours, il invitait Louis Veuillot à l'archevêché et s'enthousiasmait pour les *Satires* et les *Odeurs de Paris*. Des premières, il écrivait : « Depuis Boileau, J.-B. Rousseau, La Fontaine, nous n'avions guère lu de vers aussi fermes, aussi dégagés de verbiage, aussi pénétrés du véritable sel de l'esprit. » A propos du second ouvrage : « Dans cinquante ans, affirmait le prélat, ceux qui voudront peindre la société de notre époque auront recours à ce livre. »

Bien des années plus tard, après avoir jusqu'au bout maintenu à Louis Veuillot la même bienveillance et l'avoir consolé dans sa dernière maladie, le cardinal Guibert devait autoriser avec empressement, dans la Basilique du Sacré-Cœur, l'érection d'un monument au grand catholique.

Ces détails m'ont entraîné loin de Paris, à peine calmé de ses terribles secousses, et où Louis Veuillot reprenait maintenant son travail habituel. Il y ajoutait la revision

Digitized by Google

des articles publiés pendant les deux sièges. Il allait bientôt réunir en volume cette magnifique épopée, dans laquelle un jésuite éminent, le P. Fessard, admirait « un héros de foi et d'éloquence » et dont Mgr Mermillod, relisant ce livre « incomparable », affirmait : « Vous avez plus fait pour relever les mains affaissées et les cœurs défaillants que toutes ces épées de généraux si vite et si douloureusement tombées devant l'ennemi (1). »

Cette série d'articles, prolongée de quelques semaines, il l'achevait au premier anniversaire du Quatre-Septembre et, constatant déjà que les craintes évanouies emportaient les impressions repentantes, il laissait échapper ces prévisions douloureuses : « Quel jour, quelles suites, quels désastres, quel avenir! Des combats sans gloire, des malheurs sans dignité, des forfaits sans repentir, des catastrophes peut-être sans remède; et tout semble avoir péri, sauf les traîtres, les gredins et les sots...

« ...Nous sommes mal avec Dieu et avec nous-mêmes, et cette condition ne promet que de tristes et lourdes paix (2)! »

(1) Lettre du 24 octobre 1871.
(2) *Mélanges*, III, 5, pp. 709 et 711.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LA QUESTION POLITIQUE EN 1871.

La politique de Louis Veuillot. — Louis Veuillot propose une constitution : « La République de tout le monde ». — Situation des partis en 1871. — Le manifeste du drapeau blanc. — Les élections du 2 juillet et la candidature de Mgr Freppel. — Vacances et indisposition de Louis Veuillot. — Un procès politique contre l'*Univers*.

Au milieu des événements qui s'étaient déroulés depuis le 4 septembre, et surtout depuis la réunion de l'Assemblée nationale, à travers les horreurs et les angoisses de la Commune, Louis Veuillot n'avait cessé d'approfondir la grave et primordiale question que posaient à tous les citoyens la chute de l'Empire et les élections du 8 février.

Dès le premier jour, obéissant à l'impulsion et aux nécessités du patriotisme, il avait accepté le gouvernement provisoire. Il n'en réservait pas moins tous ses droits sur le gouvernement définitif.

Problème essentiel, qu'il fallait résoudre avant tout. C'était la première fois, depuis la Révolution, qu'il se présentait aussi librement devant les catholiques et devant le pays. Jusque-là, les régimes divers s'étaient succédé, pour ainsi dire, sans intervalle. Il semblait qu'à chacun des changements le mort eût, malgré lui, saisi le vif. Un nouveau gouvernement prenait la place du pouvoir tombé. Il n'y avait qu'une alternative : il fallait l'accepter ou le combattre. Cette fois, la situation était différente. Les hommes de la Défense nationale, — et ce

Digitized by Google

nom déjà l'indiquait à lui seul, — n'avaient été reconnus ou subis que pour conduire et terminer la guerre. Ils n'avaient pas engagé l'avenir. Bien plus, la défaite qu'ils n'avaient pu éviter, l'anarchie dont ils étaient responsables, l'élection d'une assemblée qui ne voulait pas d'eux, tout les écartait de la scène politique. La table était rase. Il n'y avait pas un régime à prendre ou à laisser; il y avait un régime à établir. Quelle serait, dans cette situation nouvelle, l'attitude de Louis Veuillot? Trente ans de combats répondaient pour lui.

Quand, las et dégoûté de l'irréligion, il était venu, dès vingt-quatre ans, à l'Église, il y était entré comme dans le port auquel il aspirait sans le savoir et où il trouvait enfin le refuge et la paix. Il l'avait embrassée avec une plénitude de jouissance morale et d'adhésion intellectuelle, qui ne lui laissait ni le loisir ni le désir de chercher d'autres attaches. Elle était tout pour lui. Elle incluait même son patriotisme, dont on a reconnu la sensibilité, la chaleur et la clairvoyance. Il ne séparait pas ces deux causes; il ne concevait point la grandeur et la dignité de la France, hors de la religion. « *Décatholiser* la France, affirmait-il, c'est la dénationaliser (1). » Dans la préface de *Paris pendant les deux sièges,* il déclare, on l'a vu, n'avoir « servi que deux intérêts, lesquels, à vrai dire, n'en font qu'un seul, l'Église et la Patrie (2). » Et cette phrase, écrite en 1871, est l'écho presque textuel du programme affirmé, dès 1842, par le jeune rédacteur de l'*Univers :* « Au milieu des factions de toute espèce, nous n'appartenons qu'à l'Église et à la Patrie (3) ».

Cette première manifestation du journaliste n'était point, d'ailleurs, la première déclaration du chrétien. Dès le lendemain de sa conversion, il avait adopté cette ligne de conduite. Dans *Rome et Lorette,* dans le récit même

(1) *Mélanges,* III, 5, p. 146.
(2) *Ibid.,* p. 3.
(3) *Mélanges,* I, 1, p. 1.

Digitized by Google

de son retour à Dieu, s'adressant aux amis laissés dans l'autre camp et préoccupés de sa politique, il leur expliquait qu'il n'avait plus de part à leurs querelles. « Vous disputez sur la république et la monarchie : Dieu cependant fait son œuvre, et j'attends. » Sans doute, il trouvait la monarchie préférable. « Mais le grand intérêt qui me déciderait pour la monarchie si je ne consultais que le passé, précisait-il, c'est l'intérêt de la religion, le seul intérêt véritablement universel, véritablement populaire. » Et, après quelques pages, il concluait : « Il n'y a qu'un élément assez puissant pour tout vaincre : c'est la religion; il n'est qu'un ouvrier assez fort, assez hardi, assez désintéressé, assez pur, pour tout entreprendre et pour tout accomplir : c'est l'Église (1). » Vers la même époque, au comte O'Mahony, qui le pressait d'adhérer au parti légitimiste, il répondait : « Jetons-nous au pied de la croix... Et si Dieu place au bas de cette simple croix des fleurs de lis, certes ma main ne les abattra pas, et je ne cesserai pas pour cela de prier. Mais que Dieu décide. Pour moi, la simple croix me suffit (2). »

Cette politique, hautement et persévéramment proclamée dans l'*Univers,* attira, dès ce temps, à Louis Veuillot, les attaques des légitimistes. Il poursuivit, ferme et droit, son chemin. Était-ce indifférence politique? « Oui et non, distingue Eugène Veuillot. Oui, si pour faire de la politique, il faut absolument porter la cocarde d'un groupe quelconque et suivre « les chefs » sans s'inquiéter de savoir où ils veulent aller. Non, si la politique consiste à défendre les principes, à vouloir que l'État remplisse son devoir envers l'Église, à combattre tout ce qui éloigne de ce but et à soutenir tout ce qui peut y mener (3). » Et c'était bien là l'idéal de Louis Veuillot, l'idéal qui fonde-

(1) Pp. 322, 23 et 27.
(2) Lettre du 14 avril 1840.
(3) *Univers* du 3 novembre 1883. Article sur le Cinquantenaire du journal.

Digitized by Google

rait l'unité de sa vie. Les palinodies qu'on lui a reprochées ne sont palinodies qu'aux regards des hommes qui, pour juger les événements, s'appuient sur un autre point fixe. Le point fixe de Louis Veuillot, ce n'était pas un régime, c'était la religion. Il y demeurait immuable et laissait, devant lui, se déplacer l'horizon politique. Mieux que certains catholiques, obscurcis de préjugés, Jules Lemaître a reconnu que la vie de Louis Veuillot est « admirable et presque surnaturelle d'unité ».

La Révolution de 1848 ne pouvait modifier cette attitude : elle ne faisait que la mettre à l'épreuve. Dès le 25 février, sous les yeux et avec l'approbation de Montalembert, qui s'était rendu immédiatement au journal, Louis Veuillot déclara : « C'est en Jésus-Christ que les hommes sont frères, c'est en Jésus-Christ qu'ils sont libres.

« Une liberté sincère peut tout sauver.

« Le nouveau gouvernement a de grands devoirs envers la France, envers la société humaine tout entière. Nous lui souhaitons de pouvoir les remplir. Tous les gouvernements ont en eux la faculté de s'affermir : il leur suffit d'aimer la justice et de servir franchement la liberté (1). »

En reproduisant cette profession de foi dans son article sur le Cinquantenaire du journal, Eugène Veuillot ajoutait : « On a dit depuis que cette déclaration acceptait trop facilement le fait accompli. Ce ne fut pas l'avis du jour. Des membres notables du clergé parisien et des catholiques militants, les uns et les autres très émus, trouvèrent que l'*Univers* avait été trop réservé. On parla même de protester contre notre froideur. C'était l'impression de Paris (2). »

Louis Veuillot, d'ailleurs, n'eut garde d'oublier, comme beaucoup d'emballés ou de craintifs, que le journal n'avait pas été l'ennemi du régime tombé : « Les catholiques, écrivait-il dès le lendemain, ont des devoirs

(1) *Mélanges*, I, 3, p. 231.
(2) *Univers* du 3 novembre 1883.

Digitized by Google

à remplir envers tous les gouvernements. Ces devoirs nous les avons remplis envers la dynastie de Juillet... Ces mêmes devoirs, nous devons, nous voulons les observer envers le gouvernement nouveau (1). »

On sait comment la République de 48, après avoir convié l'Église à bénir les arbres de la Liberté, dégénéra si vite en anarchie révolutionnaire que le pays se tourna d'instinct vers un pouvoir fort, qui était alors incarné, pour l'immense majorité des Français, par Louis-Napoléon. Ce ne fut pas avec précipitation que l'*Univers* accepta la candidature du prince; il ne s'y rallia que sur des déclarations favorables à l'Église.

Après le scrutin triomphal du 10 décembre, on peut dire, dans le recul et le raccourci de l'histoire, que l'Empire était fait. Les contemporains, surtout dans les premiers temps, n'avaient pas cette impression. On discutait sur l'attitude à prendre à l'expiration des pouvoirs présidentiels. Le comte de Chambord comptait de nombreux partisans parmi les catholiques. Il affirmait des principes et un programme qui devaient séduire Louis Veuillot. Dans sa lettre au comte O'Mahony, de 1840, il avait confessé : « Je suis monarchiste tout court, et je ne place aucun nom sur le trône; à mes yeux même le trône est vide. Je prie Dieu d'y appeler un prince chrétien, mais je ne sais pas comment le prince se nomme... » Il le connaissait maintenant, le prince chrétien. Et c'était précisément le chrétien qui l'attirait au prince. Il le déclarait au comte de Chambord en personne. En lui adressant le *Lendemain de la Victoire* : « La monarchie elle-même, affirmait-il avec fermeté, ne peut rien qu'avec la religion, par la religion, pour la religion. Dieu, par qui seul nous sommes capables de liberté, est le premier maître auquel il faut obéir (2). »

D'autres catholiques inclinaient au retour des Orléans.

(1) *Mélanges*, I, 3, p. 233.
(2) *Correspondance*, IV, p. 232.

Digitized by Google

Louis Veuillot, dans ce débat, tranchait nettement : « S'il y a encore une couronne de France, c'est-à-dire si la monarchie est encore possible, le roi est M. le comte de Chambord. Hors de lui il n'y a que la Révolution (1). » Quant aux Orléans, ils sont les seuls au milieu des compétitions acceptables, qui « n'ont pas le droit de tendre la main. Il n'y a qu'eux qui puissent être flétris du nom d'*usurpateurs* (2). » Au surplus, le rédacteur de l'*Univers* en revenait toujours à la même conclusion : « La première chose que la France ait à faire pour se sauver, ce n'est pas une république, ni un empire, ni une monarchie : c'est de redevenir chrétienne (3). »

Son royalisme était, d'ailleurs, fort tempéré. Dans ce même *Lendemain de la Victoire* dont il avait fait hommage au prince, le gouvernement qu'il oppose à la République sociale, ce n'est pas une Vendée royaliste, c'est une République chrétienne. Et, par la bouche du président de cette République, il justifie ce choix : « Si nous avons jugé sous toutes ses formes le gouvernement populaire, nous avons pu juger aussi la monarchie. La source des poisons qui ont corrompu le monde s'est ouverte d'abord dans le cœur et dans les conseils des princes. C'est là que se formèrent les premières entreprises, c'est de là que partirent les premiers coups contre la souveraineté de Dieu (4). »

Mais la situation, bientôt, se resserra dans un cercle si limité, que les discussions sur la royauté devinrent platoniques. La lutte se précisait entre le président et l'anarchie. Le président représentait l'autorité. Louis Veuillot, d'accord avec Montalembert, se prononça en sa faveur, sans enthousiasme, à coup sûr, mais avec décision. D'aucuns lui reprochèrent cette « palinodie ». Rappe-

(1) *Mélanges*, I, 5, p. 163.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 159.
(4) P. 365.

Digitized by Google

lant qu'il s'était déclaré pour la monarchie, sans se lier au parti légitimiste, le rédacteur de l'*Univers* expliquait : « Nous sommes précisément dans la même situation à l'égard de M. Bonaparte et le même sentiment nous inspire. Nous croyons qu'il faut prolonger ses pouvoirs, nous pensons qu'on y viendra, et le tout sans nous sentir aucunement bonapartiste. Si nous l'étions, nous le dirions (1) . »

Telles étaient ses dispositions, quand survint le coup d'État. Il l'accepta, du même sang-froid réfléchi. « On a prétendu, rappelait plus tard Eugène Veuillot, qu'il y avait mis trop d'empressement et trop d'abandon. C'est un mensonge. D'autres, qui plus tard se sont associés à ce reproche, furent vraiment alors empressés et abandonnés. L'*Univers,* insensible à leur enthousiasme, parlait en chrétien uniquement dévoué à l'Église. Louis-Napoléon promettait de tout remettre en ordre; nous lui disions quelle politique il devait avoir pour obtenir ce résultat (2). » Ce que le journal inséra peut-être de plus chaud, ce fut l'adhésion de Montalembert. Le grand orateur, après avoir loué Napoléon des « incomparables services qu'il avait rendus à la cause de l'ordre et du catholicisme », ajoutait : « Je ne vois (hors de lui) que le gouffre béant du socialisme vainqueur. Mon choix est fait. Je suis pour l'autorité contre la révolte,... du parti du catholicisme contre la Révolution (3). »

Cette attitude déchaîna contre l'*Univers* de violentes attaques. En réponse à l'une d'elles, Louis Veuillot définissait ainsi toute sa politique :

« Désarmée au milieu de ces révolutions violentes, dont aucune n'est son ouvrage, l'Église donne la mesure de la soumission aux faits accomplis; elle y cherche les avantages que la société en peut tirer, elle attend qu'il lui soit possible d'enseigner comment il en faut combattre

(1) *Mélanges,* I, 5, p. 354.
(2) *Univers* du 3 novembre 1883.
(3) *Univers* du 14 décembre 1851.

Digitized by Google

les inconvénients et prévenir les dangers... Son rôle en ce monde n'est point de mourir pour les gouvernements, mais de vivre en paix avec eux et de leur survivre...

« C'est à cette conduite, si sage et en même temps si courageuse, que la France doit d'avoir encore un avenir... Où en serions-nous si l'Église avait épousé les ressentiments, les rancunes, la politique des partis, s'était rendue solidaire de leurs défaites, s'était laissé vaincre, avait émigré avec eux?

« Nous serions aussi ridicules que ceux qui nous accusent de conduire l'Église, si nous nous défendions de l'avoir fait. Les yeux attachés sur elle, *sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ,* nous avons pour règle sa règle, pour chemin son chemin (1). »

Ainsi fixé à l'Église, Louis Veuillot n'en restait que plus indépendant du pouvoir. On lui offrit des candidatures, il les déclina. Il ne voulait pas subir un patronage officiel qui, dans sa situation, impliquerait « une sorte de servilité ». — « Je n'ai aucun désir de faire de l'opposition, déclarait-il au comte de la Tour, mais je ne puis promettre de tout approuver (2). » Dans une autre lettre, il précisait sa profession de foi : « Je suis catholique d'abord et avant tout, et je subordonne tout à mes convictions catholiques... L'Église est mon parti et même ma patrie (3). »

Ces réserves, affirmées dès lors, s'accentuèrent au cours des événements. L'*Univers* montra constamment envers l'Empire la plus grande et la plus courageuse indépendance. Il se gardait, néanmoins, de le combattre par système, et il reconnaissait, en lui, l'autorité. Pour ce motif, il subissait les critiques incessantes des royalistes libéraux. Par contre, il était approuvé des légitimistes clairvoyants. Neuf ans après le coup d'État, Blanc de Saint-

(1) *Mélanges*, I, 5, pp. 181-182.
(2) *Correspondance*, V, p. 117.
(3) *Correspondance*, IV, p. 316.

Digitized by Google

Bonnet écrivait à Louis Veuillot : « Si dès le début, vous vous étiez mis en hostilité avec le gouvernement, dès le début le gouvernement se serait mis en hostilité avec la Foi, et tout le bien qui s'est fait depuis neuf ans n'existerait point. Or, ce bien est incalculable. Je l'ai dit moi-même à Froshdorf... L'*Univers* a suivi, en définitive, la politique bienfaisante de l'Église... il a suivi la politique de la Providence (1). »

L'indépendance et le courage, le journal les poussa jusqu'au sacrifice Il périt, en 1860, pour avoir revendiqué, contre Napoléon, les droits du Pape. Sept ans plus tard, en 1867, il ressuscitait. L'épreuve n'avait pas altéré son programme; elle n'était qu'un accident, il était un principe. Avant de reparaître, ayant demandé la bénédiction de Pie IX, Louis Veuillot annonçait de Rome à sa sœur : « J'ai le plaisir de voir que ma politique, dont je parle très hautement, est très hautement approuvée, et les catholiques libéraux eux-mêmes n'y trouvent rien à redire. On dit que les catholiques ne doivent être d'aucun parti, ni n'en peuvent soutenir aucun; qu'ils ne peuvent conspirer le renversement des institutions, mais seulement s'efforcer de les améliorer; on accorde qu'ils doivent se défendre l'opposition systématique, parce que c'est un mensonge (2). » Et le 16 avril 1867, le premier numéro du nouvel *Univers* affirmait fièrement : « Nous n'avons pas de programme à faire. L'*Univers* sera ce qu'il a été... Nous nous sentons plus catholiques que nous n'étions, plus attachés à l'Église, plus détachés du reste et de nous-mêmes... Nous ne ferons pas un journal de parti (3)... »

Somme toute, au cours de ces trente années, l'*Univers* avait toujours été, simplement, catholique avant tout. Quand Louis Veuillot « s'est engagé sur telle ou telle route politique », écrira plus tard son frère, c'est « comme on

(1) Lettre sans date. — Probablement de 1859 ou de 1860.
(2) *Correspondance*, II, 436.
(3) *Mélanges*, III, 1, pp. 504-505.

Digitized by Google

s'engage sur un pont pour passer d'une route mauvaise à une autre qui promet de valoir mieux. C'était toujours à l'Église qu'il voulait arriver (1). »

Tel est l'état d'esprit dans lequel le rédacteur en chef de l'*Univers* abordait le problème posé par la vacance du pouvoir. Il devait donc choisir, indubitablement, le régime qui lui paraîtrait le plus propre à sauvegarder les droits de l'Église. L'intérêt de l'Église allait, à la fois, déterminer et conditionner son adhésion.

Or, parmi les gouvernements possibles, il y en avait un, — et il n'y en avait qu'un, — dont le chef incarnait en lui, avec une vigueur et une intégralité dont l'histoire offre peu d'exemples, le pouvoir chrétien. C'était la monarchie légitime, personnifiée par le comte de Chambord. Celui-ci était « si complètement l'homme du parti catholique, au témoignage d'Eugène Veuillot, qu'il fallait le soutenir et l'admirer sous peine de forfaire au programme (2) ». Et, d'ailleurs, Louis Veuillot lui-même, expliquant, en 1872, l'évolution qui l'avait amené au prince, affirmait : « Je n'ai plus hésité lorsque sa parole noble et hardie me l'a montré vraiment chrétien (3). »

Ainsi, logiquement, le rédacteur en chef de l'*Univers* devait, l'autorité vacante, appeler Henri V. En même temps que son roi, le prince était son homme. Et c'est pourquoi Eugène Veuillot, écrivant après la mort de son frère au comte de Chambord, avait le droit d'attester : « Nul, quand il a fallu faire un gouvernement, n'a demandé avec plus de force que le trône légitime fût relevé (4). »

Cette adhésion, tout son passé la faisait prévoir; il faisait prévoir en même temps les conditions qu'il y mettrait. Louis Veuillot n'acceptait point le comte de Cham-

(1) *Univers*, 8 avril 1896.
(2) *Univers*, 3 novembre 1883.
(3) *Univers*, 17 janvier 1872.
(4) *Hommages à Louis Veuillot*, p. 26.

Digitized by Google

bord, à la manière d'un royaliste exclusif et absolu, par la seule raison du droit politique. Ainsi qu'il le confiait familièrement, le 19 mai 1871, au comte de la Tour : « J'ai rattaché le journal à cette cause par la seule ficelle que je veuille donner à la politique ». Et, trois semaines plus tard, à un prélat romain : « Nous espérons, parce que ce prince a proclamé sa fidélité à Jésus-Christ et à saint Pierre (1). » Il répétera la même pensée plus tard, dans une page écrite après l'échec de la campagne royaliste. En 1876, au moment de publier la troisième série de ses *Mélanges,* il avait composé une première préface qu'il écarta ensuite, estimant qu'elle serait mieux à sa place à la conclusion de ses œuvres. Et là, jetant un coup d'œil sur sa carrière, il déclarait : « J'ai combattu, je n'ai pas diffamé, et comme j'ai combattu avant tout pour la vérité de Dieu, je n'ai pu même être tenté de partialité favorable ou contraire envers aucun parti. *Quand, par hasard, j'ai été d'un parti, je ne lui ai pas appartenu.* Passager sur le vaisseau, m'employant comme un autre dans le péril, je n'ai jamais fait partie de l'équipage ni de la sédition triomphante, ni de la sédition vaincue. J'étais là, je regardais, je donnais mon avis, mais *j'allais ailleurs,* et le port où je voulais aller ou n'était connu, ou n'était voulu de personne. »

Il donnait son avis. Il le donna très nettement. Plusieurs articles, écrits au cours du premier siège, aboutirent à un projet de Constitution qui, du roi, faisait le fondé de pouvoir et le représentant du peuple. Il attendait, il appelait surtout « le règne du Christ et du peuple chrétien »; au monarque, il fixait ce devoir : il « obéit au droit inaliénable de Dieu, au droit divin de la société chrétienne défini par le Pontife (2) ». Le 28 janvier 1871, il accordait que cette société chrétienne s'organisât en

(1) Lettre du 9 juin 1871.
(2) *Mélanges,* III, 5, pp. 430 et 439.

Digitized by Google

république; mais, ajoutait-il, en évoquant les idées des gouvernants provisoires, « la république future sera la république de tout le monde, et non la leur, qui ne peut être que le triomphe frauduleux de la violence et de l'incapacité (1) ».

La *République de tout le monde,* c'est ainsi précisément qu'il intitula son projet de constitution, publiée trois jours plus tard et répandue ensuite en brochure.

La Constitution proprement dite y est précédée d'un préambule, qui en définit la base essentiellement populaire et même, à un certain point de vue, républicaine et démocratique. Louis Veuillot commence, en effet, par déclarer : « Je crois à la République. En dehors de la République, il n'y a que des dictatures à peu près également corrompues et infécondes. » Mais il l'entend, cette nécessité de la République, en ce sens précis que la France, étant « un peuple défait », a besoin, pour se refaire, du concours du peuple entier. Il n'est pas de ceux qui, passivement, s'abandonnent à un sauveur. « A relever tout un peuple, aucune main humaine ne suffit. Il faut l'effort de ce peuple lui-même. » Et, pour conduire cet effort, il faut « une intelligence plutôt qu'une main, un lien plutôt qu'un pouvoir, une probité plutôt qu'une force ». Alors, ce grand effort collectif, uni et dirigé, créera cette puissance nouvelle, réparatrice et féconde, que Louis Veuillot salue dans une magnifique apostrophe : « Cette foule grossissante et qui grossira jusqu'à ce qu'elle ait pris les dimensions du genre humain; cette foule qui a l'instinct confus de devenir un troupeau, c'est la Démocratie et elle va au baptême. Elle n'a pas vu finir sa nuit, ni sa course, ni ses combats; elle n'a pas laissé tomber dans les abîmes tout le périlleux bagage qu'elle rêve encore de conserver. Mais un jour, sur la montagne, apparaîtra le pasteur. Il ne sera pas *élu,* il sera *reconnu* (2). »

(1) *Mélanges,* III, 5, p. 505.
(2) *Ibid.,* pp. 509-513.

Digitized by Google

Aussi, le rédacteur en chef de l'*Univers* tient-il à faire observer que sa conception républicaine est au rebours de l'idéal poursuivi par les révolutionnaires. « Ma république et la leur ne sont nullement la même chose et ne s'entendraient immédiatement sur rien. » La *République de tout le monde* « sera implantée par le clergé et par les restes les plus intelligents du parti monarchique ». Elle diffère, au surplus, par son organisation comme par ses fondements, de la république révolutionnaire. Celle-ci, selon la tradition de 89 et de 93, veut surtout se maintenir indivisible. La République de Louis Veuillot, constituée sur une large autonomie des provinces, doit être « établie de façon à garantir, avant tout et après tout, l'indivisibilité de la France (1) ». — « Vous vous représentez toujours la République, avait-il indiqué déjà, le 5 septembre, à Pelletan, comme un peuplier; elle doit être un buisson (2). »

En vertu de ce principe, la République de Louis Veuillot sera « démocratique à la base, monarchique au sommet, aristocratique partout ». Aristocratique, en effet, parce que, pour garantir et encadrer le peuple, on y créera « des aristocraties collectives, toutes propriétaires et toutes agissantes, qui en même temps protègent, assistent et contiennent les individus ». En résumé, « la République doit faire de la France une nation entièrement patricienne en même temps qu'entièrement militaire, et où chacun possède son champ comme son fusil (3) ».

Ces « aristocraties collectives », qui formeront les branches du « buisson », ce seront surtout la province, la commune et la corporation. Louis Veuillot leur accorde une large place et une puissante personnalité. Sur la quadruple base de la religion, de la famille, de la propriété et de la liberté, la province jouira d'une réelle indépen-

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 514-516.
(2) *Ibid.*, 284.
(3) *Ibid.*, pp. 516-519.

Digitized by Google

dance; elle aura « sa magistrature, son budget, sa milice, son université ». La commune et la corporation seront « nécessairement propriétaires » et la corporation, notamment, choisira ses officiers, fera ses règlements, exercera sa police intérieure. Au-dessus de ce faisceau de libertés, « l'unité nationale sera maintenue par l'hérédité de la fonction suprême, présidentielle ou royale: par la cour supérieure de justice, par l'assemblée générale ou états généraux (1) ».

Cette constitution, si haute et si pratique à la fois, n'était, au surplus, que le résumé, la condensation des idées de Louis Veuillot. On la retrouve, en raccourci, vingt-deux ans plus tôt, dans le *Lendemain de la Victoire*. Le président de la République chrétienne y expose ainsi son programme : « Cherchons à pondérer le pouvoir par des libertés réelles placées à l'abri de ses empiétements, par des situations collectives et personnelles qui le contiennent sans altérer sa force et sans menacer sa durée. Cette solution, loin d'être impossible, se réalise en quelque sorte d'elle-même sous nos yeux, par le seul effet des mœurs chrétiennes. Consacrons deux grandes indépendances qui existent de fait au milieu de nous : celle de l'Église d'abord, celle de la Commune ensuite. Dans la liberté de la commune, laissons naître la liberté de la corporation... Si je voulais exprimer d'un mot la constitution sous laquelle il me semble que nos enfants devront vivre, je dirais que chaque commune y sera un groupe de petites républiques, et que tous ces groupes, où le patronage aristocratique exercera son influence, auront pour lien fédéral la monarchie (2). »

Dans ce discours, on voit que la liberté de l'Église a sa place. Elle ne l'aura pas moins dans la *République de tout le monde*. L'Église, en effet, Louis Veuillot la veut pleinement libre; mais il ne réclame, en sa faveur, que

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 520-523.
(2) Pp. 366 et 368.

Digitized by Google

la liberté. Aucun privilège, mais la jouissance de tous ses droits. Et c'est ici qu'on touche la différence essentielle entre la doctrine de l'*Univers* et l'opinion libérale. Celle-ci, quand elle demande le droit commun pour l'Église, réduit le droit commun à une sorte d'égalité qui rabaisse l'Église au niveau d'une société quelconque. Louis Veuillot, lui, n'oublie jamais, en revendiquant la liberté de l'Église, que l'Église n'est vraiment libre qu'à la condition de pouvoir exercer la plénitude de ses droits. Le droit commun de l'aigle et du passereau, c'est de s'élever l'un et l'autre à la hauteur où les portent leurs ailes, et non de mesurer leur vol à la faiblesse du plus petit d'entre eux. Voici donc en quels termes la Constitution de Louis Veuillot assure à l'Église le bénéfice du droit commun :

« L'Église est pleinement libre et investie de toutes les latitudes du droit commun. Elle a le droit de posséder, d'acquérir, d'hériter; elle a l'usage de son droit particulier, de ses tribunaux intérieurs. Elle jouit de la liberté d'association, de la liberté de la charité, de la liberté d'enseignement à tous les degrés. Elle a le droit de fonder des Universités canoniques, une au moins par province. L'État ne se mêle en rien du gouvernement propre de l'Église. »

« Les propriétés de l'Église sont soumises aux charges communes, et elle devra, dans un temps et moyennant les dispositions transitoires nécessaires, subvenir aux dépenses du culte (1). »

En proposant cette constitution, Louis Veuillot marquait, au roi qu'il avait choisi, les motifs et les limites de son adhésion. Mais, en même temps, il voulait amener le peuple à ce roi, capable de comprendre et d'appliquer un tel programme. Aussi déclarait-il que l'homme désigné pour recevoir, avec le titre de régent, le gouvernement de ce peuple organisé, c'était Henry de France. Et, détail si-

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 522.

Digitized by Google

gnificatif, il l'appelait à cette mission non seulement comme « le chef de la plus illustre famille française », mais comme le personnage offrant les qualités nécessaires à son accomplissement.

« Ce prince, écrivait-il dès l'article premier de sa Constitution, étant à la fois le Français le plus innocent de nos malheurs, le plus éloigné de nos discordes, le plus noblement intéressé à en tarir la source, le moins homme de parti, celui autour de qui les opinions conservatrices, le sentiment national et les espérances d'une grande réparation peuvent plus noblement se réunir;

« Sa probité personnelle éclatante, sa modération, sa longue et silencieuse étude de nos besoins, la gravité de ses mœurs, la constance avec laquelle il a dédaigné de poursuivre une fortune politique moins précieuse à ses yeux que la paix de la conscience et l'honneur de son nom, nous donnant d'ailleurs toute garantie;

« Henry de Bourbon est prié d'accepter la régence du peuple français obligé de se constituer à nouveau (1). »

Malgré les émotions et les tracas de l'heure, ce projet de Constitution ne passa pas inaperçu. De parti pris, les libéraux refusèrent de le prendre au sérieux. Cependant, le jugeant à distance, en pleine impartialité, Jules Lemaitre le reconnaît vraiment libéral. « Je ne pense pas, ajoute-t-il, qu'aucune constitution puisse être plus respectueuse de la dignité humaine, ni à la fois plus favorable au développement de l'initiative individuelle et de la « vie « en commun », ni mieux faite pour préparer la solution pacifique et graduelle de la « question sociale (2) ». Et il conclut : « Je m'accommoderais assez de la République de Veuillot (3). »

Loin de s'en accommoder, les catholiques libéraux n'y trouvaient qu'une occasion d'attaquer l'adversaire. Pour

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 519.
(2) *Les Contemporains*, 6e série, pp. 47-48.
(3) *Ibid.*, p. 50.

Digitized by Google

le *Français*, c'était une simple extravagance; il supposait même que le rédacteur en chef de l'*Univers* avait voulu égayer la situation. Les *Débats*, plus graves et plus insidieux, prétendirent que Louis Veuillot proposait la séparation de l'Église et de l'État et que, sans doute, il avait pris son mot d'ordre à Rome. Et cette imagination eut une fortune étrange. Mgr Dupanloup, questionnant à ce sujet quelques évêques, allégua ce propos en l'air et Louis Veuillot dut se donner la peine de démentir la consultation qu'on le soupçonnait d'avoir « demandée et reçue à travers les lignes prussiennes ». Il démontra, d'ailleurs, avec facilité, qu'il n'avait point soutenu la thèse libérale de la séparation, mais, ajoutait-il, « notre vieille doctrine très orthodoxe sur la liberté de l'Église ».

En dehors des libéraux, quelques royalistes absolus ou timorés s'étaient émus des tendances « démocratiques » affirmées dans le projet. « Ce sont pourtant de vraies idées, maintenait Louis Veuillot dans une lettre à Mlle de Grammont qui s'était fait l'écho de ces critiques effarouchées; mais, je tâcherai une autre fois de les habiller mieux. Hélas! qu'on est malheureux d'être maladroit et que c'est une grande difficulté de plaire et d'avoir raison, car j'ai raison (1). » Au surplus, s'il était resté incompris de certains monarchistes, il goûtait la compensation de savoir qu'il avait saisi l'esprit même du prince. « Je vous ai fait lire souvent, lui mandait Mgr Mermillod, et naguère encore j'ai communiqué votre projet de constitution à un *exilé* qui n'est pas le *dernier venu* de France, qui a aidé dans ses ancêtres à faire la France; on vous admire et on vous *aime presque* (2) ».

C'est à Bordeaux que Louis Veuillot reçut ce précieux témoignage. On sait qu'il y était venu pour suivre de près l'Assemblée. Il aurait voulu que, sans attendre, elle

(1) *Lettres à Mme de Grammont*, pp. 178-179.
(2) Lettre inédite du 20 février 1871.

Digitized by Google

proclamât Henri V. L'occasion lui semblait unique et fugitive. A Lucien Brun, dont les ardeurs et les convictions l'avaient immédiatement séduit : « Hâtez-vous de faire la Monarchie, répétait-il, parce que, si vous donnez seulement quinze jours à M. Thiers, vous êtes perdus (1). » Hélas ! Lucien Brun pouvait, en réponse, lui rapporter le premier mot qu'il eût entendu d'un fervent monarchiste, auquel il proposait la proclamation immédiate : « Oh ! un instant, les choses ne peuvent se faire ainsi (2) ! » Simple objection, qui révèle une mentalité et explique un désastre.

Eugène Veuillot, à Paris, concevait les mêmes inquiétudes que son frère. Il protestait contre la proposition de nommer M. Thiers chef du pouvoir exécutif de la République française : « C'est reconnaître, indiquait-il, non seulement que la France a définitivement adopté la forme républicaine, mais encore que la République existe en droit et en fait depuis que l'émeute parisienne du 4 septembre a mis dehors les pouvoirs réguliers (3). » Et Louis Veuillot, de son côté, dans ses articles bordelais, comme dans ses entretiens, ne cessait d'exhorter l'Assemblée à *faire* ou plutôt à *appeler* le Roi.

On a prétendu, depuis, que cette restauration immédiate était impossible. Les libéraux, surtout, pour dégager leur responsabilité, l'ont affirmé avec ensemble. Falloux le répète dans ses *Mémoires* et, pour corser son dire, il assure que c'était l'avis de tout le monde. L'abbé Lecanuet, pour sa part, accuse l'*Univers* d'avoir fait échouer cette restauration... qui se fût accomplie dès Bordeaux, si l'on eût écouté l'*Univers*. Or, ce sont les républicains qui, dans la sécurité de leur victoire, avouent maintenant que « dès le premier jour » les royalistes « eussent pu rétablir pour un temps la monarchie s'ils eussent été unis (4) ».

(1) Loth : *L'Échec de la restauration monarchique*, p. 58.
(2) *Ibid.*, p. 16.
(3) *Univers*, de Paris, 19 février 1871.
(4) Debidour, *op. cit.*, p. 26.

Digitized by Google

Mais l'union manqua. Une grande partie des royalistes ajournèrent cette proclamation, parce qu'elle eût déjoué les manœuvres qu'ils se flattaient d'avoir tout le temps de réussir. Les impatients et les convaincus, tels que Lucien Brun, n'étaient pour eux que des gêneurs. L'un d'eux, Belcastel, ayant abordé nettement ce sujet délicat dans une réunion de la droite, Audren de Kerdrel, qui présidait, « l'arrêta court et traita sa motion d'imprudente avec irritation et aigreur (1) ».

La vérité, c'est que les monarchistes libéraux, en nombre à l'Assemblée nationale et placés entre le groupe des légitimistes et les minorités bonapartiste et républicaine, étaient les maîtres de l'heure. Cette assemblée fut leur triomphe, avant d'attester leur faiblesse. Elle ne leur permit d'exercer l'influence et d'occuper le pouvoir que pour démontrer leur impuissance à réaliser leurs desseins. Encore tout échauffés de leur défaite au Concile, ils espéraient prendre à Paris la revanche de Rome. L'éminent historien de Dom Guéranger, résumant tout le parti dans la personnalité de Mgr Dupanloup, déclare : « Il ne voulut pas que le droit chrétien reparût dans son pays et, à défaut des libertés gallicanes dont le concile avait fait justice, maintenir en France les libertés et les principes de 1789 lui parut une compensation (2). » Mgr Pie discernait déjà ce complot quand, dans sa lettre pastorale pour le Carême de 1871, il dénonçait le « grand parti libéral » rêvé par des « hommes qui ne sont pas de la race de ceux qui sauveront Israël ». Et, quelques semaines plus tard, éclairé par les premiers événements sur tout l'avenir de l'Assemblée, le grand évêque ajoutera : « Ah ! nous allons avoir un grand Parlement, puisque nous n'avions qu'à les écouter, pour avoir un grand Concile ! Eh bien non. Le Concile aura abouti ; il aura, contre vous, malgré vous,

(1) Baron Vinols, *Mémoires*, p. 19.
(2) *Dom Guéranger*, II, p. 397.

Digitized by Google

fait son œuvre. Ce Parlement, lui, ne fera rien, rien (1)! » Bref, comme l'expose Eugène Veuillot, dans sa réponse aux *Mémoires* de Falloux, « le grand obstacle vint des parlementaires. Ils étaient nombreux dans l'Assemblée et s'entendaient mieux que les vrais conservateurs et vrais monarchistes à manier les hommes. Or, parmi eux, les uns détestaient le comte de Chambord, les autres le redoutaient et tous voulaient qu'on lui imposât des conditions (2). »

Les monarchistes libéraux, en effet, ne furent les maîtres que pour se livrer à un autre maître, qui les dupa. Les débuts de l'Assemblée se résument dans une comédie très simple : les libéraux veulent jouer les légitimistes, afin d'écarter ou d'enchaîner Chambord au profit d'Orléans; mais, s'étant confiés à Thiers pour exécuter ce projet, ils sont joués par cet ambitieux, qui éloigne à la fois Orléans et Chambord à son profit personnel.

L'hostilité des libéraux contre le comte de Chambord est un fait d'histoire. Ils ne s'en cachaient pas dans les coulisses de l'Assemblée. Le marquis de Dreux-Brézé, représentant du prince, apprenait, par de naïves confidences, que l'abdication préalable ou promise d'Henri V rallierait immédiatement les orléanistes à cette proclamation réputée impossible (3). Et le comte de Falloux, dans une lettre à l'évêque d'Orléans, s'irritait de voir le comte de Chambord « promulguer ses prédilections intimes les plus inopportunes (4) ». Ce qu'il traitait ainsi, ce sont les principes même qui, seuls, pouvaient reconstituer un gouvernement sauveur et dont l'oubli nous a perdus. Et le plus curieux, c'est que le fameux libéral, en reproduisant ce témoignage accusateur de son aveuglement, prétend le donner comme une preuve de sa clairvoyance.

(1) *Histoire du Cardinal Pie*, par Mgr Baunard, pp. 446 et 453.
(2) *Le Comte de Falloux et ses Mémoires*, p. 179.
(3) *Notes et souvenirs*, p. 85.
(4) *Mémoires d'un Royaliste*, II, 166.

Digitized by Google

Pour écarter ou ajourner le comte de Chambord, les libéraux, je l'ai dit, mettaient en avant l'objection d'inopportunité. C'est encore Falloux qui, n'ayant rien appris, la souligne avec complaisance après l'effondrement : « Rappeler la maison de Bourbon lorsque l'étranger campait encore sur notre territoire » eût été, d'après lui, la pire maladresse. « La République avait pris sur elle toutes les responsabilités », il fallait lui laisser toute « l'humiliation (1) ». Cet argument troublait les partisans du comte de Chambord; mais il était exploité surtout par ses adversaires. Et il accentue le paralléllisme entre l'opposition au Pape et l'opposition au Roi. Dans l'un et l'autre cas, on prétend inopportune la proclamation du dogme ou du prince, afin de masquer l'hostilité foncière au principe doctrinal ou à la monarchie chrétienne.

Or, cette manœuvre, que les libéraux croyaient très habile, était souverainement dangereuse. Debidour, en la signalant, se gausse de la naïveté de Falloux. — L'humiliation que ce grand politique se flattait d'infliger à Thiers et aux républicains, allait leur devenir, au contraire, « une source nouvelle de popularité (2) ». Car ils en profiteraient pour se poser en restaurateurs de la paix et de l'ordre.

Ces ajournements, au surplus, faisaient le jeu de Thiers. Le nouveau chef du pouvoir ne songeait qu'à établir et à perpétuer cette République dont il était l'incarnation. Il tenait double langage et jouait double partie. Au fond, cet homme d'État, remarquable à tant d'égards, était gâté par une ambition et une âpreté séniles. « Une ligne dans l'histoire universelle, avouait-il un jour, nous récompense de tous les sacrifices. » Une telle pensée, selon la juste observation de M. Loth, révèle « un homme essentiellement préoccupé de gloire ». Et nul, d'ailleurs, n'est plus sévère à son égard que M. de Falloux, qui le connais-

(1) *Mémoires d'un Royaliste*, II, pp. 111-115.
(2) *Op. cit*, 28-29.

Digitized by Google

sait bien et qui fut son ami. Après avoir rapporté, d'après M. de Larcy, membre du premier cabinet de Thiers, que le président « laissait percer pour l'argent un amour sans vergogne » et que, malgré son âge, il « jouait à l'étudiant en médecine », il le définit de ces rudes paroles : « Un vieillard, dont les facultés s'épuisaient dans la jouissance du pouvoir, au lieu de se retremper dans les austères méditations d'un grand dévouement et d'un grand devoir (1). »

Tel était l'homme auquel les libéraux avaient confié, dans une heure tragique, les destins de la France. Or, si M. de Falloux le traite ainsi dans ses *Mémoires,* les amis du catholique libéral, en 1871, ne tarissaient pas d'éloges en faveur de ce grand politique. « Si notre pays n'est pas absolument condamné, déclarait M. Buffet, c'est M. Thiers qui, plus que personne, peut le relever ». Et Mgr Dupanloup : « Quoique vous seul, écrivait-il à M. Thiers, puissiez sauver la France de cette affreuse invasion et de cette menaçante anarchie, c'est si difficile qu'il faut bien que le bon Dieu vous y aide (2) ».

Le roublard homme d'État, fort de cette confiance illimitée, que les mêmes catholiques refusaient à un prince chrétien, pouvait jouer audacieusement de la majorité. Il était parvenu, profitant de l'aberration générale, à lui faire accepter ce principe absurde : « Avant de constituer, il faut réorganiser ». Autrement dit : « Avant de bâtir la maison, il faut la meubler (3) ». C'est en vertu de cette étrange maxime qu'il avait réussi à imposer, comme base de son accord avec l'Assemblée nationale, le fameux pacte de Bordeaux : « Sachez donc, avait-il proposé aux partisans de la monarchie, renvoyer à un terme qui ne saurait être bien éloigné les divergences de principes qui nous ont divisés, qui nous diviseront peut-être encore, mais n'y revenons que lorsque ces divergences ne seront plus

(1) *Op. cit.*, 509, 510, 511.
(2) Loth, *op. cit.*, p. 30.
(3) *Ibid.*, p. 13.

Digitized by Google

un attentat contre l'existence et le salut du pays (1). » Et les royalistes avaient ratifié la formule. Ils ne comprenaient pas que ce pacte de Bordeaux, c'était l'antithèse brutale et victorieuse de la politique résolue réclamée par le parti légitimiste et par l'*Univers*. Ils ne voyaient pas que c'était l'ajournement indéfini d'une restauration, dont la plus grande chance, et peut-être la seule, était de s'accomplir à la faveur de l'émotion générale. En somme, ils remettaient le sort de la monarchie entre les mains de l'homme qui voulait faire la République.

Au surplus, M. Thiers, une fois le pacte obtenu, ne se gêna point pour le violer par la traverse, à toute occasion. Du fait que le pouvoir, nominalement républicain, se voyait menacé par la Commune, il profitait pour appeler le pays, presque chaque jour, au secours de la République. « Habitude taquine et suivant nous périlleuse », insistait Louis Veuillot : « L'empiètement n'est pas douteux ». M. Thiers « empiète sur le pouvoir constituant. On lui a donné la République, il veut rendre la République. Ce n'est pas nous qui blâmerons tant de probité ; seulement, M. Thiers s'abuse sur la nature du dépôt. La France n'est pas légalement en République ; elle est en provisoire (2). »

A ces manifestations républicaines il était temps que s'opposât une évocation de la royauté. Elle aurait dû venir, sous forme d'appel au roi, du sein de l'Assemblée nationale. A son défaut, le comte de Chambord parla. Ce fut le manifeste du 8 mai :

« Au-dessus des agitations de la politique, écrivait le prince, il y a une France qui souffre, une France qui ne veut pas périr, et qui ne périra pas ; car, lorsque Dieu soumet une nation à de pareilles épreuves, c'est qu'il a encore sur elle de grands desseins.

« Sachons reconnaître enfin que l'abandon des principes est la vraie cause de nos désastres...

(1) Loth, *op. cit.*, p. 51.
(2) *Univers*, édition de Versailles, 17 avril 1871.

Digitized by Google

« ... Ce que je demande, vous le savez, c'est de travailler à la régénération du pays, c'est de donner l'essor à toutes ses aspiration légitimes, c'est, à la tête de toute la maison de France, de présider à ses destinées, en soumettant avec confiance les actes du gouvernement au sérieux contrôle de représentants librement élus.

« On dit que la monarchie traditionnelle est incompatible avec l'égalité de tous devant la loi.

« Répétez bien que je n'ignore pas à ce point les leçons de l'histoire et les conditions de la vie des peuples. Comment tolérerais-je des privilèges pour d'autres, moi qui ne demande que celui de consacrer tous les instants de ma vie à la sécurité et au bonheur de la France, et d'être toujours à la peine, avant d'être avec elle à l'honneur.

« On dit que l'indépendance de la Papauté m'est chère, et que je suis résolu à lui obtenir d'efficaces garanties. On dit vrai.

« La liberté de l'Église est la première condition de la paix des esprits et de l'ordre dans le monde...

«... Je serai appelé, non seulement parce que je suis le droit, mais parce que je suis l'ordre, parce que je suis la réforme, parce que je suis le fondé de pouvoirs nécessaire pour remettre à sa place ce qui n'y est pas, et gouverner avec la justice et les lois, dans le but de réparer les maux du passé, et de préparer enfin un avenir.

« On se dira que j'ai la vieille épée de la France dans la main, et dans la poitrine ce cœur de roi et de père qui n'a point de parti. Je ne suis point un parti et je ne veux pas revenir pour régner par un parti. Je n'ai ni injure à venger, ni ennemi à écarter, ni fortune à refaire sauf celle de la France...

«... La parole est à la France, et l'heure à Dieu. »

Louis Veuillot pouvait donner à ce manifeste une adhésion sans réserve. Il en était le principal auteur. Je n'ai point retrouvé, dans ses papiers, le brouillon de ce travail, ni la preuve directe de cette collaboration.

Digitized by Google

Mais, pour affirmer le fait, outre le témoignage verbal de mon père dont je garde un souvenir précis, je possède les attestations concordantes des deux secrétaires de mon oncle. Eugène Tavernier, dans son beau livre sur Louis Veuillot, déclare avoir reçu, de celui-ci, cette confidence : « Le comte de Chambord m'avait fait demander d'écrire pour lui un projet de manifeste. Au texte que je lui avais soumis il n'a changé que deux mots. Et ces deux corrections auraient suffi à me donner du prince la plus haute idée (1). » Avant M. Tavernier, le regretté Paul Lapeyre, qui fut précisément secrétaire de Louis Veuillot en 1871, avait relaté cet important détail : « M. de Vansay, écrit-il, se rendit chez Louis Veuillot, à Versailles, de la part du prince, et, sur sa demande, Louis Veuillot rédigea l'écrit que le comte de Chambord a publié le 8 mai 1871. » Il n'en a modifié, « me dit Louis Veuillot, que ce qui était trop littéraire (2) ».

Bien entendu, le rédacteur en chef de l'*Univers*, qui ne voulait pas laisser soupçonner sa participation au document royal, le loua, comme une œuvre du prince, avec toute la chaleur dont il désirait enflammer l'opinion. « Le programme de Henri de Bourbon, remarquait-il, fait une impression profonde. On est étonné de cette simplicité, de cette sérénité, de cette grandeur... On éprouve une sorte de stupéfaction devant ce prince qui promet de ramener la paix, qui ose annoncer qu'il ramènera Dieu, qui ne craint pas de proclamer qu'il est la réforme et la clémence, et qui ne dit rien de trop. La surprise de l'opinion rappelle ce que se disaient entre eux les Juifs : Nul homme n'a parlé ainsi. On a eu le temps d'oublier ce cœur de roi et de père que Dieu fait aux princes résolus à suivre sa loi (3). »

Et quelques semaines après, au lendemain de la Com-

(1) *Louis Veuillot*, par Eugène Tavernier, p. 19.
(2) Note inédite.
(3) *Mélanges*, III, 5, pp. 618-619.

Digitized by Google

mune, à l'heure où semblait venu le moment de prendre une décision pour réparer définitivement les désastres. Louis Veuillot développait et accentuait avec énergie sa pensée :

« Il nous faut une tête! le corps blessé, quasi gisant, guérira, se lèvera, marchera...

« Il nous faut un homme qui soit la monarchie indépendante, sans être la monarchie absolue, qui soit au peuple, sans être du peuple, que le peuple reconnaisse et n'ait pas créé...

« Il nous faut un homme qui soit la monarchie tempérée, mais non pas sujette telle qu'elle nous est apparue dans la personne de Louis XVI, de Louis XVIII, de Charles X, victimes de la Révolution, et plus encore dans la personne de Louis-Philippe, son fondé de pouvoir temporaire...

« Il nous faut un homme qui soit la monarchie militaire, car où il n'y a plus d'épée il n'y a plus de France; mais qui ne soit pas la monarchie de camps, de bivouacs et de conquêtes, comme Napoléon Ier, ni la monarchie de casernes et de corps de garde, comme Napoléon III.

« Il nous faut un homme qui soit la république, non pas comme Robespierrre, ni Barras, ni Lamartine, ni Cavaignac, ni Thiers, ni rien de ce que nous avons eu sous ce nom de malheur et de dérision, mais ce que nous pouvons appeler la République de tout le monde, parce que ce serait le règne équilibré de tout droit...

« Eh bien, la France, si elle le veut, a tout cela dans un seul homme qui seul est tout cela. C'est Henri de Bourbon, fils de France, de la race de saint Louis, le premier des Français et, en même temps, le premier gentilhomme du monde (1). »

Il semblait qu'une telle solution dût être immédiate-

(1) *Univers*, édition de Versailles, 3 juin 1871

Digitized by Google

ment adoptée par tous les catholiques et par tous les partisans de la monarchie. L'objection d'inopportunité n'existait plus. C'est vrai, mais il restait encore l'obstacle de la division. La famille royale était coupée en deux. Thiers, poursuivant sa tactique, insinuait aux royalistes : Il faut « une monarchie unie ». Et les libéraux traduisaient tout bas : Il faut que Chambord se prête à la fusion avec Orléans.

Ce terme de fusion, Louis Veuillot l'avait repoussé dès le premier jour. Un tel mot, en effet, lui semblait attribuer aux princes d'Orléans une situation équivalente à celle de « leur chef ». Or, faisait-il observer, « les princes d'Orléans n'ont pas de droit distinct. 1830 ne leur a créé qu'une situation mauvaise, irrégulière, séditieuse. Elle les oblige à rentrer dans l'ordre (1) ». Au milieu des tergiversations et des manœuvres, il maintenait énergiquement cet avis. Mais les princes hésitaient. Le duc d'Aumale, en posant sa candidature à la députation, n'avait-il pas déclaré qu'il était prêt à se rallier à la « république libérale », aussi bien qu'à la « monarchie constitutionnelle » ? Et, d'ailleurs, même animés des meilleures intentions, les Orléans pouvaient-il compter sur la soumission des orléanistes? « Nous ne sommes pas les maîtres de notre parti, confessaient-ils; il ne nous obéit pas, par principe, comme le parti légitimiste (2). » Substituée aux principes, l'intrigue brouillait ainsi jusqu'à la fraction qui prétendait triompher par elle.

Combien plus claire et plus nette apparaît la politique de Louis Veuillot, cette politique appréciée de plus en plus par le comte de Chambord lui-même! « J'ai vu souvent ici le premier gentilhomme de France, écrit Mgr Mermillod au rédacteur en chef de l'*Univers*, à la date du 4 juillet,... il vous lit, vous estime et mon cœur n'a pas

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 558.
(2) Emmanuel-Lucien Brun : L'*Échec de la monarchie*, p. 17.

Digitized by Google

de peine à vous faire aimer. Il est en Belgique *incognito* dans ce moment (1). »

Le prince était en Belgique, en effet, pour préparer loyalement l'entrevue jusque-là retardée, mais non par sa faute, avec ses cousins. La réconciliation allait-elle enfin s'accomplir entre les deux branches de la famille royale ?

L'abrogation des lois d'exil ayant été votée, malgré les difficultés soulevées par Thiers, l'exilé de Frohsdorf vint de Belgique, passer quelques jours à Chambord. De leur côté, les princes d'Orléans s'étaient rendus à Versailles, où le président les accueillait avec une apparence de cordialité qui trompait jusqu'à la finesse avisée de Falloux.

Le 2 juillet, le comte de Paris faisait soumettre indirectement à son royal cousin son projet de lui rendre visite. Mais, à ce moment, le comte de Chambord n'était pas encore prêt à l'accueillir. Il était venu en France, en effet, pour exposer solennellement au pays toute sa pensée sur des points qu'on tenait dans l'ombre ou qu'on faussait. Il n'estimait pas loyal de recevoir avec éclat son cousin, avant la publication de ce manifeste. C'est ce qu'il fit savoir au comte de Paris, par une réponse, verbale comme la demande. Toutefois, comme l'expliqua plus tard un des gentilshommes de sa maison, témoin de l'incident, le comte de Monti de Rezé, « pour que sa pensée fût parfaitement expliquée à M. le comte de Paris, et surtout pour que l'ignorance ou la mauvaise foi ne vînt pas un jour en dénaturer le sens ni les termes (2) », il dicta une note qui devait accompagner et, au besoin, appuyer sa communication. Cette note était ainsi conçue :

« M. le comte de Chambord a été heureux d'entendre l'expression du désir que M. le comte de Paris a manifesté d'être reçu par lui.

(1) Lettre inédite.
(2) *Le Comte de Falloux et ses Mémoires*, p. 336.

Digitized by Google

« M. le comte de Chambord est en France. Le moment qu'il avait indiqué lui-même est donc venu de s'expliquer sur certaines questions réservées.

« Il espère que rien, dans son langage, ne sera un obstacle à cette union de la maison de Bourbon qui a toujours été son vœu le plus cher.

« La loyauté veut néanmoins que les princes ses cousins soient prévenus, et M. le comte de Chambord croit devoir demander à M. le comte de Paris de différer sa visite jusqu'au jour, très prochain, où il aura fait connaître à la France sa pensée tout entière. Il eût désiré recevoir la visite de son cousin à Chambord, mais il juge convenable de ne pas y prolonger en ce moment son séjour.

« En quittant Chambord, il prendra la route de Bruges, où il demeurera du 8 au 16 juillet (1) ».

Le sens de cette note était très clair et le dernier paragraphe invitait nettement le comte de Paris à venir trouver le comte de Chambord à Bruges, une semaine plus tard. Ce n'était qu'un ajournement de huit jours.

Ce simple document souleva, néanmoins, chez les orléanistes, une indignation courroucée et stupéfaite. A plusieurs années de distance, M. de Falloux veut le transformer encore en un billet presque offensant, « combiné pour repousser la main tendue par les princes d'Orléans (2) ».

En réalité, rien n'était plus franc, plus digne et plus courtois. Eugène Veuillot, dans son redressement des *Mémoires* de Falloux, rétablit la vérité : « Quoi de plus politique et de plus loyal que cet acte du Roi? S'il avait parlé après avoir reçu le comte de Paris, celui-ci devenait solidaire du manifeste royal ou devait le repousser publiquement. Dans le premier cas, il y avait une sorte d'escamotage; dans le second, il y avait rupture définitive et scandaleuse..... Mais pour les libéraux et les parlemen-

(1) Hanotaux, *op. cit.*, I, p. 240.
(2) *Op. cit.*, p. 471.

Digitized by Google

taires, ces raisons d'ordre supérieur disparaissaient devant un point capital : le comte de Chambord, parlant sans les consulter, affirmant son drapeau, revendiquant tout son droit, brisait leur trame (1). »

Cette trame, ils s'efforcèrent désespérément de la recoudre. Il fallait avant tout, pour que la restauration réussît selon leurs vues, que le comte de Chambord ne pût exposer son programme et que l'équivoque d'une embrassade effaçât les dissentiments de principe.

Trois membres de l'Assemblée, MM. de Maillé, de la Rochefoucauld et de Gontaut-Biron, furent donc envoyés en mission à Chambord. « C'était l'ancienne France, affirme le vicomte de Meaux, qui allait adjurer son chef de ne pas tourner le dos à la France nouvelle. » A quoi, M. Loth, après avoir reproduit cette opinion, répond fort justement : « C'était surtout le Parlement qui allait demander au roi de retrancher quelque chose de son droit et de son honneur (2). »

Pressé par M. de Falloux, l'évêque d'Orléans se joignit aux députés. Le comte de Chambord se montra inflexible. Son manifeste était fait. Avant de l'écrire, il en avait, devant sa conscience et devant Dieu, pesé tous les termes. Aucun des arguments qu'on lui objecta, qu'il n'eût prévu examiné, jugé. Les délégués et l'évêque se retirèrent navrés. Au retour, M^gr^ Dupanloup prononça et colporta le mot fameux, que tous les libéraux ont répété depuis lors, à l'envi : « Je viens d'assister à un phénomène intellectuel sans exemple. Jamais je n'ai vu cécité morale si absolue. »

Deux jours plus tard, était publié le manifeste du 5 juillet. Le comte de Chambord y proposait à la France, en un fier et ferme langage, un programme, non seulement de restauration, mais de relèvement :

« Dieu aidant nous fonderons ensemble et quand vous

(1) *Le Comte de Falloux et ses Mémoires*, p. 181.
(2) *Op. cit.*, p. 154.

Digitized by Google

le voudrez, sur les larges assises de la décentralisation administrative et des franchises locales, un gouvernement conforme aux besoins réels du pays.

« Nous donnerons pour garanties à ces libertés publiques auxquelles tout peuple chrétien a droit, le suffrage universel honnêtement pratiqué et le contrôle de deux Chambres, et nous reprendrons, en lui restituant son caractère véritable, le mouvement national de la fin du siècle dernier.

« Une minorité révoltée contre les vœux du pays en a fait le point de départ d'une période de démoralisation par le mensonge et de désorganisation par la violence. Ses criminels attentats ont imposé la révolution à une nation qui ne demandait que des réformes et l'ont dès lors poussée vers l'abîme où hier elle eût péri, sans l'héroïque effort de notre armée.

« Ce sont les classes laborieuses, ces ouvriers des champs et des villes dont le sort a fait l'objet de mes préoccupations et de mes plus chères études, qui ont le plus souffert de ce désordre social. »

Puis le prince abordait la question du drapeau. Il la traitait sans ambage : « On a parlé, disait-il, de conditions que je ne dois pas subir.

« Je suis prêt à tout pour aider mon pays à se relever de ses ruines et à reprendre son rang dans le monde; le seul sacrifice que je ne puisse lui faire, c'est celui de mon honneur.....

« Non, je ne laisserai pas, parce que l'ignorance ou la crédulité auront parlé de privilèges, d'absolutisme et d'intolérance, que sais-je encore? de dîme, de droits féodaux, fantômes que la plus audacieuse mauvaise foi essaie de ressusciter à vos yeux, je ne laisserai pas arracher de mes mains l'étendard de Henri IV, de François I^er^ et de Jeanne d'Arc.

« C'est avec lui que la France s'est faite nationale, c'est avec lui que vos pères, conduits par les miens, ont conquis

Digitized by Google

cette Alsace et cette Lorraine, dont la fidélité sera la consolation de nos malheurs.

« Il a vaincu la barbarie sur cette terre d'Afrique, témoin des premiers faits d'armes des princes de ma famille; c'est lui qui vaincra la barbarie nouvelle, dont le monde est menacé. »

Le prince, enfin, terminait par cette fière parole qui, en des temps moins sceptiques et moins avilis, eût soulevé l'enthousiasme :

« Français, Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc de Henri IV. »

Quatre jours plus tard, Louis Veuillot recevait, de son ami Gabriel de Chaulnes, sur les motifs qui avaient déterminé le prince, une lettre des plus intéressantes. Admis dans la familiarité du comte de Chambord, ce dévoué royaliste avait eu la faveur d'une audience entre la démarche des parlementaires et la promulgation du manifeste. « Le comte de Chambord, expliquait-il, ne se dissimulait pas l'effroi que causerait chez certains de ses amis ce langage qui n'est plus de notre siècle. « Mais, m'a-t-il répété, je « ne suis pas un roi révolutionnaire. Comme le Saint-« Père, quoique dans un autre ordre d'idées, j'ai mon « *Non possumus*. Mes amis ont voulu me compromettre, « il faut que je m'explique... Une très grande partie de la « France et de nos amis sont dominés par des idées ré-« volutionnaires, je ne puis marcher dans ce courant; « pour sauver la France, il faut réagir contre ces idées, « contre le libéralisme catholique. Je suis de mon temps, « j'ose dire que je comprends la liberté mieux que bien « d'autres, mais je ne veux pas être roi révolutionnaire. « Je sais trop où ces idées nous ont conduits (1). »

« Mes amis ont voulu me compromettre », affirmait le prince à Gabriel de Chaulnes. Et, quelques jours auparavant, à Laurentie, qui lui demandait « pourquoi soulever

(1) Lettre du 8 juillet 1871.

Digitized by Google

la question du drapeau », il avait déjà répondu : « Ce n'est pas moi qui la soulève. J'ai été engagé sans avoir donné mission pour cela à personne (1). »

Voilà pour quelle raison profonde il avait paru nécessaire au comte de Chambord d'insister sur ce point délicat. D'une délicatesse extrême, en effet: Dans le drapeau blanc, le prince et ses partisans voyaient un principe avec lequel ils ne se reconnaissaient point le droit de transiger. Le drapeau tricolore, à leurs yeux, était inséparable des idées de 89, et l'attitude des monarchistes libéraux n'était pas de nature à dissiper cette confusion. Malheureusement, il faut bien convenir que l'opinion publique s'habituait de plus en plus à considérer les trois couleurs comme l'emblème de la France contemporaine, et à voir dans le drapeau blanc, non point l'étendard de la monarchie traditionnelle et renouvelée rêvée par Henri V, mais le symbole de l'ancien régime avec tous les abus qu'on enveloppait dans ce mot fatidique. Et ce sentiment populaire se fortifiait de toutes les appréhensions qu'il inspirait à beaucoup de royalistes. Au lieu de le redresser avec audace, on le consolidait par la crainte. Il en était du drapeau blanc, comme il en est encore aujourd'hui du cléricalisme. Ce sont les catholiques, en effet, qui ont donné le plus de consistance à l'impopularité de l'épithète cléricale, par l'ardeur effrayée avec laquelle ils la repoussent et provoquent ainsi leurs adversaires à les en affubler.

Quoi qu'il en soit, la complexité du problème aurait dû engager les royalistes à ne l'aborder qu'avec la plus grande réserve et à prendre soin de ne pas compromettre le roi. Les meneurs estimèrent plus habile d'agir au rebours de cette prudence et de laisser croire que le prince accepterait le drapeau de la Révolution. Par cette tactique, au surplus, ils se flattaient de donner d'avance, à la fusion escomptée, un dosage orléaniste et libé-

(1) Loth, *op. cit.*, p. 159.

Digitized by Google

ral qui leur assurerait la prépondérance. Une fois de plus, ils devaient s'empêtrer dans leur diplomatie. Le comte de Chambord, résume Hanotaux, « avait vu, avec la clarté et la force d'un esprit droit et désintéressé, l'erreur, le malentendu grave qui se dissimulaient au fond du programme fusionniste. D'une main ferme, avant de quitter la France, il déchirait tous les voiles (1) ». D'où la colère et le désarroi des partisans de la fusion. Ce qui fait dire à Eugène Veuillot : « Jamais souverain n'a écrit plus noble page. Si les tacticiens et les honnêtes gens qu'ils entraînèrent y avaient seulement condamné l'affirmation du drapeau blanc, on pourrait le comprendre; mais ils le condamnèrent tout entier, et rien ne prouve mieux combien la révolution domine encore la plupart de ceux qui croient la combattre. La cécité morale absolue, elle est là (2) ».

C'est le mot de la situation. C'est l'avis que Louis Veuillot avait immédiatement exprimé. Dès le lendemain du manifeste, il l'approuvait par un article dont le premier paragraphe est une profession de foi :

« Nous n'appartenons pas à ce qu'on appelle le parti légitimiste, mais nous sommes partisans de la monarchie chrétienne. A ce titre Henry de Bourbon, sans être notre chef, est, si l'on veut nous permettre ce mot, notre homme, l'homme véritable qu'il faut à la monarchie et sans lequel il n'y aura point de monarchie chez nous. »

Plus loin, le rédacteur en chef de l'*Univers* affirmait : « Nous louons et nous honorons hautement la proclamation de Henry de Bourbon. Elle est franche, hardie et loyale. Il dit ce qu'il veut et propose le pacte comme il l'entend. Rapprochée de ses précédentes déclarations, elle est digne d'un monarque chrétien. »

Mais la question du drapeau ?... Louis Veuillot attaquait le délicat problème avec sa franchise habituelle. Il était

(1) *Op. cit.*, I, p. 241.
(2) *Le Comte de Falloux et ses Mémoires*, pp. 182-183.

Digitized by Google

de ceux qui marchent droit aux spectres agités par l'ennemi, sachant qu'il n'y a pas de meilleur procédé pour les faire évanouir. Il approuvait carrément le prince : « Il veut garder son drapeau. Il en a bien le droit et c'est son devoir. Les trafiquants protestants de Hollande marchaient sur la croix pour trafiquer au Japon. Un homme qui aspire à porter la couronne de France et qui en conserve encore l'éclat sur son front, ne commence pas par une apostasie. Il aurait pu ne point prendre de drapeau du tout. Dans sa main et dans la main de la France, un fer de lance pouvait suffire. S'il veut un étendard, qu'il porte le sien. »

Enfin, c'est par une nouvelle affirmation de sa politique catholique avant tout que Louis Veuillot couronnait son article : « Nous ne sommes pas de ceux qui se cherchent un roi. Nous avons notre roi depuis longtemps, le Roi-Christ. Nous savons où il demeure. Il a droit sur notre volonté, sur notre cœur, sur notre sang. Jusqu'à ce qu'il nous donne un prince qui lui fasse serment et qui reçoive son sacre, tout autre roi en ce monde ne sera pour nous qu'un collecteur d'impôts... Mais pour autant que nous pouvons et que nous avons à choisir, Henry de Bourbon est de beaucoup le collecteur que nous préférons, l'homme à nos yeux le plus digne de défendre la législation du Christ, et par conséquent le plus digne de devenir roi et recteur du peuple franc. »

Cette subordination du principe royal à la cause de l'Église n'était pas pour déplaire au monarque chrétien. Aussi s'empressa-t-il de faire porter à Louis Veuillot, par Lucien Brun, ses félicitations les plus vives.

Si le rédacteur en chef de l'*Univers* était d'accord avec le prince, celui-ci continuait de provoquer la colère et le dépit des libéraux. Certains légitimistes même, entraînés dans ce courant de découragement et d'hostilité, affichaient leur tristesse. Tandis que le comte de Paris déclinait le rendez-vous que le comte de Cham-

Digitized by Google

bord lui avait proposé à Bruges, les parlementaires essayaient de frapper un grand coup, qui devait à la fois blâmer le prince et les séparer de lui. Un conciliabule se tint chez le duc de la Rochefoucauld et sous la direction du comte de Falloux. Ce dernier se souvient, dans ses *Mémoires*, d'y avoir compté quatre-vingts membres. Un autre témoin, le général du Temple, qui n'y assista que par hasard et ne fit qu'y protester, n'en avait vu qu'une quarantaine. Encore plusieurs d'entre eux lâchèrent-ils la pièce avant le dénouement. Les autres durent se contenter d'une petite note anonyme qui, sur un ton aigrelet, prétendait faire la leçon au roi, l'inciter implicitement à l'abdication et arborer avec une fierté un peu craintive le drapeau tricolore. L'*Univers* exécutait en deux mots cette manifestation ratée. « Ceux qui avaient préparé la note ont jugé bon de l'envoyer aux journaux, mais ils l'ont fait de leur propre autorité et non après un vote exprimant la volonté de la majorité des légitimistes présents à la réunion. C'est pour cela, sans doute, que personne n'a livré son nom, procédé plus prudent que loyal (1)... » Louis Veuillot, de son côté, traduisait ainsi le sentiment des conspirateurs : « Monseigneur, vous êtes bien trop honnête pour nous. Vous pouviez nous sauver, nous ne voulons point risquer cela. Décidément, nous ne pouvons plus obéir qu'à des chefs que nous puissions mépriser. Allez-vous-en (2) ! » Plus loin, le rédacteur en chef de l'*Univers* profitait de l'occasion pour revenir sur cette question du drapeau qui lui tenait d'autant plus à cœur qu'elle était moins comprise et soulevait, chez les timides et les indécis, plus d'appréhension... Supposant le discours adressé par le comte de Chambord aux délégués parlementaires, il prêtait au roi ce langage : « Vous tenez tant à ce tricolore ? Si c'est pure fantaisie, vous devez me passer un goût différent, et votre goût ici doit céder

(1) *Univers*, 11 juillet 1871
(2) *Mélanges*, III, 5, p. 682.

Digitized by Google

au mien, lequel a ses raisons solides qui manquent au vôtre. Si c'est ruse, je ne m'engage pas dans une voie de ruse où je marcherais mal, où je serais certainement abandonné et vous certainement battus. Si c'est lâcheté, je ne suis pas l'homme... Que si votre tricolore est un symbole, alors il ne s'agit plus de réforme, mais d'abjuration (1). »

Cependant, cette rupture entre les orléanistes et le prince qu'ils avaient rêvé d'asservir ou dont ils avaient comploté de se servir, ajournait une fois de plus la proclamation de la monarchie. Résultat d'autant plus inquiétant que, le 2 juillet, des élections venaient d'avoir lieu, qui faisaient sentir dans le peuple un recul sur l'élan conservateur du 8 février et diminuaient, au parlement, la force et le prestige de la majorité catholique et monarchiste.

Ce scrutin considérable, motivé généralement par l'option des députés qui avaient bénéficié de plusieurs mandats, portait sur cent onze sièges, dont vingt et un pour la Seine.

A Paris, l'*Univers* eut à intervenir, grâce à l'union qui s'établit dans la presse et à l'initiative qu'il prit en faveur de Mgr Freppel. Devant la coalition des feuilles révolutionnaires, les journaux de divers partis qui s'étaient déjà rapprochés à Bordeaux, pour faire face aux embarras matériels et à la dictature gambettiste, se décidèrent à contracter une nouvelle alliance, en vue de défendre l'ordre et la paix sociale contre les admirateurs de la Commune. On s'était déjà rencontré dans certain banquet confraternel, où chacun des convives avait été prié de laisser son mot sur la situation. Louis Veuillot, de sa plume vigoureuse, avait transcrit un verset des Psaumes. Eugène, de son écriture plus menue, s'était borné à tracer en souriant :

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 685 et 686.

Digitized by Google

« Nous sommes unis au restaurant, le serons-nous pour la Restauration » ?

Pour la Restauration, non, les journalistes présents n'allaient pas tous aussi loin. Mais ils se trouvaient momentanément d'accord pour préserver Paris d'une nouvelle explosion révolutionnaire. C'est à ce titre que l'*Univers* adhéra à l'Union parisienne de la presse. Eugène Veuillot, le 23 juin, précisait nettement la position du journal, en déclarant qu'il demeurait hostile au système des coalitions et n'entendait consentir aucune compromission sur les principes : « Nous sommes là, concluait-il, comme les braves gens qui vont à la chaîne contre l'incendie. Le tocsin les a appelés ; ils sont venus et contribuent au sauvetage, sans ignorer que tout ce qui brûle n'était pas bon (1). »

Finalement, dix-huit journaux se trouvèrent assemblés, parmi lesquels le *Constitutionnel,* le *Gaulois,* le *Figaro,* les *Débats*, la *Gazette de France,* la *Patrie,* l'*Union*. La liste des candidats n'était pas moins panachée : on y rencontrait le général de Cissey, MM. Denormandie, d'Haussonville, Krantz, Lefébure, le marquis de Plœuc et jusqu'au pasteur Pressensé, qui marquait à gauche l'extrême limite.

Dès le premier jour, avec élan, le principe d'une candidature ecclésiastique avait été admis à l'unanimité. Après quelques tâtonnements, le nom de Mgr Freppel, soutenu par l'*Univers,* fut adopté et Eugène Veuillot se chargea d'obtenir l'adhésion du prélat. Non seulement tout désignait l'évêque d'Angers au choix du journal, et son titre d'Alsacien si fièrement revendiqué devant le roi de Prusse, et sa vaillance pendant la guerre, et le long et brillant professorat qui lui avait conquis en quelque sorte un droit de cité parisien; mais, en outre, il y avait longtemps que des rapports s'étaient établis entre l'abbé Freppel et l'*Univers*. En 1852, le jeune supérieur de l'école

(1) *Univers*, 23 juin 1871.

Digitized by Google

catholique de Strasbourg avait écrit à Louis Veuillot, de la part de Mgr Rœss, pour lui demander de protester contre une représentation du *Prophète*. Il est vrai que, depuis, les relations s'étaient un peu distendues. Mais on les avait reprises au Concile avec une chaleur qui ne devait plus se refroidir. Aux ouvertures d'Eugène Veuillot, Mgr Freppel répondit sans hésiter, rondement, comme on marche au feu. Dès sa première lettre, il avait la vue précise du programme à soutenir à l'Assemblée : « Il est essentiel, résumait-il, qu'on expose sous leur véritable jour et qu'on défende *unguibus et rostris*, à la tribune, nos deux grandes causes du pouvoir temporel et de la liberté d'enseignement, sans compter la question non moins grave de la restauration monarchique (1). » A la veille du scrutin, il insistait de nouveau : « Nous travaillons pour Dieu et pour son Église ; car, si je suis élu, je suis bien décidé à étaler devant l'Assemblée toutes les plaies dont nous souffrons, et à en demander la guérison par les seuls véritables moyens (2). »

Le résultat de Paris fut, dans l'ensemble, un succès pour l'Union de la presse. Dans cette ville, hier asservie par la Commune, elle fit triompher seize conservateurs contre cinq républicains. Malheureusement, l'évêque d'Angers resta parmi les vaincus. 84.000 voix réunies sur son nom relevèrent son échec et produisirent un grand effet moral. Mais ce n'était point cette fois qu'il devait entrer au Parlement. Il en prit bravement son parti, non pourtant sans dénoncer les influences hostiles qui avaient contribué à l'échec de cet ultramontain trop résolu. « Il est évident, constatait-il, que nous devons l'insuccès aux manœuvres de la dernière heure, et particulièrement à l'attitude du *Français* et du *Soir*, aux conseils si bienveillants par lesquels ils portaient les électeurs à effacer *certains* noms... »

(1) Lettre du 19 juin.
(2) Lettre du 30 juin.

Digitized by Google

Si les élections parisiennes étaient satisfaisantes, celles de la province étaient détestables. Sur 46 départements intéressés, 39 avaient donné la victoire aux républicains. Ceux-ci triomphaient avec bruit et les conservateurs ne cachaient pas leur inquiétude. Quant à Thiers, il pouvait se féliciter tout bas. Ce glissement à gauche était son œuvre, accomplie d'ailleurs avec la complicité inconsciente des monarchistes libéraux. Un vieil ami de Louis Veuillot, le comte de la Tour, dont l'expérience et le sens droit manquèrent à l'Assemblée nationale, avait prévu ce désastreux effet de la folle et coupable politique où l'on s'était engagé. « Les légitimistes, qui n'ont pu être élus que par une sorte de surprise, grâce au scrutin de liste, avait-il auguré dès le 22 mai, échoueront à d'autres élections, si le pouvoir monarchique n'est pas constitué. » Le scrutin du 2 juillet vérifiait son pronostic. « Cette majorité, monarchiste, mais sans expérience et sans union, déclarait-il quatre jours après, s'est livrée de prime saut à Thiers, révolutionnaire incorrigible et parlementaire habile. Il a immédiatement organisé un pouvoir de minorité, qui n'a cessé de tendre à désorganiser les forces conservatrices et royalistes. »

L'*Univers*, toutefois, ne voulait pas désespérer. Moins confiant que désireux de relever la confiance, il appréciait ainsi le scrutin : « Nous ne nous étonnerons ni ne nous découragerons de ce résultat. Le dernier fétiche de la Révolution, celui qui est resté debout, que les conservateurs respectent et qu'ils n'osent contester, est le suffrage universel. Il est bon qu'il se discrédite de lui-même. Il se discréditera par ses folies (1). »

D'ailleurs, on pouvait reprendre la campagne. L'union et l'énergie font parfois des miracles. Le peuple, en bien des régions, avait été odieusement abusé. Après les élections de février, manifestation spontanée de l'instinct

(1) *Univers*, 5 juillet 1871.

Digitized by Google

national, celles de juillet étaient surtout le fruit de mensonges habilement répandus. Des affiches placardées sur tous les murs affirmaient avec impudence que l'avènement du comte de Chambord serait le retour à l'ancien régime, et elles dépeignaient un ancien régime de mélodrame, où le peuple, écrasé de tous les impôts, de toutes les détresses et de toutes les hontes, végétait misérablement pour engraisser les prêtres et les nobles.

Le fameux « droit du seigneur » ne manquait pas, bien entendu, à cette liste effarante. Louis Veuillot tourna ses batteries contre cette nouvelle attaque, en rééditant l'ouvrage qu'il avait consacré naguère à cette légende tenace et venimeuse. C'est à la même époque aussi qu'il reprenait le *Lendemain de la Victoire* et les *Filles de Babylone* et qu'il préparait la publication de *Paris pendant les deux sièges,* dont le premier tirage, mis en vente au mois de novembre suivant, serait enlevé en quelques jours. Il réimprimait encore, en même temps, un autre « dialogue socialiste », la *Légalité*. « Loin de moi, déclarait-il en le présentant aux lecteurs de l'*Univers,* loin de moi, en ce moment, toute intention de combat. Je ne veux pas lancer aux vainqueurs, ou à ceux qui croient l'être, un trait inutile; je ne voudrais pas davantage ajouter à l'humiliation de ceux qui se trouvent humiliés. Mais, enfin, malgré de si terribles événements, ni le rationalisme libéral n'est détruit, ni le socialisme n'est mort, ni la Révolution n'est terminée. Ce péril de la civilisation existe encore et tout le monde le voit encore. C'est ce péril seulement que j'ai en vue... (1) ».

Un tel surcroît de travail avait surmené Louis Veuillot. Saisi par la guerre au retour du Concile, il y avait en somme près de vingt mois qu'il ne s'était donné de relâche au milieu d'un labeur intensif. Il se sentait épuisé, malgré

(1) *Univers*, 19 août 1871.

Digitized by Google

sa vigueur, et ses yeux surtout le faisaient beaucoup souffrir. « Depuis mon départ de Bordeaux, écrivait-il au curé de Saint-Louis, je n'ai cessé de verser des torrents d'encre et des torrents de pleurs; mes pauvres yeux n'en peuvent plus; ils me prennent la moitié de ce temps si court qui aurait au contraire besoin d'être doublé pour suffire à mes besognes... Si je ne savais que Dieu a des vues, je m'étonnerais de l'état où il laisse la mienne, quand il n'est chose au monde qui ne débouche mon écritoire et ne m'oblige à prendre la plume. Je devine que le bon Dieu a quelque motif pour borner ma production. J'ai de mauvais yeux pour la même raison qu'il y a des requins dans la mer; sans les requins la mer n'aurait plus d'eau, ce serait tout harengs et petits poissons (1). »

Il était temps pour lui de prendre du repos. De maints côtés, l'amitié l'appelait. Il se décida pour Changy, où l'invitait Mallac. Il y trouva un accueil cordial et empressé, mais trempé d'averses. « Je continue, mandait-il à sa sœur, le 27 juillet, de jouir de mes quarante jours de pluie par heure. » Il n'en fit pas moins quelques excursions champêtres, où il put constater « l'effet de la passion agricole combinée avec la passion politique ». « Mallac, explique-t-il, occupé de me montrer la beauté des avoines et de démolir ce petit brigand, ce petit gredin, ce petit crétin de Thiers, ne voyait pas qu'il se métamorphosait en éponge. » Il fallut même que, sur la prière de son hôte, le rédacteur en chef de l'*Univers* exécutât quelque peu le chef de l'État. « J'avais promis à Mallac de faire un article sur Thiers, s'il pouvait me fournir une plume. Il ne s'est pas amusé à me prouver que je pouvais me servir du fer. Il a trouvé un reste de canif à ongles et m'a taillé un cure-dent, qu'il a très proprement emmanché. Voyant cet outil, qu'il m'apportait avec toute la gra-

(1) Lettre à l'abbé Donis, 25 juin 1871.

Digitized by Google

vité d'un ancien préfet devenu ministre, je me suis senti vaincu (1). »

De Changy, Louis Veuillot se rendit à Royat, avec Eugène. Il y aurait passé un mois délicieux, en compagnie de ce frère avec lequel il lui advenait si rarement de passer des vacances communes et sous les soins amicaux de l'excellent docteur Imbert, s'il n'eût été tourmenté d'une indisposition subite et poursuivi par les visites et les dîners : « Mon ennemi, c'est la gloire, écrivait-il à sa sœur. J'en suis bien taquiné. Je préférerais les mouches; on les chasse plus aisément... La gloire veut qu'on se laisse manger... (2). » Sa popularité ne le lâchait pas même au confessionnal. Il contait à ses filles que l'ami Imbert, lui voulant épargner une course, avait amené dans sa chambre un certain « petit Père Évariste... Ç'a été plus long qu'avec le P. Millériot, parce que ce pauvre petit Père, ne me connaissant pas, refusait absolument de m'admettre pour pécheur. Ah! dame, je lui ai abîmé son saint! Je lui en ai dit, je lui en ai dit, et je l'ai bien forcé de convenir qu'il y avait matière à absolution. Alors, il me l'a donnée, mais j'étais en nage et lui aussi (3). »

Ce qu'il ne confiait point à ses « trois femmes », par crainte de les effrayer, c'est que la maladie dont il s'était senti menacé l'avait impressionné vivement. Il s'en ouvrait à sa vieille amie, Mme Bacon de Seigneux : « Pour dire la vérité, au commencement, j'ai cru que c'était la fin. Je me sentais pris exactement comme un de mes amis très cher, le pauvre Ségrétain, que j'ai vu mourir. J'ai passé une nuit sur cette idée. L'imagination allant son train, j'ai vu mon enterrement. Je plaignais fort une partie du cortège, celle où vous étiez. Et j'étais fort préoccupé de la pensée que l'on prierait mollement pour moi, précisé-

(1) *Correspondance*, III, pp. 110-111.
(2) *Ibid.*, III, 119.
(3) Lettre d'août 1871.

Digitized by Google

ment à cause de l'affection. Hélas ! ma réputation est trop bonne chez les priants. Je paierai cela peut-être bien cher. Je m'y suis résigné comme au reste. Je crois pouvoir répondre qu'au moins je ne murmurerai pas contre la justice de Dieu. Je crois pouvoir ajouter que très bien placé pour craindre, néanmoins j'espère fortement et largement. Dieu manquera de justice plutôt que de miséricorde (1). »

Par bonheur, ces alarmes étaient excessives et, bien que, dès lors, Louis Veuillot portât en lui le mal qui, traversé d'accalmies, devait en sept ou huit ans le réduire à l'inaction, il put achever paisiblement la saison de son frère et la sienne. Il en profita même pour « placer quelques économies »... « De concert avec Mme R***, moitié de moitié d'agent de change, expliquait-il à sa sœur, nous avons fondé un pot-au-feu d'hiver chez les Franciscaines (2). »

Vers la fin d'août, il se retrouvait à Paris, prêt à reprendre le combat. C'est contre les tribunaux qu'il eut d'abord à s'escrimer. Le gouvernement venait d'intenter à l'*Univers* un procès si ridicule que certains amis voulaient y reconnaître une mesquine vengeance des libéraux. C'était l'explication suggérée notamment par M. Tardif de Moidrey, avocat général à Caen, dans la lettre où il proposait à Louis Veuillot de confier sa cause à M. Carel, professeur et avocat très militant de la cité normande: Louis Veuillot suivit d'ailleurs ce conseil et s'en trouva bien.

Le journal était poursuivi pour délit de « fausses nouvelles », à propos de détails reproduits et d'appréhensions formulées sur des troubles qui venaient d'éclater à Lyon et sur les complots que les révolutionnaires y menaient sans vergogne. « Ainsi, résumait simplement l'*Univers*, nous sommes coupable d'avoir signalé les symptômes de désordre à Lyon, les préparatifs des communeux, les craintes des honnêtes gens... Nous commettons le délit de fausses nouvelles en annonçant ce que tout le monde

(1) Lettre du 31 août 1871.
(2) *Correspondance*, III, 131.

Digitized by Google

sait et craint comme nous ; ce que les journaux, les lettres, les voyageurs apprennent à tout le monde (1). »

Au surplus, la presse honnête était presque unanime à s'indigner de cette vexation contre un journal dont le *Constitutionnel* lui-même admirait « l'énergie » et « l'ardeur patriotique ». Elle se trouvait d'accord avec le *Figaro* pour estimer que ces poursuites étaient « déplorables, au moment où le parquet montre tant d'indulgence pour d'autres journaux ». De province affluaient d'autres témoignages de sympathie. Seuls, deux vieux ennemis rancuniers, La Bédollière et Ulbach, en profitaient pour stimuler, contre le confrère poursuivi, la rigueur des magistrats. Ils n'y réussirent point. L'affaire vint le 12 septembre et l'*Univers* fut acquitté, ainsi que la *Patrie*, victime d'un procès analogue. Louis Veuillot en remerciait, le lendemain, son avocat : « Me Carel a une éloquence très lucide, très grave et très chaleureuse, une éloquence de savant et d'homme de bien... Nous nous applaudissons de l'avoir appelé à notre secours. Il nous a tirés des mains habiles qui nous tenaient... (2). »

Il n'avait pas attendu la liquidation de ce minuscule incident, pour recommencer sa campagne contre Thiers. Il le cinglait d'articles vigoureux, tantôt s'emparant de ses discours, tantôt le saisissant en personne. Il le gravait au burin : « Devant ce châtiment qui pouvait, qui devait nous sauver, M. Thiers, hélas! est resté aveugle et sourd. C'est là ce qui le juge et ce qui montre l'irrémédiable frivolité et le *tuf* toujours proche de cet esprit en apparence si riche. Il est stérile, imperméable à la lumière, au sang, à la foudre. La foudre le frappe et ne l'ouvre pas. La lumière, les larmes et le sang l'inondent et ne font rien germer en lui. Il a vu cette année formidable, ce cataclysme et tous les nuages amoncelés par l'esprit et les institutions révolutionnaires crevant à la fois pour nous

(1) *Univers* du 30 août 1871.
(2) *Univers* du 14 septembre 1871.

Digitized by Google

accabler; il a vu nos désarrois perpétuels, nos infécondités inexorables, nos impuissances honteuses, et il reste obstinément bâté de ses conceptions de 1830, plus révolutionnaire que jamais (1). »

Cependant, cet homme néfaste, en dépit de ses ambitions et de ses calculs de plus en plus évidents, gardait la confiance des conservateurs. Ces monarchistes, qui ne savaient pas s'unir pour appeler le roi, s'étaient acoquinés, le 31 août, à une grande partie de la gauche, pour affermir et républicaniser le pouvoir de M. Thiers. Ils avaient voté la « Constitution Rivet » qui consolidait M. Thiers et le sacrait « président de la République ». Il est vrai que, ce faisant, ces politiques avisés croyaient jouer un bon tour à Gambetta qui, lui, réclamait la dissolution de l'Assemblée. En fait ils descendaient un nouvel échelon vers Gambetta lui même. « On a bâclé cela d'un commun accord, raillait Louis Veuillot, qui faute de pire, qui faute de mieux, qui dans l'espoir de dormir une heure de plus; qui, et c'est le plus grand nombre, à dessein de ne rien faire du tout. « Ceux qui pensent comme « moi, a dit M. Baragnon, voteront pour le nouveau titre « donné au chef du pouvoir exécutif, bien convaincus « qu'il ne signifie rien. (Approbation et rires.) » Dieu veuille que ce soient ceux-là qui arrivent au but (2)! »

Ce souhait, Louis Veuillot craignait déjà de n'en jamais toucher la réalisation. Il pénétrait l'avenir, et tous les clairvoyants l'admiraient. « Vous n'êtes pas comme les autres hommes, lui écrivait Blanc de Saint-Bonnet; vous n'avez pas besoin de repos, mais vous êtes formé pour leur faire entendre les accents avec lesquels Dieu espérait toucher les Juifs par la bouche d'Ézéchiel et de Jérémie (3). » Les familiers du comte de Chambord ne tenaient pas un autre langage. De Changy, Mallac faisait connaître à Eugène

(1) *Mélanges*, III, 5, pp. 703 et 704.
(2) *Ibid.*, p. 707.
(3) Lettre de l'été 1871.

Digitized by Google

Veuillot le « succès très grand et très légitime » obtenu par la campagne de Louis contre Thiers et lui communiquait ensuite une lettre d'Henry de Vanssay, où ce représentant du prince attestait : « Veuillot est arrivé à l'apogée d'un talent dont l'histoire du journalisme ne fournit pas d'exemple ; il a grandi dans la proportion où Thiers s'est rapetissé. Quelle verve dans la flagellation de ce petit homme (1) ! »

Et cependant, c'était l'époque où les catholiques libéraux, cuirassés de parti pris, reprochaient à Louis Veuillot, par la plume du *Français,* de manquer de sérieux, le traitaient couramment de « Vésuve de foire » et de « Scapin », lui reprochaient de perdre son temps « à baladiner, à avaler des sabres et à se bourrer d'étoupes (2)... » A quoi, Louis Veuillot, tout en s'amusant de ces efforts d'esprit, répondait en adressant à la feuille orléaniste un reproche qui précise, *a contrario,* tout un programme : « Le *Français,* disait-il, est un journal écrit par des catholiques et qui n'est point écrit pour l'Église (3). »

(1) Lettres du 7 et 19 septembre 1871.
(2) Cité par l'*Univers* du 9 octobre 1871.
(3) *Univers* du 13 octobre 1871.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA QUESTION ROMAINE EN 1871 ET 1872.

Le mouvement des pétitions pontificales. — Le débat du 22 juillet 1871 : premier ajournement. — Incidents entre ultramontains et libéraux : le discours du Pape aux pèlerins de Nevers. — L'*Univers* lance une nouvelle pétition. — Thiers, avec l'assentiment de Mgr Dupanloup, arrête le débat. — Émotion des catholiques. — Le discours de Pie IX contre la polémique entre ultramontains et libéraux. — Noble et chrétienne attitude de Louis Veuillot. — L'impression produite. — Causes, portée et effets de l'allocution pontificale. — Un Bref à Louis Veuillot.

Pour compléter l'histoire de Louis Veuillot, pendant cette année 1871, il faut remonter en arrière. La question politique n'avait pas été la seule à préoccuper le rédacteur en chef de l'*Univers*. Un autre problème, des plus graves et des plus chers à son cœur, se posait devant les catholiques. La douloureuse année 1870 ne léguait pas seulement à la France une patrie à refaire et un gouvernement à reconstituer; comme fille aînée de l'Église, la France avait encore un devoir à remplir envers le Saint-Siège dépouillé de son patrimoine. Est-il besoin d'indiquer que Louis Veuillot fut des plus prompts et des plus ardents à souligner l'importance de ce devoir et à presser le pays de s'en acquitter?

On a déjà constaté avec quelle angoisse et quelle douleur, du sein de la capitale investie, il avait suivi les événements de Rome. Son patriotisme clairvoyant avait découvert une concordance providentielle entre les malheurs de la Papauté et les humiliations de la France. A la nouvelle de la prise de Rome, il s'était écrié : « Ce qui nous

Digitized by Google

afflige surtout, et ce qui nous alarme dans cet événement prévu, c'est l'adhésion de la République française... Par ce consentement précipité, complément de l'ignominie napoléonienne, le gouvernement de la Défense nationale exécute une manœuvre qui sera plus approuvée du *Journal des Débats* que de Dieu et de l'honneur de la France (1). » Les platitudes de l'ambassadeur envoyé par Jules Favre auprès de Victor-Emmanuel avaient provoqué sa colère et son dégoût. Il avait été saisi d'une nouvelle souffrance, en lisant, quinze jours après sa promulgation, la bulle pontificale qui suspendait le Concile. « Ce décret ainsi motivé nous fixe sur l'état présent de la société humaine. Le sachant ou non, et dans tous les cas s'en souciant fort peu, elle a envoyé l'Italie révolutionnaire au Pape, comme un bourreau; et dans le même moment elle a pris le lit. Elle y sera longtemps, recevant les visites des chirurgiens (2) ».

Mais, de Rome aussi, après la guerre, étaient venus à Louis Veuillot des réconforts et des consolations. Dès le lendemain du siège, Henri de Maguelonne, ayant eu la faveur d'une audience du Saint-Père, pouvait écrire à son journal : « Pie IX envoie à M. Louis Veuillot, à son frère Eugène, aux rédacteurs de l'*Univers* et à leurs familles, enfermés dans Paris pendant le siège, ses plus tendres bénédictions. Il loue leur courage et les félicite d'avoir su faire la guerre aux ennemis du dedans, tandis que nos soldats combattaient les ennemis du dehors. Il apprécie l'énergie des rédacteurs de l'*Univers* en province et les bénit aussi (3) ».

Maintenant, l'Assemblée était réunie. Le gouvernement, sur la question romaine, avait pris ses responsabilités; la majorité devait assumer les siennes. Les maîtres improvisés de la France avaient posé un acte; il appartenait

(1) *Mélanges*, III, 5, p. 173.
(2) *Ibid.*, p. 260.
(3) *Univers* (édition de Paris), 19 février 1871.

Digitized by Google

aux élus du pays de juger cet acte, et de le ratifier ou de le blâmer.

Les intentions du gouvernement étaient visibles; il voulait enterrer la question du pouvoir temporel. « Je désire, avait déclaré Jules Favre au comte d'Harcourt en l'envoyant auprès du Pape, je désire que, si le Saint-Père engage avec vous une conversation à ce sujet, vous soyez frappé d'une respectueuse surdité (1) ». Ce texte, alors, n'était point connu du public; mais tous les esprits clairvoyants constataient la mentalité dont il était l'expression.

En face de cette volonté d'inertie et d'étouffement, il y avait le Pape. Le Pape, en promulguant, le 1er novembre 1870, l'Encyclique *Respicientes ea omnia,* avait prononcé contre l'invasion piémontaise une condamnation qui non seulement flétrissait les spoliateurs, mais encore engageait les catholiques. Il devait bientôt, le 15 mai 1871, en frappant la loi des « garanties », renouveler à la fois cette protestation et cet appel. Pie IX, d'autre part, avait prodigué à la France, en dépit de ses abandons, les témoignages d'une affection attristée et paternelle. Il avait prié pour son relèvement : il était intervenu auprès du roi de Prusse afin d'obtenir la paix; il avait envoyé des secours aux blessés; pendant la Commune, alors que certains journaux italiens manifestaient leurs sympathies pour l'insurrection, il ordonnait des prières publiques en faveur de l'armée régulière.

La France allait-elle rester sourde à la voix de ses traditions, aux clameurs du crime, à l'appel du Pontife?

Il était impossible que l'opinion catholique ne se posât point cette question avec angoisse et qu'elle ne fût pas résolue à exiger de l'Assemblée nationale une parole, un geste, une démarche en faveur du Saint-Siège. Aussi le double courant qui précipita, dans la direction du Vatican,

(1) Lecanuet, *op. cit.*, p. 111.

Digitized by Google

les hommages, et vers l'Assemblée les pétitions, était-il inévitable, naturel, nécessaire. L'*Univers* le seconda de toute son âme; il ne le créa point. Ce fut un élan général et spontané.

Les historiens libéraux commettent donc une erreur et tentent un déplacement de responsabilités, quand ils incriminent l'exagération de « certains évêques » et les « sentiments enflammés des lecteurs de l'*Univers* ». Ce sont eux précisément, qui dépassent les bornes et s'échauffent, en prétendant que ces excès compromirent la situation du pays, risquèrent de l'entraîner dans une désastreuse aventure et provoquèrent enfin la Triple-Alliance. Ils fortifient par là, bien imprudemment, l'une des plus perfides légendes exploitées par les anticléricaux contre l'Église. Ils oublient, d'ailleurs, que les anticléricaux, sur ce point, n'ont jamais établi, entre ultramontains et libéraux, de distinction appréciable. C'est contre l'épiscopat tout entier que Debidour insinue l'odieuse accusation d'avoir subordonné l'intérêt de la France à la restauration du pouvoir temporel et c'est à la majorité tout entière qu'il reproche d'avoir risqué, par fanatisme, une guerre avec l'Italie. En quoi il se fait le docile écho des préventions intéressées qu'entretenaient dès lors les ennemis de la France. Le comte de Gontaut-Biron, ambassadeur de France à Berlin, rapporte, en effet, que le représentant du Quirinal auprès de l'empereur allemand se plaignait de l'humeur guerroyante et des violentes injures de Dupanloup. Les libéraux repoussent de pareilles inculpations comme des injustices; ils sont injustes, en les ramassant contre les ultramontains.

En réalité, les catholiques de France étaient à peu près unanimes à demander un acte à l'Assemblée nationale. Et ils avaient raison. Si certaines douleurs et certaines indignations se traduisaient en paroles trop vives, il est facile, après quarante ans, d'en faire grief à ceux qui souffraient alors de la blessure, encore saignante, infligée au Saint-Siège. Mais, en fait, l'immense majorité des pétitions gar-

Digitized by Google

daient la mesure. Les provinces épiscopales de Rouen, de Toulouse, d'Albi, de Reims, de Bordeaux, de Rennes, etc., reconnaissent que la France mutilée ne peut de nouveau tirer l'épée; mais, ajoutent-elles, « elle ne peut non plus être glorieuse, tant que l'Église sera humiliée, et il n'y a aucune liberté possible quand la liberté du plus auguste défenseur de la justice sur la terre est violée ». Elles supplient donc l'Assemblée « d'inciter le gouvernement à se concerter avec les puissances étrangères, afin de rétablir le souverain Pontife dans les conditions nécessaires à sa liberté d'action et au gouvernement de l'Église catholique (1) ». C'était, avec des différences de forme et d'accent, la pensée générale.

Ces pétitions furent soumises à l'Assemblée, sur les rapports de MM. Pajot et de Tarteron, dans la séance du 22 juillet. M. Thiers s'y montra surtout désireux de satisfaire à la fois les deux fractions du Parlement. Les rapporteurs avaient proposé le renvoi des pétitions au ministre des affaires étrangères et donné aux griefs catholiques une vigueur qui accentuait la portée de cette conclusion. Mais, celle-ci, M. Thiers ne l'acceptait que sous réserves : il ne pouvait, soulignait-il, « adhérer à toutes les paroles que les rapporteurs avaient apportées à la tribune ». Au surplus, il préférait le renvoi à sa propre personne, avec l'accompagnement d'un ordre du jour qui s'en remettrait à sa « prudence » et à son « patriotisme ». Toute cette diplomatie s'enveloppait de protestations respectueuses et mesurées en faveur du pouvoir religieux du Saint-Père et de déclarations d'un libéralisme outré, propres à satisfaire les républicains. Le chef du gouvernement n'accordait en somme (et seulement en partie) qu'aux plaintes des catholiques (et considérés seulement comme citoyens) ce que les pétitionnaires avaient réclamé au nom des droits du Pape : « Désoler les catho-

(1) Lecanuet, *op. cit.*, p. 117.

Digitized by Google

liques, désoler les protestants, insinuait-il, c'est une faute égale. » Et, dans une digression sur les rapports du pouvoir laïque avec le Saint-Siège, il affirmait que les nominations épiscopales appartenaient à l'État.

Ce fut Mgr Dupanloup qui répondit. Son discours, dont certains passages atteignirent une émouvante et remarquable éloquence, eut moins pour objet de soutenir intégralement les pétitions que de chercher un terrain d'entente entre les revendications des catholiques et les réticences de M. Thiers. Aussi l'évêque d'Orléans crut-il opportun de fermer les yeux sur les thèses hasardeuses de l'orateur gouvernemental, auquel il prodigua les éloges et les témoignages de confiance. Il concluait ainsi :

« Je m'associe aux évêques, mes vénérés collègues, qui ont eu l'honneur de vous adresser les pétitions dont on vous a fait le rapport. Je vous supplie de ne pas marchander à la religion la place qui lui convient dans la régénération de la société; je vous supplie de ne pas diminuer sans le vouloir le rang de la France dans le conseil des nations européennes ; je vous supplie d'écouter la voix des évêques parlant au nom de leurs devoirs et des vôtres.

« Je supplie l'Assemblée de vouloir bien renvoyer leurs pétitions à MM. les ministres, et par eux à l'illustre président du conseil. Placé au sommet des honneurs par la confiance universelle, et, arrivé aussi par le cours des années au sommet de la vie, il sait, dans ces hauteurs, mesurer le prix des choses éternelles. Je remets avec une pleine confiance, que vingt ans de fidélité n'ont fait qu'affermir, de tels intérêts entre vos mains, après les avoir recommandés, Messieurs, à vos sentiments les plus profonds, à votre respect pour le malheur, à votre religion, à votre justice. »

M. Thiers rendit au prélat louanges pour louanges : « Je suis profondément touché, déclara-t-il, des témoignages de confiance que je viens de recevoir d'un grand

Digitized by Google

évêque, d'un noble citoyen, d'un sincère ami de la liberté et d'un orateur grandement éloquent ». Mais il insista d'autant plus, pour mettre en garde l'Assemblée contre ce qu'il appelait des imprudences, — en fait, pour la supplier de s'en tenir à une manifestation platonique.

Le lendemain, l'*Univers*, par la plume de M. Roussel, rendait hommage à la « force » et à « l'éloquence » du discours prononcé par l'évêque d'Orléans. « Il parle des nobles traditions de la France, avec un accent ému qui appelle plusieurs fois des applaudissements répétés. Sur la question même du pouvoir temporel, il flétrit énergiquement les attentats piémontais. Mais, trop enthousiaste du discours de M. Thiers, Mgr d'Orléans ne croit rien devoir ajouter à ce qu'a dit le chef du pouvoir sur la position à prendre par la France au sujet de cette question dans le concert européen (1). »

Est-ce à propos de ce regret légitime et courtois qu'on a parlé de violentes attaques ?... Il est vrai que Louis Veuillot, jugeant à son tour le débat, constatait qu'un autre orateur, un laïc, s'était dressé après l'évêque, pour donner à la volonté des pétitionnaires un écho plus hardi : c'était Belcastel. Hélas ! la majorité catholique elle-même avait fermé la bouche à cet audacieux : « Rarement pareille clameur s'est élevée pour empêcher un orateur de parler. Il aurait dit sa pensée et celle des autres : quel péril ! On n'a pas voulu l'entendre. Pendant dix minutes, il est resté adossé à la tribune, et il a dû descendre sans avoir prononcé un mot. Nous ne nous souvenons pas d'un député à qui l'Assemblée ait rendu pareil hommage et qui ait forcé le gouvernement prétendu de la parole et de la vérité, à se faire lui-même plus juste et plus sanglant affront (2). »

Le duel, ou plutôt l'escrime oratoire entre M. Thiers et

(1) *Univers*, 24 juillet 1871.
(2) *Mélanges*, III, 5 p. 692.

Digitized by Google

Mgr Dupanloup, n'avait point terminé la séance. Un incident avait compliqué la discussion sans modifier le dénouement. Gambetta, voulant tirer parti des atténuations de Thiers, avait bruyamment déclaré qu'il se ralliait à l'ordre du jour accepté par le chef du pouvoir exécutif. Mais une intervention énergique et adroite de Keller avait promptement démasqué l'équivoque. Bref, au lieu d'accorder une confiance totale et exclusive au président, l'Assemblée, par 431 voix contre 82, renvoya les pétitions, amorties par les explications gouvernementales, au ministre des affaires étrangères. Ce ministre, c'était Jules Favre.

Au fond, c'était un enterrement. Les organes libéraux, cependant, s'efforcèrent à la joie et à l'espérance. Le *Correspondant* se félicitait des « ovations d'enthousiasme » qui avaient accentué « l'incomparable effet » produit par Mgr Dupanloup. Le *Français*, de son côté, proclamait : « Ce vote est heureux, non seulement pour la grande cause qui se débattait, mais aussi comme phénomène de la politique parlementaire (1). »

Le seul phénomène, en la circonstance, était cet aveuglement passionné. Les journaux amis de M. Thiers ne s'y trompaient pas. « Le pouvoir temporel a disparu, constatait le *Temps* ;... le renvoi des pétitions des évêques au ministre des affaires étrangères... ne peut avoir qu'une valeur purement platonique. » De ces pétitions, déclarait le *Journal des Débats*, le ministre des affaires étrangères « n'en fera rien ». « La France, ajoutait ironiquement le *Siècle*, a prononcé son *non possumus* (2). » Et, parmi les catholiques, la grande voix de l'évêque de Poitiers résumait le sentiment général : « Vainement, se plaignait-il, nous avons appelé à notre aide une assemblée où siègent ce que nous appelons « les forces vives de la nation (3)... »

(1) Cité par l'*Univers*, 25 juillet 1871.
(2) *Ibid.*
(3) Cité par Lecanuet, *op. cit.*, p. 155.

Digitized by Google

C'est aussi le jugement de l'histoire. Le sectaire Debidour et l'abbé Lecanuet sont ici d'accord ; seul, l'accent diffère. Ce dernier remarque avec embarras : « Certes, il n'y a pas lieu pour les catholiques de chanter victoire. Le renvoi des pétitions au ministre doit rester sans effet ; mais la question ne se pouvait résoudre autrement (1)... » Plus nettement, Debidour : « C'était là, pour le pouvoir temporel, affirme-t-il, une manifestation purement platonique (2). »

Au fond, Louis Veuillot, dont on raille aigrement « les invectives », ne faisait que prononcer sur l'heure, avec son éloquence douloureuse et indignée, ce jugement définitif. Après avoir remarqué que Thiers, en demandant à la majorité de se fier à sa promesse, avait surtout promis « de ne rien faire du tout », le rédacteur en chef de l'*Univers* constatait : « Par ce vote, l'Assemblée établit certainement une sorte d'équilibre dans la situation. Après la capitulation, après la Commune, et après le renvoi du Pape à M. Jules Favre, on ne peut nier qu'une harmonie existe entre l'état de la France militaire, l'état de la France civile et l'état de la France catholique (3). »

D'aucuns, cependant, s'acharnent à soutenir que Louis Veuillot ne parlait ainsi que par un parti pris d'hostilité contre les libéraux. Non ! les libéraux, sans doute, il les combattait, mais loyalement.

Ses adversaires n'usaient pas toujours de la même franchise à son égard. A la veille de ce grand débat, un incident venait d'éclater, qu'il faut résumer ici, car il appartient à l'histoire.

Il s'agit du discours du Pape aux pèlerins de Nevers et de la polémique dont il fut l'occasion. Le 16 juin 1871 avait marqué, dans le règne de Pie IX, un jubilé qui se célébrait pour la première fois depuis saint Pierre : le vingt-

(1) Cité par Lecanuet, *op. cit.*, p. 151.
(2) Debidour, *op. cit.*, p. 59.
(3) *Mélanges*, III. 5, p. 683.

Digitized by Google

cinquième anniversaire de l'élection pontificale. Une telle circonstance était bien propre, au milieu des événements tragiques où l'on se débattait, à enflammer la dévotion des catholiques. Aussi, de toutes parts, affluèrent à Rome, et les concours de pèlerins et les témoignages de fidélité. L'*Univers* fut des plus ardents et des plus prompts à manifester son amour pour le Pape. Quelques jours avant la fête, Arthur Loth emportait à Rome, au nom du journal, près de 650.000 signatures. Il était muni d'une chaude recommandation : « C'est un jeune homme savant, modeste, courageux, très pieux et très pur, écrivait Louis Veuillot à Mgr Mercurelli, l'un de ceux sur qui je compte davantage pour continuer le combat après moi... La bénédiction de Pie IX sera bien placée sur ce cœur doux et vaillant qui se destine tout entier et pour toujours à servir l'Église (1). » De loin, s'unissant à son jeune collaborateur, le rédacteur en chef de l'*Univers* adressait à Pie IX l'éloquente expression de son obéissance indéfectible :

« Pie IX a régné vingt-cinq ans, — proclamait-il en tête du numéro du 16 juin, paru dans un encadrement de fête, — Pie IX a régné vingt-cinq ans toujours fidèle à Dieu et aux âmes. Il a élevé le dogme de l'Immaculée Conception; il a bâti autour de l'Église, autour du monde chrétien, autour de l'âme humaine, le rempart de l'Infaillibilité. Il a condamné toute erreur moderne et il l'a condamnée à jamais. Il a jeté le grain de sénevé dans tous les lointains et dans tous les inconnus de la terre. Il a contraint à l'amour de sa personne et au respect de sa fonction ce peuple du monde mécréant et contredisant. Il l'a mis en état de reconnaître qu'il devra croire et cesser de contredire pour continuer d'exister (2). »

Or, parmi les pèlerins de France, un groupe important

(1) Lettre du 9 juin 1871.
(2) *Univers*, 16 juin 1871.

Digitized by Google

de prêtres et de laïcs appartenant au diocèse de Nevers fut reçu par le Pape, en audience privée, le 18 juin. Et, au cours d'une allocution familière, animée d'une bienveillante affection pour la Fille aînée de l'Église, Pie IX leur adressa ces graves et vigoureux conseils :

« Mes chers enfants, je souhaite que mes paroles vous expriment bien ce que j'ai sur le cœur. Ce qui afflige votre pays et l'empêche de mériter les bénédictions de Dieu, c'est ce mélange des principes... Je dirai le mot, et je ne le tairai pas. Ce que je crains pour vous, ce ne sont pas ces misérables de la Commune, vrais démons échappés de l'enfer, c'est le libéralisme catholique; non certes les catholiques appelés autrefois libéraux : ils ont souvent bien mérité de ce Saint-Siège, mais ce système fatal, qui rêve d'accommoder deux choses irréconciliables, l'Église et la Révolution. Je l'ai déjà condamné, mais je le condamnerais encore quarante fois, s'il le fallait. Oui, je le redis à cause de l'amour que je vous porte; oui, c'est ce jeu... comment dit-on en français? Nous l'appelons en italien *altalena,* oui, c'est ce jeu de bascule qui finirait par détruire la religion chez vous. Il faut sans doute pratiquer la charité, aimer nos frères errants; mais, pour cela, il n'est pas besoin d'amnistier l'erreur et de supprimer, par égard pour elle, les droits de la vérité... (1) ».

Cette forte remontrance, au lieu d'éclairer les catholiques libéraux, leur causa une irritation que le temps même n'a pu adoucir, puisque leur principal historiographe, en la rapportant, en manifeste encore un froissement étonné.

Sur le premier moment, leur humeur en fut si vive que certains d'entre eux, par un maladroit excès de zèle, essayèrent d'étouffer l'avertissement pontifical. Le rédacteur des *Annales religieuses* d'Orléans, reproduisant l'allocution d'après la sténographie de l'*Univers,* prit sur lui d'en

(1) *Pie IX*, par Villefranche, p. 363.

Digitized by Google

biffer le passage désagréable. Et, pour se mettre en règle avec la loyauté, il se contenta de présenter le discours avec cette précaution : Le Pape a répondu *à peu près* en ces termes.

Cet escamotage naïf ne pouvait passer inaperçu. Dans Orléans même, il souleva des protestations dont l'écho parvint, sans le troubler, jusqu'au rédacteur des *Annales*. Celui-ci s'émut davantage, quand l'*Univers*, directement visé, puisque c'était son compte rendu qu'on mutilait ainsi, demanda des explications. Ce fut Louis Veuillot qui les réclama : « Nous nous permettons d'insister, précisait-il après avoir signalé l'oubli de l'organe orléanais, pour que la rectification soit faite, ou pour que la feuille religieuse d'Orléans dise si quelque motif l'autorise à biffer un mot de cette importance dans la rédaction sténographiée que nous avons nous-même donnée (1). »

La presse s'empara de l'incident. Le *Siècle* affecta de supposer que le fameux passage avait été fabriqué par l'*Univers*. « Il faut une fière audace, affirmait-il, pour oser attribuer au Pape une telle condamnation. » Protestations réitérées de l'*Univers*, qui maintint son texte et invoqua ses témoins. « S'il est une seule personne présente à l'audience du Saint-Père, — déclarait-il, après avoir désigné notamment les cardinaux Bonaparte et Pitra, l'évêque de Nevers, le P. Jeandel, supérieur général des Dominicains, — qui apporte non pas même une contradiction, mais qui élève un simple doute sur la sincérité des paroles que nous avons mises dans la bouche de Pie IX, nous consentons à être traités publiquement d'imposteurs (2). »

La *Semaine liturgique* de Poitiers vint à la rescousse, avec sévérité. Les *Annales* ne pouvaient prolonger un silence équivoque. Elles avaient d'abord insinué quelques doutes sur la véracité de l'*Univers*. Mais, le 29 juillet,

(1) *Univers*, du 5 juillet 1871.
(2) *Ibid.*, 23 juillet 1871.

Digitized by Google

répudiant cette tactique imprudente, elles finirent, après un mois, par expliquer qu'elles avaient dû pratiquer des coupures dans le discours du Pape aux pèlerins de Nevers, pour faire place à sa réponse aux délégués anglais. C'était par pur hasard, évidemment, que les ciseaux du rédacteur s'étaient égarés sur le passage capital.

De cette attitude, il est bon de rapprocher dès maintenant la prompte franchise avec laquelle Louis Veuillot, quelques mois plus tard, acceptera, du Saint-Père, une réprimande accidentelle.

C'est que le rédacteur de l'*Univers* poussait la loyauté jusqu'au scrupule. Il en donna l'exemple en faveur de Mgr Dupanloup. S'il ne craignait pas d'affirmer très haut qu'à son avis la politique et l'esprit de l'évêque d'Orléans étaient fâcheux, il n'hésitait pas davantage à féliciter son contradicteur épiscopal. Il le prouva quand, l'Académie française ayant élu Littré malgré la vive et formelle opposition de Mgr Dupanloup, l'ardent prélat donna sa démission d'académicien. Louis Veuillot consacra trois articles successifs à louer et à défendre la décision de l'évêque : « Un acte fier et grave de Mgr l'évêque d'Orléans, écrivait-il le 2 janvier 1872, change la physionomie quasi burlesque de l'élection Littré. Sans contester à ses collègues la fantaisie d'élire un cacographe, l'évêque académicien trouve à cette élection un caractère doctrinal scandaleux. Sous le cacographe il voit un athée persistant à côté duquel il ne veut pas s'asseoir, et il se retire de l'Académie. C'est un fait sans précédent. Il y a eu des académiciens que l'Académie a chassés du Corps; on n'en cite point qui se soient démis, c'est-à-dire qui aient, au fond, chassé le Corps (1). »

Le rédacteur en chef de l'*Univers* ne célébrait pas moins la réfutation décisive opposée par Mgr Dupanloup à la doctrine de l'écrivain matérialiste : « C'est l'œuvre

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 140.

Digitized by Google

d'un ferme et sagace esprit, d'un citoyen, d'un évêque (1). » Il terminait son troisième article en résumant ainsi les relations de l'évêque d'Orléans avec l'Académie française : « Il y est entré, moyennant les formules, par son droit; il y a fait son devoir, il en est sorti avec honneur, ayant allumé une grande lumière, et il marche dans son chemin (2). »

Quelques semaines plus tard, avec la même franchise et la même netteté, Louis Veuillot, se retrouvant aux prises avec le prélat, formulerait derechef toute son opinion.

Ce fut encore la question romaine qui alluma cette nouvelle polémique.

Le gouvernement et les libéraux s'étaient flattés que le débat du 22 juillet n'aurait pas de lendemain. Jules Favre, démissionnaire au sortir de la séance, ayant été remplacé par Rémusat, ce jeu de portefeuilles devait donner satisfaction complète aux habiles et aux timorés, satisfaits d'avance. L'*Univers* n'était point si facile à contenter, ni à duper. Soutenu par Belcastel et un petit groupe de parlementaires, il lança immédiatement une pétition nouvelle. Cette pétition avait pour objet précis d'inviter M. Thiers à ne point remplacer, par un ambassadeur, le chargé d'affaires accrédité auprès du Quirinal. Malgré l'opposition gouvernementale et l'inertie catholique, on devait en quelques mois d'efforts tenaces, grouper 200.000 signatures. Les libéraux en murmuraient. Le *Journal des Débats* feignait de s'étonner d'une telle initiative, après le renvoi des pétitions précédentes. A quoi, le 21 août, ripostait l'*Univers* : « Que la question semble vidée au *Journal des Débats* par le vote de l'Assemblée, nous n'en sommes pas surpris; il y a bien plus longtemps que cela encore qu'elle est vidée pour lui. Du jour où le premier

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 141.
(2) *Ibid.*, p. 147.

Digitized by Google

attentat fut commis contre les États de l'Église, le journal académicien se mit résolument du parti de la force et nia le droit. Du premier coup la question romaine lui parut vidée par le fait de la spoliation. Mais, pour les catholiques, le droit étant resté, la question demeure entière. C'est ce droit que nous demandons au Gouvernement de la France de proclamer avec nous (1). »

Le gouvernement piémontais intervenait à son tour et, ne pouvant atteindre l'*Univers*, essayait de frapper le correspondant romain du journal. Henri de Maguelonne était menacé d'expulsion, poursuivi jusque dans sa demeure, et le *Siècle* en profitait généreusement pour vilipender ce confrère en disgrâce. Il est vrai que le vaillant journaliste avait la compensation de rencontrer un défenseur tel que Louis Veuillot : « M. de Maguelonne, attestait ce dernier, est fort au courant de toute l'Italie, connaisseur exquis de la langue, des questions et des hommes. Il a vu tout le règne de Pie IX, et ses lettres vivantes et généreuses témoignent d'un courage que le *Siècle* n'avait pas du tout montré devant les Communeux. Bref, on le chasse parce qu'on le craint (2). » Cependant, l'affaire s'arrangea et, sans avoir accordé aucune concession, Maguelonne, au grand dépit du *Siècle*, put rester à son poste.

Tandis que l'*Univers* travaillait l'opinion catholique, Belcastel essayait de réunir, à l'Assemblée, une minorité compacte et résolue. Quarante-huit députés signaient avec lui, le 16 septembre, une adresse à Pie IX. Après avoir affirmé la permanence de la royauté pontificale et proclamé leur foi dans l'infaillibilité du Pape, ils y formulaient le vœu « que le gouvernement de leur pays protestât par une démonstration diplomatique persévérante contre les usurpations sacrilèges de l'Italie à l'égard du Saint-Siège (3) ». Pie IX en leur répondant le 5 octobre, exprimait

(1) *Univers* du 21 août 1871.
(2) *Ibid.*, 8 septembre 1871.
(3) *Ibid.*, 7 octobre 1871.

Digitized by Google

son espérance de voir leur bataillon s'accroître et leur désir se réaliser.

Nouvelle explosion de fureur dans la presse anticléricale! M. Guéroult s'oublie jusqu'à trouver, dans cette manifestation grave et légitime, un témoignage de « crétinisme fanatique, » et le *Temps*, flanqué des *Débats*, proclame que M. de Belcastel et ses amis « se sont mis en dehors des lois de la société moderne et même des lumières de la civilisation (1) ».

Ces colères affolées ne font d'ailleurs que mettre en relief la protestation des quarante-huit et les encouragements du Pape. Aussi les catholiques ne cesseront-ils désormais de réclamer la mise à l'ordre du jour de leurs pétitions. Louis Veuillot, toujours en avant, les stimule et déjoue en même temps les diversions tentées par M. Thiers. Au mois de novembre, dans l'espoir d'apaiser les pétitionnaires, le chef du pouvoir exécutif assure que, si Pie IX a l'intention de quitter l'Italie, l'*Orénoque*, la frégate française endormie dans le port de Civita-Vecchia, s'empressera de transporter chez nous l'auguste voyageur. « C'est la seule forme de protection que les événements ont laissée à la France envers le Pape, affirment onctueusement les officieux *Débats*. Il est honorable pour elle et pour son gouvernement que, même sous cette forme modeste, mais résolue, elle suffise aux événements en les écartant. » Louis Veuillot de répondre aussitôt : « Si c'est là tout ce que la France peut faire, M. Thiers le dit; que ce soit tout ce que M. Thiers veut faire, nous le croyons. Mais puisque par l'organe de ses représentants, la France s'en est remise « au patrio- « tisme et à la prudence » de M. Thiers sur une éventualité qui lui imposait d'autres précautions, il faut bien qu'elle se ramasse à la stature de son fondé de pouvoir. Pour ne rien dissimuler, cela ressemble fort à de l'accroupissement (2) ».

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 69.
(2) *Ibid.*, III, 6, pp. 120-121.

Digitized by Google

En même temps, l'infatigable champion de la Papauté travaillait à mettre au point *Rome pendant le Concile*. Édité dans les premiers jours de 1872, l'ouvrage obtint un succès immédiat, aussi vif et aussi étendu que *Paris pendant les deux sièges*. « Le bien que j'en espère, écrivait Louis Veuillot à l'un de ses amis, c'est qu'il empêchera pour toujours la publication ou tout au moins le crédit des relations mensongères qu'ont préparées les ennemis du Saint-Père et de la doctrine (1). »

Pour savoir si le livre atteignit ce but, il suffit d'interroger deux témoins, parmi les plus éminents : « Voici qu'au détriment de mes devoirs d'état, j'ai passé ma journée à vous lire, avouait Mgr Pie... Ces pièces rapprochées en volume sont un historique des plus vivants et des plus complets (2). » De son côté, Mgr Freppel : « Je vous remercie de m'avoir fait parvenir vos deux volumes et *encore plus* de les avoir donnés au public : car ils resteront comme l'un des documents les plus précieux, où l'historien futur de la grande assemblée devra chercher ses renseignements (3). »

Cependant, la situation se tendait de plus en plus. Thiers était entre deux feux. Enhardie par les appréhensions qu'elle sentait chez le président de la République et parmi les chefs de la majorité, l'Italie redoublait d'arrogance. Elle réclamait, avec l'appui de Berlin, la nomination d'un ambassadeur à Rome et menaçait de retirer celui qui la représentait à Paris. D'autre part, les catholiques, encouragés par de nombreuses approbations épiscopales et par les vœux du Saint-Père, exigeaient un nouveau débat.

C'est dans ces conditions qu'on arrive à la fin de février 1872. M. d'Abbadie de Barrault vient de déposer son rapport sur les pétitions. Thiers, audacieux, prend les devants. Brusquement, il nomme M. Fournier ambassadeur auprès

1) Lettre à Mgr X..., 21 janvier 1872.
2) Lettre du 17 janvier 1872.
3) Lettre du 27 janvier 1872.

Digitized by Google

du Quirinal et lui intime l'ordre de rejoindre immédiatement son poste. Cette mesure imprévue n'est pas seulement une atteinte à la souveraineté du Pape, elle constitue un défi aux revendications catholiques. Le gouvernement les rejette, avant de les entendre. Louis Veuillot traduit éloquemment l'indignation générale. Il établit comment le choix d'un tel homme, notoirement hostile à l'Église, — et qui le prouvera bientôt par des manifestations indécentes, — aggrave encore l'insolence de cette réponse à l'opinion révoltée, « dans une rencontre si solennelle pour la conscience et pour l'honneur des catholiques de France ». Il supplie du moins les catholiques de l'Assemblée de relever le gant :

« Nous osons les conjurer, s'écrie-t-il, de dédaigner une craintive prudence et de parler haut, advienne que pourra. L'honneur catholique est le grand intérêt politique de la France.

« Nos sages, ardents à ne pas combattre, répètent volontiers que Dieu est assez puissant pour se défendre lui-même. Ce n'est pas vrai. Il n'a pas plu à Dieu de se constituer ainsi. Il a pris en ce monde des conditions de vie plus humbles; il veut être défendu. Sans nous il veut être impuissant à se sauver. C'est la même chose que Dieu nous sauve et que nous sauvions Dieu. Mais Dieu est puissant pour aider (1) ».

Les « sages », hélas! ne partagent point cet avis. Des conciliabules effarés se tiennent dans les coulisses du Parlement. On consulte avec timidité M. Thiers qui, devant ces interpellateurs timorés, se montre énergique. On gagne ainsi trois semaines. Il faut néanmoins en finir. M. d'Abbadie de Barrault a préparé un ordre du jour, qui réitère la protestation catholique et que Mgr Dupanloup soutiendra en reprenant son discours de juillet.

La bataille est fixée au 22 mars. On l'attend avec une

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 181-182.

Digitized by Google

inquiétude impatiente. Les catholiques, à défaut d'une satisfaction positive et immédiate, espèrent du moins qu'une protestation solennelle délivrera la conscience publique et interrompra la prescription du droit. C'est le sentiment que traduit Louis Veuillot :

« Nous avons besoin de crier à Dieu et aux hommes que cet ambassadeur n'est pas le nôtre et qu'il ne va pas à Rome pour faire ce que nous voulons, mais au contraire, pour faire malgré nous, par fraude, une chose dont nous avons horreur, et que nous protestons contre cette trahison et cette félonie.

« Nous demandons à Dieu de susciter quelqu'un pour le dire hautement, clairement et comme il le convient, dans le sein de cette Assemblée, qui est la représentation de la souveraineté nationale. »

Mais déjà Louis Veuillot redoute une déception; car, dans ce même article, il écrit : « C'est l'opinion de beaucoup d'hommes influents dans tous les partis, qu'il faut, de façon ou d'autre, *couler* cette question de Rome (1)... »

Craintes, hélas! trop justifiées!... Laissons le rédacteur en chef de l'*Univers* raconter lui-même l'incident rapide, tragique et douloureux qui brusquement arrêta et enterra la discussion :

« Cela s'est fait d'accord, comme nous en avions peur, sans discussion, par un accord instantané entre M. Thiers et Mgr Dupanloup, député du Loiret, bénévolement institué pour la circonstance représentant des catholiques. Mgr Dupanloup se dirigeait vers la tribune pour demander, ainsi qu'il l'avait annoncé, la fixation de la discussion. M. Thiers, par hasard, entrait à ce moment-là. Il a pris le pas et, par des raisons que libellait à la même heure un rédacteur au *Journal des Débats*, nommé M. Dufeuille, il a expliqué que la discussion serait « inop« portune ». Il y a mis des formes; il a été plein de dou-

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 223-225.

Digitized by Google

ceur et de convenance; il a même laissé percer un peu de tristesse et de commisération. Il croit même qu'il croit aux droits du Pape, il se souvient d'y avoir cru, et qui plus est, il ne désespère pas d'y pouvoir croire encore. Mais la circonstance, mais l'inopportunité!...

« Mgr Dupanloup, député du Loiret, s'est trouvé sensible à cette raison d'*inopportunité*. Il a réservé les droits des pétitionnaires et les droits imprescriptibles du Pape. On a dit *très bien!* comme on avait dit *très bien!* aux paroles si honnêtes de M. Thiers, car M. Thiers a été vraiment très honnête :

La faccia sua era faccia d'uom giusto,
Tanto benigna avea di fuor la pelle...

« On causait à voix basse avec une expression dolente comme dans la chambre d'un mort. *Non trasse la coda*, la queue ne paraissait pas. Enfin, on conclut à l'ajournement indéfini, on le vote à l'écrasante majorité du bon parti. M. le général du Temple, comme M. de Belcastel, dans la séance parfaitement analogue du mois de juillet 1871, voulut protester. On lui fit le même honneur et le même sort : on ne voulut pas l'écouter, et tout fut bâclé.

« Il y a d'autres détails. Pour aujourd'hui c'est assez. Ni notre cœur n'est raffermi, ni notre main n'est sûre. Le *Journal des Débats* est satisfait de ce résultat. Pour nous, encore que Mgr Dupanloup ne soit pas évêque à l'Assemblée, mais simple représentant politique d'un département, il nous est horrible, nous l'avouons, de voir mêlé à ce déni de justice un personnage si considérable et qui siégeait, il y a deux ans, à pareil jour, dans le concile œcuménique (1). »

En montrant cette colère émue, Louis Veuillot n'était que la voix d'une grande opinion catholique, opinion

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 228-229.

Digitized by Google

cruellement déçue dans les espérances qu'un trop long ajournement avait déjà surexcitées jusqu'à l'angoisse. L'historien de l'Abbé de Solesmes ne craint pas d'affirmer qu'à la suite de ce débat, « la France catholique eut un sursaut de surprise et d'indignation de se voir trahie par ses chefs (1). » Et cette impression est confirmée par la satisfaction de la presse anticléricale; la sagesse de Mgr Dupanloup obtint l'approbation du *Siècle*.

L'*Univers*, au surplus, ne fut pas seul à tenir ce langage. Un éloquent et courageux prélat, qui n'avait point comme lui subi les entraînements de la bataille et que rien n'obligeait à se jeter dans la lice, ne prononça pas un jugement moins sévère. Mgr Mabille, évêque de Versailles, chef religieux du diocèse où se tenait l'Assemblée, crut devoir élever solennellement la voix. Il donna son avis, sous forme d'une lettre adressée le 25 mars à un député.

« L'abandon général d'une telle cause, y déclarait-il, est, selon nous, un signe épouvantable pour l'avenir. L'Église est toujours prête pour les épreuves et pour le combat. La victoire finale lui est assurée. Mais que les peuples tremblent dans la voie où leurs chefs les engagent...

« Il y a dans l'Assemblée nationale des hommes religieux, des hommes de cœur et bien convaincus. Ils auraient tous, nous n'en doutons pas, acclamé d'une voix unanime l'orateur qui, en termes convenables, mais énergiques, eût formulé une protestation en faveur des droits temporels du Saint-Père. Cette protestation, exempte de tout danger, sans rien changer aux dispositions des gouvernements de l'Europe à notre égard, aurait produit un excellent effet en France et dans le monde.

« O profondeur des desseins de la Providence! Il y a des hommes qui par leur position et leur caractère devraient être les premiers à la brèche et y entraîner tous

(1) *Dom Guéranger*, t. II, p. 402.

Digitized by Google

les bons. Ils ont du talent et de la célébrité. Ils pourraient faire beaucoup pour le triomphe des principes, mais on ne sait quelle crainte les arrête tout à coup (1). »

Un petit groupe de parlementaires essaya de protester contre cette parole si hautement et si fermement épiscopale : « Non, Monseigneur, affirmèrent-ils, la cause du Pape n'a pas été abandonnée par l'Assemblée nationale; elle ne l'a été ni dans la séance du 22 mars 1872, ni dans celle du 22 juillet 1871. Les « droits imprescrip- « tibles » du Saint-Siège ont été hautement proclamés, et l'ajournement des pétitions n'a été accepté par la Chambre qu'après les déclarations les plus catégoriques du gouvernement (2). » Le rédacteur en chef de l'*Univers*, en quelques mots, soulignait l'inanité de cette plaidoirie : « En dépit de leur protestation, résumait-il, M. Fournier est à Rome, il a porté le refus de l'Assemblée; et l'interprétation du vénérable évêque de Versailles, admise par l'Italie, sera celle de l'histoire (3). » Enfin, Louis Veuillot dénonçait une fois de plus les maladresses de l'habileté humaine : « Avec ce beau et tendre soin de nous couvrir des passions populaires, les refusants du 22 mars ont tout simplement réussi à ne pas nous défendre des calomnies stupides qui nous accusaient d'exposer la France au courroux de l'Italie, à constater le fait accompli de la spoliation du Pape et le consentement officiel de la France, à nous énerver pour la suite du combat, à nous retirer la bénédiction et la grâce qui suivent l'acte de foi.

« C'est le moyen de perdre son âme et de ne pas gagner le monde, aboutissement ordinaire des conseils de la pure sagesse humaine (4). »

La polémique, ainsi engagée, se poursuivit, ardente et

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 231-232.
(2) *Ibid.*, p. 234.
(3) *Ibid.*, p. 235.
(4) *Ibid.*, p. 237.

Digitized by Google

tenace. Dans les deux camps, les esprits étaient surchauffés et la gravité du débat aigrissait les amertumes. Les libéraux, qui ne se gênaient point pour attaquer Mgr Mabille, reprochaient à l'*Univers* d'avoir, en blâmant Mgr Dupanloup, maltraité un évêque. Mais, sur ce point, le journal avait soin de préciser son attitude et de maintenir son droit. « A la Chambre, insistait Louis Veuillot, Mgr Dupanloup n'est que le député du Loiret. » Eugène Veuillot, de son côté, distinguait : « Nous n'accusons nullement Mgr Dupanloup de trahison, c'est-à-dire d'un crime; nous l'accusons simplement de politique et, dans ce cas, pour nous, la politique conseille mal (1). »

Cette chaude bataille se compliquait encore d'incidents qui, tout étrangers qu'ils fussent au débat, mettaient aux prises les mêmes hommes et les mêmes tendances. Gratry venait de mourir. Le P. Adolphe Perraud, qui professait en Sorbonne avant d'être appelé à l'évêché d'Autun, avait consacré à son maître une leçon éloquente et passionnée, où son dévouement filial égratignait fortement les adversaires du défunt. Il leur reprochait, dans une allusion aux polémiques conciliaires, d'avoir accablé le P. Gratry « d'injures atroces... tous les jours, pendant six mois » et d'avoir jeté sur lui « du fiel et de la boue ». Louis Veuillot, que ce rappel peu charitable à la charité atteignait pour sa part, remit les choses au point : Le P. Gratry « accusait inconsidérément l'Église, il criait à des hommes qui le valaient bien : Quel besoin Dieu a-t-il de vos mensonges? On lui a démontré l'inconsistance de ses accusations. Il raillait; on a plaisanté son incompétence. Il donnait un assaut, on l'a culbuté. Voilà son histoire, cruelle, sans doute, pour lui, mais par sa faute et par son obstination (2). »

A la place de l'éminent professeur, ce fut le P. Pététot,

(1) *Univers* du 26 mars 1872.
(2) *Ibid.*, 6 mars 1872.

Digitized by Google

supérieur de l'Oratoire, qui répondit à l'*Univers*, avec un certain embarras : « Le P. Perraud, plaidait-il, a laissé dans l'ombre et atténué plusieurs choses qu'un critique aurait mises en lumière et en relief... Exige-t-on d'un fils qui parle des injures reçues par son père, de le faire avec la mesure exacte d'une critique impartiale ? » A quoi Louis Veuillot, rappelant les agressions dirigées par le célèbre oratorien contre certaines institutions et certains docteurs de l'Église, ripostait : « Le P. Perraud a poussé la colère plus loin que je ne l'ai suivi. On l'excuse sur ce point, parce qu'il défendait « son père ». Je défendais ma mère plus innocente et mes frères plus injuriés (1). »

Le rédacteur de l'*Univers*, au surplus, n'en rendait pas un hommage moins sincère aux qualités et à la soumission du P. Gratry. Mais cette discussion n'était qu'un intermède. Le grand souci du moment restait la question romaine. Louis Veuillot ne voulait pas renoncer à la lutte et, pour la troisième fois, il provoquait les catholiques à un pétitionnement obstiné.

Cependant, à Rome même, où cette campagne avait été naguère encouragée, qu'en pensait-on désormais, en face des difficultés soulevées par M. Thiers, des appréhensions manifestées par les libéraux, des polémiques ardemment poursuivies dans la presse ?

Louis Veuillot, sur ce point, n'avait pas de renseignements sûrs et précis. Des bruits seulement lui étaient parvenus, qui l'avertissaient des manœuvres temporisatrices et conciliantes entreprises autour du Vatican. Dès le mois de janvier, Maguelonne lui avait transmis les craintes un peu vagues exprimées par un prélat romain. Le rédacteur en chef de l'*Univers*, entravé en plein élan par ces timidités dont il ne voyait pas clairement l'origine, avait cru devoir les écarter. « J'ignore, répondait-il au correspondant

(1) *Univers*, 5 avril 1872.

Digitized by Google

du journal, quel « internonce », amoureux de la cuisine d'Adolphine, a pu se plaindre de moi sur ce chef en cour de Rome. Je ne connais ici qu'un nonce que j'honore beaucoup, que je vois rarement et qui ne s'applique pas à me faire goûter les sauces où ladite Adolphine nous met... A l'égard de M. Thiers, il faudrait une bulle pour me couper le sifflet. » Louis Veuillot ajoutait ce curieux détail : « Une trahison, que j'ai réprimée, m'a fait l'autre jour dîner avec M. Nigra (1). J'ai balancé à me retirer et peut-être je l'aurais dû. Me trouvant pris, je me suis tenu en homme du monde et j'ai parlé, Dieu merci, en catholique. L'ambassadeur a été fort poli et m'a beaucoup menti ; mais il m'a laissé voir combien il a peur de nous. Si l'*Univers* était ce que l'on désire, il s'en arrangerait encore mieux que « l'Internonce (2) ».

Un peu plus tard, cependant, à la veille de l'interpellation du 22 mars, Eugène Veuillot, légèrement inquiet, consultait Maguelonne : « Que pense-t-on au Vatican, lui demandait-il, de l'affaire des pétitions catholiques? Nous sommes sous le coup de deux courants d'informations qui ne vont pas du même côté (3). » Six jours après, le correspondant de l'*Univers* envoyait une réponse embarrassée et indécise : « La question, — déclarait-il, en résumant « la pensée de divers prélats confirmée par les appréciations du cardinal Berardi », — est devenue très délicate, et le conseil qu'on pourrait donner aujourd'hui n'est pas celui qu'on aurait donné il y a quelque temps. » Puis, après avoir rapporté les objections hésitantes et craintives articulées contre les solutions diverses, il terminait : « On ne conclut pas, on se contente de montrer les difficultés, et de répéter : il ne fallait pas tant tarder (4) ». Cette consultation tremblante et trou-

(1) Ambassadeur de Victor-Emmanuel.
(2) Lettre de février 1872.
(3) Lettre du 18 mars 1872.
(4) Lettre du 21 mars 1872.

Digitized by Google

blante arrivait en pleine bataille; elle était peu faite pour donner lumière et force à une troupe engagée dans la lutte et harcelée d'adversaires. Aussi Louis Veuillot préféra-t-il aller droit son chemin. Il s'en expliquait, le 8 avril, en réponse aux « informés », qui lui opposaient de récentes et mystérieuses instructions du Pape : « Le Saint-Père parle assez souvent et assez haut. Nous avons pris là, et là seulement, notre règle. Il proteste contre le prétendu fait accompli; il le déclare inique, sacrilège, funeste à la religion et à la société... Nous unissons notre protestation à celles du Saint-Père (1)... »

Deux jours après, toutefois, une nouvelle indication, conforme aux réticences diplomatiques enregistrées par Maguelonne, allait être donnée publiquement. La *Correspondance de Genève* était alors, au service du Saint-Siège, un de ces organes semi-officieux, qu'on inspire discrètement et qu'on peut désavouer. Elle inséra, dans son numéro 17, un article insinuant, qui provoqua quelque tapage et qu'on attribua plus tard au cardinal Antonelli.

Cet article essayait de tenir la balance égale entre les catholiques et ceux que la *Correspondance* appelait les politiques. Ou, plutôt, ce que le rédacteur prétendait établir entre les deux partis, c'était moins l'équilibre parfait qu'un ingénieux système de compensations. Aux catholiques il donnait raison en théorie ; mais aux politiques il accordait pratiquement l'avantage. Les premiers, sans doute, avaient droit de se plaindre : « Il est tout naturel que les catholiques croient que l'Assemblée aurait mieux fait d'engager la lutte, de faire acte de courage, malgré les difficultés de sa situation, malgré sa faiblesse, malgré son état précaire. Il croient que M. Thiers a dit assez pour mécontenter l'Italie, pas assez pour rassurer les catholiques. » Toutefois, empruntant le langage des seconds, sans l'adopter, il est vrai, mais néanmoins en le faisant valoir, la *Correspondance*

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 249.

Digitized by Google

insinuait : « Pourquoi douter de la sincérité de M. Thiers? Pourquoi prétendre qu'il a voulu tromper le Pape et les catholiques? Quel motif aurait-il de les vouloir tromper? Il a trop d'esprit, trop d'estime et de connaissance de leurs principes pour craindre d'eux quoi que ce soit. » Bref, avec les politiques, l'organe informé, sinon officieux, donnait cette conclusion moyenne : « Si M. Thiers n'a pas été habile dans l'affaire du pétitionnement catholique, du moins s'en est-il tiré honnêtement, aussi honnêtement que le permettait une série de faux pas faits auparavant. Le grand tort de M. Thiers dans sa politique étrangère, c'est de maintenir M. de Rémusat au ministère. Celui-ci... est italianissime!...

« Ainsi les efforts des conservateurs en France devraient tendre à obtenir de M. Thiers qu'il ne s'entoure que d'hommes qui, au moins, ne pactisent pas avec les ennemis les plus décidés de l'Église, qui sont naturellement et nécessairement ceux de la France (1). »

Louis Veuillot reproduisit ce document, montra qu'il en tenait compte et s'empressa d'y relever le témoignage incomplet, mais précieux, donné à l'opinion catholique. Il ne put toutefois se résoudre à en accepter le passage qui accordait à M. Thiers un éloge et une confiance dont le chef de l'État n'était pas digne : « Cet homme célèbre a de l'esprit certainement, et beaucoup, et peut-être trop, convenait-il. Qu'il en ait assez pour n'être pas italianissime, au moins par sa conduite politique envers l'Église, nous ne le pouvons accorder, et la raison en est, hélas! trop simple et trop profonde : M. Thiers n'a pas assez d'esprit pour être catholique (2). »

Il n'en est pas moins vrai que l'article de la *Correspondance de Genève* indiquait, dans l'entourage du Pape, un état de résignation. Cette mentalité était soigneusement

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 252, 255, 256.
(2) *Ibid.*, p. 257.

Digitized by Google

entretenue par les envoyés de M. Thiers et des libéraux, qui s'efforçaient, en même temps, de la pointer contre l'*Univers*. Ils estimaient que, pour eux, l'heure était venue d'obtenir du Saint-Siège un désaveu et même un blâme à l'adresse de Louis Veuillot. Ils escomptaient si bien ce résultat que, déjà, quelques-uns d'entre eux ne craignaient pas de l'annoncer. Devant une nombreuse assemblée de prêtres, à Périgueux, M. Delpit, député de la Dordogne, affirmait que, « sous peu de jours, M. Louis Veuillot recevrait une admonition sévère et qu'on lui rognerait les ongles (1) ».

Le coup de foudre éclata le 13 avril. Pie IX recevait la noblesse romaine et quelques étrangers de distinction. Il leur adressa un discours et, parlant incidemment de la France, il voulut dire un mot des divisions qui, dans ce pays, partageaient les catholiques. Plusieurs versions furent aussitôt répandues, de cette allocution. Je transcris celle que l'*Univers* adopta, comme étant la plus nette et peut-être la plus dure. Il ne voulait pas encourir le soupçon d'équivoque. Il sut, d'ailleurs, bientôt, par ses amis romains, que cette version, recueillie par la sténographie pontificale, avait été communiquée, sur l'ordre et sous le contrôle du Saint-Père, à la *Voce della Verita*, qui la publia le soir même :

« Il est un parti qui redoute trop l'influence du Pape. Ce parti doit pourtant reconnaître que sans humilité il n'y a point de parti juste. — Il y a un autre parti, opposé, lequel oublie totalement les lois de la charité; or, sans la charité, on ne peut être véritablement catholique. Donc, à celui-là je conseille l'humilité, et à celui-ci la charité; à tous je recommande l'union, la concorde et la paix, afin que réunis en phalanges serrées et puissantes, les catholiques continuent de combattre en France l'incrédulité.

(1) Lettre de M. l'abbé de Lafarge, curé-doyen de Montagrier (Dordogne), à Louis Veuillot.

Digitized by Google

l'impiété, le désir des gains injustes, qui tenteraient de faire de nouveaux ravages, au grand dommage de la justice et de la vérité (1). »

Ce texte, on le voit, contient deux parties distinctes ; il atteint également les deux fractions catholiques opposées : les libéraux, que leur opposition au Concile et leur faiblesse dans la défense du pouvoir pontifical accusent évidemment de réaction contre l'influence du Pape ; — et les intransigeants ou ultramontains, que leurs adversaires ont eu dès longtemps la charité de flétrir comme ennemis de la charité.

Néanmoins, l'allocution de Pie IX, hâtivement transmise et adroitement commentée par le télégraphe, fut aussitôt tournée contre le seul parti ultramontain et, dans ce parti, contre le seul *Univers*. Pour maint libéral, oublieux du blâme infligé à son école, ce fameux discours se résume encore aujourd'hui dans la condamnation de Louis Veuillot.

Celui-ci, qui n'était point nommé, aurait pu commettre un pareil abus contre ses adversaires. Il n'y songea pas un instant. Il eut, selon la juste expression de l'historien de Dom Guéranger, « la rare et grande sagesse de s'avouer touché ». Il fit plus encore. Il ne voulut pas même avoir l'air de chercher, dans la réprimande adressée aux libéraux, une compensation au coup qui le frappait. Laissant à leur conscience le soin d'accepter le reproche et d'avouer la faute, il se renferma strictement dans sa soumission personnelle.

« La parole du Saint-Père écrivit-il simplement, inflige un blâme inattendu à l'opinion que nous représentons, et nous ne pouvons nous dissimuler que ce blâme sera considéré comme tombant exclusivement sur nous. La même parole blâme aussi nos adversaires, mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper en ce moment. Nos adversaires

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 266.

Digitized by Google

feront ce qu'ils jugeront à propos. Notre affaire, à nous, est d'obéir, et de chercher par quel moyen nous pourrons, pour notre part, procurer l'accord qui nous est également recommandé. Nous ferons notre possible. Nous aurons bientôt vu si nous pouvons réussir. Dès à présent, il suffit de dire que nous ne nous prendrons point pour seuls juges de nos efforts, et que même, nous considérerons pour rien notre propre jugement.

« Nous sommes des enfants d'obéissance; notre principale et unique affaire est d'obéir. Si donc le juge estime que notre œuvre ne peut plus recevoir de nous le caractère que réclame l'intérêt de l'Église, elle sera terminée et nous disparaîtrons (1). »

D'aucuns trouvèrent que cette admirable et complète soumission s'exprimait avec une concision trop sèche. C'était un peu le sentiment de Louis Veuillot lui-même. Il s'était volontairement condamné à cette brièveté grave. « Quant à étaler l'amour, confiait-il au P. Cros, je l'avais bien aussi dans le cœur, et le flot s'était répandu sur mon manuscrit. J'ai effacé cette trace, par crainte de l'emphase. Si Isaac avait pris soin d'écrire dans les journaux qu'il aimait tout de même son père, il me semble qu'Abraham en eût été affligé (2). »

L'humilité obéissante, que le rédacteur en chef de l'*Univers* affirmait publiquement, n'était pas une façade: elle traduisait le fond de son âme. Dans la note à laquelle j'ai déjà emprunté une précieuse attestation, M. Lapeyre témoigne que le fameux mot sur la « bénédiction qui entre en cassant les vitres », avant d'être inséré dans plusieurs lettres, vint aux lèvres de Louis Veuillot dès le premier instant.

Ces lettres, où Louis Veuillot s'épancha dans cette heure douloureuse, forment tout un dossier. Plusieurs ont été

(1) *Mélanges*, III, 6, 259-260.
(2) *Correspondance*, I, p. 428.

Digitized by Google

publiées, beaucoup sont encore inédites. Avec les variantes que la richesse de sa plume apportait sans peine à l'expression de la même pensée, elles rendent toutes le même son de tristesse et d'obéissance. Il me suffira d'en citer deux passages, empruntés à l'inédit. Le 25 avril, Louis Veuillot écrit à Mme Bacon : « Je souffre surtout de l'abondance des consolateurs, parce que je ne peux répondre à tous; mais les consolations sont très douces et très fortifiantes, sans compter que le bon Dieu lui-même s'y met très bien. J'ai étalé l'obéissance préventive, parce que c'est le fond de mon cœur, de ma pensée et de ma politique; l'accent a été affligé parce que l'affliction ne manquait pas; la plainte et l'explication ont été brèves, parce qu'un peu plus je me plaignais et je m'expliquais trop. Tout cela qui était droit, grâce à Dieu, s'est trouvé adroit, et j'ai passé héros dans le moment que je battais en retraite. Ainsi mon plus beau fait d'armes est de m'être sauvé. Ces tactiques sans conseil qui se trouvent si profondes et qui réussissent si parfaitement font bien voir que le bon Dieu aime l'obéissance et qu'il est avec les obéissants. » Toutefois, Louis Veuillot ne dissimule point à son amie que « le premier moment a été bien dur et rempli de terribles appréhensions. Je me trouvais dans un cercle d'impossibilités ». Mais il s'est promptement ressaisi. « L'art de faire de grandes enjambées, est de se mettre à genoux. Je me suis souvenu que le Pape fait toujours la volonté de Dieu, même quand il la fait comme Dieu, à ce qu'il nous semble, ne le voudrait pas; et là-dessus j'ai retrouvé ma tête (1). »

A Mgr Laurent, évêque *in partibus* de Chersonèse, Louis Veuillot confiait en même temps ses intentions : « Sans espérer beaucoup un accord avec les libéraux, j'y mettrai du mien tout ce que peut désirer le Saint-Père. Je leur offrirai la paix, mais j'ai peur que ce ne soit pas là ce

(1) Lettre du 25 avril 1872.

Digitized by Google

qu'ils veulent. Je les crois beaucoup plus irrités de la doctrine que de la manière dont je la défends.

« Ceux qui aspirent à un 89 de l'Église y aspireront toujours. Là sera la difficulté. Mais Notre-Seigneur, en ordonnant à Pierre de remettre son épée au fourreau, ne lui a pas commandé de la livrer à Malchus; et tel n'est pas non plus le conseil que j'ai reçu. Malheureusement, encore que Notre-Seigneur ait guéri son oreille coupée, Malchus entend mal de cette oreille-là; elle est restée très dure. Enfin, nous verrons. »

Louis Veuillot, dans la même lettre, affirme d'ailleurs qu'il ne se sent pas troublé, sur le point des violences dans la polémique : « Malgré l'immensité des clameurs, j'ai toujours eu à ce sujet la conscience si tranquille que je ne crois pas m'être confessé dix fois en toute ma vie à propos d'un article de journal, et je ne crois pas avoir eu à m'accuser jamais d'un mensonge imprimé (1). »

Dans cette épreuve, ainsi qu'à tout autre moment, la correspondance de Louis Veuillot n'était que le reflet de sa conversation. L'abbé Gaillard, curé d'Arvert, au diocèse de la Rochelle, eut le bonheur de l'entretenir après le discours pontifical. Le rédacteur en chef de l'*Univers* en parla devant lui « avec un tel accent de douceur et d'humilité, que j'éprouvais, confessait plus tard le visiteur, comme une honte intérieure d'être moins pieux et moins parfait, moi, prêtre catholique (2) ». En somme, ainsi que l'a certifié le panégyriste de Louis Veuillot, Mgr Hazera, « son âme fut toujours humble de cette humilité qui fait les saints ».

Ce qui n'est pas moins émouvant que la correspondance de Louis Veuillot, c'est le multiple et concordant témoignage qui lui est rendu par ses correspondants. Lettres d'amis connus et inconnus, de princes de l'Église et de membres du Parlement, de prêtres et de laïcs, c'est

(1) Lettre du 26 avril 1872.
(2) *Hommages*, p. 236.

Digitized by Google

une admirable manifestation de confiance et de soumission, qui prouve à la fois quelle famille avait su constituer l'*Univers* et de quelle conscience il avait su l'armer. « Grâce à ces lettres, attestait fièrement Louis Veuillot dans le journal du 7 mai, grâce à ces lettres dont la forme mâle et la pensée supérieure, si elles étaient publiées, révéleraient un groupe d'esprits qui sont peut-être tout ce qui reste encore de l'ancienne France, et tout ce qui existe aujourd'hui de la France future, nous avons pu, ces jours-ci, écrire au Saint-Père que nous formions un parti d'obéissants (1). »

Là encore, on voudrait puiser à pleines mains; là encore, il faut se borner. Je cite, presque au hasard. Voici l'évêque de Tulle, l'ardent M^gr^ Berteaud, qui tend les bras à son « bien-aimé et noble Louis... Venez vite, lui crie-t-il, j'ai besoin de mêler mon âme à la vôtre. Vous resterez sur le rempart que vous défendez si intrépidement. Qu'il vous faille laisser un genre d'armes, le génie des luttes illustres ne vous aura pas déserté pour cela (2) ». Le P. Picard, futur supérieur général de l'Assomption : « Votre rôle est superbe, car vous pouvez faire un bien immense en vous montrant simplement ce que vous êtes, un vrai fils de l'Église, un véritable chrétien. Charette est venu me féliciter de l'attitude que vous avez prise, vous voyez qu'on vous met un peu à notre compte (3). » L'évêque de Saint-Jean de Maurienne : « Dans quelque temps, l'on connaîtra mieux à Rome le véritable état des choses de France, et alors ce qui semblerait devoir vous être nuisible sera le moyen dont la Providence divine se sera servie pour fortifier l'œuvre dont vous vous occupez avec un si admirable dévouement pour la défense de l'Église de Jésus-Christ et des principes qui sont la base

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 276.
(2) Lettre d'avril 1872.
(3) Lettre du 19 avril 1872.

Digitized by Google

de l'ordre social (1). » L'abbé Guillibert, futur évêque de Fréjus : « Vous nous avez habitués aux victoires de votre vigoureuse éloquence; vous nous émotionnez, en ce moment, par une victoire encore plus belle. Elle achèvera de mettre vos adversaires à vos pieds. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (2). » Belcastel, avec l'éloquence brève et forte de ses discours : « Le Juge a parlé dans la forme et à l'heure qu'il a pensé les plus opportunes. Que le nom de Jésus-Christ et la parole de son Vicaire soient bénis (3) »! Eugène Forstall, conservateur des eaux et forêts, avec une émotion affectueuse et chrétienne que l'on retrouve dans la plupart de ses lettres : « J'aurais volontiers pleuré en lisant la parole d'improbation que nous adresse le Saint-Père dans son allocution du 13 avril et j'ai pleuré tout à fait en lisant votre prompte et généreuse soumission (4). »

Oui, c'est bien un parti d'obéissants que celui dont chaque membre apporte tour à tour des affirmations comme celles-ci : « En vous, Monsieur, nous sommes blâmés... Comme vous, nous obéirons aux conseils de Celui que nous regarderons toujours comme notre Père et notre Juge (5). — Je suis presque joyeux, la soumission étant toujours douce au chrétien, même lorsque l'avertissement est rude. Votre petit mot d'aujourd'hui m'a réconforté (6). — Prenons-le ainsi, humblement, comme vous le faites, cher et digne Monsieur; *melius est hic corripi quam in futuro* (7). — Je me sens poussé de vous dire l'admiration, le respect et la sympathie que m'ont inspirés votre attitude... Qu'on est heureux d'être les fils de l'obéissance (8)!

(1) Lettre du 18 avril 1872.
(2) Lettre du 18 avril 1872.
(3) Lettre du 20 avril 1872.
(4) Lettre du 17 avril 1872.
(5) Comte Albert d'Olivier, 18 avril.
(6) E. Beuchet, entrepreneur, 17 avril.
(7) B. Polidoro, de Strasbourg, 22 avril.
(8) Abbé Mangot, 22 avril.

Digitized by Google

— Notre zèle a dû se tromper quelquefois; notre obéissance est infaillible et invincible (1) ».

Aux félicitations, quelques amis ajoutent des conseils inspirés du même cœur et en parfaite concordance avec la pensée de Louis Veuillot. « Le bon Dieu vous appelle à réparer le grand scandale de Montalembert, écrit le P. Ramière, le célèbre Jésuite. Il avait rendu, lui aussi, de grands services à l'Église; mais il avait cru que les services lui donnaient le droit d'indiquer à l'Église la voie où elle devait marcher; et, quand elle a refusé de suivre cette voie, sa soumission a fait place à l'aigreur. Bien plus réellement soumis, dans le temps même où l'on vous accusait de faire la loi, vous montrerez par l'humilité avec laquelle vous recevrez le coup si inattendu qui vous frappe, jusqu'où peut aller l'abnégation des vrais serviteurs de Jésus-Christ et de son Église (2). » De son côté, Mgr de Ségur insiste : « Il faudrait bien faire ressortir aux yeux du public que la *charité* recommandée par le Saint-Père ne peut pas regarder la doctrine et les principes. Or, c'est là l'important, c'est l'unique nécessaire (3). » La doctrine, en effet, Louis Veuillot l'a toujours pleinement et purement défendue, et c'est elle qui le soutient dans l'épreuve : « La vérité seule, écrit le P. Gay, directeur du collège de La Seyne, peut donner cette humilité et remettre si facilement dans la voie de la charité (4). »

Beaucoup de correspondants parlent au nom de toute une collectivité. C'est, de toutes parts, un concours d'affectueux éloges et de respects ardents. Paul Lapeyre, en voyage dans le sud-ouest, en recueillera et en exprimera un peu plus tard la touchante manifestation : « Quel admirable concert de sympathie, de louanges et de chaleureuses adhésions! L'*Univers* est partout plus en hon-

(1) P. Sempé, de Lourdes, 20 avril.
(2) Lettre du 17 avril.
(3) Lettre du 17 avril.
(4) Lettre du 30 avril.

Digitized by Google

neur que jamais. Notre obéissance écrase les libéraux rebelles. C'est, je crois, le résultat que le bon Dieu voulait obtenir (1). »

Sur un point, toutefois, les amis de Louis Veuillot ne sont pas d'accord avec lui ou, du moins, avec son premier mouvement. Le rédacteur en chef de l'*Univers* a laissé entrevoir une velléité de retraite. On le presse de rester sur la brèche et on lui démontre qu'un tel renoncement dépasserait de beaucoup les désirs et même les expressions du Pape : « Je vous conjure, lui écrit l'évêque de Beauvais, de ne pas vous laisser abattre, de ne point abandonner la lutte, quand de tous côtés la sainte Église est attaquée (2). — Je viens, appuie Mgr Laurent, je viens avec tant de vrais catholiques, vous prier et vous conjurer, pour l'amour de notre Mère, la sainte Église, de rejeter la pensée d'abandonner le champ de bataille (3). — Mes confrères, insiste Dom Gardereau, de Solesmes, ont été touchés de votre édifiante soumission, qui d'ailleurs n'étonnera personne; mais ils auraient autant aimé que vous n'eussiez pas laissé entrevoir la possibilité, bien qu'hypothétique, de suspendre votre publication (4). »

Restez, poursuivez le combat, s'écriaient les plus chers et les plus vaillants amis du grand écrivain! Et c'était bien aussi, Louis Veuillot le sut promptement et sûrement, le souhait, la volonté de Pie IX. Le Pape n'avait jamais eu l'intention d'écarter ce valeureux soldat du champ de bataille.

Pourquoi donc, et dans quelles conditions, le Saint-Père avait-il prononcé, contre son fidèle et courageux champion, cette rude et soudaine parole? Il ne s'agit pas ici d'épiloguer à distance. On trahirait la mémoire du

(1) Lettre du 21 mai.
(2) Lettre du 20 avril.
(3) Lettre du 21 avril.
(4) Lettre du 22 avril.

Digitized by Google

maître, à vouloir amortir après coup la remontrance devant laquelle il s'inclina sans discuter. Cependant, c'est le rôle et le devoir de l'historien de mettre au jour les documents que l'acteur laissa dans l'ombre et de juger les faits à la lumière des événements qui les suivirent et qui se chargèrent de les éclairer.

Louis Veuillot possédait au Vatican des amis attentifs et sûrs qui s'empressèrent de se renseigner et de le renseigner. Un de ceux qui, par ses relations et par sa clairvoyance, étaient le mieux en mesure de discerner et d'apprécier sainement les choses, le P. Freyd, supérieur du Séminaire français, mandait au rédacteur en chef de l'*Univers*, à la date du 4 mai : « La venue à Rome de M. de Belcastel (qui est descendu au séminaire) avait excessivement intrigué les libéraux. Ce cher député (je le sais positivement), qui n'est arrivé que comme simple pèlerin, désireux uniquement de recevoir la bénédiction apostolique, on le croyait chargé d'une mission particulière, défavorable aux libéraux. Ceux-ci résolurent donc d'envoyer, vous le savez, deux ou trois des leurs. Avant eux et en même temps qu'eux (si je ne me trompe) M. d'Harcourt avait déjà reçu ordre de défendre M. Thiers. Tout ce monde avait à faire comprendre au Saint-Père la position difficile du gouvernement et l'impuissance où se trouve celui-ci de pouvoir faire en faveur du Saint-Siège autre chose que ce qui a été fait. On tomba à plates coutures sur les pétitions *comme imprudentes*, sur les journaux, sur l'*Univers*, boute-en-train de tout ce mouvement irréfléchi. Bref, on fit jouer tout à la fois tous les ressorts que connaît le jansénisme d'aujourd'hui. On sut gagner les cardinaux Antonelli et Berardi, etc., etc. Et le pauvre Saint-Père, qui n'est infaillible que dans les questions de foi et de mœurs, a entendu de si belles leçons, enseignées par des maîtres si habiles et si doux que, finalement, il a cru devoir parler, d'autant plus qu'on lui faisait accroire que l'*Univers* se faisait passer ou passait pour être son

Digitized by Google

organe. » Le P. Freyd ajoutait ce détail, d'où il appert au moins que, sur la tactique employée dans la séance du 22 mars, les libéraux avaient tort de se donner comme fidèles interprètes de la pensée pontificale : « Ce qui est *certain,* c'est que le Saint-Père n'a nullement indiqué aux libéraux de l'Assemblée nationale la conduite qu'ils y ont tenue. Je sais que Mgr d'Orléans s'est vanté d'avoir reçu des ordres du Vatican. Le Saint-Père lui-même m'a dit : « On m'a écrit deux lettres à ce sujet, je n'y ai point répondu (1). »

Quant aux personnalités parlementaires et libérales, expédiées au Vatican, deux surtout étaient désignées : M. de Corcelles, qui bientôt devait revenir à Rome comme ambassadeur auprès du Saint-Siège, et le comte Werner de Mérode. Dans une courte note, dictée à son secrétaire en 1876, Louis Veuillot les nomme encore. En 1872, tout le monde était convaincu de la réalité et de l'efficacité de leur mission. Mgr Nardi, l'un des prélats du Vatican les plus attachés à l'*Univers,* l'affirmait sans réserve.

M. de Corcelles, il est vrai, se défendit plus tard, auprès d'Henri de Maguelonne, d'avoir desservi Louis Veuillot, et Pie IX, dans un entretien avec le P. Freyd, assura que le futur ambassadeur ne lui avait rien dit contre le journal.

Il paraît probable, au surplus, que l'intrigue ne s'attaqua point directement à l'*Univers.* Mais tout le mouvement politique, — et le jeu de M. Thiers et celui des libéraux, qui avaient partie liée avec le chef du pouvoir, — attestent à l'évidence que, par une voie détournée et d'autant plus sûre, on irrita et l'on prévint Pie IX contre la ligne adoptée par Louis Veuillot. Le comte d'Harcourt, ambassadeur officiel, Corcelles et Mérode, ambassadeurs officieux, se trouvaient d'accord pour estimer qu'on avait tort de suspecter et d'attaquer M. Thiers; en entravant

(1) Lettre du 1 mai 1872.

Digitized by Google

ainsi son action, bien intentionnée, croyaient-ils, on compromettait plus qu'on ne servait la cause pontificale.

Que cette campagne eût influencé le Vatican, l'article de la *Correspondance de Genève* en était la preuve. Et c'est là ce que Mgr Nardi distinguait clairement : « On attend beaucoup de M. Thiers (qui est le premier auteur de tout cela) et de l'Assemblée; on croit qu'il y a plus de libéraux catholiques que de catholiques purs et simples; qu'il faut compter avec eux; que votre sacrifice sera *utile!* On ne dit pas cela, mais on le pense, je crois (1). » Et le clairvoyant prélat répétait encore, un mois plus tard : « On a confiance, à ce qu'il paraît, en M. Thiers; elle sera justifiée comme celle qu'on avait, il y a un an, dans la Prusse (2) ».

Que ces espérances, attachées au président de la République et que, d'ailleurs, un prochain avenir allait décevoir, eussent déterminé quelque mauvaise humeur à l'encontre du parti qui harcelait M. Thiers et que ce mécontentement pût provoquer, de la part de Pie IX, un blâme aux adversaires permanents du chef de l'État et de ses alliés libéraux, c'était logique. A distance, on le comprend davantage et, sans discuter ni atténuer le discours du 13 avril, on s'explique mieux l'évolution d'idées, d'influences et d'impressions dont il fut le terme.

Mais, que Pie IX, en infligeant cette réprimande générale à tout un parti, eût voulu frapper exclusivement et personnellement Louis Veuillot, comme l'insinuèrent avec empressement les « charitables » et comme le scrupule excessif du principal intéressé le laissa entendre; que Pie IX eût nourri l'intention de contrister et de désarmer son intrépide défenseur, — une telle conclusion est de tous points inexacte.

Encore un coup, le rédacteur en chef de l'*Univers* en reçut, tout de suite et plus tard, l'authentique et réconfortante certitude.

(1) Lettre du 8 mai 1872.
(2) Lettre du 12 juin 1872.

Digitized by Google

Nous retrouverons plus loin les attestations qui, dans la suite, achevèrent de panser la blessure. Indiquons seulement ici les témoignages immédiats.

Dès le premier jour, Maguelonne avait senti que Louis Veuillot poussait trop loin le scrupule et l'humilité en personnalisant le blâme. Un entretien avec le cardinal Berardi, saisi au retour d'une audience pontificale, confirmait en lui cette première impression : « Le cardinal, écrivait-il à Louis Veuillot, m'a répété que le Pape n'avait pas entendu parler de vous et de l'*Univers*, mais d'un parti et que vous n'êtes pas un parti. « Vous avez eu tort », c'est le Pape qui parle, de prendre les paroles dites comme allant à votre adresse... *Era un confessarsi colpevole* (c'était vous reconnaître coupable) et le Pape ne l'aurait pas voulu (1). » Entraîné par sa chaude affection pour Louis Veuillot, le cardinal avait peut-être, à son tour, exagéré les regrets de Pie IX. Car, si le rédacteur en chef de l'*Univers* n'était pas visé seul, il ne paraît pas douteux qu'il ne fût compris dans la réprimande. Mais, je le répète, il en outrait singulièrement la portée, ce dont Mgr Mercurelli, l'un des familiers du Saint-Père, le reprenait amicalement : « Non, mandait-il à Élise Veuillot, le Saint-Père n'a jamais voulu blâmer l'opinion ou la doctrine que les catholiques non libéraux, et l'*Univers* à leur tête, ont hautement professée... Que M. Veuillot tienne pour certain que, dans la pensée du Pape, ne sont diminuées ni l'estime ni la bienveillance que le Saint-Père lui a toujours manifestées, et qu'il continue à combattre pour la vérité (2). » En même temps, Louis Veuillot recevait, de Mgr Gaume, communication d'une lettre envoyée de Rome, au sortir du Vatican : « Si vous entendez dire, y lisait-on, que le Saint-Père a condamné l'*Univers*, ne le croyez pas. J'ai entendu de sa bouche qu'il aime l'*Uni-*

(1) Lettre du 25 avril 1872.
(2) Lettre du 21 avril 1872.

Digitized by Google

vers, approuve son zèle et ses doctrines (1). » Enfin Mgr Nocella, secrétaire du Pape pour les lettres latines, rencontrant le P. Freyd, le chargeait de ce message : « Vous pouvez écrire à M. Veuillot que, loin d'avoir perdu notre estime, il y est monté auprès de *nous tous, e siamo molti*, depuis surtout les admirables paroles qu'il a publiées dans son journal, en réponse au discours du Saint-Père (2). »

Ces témoignages d'affection, que je pourrais facilement multiplier, Pie IX ne négligeait aucune occasion de les transmettre à son bon serviteur. Aux premiers jours de mai, recevant Mlle de Mauroy qui lui parlait avec sympathie de Louis Veuillot : « Louis Veuillot, répondait-il, est mon ami. » Et ce n'était point sur le même ton, loin de là, qu'il traitait les ennemis du journal. « Quant à ceux qui ont voulu voir dans les paroles du Saint-Père un blâme de la ligne de conduite ou des doctrines de l'*Univers*, écrivait un peu plus tard à un ami Mgr Mermillod, le Saint-Père m'a dit : *Questi sono piu forbi que cattolici* (3). »

Ils avaient bien mérité ce jugement vigoureux, par leur obstination hypocrite à refuser leur part de l'avertissement pontifical. Un des principaux rédacteurs du *Français* colportait cette explication, que le P. Picard transmettait à Mlle Veuillot : « Ce n'est pas à nous que s'adresse la parole du Pape, c'est aux partis exagérés, Michaud, Hyacinthe (4), etc... Pour nous, il n'y a que des éloges, nous sommes le parti modéré » (5). Seule, existait, aux yeux des libéraux, la remontrance adressée à leurs adversaires. Vingt ans plus tard, aveugle aux rectifications du temps, l'historien de Mgr Maret notera encore, avec sérénité, que « les catholiques amis de la paix dans la justice et dans la charité... avaient éprouvé une grande joie de la harangue

(1) Lettre du 23 avril 1872.
(2) Lettre du 26 avril 1872.
(3) Lettre de M. de Ferussac à Louis Veuillot, 25 juillet 1872.
(4) Hyacinthe Loyson. Michaud était aussi un prêtre apostat.
(5) Lettre d'Élise Veuillot à Mgr Mercurelli, 17 avril 1872.

Digitized by Google

pontificale et de la *leçon* qu'elle renfermait ». Et il rapporte, en l'appuyant, ce charitable vœu de son héros : « Il serait utile que l'*Univers* disparût (1) ». C'était, en 1872, la façon dont les modérés et les conciliants répondaient au pacifique appel de Pie IX.

On voit que, si le Saint-Père avait rêvé d'établir la concorde entre les deux partis, les libéraux se chargeaient de maintenir la guerre. On vous *piétine,* écrivait d'Orléans à Louis Veuillot Gabriel de Chaulnes; et le *Journal du Mans* soulignait la contradiction significative entre les deux attitudes : « Au lieu de s'avouer coupables et de se montrer touchés par le repentir, ils (les libéraux) ne trouvent rien de mieux que de jeter la pierre, avec un air non dissimulé de contentement et de satisfaction, à ces vrais enfants de l'Église qui s'humilient sous le coup qui les frappe, sans le retourner contre ceux qu'il atteint également. »

Ces observations justifiées ne touchaient nullement le parti que Pie IX avait accusé d'orgueil et de défiance à l'égard du Saint-Siège. Il demeurait opiniâtrement fidèle à la tactique adoptée dès le premier jour. « Il résulte du dernier discours prononcé par le Saint-Père, avait résumé une agence à leur dévotion, que M. Louis Veuillot, l'abbé d'Alzon et l'évêque de Versailles ont été profondément désagréables à la Cour romaine, en accusant ainsi qu'ils l'ont fait les députés catholiques d'avoir déserté la cause pontificale. Les paroles de l'auguste pontife paraissent avoir ralenti le zèle de M. Louis Veuillot (2). »

Cette notule discrète et enfiellée non seulement péchait par omission, mais renfermait une inexactitude et un abus. L'évêque de Versailles avait si peu déplu au Souverain Pontife, en effet, que celui-ci se préparait à lui adresser des

(1) *Vie de Mgr Maret,* par l'abbé Bazin, III, 272.

(2) Cette coupure est accompagnée de la mention suivante, écrite de la main d'Eugène Veuillot : « *Union de l'Ouest*, Angers. Note envoyée à plusieurs journaux par une agence parisienne. »

Digitized by Google

éloges et, quant au « zèle ralenti » du rédacteur en chef de l'*Univers*, c'était là précisément un exemple de modération que ses adversaires avaient le tort de ne pas imiter.

Ce silence, au surplus, Louis Veuillot, sans démentir ni atténuer sa soumission, devait bientôt le rompre : il se sentait pressé, tout ensemble, et par l'exploitation dont le discours du Pape était l'objet en France et par les explications qu'on lui transmettait de Rome. Il profita donc d'une agression plus vive et plus ridicule du *Journal des Débats*, pour libérer son âme, — pour la libérer, dis-je, non des récriminations qu'un esprit moins large eût mal contenues, mais des protestations d'amour et d'obéissance que son cœur ne pouvait plus retenir.

C'est alors, en effet, qu'il rédigea, sur la soumission au Pape, la page célèbre qu'on a souvent admirée, mais qui prend tout son mérite et toute sa valeur des circonstances douloureuses où elle fut écrite. Donc, le 26 avril, il déclarait:

« Le Saint-Siège étant la seule autorité parfaitement et de tout point légitime qui existe aujourd'hui sur la terre, la seule qui ne veuille et ne puisse enseigner l'erreur et commander le péché, est aussi la seule à qui toute obéissance soit pleinement due, la seule qui assure l'obéissance contre toute inquiétude, tout faux pas et tout regret. Obéissance préventive, obéissance passive, obéissance active. Envers le Saint-Siège, là où l'obéissance religieuse n'est pas exigée, l'obéissance politique est encore ce qu'il y a de plus sage. En dehors des points où il ne peut ni être trompé ni se tromper, le Pape, chef et père de la société chrétienne, est le mortel qui a toujours le plus de chances de n'être pas abusé par les considérations, les passions et les faiblesses humaines. Plus qu'aucun autre et bien au-dessus de tout autre, il discerne, il voit, il dit le vrai. Religieusement et politiquement, nous avons toujours tenu cette doctrine; il n'existe et ne peut exister aucune raison ni religieuse, ni politique, ni personnelle, qui nous en sépare jamais...

Digitized by Google

« Pour rentrer dans la politique, nous sommes donc, là comme ailleurs, d'accord avec le Saint-Siège; et sans nous soustraire à la loi de notre pays tant qu'il ne voudra pas se séparer et nous séparer de la loi de l'Église, nous aurons toujours plus de préférence pour la forme de gouvernement que le Saint-Siège préférera. Nous ajoutons avec une conviction profonde, ou plutôt avec une entière certitude, que la France ne pourra se donner une Constitution supportable et durable, qu'après qu'elle se sera, comme nous, mise d'accord avec le Saint-Siège. Jusque-là, empire, monarchie, république, rien ne sera sacré, rien ne sera solide, rien ne sera autre chose qu'un instrument de destruction et de mort (1). »

Ayant ainsi confirmé sa fidélité persévérante au Pontife romain, Louis Veuillot avait bien le droit de se tourner vers ses ennemis impitoyables et hypocrites et de leur demander comment, pour leur compte, ils entendaient profiter de la réprimande dont ils avaient reçu la moitié. « Jusqu'à présent, remarquait-il, ils ne se sont occupés que de la partie du blâme qui pèse sur nous, paraissant oublier que le blâme est double, et qu'il y a quelque chose aussi pour eux. » Et le rédacteur en chef de l'*Univers*, après avoir rappelé les paroles pontificales et réitéré l'expression de son obéissance et de son ferme propos, concluait carrément : « Nous prions donc les catholiques qui ont manqué d'humilité, c'est-à-dire le *Correspondant*, le *Français* et la *Gazette de France*, de nous faire savoir bien nettement s'ils en sont aussi repentants que nous voulons l'être d'avoir manqué à la charité, et s'ils sont aussi résolus de s'en corriger (2). »

Cette sommation si justifiée, si courtoise et si loyale frappa d'ahurissement les journaux qu'elle atteignait. Ils s'étaient si bien habitués à soutenir que le discours pontifical visait le seul Louis Veuillot, qu'ils avaient fini par

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 262-264.
(2) *Ibid.*, pp. 265 et 267.

Digitized by Google

le croire. Aussi s'indignèrent-ils avec stupéfaction contre ce publicain, solennellement repris, qui se permettait d'interroger les pharisiens sans reproche. Le *Français,* pour sa part, esquiva la réponse avec une hauteur scandalisée. Il se demandait « si, en jetant le doute sur sa foi, sa soumission à l'Église, son dévouement dans la défense des intérêts religieux, de pareilles questions, ainsi posées, ne constituent pas précisément un manquement manifeste à ces devoirs de charité que le Saint-Père rappelait avec tant de force (1) ». La *Gazette* entra dans plus de détails, mais surtout pour épiloguer sur la séance du 22 mars et pour affirmer que, dans l'occurrence, elle avait, sûrement renseignée de Rome, exprimé l'opinion du Vatican.

Ces prétentions de la feuille gallicane à un caractère officieux furent promptement réduites au silence par le rédacteur en chef de l'*Univers*. Il en profita pour préciser comment un journal catholique doit obéir à Rome.

« Il faut servir Rome, la Rome des principes éternels comme elle veut être servie, c'est-à-dire en adoptant ses principes selon son infaillible interprétation. Par là, l'unité de la foi s'établira sur la terre, l'ordre recomposera la république chrétienne, et l'on pourra voir le règne véritable de la liberté, de l'égalité et de la fraternité...

« Mais cette Rome publie sans cesse à haute voix ses principes, toujours les mêmes. Elle est au-dessus des petites choses tumultueuses qu'on appelle les événements. Elle est le grand navire qui se dirige à travers une perpétuelle tempête et qui ne livre rien aux sirènes, ni aux flots. Elle ne chuchote pas sa parole dans un pli plus ou moins subreptice à l'adresse de tel ou tel journal. Au milieu d'une lumière que l'orage ne peut éteindre, elle parle avec un éclat que nul tonnerre ne peut couvrir. Tout le monde voit, même ceux qui s'aveuglent; tout le monde entend, même ceux qui veulent se rendre sourds.

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 270.

Digitized by Google

« Une Rome de petits calculs et de petits moyens, où l'on ne verrait plus le Pape, une Rome secrète qui n'aurait plus même la taille de ces aventuriers éphémères qu'on appelle des conquérants et des consuls, et qui s'appliquerait à gouverner sous enveloppe le genre humain, c'est une imagination des gens embarrassés, qui n'auront jamais la fortune de se faire croire pendant un jour. On ne peut servir cette Rome ni comme elle veut être servie, ni autrement, par la raison qu'elle n'existe pas (1). »

Cette page, à laquelle Mgr Mermillod répondait par un cri d'admiration, devait clore, à peu près, la controverse publique sur cet incident, qui bientôt allait s'apaiser sans atteindre ni le prestige ni l'autorité de l'*Univers*. Il ajouterait, au contraire, autour du front de Louis Veuillot, à l'auréole du génie et de la vaillance chrétienne, celle de l'obéissance et de l'humilité poussées jusqu'au sacrifice.

Mais, à Rome même, l'affaire avait un épilogue, et de nature très différente.

Dès le début, Louis Veuillot, malgré de nombreux avis contraires, avait résolu de ne tenter aucune démarche auprès du Pape. « Je n'ai envoyé personne, expliquait-il à Mgr Berteaud, je n'ai pas écrit une parole, ne voulant point provoquer de réponse. Ce qui m'eût été répondu pour atténuer, aurait naturellement aggravé, à cause des commentaires. Le Saint-Père m'écrirait la lettre la plus consolante que je ne la publierais pas, à moins d'un ordre réitéré (2). » Il adressait la même réponse à ses amis lyonnais, Dugas et Le Mire, qui, partant pour Rome, essayaient de l'entraîner : « Vous ne me verrez point à Rome, et je ne vous donne point de commission (3). »

De Rome, cependant, Mgr Nardi insistait avec feu pour

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 278-9.
(2) Lettre inédite, 22 avril 1872.
(3) Lettre inédite, 24 avril 1872.

Digitized by Google

que Louis Veuillot fît quelque chose et, en attendant, l'affectueux et zélé prélat se remuait ardemment pour son grand ami. Bientôt, croyant tenir la victoire, il mandait au rédacteur en chef de l'*Univers* qu'une haute distinction, titre nobiliaire ou cordon de Saint-Grégoire, allait couvrir la blessure du 13 avril. Cette nouvelle effraya Louis Veuillot plus que tout le reste. Il se hâta de répondre à Mgr Nardi que, dans l'intérêt général aussi bien que pour sa satisfaction personnelle, il fallait arrêter tout projet de ce genre. « S'il en est temps encore, je vous conjure, cher ami, de faire entendre tout cela. J'ai besoin de bénédictions et non pas de distinctions, et je désire ne point porter sur ma tête un décor qui peut n'être sans péril que sur mon tombeau (1). »

Néanmoins, l'excellent Nardi persévérait avec tant de chaleur, et des prélats influents, tels que Mercurelli, l'appuyaient avec tant de conviction, que, le 5 mai, Louis Veuillot se résigna, non sans peine et sans crainte, à écrire au Saint-Père.

« La discrétion et le respect m'ont interdit la consolation d'écrire à Votre Sainteté. Si elle m'avait condamné, je lui aurais immédiatement exprimé mes sentiments d'obéissance et je me serais tu devant le public. N'étant que blâmé et ne disparaissant pas, la nécessité et la convenance m'ont imposé des explications dont je devais conserver l'entière responsabilité. J'ai fait de mon mieux dans une situation devenue bien difficile. Je prie humblement Votre Sainteté de m'excuser sur les points où je peux avoir failli.

« Quant au blâme, je l'ai accepté de tout mon cœur. Que Votre Sainteté me permette seulement de lui dire, pour sa consolation, que je n'ai pas voulu me rendre aussi coupable qu'Elle en a jugé. Je croyais garder les limites de la contestation publique, telles qu'elles sont réglées

1) Lettre du 26 avril 1872.

Digitized by Google

par nos mœurs. En mon âme et conscience, je ne veux de mal à personne. Beaucoup me traitent en ennemi, mais pour moi je ne suis qu'adversaire. Je n'ai jamais rien écrit de caché sur aucun de ceux que j'ai combattus, je n'en ai accusé secrètement aucun ; il n'en est pas un qui ne sache tout ce que j'ai dit de lui et qui n'ait pu se défendre. Sans rang, sans fortune, et soutenant les doctrines les plus haïes du monde, sans autre appui humain que le sentiment du parti le plus dépourvu de puissance politique, je suis depuis trente ans l'homme le plus exposé aux iniquités de la contradiction et le plus universellement injurié...

« Je sens d'ailleurs, maintenant, que j'aurais pu mieux faire et que je ne peux plus affronter la douleur de vous mécontenter... »

Mlle de Mauroy se chargea de ce document, que Mgr Nardi qualifia justement de « sublime », et le Cardinal Pitra voulut bien le remettre au Pape. Le Saint-Père lui-même, recevant le 11 mai Le Mire et Dugas, leur déclara que la lettre de Louis Veuillot était « admirable de foi et d'excellents sentiments ».

La première impression était donc bonne et les appréhensions de Louis Veuillot commençaient à se dissiper. Les renseignements, qui lui parvenaient presque chaque jour de Rome, étaient propres à le confirmer dans l'espérance. Mgr Mercurelli, chargé par Pie IX de rédiger la réponse pontificale, avait à cœur de contenter Louis Veuillot, et Mgr Nardi était dans l'enthousiasme. Il écrivait au rédacteur de l'*Univers*, dans la matinée du 15 mai : « Nos efforts ont parfaitement abouti ; le Saint-Père vient de signer une lettre pour vous, que Mgr Mercurelli a écrite comme il savait et voulait, et comme vous le méritiez. » Le soir du même jour : « Mgr Mercurelli m'apporte lui-même la lettre du Saint-Père pour vous. Je la donne à M. Le Mire qui part ce soir pour Paris. » Ce dernier et son ami Dugas partageaient la satisfaction des amis romains.

C'est sous cette heureuse impression que Louis Veuillot

Digitized by Google

prit lecture de ce Bref, que je crois devoir publier et que, d'ailleurs, je publie sans crainte :

PIE IX, PAPE.

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« Les sentiments exprimés dans votre lettre, que nous avons lue avec la plus grande satisfaction, sont, cher fils, un éclatant témoignage de votre vénération pour le Saint-Siège. Nous vous en félicitons de toute notre âme, *car celui qui acquiesce aux réprimandes est maître de son cœur* (1), et la soumission à l'Église et à la Chaire de Pierre attestent hautement que la foi pure et la bonne volonté vous inspirent. De même, au contraire, *celui qui hait la correction est sur la trace du pécheur* (2) et les esprits turbulents qui, recevant les avertissements avec impatience, non seulement ne se corrigent pas, mais persévèrent opiniâtrément dans leur fausse opinion et leur résolution dévoilent manifestement l'orgueil et le culte désordonné de leur propre volonté. Du reste, nous n'avons jamais voulu improuver les principes pour lesquels vous combattez, puisqu'ils sont sains et justes, mais seulement la manière de combattre et les censures personnelles qui, bien que parfois inévitables, se rencontrent dans vos écrits plus fréquemment qu'il ne convient, et imprégnées de ce sel qui exhale un zèle amer étranger à la charité de l'homme catholique. Nous nous rappelons vous en avoir averti autrefois. Mais, puisque *la correction ouverte vaut mieux que l'amour caché* (3), ce blâme même, cher fils, doit vous prouver que nous vous portons la même affection paternelle que nous avons toujours eue pour vous, surtout à cause de l'inébranlable fermeté avec laquelle vous avez constamment défendu les droits

(1) Prov., xv, 32.
(2) Eccles., xxi. 7.
(3) Prov., xxvii, 5.

Digitized by Google

de l'Église et de ce Siège apostolique, même dans les circonstances les plus difficiles, sans tenir compte de la haine des partis ennemis et à vos propres dépens. Si nous avons toujours gardé la charité, même envers les fauteurs des maximes contraires, il nous était impossible de ne pas l'accompagner d'un sentiment de commisération pour des hommes qui, abusant du talent dont ils sont doués, suivent une voie glissante et dangereuse tout à fait opposée à la libre et parfaite profession de la saine doctrine. C'est pourquoi nous jugeons que vous, déjà vieux soldat dans l'armée des catholiques, vous devez continuer le combat avec l'énergie que vous avez coutume d'y mettre. En attendant une victoire certaine, il méritera à ceux qui le livrent une éclatante couronne. Pour appeler sur vous le secours divin, dont vous avez besoin, et les grâces célestes, et, comme gage de notre bienveillance paternelle, nous vous donnons avec amour, cher fils, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le seizième jour de mai, de l'année 1872, de notre Pontificat l'année vingt-sixième.

« PIE IX, PAPE. »

Deux lignes, dans ce Bref, atteignant Louis Veuillot jusqu'au fond du cœur, lui causèrent une douleur et une déconvenue qui masquèrent, à ses yeux, tous les éloges et tous les témoignages d'affection. Je veux parler de la phrase où Pie IX lui reproche d'avoir cédé parfois aux suggestions d'un « zèle amer » et lui rappelle un ancien avertissement.

Ces deux courtes réserves étaient cependant enveloppées dans une des plus magnifiques louanges qu'aient jamais reçues, de la bouche d'un Pape, un écrivain catholique. D'un mot souverain, Pie IX y glorifiait les trente années du combat poursuivi par le rédacteur en chef de

Digitized by Google

l'*Univers,* en attestant que l'infatigable polémiste y avait toujours défendu les principes sains et justes. Il lui renouvelait, il lui confirmait le témoignage d'une paternelle tendresse, méritée par l'intrépidité dans la bataille, et c'étaient les ennemis du journal, hier triomphants, que le Pontife accablait sous la redoutable accusation d'avoir tourné leur talent contre la saine doctrine. Enfin, dissipant les bruits répandus par des adversaires astucieux, qui auraient voulu écarter Louis Veuillot de l'arène, Pie IX exhortait le vétéran de l'armée catholique à redoubler d'énergie, pour remporter l'éclatante couronne à laquelle ses mérites passés lui donnaient déjà tant de titres.

Grand et précieux témoignage, à coup sûr ! Mais il faut se mettre à la place de Louis Veuillot, et dans l'état d'esprit qui était le sien à l'heure où lui parvenait ce Bref. La très vive et très délicate sensibilité, que cachaient sa fougue et sa fermeté de militant, avait été torturée, exaspérée, depuis un mois, dans sa corde la plus vibrante, je veux dire dans son attachement à la Papauté. Les fiévreuses affirmations de ses amis romains lui avaient fait espérer le relèvement et le soulagement complets. Enfin, il était encore obsédé, écœuré, de l'exagération agressive et déloyale avec laquelle on avait exploité le discours du 13 avril et il prévoyait déjà que, du nouveau document pontifical, la partialité de ses ennemis ne voudrait voir qu'un mot, qu'un seul, la remontrance insérée au milieu des éloges. Tel est le triple sentiment qui donnait, à ses yeux, et dans ce moment critique, une importance capitale à ces deux lignes, — à ces deux lignes, où l'on ne saurait voir, en réalité, que la précision d'une réserve encore trop récente pour que Pie IX affectât de l'oublier et le souvenir d'une de ces recommandations paternelles qu'un chef prudent ne manque jamais d'adresser à ses soldats les plus hardis.

Quoi qu'il en soit, redoutant, et non sans raison, la

Digitized by Google

malignité des libéraux, le rédacteur en chef de l'*Univers* ne put prendre sur lui de publier le Bref pontifical. Il s'en expliqua très loyalement, après plusieurs jours de réflexion, dans une lettre écrite à Mgr Mercurelli et destinée au Saint-Père. Il y rappelait la perfide et tenace exploitation dont avaient été l'objet, contre lui seul, les conseils de modération donnés déjà, vingt ans plus tôt, par Pie IX, aux polémistes catholiques. Il en concluait qu'à des adversaires aussi retors et aussi obstinés, le nouveau Bref apporterait des armes qui lui rendraient, à lui, la bataille impossible. D'ailleurs, ajoutait-il, « comment continuer la lutte « avec la même énergie », si toute parole dont l'adversaire voudra se plaindre devient à l'instant coupable de trop d'énergie ? L'énergie est dans la doctrine. Je n'ai qu'à abandonner la doctrine, le reste me sera pardonné; mais, tant que je serai fidèle à la doctrine, ses ennemis m'accuseront sur la charité. » C'est pourquoi, tout en affirmant que la lettre du Pape serait désormais sa règle, soit au journal, soit, s'il devait se retirer, hors du journal, il exprimait son désir de ne pas divulguer ce Bref, « à moins d'un ordre formel (1) ».

La douleur poignante et aiguë, qui se révélait dans ces explications, attestait surtout l'extrême sensibilité d'une âme scrupuleuse et fière. Elle surprit et chagrina le Saint-Père. Il n'avait certes pas voulu contrister son bon serviteur, et ne croyait point l'avoir fait. Peu de jours après l'envoi de sa lettre, il avait interrogé sur ce point Mgr de a Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, et ce prélat, mal informé ou s'étant mal fait comprendre, avait réjoui le Pape en répondant que Louis Veuillot était content. Aussi se montra-t-il d'autant plus affligé, quand Mgr Nardi lui confirma la tristesse et le découragement du rédacteur en chef de l'*Univers*. Et non seulement il n'insista pas pour une publication dont celui-ci désirait se voir dis-

(1) Lettre du 27 mai 1872.

Digitized by Google

pensé, mais plus tard il s'efforça de consoler son « ami ».

Ce coup, d'ailleurs, n'avait pas ébranlé ni diminué la soumission de Louis Veuillot. Certes, au premier moment, sa souffrance avait jeté des cris qui en découvraient la profondeur et la vivacité : « J'avais l'appréhension que ma lettre ne tournât mal, avouait-il à Le Mire. Je craignais la réponse sans imaginer qu'elle pût être aussi dure. C'est fait. Arrangeons-nous pour qu'il n'y ait point de scandale ni de péché. C'est assez de la douleur. Elle est vive! Toutefois, *fiat!*... (1). » Un peu plus tard, il refusait, avec une vigueur agacée, les distinctions honorifiques par lesquelles on songeait encore à le consoler. Il caressait même le rêve chagrin d'une retraite anticipée. « On ne choisit pas sa fin, confiait-il au cardinal Pitra. Je veux bien de celle que Dieu m'enverra. Ni comme journaliste, ni comme homme, je n'ai envie de faire de façons. Je ne puis me dissimuler que mon métier, qui m'était naguère si précieux, s'est décoloré immensément. Je m'étais toujours vanté de n'avoir ni mal de tête ni scrupule. Je suis encore sans mal de tête, mais le scrupule est venu (2). »

Cependant, au plus fort de cet accès d'humeur noire, un abonné du journal ayant voulu retirer par mécontentement contre Pie IX une souscription destinée au Saint-Siège, Louis Veuillot l'en reprit avec une fermeté courtoise. « Je continue donc la souscription, concluait-il, et j'y maintiens votre nom. Ce serait médiocrement aimer que de ne rien remettre à ceux que nous aimons (3). » Il n'était pas de ces singuliers catholiques qui coupent les vivres au Pape, lorsqu'ils ne sont point satisfaits de ses directions.

Bientôt, d'ailleurs, les témoignages qui lui parvenaient de Rome achevèrent de lui rendre son entrain et sa sérénité. Il avait, de nouveau, l'authentique assurance d'être

(1) Lettre du 28 mai 1872.
(2) Lettre du 8 juin 1872.
(3) Lettre à l'abbé Pellor, 29 mai 1872.

Digitized by Google

aimé et estimé du Pape. Le cardinal Pitra lui en réitérait la certitude : « Le Saint-Père n'omet aucune occasion de protester qu'il n'a pas entendu vous décourager, mais bien plutôt vous faire avancer à pas plus fermes et plus sûrs. Et s'il a donné un conseil, c'est pour pouvoir vous bénir et vous louer plus largement, plus librement (1). » Aussi, quelques semaines après, Louis Veuillot n'évoquait-il plus l'incident douloureux qu'avec une mélancolie presque souriante. « Le Saint-Père, écrivait-il à Dugas, le 15 août, ne trouve pas mauvais que je garde dans mes cartons le papier que vous m'avez rapporté dans votre poche, croyant tenir autre chose, et qui m'a si sensiblement mordu (2). »

La blessure allait se cicatriser d'autant mieux que les événements se chargeraient eux-mêmes de justifier et de rehausser l'attitude de l'*Univers*. Un an plus tard, Thiers étant tombé après avoir cruellement déçu les espoirs fondés sur ses promesses, Henri de Maguelonne pouvait écrire à Eugène Veuillot : « Le Pape regrette *in petto* ce mot (le blâme du 13 avril), parce qu'il vous a blessés et parce que la conduite de M. Thiers vous a donné trop raison. On m'assure qu'il ne le retirera pas, mais qu'il y joindra un éloge qui recevra, par le contraste même, un éclat dont nous devrons être satisfaits et reconnaissants. Il parle d'ailleurs avec la même bonté de l'*Univers* et le lit attentivement (3). »

Ainsi Pie IX n'attendait qu'une occasion de rendre un témoignage public à l'*Univers*. Cette occasion, ce sont les libéraux qui, par l'emportement et l'entêtement de leurs rancunes contre le journal, la feront naître un peu plus tard et le Saint-Père, se hâtant de la saisir, adressera à Louis Veuillot un Bref intégralement laudatif.

(1) Lettre du 25 juin 1872.
(2) Lettre du 15 août 1872.
(3) Lettre du 4 juillet 1873.

Digitized by Google

CHAPITRE X

VIE DU JOURNAL ET VIE INTIME

(1872)

Les polémiques de l'*Univers* en 1872. — Louis Veuillot et la fondation de l'Œuvre des Cercles, ses idées sociales. — Campagne pour les catholiques suisses persécutés. — Vie intime. — Mort de du Lac. — Les vacances du Pouliguen et Mgr Freppel. — L'hiver à Nice et Mme Volnys.

Malgré quelques semaines de lassitude et de découragement, l'année 1872 ne fut pas, dans la carrière du puissant journaliste, une des moins actives. En dehors de la question romaine, il suivit avec la plus ferme attention l'intrigue politique et ne cessa de pourvoir à la défense religieuse.

Il demeurait toujours, en factionnaire vigilant, prêt à faire feu contre les adversaires intérieurs de la doctrine, qui prolongeaient sous des formes nouvelles l'opposition conciliaire, et contre les ennemis extérieurs de la religion, que la faiblesse ou la complaisance de Thiers encourageaient dans leurs campagnes politiques, littéraires et sociales. Contre ces assaillants multiples et divers, il protégeait le peuple de Jésus-Christ, ce peuple qu'il rêvait de couronner dans la personne de son représentant le plus exact et le plus haut. Il s'associait, pour le défendre, aux efforts des comités catholiques et aux premiers élans des hommes généreux qu'on appellerait plus tard les catholiques sociaux. Enfin, sa sollicitude s'étendait encore à l'Église opprimée par delà nos frontières.

Digitized by Google

C'est tout ce travail et tout ce combat que j'essaierai de condenser dans ce chapitre, en y mêlant les événements intimes qui traversèrent alors la vie de Louis Veuillot.

La lutte proprement politique, la résistance aux complots parlementaires, qui s'efforçaient de supplanter le vrai monarque, et aux manœuvres de Thiers, qui travaillait à écarter la monarchie, sera reprise au chapitre suivant. Cette bataille, en effet, ne peut se séparer du drame historique dont fut témoin l'année 1873. Elle en constitue le prologue. On y sent bouillonner toutes les passions qui, après avoir brisé la dictature de Thiers pour rouvrir la route à la royauté, fermeront brusquement cette voie de salut pour arrêter le roi.

La campagne de défense religieuse, que Louis Veuillot devait poursuivre au cours de l'année 1872, eut pour prélude, à la fin de 1871, un curieux incident, qui obligea le rédacteur en chef de l'*Univers* à se défendre lui-même, en prouvant qu'il restait fidèle aux lois de l'Église.

Aux premiers jours de décembre, le journal le *Monde*, qui, s'étant résigné à disparaître pendant la guerre et la Commune, éprouvait quelque peine à se relever, tenta un grand effort de propagande. Au nombre des mesures qu'il adopta figurait la suppression du numéro dominical. Il crut devoir la présenter avec éclat, comme un service rendu à l'Église et un avertissement donné à ses confrères : « Monseigneur, écrivait son directeur dans une circulaire à l'épiscopat, nous prenons l'initiative d'une grande réforme dans la presse catholique... Nous espérons donner ainsi un exemple qui sera suivi par d'autres et manifester publiquement le respect des lois divines... (1) ».

Le *Monde*, à ce propos, reçut nombre de lettres épiscopales, inspirées naturellement du respect du dimanche.

(1) Cité par l'*Univers*, 28 décembre 1871.

Digitized by Google

Un autre sentiment, toutefois, semblait avoir dicté plusieurs d'entre elles : « Pour quelques-uns (de nos évêques) faisait observer l'abbé Morel en traduisant les impressions de l'*Univers*, ç'a été une rancune rapportée du Concile ; pour d'autres, ç'a été le motif de venir au secours du *Monde* en détresse, et ce motif en supposait un autre, celui de ne pas laisser à l'*Univers* le monopole de la presse catholique (1). » Le journal, cependant, n'eût rien dit, si la divulgation de ces lettres, en défrayant les journaux, ne lui eût fait un devoir de parler. Il fallait « s'expliquer pour en finir avec les mauvaises plaisanteries des impies, tous fort heureux dans la pensée qu'ils gagneraient la force et le public que l'*Univers* allait perdre (2) ». C'était, en somme, ainsi que le notait encore l'abbé Morel, « un cas de conscience » qui était posé publiquement.

Déjà, le 17 décembre, en visite chez Mgr de la Bouillerie, l'abbé Ricard avait, sous l'inspiration de l'évêque de Carcassonne, averti Louis Veuillot de cette campagne, en partie « dirigée contre l'*Univers* ». En même temps, il résumait ainsi l'opinion du pieux et savant prélat : « 1° Il serait très fâcheux que les journaux religieux laissassent la parole à l'autre presse toute seule, un jour de la semaine, cela leur ferait perdre des abonnés au profit des mauvais journaux. 2° L'apostolat des publicistes catholiques est une vraie prédication chaque jour plus importante. Or, si la théologie permet de se livrer le dimanche à une œuvre servile ayant pour but le culte et la gloire de Dieu, comme construire des reposoirs, etc., à combien plus forte raison le travail matériel exigé par la publication des journaux religieux sera-t-il autorisé par l'Église (3)? »

C'est alors et dans ces conditions que Louis Veuillot se résolut à traiter le problème. On peut dire qu'il y avait

(1) Lettre à Mgr Pie, 29 décembre 1871.
(2) Lettre à Mgr Pie, 24 décembre 1871.
(3) Lettre du 17 décembre 1871.

Digitized by Google

été moralement contraint. Son article du 20 décembre met les choses au point avec calme, mais non sans trahir un certain agacement. Il rappelle que, si l'*Univers* se décida jadis à paraître le dimanche, ce fut pour des raisons graves et sur des conseils autorisés : « Ce fut le propriétaire actuel du *Monde*, alors propriétaire de l'*Univers*, qui, ayant consulté, d'accord avec les rédacteurs et pressé comme eux par la nécessité croissante de compléter l'unique organe purement religieux, résolut de paraître tous les jours. Il n'y avait là aucune espérance de gain ; c'était un surcroît de temps et de travail, un dernier effort pour vivre, pour faire un journal « qui pût tenir lieu d'un « autre ». Et Louis Veuillot conclut avec une pointe d'humeur : « C'est pourquoi, nous resterons en armes, même le dimanche, comme nous sommes restés en armes pendant les deux sièges de Paris. Nos confrères du *Monde* crurent mieux alors de se reposer. Ils avaient dessein de sauver la dignité de la presse. Considérant les choses d'un autre point de vue, nous prîmes pendant le siège la défense du Crucifié contre les maires et, pendant la Commune, la défense des otages, le dimanche comme les autres jours (1). »

Le *Monde* témoigna une surprise irritée de cette explication nécessaire et déclara qu'il n'en comprenait point le motif. A quoi Louis Veuillot répondit en rappelant que son confrère avait prétendu donner un exemple : « Nous nous serions trouvés impardonnables, ajoutait-il, de ne pas au moins dire pourquoi nous ajournons l'engagement de l'imiter (2). » Au surplus, le rédacteur en chef de l'*Univers* était prêt à s'incliner devant une sentence de l'autorité religieuse. Il la sollicitait même avec une respectueuse fermeté. « Si nous sommes dans l'erreur, déclarait-il, nous n'aurons pas même à demander pardon : notre

(1) *Univers* du 20 décembre 1871.
(2) *Univers* du 22 décembre 1871.

Digitized by Google

bonne foi n'aura pas besoin d'excuses et notre pleine, immédiate obéissance suffira (1). »

Cette sentence, d'ailleurs, qui paraissait alors inévitable au milieu du bruit et de l'émotion provoqués par ce débat, ne fut point rendue. On comprit les raisons de l'*Univers* et le conflit s'apaisa. La presse religieuse, un instant troublée et divisée, se resserra contre l'ennemi commun.

L'Église catholique, en France, avait alors à lutter contre deux catégories d'adversaires : les uns, sortis de son sein, cherchaient à la mordre et à la pervertir ; les autres l'attaquaient du dehors. Parmi les premiers, quelques renégats se rencontrèrent, qui firent un certain tapage, mais dont un seul, étant tombé de plus haut, devait acquérir une triste et douloureuse célébrité : j'ai nommé Loyson. Ces apostasies retentissantes étaient le résidu de la bataille conciliaire. Après les marées houleuses, la mer abandonne sur la plage une écume qui se corrompt et se dessèche ; ainsi le flot des controverses doctrinales, en se retirant, avait emporté la masse des fidèles et rejeté seulement ce déchet. Quelques âmes, déjà dans leur fond séparées de l'Église, avaient, sous la tourmente, rompu leurs dernières attaches. La France, d'ailleurs, fut moins gravement contaminée de ce fléau que la Suisse et l'Allemagne. Quelques rebelles isolés et bientôt déconsidérés ne purent y former une secte.

Cependant, pour conjurer le péril et le scandale de leur trahison, Louis Veuillot s'arma contre eux de la verge et du fouet. Il s'efforça surtout de tirer de leurs reniements des leçons vengeresses et salutaires. Sur les abbés Mouls et Junqua, compromis dans des affaires véreuses en même temps que fondateurs d'une religion dont ils devaient rester les uniques fidèles, il disait : « L'erreur ferait trop de chemin dans le monde, si les hommes n'étaient pas contraints de se montrer à fond. Bossuet dit une grande

(1) *Univers* du 25 décembre 1871.

Digitized by Google

chose, lorsque dépeignant leurs devanciers du XVI^e^ siècle il ajoute : « On faisait de bons réformés avec tous ces « mauvais prêtres. » Voilà le fond de tout, et l'histoire de presque tous ».

Mais c'est surtout contre Loyson que le rédacteur en chef de l'*Univers* défend l'Église outragée et le peuple déconcerté par les abandons et les insultes du moine apostat. Le mariage de l'ex-père Hyacinthe lui inspire des pages d'une éloquence âpre et magnifique, en même temps que de la plus haute et de la plus vraie charité, sous la rudesse vibrante du langage. Car, si la charité est amour, est-ce autre chose que la charité, c'est-à-dire l'amour de l'Église, qui lance ces imprécations pleines de douleur : « O farce abominable de ce malheureux qui se damne et qui semble ne souffrir que d'être ridicule, et qui se hausse jusqu'à l'atroce dans le désir véhément et impuissant de se tirer du bouffon ! Ne pouvait-il faire son affaire en silence, et dévorer dans un coin la brebis dérobée quoique consentante ? Mais non, il faut qu'il sonne les cloches, qu'il allume les cierges, qu'il appelle une foule, qu'il se fasse une figure, qu'il s'adresse un discours nuptial, qu'on le voie entrer dans son alcôve réprouvée, les mains jointes et les yeux baissés, comme s'il allait célébrer la messe.

« Pour moi, je me fais un devoir de siffler cet histrion, puisqu'il me force d'assister à sa comédie. Il me trahit dans ce que j'ai de plus cher, et m'insulte dans ce que j'ai de plus sacré. Je lui en veux moins de son sacrilège que du lyrisme cafard avec lequel il m'en avertit » (1)...

Et n'est-ce pas encore la charité, la plus chrétienne et la plus profonde, qui dicte à Louis Veuillot, contre le malheureux, ces redoutables avertissements : « Allez-vous-en où vous voulez aller, et que le malheur vous accable, c'est le dernier vœu que nous puissions faire pour vous !

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 467-468.

Digitized by Google

Qu'il vous accable en ce monde pour ne pas vous suivre au delà, et que la dureté obstinée du châtiment serve au moins d'exemple à la foule, s'il ne peut vous convertir. A vous haïr autant que votre péché, nous vous souhaiterions les prospérités vengeresses ; elles vous laisseraient ignorer que vous êtes sous la main de Dieu (1)... »

Il y avait, dans ces apostasies, une amertume plus cruelle que les apostasies mêmes : c'étaient les patronages posthumes dont les misérables essayaient de se garantir. Exploitant la mort prématurée de Montalembert, ils invoquaient les suprêmes témoignages du grand catholique, éteint dans l'aigreur et la tristesse avant la promulgation de l'infaillibilité, pour en couvrir leur résistance au dogme proclamé.

Si Louis Veuillot avait eu le caractère âpre et rancunier que lui prêtait complaisamment la charité de ses adversaires, il eût triomphé de ces révélations compromettantes. Or, il n'en parla qu'avec une douleur sincère et une sorte d'humiliation, pour en expliquer l'origine et en amoindrir la gravité. Quand Loyson marié se prévaut des petits papiers de Montalembert malade, pour soutenir que le défenseur de l'Église eût accepté ces noces abominables, Louis Veuillot proteste avec dédain. « Le monde ecclésiastique et le monde civil, affirme-t-il, seront également convaincus que M. de Montalembert n'eût jamais présenté M^me^ Loyson à M^me^ de Montalembert, née Mérode (2). » Et c'est, à ce propos, toute une étude que le rédacteur en chef de l'*Univers* entreprend sur les dernières années de son ancien compagnon d'armes. Il avait toujours aimé Montalembert. Il lui arrivait, même au plus fort des batailles engagées avec lui, de le défendre et de le louer. Un jour que l'évêque de Tulle, admirant les ouvrages religieux de Montalembert, achevait sa pensée par cette excla-

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 473.
(2) *Univers*, 1^er^ novembre 1872.

Digitized by Google

mation : «... Lui qui a écrit la vie de sainte Élisabeth! — Ajoutez, Monseigneur, répliqua Louis Veuillot, lui qui est un saint! — Comment! Comment! Est-ce que vous savez quelques détails intimes? — Pas n'est besoin de choses intimes. La vie du comte de Montalembert est publiquement la vie d'un aussi sincère que vaillant chrétien (1).

Aussi, contre la scandaleuse amitié de Loyson, Louis Veuillot protège-t-il encore le frère et l'adversaire d'autrefois. Sans doute, il ne va point, par une affectation de charité hypocrite, jusqu'à dissimuler les défauts de Montalembert, ni les griefs que l'*Univers* eut contre lui. Mais il souligne que, dans ses dernières années, l'illustre et pauvre malade, assiégé, surexcité, affaibli, n'était plus maître ni responsable de ses humeurs. « Réduit à l'inaction et tourmenté d'activité intellectuelle, il n'était guère entouré que de mécontents et de complaisants... Soumis à des insufflations calculées, il ne voyait plus de ses yeux, n'entendait plus de ses oreilles. » Au surplus, même en enregistrant certaines paroles que Louis Veuillot n'admet que sous réserve, est-ce là ce qui doit rester de Montalembert. Non! « Les défauts qu'exploitent aujourd'hui les médiocres larrons de sa gloire, ne sont que la rouille de ce fer, forgé pour être une belle et durable armure de la vérité, de la justice et de la liberté (2). »

C'était, d'ailleurs, une habitude, chez Louis Veuillot, que l'impartialité, louangeuse au besoin, pour ses adversaires. On a vu qu'au début de cette année 1872, il avait rendu hommage à l'évêque d'Orléans. Il le célébra de nouveau, le 31 mai, à l'heure même où, dans l'amertume et le découragement qu'avait provoqués chez lui le Bref de Pie IX, il aurait pu céder, comme tant de natures inférieures, à des tentations de rancune et d'acrimonie. Le député du Loiret venait d'intervenir, en pasteur, dans la

(1) Anecdote rapportée par l'abbé Delor, *Hommages*, p. 366.
(2) *Univers*, 1er novembre 1872.

Digitized by Google

discussion de la loi militaire. Il avait énergiquement demandé que l'obligation du service eût pour compensation des garanties morales. « Les pères et les mères, s'était-il écrié dans un beau mouvement, veulent bien vous donner le sang de leurs fils, c'est-à-dire le sang de leur cœur; mais ils ne veulent pas vous donner leur âme. » Le lendemain, Louis Veuillot, commentant ces paroles : « Mgr Dupanloup, reconnaît-il, a prononcé un bref discours auquel applaudiront sans distinction de parti ou d'opinion tous les hommes de bon cœur et de bon sens qui peuvent se trouver dans ce monde... Il a été ferme, pressant et touchant, et l'Assemblée l'a écouté avec une attention, — nous pourrions dire avec un plaisir, — qui révèle un fond de cœur chrétien (1). »

A cette époque, en effet, un évêque, ayant à débattre une loi militaire, n'avait qu'à réclamer des garanties. Il n'avait point motif à protester contre des attentats. Le parti anticlérical ne s'était pas encore entièrement démasqué. Déjà, cependant, il engageait la lutte et, contre cet ennemi du dehors, l'*Univers* était en armes. Louis Veuillot jugeait la situation d'un coup d'œil et dans son fond. « La vraie guerre, affirmait-il dès le 27 février 1872, n'est pas entre la France et l'Allemagne, elle n'est pas entre la République et la Monarchie, pas même entre les conservateurs bourgeois et les envahisseurs communistes. Ce dernier terme, à quoi tout se réduit en fait, ne rend pas assez compte de l'idée générale. La guerre est entre la société moderne et Dieu. Les propriétaires attaqués en dépossession veulent eux-mêmes déposséder Dieu. Voilà le fond de tout (2). »

La guerre à Dieu! Elle s'est allumée dans le gouvernement lui-même, par les soins habiles et insidieux de Jules Simon, couvert de la complicité du chef de l'État. Le mi-

(1) *Univers*, 31 mai 1872.
(2) *Mélanges*, III, 6, pp. 177-178.

Digitized by Google

nistre de l'instruction publique a déposé, à la fin de 1871, un projet de loi sur l'enseignement, que les radicaux trouvent bénin et qui est d'ailleurs adroit, mais où les catholiques devinent et dénoncent un premier essai de réalisation du programme anticlérical. Louis Veuillot, dès lors, aperçoit ce que les républicains arrivés proclameront plus tard, à savoir que l'enseignement laïque est la pierre angulaire de leur régime. « Qui est vrai républicain, demande-il, accepté pour tel, en dehors du programme de l'enseignement « obligatoire et laïque » et, lorsqu'on parle de l'enseignement obligatoire et laïque, qui a la simplicité de croire qu'il s'agit simplement d'instruire le peuple, et non pas de le bannir de Dieu et de la lumière, unique source de toute lumière : *in lumine tuo videbimus lumen* (1)? »

Dès cette loi déposée, la campagne a été entreprise avec énergie parmi les catholiques, et notamment dans l'*Univers,* contre ce projet, qui d'ailleurs ne viendra pas en discussion. La lutte est menée tout ensemble et par les évêques et par les militants. L'*Univers* reproduit les lettres épiscopales. Il appuie le pétitionnement qui les seconde. Les radicaux, par contre, ont lancé une pétition qui réclame une aggravation du projet. Ils ont la prétention de l'emporter sur le mouvement « clérical ». Mais, le 2 mai 1872, en réponse au *Siècle,* qui vient triomphalement d'annoncer que la pétition « laïque » a déjà recueilli 75.000 signatures, l'*Univers* peut répliquer que la pétition catholique en compte aujourd'hui 450.000. Elle devait en grouper 600.000 à la fin de l'année.

Dans cette vigoureuse bataille, l'*Univers* agissait d'accord avec le Comité catholique, dont il avait puissamment aidé la création et qui était présidé par un de ses meilleurs amis, le docteur Frédault. Ce comité, qui fut le promoteur de nos grandes assemblées catholiques, et ce courageux

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 453.

Digitized by Google

et savant chrétien, méritent un instant d'attention.

C'est plusieurs années avant la guerre que Louis et Eugène Veuillot avaient fait la connaissance de Félix Frédault. « Cette physionomie plutôt sévère, écrivait mon père après la mort de ce fidèle ami, cet aspect un peu rude et cette fermeté dans l'expression, qui se transformaient si vite chez le brave docteur en bonne grâce où l'on sentait la loyauté, le dévouement, l'affection, devaient aller à Louis Veuillot et lui allèrent en effet (1). » Ce médecin n'était pas seulement un praticien clairvoyant, c'était encore un philosophe et un écrivain de mérite. Il a laissé, sans compter de nombreux articles et la vie d'une sainte religieuse, quelques ouvrages sûrs et vigoureux, dont un *Traité de Physiologie,* qui fut très apprécié dans les séminaires. Frédault fut surtout un chrétien modeste, ardent, dévoué. Après avoir subi, avec les rédacteurs du journal, les misères et les détresses du siège, il voulut, plus frappé des souffrances dont il avait été témoin que de celles qu'il avait endurées, réunir et stimuler les catholiques. Il fut, avec ses amis de l'*Univers,* un des promoteurs de ce Comité d'action qui se créa littéralement au milieu des ruines. Il avait pris à cette œuvre une part si considérable et si zélée qu'on le pria d'en accepter la présidence. Il n'y consentit point sans peine, effrayé non du travail, mais de l'honneur. Sous sa direction, le Comité vécut d'une existence active et féconde. Il affirma publiquement la foi catholique aux élections générales, appuya la candidature Freppel aux élections complémentaires, fonda trente comités en province, lança et soutint plusieurs campagnes de propagande, et notamment la pétition dont je viens de parler contre les menaces de Jules Simon. Mais il voulut faire davantage encore. Au mois d'avril 1872, avec l'appui de l'*Univers,* il convoqua dans les salons du Cercle catholique obligeam-

(1) *Univers* du 17 avril 1896.

Digitized by Google

ment prêtés par M. Beluze, une réunion de ses comités de province. Ce fut la première assemblée des catholiques. Frédault la présida, entouré de personnages tels que Mgr de Ségur, le P. d'Alzon, le P. Bailly, l'abbé Le Rebours, Louis Veuillot, Keller, Baudon, Léon Gautier, Legentil, Pagès, etc. Trois jours de travaux sérieux, parmi lesquels on remarqua un rapport d'Auguste Roussel sur le combat contre la mauvaise presse, furent couronnés par une bénédiction du Pape et par la résolution de préparer, pour l'année suivante, un congrès catholique. L'œuvre était désormais partie, constituait un centre et devait compter. Aussi l'humble docteur Frédault jugea-t-il que sa mission était accomplie et rentra-t-il dans le rang, avec simplicité et résolution. « Je reprends, déclara-t-il à Louis Veuillot, mon poste de simple soldat. »

Si la pétition, lancée par le Comité catholique, entrava les menées de Jules Simon, l'état d'esprit que manifestait, dans le ministère, une agression de cette nature était propre à encourager les anticléricaux de province, en particulier les municipalités impatientes de persécution. A chaque instant, malgré la majorité conservatrice établie à Versailles, éclataient dans les départements des incidents scandaleux. Telles — car on n'en peut citer ici que des exemples, — les vexations mesquines exercées par le conseil municipal d'Angers contre les fabriques paroissiales et les écoles chrétiennes; telles encore les odieuses poursuites engagées, sous l'inspiration du maire de Carcassonne, contre le couvent de Sainte-Gracieuse.

Le premier de ces deux conflits provoqua grand tapage, à cause de la vigoureuse et brillante résistance que les édiles angevins rencontrèrent chez Mgr Freppel. L'évêque, en blâmant de haut le conseil municipal, élargit le débat pour revendiquer les droits de l'Église et de l'enseignement chrétien. Furieux de cet avertissement qui les atteignait tous, les journaux libres-penseurs se liguèrent contre le prélat, chez lequel ils devinaient un redoutable ad-

Digitized by Google

versaire. La *République française*, organe du très distingué Gambetta, jugea que Mgr Freppel manquait d'élégance. L'*Avenir National* réclama (déjà) la suppression de son traitement. Francisque Sarcey entreprit de railler. Louis Veuillot, dans deux articles successifs, appuya la thèse et les droits de l'évêque et, selon leur taille et leur ton, frappa ou piqua ses agresseurs. Insistant particulièrement sur le rôle de l'épiscopat dans la société, il en montrait la nécessité et la permanence :

« Le dernier évêque assassiné sera enseveli dans la dernière chemise que le dernier républicain délicat aura héritée du dernier voltairien conservateur. Mais ce n'est pas tout : du sang du dernier évêque, il surgira encore un évêque qui parlera encore, afin d'affranchir son âme. Ainsi ont fait les évêques passés, et c'est pourquoi il y aura des évêques jusqu'à la fin des temps. La République peut en finir avec les rois, les princes, les bourgeois et avec elle-même; pour en finir avec les évêques il faut en finir avec l'homme (1). »

Quant au plaisantin Sarcey, le rédacteur en chef de l'*Univers* le retourna supérieurement dans ses propres railleries :

« Nous comparons M. Sarcey, concluait-il, à un fort ballon captif, fortement peinturluré aux trois couleurs de Joseph Prud'homme, et qui, très content de lui-même, s'estimant, plein, joli et libre, se tient sans cesse un discours caressant : Je me suis poussé à cette rondeur, je me suis élevé à cette hauteur, je me suis donné cette belle couleur; je suis bloc, et je vole où je veux par les airs!

« Il s'abuse. Parce qu'il se dandine au bout de son câble, il a tort de croire qu'il vole. Il ne tient pas assez compte du vent qui le pousse et de la médiocre puissance des gaz dont il est gonflé. Jamais ces gaz ne rom-

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 10.

Digitized by Google

pront la corde qui le fixe au niveau des gouttières ni ne résisteront aux vents qui le forcent à cogner les murs : et toujours lorsqu'il heurtera ces solides il subira des lésions et des fuites qui le dégonfleront sensiblement (1). »

L'affaire du couvent de Sainte-Gracieuse fut encore plus grave et plus prolongée. Sur des calomnies invraisemblables, répandues par une hystérique ou une effrontée contre une maison de religieuses, le citoyen Marcou, maire de Carcassonne, mobilisa la justice et la police, assiégea, puis envahit l'établissement, soumit les sœurs à la plus torturante et à la plus abominable enquête. En même temps, cet étrange magistrat municipal informait, — à sa manière, — et enflammait la presse hostile. Le juge d'instruction, subjugué par cette frénésie, ne se résigna qu'après plusieurs jours à signer le non-lieu qui s'était imposé dès la première heure. Mais les feuilles anticléricales n'entendirent pas, pour autant, lâcher cette proie. Louis Veuillot, qui consacra cinq articles à cet incident, notait le 11 avril 1872 : « Là-bas, le digne magistrat Marcou, procureur des intérêts démocratiques de l'Aude, s'exécute de mauvaise grâce, en faisant ses réserves et en se ménageant un retour; ici, le condigne *Siècle* continue son petit jeu et parle comme si la magistrature avait trouvé ce qu'elle cherchait. Il y a un an, à Paris, les *otages* sont morts des suites de ce jeu-là, qui dure depuis longtemps (2). » Aussi le rédacteur en chef de l'*Univers* exigeait-il des sanctions sévères contre le maire de Carcassonne et contre ses complices, auteurs responsables et conscients de tout l'odieux scandale. Le gouvernement de M. Thiers fit la sourde oreille. Aucune réparation ne fut accordée aux victimes de cet attentat. Quant au citoyen Marcou, il resta maire et devint député : « Il l'est maintenant, ajoutait Louis Veuillot, quatre ans

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 15.
(2) *Mélanges*, III, 6, p. 312.

Digitized by Google

plus tard, en recueillant ses articles de 1872. » Et il concluait : « C'est un des effets les plus signalés de la sagesse et de la prudence de M. Thiers, et une des circonstances où la conspiration révolutionnaire contre le christianisme montra le mieux sa souplesse, l'étendue de ses complicités, et, finalement, son empire sur la stupidité conservatrice (1). »

Un gouvernement qui tolérait de telles vilenies ne songeait guère, on le suppose, à brider la mauvaise presse. L'*Univers* n'avait pas seulement à lutter contre la perfidie des libres-penseurs bien tenus ; il devait encore dénoncer et repousser les grossières menaces des révolutionnaires de la veille... et du lendemain. Ce qu'il lui fallait défendre, en particulier, contre eux, c'était le mouvement des pèlerinages qui, de tous les diocèses, entraînaient les foules catholiques au sanctuaire de Lourdes. L'œuvre des *Pèlerinages nationaux,* à peine établie, se préparait à conduire, le 6 octobre, au pied des grottes Massabielle, une armée de 30.000 pèlerins, parmi lesquels plusieurs membres de l'Assemblée. Cette croisade pacifique était bien de nature à réjouir et à émouvoir Louis Veuillot, « qui placé au premier rang de la presse catholique », avait été « le premier, au témoignage de Mgr Peyramale, à faire connaître et à défendre Notre-Dame de Lourdes » et avait ainsi mérité que le premier gardien de la grotte lui rendît, du haut de la chaire, un solennel hommage (2). Mais Thiers était agacé et inquiet de ce soulèvement de piété. Il crut le rompre, en proclamant que les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs. Seulement, comme cette maxime lapidaire n'avait pas arrêté un seul pèlerin, les journaux libres-penseurs, depuis les *Débats* jusqu'au *Siècle* et à la *République française,* entreprirent une campagne de railleries et de menaces. Excitations qui ne restaient point sans effet. Des lecteurs logiciens,

(1) *Mélanges,* III, 6, p. 320.
(2) Lettre de Mgr Peyramale à Louis Veuillot, 18 septembre 1872.

Digitized by Google

à Nantes, à Grenoble, ailleurs encore, s'armaient de pierres et de bâtons, comme les journalistes de leur plume. Louis Veuillot, pour sa part, exhortait les catholiques à ne point s'intimider pour si peu, mais, au contraire, à « s'organiser » ... « Lorsqu'il faudra, leur conseillait-il, traverser les parages infestés de voyous et de municipalités rouges, que la caravane se munisse d'une escorte de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appartenant à la langue d'Auvergne et à la langue de Savoie; que ces chevaliers soient munis de bons gourdins, et qu'on les avertisse de ne pas laisser insulter ni effrayer les femmes; on passera, et il n'y aura point de bruit (1). » Dans cet élan des pèlerinages, au surplus, le rédacteur en chef de l'*Univers* apercevait un espoir de renouveau, qui lui redonnait confiance en l'avenir : « Voici le peuple baptisé qui prend les armes, s'écriait-il! Ah! si la France veut donner assez d'apôtres, elle aura assez de héros. Si elle veut retremper son épée dans la cuve baptismale, les machines à boulet auront beau se tenir loin : l'épée française retrempée saura bien atteindre l'artilleur et enclouer le canon (2). »

Mais, hélas! la conjuration antichrétienne se poursuivait sur tous les terrains à la fois, contaminait toutes les sources, énervait toutes les forces. En même temps qu'elle ameutait la populace contre les pèlerins, elle entraînait les lettres et les arts vers les engoûments démoralisateurs. Louis Veuillot la pourchassait encore dans cet autre domaine. Il s'y mettait d'autant plus volontiers qu'il trouvait là l'occasion d'unir son goût pour « Pétronille » à son culte pour Pierre. Et, d'ailleurs, avait-il jamais courtisé la littérature avec un autre dessein que le service de la vérité?

De ce nouveau genre de campagnes, en 1872, il faut signaler surtout la belle et forte étude consacrée à Henri

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 445-446.
(2) *Ibid.*, p. 501.

Digitized by Google

Régnault. Tout en admirant le soldat qui s'était fait tuer bravement à Buzenval, Louis Veuillot réagissait contre l'enthousiasme dont bénéficiait l'artiste. Et, de cette résistance au goût public, il donnait les raisons précises et profondes :

« Régnault, critiquait-il, était embarqué à fabriquer du soleil, des gitanos, des Marocains, des bêtes et du sang. L'art pour l'art n'est point l'art. Le peintre qui ne voit qu'avec l'œil et ne peint qu'avec la main n'est pas peintre ; il faut un troisième outil. On est peintre comme on est poète, orateur et musicien, par l'élévation du sens moral, par le cœur, par le don de voir *beau* et de dire *beau*...

« Le peintre est un sens supplémentaire donné de Dieu au genre humain, pour saisir dans les choses de la création une ombre du mystère infini de la beauté, laquelle est l'âme parlante de la matière inanimée et muette, le cachet de l'ouvrier divin. C'est par la beauté que Dieu nous avertit qu'il a fait aussi cette chose et que là encore il est « Celui qui est »...

« Raphaël trouvait peu de modèles et aucun n'était pur : il y devinait la beauté, il ajoutait « quelque chose qui était en lui même » et la beauté, se délivrant de l'infirmité charnelle, apparaissait au regard charmé. Ainsi le grand artiste nous a restitué le premier honneur de notre nature ouvrée des mains de Dieu (1) ».

Ce jugement grave, élevé, mais sévère, déchaîna, bien entendu, contre Louis Veuillot, le courroux de quelques gens de lettres, qui l'accusèrent d'outrager le héros en diminuant le peintre. Ratisbonne surtout prit part à cet assaut. Pour le remettre à sa place, Louis Veuillot se contenta d'opposer, aux fureurs échauffées de ce litératteur, quelque-uns de ses vers puérils et langoureux. Il se divertissait volontiers, contre ce genre d'adversaire, à ces vengeances railleuses, tranquilles et impitoyables. D'ailleurs,

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 291, 292.

Digitized by Google

à défaut de l'admiration de Ratisbonne, il obtint les éloges de plumes compétentes. De cet « excellent article », Etex affirmait : « C'est bien le genre d'article que je voudrais voir faire par la critique sur les œuvres des artistes vivants (1). »

Sur le terrain littéraire, quelques brochures relatives au mariage, en particulier d'Alexandre Dumas et du baron d'Ideville, inspirèrent à Louis Veuillot un travail étendu et pénétrant. Il y défendait l'institution sacrée, tout à la fois contre le « pétrole » du dramaturge libre-penseur, qui proposait le meurtre en dernier remède aux trahisons de l'épouse, et contre le « pétrole » du gentilhomme chrétien, qui s'égarait jusqu'au divorce. Le baron d'Ideville s'était peint lui-même, un peu plus tôt, dans une lettre spirituelle, humble et un peu ironique, où il sollicitait, du rédacteur en chef de l'*Univers*, une réclame en faveur d'un sien volume : « Je ne suis malheureusement pas, comme vous et les gens rares de votre trempe, une âme toujours droite, vaillante et qui ne transige jamais! Je suis, hélas! des vacillants et des faibles; et je me suis laissé séduire par Cavour, bien que ma conscience m'ait indiqué que je m'étais trompé (2). » Louis Veuillot négligea le livre ainsi recommandé; mais il accorda la « réclame » à l'opuscule sur le mariage : « Il y a un homme du monde, diplomate, homme d'esprit, chrétien par-dessus le marché, M. le baron d'Ideville, qui s'élève courtoisement contre M. Dumas en faveur de « la femme ». Il penche à la miséricorde, — et il verse aussi le pétrole, tout chrétien qu'il est. Il offre le divorce! La concession est forte pour un ambassadeur qui doit connaître la limite de ses instructions; elle est superflue (3) ». Partant de là, Louis Veuillot, qui aimait à élargir et à élever les

(1) Lettre du 1 avril 1872.
(2) Lettre du 13 mars 1872.
(3) *Univers* du 29 juillet 1872.

Digitized by Google

problèmes, trace un magnifique tableau du mariage chrétien :

« Le mariage chrétien est venu restituer l'institution primitive sur le modèle du Créateur. Il a délivré la femme de sa longue ignominie dégénérée en servitude acceptée, il a donné aux époux la gloire de la chasteté conjugale, aux enfants la sécurité du foyer domestique, au genre humain une origine plus pure et l'honneur et la paix d'une meilleure vie.

« Pour conserver au mariage la splendeur qu'il lui restituait et qu'il accroissait, et pour l'orner des vertus sublimes convenables à l'homme régénéré, Jésus-Christ l'a élevé au rang de sacrement; c'est-à-dire qu'il a créé les moyens d'acquérir une grâce propre à cet état devenu plus laborieux par l'invasion et la fraude du péché (1). »

Les sceptiques et les insulteurs, qui s'attaquent au mariage chrétien, ce sont « les diffamateurs acharnés de l'espèce humaine, les ramasseurs de contes méchants et de sentences perverses, les railleurs et les jaloux de l'honneur qui nient la fidélité, la chasteté, qui ne veulent pas croire au triomphe du bien, ni même au combat pour le bien, qui nient aussi la Providence, qui croient que Dieu n'a pas créé l'homme ou ne l'a pas créé assez savamment pour être heureux, ou ne l'a créé que pour le tourmenter (2) ».

Malgré cette vive et haute leçon infligée à Dumas, Louis Veuillot ne cache point son goût pour cet auteur. Il le juge en quelques mots : « Il a le talent de l'observation et veut être moraliste, mais il a surtout le génie dramatique, et ce talent et ce génie se nuisent bien plus qu'ils ne réussissent à se fortifier. » Il ajoute un peu plus loin : « Je l'étudie depuis longtemps avec une sympathie silencieuse, hésitant à dire combien en même temps il me semble toujours plus proche et toujours plus loin du but. Il a des

(1) *Univers* du 3 août 1872.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

élans d'une vigueur magnifique et des chutes désespérantes. Prend-il son élan pour franchir l'obstacle, le calcule-t-il pour rencontrer l'obstacle et se donner l'inexplicable plaisir de se briser dessus? Lui seul le pourrait bien dire, et peut-être qu'il est l'homme le plus incapable de le dire et de le savoir. S'il s'étudiait lui-même comme il étudie quelques insignifiantes surfaces de l'homme et de la société, il serait également surpris et de n'être pas chrétien et de son obstination à vouloir inventer le christianisme (1) ».

Cet intérêt de Louis Veuillot pour l'écrivain libre-penseur avait d'autres motifs que le goût littéraire. Quelques relations s'étaient ébauchées entre le journaliste catholique et le dramaturge incroyant. Il y eut échange de lettres et de visites. Et rien n'est plus curieux que l'origine de ces rapports. Ils étaient dus à la sœur d'Alexandre Dumas, M^me^ Pérel, qui, d'aspirations plus chrétiennes que son frère, s'était si fortement passionnée pour l'œuvre de Louis Veuillot qu'elle s'avisa de le consulter sur ses difficultés personnelles. De la sœur, Louis Veuillot vint au frère. M^me^ Pérel continua quelque temps d'écrire au rédacteur en chef de l'*Univers,* en s'adressant à lui comme à un conseiller de conscience et en l'appelant « mon cher apôtre ». Elle mourut religieuse.

On le voit néanmoins, les relations personnelles que l'esprit et le génie de Louis Veuillot lui ménageaient dans le monde des lettres ne l'empêchaient point d'affirmer ses convictions sur toute chose et à tout écrivain. Rien ne primait à ses yeux le devoir de proclamer la vérité. Et ce devoir lui paraissait particulièrement impérieux, quand il s'agissait de défendre, contre les perversions grossières ou raffinées, l'âme du peuple chrétien.

Ce peuple, d'ailleurs, il ne se bornait pas à le défendre;

(1) *Univers* du 3 août 1872.

Digitized by Google

il se préoccupait de le relever. Il encourageait puissamment ce qu'on devait appeler bientôt les œuvres sociales. Il leur fournissait la base et le ciment indispensables, en leur inculquant des principes sûrs et clairs. C'était là, sur ce terrain, sa sollicitude et sa mission. Mais, tout absorbé qu'il fût par la sauvegarde et la diffusion des principes, il n'en suivait pas moins, avec une vigilance affectueuse, les hommes qui se consacraient surtout à l'application. L'Œuvre et l'école des Cercles catholiques avaient sa sympathie chaude et clairvoyante. Il convient de s'y arrêter.

Ce serait méconnaître un des traits essentiels de la physionomie de Louis Veuillot et se préparer sur lui de graves erreurs de jugement que d'oublier que, sorti du peuple, il lui garda toujours un amour profond, lucide et passionné. Eugène Veuillot, résumant les idées sociales de son frère, écrit justement : « Dès qu'il put réfléchir en chrétien, dès qu'il fit appel à Dieu, il eut l'amour des humbles qui travaillent, souffrent et se résignent (1). » Il en eut l'amour, il en eut aussi le respect. Dans une discussion sur l'assistance et la charité, il rappelle à ses contradicteurs le sermon de Bossuet sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église et il leur montre, en deux mots, quelle grandeur peut ennoblir le geste du mendiant qui tend la main : « Le pauvre qui tend la main prie comme David mendiant devant Dieu : *Miserere mei quia unicus et pauper sum ego.* Mais en même temps, il parle de la part de Dieu et ne réclame, après tout, qu'un emprunt. Il engage Dieu comme répondant de sa dette. *Dieu vous le rendra* (2) ! »

Aimant et connaissant le peuple, il le prenait en pitié jusqu'en ses égarements. Dès *Rome et Lorette,* après avoir évoqué les douleurs, les amertumes et les abandons de son adolescence, il dépeignait ce peuple « que l'on affame et que l'on dégage de tout scrupule » et il déclarait : « Je

(1) *Univers* du 8 avril 1896.
(2) *Mélanges*, III, 5, p. 221.

Digitized by Google

plains ceux que la bête féroce dévorera; mais sous les souvenirs de mon passé, ce n'est pas elle que je puis accuser; non en vérité, je ne le puis (1). » Plus de trente ans plus tard, la même obsédante pensée lui revient sous la plume. Ayant prêté l'oreille au « hideux vacarme des blasphèmes socialistes », il s'écrie douloureusement : « Ces hommes sont fous. On leur a caché le Christ, on l'a diffamé à leur ignorance et à leur détresse; afin de les enrôler, on les a vidés de Dieu, et on les a remplis de la fureur des convoitises humaines (2). »

C'est que lui-même avait si cruellement souffert des détresses et des humiliations dont le peuple est abreuvé que, s'il n'eût été chrétien, il se fût enrôlé parmi ces révolutionnaires. On connaît la célèbre page où il l'avoue nettement, devant le cercueil de son père, écrasé sous le faix d'un labeur ingrat, servile et dédaigné: « Cet édifice social et inique, il sera détruit. — J'étais chrétien déjà; si je ne l'avais été dès ce jour j'aurais appartenu aux sociétés secrètes (3). » Grâce à Dieu, la foi l'avait retenu, éclairé, soulevé. Elle lui avait inspiré, en projetant ses rayons sur cette souffrance populaire, ce qu'on a nommé le « sens social ». Expression qu'il emploie lui-même, quand il accuse la Révolution d'avoir étouffé et vicié ce sens nécessaire (4). Le sens social, il s'affirme en lui par les réflexions les plus profondes ou les saillies les plus familières. Il se manifeste avec gravité, quand le rédacteur en chef de l'*Univers* rappelle aux chrétiens qu'ils portent, devant Dieu, la responsabilité des pauvres : « Nous n'avons la richesse, la force, la liberté, la vie, nous n'avons rien au monde pour nous seulement : à tout don qui nous est fait incombe le devoir de protéger, dans leur âme et dans leur corps, la multitude de nos frères faibles et ignorants... Nous serons

(1) Page 20.
(2) *Univers* du 18 janvier 1872.
(3) Première préface des *Libres-Penseurs*.
(4) *Mélanges*, III, 6, p. 374.

Digitized by Google

examinés et jugés là-dessus, et nul chrétien ne peut croire qu'au jour où il lui sera demandé compte des petits abandonnés avec mépris ou défendus sans constance et sans amour, il se justifiera par la réponse de Caïn (1). » Ce « sens social », il jaillit spontanément jusque dans la plaisanterie : témoin cette lettre à Mlle de Grammont, où Louis Veuillot se plaint d'avoir été traîné par elle au « supplice de ces pauvres diables » à qui elle a fait déplier des étoffes qu'elle avait résolu de ne pas prendre : « Enfin s'écrie-t-il, mi-souriant, mi-sérieux, ces hommes pourtant ce sont vos frères ! »

L'amour ardent et puissant de ses « frères » égarés et malheureux, tel est le premier trait de Louis Veuillot social. Le second, conséquence et pendant du premier, c'est une aversion irrésistible, indignée, méprisante, contre la société révolutionnaire, contre la bourgeoisie voltairienne et libérale, coupable d'avoir démoralisé le peuple et de le vouloir exploiter. Si la foi constamment ne les tempérait, ne les transfigurait, ne les orientait vers l'ordre et l'autorité véritables, il y a mille pages en son œuvre qui sembleraient burinées par le plus farouche et le plus éloquent des révoltés. Eugène Veuillot, dans le même article où il met en relief l'amour de son frère pour les humbles, ajoute également qu'il eut « le mépris de l'école économique, bourgeoise et classique, âpre au gain et voyant dans l'ouvrier un instrument (2). » Et, dans cette même page, il évoque le cri de souffrance arraché, à l'auteur de *Rome de Lorette,* par le souvenir de ce que la société avait fait de son père : « Une société sans entrailles pour le pauvre peuple, et sans intelligence pour tout ce qui s'élève au-dessus des plus grossiers intérêts d'une abjecte vie, avait écarté de lui, dès sa naissance, les dépositaires de la parole sainte; elle l'avait laissé croître comme tant d'autres dans l'ignorance de son âme, de son

(1) *Mélanges,* III, 1, p. 372.
(2) Art. cit.

Digitized by Google

Dieu ; et, stupidement indifférente sous la garde de ses bourreaux, ne s'était point mise en peine s'il deviendrait un honnête homme, ou si les passions en feraient un forcené contre lequel il faudrait déchaîner bientôt les machines brutales qu'on appelle encore des juges et des lois (1). » Cette société marâtre, il la flétrit encore dans les *Libres-Penseurs*, au chapitre des *Persécutions :* « Assemblage d'individus égoïstes, qui ont lâchement accepté une loi d'enfer, la loi de se nuire réciproquement... » Et, vers la même époque, il dépeint ainsi, dans l'*Univers*, le sort réservé par la bourgeoisie voltairienne à l'ouvrier : « Le courber sur sa tâche du matin au soir et du berceau à la tombe, le condamner à n'attendre l'amélioration de son sort que d'un hasard dont il désespère, ne laisser arriver ni un rayon de soleil sur son front, ni un rayon de foi dans son cœur, et ne pas craindre enfin de froisser, par des paroles et par des regards de mépris, cet homme, cet égal, cet ouvrage de Dieu, c'est trop!... (2). » Aussi, Louis Veuillot prévoit-il et comprend-il toutes les révoltes de cet esclave, privé du Christ, et ce sont ses maîtres cruels et impies qu'il en rend responsables.

Le remède à ce fléau, ce n'est pas l'illusoire et dangereux fantôme de la liberté. La liberté, « qui secoue les disciplines sociales et les disciplines morales », il en discerne et en dénonce surtout les ravages : par elle, écrit-il, « la pauvreté dégénère souvent en misère » (3).

Le remède, il est indiqué par l'analyse du mal. Le traitement jaillit du diagnostic. Si le peuple est misérable et révolté, c'est parce que la Révolution veut à la fois le pervertir et l'asservir. Il faut donc le protéger contre la tyrannie et la corruption révolutionnaires, en lui restituant la vraie foi et en le reconstituant sous la vraie loi C'est d'un mot tout le programme social de Louis Veuillot.

(1) Art. cit.
(2) *Mélanges*, I, 4, p. 448
(3) *Derniers Mélanges*, I, p. 27.

Digitized by Google

Rendue sous mille formes variées, cette même idée se retrouve à toutes les étapes de sa vie. Dans les *Pèlerinages de Suisse*, écrits à vingt-cinq ans, dès le retour de Rome, elle se traduit en ces termes : « Quand vous avez en brisant les liens qui rattachent l'homme à Dieu, brisé les liens plus faibles qui unissent l'homme à l'homme; c'est-à-dire quand il n'y a plus ni foi chez les grands, ni espérance chez les petits, ni charité, ni confiance chez aucun, alors ne cherchez plus rien pour le bonheur de l'humanité, vous ne trouveriez pas (1). » Louis Veuillot y revient, quelques années plus tard, dans la préface des *Libres-Penseurs* : « Nous pratiquerons la fraternité, quand nous adorerons *Notre Père* qui est aux cieux, et quand nous aurons obtenu de lui la grâce d'aimer nos frères du même amour qu'il porte à ses enfants (2). » En 1872, il se résume ainsi : « Jamais le pauvre n'eut de supplément à sa détresse, et jamais il n'en aura d'autre que l'Eucharistie; car l'homme, qui est le pauvre, ne vit pas seulement de pain (3). »

Cette pensée fondamentale, elle soutient tout l'ordre social chrétien, qu'il annonce, qu'il réclame et qu'il attend : « Cet ordre social, qui distribue et garantit à tout homme la connaissance de Dieu, et qui l'élève au sommet humain en lui donnant la foi, l'espérance et la charité, c'est le moyen nécessaire et unique par lequel notre démagogie souillée et inepte peut devenir la démocratie, le peuple royal rentré en possession de Dieu. » Et, parce que ce programme, enté sur la tradition, fait traiter Louis Veuillot de rétrograde, il répond simplement : « On nous appelle un souvenir, nous sommes plutôt une annonce (4). »

Ces vues sociales ne sont naturellement ni goûtées ni comprises de tous les conservateurs. Il y a des réclamations. Louis Veuillot les apaise, en établissant les distinctions né-

(1) Page 185.
(2) Page 12.
(3) *Derniers Mélanges*, I, 30.
(4) *Univers*, 18 janvier 1872.

Digitized by Google

cessaires et qu'il croyait évidentes : « Quelques lecteurs s'étonnent de nous entendre parler de la démocratie comme d'une chose capable de contenir l'ordre. Ils ont raison s'ils s'arrêtent à la situation présente et s'ils prennent les mots au sens que leur donnent aujourd'hui les faits... Mais nous sommes en présence de la démocratie révolutionnaire, et le christianisme nous donnera la démocratie chrétienne (1). »

Cette démocratie révolutionnaire, il n'a cessé de la combattre. Mais, je l'ai dit, ce n'est pas assez pour lui de combattre, il veut reconstruire. Et c'est dans ce sens qu'il appelle et qu'il comprend la démocratie chrétienne. En somme, pour lui, l'avènement de cette démocratie chrétienne, c'est tout uniment « le règne du Christ et du peuple chrétien ».

C'est de ce point de vue qu'il reconnaît que cette démocratie baptisée a sa première racine dans l'Évangile et son épanouissement dans la monarchie chrétienne. Elle remonte au *Misereor super turbam :* « Depuis ce jour jusqu'à l'heure où nous sommes, l'Église a travaillé, et, jusqu'à la consommation des temps, elle travaillera pour procurer, maintenir ou rétablir une organisation chrétienne de la démocratie, c'est-à-dire un ordre de choses, qui, suivant le génie particulier des peuples, comporte parmi eux la plus large distribution possible de pain, de liberté, d'égalité et de paix. La royauté chrétienne n'eut pas un autre but (2). » Déjà, vingt-cinq ans plus tôt, il avait condensé la même idée dans cette formule : « Tout gouvernement chrétien, régulier et paisible, a été une démocratie appropriée aux besoins du temps (3). » Et c'est pourquoi il rêve une « sainte démocratie » comme il y eut jadis un « saint Empire » (4).

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 17.
(2) *Derniers Mélanges*, I, p. 20.
(3) *Mélanges*, I, 2, p. 69.
(4) *Mélanges*, III, 5, p. 130.

Digitized by Google

On conçoit par quels liens cette magnifique et lumineuse conception sociale se rattache à ses idées politiques. Il les précise, pour ceux qui ne veulent pas comprendre : « La démocratie et la monarchie ne sont pas pour moi deux choses contraires. L'une est la liberté, l'autre est l'autorité. L'erreur du temps les oppose l'une à l'autre. Dieu les sacra pour vivre en paix et notre histoire nous les montre d'accord sous le même drapeau (1) ». On a vu d'ailleurs, dans le résumé de sa Constitution, quelle place il réserve à cette démocratie organisée et disciplinée, quel ennoblissement il accorde au prolétariat, quelles franchises et quelles ressources il reconnaît aux corporations. Mais, encore un coup, cet ordre social ne vaut qu'inspiré et soutenu par la religion : « Hors la croix, hors l'Église, point de salut. Toute base manque à l'avenir de la démocratie (2) ».

Dans ces principes et dans ce programme, on a clairement discerné les idées maîtresses qui allaient donner naissance à l'Œuvre des Cercles et à l'école sociale dont elle serait l'origine et le foyer. Le comte Albert de Mun, le marquis de la Tour du Pin, tous leurs compagnons d'armes et d'apostolat, obéissaient au même amour chrétien du peuple, à la même horreur de la Révolution, au même désir de reconstituer un ordre social appuyé sur l'Évangile et de relever la puissance corporative. Quelques années plus tard, dans un de ses premiers discours à la Chambre, Albert de Mun devait jeter fièrement, devant une assemblée hostile, au grand déplaisir des catholiques libéraux et notamment de M. de Falloux, ce cri de guerre à la Révolution : « La Révolution n'est ni un acte ni un fait, elle est une doctrine sociale, une doctrine politique, qui prétend fonder la société sur la volonté de l'homme au lieu de la fonder sur la volonté de Dieu et qui met la souverai-

1) *Univers* du 18 janvier 1872.
2) *Ibid.*

Digitized by Google

neté de la raison humaine à la place de la loi divine (1). Dès la première heure, au surplus, ce fut dans les documents et chez les auteurs aimés de Louis Veuillot que le jeune orateur catholique et ses amis puisèrent leur inspiration. Le P. Lecanuet constate, avec une pointe d'ironie et d'agacement, que de Mun et la Tour du Pin, pendant leur captivité en Allemagne, lurent avec enthousiasme et avec fruit le livre de Keller sur le *Syllabus*, et il ajoute : « Les définitions de l'Église, les articles du *Syllabus* condamnant les erreurs modernes, leur parurent d'une clarté saisissante et d'une opportunité merveilleuse (2). » Albert de Mun lui-même signale comme « les illuminateurs de sa pensée » Joseph de Maistre, Bonald, Balmès, Donoso Cortès (3). C'était bien la même source où puisait l'*Univers*. Au surplus, c'est encore le P. Lecanuet qui reconnaît, dans l'œuvre des Cercles, « la création des catholiques intransigeants, le grand effort de l'école de M^gr^ Pie et de Louis Veuillot « pour restaurer dans la société le règne de « Jésus-Christ (4) ».

Ce témoignage d'un adversaire a été corroboré maintes fois par les catholiques sociaux eux-mêmes. Le marquis de la Tour du Pin, saluant la mémoire du baron de Vogelsang, rangeait Louis Veuillot, à côté du grand sociologue autrichien, parmi les maîtres de l'école sociale catholique. Albert de Mun, pour sa part, au moment de l'inauguration du monument érigé à Louis Veuillot dans la Basilique de Montmartre, après lui avoir adressé le « tribut de son admiration et de son inaltérable reconnaissance », affirmait : Les entretiens de Louis Veuillot « ont laissé d'ineffaçables traces dans mon cœur et, j'ose dire, dans ma vie publique. C'est par lui que j'ai appris alors, et dès mes premiers pas, comment on est et on reste catholique avant tout. »

(1) Comte Albert de Mun, *Ma vocation sociale*, p. 202.
(2) Lecanuet, *op. cit.*, p. 392.
(3) Comte Albert de Mun, *op. cit.*, p. 56.
(4) Lecanuet, *op. cit.*, p. 419.

Digitized by Google

Ces entretiens, du promoteur de l'Œuvre des Cercles avec le rédacteur en chef de l'*Univers,* avaient commencé peu de temps après la Commune. Albert de Mun a conté lui-même, avec une vivante émotion, sa première visite à Louis Veuillot. Il s'était présenté auparavant chez Mgr Dupanloup, qui l'avait accueilli d'abord avec une curiosité sympathique, ensuite avec une impatience irritée. La réception de Louis Veuillot demeura jusqu'au bout chaude et satisfaite :

« Je lisais l'*Univers* avec passion, et il apportait à ma résolution de servir l'Église un stimulant quotidien. Je ne me rappelle pas aujourd'hui comment cette ferveur fut signalée à Louis Veuillot : je crois que ce fut par Lucien Brun. Il y répondit par une invitation à dîner.....

« Son accueil très simplement cordial mettait tout de suite à l'aise. Il n'avait ni morgue bourgeoise, ni affectation plébéienne. On ne sentait en lui ni l'orgueil d'un talent conscient de sa supériorité, ni la recherche d'une fausse modestie. Il ne posait ni pour le fils du tonnelier, ni pour le grand homme. Il était bonnement lui-même et cela suffisait à le rendre infiniment séduisant.....

« Pendant le dîner très gai, la conversation du maître, abondante, semée d'anecdotes et de traits, me parut toute différente de ce que j'attendais. Dans ses récits, dans ses jugements, ce ne fut pas l'esprit, pourtant si vif, qui me frappa surtout, ce fut la bonté.....

« Quand, après ce dîner, j'allai le visiter dans son cabinet, je vis un autre homme. J'entendis, non plus le causeur inimitable et le brillant conteur, mais le serviteur de l'Église. Il ne me parla ni de la politique, ni des hommes, ni des faits du jour : laissant les choses contingentes, il fit pour moi seul, sans apprêt, simplement, avec quelle éloquence cependant et quelle hauteur de vues ! une admirable leçon sur l'Église romaine et sur le rôle que sa mission divine lui a tracé dans le monde à travers les siècles. Me pressant, si je voulais la servir à mon tour, d'apprendre à

Digitized by Google

la connaître : « Ayez toujours près de vous, sur votre table « un volume de l'histoire de l'Église ! » Cette parole m'est restée présente toute ma vie (1) ».

L'œuvre naissante trouvait naturellement, dans le journal, le même favorable accueil que chez le rédacteur en chef. Il n'entre point dans mon sujet de retracer l'historique de cette fondation. Quel catholique ignore, au surplus, la généreuse et conquérante initiative suggérée, par les tristesses et les horreurs de la Commune, à quelques jeunes officiers ; la première rencontre, au Cercle Montparnasse, entre ces officiers et le peuple chrétien ; l'appel adressé, à la fin de 1871, « aux hommes de bonne volonté » et l'enthousiasme actif et vibrant qu'il éveilla dans l'opinion croyante ; les premiers cercles ouverts en pleins quartiers révolutionnaires, à Belleville et à Montmartre ; le persuasif et retentissant discours prononcé par Mgr Mermillod à Sainte-Clotilde ; la rapide extension de l'œuvre en province ; les premières assemblées générales ; les bénédictions et les encouragements de Pie IX ?.... L'*Univers* n'a pas attendu ce succès pour appuyer les Cercles auprès de ses lecteurs. L'appel « aux hommes de bonne volonté » a reçu, dans ses colonnes, un accueil chaleureux. Il suit avec intérêt les développements de l'œuvre à peine éclose. Il encarte un bulletin de propagande. Il reproduit *in extenso* le discours de l'évêque de Genève. Il le commente avec sympathie par la plume d'Arthur Loth : « Ce n'est pas trop présager de l'institution des Cercles catholiques d'ouvriers, déclare le jeune rédacteur, que d'y voir un des moyens les plus efficaces de régénération pour le peuple (2) ». Et c'est encore Arthur Loth qui salue, deux mois plus tard, la fondation du Cercle de Montmartre : « L'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers... est appelée à devenir une grande œuvre de régénération sociale (3) ». Un peu plus tard, ce sera

(1) Comte Albert de Mun, *op. cit.*, pp. 49-51.
(2) *Univers* du 19 avril 1872.
(3) *Univers* du 20 juin 1872.

Digitized by Google

Louis Veuillot qui, personnellement, mettra sa plume au service de la jeune association : « L'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers dans Paris, dit-il, a besoin de secours à cause de son développement inespéré. Nous la recommandons à nos lecteurs. Le moment peut ne pas sembler favorable, mais la nécessité est urgente. L'intelligente charité se hâtera d'accourir les mains pleines..... Si l'institution peut se maintenir, et nous n'en doutons pas, elle produira plus de bien que les machinations révolutionnaires n'ont engendré de mal. Aux ténèbres des associations secrètes, elle oppose la lumière; le mal qui se fait dans l'ombre sera dissous par le bien qui agit au grand jour et qui parle tout haut (1) ».

L'*Univers* continua de suivre et d'encourager le mouvement. Il serait trop long d'en énumérer tous les témoignages. Anticipant toutefois sur les années, je veux, à ce premier appui donné à l'Œuvre des Cercles, ajouter ici une autre manifestation de la même sollicitude et de la même doctrine. C'était en 1877. Le comte de Chambord venait d'écrire, à Léon Harmel, une de ces lettres royales, où il savait condenser des pensées hautes en aphorismes robustes : « Un grand nombre de bons esprits, déclarait-il, entrevoyaient bien dans la corporation chrétienne la solution du redoutable problème qui s'imposait à leurs recherches ; mais il fallait avoir le courage de le dire et l'énergie de le prouver ». Puis, résumant les conditions qui peuvent unir au patron l'ouvrier, le prince terminait par ce mot : « Il faut (à l'ouvrier) lui révéler le prix de son âme. »

Louis Veuillot commente avec admiration et avec joie « ces paroles salubres et claires », où il reconnaît « tout un programme social »... « Désormais, conclut-il, l'usine du Val-des-Bois, on dira peut-être la *sainte usine*, est bien fondée. Il est permis d'espérer qu'elle ne rencon-

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 488.

Digitized by Google

trera plus d'obstacle que le courage ne puisse vaincre. C'est une révolution qui s'opère dans les rapports des maîtres et des ouvriers, et dans la condition économique et morale des travailleurs. Tout un ordre nouveau peut partir de là (1). » Aussi quelques années plus tard, celui qu'on devait appeler « le bon Père », écrivant au lendemain de la mort de Louis Veuillot, pouvait-il affirmer : « C'est avec justice que les ouvriers chrétiens doivent honorer la mémoire de ce vaillant lutteur. Il leur appartient par la naissance et par ses combats (2). »

Cet amour du peuple chrétien, du peuple opprimé, Louis Veuillot le porte au delà des frontières. A la plus vibrante sensibilité patriotique, il unit l'attachement à ses « frères » épars à travers les nations. Comme le fait observer Mgr Hazera, dans son oraison funèbre, « dès que les intérêts de l'Église, qui est la patrie universelle, sont engagés quelque part, dans le monde barbare ou dans le monde civilisé, le fils de l'Église, le chevalier de l'Église arrive, et il assure ou la défense ou la marche en avant (3). »

C'était de tous les pays, d'ailleurs, qu'on attestait la force de Louis Veuillot et qu'on invoquait sa plume. « Nul n'a admiré plus que moi, lui écrit l'évêque de Namur, non seulement votre talent, mais la constance inébranlable avec laquelle vous avez défendu et défendez toujours les droits de la vérité et de la sainte Église. » En même temps, Mgr Benham-Benni, archevêque syrien de Mossoul, le remercie avec effusion du concours prêté à ce diocèse oriental, et l'évêque de Para, au Brésil, appelle son appui contre les menées franc-maçonnes.

En Europe également, sur plusieurs points, la persécution faisait rage. On a vu avec quelle infatigable énergie

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 133-134.
(2) *Hommages*, p. 207.
(3) Pages 32.

Digitized by Google

Louis Veuillot dénonçait, en Italie, les spoliateurs du Saint-Siège. Le Kulturkampf, allumé en Allemagne, ne lui inspirait ni moins de vigilance, ni moins d'indignation. Il y découvrait l'une des conséquences impitoyables de la Révolution, pliant sous son joug les souverains mêmes qui veulent et qui croient la combattre : « Lui aussi (le roi prussien), qui croyait si bien tenir la Révolution, s'aperçoit qu'il a conquis l'Allemagne pour le compte de la Révolution, et déjà il témoigne son obéissance à la Révolution. Voici qu'il persécute l'Église catholique... Il persécute l'Église parce que la Révolution le veut. La persécution est le signe du servage (1). » Les colonnes de l'*Univers*, à cette époque, sont remplies d'articles et de documents qui relatent avec douleur et colère les progrès du Kulturkampf. Les correspondances de B. d'Agreval, en particulier, sont remarquées pour leur force judicieuse et ardente. Un peu plus tard, le journal en subira le glorieux contre-coup; il sera frappé de suspension sur les instances de Bismarck, irrité et inquiet du soutien que l'*Univers* donne, à la face du monde, aux catholiques allemands.

Mais, en ce moment, le rédacteur en chef est surtout occupé de la campagne personnelle qu'il poursuit contre les brutalités mesquines et présomptueuses dont la Suisse anticléricale, à l'instar de Berlin, veut écraser les catholiques. Il s'y est engagé, sur la prière de deux évêques avec lesquels il entretient des relations affectueuses : M^gr^ Mermillod, vicaire apostolique de Genève, et M^gr^ Lachat, évêque de Bâle. Voici déjà longtemps qu'il a pour le premier une amicale admiration. Il apprendra, au cours de cette lutte, à mieux connaître et à vénérer le second.

Dès 1871, la République genevoise, empoissée de calvinisme hypocrite et rancunier, se fait la main contre des femmes. Elle s'apprête à bannir des Carmélites, des

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 562.

Digitized by Google

petites sœurs des pauvres et des sœurs de charité. Le 24 octobre, premier appel de Mgr Mermillod : « Je viens réclamer de votre cœur et de votre plume un service : j'aurais besoin que l'*Univers* fît un article contre les nouveaux attentats qu'on projette à Genève... » Aussitôt, Louis Veuillot de répondre à ce cri d'alarme. Dès le 26, un vigoureux article expose et flétrit la persécution genevoise : « La république de Genève, écrit-il, vient de décréter que les faits de la Commune de Paris étaient des faits exclusivement politiques, et elle a refusé à ce titre l'extradition des incendiaires, des voleurs et des assassins. Elle les réserve aux besoins imminents de l'Internationale. Mais, de son propre mouvement, elle pourra tout à l'heure chasser du libre territoire genevois quelques femmes pures de tout crime et veuves de tout appui, dont les mains se lèvent vers le ciel pour prier Dieu et s'inclinent vers la terre pour nourrir les indigents, panser les malades et ensevelir les morts (1). » « Merci de votre article écrit deux jours après Mgr Mermillod, avec une émotion qui l'attendrit aux larmes; il frappe fort et juste; je l'ai fait publier à des milliers d'exemplaires (2). »

Ce n'était qu'une première escarmouche. Quelques mois après, l'évêque d'Hébron (3) a de nouveau recours à « la plume du chevalier chrétien ». C'est au clergé que s'attaque aujourd'hui le gouvernement de Genève. Il s'est avisé que le titre épiscopal accordé par Pie IX à Mgr Mermillod doit être contraire à la Constitution; aussi, d'un seul coup, supprime-t-il toute la subvention reconnue au clergé catholique, — dix mille francs pour seize prêtres. — Mais, dès le lendemain, l'*Univers* ouvre une souscription. Moins parcimonieux que les calvinistes, il réclame à ses lecteurs un secours de seize mille francs. Quelques jours plus tard, il peut en adresser vingt-trois mille au

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 5.
(2) Lettre du 28 octobre.
(3) Titre épiscopal de Mgr Mermillod.

Digitized by Google

prélat dépouillé : « Nous irions aisément beaucoup plus haut, lui déclare-t-il dans une lettre publique, si nous ne voulions au besoin recommencer l'année prochaine. C'est la réponse des catholiques de France à vos persécuteurs de Genève et aux approbateurs qu'ils rencontrent chez nous... Personnellement, Monseigneur, accueillez avec joie cette offrande. Elle eût été faite à tout autre évêque dans la même situation; sa promptitude vous est due. Elle vient comme une récompense du grand éclat de votre zèle (1). »

Cette prompte et généreuse revanche eut en Suisse un écho retentissant. Les radicaux en étaient furieux. Les catholiques en remerciaient l'*Univers,* et l'évêque d'Hébron se faisait leur interprète :

« Vous êtes depuis longtemps, écrivait-il à Louis Veuillot, un des ouvriers les plus infatigables et les plus écoutés de la solidarité catholique.

« Il y a seize ans déjà, un grand écrivain, l'illustre Gerbet, évêque de Perpignan, vous le disait. Votre journal est parvenu à force d'épreuves et de luttes à se faire un immense auditoire. Il ne recule devant aucune attaque, lorsqu'il s'agit de défendre la cause de Dieu et de son Église. Il combat pour nous avec un talent que ses ennemis respectent, que ses rivaux admirent; il porte chaque jour sa voix dans les diverses contrées du monde chrétien pour y encourager tous les dévouements, pour y défendre tous les intérêts menacés.

« Nous n'avons pas oublié les glorieux services rendus à Mgr Marilley, à Chillon; à Mgr Franzoni, en exil; à Mgr Vicari, l'invincible athlète plus qu'octogénaire. Je ne nomme pas tous ceux que l'*Univers* a aidés, jamais il n'y eut quelque part une chrétienté en péril ou un évêque dans l'épreuve, sans que vous n'ayez suscité des prières et des sympathies universelles.

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 535 et 537.

Digitized by Google

« La jeune Église catholique de Genève en fait la consolante expérience (1). »

Ces générosités, d'ailleurs, étaient coutumières au journal et nul autre, assurément, n'a distribué plus de secours aux œuvres catholiques et à toutes les détresses. « Après avoir rétabli en pays chrétien l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, atteste Mgr Hazera dans l'oraison funèbre de Louis Veuillot, il a pu donner jusqu'à cinq millions à l'Église dépouillée, à la France meurtrie ». A la même époque, où, en peu de jours, il rendait au clergé de Genève plus que le double de son traitement confisqué, l'*Univers* prenait une part prépondérante à la souscription ouverte en faveur des émigrés d'Alsace-Lorraine : « A lui seul, du 16 octobre à la fin de l'année, au témoignage du P. Lecanuet lui-même, il recueille plus de 300.000 francs, offerts par les pauvres curés de campagne. »

Revenons en Suisse. Le clergé de Bâle n'était pas mieux traité que celui de Genève. Dans ce vaste diocèse, dont l'évêque, en résidence à Soleure, ne gouvernait pas moins de 440.000 catholiques, fonctionnait une *Conférence diocésaine,* formée par les délégués des cantons; elle devait pourvoir aux intérêts matériels, mais s'arrogeait l'autorité religieuse. Or, ces contrôleurs, infestés de libéralisme, n'admettaient point l'infaillibilité pontificale et soutenaient avec passion les quelques transfuges en rébellion contre le dogme. Aussi Mgr Lachat prévoyait-il les coups qu'il subirait de cette commission sectaire. Le 16 novembre 1872, il s'adresse à l'un de ses amis parisiens pour lui confier ses angoisses. « Combien je voudrais, conclut-il, que le grand défenseur des opprimés, M. Veuillot, fût informé de notre affreuse situation! Je suis sûr qu'il prendrait notre défense... » Cette lettre est communiquée au rédacteur en chef de l'*Univers* et une

(1) *Univers* du 19 octobre 1872.

Digitized by Google

correspondance affectueuse s'engage entre le prélat et le journaliste. L'évêque de Bâle a toute confiance dans le généreux écrivain : « On nous a laissés trop longtemps, lui écrit-il le 11 janvier, dans un abandon incroyable. Vous *seul*, Monsieur, depuis le *Sonderbund,* vous avez pensé à nous ! »

Louis Veuillot est donc armé pour tenir tête aux tyranneaux de Soleure. Quand ceux-ci entrent en campagne, ils le rencontrent en face d'eux, pour les dénoncer à l'opinion catholique et soutenir le clergé qu'ils persécutent.

Le 27 janvier, l'*Univers* reproduit l'ukase arbitraire et imbécile par lequel quatre membres, sur sept, de la *Conférence diocésaine,* déclarent que, les décrets du Concile du Vatican n'ayant aucune valeur, l'évêque est sommé de lever l'excommunication qu'il a prononcée contre deux curés hostiles à l'infaillibilité pontificale et, par la même occasion, de déposer son chancelier.

On se demande pourquoi ces élèves de Bismarck, usant de leur force et sachant bien que Mgr Lachat ne se soumettra pas à leurs injonctions, n'ont pas été du premier coup jusqu'au bout de leur entreprise. Louis Veuillot en démêle la raison :

« La justice et la faiblesse, explique-t-il, sont ainsi plus opprimées, et cela les amuse plus longtemps. Les larmes brûlantes d'un pauvre évêque leur sont sans doute un régal, mais les sueurs froides de sa longue agonie les désaltèrent mieux. En l'exécutant tout de suite, ils perdraient le lent plaisir de l'injurier, l'espérance de le diffamer et lui épargneraient l'angoisse et la torture de se sentir sans secours. Les persécuteurs de l'Église qui voulaient arracher au Pape la suppression des Jésuites se disaient entre eux : *Désolons leur patience!* C'est toujours la même chose : la volupté de mal faire. Nos Suisses grossiers et ignares la savourent comme des raffinés de l'Encyclopédie.

Digitized by Google

« On n'a pas trouvé de peuplade sauvage où n'aient été signalés deux traits caractéristiques de l'unité et de la dégradation de la famille humaine. Tous les sauvages savent fabriquer de la boisson fermentée pour s'enivrer et tous ont un art pour prolonger les supplices (1). »

Et, plus loin, le rédacteur en chef de l'*Univers* ajoute, avec une douloureuse angoisse : « Il n'y a pas de recours, la France n'est plus là. Dans le monde entier, la France manque à l'Église catholique (2) ».

Quelques jours après, Mgr Lachat ayant noblement résisté, la *Conférence diocésaine,* appuyée du conseil exécutif de Berne, *destitue* l'évêque de Bâle. Elle fait plus : autant qu'il est en son pouvoir, elle l'excommunie; car elle interdit au clergé d'entretenir désormais, sous peine d'amende, aucune relation avec le pasteur. En quelques mots, le rédacteur en chef de l'*Univers* établit l'odieuse inanité de ce décret; puis il ajoute : « Mgr l'évêque de Bâle fut élu évêque malgré lui. Prévoyant quels seraient l'amertume du calice et le poids de la croix, il voulut s'en détourner. Par obéissance, il a pris le calice et il le vide, il a pris la croix et il la porte. Il fut toujours plein de bonté, de douceur et de zèle. Il aura l'honneur d'être la victime du dogme de l'infaillibilité » (3). Profondément touché de cette défense énergique et admirable, Mgr Lachat en remercie avec effusion Louis Veuillot.

Ce qui le console, avec un tel appui, c'est l'intrépide fidélité de ses prêtres : « Le clergé est unanime dans son devoir et n'appréhende même pas de voir dans ses rangs un traître ni un lâche. Il souffrira ce qu'il faudra souffrir des hommes, mais il n'obéira qu'à Dieu » (4). En quelques jours, en effet, une pluie de condamnations s'abat sur les prêtres de Soleure, sans courber une seule tête. Par

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 101.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 105.
(4) *Ibid.*, p. 111.

Digitized by Google

contre, elle soulève, au vif dépit des anticléricaux, un élan de généreuse adhésion parmi les catholiques français. Louis Veuillot ouvre une nouvelle souscription, qui éveille, de toutes parts, un écho empressé. Le 17 avril, il publie, entre autres, une lettre du cardinal Donnet qui, en adressant à l'*Univers* les 1.473 francs recueillis dans sa primatiale, unit l'épiscopat de France au clergé de Bâle. Bientôt, Louis Veuillot peut remettre à Mgr Lachat une première somme de 45.000 francs. Et, l'année suivante, après un nouvel envoi, le vaillant évêque écrira encore au journaliste : « Vous avez procuré le pain quotidien à tous les prêtres du Jura, les maintenant ainsi au milieu de leurs ouailles, auxquelles leur présence est nécessaire. Vous avez bien mérité des âmes et de l'Église » (1).

Cependant, les exploits de la *Conférence diocésaine* avaient surexcité la haine et l'émulation des Genevois. Précisément, Pie IX, désireux de pourvoir à la vie catholique dans la grande cité du Léman, venait de donner à l'évêque d'Hébron le titre de vicaire apostolique de Genève. Écho de la joie dont avaient tressailli les fidèles de Mgr Mermillod, le rédacteur en chef de l'*Univers* avait salué le décret pontifical et l'admirable lettre par laquelle le vicaire apostolique avertissait son peuple : « Nous bénissons Dieu, s'écriait-il, d'avoir laissé dans le monde moderne des hommes qui savent encore parler ce grand langage, prendre et tenir ces saints engagements; et nous nous estimons heureux dans notre travail, qui nous fournit tant d'occasions d'honorer et d'admirer ces conservateurs fidèles de la dignité humaine » (2).

Mais les successeurs de Calvin nourrissaient d'autres intentions. Menés par un certain Carteret, ils enjoignirent à leur Conseil d'État d'instruire le procès de l'évêque, en commençant par son arrestation préventive. Le procès?

(1) Lettre du 3 janvier 1874.
(2) *Univers* du 6 février 1873.

Digitized by Google

L'affaire offrait quelque difficulté. Le gouvernement genevois prit un parti plus facile et plus prompt. Par décret, il expulsa Mgr Mermillod. « Mgr Mermillod, remarquait l'*Univers*, est le seul citoyen suisse qui soit proscrit de Suisse. » Et il ajoutait : « Être persécuté, c'est fonction d'évêque. La grâce de la fonction aurait soutenu l'homme si l'homme avait pu fléchir. Il a protesté, il a parlé, il a béni, il a pardonné, il est sorti en évêque. C'est la liberté qui est morte, ce n'est pas son droit (1). » Et, de son exil de Ferney, l'évêque expulsé répond à Louis Veuillot : « Merci ! Prières et bénédictions de l'exilé vous appartiennent à jamais. *Tuus sum ego!* »

Resserrée par ce combat, l'amitié du vaillant évêque et du grand écrivain demeura vivace et profonde. C'est au feu de l'action que Louis Veuillot nouait, avec les prélats les plus saints, les plus orthodoxes et les plus hardis de son époque, ces rapports affectueux qui étaient l'une des gloires et l'un des renforts de sa vie. C'était auprès d'eux que, dans les heures pénibles, il cherchait le conseil ou la consolation.

Aussi, après le discours pontifical du 13 avril 1872, accepta-t-il avec empressement l'invitation impétueuse et tendre que lui avait adressée l'évêque de Tulle. Il ne put toutefois consacrer à Mgr Berteaud qu'un rapide séjour. Il s'était rendu chez lui par un voyage en zigzag, étant passé d'abord à Bordeaux, où le cardinal Donnet lui fit un cordial et superbe accueil, puis à Périgueux, où il évoqua non sans mélancolie des souvenirs de quarante ans, en compagnie de son vieil ami Parrot. Au retour, ayant recueilli sur les bords de la Corrèze une bonne provision de force et de sérénité chrétiennes, il traverse encore une fois son cher Périgueux, visite à Poitiers Mgr Pie et s'arrête à Tours auprès d'un autre ami de sa jeunesse péri-

(1) *Derniers Mélanges*, I, 117.

Digitized by Google

gourdine, Émile Lafon. Toute cette course, enlevée en dix jours, parmi les banquets, les réceptions et les causeries, le laissait tout ensemble heureux, raffermi et las. Sur la fin du voyage, il écrit à son frère, en le félicitant de la direction du journal : « Pour moi, je suis traité en triomphateur. Il faut avouer que le Saint-Père, n'ayant pas du tout voulu abîmer son pauvre *Univers*, a très bien réussi... Que de plats j'ai vus passer devant moi depuis huit jours. Mais c'est toi, frère, qui fais les bonnes sauces (1) ».

Six semaines plus tard, il est derechef hors de Paris... Il aimait son chez soi d'une affection réelle et profonde. Il regrettait, loin du foyer, sa sœur, ses filles et son bureau. Cependant, il ne savait pas résister aux appels des amis. Cette fois, d'ailleurs, il n'allait pas loin et son départ avait une cause impérieuse. Il transportait son « atelier » à Versailles, pour échapper aux soucis d'un déménagement. Tout un déménagement, — pour lui, qui considérait comme un supplice de faire une malle, — c'eût été une entreprise au-dessus de son courage. Non seulement il ne voulait pas y prendre part; mais il fuyait pour n'en pas être le témoin. Le séminaire de Versailles, où il avait séjourné parmi les soldats et dans l'affolement de la Commune, l'invitait à un séjour au milieu des élèves et de la paix. Il accepta d'autant plus volontiers que Versailles, capitale parlementaire de la France, ne l'éloignait ni des événements ni des hommes.

Le séminaire le reçut avec effusion : « Je mange en communauté au milieu des élèves, mais à la table des professeurs. En entrant hier, j'ai été salué par un applaudissement unanime, vigoureux et soutenu. Ce régal est exquis. — En voulez-vous encore? — Merci (2). » Du dehors, affluaient les invitations. Louis Veuillot leur préférait encore les promenades solitaires au fond du parc. Il le confiait à son amie, M^me^ Bacon de Seigneux : « Si

(1) Lettre à Eugène Veuillot, mai 1872.
(2) *Correspondance*, III, p. 140.

Digitized by Google

j'étais capable maintenant d'avoir un goût vif pour un séjour quelconque, je voudrais habiter un coin de Versailles sur la lisière du parc. Ce palais enchanté est encore un des endroits solitaires du monde. J'y passais de longues heures, occupé à ne pas faire mes besognes pressées et à ne pas lire le volume que j'avais à la main (1). »

Au bout d'une quinzaine, il entrait dans son nouveau logis, ce calme et vaste appartement de la rue de Varennes, où, onze ans plus tard, il devait achever une longue agonie. Il en traçait le tableau à sa fidèle amie : « Je suis logé rue de Varennes et dans une vieille grande maison, l'on dit même un hôtel, très silencieux, Dieu merci, donnant sur de vastes jardins: j'ai de presque grandes chambres qui ont presque grand air et je peux me figurer que j'ai reculé de cent ans. Dieu soit béni, tout cela date d'avant notre immortelle Révolution. Et point d'omnibus dans ce compartiment de la rue ; et point de lithographie ni de photographie chez moi; et j'entends trois ou quatre cloches et clochettes de couvent! Enfin, je ne regrette presque pas mon ancien logis où j'ai vu naître et mourir. J'ai accroché sur les murs mes portraits de famille, mon père en habit d'ouvrier, ma pauvre chère petite femme en robe de mariée. Ces murs n'ont rien porté de plus pur, de plus noble, de plus étranger aux bassesses du temps. Mes classiques français sont là dans leur air natal et je me trouve bien (2). »

Cette aimable mélancolie, relevée de satisfaction, allait bientôt se changer en douleur. Après une souffrance inattendue et amère, cette année 1872 réservait encore à Louis Veuillot un chagrin profond et cruel. Quelques jours à peine après son retour de Versailles, il annonçait à dom Guéranger que du Lac était gravement malade. Cependant on espérait encore. Une semaine après, tout espoir était

(1) Lettre de juillet 1872.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

perdu. « Le cher malade est d'ailleurs tel que vous le connaissez, mandait Louis Veuillot au cardinal Pitra, très tranquille, parfaitement soumis à ce que Dieu voudra. Il mourra sans la tentation d'un murmure, comme il a été dans les vicissitudes laborieuses et dures de sa vie (1). » Le cardinal fut atterré de cette nouvelle. Il y avait trente ans qu'il portait à du Lac une affection de frère. Il répondit en transmettant au moribond la bénédiction pontificale, immédiatement sollicitée de Pie IX. De son côté, dom Guéranger priait avec affliction pour le vétéran de l'*Univers*. « Il n'avait cessé de l'aimer comme un fils, écrit son historien ; il l'estimait comme un saint. » Il apprenait bientôt que le cher malade avait reçu les derniers sacrements : « Notre ami, l'informait Louis Veuillot, a été administré vendredi avec une grande bonne volonté et une grande tranquillité de sa part. Sa raison est comme traversée d'éclairs de délire qui font voir la constante préoccupation de son esprit. Il donne des idées d'articles sur les choses du moment ; il croit lire des journaux et demande que l'on prenne note des arguments qu'il en tire... (2). »

Cette longue agonie accablait Louis Veuillot. Avec son frère Eugène et sa sœur Élise, — qui se fit infirmière avec tant de dévouement qu'elle en faillit tomber malade à son tour, — il veillait auprès de la couche où son grand ami se mourait lentement.

Ce supplice prit fin le 7 août. Ce jour-là, Melchior du Lac, après trois semaines de combat contre la mort, rendit son âme à Dieu.

Pour bien comprendre la douleur éprouvée par Louis Veuillot, il faut savoir ce que du Lac avait été pour lui et, pour le savoir, c'est à lui qu'il le faut demander. Le 10 août, il consacrait à son frère d'armes, à celui qu'il appelait volontiers son maître, un article que l'historien

(1) Lettre de juillet 1872.
(2) Lettre du 16 juillet 1872.

Digitized by Google

de dom Guéranger appelle « une oraison funèbre, vraie, éloquente, chrétienne ».

Il s'ouvrait par ces mots :

« Nous sollicitons les prières de l'Église pour l'âme immortelle de Jean Melchior du Lac et d'Aure, comte de Montvert, notre collaborateur, notre maître et notre ami. Il a travaillé quarante-six ans pour la sainte Église, et de tout ce long travail il n'a recueilli en ce monde que l'austère joie de s'en acquitter et de remplir d'autres devoirs. Sauf ce gain des forts, rien ne fut pour lui, ni renom, ni fortune. Il prit strictement son pain quotidien, réduit à l'absolu nécessaire et ne fut pas tenté du reste. Il a vécu dans des cellules et dans des chambres d'hospitalité; après un demi-siècle de labeur, il est mort dans une case d'hôtellerie, riche d'honneur, propriétaire uniquement d'un petit nombre de livres. Et nous qui l'avons pratiqué pendant trente-cinq ans, heureux d'une amitié qui fut vieille dès le premier jour, plein de respect et d'admiration, nous ensevelissons avec larmes ce grand serviteur, ce grand humble et ce grand pauvre de Jésus-Christ (1). »

Louis Veuillot retrace alors, en quelques pages émues et fortes, la carrière de ce grand chrétien. Issu d'une noble et robuste famille du Rouergue et formé dès le collège par l'abbé de Salinis, alors jeune aumônier, plus tard une des lumières de l'épiscopat français, Melchior du Lac appartint quelque temps à cette pléiade d'esprits chercheurs et apôtres, qui se rangèrent autour de Lamennais fidèle et s'éloignèrent de Lamennais révolté. Après quelques études juridiques entreprises par déférence pour la volonté paternelle, il venait d'entrer au séminaire de Nîmes, quand un revers de fortune, aussi écrasant qu'imprévu, le força de soutenir les siens. Mais ce chrétien viril ne voulait gagner le pain de sa famille qu'au rude et glorieux service

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 110.

Digitized by Google

de la vérité. Il prêta sa science déjà profonde et son talent déjà mûr à l'*Univers* tout récemment fondé par l'abbé Migne et réduit encore à une vie précaire et obscure. A quelque temps de là, « du Lac était rédacteur en chef et presque seul de cette feuille perpétuellement agonisante. Il habitait un grenier dans les dépendances des bureaux qui étaient un taudis. Sans feu l'hiver et sans rideaux l'été, meublé en anachorète, il travaillait au journal une partie de la nuit et battait le pavé pendant le jour, au gré des gens d'affaires qu'il avait à contenter ou à consulter (1). »

C'est là que Louis Veuillot, au lendemain de sa conversion, le connut. Il découvrit à la fois l'homme et l'œuvre. Il fut conquis par l'un et par l'autre : « Je trouvais le journal religieux beaucoup plus conservateur que le gouvernement et tout le parti conservateur, beaucoup plus avancé que les partis avancés, incomparablement plus logique et plus indépendant que les uns et les autres. Il me parut qu'il avait vraiment une cause et que cette cause était vraiment la cause de tous. En tous cas, je la reconnus mienne et ayant droit sur ma vie. L'exemple de du Lac, sa constance au milieu de tant d'ennuis que je pus bientôt deviner, la sérénité de son âme à travers cette multitude intarissable de soucis, achevèrent de me prendre et je m'engageai. Nous ne nous sommes pas quittés depuis et nous ne nous quitterons pas, car la mort n'y peut rien. Je parle pour moi et pour ceux qui sont venus ensuite. Nous sommes rangés, les plus anciens et les plus jeunes, autour du cercueil de du Lac, nous remercions Dieu de nous avoir fait entrer dans son chemin et de l'avoir eu pour ami (2). »

Ayant évoqué ces débuts de du Lac, Louis Veuillot résume à grands traits sa carrière humble et féconde, entièrement absorbée par le journal, sauf une courte interruption pendant laquelle le solide et pieux théologien

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 414-415.
(2) *Ibid.*, p. 415.

Digitized by Google

traversa Solesmes, où il se lia d'une affection respectueuse avec les Pitra et les Guéranger. Puis il glorifie sa science et son talent : « Ce n'est pas aux lecteurs de l'*Univers*, écrit-il, que nous avons besoin de vanter la solidité de sa doctrine et de sa dialectique, et la qualité particulière de son style où il ne voulait laisser paraître aucun ornement. Il n'accordait à la pensée d'autre ornement que son énergie souple, correcte et tranquille (1). »

Voici, enfin, le portrait moral de du Lac :

« Tous ceux qui l'ont connu seront unanimes à dire qu'ils n'ont point rencontré d'âme plus forte, de cœur plus tendre, d'esprit plus large et mieux fait. Il était droit, juste, patient, commode, d'une douceur et d'une rudesse égales, et toutes deux charmantes, concédant tout ce qui ne lésait point la vérité. Hors de là, où rien ne le pouvait ébranler, il se prêtait à toute tyrannie des courants, des goûts et de l'humeur; ayant dit son avis il haussait les épaules et suivait silencieux, sans ombre de dépit. N'ayant pu être, malgré sa vocation, ni prêtre ni moine, il avait les pensées calmes et persévérantes du prêtre, la méditation, l'esprit d'obéissance et de pauvreté du moine, l'abnégation courageuse du soldat, en tout le plus digne et le plus généreux des hommes. Son silence était plus aimable que le brillant des autres. On était toujours bien avec lui. On le sentait affectueux sans qu'il parlât. Sa belle figure avait un rayonnement de bonnes pensées. Rien de frivole n'habitait ni ne traversait cet esprit d'où ne tombaient que des paroles mûres, et ce cœur d'où n'émergeaient que des sereines et bonnes affections (2). »

Cette « oraison funèbre » s'achève par le récit poignant, mais rempli de sérénité plus encore que de douleur, de la mort du bon serviteur de l'Église.

Le chagrin, que Louis Veuillot témoignait dans cet article, il le confiait avec une tristesse profonde à ses amis :

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 417.
(2) *Ibid.*, p. 418.

Digitized by Google

« Que la volonté de Dieu soit faite, écrivait-il au comte de la Tour. Ce coup est terrible pour nous. Quant à du Lac, il a fini sa journée, il a sa récompense. J'ai la confiance que nous sentirons encore son cœur et sa main. » Puis, faisant un retour sur lui-même : « A peine a-t-on commencé et c'est fini ; le temps d'enterrer ce que l'on aime et l'on est mort. L'éternité est bien inventée ; car, vraiment, malgré tant de bonnes raisons nous ne sommes pas faits pour mourir (1). » A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, il résumait d'un mot sa vénération : « C'était un saint, déclarait-il. Il a vécu et il est mort comme un saint (2). » Mgr Pelletier, d'Orléans, pour remplacer du Lac, avait offert sa collaboration à distance. En remerciant le militant et savant théologien, le rédacteur en chef de l'*Univers* expliquait le rôle considérable que le disparu tenait au journal : « Il revisait tout ce qui regardait les questions religieuses et tout ce qui en approchait. Son sens juste, son expérience, sa prudence et sa patience consommée nous étaient des trésors que nous ne pouvons remplacer par la poste. Il faisait encore beaucoup quand il ne paraissait pas (3). »

L'admiration et la douleur exprimées par Louis Veuillot trouvaient un écho dans toutes les âmes qui avaient connu ce noble et pur journaliste. Il suffit d'ouvrir le dossier des condoléances où se rencontrent évêques et laïcs militants, pour en recueillir le témoignage. Écoutez Mgr de Ségur : « Chacun des numéros de l'*Univers* depuis 1833 jusqu'à 1872 lui servira ou plutôt lui a servi de plaidoyer et de belle indulgence devant le tribunal céleste de Notre Sauveur ». Mgr Gignoux : « Vous perdez un ami dévoué, cher Monsieur Veuillot, l'*Univers* perd son théologien et l'Église un défenseur énergique et éloquent. » M. de Laurentie : « Il était de ceux qui ne se trompent point dans les questions de philosophie catholique et j'ai

(1) Lettre du 10 août 1872.
(2) Lettre d'août 1872.
(3) Lettre du 16 août 1872.

Digitized by Google

toujours admiré la clarté en même temps que la ferme érudition de ses écrits. » Le comte de la Tour : « Il avait au plus haut degré l'obstination du bien et de la vérité. Il se serait trouvé seul dans le monde à les aimer qu'il n'en eût pas moins continué à les servir. »

Le concert de la presse catholique ne fut pas moins significatif. Entre tous les journaux, je citerai la *Correspondance de Genève*, dont on connaît l'autorité : « M. du Lac de Montvert, rédacteur de l'*Univers*, l'un des vétérans et l'un des premiers de la milice catholique, vient de passer au Seigneur. Bien qu'il eût près de soixante-sept ans, au souvenir de sa verte vieillesse on trouve sa fin prématurée. C'était un aimable homme, dont tous les traits exprimaient l'antique probité ; c'était aussi un vigoureux athlète, un écrivain châtié, nourri du suc des sciences ecclésiastiques et, par-dessus tout, c'était un caractère étranger aux lâches défaillances. Pendant près d'un demi-siècle, il combattit le combat pour l'Église sans trêve ni repos : il avait bien droit enfin à ce que Dieu le relevât de son poste et le rappelât à lui. La renommée n'atteignit pas ce juste ; il était simplement de l'ordre des ouvriers laborieux et des gens utiles ; mais il eut ses gloires : il ne déchut jamais dans l'estime de ses contemporains, et il vit le progrès des idées auxquelles il avait voué son existence entière. »

Aussi, le lendemain des funérailles, qui se célébrèrent à Saint-Thomas d'Aquin, avec un mélange de simplicité, de grandeur et d'affliction sincère, Louis Veuillot pouvait-il écrire à Dom Guéranger : « La presse s'est su mauvais gré de ne l'avoir pas connu, et se sent maintenant fière de lui. Il a prêché une bonne fois de sa personne, et il s'en va dans une véritable auréole... »

Cependant, après les fatigues de ce mois d'angoisses et de tristesses, au milieu d'une chaleur accablante, Louis Veuillot éprouvait le besoin d'une détente. Il se sentait las

Digitized by Google

de corps et d'âme. On a vu, dans sa lettre au comte de la Tour, que la hantise d'une fin rapprochée l'obsédait toujours.

Il chercha le repos et le réconfort en des lieux où du Lac avait été particulièrement cher et où son souvenir demeurait vivace et profond. Il se réfugia pendant une semaine à Solesmes et passa le mois de septembre au Pouliguen, chez M. d'Esgrigny. Ce ne furent point d'ailleurs des vacances oisives. Il était rare que Louis Veuillot n'emportât, dans ses villégiatures, des provisions de plumes et de papier. Les idées lui germaient dans la tête et, bien qu'il se plaignît spirituellement de ne pouvoir besogner qu'à son établi, ses articles s'épanouissaient aisément sous les toits hospitaliers. Combien, parmi ses livres mêmes, ont été conçus, écrits ou corrigés au cours d'un voyage ou pendant ce qu'on appelle un repos ! De Solesmes, après en avoir causé sans doute avec Dom Guéranger, il envoya deux solides et courageux articles sur la Saint-Barthélemy, et c'est du Pouliguen qu'il poursuivit sa grave et mordante campagne contre Loyson.

A maintes reprises, il avait déjà vécu des journées charmantes, et souvent en compagnie de du Lac, au milieu de cette famille d'Esgrigny, sur une plage alors à demi sauvage et solitaire. Aujourd'hui, les années s'accumulaient, la fatigue pesait, le Pouliguen se civilisait, les deuils se multipliaient. Il y a quelque mélancolie dans la lettre qu'il adresse à ses filles, demeurées auprès de leur tante, encore un peu souffrante. « Le Pouliguen se boise de plus en plus, écrit-il à Luce. Toutes les dunes Benoît se hérissent de sapins qui feront un autre Arcachon ; il se maisonne en même temps qu'il se boise ; il se dalle, il se frise et se monumentalise, et avec tout cela, il n'est plus si joli que quand tu trottinais dans les sables, petite fille noire, mais déjà distinguée. Est-ce toi, Lulu, qui faisais la

(1) Lettre du 5 septembre 1872.

Digitized by Google

beauté du Pouliguen (1) ?... » Mais, s'il est moins allègre et moins alerte, il semble que son cœur ne s'en ouvre que plus large. Comme à Royat, l'année précédente, il profite de ses vacances pour se montrer prodigue : « Tu m'as donné des pièces de dix francs, confesse-t-il à sa sœur, qui sautent hors de ma bourse comme des puces et qui n'y rentrent jamais (1). » Parmi ses « clients » figure un vieux mendiant qu'il a déjà secouru jadis et qu'il retrouve plus dépenaillé et malheureux que jamais : « J'ai donc revu Marcoussi. Mauvaise rencontre. Il a un paletot boutonné par une ficelle autour du corps et, sous ce paletot, un pantalon qui laisse trop voir sa peau boucanée. Cela l'enveloppe comme les cloisons dont on enferme les murs à démolir. De vieux sabots aux pieds, sur la tête un chapeau qui n'est vraiment pas fait pour aller dans le monde, car il paraît impossible de l'ôter sans qu'il ne tombe quelques morceaux. La chemise et les bas sont supprimés totalement depuis des années. Pour un costume d'été, cela passe encore ; mais pour l'hiver, c'est aussi léger que peu décent. Ajoute que le pauvre diable est aux trois quarts aveugle et presque tout à fait sourd (2)... » La conclusion s'impose; il faut au plus vite habiller ce pauvre diable. Élise comprend, s'exécute et, quelques jours après, son frère peut lui écrire avec un accent de triomphe et de joie : « Ton ballot pour Marcoussi est arrivé. Le pauvre homme en est devenu tout bête. Je crains qu'il ne se marie. Je ne sais pas s'il pourra porter la veste. Je croyais en avoir une autre moins neuve, moins lourde et moins magnifique ; mais, faute de pire, celle-ci fera l'affaire, et l'on peut bien une fois se risquer à donner à Jésus-Christ ce que l'on a de plus beau. Jésus-Christ, Marcoussi !... Et pourtant, c'est vrai (3) ! »

La charité n'est pas la seule joie dont Louis Veuillot

(1) *Correspondance*, III, p. 119.
(2) *Ibid.*, p. 163
(3) *Ibid.*, p. 165.

Digitized by Google

se rassérène au Pouliguen. Il y joint la consolation et la chaleur de l'amitié. C'est au cours de cette villégiature qu'il se lia vraiment avec Mgr Freppel, qu'il ne connaissait pas encore intimement. L'évêque d'Angers, sur les instances de M. d'Esgrigny, s'en vint prendre au bord de la mer quelques jours de vacances, en compagnie du P. Lavigne et de l'abbé Grimault, son secrétaire. Il y fut vers la mi-septembre et, à son départ, il entraîna le rédacteur en chef de l'*Univers* dans une tournée de couvents et de châteaux. L'ancien secrétaire de Mgr Freppel, aujourd'hui l'un des membres les plus vénérables du chapitre d'Angers, a publié, dans la *Revue des facultés catholiques de l'Ouest,* une relation spirituelle et attendrie de ce voyage. On y voit l'évêque entreprenant, robuste, impétueux, tantôt escaladant les rocs avec l'entrain d'un jeune homme, tantôt captivant ses amis par ces paroles élevées, solides et claires, qui faisaient conclure à Louis Veuillot : « C'est une tête saine. » Un jour, au cours de ces entretiens, il engagea Louis Veuillot à briguer l'Académie : « Peuh! répondit le grand écrivain, je n'aurai aucune chance d'être élu; j'ai trop mal parlé des académiciens. Puis je n'ai aucun goût de l'être. » Il fut cependant fort question de sa candidature, au cours de cette année 1872, et la *Liberté* du 31 août annonçait gravement que le rédacteur en chef de l'*Univers* allait se présenter au fauteuil de Gratry...

Pour en revenir à l'abbé Grimault, on devine, à son récit, quel charme profond Louis Veuillot exerça sur le jeune prêtre. Celui-ci ne l'avait jusqu'alors admiré que de loin; il est ravi de lui découvrir tant de bonne grâce et de simplicité : « Avec un sourire très doux et très fin, sous sa grosse barbe de sexagénaire, il lançait des pointes qui égayaient tout le monde sans blesser personne. Je me suis souvent étonné de la réputation de grossièreté faite à l'illustre écrivain. Je l'ai rencontré tant de fois et je l'ai toujours trouvé si doux, si poli, si bon ! » L'abbé Grimault proteste avec la même effusion contre la renommée de laideur

Digitized by Google

infligée à Louis Veuillot. « Certes affirme-t-il, il ne manquait pas de physionomie, et quiconque l'aimait devait le trouver beau! »

D'ailleurs, le grand écrivain, toujours tout à tous, est rempli pour le jeune abbé de prévenances délicates, dont le secrétaire de l'évêque est à la fois surpris et charmé. Tantôt, pour lui seul, il développe avec une familière et saisissante éloquence les raisons d'aimer l'Église; tantôt il veut lui laisser un souvenir de cette amitié née d'hier et déjà vivace. Une anecdote, entre plusieurs.

« Nous venions, écrit l'abbé Grimault, de quitter, après le déjeuner, la villa d'Esgrigny pour nous rendre à la Baule, par la plage. Tout le monde était à pied; j'étais seul avec Louis Veuillot à la queue de notre société, quand la vue d'une grosse touffe fleurie sur notre gauche, au sommet de la falaise, m'arracha une exclamation de surprise : « O le joli bouquet de myosotis! » Sans rien dire, Louis Veuillot me quitte et se dirige vers la fleur. Nous en étions assez loin, longeant la mer basse. C'est dire qu'il se donne quelque peine. La chaleur était excessive, le sable mouvant et le gros homme un peu lourd. Avant que j'aie pu me rendre compte de son dessein, il cueille la fleur, me l'apporte en disant avec ce grand sérieux qu'il mettait parfois à ses coquetteries : « Je vous l'offre! » Et je l'ai gardée. Après ma mort on la trouvera chez moi, pieusement encadrée, avec une lettre d' « ami » que Louis Veuillot m'a écrite et son portrait qu'il m'a donné. »

Louis Veuillot, en effet, qui savait si bien frapper, savait également si bien séduire! Au cours de sa tournée pastorale avec Mgr Freppel, étant l'hôte du comte de Chabrol, au château de Saint-Patrice, il se voit soudain mis en rapport avec une admiratrice passionnée de l'évêque d'Orléans, qui faisait profession de détester le rédacteur de l'*Univers*. Il l'entraîne au fond du jardin, pour s'expliquer longuement avec elle. Au dîner, l'abbé Grimault,

Digitized by Google

retrouvant la dame : Eh bien, la questionne-t-il avec malice, et l'ennemi de Mgr Dupanloup? — « Oui, oui, je l'ai rencontré, s'écrie-t-elle, et je l'ai trouvé délicieux. Mais il est charmant, cet homme-là, il est charmant, charmant. »

Chez le comte de Chabrol, encore, on avait présenté à Louis Veuillot le jeune marquis de Castellane, venu du château voisin de Rochecotte, — où séjournait alors M. de Falloux, qui, lui, dit-on, préféra s'éloigner. — Or, quelques semaines après, Mgr Freppel écrivait au rédacteur en chef de l'*Univers* : « On m'assure que vous avez fait impression sur le jeune marquis, et que les votes Castellane seront désormais de couleur tranchée. Vous voyez tout le bien que vous opérerez quand vous retournerez le mot de Mme de Staël, en préférant les bords de la Loire aux trottoirs que baigne le ruisseau de la rue du Bac (1). »

Mais, si Louis Veuillot opéra des conquêtes, il fut surtout conquis par l'évêque d'Angers. De Torfou, le 1er octobre, il mandait à sa sœur : « On aime l'évêque comme dans la primitive Église; et mon évêque, oui, cet ancien professeur de Sorbonne, a vraiment le langage, les pensées, l'accent d'un évêque de ce temps-là. Il n'y perd pas. Véritablement, je trouve bien des hommes et un fameux homme en cet homme-là. Il est la preuve que le bon Dieu fait bien les évêques qui veulent bien être bien faits (2) ». La veille, il s'était trouvé, toujours en compagnie de *son* évêque, à Saint-Laurent-sur-Sèvres, où il avait assisté à une émouvante cérémonie religieuse : « Cent soixante-deux prises d'habit, premiers vœux et grands vœux. En somme, je n'ai rien vu de plus beau et j'ai pleuré à perdre le reste de mes pauvres yeux (3). » « Et moi, confirme l'abbé Grimault, reproduisant ce passage, et

(1) Lettre du 21 novembre 1872.
(2) *Correspondance*, III, p. 167.
(3) *Ibid.*, p. 166.

Digitized by Google

moi, j'ai été témoin de ces larmes; je les ai vues couler à grosses gouttes. Que n'étaient-ils pas là, les ennemis du grand polémiste qui ont osé douter de sa sincérité religieuse! »

Louis Veuillot se sentait si profondément séduit qu'il rêva d'acquérir une maison de campagne aux environs d'Angers. Mgr Freppel, aussitôt, chargea l'abbé Grimault de l'enquête et des pourparlers nécessaires. Et le jeune secrétaire, enthousiasmé, mena si rondement les choses, que, bientôt, la propriété idéale était trouvée, visitée, agréée... Mais, hélas! quelque temps après son retour à Paris, Louis Veuillot devait confesser à l'évêque : « Dans le même moment que M. l'abbé Allard se décidait, comme M. Grimault me l'écrit, à me laisser sa maison pour 40.000 francs, le bon Dieu trouvait bon de rogner sur la fortune de mes filles quelque chose qui pourrait aisément s'élever au double et n'en pas rester là. C'est le second retranchement de ce genre qui s'opère sur ce très médiocre temporel... J'y gagne d'un autre côté la certitude de savoir que la maison de campagne qui m'est destinée est au cimetière. A mesure que l'on marche, la perspective gagne beaucoup et finit par n'être pas sans douceur (1). »

Cette pensée mélancolique était de celles qui poursuivaient Louis Veuillot, même au milieu de ses travaux les plus intenses et de ses consolations les plus pleines. Il sentait, sous les dehors de la santé, se produire en lui comme un déclin et un démembrement. Jusque dans la douceur et dans le réconfort de ses promenades bretonnes et angevines, il confiait à son amie Mme Henrez : « On m'avait dit que mes jambes étaient ici sur le bord de la mer; c'est pourquoi j'y suis venu. Je crois bien qu'on s'est trompé, et qu'il faudra comme votre filleul passer au jambes mécaniques. Mes yeux non plus ne valent pas grand'chose, et je me persuade qu'il n'y a plus

(1) Lettre d'octobre 1872.

Digitized by Google

ni de mer ni de forêt qui puissent rétablir ces vieux outils. Mais on peut voir le ciel sans yeux et même y monter sans jambes, c'est la consolation (1). »

Vers le mois de décembre, il ne fut donc pas surpris qu'on lui conseillât de se reposer encore. Le 17, il partit pour Nice, où il séjourna jusqu'au 13 janvier.

Plutôt qu'un délassement, ce fut un changement d'air et une cure de chaleur, un peu trop tempérée par des pluies diluviennes. Sans doute, il laissa dormir sa plume; mais l'admiration de ses amis ne permit point de relâche à sa voix. Le Midi le fêta, comme le Centre et comme l'Ouest. Où qu'il passât les catholiques aimaient à lui témoigner leur affectueux et reconnaissant enthousiasme. Lyon, où son ami Dugas le retint trente-six heures, ouvrit le feu. Les Jésuites de Fourvière lui offrirent trente couverts et lui demandèrent un discours : « J'ai prêché. Dugas m'a trouvé admirable; mais, mal soutenu par mon geste, il a donné des signes d'inattention. Néanmoins je dois dire que le P. Marquigny buvait du lait (2). » A Nice, il fallut prendre l'habitude de l'éloquence. Il le constatait en arrivant, en même temps qu'il notait un regain d'appétit : « Si je mange bien, je suis fort mangé. » Le 28 décembre, il informe sa sœur que Nice est dans l'eau. Mais, « sous la pluie, je suis en fête perpétuelle : dîners, soirées, déjeuners dînatoires, soirées oratoires, matinées politico-religieuses et de bienfaisance pour intermèdes (3)... » Le 3 janvier il signale « une bonne petite journée », où il n'a « guère débité plus d'un volume ». Cinq jours après : « J'ai parlé hier pendant une grosse heure et, ce matin, à la conférence de Saint-Vincent de Paul, une bonne demi-heure, pour cinq francs de ma poche. Il paraît que c'est brillant. Si les dames qui en portent (des brillants) en sont aussi

(1) Lettre du 18 septembre 1872.
(2) *Correspondance*, III, p. 169.
(3) *Ibid.*, p. 179.

Digitized by Google

assommées que moi, je cherche à comprendre pourquoi elles ne les vendent pas (1). »

Au milieu de ces fastes, il éprouve la nostalgie de la rue de Varennes : « Ma sœur et mes filles très chéries, se plaint-il le 1er janvier, je viens de prier pour vous d'un cœur très tendre, mais pas très content. Depuis hier, je suis dans une tristesse profonde. Je n'avais pas prévu ce que pourrait être un jour de l'an loin de vous (2). » Il y a bien le pays qu'il admire et dont il fait d'abord une description émerveillée et pittoresque. Mais, à l'étude, et la pluie aidant, il trouve que la ville est gâtée par les habitants et la nature abîmée par l'artificiel. Il y voit beaucoup de décors en papier peint, sauf ceux qui sont en zinc : « Enfin, Nice neuve est une immense auberge inachevée, avec église postiche non terminée. Ça a besoin de vieillir (3) ». Et, après une promenade sur une route, agrémentée de « villas godiches et à vendre », il déclare à ses filles : « Ces travestissements de la maison humaine indiquent que les environs de Nice sont habités par des riches idiots (4) »...

Les heures d'ennui, toutefois, sont compensées par des journées charmantes. Ce passage à Nice lui vaudra, notamment, un réveil de souvenirs et une trouvaille d'amitié qui ouvriront, dans sa correspondance, un des filons les plus riches et les plus exquis. Le 23 décembre, en effet, il annonce à sa sœur : « J'ai vu mon admirée Mme Volnys, âgée de soixante-deux ans. Elle a commencé son état de comédienne à quatre ans ; elle l'a laissé après un demi-siècle d'exercice. Je ne l'avais pas vue depuis 1831, et je l'aurais reconnue. Elle est *charmante*, dans mon genre. Elle a un esprit vif et une bonne humilité (5). »

(1) *Correspondance*, III. p. 188.
(2) *Ibid.*, p. 181.
(3) *Ibid.*, p. 174.
(4) Lettre de janvier 1873.
(5) *Correspondance*, III, p. 172.

Digitized by Google

Mme Volnys, en 1831, s'appelait Léontine Fay. Eugène Veuillot, dans le premier volume de cet ouvrage, a conté l'admiration que son frère, âgé de dix-sept ans, ressentait de loin pour la jeune actrice. Celle-ci, bien qu'à peine sortie de l'adolescence, était déjà célèbre et la jeunesse du temps se plaisait à l'acclamer. Au milieu de cet engouement, justifié par une beauté gracieuse et un talent enjoué, Léontine Fay garda toujours une réputation de vertu sévère. Louis Veuillot avait quitté Paris, à dix-huit ans, sans l'avoir jamais approchée. Quand il y revint, la jeune actrice était à Saint-Pétersbourg où elle devait achever sa carrière. Il y avait donc plus de quarante ans que l'ancien petit clerc n'avait revu Léontine, quand il la retrouva vieillie, malade et saintement dévouée, sous le nom de Mme Volnys.

En Russie, Léontine Fay n'avait pas seulement charmé la cour et la ville. Elle avait conquis, par sa dignité, le respect général. Introduite au Palais par son talent de lectrice, on l'y avait bientôt traitée en véritable amie. Sa famille a conservé, sur elle, de précieuses notes écrites par une grande-duchesse qui, l'ayant fréquentée à Saint-Pétersbourg, la retrouva plus tard à Nice et l'admit dans son intimité. « Elle était généralement vénérée à Pétersbourg, constate la princesse, et maintenant continue de même à Nice à être aimée par les pauvres et les malheureux. Son caractère enjoué, qui sent le calme de la prière, communique aux autres la paix de l'âme.... »

Or, dans l'inaction où la confinait une maladie chrétiennement acceptée, cette ferme et spirituelle catholique se réconfortait aux écrits de Louis Veuillot, sans se douter que le grand défenseur de l'Église avait figuré, à dix-sept ans, parmi ses admirateurs. Celui-ci, de son côté, devait être aisément séduit par une vertu si vigoureuse, et en même temps si délicate et si fine. Ils se retrouvèrent à Nice, au début du séjour de Louis Veuillot. Fut-ce par l'entremise du docteur Imbert, qui pratiquait la médecine, une partie de l'hiver, sur la côte d'Azur, ou par

Digitized by Google

l'intermédiaire d'un membre du clergé ? Je l'ignore ! Ce qui est certain, c'est qu'entre les deux sexagénaires, il éclata comme un coup de foudre de l'amitié. Les premiers échanges de lettres, à Nice même, où les visites ne leur suffisaient point, portent le témoignage de cette affection très intime et très haute. A la date du 2 janvier, Louis Veuillot remercie Mme Volnys de lui avoir communiqué quelques notes sur sa fille Mathilde, enlevée en pleine fleur de jeunesse et de vertu : « Par Mathilde, écrit-il, on connaît la Léontine intérieure, la vraie. Le fruit fait juger la plante, dont on ne verrait autrement que la moindre beauté. Je vous aime et vous honore davantage : c'est un fécond et très précieux présent que je reçois de vous (1). » Le surlendemain : « Demain, à neuf heures, à Notre-Dame, ce sera notre messe d'adieu, car décidément je retourne. Il m'est dur de vous quitter, mais je suis tout de même très heureux de vous avoir vue. Je vous emporte dans mon cœur très perfectionnée. Après une première entrevue qui date de quarante-cinq ans, c'est un résultat qui dépasse toutes les merveilles de la chimie (2). » A peine de retour, Louis Veuillot conte à sa vieille et nouvelle amie la route et l'arrivée : « J'ai fait bon voyage en pensant à vous, et j'ai trouvé ma maison pleine d'ordre et de joie comme je m'y attendais. J'ai commencé à vous décrire de la tête aux pieds. J'en suis au cœur et je n'ai pas encore fini (3). » Cinq jours après, nouvelles confidences, éclairées d'une évocation des lointains souvenirs. « Véritablement je me retrouve à *Yelva;* et le comble de l'art et de la chance, c'est que Scribe n'y est plus. Au lieu de Scribe, il y a Jésus-Christ qui change heureusement toute la scène et garantit la durée du contrat. A la place des combustibles qui dévorent tout, il

(1) Lettre du 2 janvier 1873.
(2) Lettre du 4 janvier 1872.
(3) Lettre du 17 janvier 1873.

Digitized by Google

a mis ceux qui purifient tout, et nous pouvons nous assurer d'une amitié éternelle (1). »

Du côté de Léontine, c'est la même effusion de tendresse et de foi. « Merci ! s'écrie-t-elle, le 4 janvier, au reçu du portrait de Louis Veuillot, merci pour le portrait de celui qui pense si bien, qui dit si bien, qui aime si bien le bon Dieu ! Qui le défend si bien, et le défendra jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix. Moi, je le trouve *beau, cet homme.* » Dans ce même épanchement, qui se prolonge durant six pages, M^me^ Volnys exprime à Louis Veuillot sa reconnaissance : « Comme vos visites m'ont fait du bien à l'âme, comme vos écrits ! Car vous parlez comme vous écrivez et vous écrivez comme vous parlez ! Quel soulagement de vous entendre, quelle consolation de vous lire ! » Trois mois plus tard, le 10 avril : « Ah ! mon bien-aimé Frère ! Quel délicieux ami le bon Dieu m'a donné en vous ! Mais suis-je assez gâtée, c'est effrayant ! Qu'est-ce que vous dites de ce petit miracle de nos deux âmes qui, le même jour, la même date, se faisaient part de leur inquiétude... La lecture de la *Vie de Notre-Seigneur* est terminée ; que vous dire ! L'âme ne peut que s'abîmer dans sa reconnaissance en voyant ce que le bon Dieu permet de faire à sa créature de bonne volonté !... »

Nous retrouverons cette affection, à plusieurs reprises, au cours des quatre années pendant lesquelles M^me^ Volnys va pieusement achever de mourir. Les deux vieux amis ne devaient se revoir qu'une fois, et pendant quelques jours. Il ne devaient point s'oublier.

Louis Veuillot était revenu tout droit à Paris, se remettre au travail. Il s'était décidé au retour, après avoir délibéré quelque temps s'il ne pousserait point jusqu'à Rome. Réflexion faite, il avait abandonné ce dessein. Le 1^er^ janvier, il affirmait à sa sœur que le voyage était résolu ; le 7, il lui annonçait qu'il était définitivement ajourné.

(1) Lettre du 22 janvier 1873.

Digitized by Google

« Depuis le discours, expliquait-il, je me sens en disgrâce. J'y suis vraisemblablement pour le petit toujours d'ici-bas... C'est le cas de dire : *Fiat*. Je le dis sans allégresse et sans désespoir (1). »

Cette raison, toutefois, qu'il ne donnait point sans mélancolie, n'était pas la seule et ne l'aurait pas arrêté définitivement sur le chemin de Rome. A peine de retour à Paris, en effet, dès le 20 janvier, il écrivait à Dugas : « Je n'ai pas fait le voyage de Rome. Les incidents diplomatiques en sont la cause (2). Il m'a paru que je devais éviter d'avoir l'air de me mêler de la question de l'ambassadeur. Si j'étais soupçonné d'en avoir parlé à Rome, je serais gêné pour en parler ici. J'attendrai donc un moment plus calme (3). » Et quelques jours après : « J'ai reçu l'autre jour d'excellentes paroles du Saint Père par un évêque anglais. Si nous sommes des gens d'esprit, vous et moi, nous ne perdrons pas la pensée d'aller faire un voyage, vers le mois d'avril (4). »

Ce ne fut point au mois d'avril que le projet se réalisa. Mais l'année 1874 ne devait point finir, sans que Louis Veuillot fût retourné à Rome et qu'il eût reçu du Pape un accueil qui fermait la blessure d'antan.

Toutefois, avant de raconter ce voyage, il faut résumer ici les événements politiques dont fut témoin cette année 1873 et qui, logique aboutissement des intrigues menées en 1872, nous obligeront encore à quelque retour en arrière.

(1) *Correspondance*, III, 186.

(2) Voir, au chapitre suivant, le nouveau réveil de la Question romaine, qui se produisit au début de 1873.

(3) Lettre du 20 janvier 1873.

(4) Lettre de fin janvier 1873.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

L'ÉCHEC DE LA RESTAURATION MONARCHIQUE
(1872-1873)

Retour en arrière : la question politique en 1872. — La majorité en lutte avec M. Thiers. — Réveil de la question romaine au début de 1873. — Les progrès du radicalisme et la chute de M. Thiers. — Vie intime : deuil, maladie. — Louis Veuillot et l'église du Sacré-Cœur. — La réconciliation de Frohsdorf. — L'intrigue orléaniste. — Le manifeste de Salzbourg. — Le Septennat.

L'année 1873, au cours des six mois qui s'écoulèrent entre la chute de M. Thiers et l'organisation du Septennat, vit se dérouler un des drames politiques les plus graves et les plus poignants de notre histoire. Comédie d'intrigues, si l'on s'arrête à certains personnages et à certains procédés; haute tragédie, si l'on considère le héros royal en cause et les grands intérêts en jeu. Le renversement de Thiers ouvre la porte à la monarchie ; la constitution du Septennat la ferme, avec une rigueur que d'aucuns espèrent encore provisoire et qui est au fond définitive.

Pour saisir la suite et la portée du drame, il faut le relier étroitement aux faits qui le précédèrent. Il en est la conséquence, ils en donnent l'explication. Pour ne pas bouleverser l'ordre chronologique qui doit présider à cet ouvrage, j'ai dû suspendre, après le manifeste de Chambord, le récit des événements politiques. En ce chapitre, désormais, les reprenant à cette date et les réduisant à leurs traits essentiels, je les suivrai jusqu'à leur dénouement.

Digitized by Google

L'année 1872 et les premiers mois de 1873 constituèrent le prologue immédiat et déterminant de la crise du Vingt-quatre mai. Ils continuaient eux-mêmes les intrigues ourdies et les actes posés en 1871. C'est toujours la pièce à trois personnages. D'une part, Henri V, appuyé sur les légitimistes et les catholiques ultramontains, affirme les principes qui doivent sauver la France et, les voulant apporter sur le trône, estime inutile et indigne d'y monter en les sacrifiant. D'autre part, les orléanistes et les libéraux cherchent tout ensemble à enchaîner le comte de Chambord et à duper M. Thiers, pour établir la monarchie de leurs rêves. Enfin, M. Thiers, à son tour, joue de ces calculs et de ces divisions, pour installer fortement la République, sans s'apercevoir au surplus qu'il fait le lit des radicaux.

L'action se précipitera, quand le parti d'Orléans, se rendant compte enfin des manœuvres de Thiers et de leur danger, prendra la résolution de le combattre et, après des alternatives de crainte et de hardiesse, finira par le renverser.

Au milieu de ce conflit, l'attitude de l'*Univers* et de Louis Veuillot restera droite, loyale et simple. Ils défendront les principes d'autorité, d'ordre et de foi représentés par Henri V; ils exposeront tour à tour la situation du prince en face du pays et la position du journal en face du prince; ils attaqueront, en même temps, et tout à la fois, M. Thiers qui conduit la France au radicalisme et les libéraux qui la détournent de la vraie monarchie.

La fin de l'année 1871 avait été marquée, dans la politique du président, par une évolution plus audacieuse et plus accentuée vers le régime républicain. Se fondant sur des élections partielles, que ses finesses ou ses faiblesses avaient rendues favorables à la République et se servant des incertitudes et des désaccords de la majorité, M. Thiers avait rompu le pacte de Bordeaux. Le 26 décembre, il affirmait sa profession de foi. Il voulait « faire un essai

Digitized by Google

loyal de la République » et le « faire sérieusement, sincèrement ». Il s'adressait « tout spécialement », pour atteindre ce but, « à ceux qui se font de la République un souci continuel »;.. « et je suis du nombre », ajoutait-il au milieu des rumeurs de l'Assemblée.

Ce discours, qui se bornait en somme à préciser et à éclairer une situation déjà connue, émut vivement les parlementaires. Elle commença d'ébranler les confiances orléanistes. Aussi les droites s'appliquèrent-elles à chercher par quelles manœuvres et par quelles adresses elles pourraient conjurer le péril qui se précisait. Manœuvres et adresses ! Hélas ! quelques semaines plus tôt, Louis Veuillot les avait exhortées, en termes pressants, à poursuivre le salut par d'autres voies. Le 17 décembre, il leur montrait où les avait conduites la politique des habiletés : « Cette coalition des conservateurs pour dissoudre l'unique force conservatrice, a marché et marche de succès en succès. Chaque jour, elle augmente l'inextricable embarras où nous périssons, et chaque jour elle s'y engage plus avant. Un mensonge désormais inexorable bloque toutes les situations, abaisse toutes les consciences, embrouille tous les esprits (1). »

C'est la même coalition, cependant, qui, par les mêmes procédés, allait nouer de nouvelles intrigues. Autour du comte de Falloux, le 3 janvier 1872, un groupe important de monarchistes étaient réunis dans les salons de M. de Meaux. L'ingénieux orateur leur présenta le problème à résoudre. Pour mieux préparer la réconciliation de la famille royale, il en souligna surtout les divisions : « M. le comte de Chambord s'est prononcé pour le drapeau blanc ; les princes d'Orléans, si je suis bien informé, persistent à croire que la France ne consentirait pas à répudier le drapeau tricolore... » Ayant ainsi dressé les princes en concurrence avec le roi, il en concluait à la nécessité d'un arbitre suprême,

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 138.

Digitized by Google

et il proposait l'Assemblée. Mais qui dirigerait l'Assemblée dans ce rôle délicat ? « C'est ici, indiquait-il, qu'apparaît le rôle possible du duc d'Aumale... » A cette suggestion ambiguë, un assistant répliqua par cette franche interrogation : « Nous proposez-vous la présidence de la République pour le duc d'Aumale? » L'orateur, un peu gêné, ne répondit ni oui ni non, et la réunion se sépara sans conclure (1).

Après avoir procédé par insinuations, M. de Falloux se dérobait devant l'explication décisive. C'était sa manière. Il s'en était servi autrefois contre l'*Univers*, au cours du débat sur le *Parti catholique*. Il n'y accusait point Louis Veuillot de duplicité; mais il y attribuait au journal des jours de « violences excessives » et des « complaisances calculées ». Même à l'abri des tentations de la polémique, il aimait ce langage oblique et retors : « C'est, rappelait à cette occasion Louis Veuillot, c'est l'homme qui disait après le coup d'État préparatoire de l'Empire : « Je fais ce « que je peux pour paraître résigné, au fond je suis satis- « fait » ; et, avant le vote du plébiscite : « Je ne conseille « ni de voter oui ni de voter non. Je dis qu'il ne faut pas « s'abstenir et que les honnêtes gens ne peuvent dire non ». Parler clairement reviendrait au même et serait plus digne et plus vrai (2). »

En réalité, la présidence du duc d'Aumale, — qui surgira encore à la veille du Vingt-quatre mai, — était le secret du discours et le fond de l'intrigue. C'était visible, et Louis Veuillot en reçut bientôt confirmation. Le 20 février, au sortir d'un entretien avec le comte de Paris, M. de Villermont lui mandait : « Le jeu des d'Orléans va être de pousser le duc d'Aumale à la présidence. Ils sont, m'a-t-il dit, d'accord là-dessus. Quant à l'avenir, le duc

(1) Souvenirs du comte de Meaux, *Correspondant*, 10 octobre 1902, et *Discours et Mélanges* du comte de Falloux, II, p. 319.

(2) *Mélanges*, III, 6, p. 155.

Digitized by Google

d'Aumale, s'il est président de la République, se conformera à la volonté nationale. »

Cependant, au lendemain de ce conciliabule entouré de mystère, cette arrière-pensée pouvait sembler moins sûre. Pressé de questions, M. de Falloux s'était contenté de glisser dans son journal l'*Union de l'Ouest* une note adroite et mesurée :

« Que, au lieu de la troubler (l'union) par des prétentions personnelles, chacun s'efforce de la cimenter pour mener à bonne fin les questions pendantes. Puis, lorsque le jour de la monarchie sera venu, s'il doit venir, et si quelque litige divise encore à cette époque la famille royale, que tous acceptent l'arbitrage de l'Assemblée (1) ... »

C'était bien cela. Les « prétentions personnelles », auxquelles M. de Falloux voulait qu'on renonçât, n'étaient autres que les principes dont le comte de Chambord avait affirmé l'urgence et que déjà l'orateur libéral avait traités de « prédilections inopportunes ». Et encore, ainsi diminué, le roi devait se soumettre d'avance à l'arbitrage souverain d'un Parlement dirigé par les orléanistes. Il était impossible de le ligotter de plus près.

Louis Veuillot avait bien démêlé cette intrigue. Il résume ainsi, dès le 13 janvier, le discours du comte de Falloux : « Il n'a pas proposé la lieutenance à M. le duc d'Aumale, il en a préparé la proposition. On lui demande ce que fera M. le duc d'Aumale, lieutenant général, s'il ne se fait pas roi ? Il esquive. Il estime, sans le déclarer nettement, que le drapeau français ne doit pas être le drapeau blanc, et que le comte de Chambord, qui n'est plus lui-même sans son drapeau, n'étant plus rien s'il n'est plus lui-même, ne peut pas être le roi. Du reste, il ne demande pas que le roi soit M. le duc d'Aumale (2)... »

Ces parlementaires, entendus aux diplomaties, recu-

(1) Cité par l'*Univers*, 14 janvier 1872.
(2) *Mélanges*, III, 6, p. 155.

Digitized by Google

laient devant les actes. Ils travaillaient en dessous contre Thiers et ils n'osaient point désobéir à Thiers. Au milieu même de ces menées se présenta l'occasion de remplacer ce dictateur souple et inquiétant. Le 19 janvier, sur un incident secondaire, M. Thiers, ayant posé la question de confiance, était mis en minorité de 70 voix. Le soir même, il donnait sa démission. Or, dès le lendemain, la droite, éperdue, se joignait aux autres fractions de l'Assemblée pour supplier le président de revenir, en lui promettant son concours fidèle. Et Thiers de se résigner, par dévouement, à reprendre son poste et à recevoir cet hommage. Et Louis Veuillot d'écrire à ce sujet : « M. Thiers reste ce qu'il était, *unumvir, necessariumvir*, unique, indispensable... C'est la dislocation d'un grand peuple et la peinture d'un ménage difficile. On n'est d'accord sur rien ; on se brouille à propos de tout ; on se querelle, on s'égratigne ; on se remet ensemble, mais on ne se remet pas d'accord (1). »

La droite, en même temps qu'elle « se remettait » avec le président, négociait secrètement avec les princes. Il s'agissait de lier le comte de Chambord par une manifestation qui l'engagerait définitivement. On parlait à demi-mot d'une démarche parlementaire à tenter auprès de lui, pour préparer ou pour appuyer une visite du comte de Paris. Le roi était averti du complot. Il s'en méfiait d'autant plus qu'il n'avait pas oublié la note anonyme ourdie, le 5 juillet, par les orléanistes, en réponse au manifeste de Chambord. Il résolut donc de couper court aux intrigues et, le 25 janvier, lança une nouvelle proclamation.

« La persistance des efforts qui s'attachent à dénaturer mes paroles, mes sentiments, et mes actes, expliquait-il, m'oblige à une protestation que la loyauté commande et que l'honneur m'impose...

« Je n'ai pas à justifier la voie que je me suis tracée. Je

(1) *Univers* du 22 janvier 1872.

Digitized by Google

plains ceux qui ne m'ont pas compris ; mais toutes les espérances basées sur l'oubli de mes devoirs sont vaines.

« Je n'abdiquerai jamais.

« Je ne laisserai pas porter atteinte, après l'avoir conservé intact pendant quarante années, au principe monarchique, patrimoine de la France, dernier espoir de sa grandeur et de ses libertés...

« Je n'arbore pas un nouveau drapeau, je maintiens celui de la France, et j'ai la fierté de croire qu'il rendrait à nos armées leur antique prestige.

« Si le drapeau blanc a éprouvé des revers, il y a des humiliations qu'il n'a pas connues.

« J'ai dit que j'étais la réforme ; on a feint de comprendre que j'étais la réaction. »

Le prince terminait par ces fermes et claires paroles :

« Rien n'ébranlera mes résolutions, rien ne lassera ma patience, et personne, sous aucun prétexte, n'obtiendra de moi que je consente à devenir le roi légitime de la Révolution. »

Louis Veuillot adhéra de plein cœur à ce langage royal, qui justifiait sa confiance, en affirmant ses idées : « Nous le disions avant-hier, sans prévoir de si promptes confirmations de notre pensée. Henri de Bourbon est l'homme de ce vrai peuple de France qui est le peuple ancien et aussi le peuple futur; le peuple loyal qui voudra être libre par la vérité (1). »

Les orléanistes, au contraire, furent dépités et furieux. Le *Journal de Paris,* leur organe, interrogé sur l'opinion des princes au sujet du drapeau, répondit sèchement : « Les princes d'Orléans ne connaissent qu'un drapeau, celui de la nation française et de l'armée française... » — « Au lendemain du manifeste royal, souligne Arthur Loth, après avoir cité ces quelques mots, cette note, évi-

1) *Univers* du 31 janvier 1872.

Digitized by Google

demment dictée par les princes, équivalait à une déclaration de rupture (1). »

Mais cette rupture n'était pas pour arrêter la conjuration des parlementaires. Ceux-ci, bien loin de rendre les armes, en profitèrent, selon le conseil de Falloux, pour s'offrir en arbitres. La *Gazette de France* les conviait à prendre ce rôle ou, pour emprunter son langage, à remplir cette mission. Sur quoi Eugène Veuillot ripostait que la mission des députés royalistes n'était nullement « d'imposer au roi leur résolution », mais bien plutôt de s'en tenir aux déclarations royales. « Elles sont nettes, fermes, loyales; tous les grands principes y sont posés et l'on y trouve toutes les garanties d'un régime qui saura concilier l'ordre et la liberté (2). »

Au lieu d'écouter ce sage et franc conseil, les membres du parlement s'entêtèrent dans leur projet, qui ne devait aboutir qu'au plus lamentable fiasco. Le 17 février, MM. Baragnon, de Meaux, Ernoul et de Cumont finirent par combiner un programme qui, s'efforçant de doser habilement le légitimisme et l'orléanisme, devait, d'après eux, réunir l'approbation de toutes les droites et entraîner l'agrément du roi. Cette déclaration réclamait « une monarchie héréditaire, représentative, constitutionnelle », qui « assure au pays son droit d'intervention dans la gestion de ses affaires, et, sous la garantie de la responsabilité ministérielle, toutes les libertés nécessaires ». Elle se terminait par une protestation d'obéissance aux votes de l'Assemblée : « Nous n'attendons rien, affirmaient les députés, que du vœu de la nation librement exprimé par ses mandataires. »

Ce manifeste, au lieu de l'applaudissement général escompté par ses auteurs, ne recueillit d'abord que 80 signatures; d'où le nom, qui lui resta, de manifeste des quatre-vingts, — d'aucuns murmuraient des quinze-vingts.

(1) *Op. cit.*, p. 191.
(2) *Univers* du 1er février 1872.

Digitized by Google

Le centre droit réserva son adhésion; l'extrême droite attendit l'assentiment du Prince. On sut bientôt que celui-ci préférait ignorer cette manifestation et, devant son attitude, la plupart des légitimistes, estimant qu'ils pouvaient se risquer sans compromettre le roi et subjugués au surplus par les avances et les séductions libérales, livrèrent leurs noms. On groupa ainsi 159 députés. Mais on ne put dépasser ce chiffre, qui laissait la manifestation impuissante.

L'*Univers* regretta cette défaillance des légitimistes et le déclara nettement. Il les avait toujours regardés comme « les initiateurs des idées si admirablement développées dans le manifeste du comte de Chambord et sans lesquelles on se flatterait vainement de restaurer la France... Ils se sont laissé, déplorait-il, entraîner par les assauts dont ils étaient fatigués. » Puis, sur une démarche entreprise auprès du roi, par MM. Ernoul et Baragnon, pour lui faire entériner la déclaration parlementaire, le journal ajoutait : « Nous croyons savoir que le comte de Chambord a accueilli avec sa bonne grâce ordinaire les députés qui s'étaient chargés d'aller l'entretenir sur les projets de constitution élaborés par l'Assemblée. « Vous êtes mes amis, leur au« rait-il dit, et, en cette qualité, j'ai toujours plaisir à vous « revoir. » Mais les députés ayant fait mine d'introduire dans l'entretien la question politique, le comte de Chambord aurait ajouté : « Laissons, s'il vous plaît, ce sujet; « je ne veux rien savoir de ce que vous faites en ce moment « à la Chambre de ce qui contredirait mes déclarations en « suspendant mon droit (1). »

L'*Univers* était exactement renseigné. L'histoire en fait foi. Dès le 22 février, d'ailleurs, un des confidents du prince, Henri de Vansay, garantissait la fidélité des informations du journal. « Il est impossible, assurait-il à Louis Veuillot, de photographier d'une façon plus exacte et plus heureuse la situation... Vous avez été parfaitement ren-

(1) *Univers* du 19 février 1872.

Digitized by Google

seigné, ou plutôt votre flair si sûr quand il s'agit de la défense de la vérité, vous a parfaitement guidé, dans ce labyrinthe parsemé de traquenards constitutionnels et parlementaires. Vous donnez la solution vraie. J'ai le droit de l'affirmer, car j'y étais. »

Dans la presse, où l'on connaissait mal la réalité des situations, la polémique allait son train. L'extrême droite défendait son attitude. Le rédacteur en chef de l'*Univers*, en conflit avec quelques-uns de ses amis habituels, répondait notamment au marquis de Franclieu : « Pour caractériser la situation par une image un peu familière, mais que le caractère persévérant de la Maison d'Orléans et de ses fidèles nous imposent, les légitimistes croient comme nous que le roi de France doit rester assis sous un dais et ne sortir qu'à cheval; et cependant leur programme, en définitive, tend à asseoir le roi sous un parapluie et à le promener en omnibus (1). »

Ce jugement, d'ailleurs, était corroboré par la presse hostile. Ses commentaires suffisaient à dénoncer le piège, éventé par la clairvoyance du roi. Le *Journal des Débats* concluait, de la déclaration, que la droite avait voulu « abandonner le comte de Chambord à ses idées de l'autre monde ». L'*Opinion nationale* y reconnaissait « l'empire libéral de M. Émile Ollivier ». Selon le *National*, elle prétendait « couvrir du chapeau de la légitimité le chef de celui qui reprendrait la suite du gouvernement constitutionnel de 1830 (2) ».

Somme toute, ainsi que le rappelait un peu plus tard Eugène Veuillot, « pour rester dans les principes, il faut, selon la bonne et vieille formule, être catholique avec le Pape, royaliste avec le roi ». Et, citant les conclusions du prince, il ajoutait : « Voilà le terrain de l'union. On se perd en le cherchant ailleurs; nous l'avons toujours dit et c'est pourquoi les hommes de compromis nous ont

(1) *Univers* du 25 février 1872.
(2) Cités par l'*Univers* du 20 février 1872.

Digitized by Google

accusés de diviser la majorité royaliste. Est-elle vraiment royaliste, cette majorité que l'on irrite et que l'on divise en lui demandant de suivre le roi (1) ? »

Au cours de cette polémique, ainsi que l'année précédente, Louis Veuillot avait été assuré de la satisfaction du prince. Il le servait en volontaire; mais son approbation, justifiant son choix, lui était précieuse. Le prince de Berghes lui rapportait ce mot prononcé naguère à Bruges et que le comte de Chambord venait de répéter en sa présence : « L'*Univers* est avec nous, c'est une armée qui nous vient en aide (2). » Quelques jours auparavant, l'un des gentilshommes de la maison du roi, le comte de Monti, était venu trouver l'écrivain catholique et Louis Veuillot, racontait cette visite au comte de Guitaut : « Dans ce qu'il m'a dit et dans ce qu'il m'a laissé deviner, résumait-il, tout m'a charmé. L'ennui, c'est que nous ne méritons pas cela. Si pourtant le bon Dieu, qui est divinement bon, nous le donne, prenons tout de même. Un roi très chrétien! Ah! comme nous ferions sauter le monde (3) ! »

Le rédacteur en chef de l'*Univers* était également fortifié par les plus hautes approbations de l'épiscopat. « Mon très cher Monsieur Veuillot, lui écrivait le 2 février le cardinal Donnet, au milieu de mes tristesses, l'*Univers* m'est chaque jour une consolation, surtout quand il m'apporte un article signé de vous. Si la pensée catholique est obscurcie ailleurs, là elle resplendit de tout l'éclat qui lui est propre. Si la vérité politique est insultée ou trahie dans d'autres feuilles, dans la vôtre elle reçoit de la foi qui vous anime une majesté nouvelle. Courage, bon et fidèle serviteur! Si le succès n'est pas immédiatement au bout de vos efforts, du moins la semence que vous jetez ne sera pas perdue. Déjà, que de préjugés détruits, que de mensonges qui n'osent plus se produire, que d'égards pour des faits

(1) *Univers* des 10 et 11 mars 1872.
(2) Lettre du 13 avril 1872.
(3) Lettre du 12 avril 1872.

Digitized by Google

ou des croyances naguère universellement dédaignés! Aujourd'hui, en grande partie grâce à vous, nous sommes des belligérants avec lesquels on compte, et demain, si l'on nous tue, ce sera pour débarrasser la Révolution, véritable enfer d'ici-bas, du seul obstacle puissant qui l'arrête (1). »

D'autre part, à l'*Univers,* on recevait aussi l'écho des idées entretenues, des projets élaborés chez les princes d'Orléans. M. de Villermont, après une heure et demie d'audience auprès du comte de Paris, mande à Louis Veuillot : « Je suis sorti de cet entretien désolé et gardant la conviction qu'il n'y a rien à espérer des Orléans ni pour la France, ni pour nous. » Eugène Veuillot lui-même, écrivant à son ami d'Angers, M. de la Loge, relate ce détail : « Un des représentants les plus autorisés des princes d'Orléans dans la presse parisienne me disait, il y a quelques jours, que le comte de Paris, bien que plus disposé que le duc d'Aumale et le prince de Joinville aux *concessions,* ne se séparerait point d'eux et n'abandonnerait jamais le principe de la souveraineté nationale. Vous savez ce qu'ils entendent par là (2). »

Or, tandis que les chefs du grand parti conservateur étaient guidés par de telles vues ou par de tels aveuglements, le président de la République poursuivait son travail de désagrégation. Louis Veuillot a déjà remarqué, le 5 janvier, que, « sous ce règne pacifique de M. Thiers, il s'opère une déperdition de forces sociales qui ne peut plus être calculée ». Revenant sur la même pensée, le 13 avril, il constate que le chef de l'État « n'exerce pas l'autorité, il l'use ».

M. Thiers usait l'autorité avec une rapidité si évidente que les libéraux, ne se résignant pas à faire la monarchie comme elle pouvait se faire, entreprirent du moins d'endiguer le président. Le 9 juin, trois élections radicales, dont

(1) Lettre du 2 février 1872.
(2) Lettre du 18 mars 1872.

Digitized by Google

l'une introduisait Paul Bert à l'Assemblée, avaient avivé leurs colères et leurs inquiétudes. Louis Veuillot, lui, ne s'étonnait point de cette pente. « Il ne faut pas trop s'irriter, remarquait-il, de voir arriver M. Gambetta. C'est effrayant, mais c'est logique. Il est logique qu'un peuple sans dogme soit trompé par qui veut le tromper, et pris par qui veut le prendre. » D'ailleurs, ajoutait-il, à peine installé au pouvoir, Gambetta « sera à son tour la dernière espérance de l'ordre (1) ».

Mais l'absence de dogme n'était point ce qui tourmentait les parlementaires. Ils se bornèrent à tirer de leur sein une délégation qu'on appela le Comité des Neuf et qui s'en vint objurguer M. Thiers, avec la naïve illusion de le contraindre à gouverner plus sagement. Le président « roula » ces émissaires, en leur demandant, après un long et stérile entretien, pourquoi, se déclarant monarchistes et se prétendant la majorité, ils ne proclamaient point la monarchie. Les Neuf, ne trouvant rien à répondre, informèrent simplement les journaux de leur désaccord avec M. Thiers, sur « les véritables conditions de la République conservatrice » et M. de Larcy, représentant des légitimistes au ministère, donna sa démission.

C'était la guerre, mais une guerre de coulisses. Louis Veuillot ne la prenait pas au sérieux. Il comparait Thiers au « vaillant Horace ». — « Seul défenseur de la République, en présence de trois partis monarchiques, il les a divisés :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — qu'il *courût*.

« Il a couru, il les a fait courir, ils sont tombés dans le piège, et la République est sauvée.

« C'est vraiment adroit (2)! »

Cependant, puisque les conservateurs déclaraient la

(1) ***Mélanges***, III, 6, pp. 373. et 374.
(2) ***Mélanges***, III, 6, p. 379.

Digitized by Google

guerre au président de la République et n'osaient ni le renverser, ni surtout appeler le roi, ils devaient imaginer quelque autre chose. Ils proposèrent la création d'un grand parti national, dont la devise arborerait ces trois mots : foi, liberté, rénovation. Au fond, selon l'expression de Louis Veuillot, les auteurs de ce programme revendiquaient « d'abondantes et longues prospérités et le paradis avant la fin de leurs jours »; et le rédacteur en chef de l'*Univers* leur faisait observer que le seul moyen d'établir un parti national, c'était de proclamer « un roi catholique ».

Mais l'Assemblée était-elle capable de promouvoir une telle solution? Louis Veuillot commence à en désespérer : « La vérité, résume-t-il le 10 juillet, c'est que, dans l'Assemblée comme, au surplus, dans la France, il n'y a pas de majorité spontanée et saisissable. Il y a deux principes d'égale force dans un désordre qui ne permet ni à l'un ni à l'autre de compter le nombre perpétuellement variable de ses partisans. L'un est le principe du bien, l'autre est le principe du mal : au point où en sont les choses, ni l'un ni l'autre ne peut se rendre ou se contenter d'une demi-victoire. Ce que l'on voit entre eux et contre eux n'est pas une majorité, mais une simple collection de minorités empêchées de se prononcer par des intérêts secondaires, qui les empêchent aussi de se réunir à un principe commun. Jamais ces minorités ne s'agrégeront assez pour résister aux courants qui les attaquent à la fois (1) ».

Au retour des vacances parlementaires, la situation s'accusa plus grave encore. Le radicalisme, indirectement et sans doute inconsciemment favorisé par Thiers, était en progrès. Gambetta en avait ensemencé les provinces, au cours d'une tournée bruyante, audacieuse et triomphale. Il avait jeté son appel aux « nouvelles couches »

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 389-390.

Digitized by Google

et son cri de guerre au « cléricalisme ». A la lecture de ces harangues essoufflées, filandreuses et poncives, que seuls le geste et la voix du tribun pouvaient soulever, Louis Veuillot se posait ce problème : « Il y a une éloquence qui exerce les séductions du vin bleu et qui opère les miracles diaboliques de la luxure. Voyez rôder autour des casernes cette Méduse couverte de vieilles nippes immondes, cette goule à faire fuir les derniers truands : elle a le charme d'Armide pour attirer la grosse cavalerie. Qui peut sonder ce mystère effroyable peut aussi se rendre compte des fortunes de M. Gambetta parmi les honnêtes Savoyards (1). » Au fond, comme il l'avait souligné quelques jours plus tôt, « le prétexte à l'enthousiasme, le prestige secret et vainqueur de M. Gambetta, c'est qu'il apparaît aux peuples comme le distributeur *légal* et prochain du bien d'autrui (2) ».

Mais, précisément, cet appel emporté aux pires passions, cette excitation publique au pillage social imposait au gouvernement un devoir : « Le devoir de M. Thiers, ajoutait Louis Veuillot, serait d'arrêter M. Gambetta... Personne n'ignore, et même personne ne nie, que M. Gambetta conspire contre la République. De dessein formé, ou par cette sorte d'imbécillité arrogante et terrifiée qui lui est propre, le vain et périlleux personnage se précipite à la dictature (3). »

Arrêter Gambetta! Le président n'en avait garde. Il ne montrait, contre l'agitateur, qu'un mécontentement platonique et superficiel. Au surplus, celui-ci prenait soin de le ménager. A mesure que M. Thiers s'écartait de la droite, un rapprochement s'opérait entre le bourgeois conservateur et le tribun démagogue. Le 20 octobre, au banquet d'Annecy, Gambetta portait la santé du « vieillard expérimenté, plein de ressources, si familier avec les difficultés

(1) *Mélanges*, III, 6, p. 525.
(2) *Ibid.*, p. 514.
(3) *Ibid.*, pp. 516-517.

Digitized by Google

de la politique, si étonnant de zèle et d'activité pour la chose publique, etc., etc... » La vanité de M. Thiers était assez satisfaite pour que sa clairvoyance en fût aveuglée.

Il était donc évident que, dès la rentrée, le chef du pouvoir exécutif allait accentuer le mouvement vers la gauche et préparer la Constitution républicaine. Aussi le comte de Chambord estima-t-il nécessaire de donner à la droite un nouvel avertissement. Sous forme d'une lettre à M. de la Rochette, il mit le pays en garde contre cette menaçante éventualité : « Si le pays, déclara-t-il, a la faiblesse de se laisser entraîner par les courants qui l'agitent, rien n'est moins inconnu que l'avenir. Nous courons à un abîme certain. En vain essaierait-on d'établir une distinction rassurante entre ce parti de la violence, qui promet la paix aux hommes en déclarant la guerre à Dieu, et ce parti plus prudent, mieux discipliné, arrivant à ses fins par des voies détournées, mais atteignant le même but. Ils diffèrent par leur langage, mais ils poursuivent la même chimère... »

Les prévisions du prince étaient justifiées. Ce fut le premier acte de Thiers, aussitôt l'Assemblée réunie, d'affirmer l'existence de la République et de presser le Parlement de la constituer. « La République existe, elle est le gouvernement légal du pays, soutient-il dans son message du 13 novembre : vouloir autre chose serait une nouvelle révolution et la plus redoutable de toutes. »

Cette déclaration cachait un calcul, dissimulé lui-même dans un sophisme. Louis Veuillot démasqua l'un et l'autre :

« M. le président veut proclamer la République, sous prétexte qu'elle existe de fait. Mais puisqu'il sent le besoin de la proclamer, c'est la preuve qu'elle ne l'est pas. La majorité se trouve en droit et en pouvoir de l'ajourner.

« Constituante ou non, l'Assemblée n'a pas été élue pour proclamer la République. Elle n'a rien reçu à ce sujet, ni

Digitized by Google

mandat, ni blanc-seing, et c'est pareillement le cas de M. Thiers...

« On a demandé à M. Thiers de signer la paix militaire et de contenir d'une main ferme les factieux qui continuaient de menacer la paix civile. C'est là le mandat de 1871, le grand mandat de tout le monde.

« Le sens des vingt-six élections de M. Thiers était, comme celui des autres élections conservatrices, le rétablissement de la monarchie...

« La question constitutionnelle aujourd'hui la seule possible, la seule opportune, c'est le provisoire, puisque le provisoire est notre seule constitution. Le devoir de l'Assemblée est de le maintenir; et si le terrible et inévitable moment d'en sortir est venu, alors il faut en sortir par la porte d'honneur et de vaillance; il faut que ce soit une *sortie* qui passe sur le corps de l'ennemi, et non une honteuse capitulation qui le laisse entrer (1) ».

M. Thiers, au cours de son message, afin de rassurer la droite, avait d'ailleurs affirmé qu'il ne voulait qu'une « république conservatrice ». Formule vide, répond Eugène Veuillot, qui fait observer que tous les républicains, y compris Gambetta, se proclament aussi conservateurs.

Au surplus, l'Assemblée regimbe. En réponse au message, elle nomme une commission hostile. Mais, de son côté, Thiers accepte la lutte, et il la mène avec ce mélange de souplesse et de ténacité qui constituait une partie de sa force.

La grande bataille se livra le 29 novembre. Comme suite au message présidentiel, la droite entendait nommer une commission de quinze membres, exclusivement chargée de présenter « un projet de loi sur la responsabilité ministérielle ». A l'opposé, le gouvernement, par l'organe de M. Dufaure, vice-président du conseil, exigeait l'élec-

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 595-596, 600.

Digitized by Google

tion d'une commission de trente membres, avec le mandat plus étendu de régler « les attributions des pouvoirs publics ».

La motion gouvernementale offrait une importance décisive. Rejetée, c'était la chute de M. Thiers. Acceptée, c'était le premier pas vers la constitution républicaine. Après un rude et chaud combat, le président resta vainqueur par 372 voix contre 335.

L'impression fut énorme. On considérait ce résultat comme le détraquement de la majorité royaliste et la proclamation de la République. « Ce vote, écrit Louis Veuillot, révèle la formation d'une majorité républicaine qui implique moralement l'adhésion de l'Assemblée aux doctrines de M. Gambetta. Dans sa signification vraie, il révèle l'absence d'une majorité de gouvernement. Voilà le résultat de l'habile travail de M. Thiers depuis la paix et depuis la pacification. » Et il conclut : « Nous sommes dans la main de M. Thiers » (1).

Celui-ci, toutefois, ne jouissait pas d'un triomphe aussi complet qu'on l'aurait pu croire. Trop faible et surtout trop irrésolue pour rétablir la monarchie chrétienne, la droite était encore de force à barrer la route à la République définitive. Dès le lendemain de sa victoire, le président se vit frappé dans la personne d'un de ses plus fidèles collaborateurs. M. Victor Lefranc, ministre de l'Intérieur, fut renversé par « une impatience de l'ancienne majorité, plus blessée qu'estropiée, et en tout cas mal morte (2) ». M. Thiers comprit l'avertissement et le péril; aussi jetant du lest, il remplaça Victor Lefranc par un membre du centre droit, M. de Goulard. Tout semblait remis en question. La droite reprenait espoir. Elle se sentit plus puissante encore, quand, le 14 décembre, elle contraignit moralement M. Dufaure à s'appuyer sur elle pour

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 612-613.
(2) *Ibid.*, p. 616.

Digitized by Google

repousser les assauts de Gambetta qui réclamait la dissolution. Cette évolution, accentuée par les coups de boutoir que le rude avocat ne ménagea pas au tribun, fut regardée comme une défaite de M. Thiers.

Cependant, Louis Veuillot se méfiait. Il se méfiait des habiletés du président et des mollesses de la majorité. « Mater M. Thiers furieux, c'est facile ; mais M. Thiers n'est jamais assez furieux pour se laisser casser les reins. Il plie, il devient caressant, docile, soumis ; c'est où le voilà et c'est où il est redoutable. » Quant à la droite, « elle est victorieuse, mais sur un terrain où elle ne peut guère tenir longtemps et où les camps divers qui la composent ne veulent pas tous rester. » Aussi le rédacteur en chef de l'*Univers* conclut-il par ce conseil insistant, que Mgr Freppel appelait le *delenda Carthago* des catholiques : Il faut « se priver résolument du service de M. Thiers (1) ».

Mais ce n'était pas tout qu'on renversât M. Thiers. Il fallait encore éviter qu'on le remplaçât par une combinaison bâtarde. Il fallait courir tout de suite, avec franchise, au vrai remède, au roi très chrétien. Et pour atteindre ce résultat, par-dessus la majorité incapable et rongée d'intrigues, il fallait qu'Orléans reconnût et remplît son devoir. Aussi Louis Veuillot, s'adressant tout droit au comte de Paris, en appelle-t-il avec éloquence et chaleur à son « âme chrétienne ».

« Il ne faut pas parler de fusion, lui fait-il remarquer. Ce mot trop mal entendu n'est plus de mise. Vous n'êtes pas matière de fusion, Monseigneur, parce que vous n'êtes pas un métal ; ou alors, vous êtes un métal réfractaire et la fusion ne s'opérerait pas, ou vous êtes un métal inférieur, et la fusion ne ferait qu'altérer l'or pur. Vous êtes une branche détachée d'un arbre vivant. Cette branche peut être rattachée au tronc par un procédé moral, Dieu merci très connu et très usité. Cela se fait d'un

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 642, 643.

Digitized by Google

côté par l'aveu de la faute, de l'autre par le pardon...

« Ce que vous avez à faire, Monseigneur, c'est d'aller aujourd'hui, de vous-même, avec ou sans congé de vos illustres parents, trouver votre souverain. Vous lui ferez passer votre nom et vous lui direz : Sire, j'ai trop attendu, pardonnez-moi. Mais, enfin, me voici, que faut-il que je fasse ? — Il vous répondra, selon toute apparence : Mon enfant, puisque vous voilà, d'abord embrassez moi. Ensuite j'écrirai à la France que vous êtes rentré ; et vous, vous écrirez à ma cousine et à mes neveux de venir vous rejoindre ici. Alors on saura qu'il y a une famille royale, et le bon sens français, aidé de Dieu, fera le reste (1). »

Les choses en étaient à ce point au début de 1873. Le conflit se prolongeait entre la commission des Trente, élue sur la motion de M. Dufaure, et le gouvernement. « Les Trente, écrivait Élise Veuillot à son frère en repos à Nice, disent volontiers qu'ils ne broncheront pas, que M. Thiers les suivra ou se retirera. M. Thiers fait publiquement profession de son mépris pour la Chambre et ne cache pas qu'il s'en débarrassera (2). »

Telle était la situation. Un incident nouveau, un réveil de cette question romaine qui ne se laissait pas enterrer, vint compliquer la crise, aviver la querelle, ébranler le président.

Satisfait, dix mois plus tôt, par la nomination de M. Fournier comme ambassadeur auprès du Quirinal et par l'ajournement des pétitions catholiques, Victor-Emmanuel avait naturellement poussé ses avantages. Il avait opiniâtrement réclamé le rappel du comte d'Harcourt, ambassadeur auprès du Vatican, très agréable au Pape et suspect au roi. M. Thiers avait cédé une fois de plus et, le 1er mai 1872, le comte d'Harcourt était remplacé par M. de Bourgoing, personnage plus effacé, que le Saint-Siège estimait moins

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 59-60.
(2) Lettre du 5 janvier 1873.

Digitized by Google

favorable. La tristesse et la déception furent d'autant plus vives à la cour romaine, que l'on avait cru davantage aux promesses de M. Thiers et aux assurances de ses amis libéraux. Ce mécontentement se traduisit avec fermeté dans une importante communication de la *Correspondance de Genève*. « Après les discours de M. Thiers en pleine Assemblée nationale, insistait l'organe officieux, on était autorisé à espérer qu'en attendant l'heure d'une politique plus décisive, la France ne négligerait rien pour sauvegarder au moins le pouvoir spirituel du Saint-Père. Mais les promesses de l'illustre président de la République sont restées stériles : ses engagements solennels du 22 juillet 1871 ont passé à l'état de lettre morte... » Puis, après d'énergiques et douloureuses réclamations contre les incartades de M. Fournier, la *Correspondance* constate avec ironie l'effacement de M. de Bourgoing, « qui met en quelque sorte un soin jaloux, dit-elle, à nous priver des belles qualités d'un esprit distingué (1) ».

Ce dernier, toutefois, si déférent qu'il fût pour les instructions timorées de M. Thiers, ne devait pas leur obéir jusqu'au bout. A l'occasion du 1er janvier 1873, le chef du pouvoir exécutif voulut offrir une nouvelle avance à l'Italie. Depuis 1870, la frégate l'*Orénoque* stationnait à Civita-Vecchia, aux ordres du Saint-Père. C'était la suprême attestation de la France en faveur du Pape. Le Quirinal en témoignait quelque humeur. Ami des moyens termes, le président, qui n'osait pas rappeler le navire, invita son commandant à porter ses vœux et ses hommages au roi. C'était, dans la situation qu'occupait l'*Orénoque*, une injure au Pape. On le comprit ainsi, généralement, et M. de Bourgoing tout le premier. L'ambassadeur répondit donc par sa démission immédiate et M. Thiers, sentant qu'il avait été trop loin, rapporta ses instructions.

(1) *Correspondance de Genève*, n° 92, 29 juin 1872.

Digitized by Google

M. de Bourgoing n'en restait pas moins démissionnaire et l'on se demandait si la rupture n'allait pas se consommer entre la France et le Vatican. L'émotion des catholiques était profonde. « La démission de M. de Bourgoing, constate Auguste Roussel, est un fait qui dépasse de beaucoup la portée d'une simple modification diplomatique. » Et il reconnaît, avec l'*Union*, que « la noble attitude de M. le comte de Bourgoing a déjà obtenu les suffrages de toutes les consciences catholiques (1) ». On parle déjà d'une grande manifestation de reconnaissance en l'honneur du diplomate qui a « tenu haut et ferme, à Rome, le drapeau de la France catholique ».

Plusieurs députés de droite annoncent une interpellation. Dans les dispositions agressives où la majorité s'entretient contre M. Thiers, un tel débat, si le président n'a rien fait pour renouer avec le Saint-Siège, entraînerait probablement sa défaite. Il s'empresse donc de prendre les devants. Le baron des Michels, dépêché à Rome, y conduit avec le Vatican une négociation pressante et, dès le 12 janvier, M. de Corcelles est désigné comme ambassadeur de France auprès du Souverain Pontife. M. Thiers a fort habilement présenté au Saint-Père une personnalité qui, tout en appartenant au parti libéral, est depuis longtemps sympathique à Pie IX, et celui-ci, non sans tristesse et sans hésitation, a ratifié ce choix.

Pressentie depuis plusieurs jours, cette nomination avait jeté quelque désarroi parmi les interpellateurs éventuels et dans l'opinion catholique. Au premier bruit de la solution entrevue, l'*Univers* soulignait par la plume d'Eugène Veuillot : « L'ordre (de porter au roi le salut de l'*Orénoque*) a été retiré grâce à la résistance de M. de Bourgoing : mais la politique qui l'avait dicté sera maintenue. C'est à l'Assemblée d'aviser (2). » Mais, chez les parlementaires,

(1) *Univers* du 30 décembre 1872.
(2) *Univers* du 1er janvier 1873.

Digitized by Google

on sent déjà des fléchissements. « Les hésitants de l'Assemblée, déclare Élise Veuillot, doivent être ravis d'éloigner le combat pour lequel ils sont décidément sans goût (1). »

Le général du Temple, impétueux et intrépide à son ordinaire, veut intervenir quand même. La droite préfère entrer en négociations avec le chef du pouvoir exécutif et lui délègue une commission de six membres. Après l'avoir entendu, celle-ci transforme en simple question l'interpellation annoncée. Heureusement, c'est M. de Belcastel qui la pose, et il y met sa conviction énergique. Mais M. Dufaure, en répondant au nom de Thiers, élude, au lieu de les résoudre, les difficultés du problème ; il essaie simplement d'établir que rien n'est changé dans les rapports de la France avec le Vatican.

La majorité se tint pour satisfaite. A Rome, on fut mécontent et la *Correspondance de Genève* inséra une note chagrine que Louis Veuillot lui-même estima trop sévère. Il éprouvait, cependant, pour sa part, une véritable douleur. Il voyait, dans cette aventure « l'équivalent du retrait des troupes de Rome » et il concluait avec une tristesse émue : « M. de Belcastel aura eu l'honneur de livrer le dernier combat de la vieille France catholique sur le territoire romain. Il le méritait, et une fois de plus il s'en est montré digne. Les questions esquivées restent pendantes. Nous n'avons que la réponse de M. Dufaure. Prions maintenant en attendant celle de Dieu (2). »

Tandis que cet incident brouillait les cartes, la Providence frappait un coup qui pouvait, si les hommes en savaient tirer parti, précipiter les événements. A l'heure même où les bonapartistes intriguaient pour ramener l'empereur et jetaient ainsi, dans la majorité monarchiste, un nouveau ferment de discorde, Napoléon III mourait

(1) Lettre citée.
(2) *Derniers Mélanges*, I, p. 74.

Digitized by Google

presque subitement, à Chislehurst : « En lui reconnaissant des qualités personnelles très supérieures à celles de ses adversaires contemporains, jugeait sobrement Louis Veuillot, l'histoire le ramènera dans leur vulgaire par ce qu'il eut de commun avec eux, c'est-à-dire la méconnaissance du grand et l'ignorance et l'indifférence du vrai (1). »

Son frère, en même temps, soulignait les conséquences politiques de cette mort imprévue : « Napoléon III est mort et son fils n'est encore qu'un enfant... Dans huit ou dix ans, l'orphelin de Chislehurst sera un embarras, peut-être un péril, pour le gouvernement établi; aujourd'hui, il ne compte point... Quel parti gagnera les forces que la mort de Napoléon III va disperser ? Si les princes d'Orléans étaient dans l'ordre, ces forces iraient certainement à la monarchie (2). »

Mais, pour rentrer dans l'ordre, il eût fallu que le comte de Paris reprît d'abord sa place auprès du chef de la maison. Et c'était précisément l'attitude opposée que lui conseillaient ses fidèles. Il ne fallait pas, pour eux, qu'Orléans se soumît à Bourbon; il fallait que Bourbon se pliât aux diminutions voulues par Orléans. Le roi devait obéir à ses héritiers. Mgr Dupanloup, sans saisir évidemment tout ce que cette proposition avait d'inacceptable, s'en fit l'organe auprès du comte de Chambord. Poussé par les chefs orléanistes, en particulier par Falloux, qui l'en avait prié naguère avec insistance, il écrivit au prince une lettre, presque suppliante en la forme et très impérative dans le fond. En somme, il lui dictait son devoir royal, en lui indiquant implicitement que, jusqu'alors, le roi ne l'avait ni compris ni rempli. « Quand on a reçu de la Providence, insistait l'évêque d'Orléans, la mission et le devoir de sauver un peuple, et que sous nos yeux ce peuple périt, je crois, et beaucoup de nos amis croient avec moi, que,

(1) *Derniers Mélanges*, I. p. 73.
(2) *Univers*, 11 janvier 1873.

Digitized by Google

dans une question de rapprochement il y a des devoirs réciproques... Se tromper sur cette question si grave, se faire même, par un très noble sentiment, des impossibilités qui n'en seraient pas devant Dieu, serait le plus grand des malheurs. » A cette sommation, le comte de Chambord répondit en roi; avec calme et grandeur, il remit toutes choses en place. « Il m'est permis de supposer par vos allusions, Monsieur l'évêque, qu'au premier rang des sacrifices regardés par vous comme indispensables pour correspondre aux vœux du pays, vous placez celui du drapeau. C'est là un prétexte inventé par ceux qui, tout en reconnaissant la nécessité du retour à la monarchie traditionnelle, veulent au moins conserver le symbole de la Révolution. Croyez-le bien, malgré ses défaillances, la France n'a pas à ce point perdu le sentiment de l'honneur; elle ne comprend pas plus le chef de la maison de Bourbon reniant l'étendard d'Alger qu'elle n'eût compris l'évêque d'Orléans se résignant à siéger à l'Académie française en compagnie de sceptiques et d'athées... Je n'ai donc ni sacrifices à faire, ni conditions à recevoir. J'attends peu de l'habileté des hommes, et beaucoup de la justice de Dieu (1). »

Si le prince était en dissentiment avec Mgr Dupanloup, il se trouvait d'accord avec un autre prélat, une des lumières doctrinales de l'Église de France, Mgr Pie. L'évêque de Poitiers s'était rencontré à Rome, au mois de février, avec M. de Vansay, envoyé par le roi; et le représentant du comte de Chambord lui avait demandé, pour son maître, un programme de gouvernement. C'est un grave et haut exposé de la politique chrétienne, que la note écrite en réponse à cette invitation par le futur cardinal. Il s'y montre à la fois pénétré des principes immuables et conscient des nécessités modernes. Il y trace les devoirs d'un monarque chrétien. Tout en affirmant l'autorité du souverain,

(1) Cf. Lecanuet, *op. cit.*, pp. 191, 195, 196.

Digitized by Google

il reconnaît l'opportunité du régime constitutionnel. « Héritier de la monarchie traditionnelle, qui est une monarchie tempérée, le Roi, en remontant sur le trône, reprend le droit monarchique avec la forme de tempérament existante. » Avec le même souci du droit et du fait, le prélat définit la situation de l'Église : « La religion catholique, qui est pour les Français la religion de quatorze siècles dans le passé et de trente-cinq millions de citoyens sur trente-six dans le présent, *est* la religion du pays et de ses institutions. Les citoyens qui professent les autres cultes jouissent de toutes les garanties assurées par la loi. »

Le comte de Chambord fut touché et satisfait de ce programme. Il en remercia bientôt le grand évêque : « Il se peut, ajoutait-il, que, dans un avenir très prochain, je sois obligé de rappeler quelles sont les véritables bases de la monarchie traditionnelle et chrétienne, et ces documents me seront alors d'un grand secours (1). »

L'espoir du prince, hélas! devait être déçu. La France, apparemment, ne méritait pas de voir sur le trône l'avènement de ce pouvoir chrétien. En tout cas, les intrigues libérales, à force de vouloir écarter l'application de ces principes salutaires, finirent par éloigner la monarchie elle-même.

Ces intrigues influèrent d'abord sur les travaux de la commission des Trente. Élue sur la proposition de Thiers, mais formée de manière à le combattre, elle devait aboutir, après quelques semaines de manœuvres, à s'entendre avec lui. Les députés et le chef d'État s'accordèrent sur une combinaison hybride, qui ne satisfaisait d'ailleurs personne et qui, tout en amoindrissant et en bridant le président de la République, amorçait une constitution républicaine. Les Trente avaient voulu tout ensemble ajourner la proclamation de la monarchie, l'aiguiller par avance dans la voie libérale et surveiller de plus près M. Thiers.

(1) *Histoire du cardinal Pie*, par Mgr Baunard, pp. 514. 517, 520.

Digitized by Google

Voté le 13 mars 1873, après treize interminables séances, ce projet obtint à la fois une majorité considérable et une mauvaise presse. M. Thiers, qui l'avait accepté, en gardait de l'humeur, et les orléanistes, qui l'avaient combiné, en ressentaient de l'inquiétude. Quant aux catholiques et aux légitimistes, y découvrant surtout une manœuvre ourdie contre le comte de Chambord, ils en témoignaient un franc mécontentement. Pour l'*Univers,* c'était « un véritable marché, par lequel les trafiquants de la droite, alliés au centre et à la gauche, mettaient à l'encan et vendaient à vil prix la sécurité publique, la souveraineté de la Chambre et leur propre dignité (1) ».

Cette transaction entre la droite et le président ne devait pas, d'ailleurs, établir une paix prolongée. Deux semaines après, sur un banal incident de séance, le chef de l'État se voit privé soudain de son plus sûr appui. Jules Grévy, constamment maintenu depuis Bordeaux dans ses fonctions présidentielles, est contraint, pour un rappel à l'ordre étourdi, de donner sa démission. Le lendemain, il est remplacé par M. Buffet, nommé contre M. Martel, candidat de Thiers et des gauches. « Cette élection, remarque l'*Univers,* est moins un choix qu'un acte...; elle est le premier acte sérieux de souveraineté d'une Assemblée souveraine (2). »

On devait le sentir mieux encore, un mois plus tard, en admirant la diplomatie ferme et adroite avec laquelle le nouveau président dirigerait la discussion qui aboutirait à la chute de M. Thiers.

Mais, en attendant, ces alternatives perpétuelles irritaient les partisans du comte de Chambord, qui n'avaient aucune peine à y démêler le désir tenace et secret de lier ou d'écarter le roi. Louis Veuillot fut leur interprète éloquent dans la longue polémique où l'entraîna, contre les libé-

(1) *Univers,* article de Roussel, du 15 mars 1873.
(2) *Univers* du 6 avril 1873.

Digitized by Google

raux, la démarche de l'évêque d'Orléans, compliquée d'une nouvelle intervention de M. de Falloux.

Le rédacteur en chef de l'*Univers* avait regretté d'abord, aussitôt connus, les conseils donnés par l'évêque au prince. A peser les concessions réclamées par Mgr Dupanloup, résumait-il, « le fils et l'héritier direct de saint Louis et d'Henri IV devrait tout céder, drapeau, principe d'hérédité, principe religieux; et les enfants d'Orléans, en retour, accepteraient de lui la légitimité qu'ils n'ont plus depuis 1830 ». Mais la réponse du comte de Chambord, à son avis, rétablissait l'équilibre : « Il résulte des brèves mais fortes et terribles paroles du prince légitime, que si la maison d'Orléans rattrape le trône par les seules combinaisons de sa politique, elle y sera illégitime et usurpatrice comme au passé (1). »

C'est alors que M. de Falloux, dénoncé par le *Courrier de Bruxelles* comme un des inspirateurs du message épiscopal, intervint par une lettre-manifeste, insérée dans l'*Union de l'Ouest*. Comme son inspiration, très réelle en vérité, s'était traduite sous une autre forme et dans un autre temps que ceux indiqués par le journal belge, il en profita pour la démentir. Il adhérait toutefois aux idées de Mgr Dupanloup, avec une aigreur irritée contre ceux qui les critiquaient : « Je suis un légitimiste éprouvé, déclarait-il, mais je ne voudrais être ni un légitimiste inconséquent, ni un légitimiste aveuglé. » Et il expliquait immédiatement ces deux épithètes : « J'appelle légitimistes inconséquents, ceux qui veulent présenter à la France le principe de l'hérédité sans héritier, ou ceux qui veulent armer M. le comte de Chambord du droit arbitraire de régler sa succession... J'appelle légitimistes aveuglés ceux qui, ayant à la bouche des paroles de réconciliation, agissent ou conseillent comme s'ils n'avaient dans le cœur que des sentiments de haine, et ne cessent de mécon-

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 177.

Digitized by Google

naître les lois les plus élémentaires du cœur humain... »

Clairement visé par ces définitions agressives, Louis Veuillot les releva. Il souligna d'abord la manière tortueuse où, même inutilement, se complaisait son adversaire : « M. de Falloux peut dire qu'il n'a ni directement ni indirectement, ni de vive voix ni par écrit pris part aux récentes positions de Mgr Dupanloup sur l'échiquier fusionniste; mais, s'il disait qu'il ne les a conseillées ni de près ni de loin, ni par lui-même ni par les confidents de sa pensée, la stricte exactitude manquerait. Que ne joue-t-il ouvertement son jeu! » Quant aux accusations d'inconséquence et d'aveuglement lancés par Falloux, le rédacteur en chef de l'*Univers* en fait bonne justice : « Le principe d'hérédité, souligne-t-il, ni ne garantit l'existence de l'héritier ni ne peut livrer la nation à l'héritier douteux ou indigne. » Et M. de Falloux, en montrant une si vive irritation contre la vivacité des critiques, « fait avec amertume tout ce qu'il reproche aux autres... On discute contre M. de Falloux et contre ses idées, comme M. de Falloux et ses amis discutent contre les idées des autres, voilà tout, et ce n'est pas un crime. »

Enfin, Louis Veuillot profite de la controverse pour définir une fois de plus sa profession de foi politique et pour préciser, en dehors du parti légitimiste, sa position personnelle de partisan du roi *chrétien*. « Nous ne nous vantons point (comme M. de Falloux) d'être des légitimistes éprouvés. Nous avons plutôt *éprouvé la légitimité*..... Le vrai droit monarchique nous a vaincu en se démontrant nécessaire. La démonstration s'est trouvée complète après l'écroulement du 4 septembre. 1830, 1848, 1852, 1870, quelles dates et quelle suite présente! Il a fallu tout cela et plus que tout cela, il a fallu l'accent loyal et hardi du comte de Chambord, et la solidité et la majesté de ce vieux droit désarmé, à travers et malgré tant de catastrophes engendrant des succès encore plus redoutables du mensonge et du néant. Alors, sans nous préoccuper d'entrer

Digitized by Google

dans ce qu'on appelle le parti légitimiste, nous sommes venus là où tout montrait qu'il fallait venir, non au parti, mais à l'homme qu'une portion considérable du parti abandonnait misérablement; non au système, mais au droit. Nous n'avons pas abandonné le droit du peuple; nous nous sommes dit et nous avons avoué que le droit du peuple n'était que là. Nous nous sommes dit et nous avons avoué qu'il n'y avait qu'une république possible, la république chrétienne, et que cette république vraiment conservatrice et vraiment précise, la *république de tout le monde*, n'avait qu'un président possible, le roi de France, le roi très chrétien (1). »

Quelques jours après, le rédacteur en chef de l'*Univers* avait la satisfaction de recevoir un témoignage dont il rendait compte en ces termes à M. de Guitaut : « J'ai reçu avant-hier une visite officielle de M. de Monti. Il m'a apporté des remerciements dont j'ai peine à ne pas me gonfler un peu.... Il m'a dit que l'*Univers* prenait la question de fusion dans le sens qu'il faut et qu'elle serait résolue dans ce sens-là et non dans un autre (2). »

La polémique ne devait point s'en tenir là. Du 25 février, elle se prolongea, par rebondissements successifs, jusqu'au 11 avril. A cette date, en deux formules brèves, Louis Veuillot dénonçait le défaut de ses adversaires, et leur en montrait le remède : « Nous mourons de l'habileté des politiques, affirmait-il, parce que les politiques méprisent les principes. » Et, devant les instructions royales : « Il nous faut présentement obéir au chef et ne pas discuter son sentiment, ni son commandement. *On ne parle pas sous les armes* (3). »

Qu'on fût réellement « sous les armes », aux prises avec un ennemi puissant, les conservateurs eux-mêmes allaient

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 188-189.
(2) Lettre du 5 avril 1873.
(3) *Derniers Mélanges*, I, pp. 198-199.

Digitized by Google

bientôt le constater. Le 27 avril et le 11 mai, eurent lieu des élections partielles, où les moins clairvoyants purent discerner l'abîme. Thiers lui-même était débordé. Les républicains modérés devenaient les prisonniers et les victimes des radicaux. Le plus caractéristique et le plus bruyant de ces scrutins fut celui qui donna, dans Paris, la victoire à Barodet. L'émotion qu'il provoqua fut peut-être la cause déterminante et prochaine du renversement de M. Thiers. Plus que tout autre, il attesta que le chef du pouvoir exécutif était impuissant à brider la Révolution, puisque le triomphe de Barodet l'écrasait personnellement, et l'écrasait sous la coalition de ces groupes avancés qui constituaient le principal appui de la République. C'est lui-même, en effet, qui avait lancé à Paris la candidature de son collaborateur et ami Rémusat, ministre des Affaires étrangères, auquel la bande gambettiste avait immédiatement opposé le radical avancé Barodet. Ce fut, pendant quinze jours, une lutte épique. Douze cent mille affiches bariolèrent les murs, les parapets, les arbres, les becs de gaz. Tous les chefs de clan donnèrent dans la bataille. Les partis se déchiraient entre eux. Parmi les républicains, plusieurs, tels que Grévy, blâmaient Gambetta. Parmi les conservateurs, un bon nombre étaient résolus, crainte de pire, à soutenir le champion de Thiers. Louis Veuillot, d'accord avec la majorité des légitimistes et des catholiques militants, se refusait à cette alliance immorale et vaine. « Dans les cas d'incendie, soulignait-il en parlant des conservateurs ralliés à Rémusat, il y a des gens qui pomperaient du pétrole plutôt que de ne pas pomper. » Et comme on insistait : « Dites ce que vous voudrez, ajoutait-il, menacez-moi par Barodet de tomber aujourd'hui dans l'abîme où je sais que Rémusat me conduira demain : je suis ennuyé et humilié de la vie que vous me faites, et j'aime autant qu'elle finisse aujourd'hui que demain. Je n'ai pas d'affaire à terminer d'ici à demain, je ne médite point de coup de bourse ni de

Digitized by Google

coup de scrutin qui me permette d'arriver au gouffre plus gras, plus décoré et plus lâche (1). »

Enfin, un groupe de conservateurs logiques et résolus posa, entre les deux républicains, la candidature du colonel Stoffel. Louis Veuillot, sans nourrir d'illusions sur l'issue de la bataille, adopta avec empressement cette arme de combat : « La candidature du colonel Stoffel change la situation. Elle donne à la fierté et à l'honneur un motif et une possibilité d'agir, elle leur en fait même un devoir. En dehors de toute considération de nombre et de succès, pour notre part, nous regardons comme devoir aux honnêtes gens de se rallier autour de l'homme de bien qui ne s'est jamais montré plus homme de cœur qu'en acceptant la mission de les représenter. Il affronte un échec, cela est évident, mais il mérite que nous l'affrontions avec lui. Ayons-en l'honneur et advienne que pourra (2). »

Le 27 avril, Barodet l'emporta par 180.045 voix contre 135.028 accordées à Rémusat; 26.644 électeurs s'étaient comptés sur le nom de Stoffel : « Cent quatre-vingt mille pétroleux officiels et en pleine activité civique dans la ville de Paris, à qui il faut ajouter pour le moins autant d'aspirants,.... voilà, concluait Louis Veuillot, le bilan des deux années de règne de M. Thiers, président de la République conservatrice. On voit qu'il a été bon conservateur de la république dévastatrice (3). »

C'était l'avis général. Aussi, dans l'esprit de la majorité, l'exécution de Thiers n'était plus qu'une question de jours. On saisirait la première occasion.

L'occasion surgit pendant les vacances parlementaires. Le 16 mai, à la suite d'une vive altercation qui avait éclaté, en plein conseil, entre Jules Simon, membre important de la gauche, et M. de Goulard, représentant de

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 276-278.
(2) *Ibid.*, p. 279.
(3) *Ibid.*, pp. 283-284.

Digitized by Google

la droite, les deux ministres donnaient simultanément leur démission. M. Thiers, résolu à faire front à l'assaut des monarchistes ou désireux peut-être de tomber en républicain, remania tout son cabinet dans un sens nettement avancé. « L'Assemblée, remarque avec raison Eugène Veuillot, est mise en demeure de se prononcer. Si elle accepte le ministère actuel, la République est faite (1). »

Cette fois, enfin, les chefs de la majorité partagent cette opinion et cette décision. Le 18, un conseil de guerre s'est tenu chez le duc de Broglie, où toutes les fractions de la droite se sont accordées sur le nom du successeur de Thiers. Démasquant leurs batteries, les orléanistes ont proposé le duc d'Aumale. Ils ont dû le retirer, sur la protestation nette et formelle de Lucien Brun, délégué des légitimistes et porte-parole du roi. Le duc de Broglie a fait alors accepter Mac-Mahon. Le futur ministère est déjà constitué. Le 19, à peine réunie, l'Assemblée apprend que plus de trois cents membres ont formulé une demande d'interpellation sur la formation du nouveau cabinet. La discussion en est fixée au 23. Le 23, le duc de Broglie engage le fer, d'un jeu habile et serré. Pour ne pas diviser ses troupes, et peut-être parce qu'il ne voit pas encore aussi loin, l'orateur évite de poser le problème entre la République et la Monarchie. Il reproche seulement à M. Thiers de favoriser les progrès du radicalisme et, par un mot qui restera, il souligne qu'à côté de l'ordre matériel un gouvernement doit assurer « l'ordre moral ». Le lendemain, le président riposte ; il s'attache, au rebours de son agresseur, à ramener le débat sur la question de régime. Il veut enfoncer ce coin dans le bloc de ses adversaires. Il faut choisir, déclare-t-il, entre la Monarchie et la République. Or, « la Monarchie est impossible... il n'y a qu'un trône et on ne peut l'occuper à trois ». Et il conclut

(1) *Univers* du 20 mai 1873.

Digitized by Google

par un suprême appel en faveur de la République conservatrice.

Le discours est adroit, persuasif, éloquent. L'impression est profonde. Mais les paroles n'ont plus d'autorité contre les faits. La majorité a désormais la clairvoyance et l'énergie de vouloir. On passe au vote. Par 360 voix contre 344, l'ordre du jour des droites est adopté. M. Thiers est battu. Le soir même, par 390 voix contre une, le maréchal de Mac-Mahon est élu président de la République. Le lendemain, le cabinet de Broglie est constitué.

Louis Veuillot se réjouit pleinement de ce résultat. Il l'espérait : non de la puissance des hommes, il est vrai, mais du secours de Dieu. « Les prières ont changé l'aspect des choses, écrivait-il quelques jours auparavant. Les meilleurs esprits se sont frappés. On sent véritablement un souffle nouveau. La majorité conservatrice qui a connu du même coup son péril et sa force est très satisfaite de l'aventure. Elle persévérera (1) ... »

Le lendemain de la crise, il reproduit avec bonheur les fières paroles que le Maréchal a prononcées en saisissant le pouvoir : « Avec l'aide de Dieu, vient de proclamer Mac-Mahon, nous maintiendrons la paix intérieure et les principes sur lesquels repose la société. Je vous en donne ma parole d'honnête homme et de soldat. » Et Louis Veuillot de s'écrier : « Dieu vous entende, homme de cœur! Dans le monde entier les chrétiens demanderont au ciel de nous conserver la simplicité de vertu qui vous vaut cet immense honneur d'être la consolation d'un grand peuple malheureux (2). »

La constitution du cabinet n'altère pas cette confiance : elle provoque seulement un rappel aux principes. Après avoir constaté que le ministère est nettement marqué de catholicisme libéral : « En signalant le fait, insiste Louis

(1) Lettre au comte de Chauveau, mai 1873.
(2) *Derniers Mélanges*, I, p. 352.

Digitized by Google

Veuillot, nous croyons volontiers que, sous plus d'un rapport, ces esprits honorables et sérieux sont avantageusement modifiés. Depuis le Concile, assez d'événements sont survenus et assez d'expérience s'est faite pour que les consciences nous rassurent si les opinions nous laissent encore à craindre (1). »

Cet effort de conciliation n'était pas sans courage, après les luttes doctrinales que l'*Univers* venait de soutenir contre le parti personnifié par le duc de Broglie et dans la légitime appréhension qu'on pouvait éprouver, de voir de tels hommes empêcher la restauration d'une monarchie vraiment chrétienne. Il montrait que le journal n'entendait point susciter d'embarras à ses adversaires de la veille. Nombreux pourtant étaient les catholiques auxquels ces ministres libéraux n'inspiraient que de la méfiance. Leur opinion se résume assez clairement dans les appréciations dont l'historien de dom Guéranger, interprétant la pensée du grand moine, accueille le Vingt-quatre mai : « Le libéralisme était monté au pouvoir..... Une fois de plus la France était le sujet, l'âme élue sur qui on expérimenterait la doctrine libérale ; l'effort de la prière nationale devait finalement échouer contre cette prétention (2). »

Ces craintes, hélas! le rédacteur en chef de l'*Univers* allait bientôt les ressentir. Le message, que le chef du ministère imposa au chef de l'État, provoqua, par son parlementarisme libéral et sa subordination du pouvoir à la majorité, les premières défiances et les premiers regrets de Louis Veuillot. Après avoir indiqué les périls d'une telle politique, le rédacteur en chef de l'*Univers* exprimait ce vœu :

« Nous souhaitons profondément que le bon maréchal, laissant divaguer messieurs ses ministres, ne s'égare pas dans la métaphysique de l'emploi. Il tient le bâton pour

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 354.
(2) *Dom Guéranger*, II, pp. 410-411.

Digitized by Google

tout autre chose que pour parler creux sur le *sic et non*, qui est passe-temps d'Abélard, et sur l'identité de l'être et du non-être, qui est besogne de savants. Son poste n'est pas seulement celui d'une sentinelle, comme il le dit modestement, c'est celui d'un pilote qui veille aux vents et aux récifs; la main sur la barre, qu'il gouverne sans tenir compte des cris qui s'élèvent ou s'ameutent contre lui. Il est chargé du navire, non des opinions de l'équipage. Si le danger presse, son devoir est de supposer que la majorité est de l'avis que lui indique la sonde, la boussole et le vent.

« Les « institutions qui nous régissent » diront ce qu'elles voudront. Par le temps que nous avons, le métier de président de la République est le métier de roi; c'est en roi qu'il le faut faire. La grande fidélité de l'homme que les événements mettent à la tête d'un peuple en démence est de ramener ce peuple dans l'ordre qui peut le guérir. Il faut le tirer de la peste, des orages et des conseils des fous (1). »

C'est précisément à dom Guéranger que Louis Veuillot, quelques semaines plus tard, adressait l'expression des mêmes sentiments, dans une lettre où l'on sent déjà sa tristesse et son inquiétude. « Je crains que nous ne soyons retombés dans les mains des catholiques libéraux fort mal corrigés. Vous avez lu le programme que notre prince Albert a fait pour Mac-Mahon. Le bon soldat a signé sans lire. J'ai crié pour qu'on y prît garde et je suis accusé de vouloir renverser le gouvernement (2). »

Dans la même lettre, Louis Veuillot confiait à son saint et grand ami que, de nouveau, sa santé était ébranlée : « Je sens une fatigue extrême. Le travail me coûte (3). »

(1) *Derniers Mélanges*, I, 359-360.
(2) Lettre de juin 1873.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

Quelques mois plus tôt, en février, un deuil intime et cruel était venu l'atteindre au milieu des travaux du journal. Il avait vu mourir prématurément son beau-frère, Arthur Murcier, pour lequel il avait toujours nourri l'affection la plus cordiale et que plusieurs circonstances avaient fait son collaborateur. Archiviste érudit, sagace et zélé, c'est Arthur Murcier qui l'avait aidé notamment dans ses recherches sur le *Droit du Seigneur*. Louis Veuillot lui consacra, dans l'*Univers*, quelques lignes discrètes et profondément émues. Il les commentait ainsi dans une lettre à son vieil ami Parrot : « Mon pauvre beau-frère était excellent et charmant. L'âme la plus douce, le cœur le plus fort. Il s'en est allé, comme je l'ai dit, plein de joie parce qu'il était plein d'innocence; plein de douleur, parce qu'il aimait; plein de sérénité, parce qu'il espérait (1). »

Trois semaines après ce chagrin, Louis Veuillot avait été éprouvé d'une grande fatigue à Tours, où il s'était rendu près de Lafon, désireux d'exécuter son portrait. C'est encore à Tours que nous le retrouvons au mois de juin, revenu près de l'artiste en train d'achever son œuvre. Il y porte en lui ce malaise et cette inquiétude, qu'il vient d'avouer à dom Guéranger. Le 24, il annonce à son frère que le portrait se termine : « Il sera un peu trop dans le goût de Lafon pour être tout à fait dans celui d'Élise. Du reste, c'est vraiment une belle peinture, et qui fera honneur à l'artiste sans faire tort à son modèle. » Mais il confie en même temps à Eugène que sa tête « sonne creux »; « je ne vois pas, dit-il, grande amélioration dans mon état... Il me faut décidément Plombières ou quelque autre chose pour me remettre en état » (2). Ce fut pour Plombières qu'il partit le 1er juillet.

Les médecins l'y envoyaient pour soigner une sciatique et le régime auquel on le soumettait fournit d'abord à

(1) Lettre du 15 février 1873.
(2) Lettre du 24 juin 1873.

Digitized by Google

son esprit allègre une occasion de plaisanteries : « Ce matin, écrit-il le 5 à sa sœur, j'ai reçu une première douche. Cela se pratique après le bain. Je me lève dans ma baignoire vide, je prends la pose de Vénus, et un monsieur, armé d'une lance semblable à celle des arrosoirs publics, me perce jusqu'aux os pendant que je tourne sous cette averse comme un oiseau à la broche. Le monsieur, étant employé de l'État, dessine sur ma peau un drapeau tricolore et d'autres emblèmes conservateurs. Si j'étais arrivé avant le 24 mai, il aurait écrit : *Vive Thiers!* ce qui m'aurait bien vexé; mais il a écrit : *Vive Mac-Mahon !* et mes sentiments politiques ne sont pas froissés du tout (1). »

Cependant, la sciatique n'était pas le fond de son mal. Il y avait autre chose en lui, de plus grave et de plus profond, un nouvel avertissement de cette faiblesse qui devait peu à peu l'étreindre avant de le frapper à mort. Dans une lettre écrite à M^me^ Bacon, lorsque le mal enfin desserrait son étreinte, il analyse ainsi les sensations qu'il vient de traverser : « Je voyais mes idées pour ainsi dire dessinées au trait; elles manquaient de couleur et de parfum. Figurez-vous qu'un matin, tout à coup, le monde vous apparaît ainsi et que vous ne perdez pas la mémoire de l'avoir vu autrement. J'avais cette sensation et je ne pouvais pas l'exprimer. Le mot vrai ne venait pas ; un mur me le cachait, et les efforts que je faisais en vain pour le franchir me brisaient et ne le franchissaient pas. Ma vie me semblait finie sans que la mort fût venue (2). »

Cet affaiblissement affectait en lui toutes les facultés, et jusqu'à son élocution jusqu'alors abondante, claire et charmeuse : « J'en ai fait l'expérience l'autre jour chez le curé, confessait-il à son frère. Je balbutiais et je chopais à chaque pas (3). »

(1) *Correspondance*, III, p. 208.
(2) Lettre du 21 juillet 1873.
(3) Lettre du 9 juillet 1873.

Digitized by Google

Il faut supposer, toutefois, que l'effort dont il avait besoin pour accomplir désormais ce qui ne lui coûtait naguère aucune peine, lui masquait, à ses propres yeux, le résultat obtenu. Car cette difficulté de paroles échappait à ses auditeurs. L'abbé Chapelier, curé de Plombières, évoquant le séjour de cet hôte illustre et aimé, écrira plus tard à Eugène Veuillot : « Je le voyais chaque jour, j'eus la satisfaction de le recevoir plusieurs fois à ma table dans la société de prêtres dont il faisait le charme et provoquait d'admiration (1). »

Louis Veuillot, dans cette incapacité de travail, occupait ses loisirs à de longues et lentes promenades en compagnie de Lapeyre, qui lui était d'un secours attentivement dévoué. Et ces promenades lui fournissaient une nouvelle occasion de faire le bien. Il ressentait une satisfaction particulière à secourir une vieille aveugle, dont il entretient ses filles : « J'ai rencontré dans ma promenade favorite une bonne vieille aveugle qui me charme et m'édifie. Elle est un peu plaignarde, mais il y a de quoi. Elle n'a que ce qu'elle gagne pendant la saison pour vivre toute l'année. Après cela elle est réduite à la solitude dans sa nuit sans fin et il n'y a que les douleurs de son pauvre corps qui la distraient des douleurs de son esprit... Avec cela, cependant, elle est résignée, et elle jouit d'une rhétorique naturelle qui fait mon bonheur et mon admiration. » Une fillette accompagne l'infirme : « Cette enfant, remarque Louis Veuillot, est elle-même un bijou. On ne peut rien imaginer de plus gentil. Je lui ai donné une poupée de quinze sous qui l'amusera les dimanches (2). »

Il se distrait aussi à lire, avec un zèle attristé de son inaction, le cher journal, dont il admire de loin la « belle prestance » et la « composition magistrale ». Il y reconnaît « le soin du maître », — ainsi parlait-il de son frère.

(1) Lettre du 28 avril 1883.
(2) Lettre du 8 juillet 1873.

Digitized by Google

A la lecture, il joint encore la méditation : « J'ai fait une petite revue de conscience, écrit-il à sa sœur le 21 juillet, je pourrais dire une retraite (1). »

Son impuissance, on le voit, ne s'étend pas aux lettres familières ; mais elle l'arrête et l'énerve devant tout travail un peu sérieux : « J'ai écrit hier à M. de Belcastel, avoue-t-il au début de sa cure ; ma lettre, quoique courte, m'a coûté des efforts qui m'avertissent d'attendre encore quelques moments (2). »

Ce dont il a voulu féliciter le vaillant catholique, c'est de son rôle dans les manifestations religieuses qui se multiplient alors, pour appeler sur le pays la bénédiction de Dieu. Une première fois, les 27 et 28 mai, 140 parlementaires entraînant 20.000 fidèles se sont réunis dans la cathédrale de Chartres, où Mgr Pie a superbement évoqué et invoqué la monarchie chrétienne. Ils sont encore 20.000 à Paray-le-Monial, le 20 juin, conduits par 50 députés, qui en représentent 100 autres retenus à Versailles. En leur nom, M. de Belcastel prononce un acte de consécration nationale au Sacré-Cœur de Jésus : « Nous vous consacrons la France, notre patrie bien-aimée, avec toutes ses provinces, avec ses œuvres de foi et de charité. Nous vous demandons de régner sur elle par la toute-puissance de votre grâce et de votre saint amour. » Le noble député lui-même écrit, pour le journal, le compte rendu de cette inoubliable manifestation. « Le monde, affirme-t-il, ne peut être sauvé que par des actes surnaturels (3). »

Et c'est pour le remercier de cet acte et de ces paroles que Louis Veuillot, de Plombières, adresse au fier chrétien la lettre qui a coûté tant d'efforts à sa plume engourdie, mais où passe encore toute la flamme de son cœur.

(1) *Correspondance*, III, p. 219.
(2) *Ibid.*, p. 207.
(3) *Univers* du 4 juillet 1873.

Digitized by Google

« Je suis malade, écrit-il; mais il faut que je vous dise ma joie. Vous avez fait voir un homme. Votre relation de Paray-le-Monial est un grand événement politique. Le fait était déjà immense, la manière dont vous le racontez en triple la portée. Ce langage nouveau, ces idées de la conscience, ces vues en Dieu font comprendre qu'il y a enfin un autre peuple dans le monde et que Jésus-Christ revient (1)... »

Si ces quelques lignes étaient laborieuses, on comprend que Louis Veuillot reculât devant un article. Il se faisait lire, par Lapeyre, les tomes XVII et XVIII de l'*Histoire de l'Église* par l'abbé Darras, contenant l'époque de Charlemagne. Ces pages éveillaient des idées dans son cerveau; mais sa main pendant quinze jours hésita à les exprimer. Il se mit enfin, péniblement, à la besogne et, le 20 juillet, après une série de relâches et de reprises, il pouvait écrire à sa sœur : « Voilà. Et c'est un travail de deux à trois jours, soigné et en partie recopié. Tu avoueras bien que ce n'est pas lameux. J'en suis néanmoins très fier. Imagine-toi un muet qui parvient à dire *ba be bi bo bu* à peu près correctement (2)... » Élise s'empressa de porter l'article à l'*Univers*, où il fut accueilli avec soulagement. De mauvais bruits circulaient déjà sur la santé du rédacteur en chef et l'on était heureux d'avoir une si belle occasion de les démentir. L'article parut aussitôt. Du livre de l'abbé Darras, il fait jaillir un raccourci superbe et puissant du rôle de Charlemagne auprès de l'Église catholique. Et il se termine par cette affirmation du mandat de la France, où l'on ne sent nul affaiblissement chez l'écrivain : « Peuple substantiel dans la foi, comme disait un évêque de nos premiers âges et comme l'évêque de Tulle aime à le redire dans notre temps, la France ne peut pas être hérétique. Il semble qu'elle peut être infidèle, mais ce n'est pas la

(1) Lettre du 4 juillet 1873.
(2) Lettre du 20 juillet 1873.

Digitized by Google

France, ou ce n'est pas pour longtemps. Elle se redresse, elle se retrouve, il reste dans son sein assez d'hommes pour la ramener à la foi de Clovis et de Charlemagne. Quand ce ne sont pas ses rois, c'est quelqu'un de son peuple; quand ce ne sont pas ses soldats, ce sont surtout et toujours ses prêtres (1)... »

A la lecture de cet article, Eugène Veuillot se réjouissait vivement d'un si beau témoignage du retour à la santé: « La rentrée est faite et bien faite, écrit-il à Louis. L'abbé Darras ne sera pas seul de cet avis. Que de milliers de prêtres et de catholiques dévoués, qui se demandaient si tu étais gravement malade ou qui avaient entendu dire que tu l'étais, vont être heureux aujourd'hui (2)! »

Pour cette fois, la crise était conjurée, l'activité reconquise. Dès le lendemain, Sarcey, qui polémiquait avec l'*Univers* à propos des miracles, eut le désagrément de s'en apercevoir. Louis Veuillot, se jetant dans la mêlée, couronna de ces mots une page d'apologétique spirituelle et mordante :

« J'ai l'inconvénient de croire aux miracles, c'est vrai, mais comme les miracles me prouvent que Dieu s'occupe de moi, je préfère encore cela.

« Je ne sais où j'ai lu qu'un philosophe en voiture rencontra un capucin à pied, et lui cria : « Oh là! capucin; « avoue que, si Dieu n'existe pas, tu es un fier imbécile! » Le capucin répondit : « Oh là! philosophe; si Dieu existe, « avoue que tu es fièrement plus bête que moi! »

« Or Jésus-Christ est ressuscité, Jésus-Christ est vivant. M. Sarcey ne veut pas le croire, c'est là ce qui fait de la peine. Abêtissez-vous, Monsieur Sarcey, le travail n'est pas si grand que vous croyez (3). »

D'autres articles suivirent coup sur coup, qui vibrent tour à tour des accents les plus divers, — en particulier, de

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 375.
(2) Lettre du 22 juillet 1873.
(3) *Derniers Mélanges*, I, p. 378.

Digitized by Google

la note patriotique, avec toute sa sensibilité profonde et vive, au sujet de l'évacuation du territoire. Louis Veuillot y consacre, aux provinces perdues dont il craint qu'on ne garde pas la sollicitude assez présente, un souvenir douloureux et passionné : « Alsace et Lorraine, protestez contre les traîtres, et restez fidèles aux frères qui ne vous oublient pas ! Vous souffrirez, mais vous aurez pourtant de nobles jours. Vous aurez la vie dans les tortures, vous la garderez dans les tombeaux, et l'amour sera plus fort que la mort. Remplissez de vos gémissements vos églises et vos cathédrales insultées ; soyez Françaises et forcez-vous d'être Français (1). »

Une autre question s'était imposée à sa plume, au débarqué de Plombières : le vote du 24 juillet, par lequel l'Assemblée, sur la demande de l'archevêque de Paris, avait déclaré d'utilité publique l'église qu'on se proposait d'élever sur la colline de Montmartre. De cette décision, Louis Veuillot devait ressentir une grande joie. Car il comprenait et professait depuis longtemps le culte du Sacré-Cœur. L'intelligence simple et lumineuse de sa foi l'avait reconnu et embrassé dès le premier jour. En 1844, incarcéré à la Conciergerie pendant le mois de juin pour avoir revendiqué la liberté d'enseignement, il se félicitait d'y pouvoir à loisir célébrer le mois du Sacré-Cœur.

Cependant, le vote du 24 juillet ne lui causait pas une satisfaction sans mélange. A distance, on n'en discerne plus que le résultat, magnifique et consolant. Sur l'heure, on fut choqué des mesquineries et des hésitations qui amoindrirent cette manifestation de foi. M. Keller, dans son pieux, éloquent et courageux rapport, avait souligné le but expiatoire et suppliant de la future église. Mais, malgré ses efforts, il n'avait pu obtenir que ce caractère fût marqué dans la loi. Des timides et des libéraux s'étaient rencontrés, pour faire, de cet effacement, la condition

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 406.

Digitized by Google

de leur vote. Le texte primitif indiquait que le nouveau sanctuaire, dédié au Sacré-Cœur, appellerait « sur la France la miséricorde et la protection divines ». Tour à tour, par deux retouches successives, on écarta le « vocable sacré », puis l'appel au secours de Dieu. L'article adopté, par 394 voix contre 164, s'en référait, sans plus, à la demande de Mgr Guibert. En outre, on avait repoussé, malgré la vaillante et pieuse obstination de Cazenove de Pradine, l'envoi d'une délégation officielle à la pose de la première pierre.

C'étaient ces débats qui froissaient la délicate susceptibilité de Louis Veuillot : « Si Mgr l'archevêque de Paris pouvait avoir envie de rire, suggérait-il ironiquement, il mettrait l'église nouvelle sous le vocable de saint Nicodème. » S'élevant néanmoins au-dessus de ces misères, il affirmait son espoir dans la bonté divine : « Espérons que Dieu ne voudra pas discerner entre ceux qui donnent et ceux qui marchandent. Conformément aux habitudes de sa miséricorde, il acceptera le don de ses enfants fidèles, non seulement pour leur rançon, mais pour celle de leurs ennemis, qui sont les siens (1). »

Sur ce sujet encore, Louis Veuillot se retrouvait en communion de sentiments avec cet autre chrétien solide et pénétrant qu'était le comte de Chambord. Le prince, en effet, n'hésita point à se solidariser, malgré l'hostilité de certains monarchistes, avec Cazenove de Pradine. Il lui écrivit, de Frohsdorf, à la date du 28 juillet : « Vous me connaissez trop pour attendre de moi une phrase banale sur votre énergique insistance dans la mémorable lutte dont vous êtes sorti, comme à Patay, le glorieux vaincu. Je vous félicite, je vous remercie et je vous embrasse... » « Henri de France, ajoutait Louis Veuillot, reste conforme à lui-même. Il est fidèle à Dieu et, dédaignant les timides conseils de la sagesse humaine, il fait son devoir. Nous

(1) *Derniers Mélanges*, I p. 380.

Digitized by Google

louons, nous admirons et nous bénissons le roi très chrétien (1). »

Quelques jours après, l'*Univers* ouvrait une souscription permanente en faveur de l'église nationale : « Bâtissons l'église du Sacré-Cœur, insistait Louis Veuillot, l'église de Jésus aimant, pour signifier à la terre et au ciel que nous aspirons à cette grande réconciliation de la France avec Dieu et de la France avec elle-même. Nous cherchons en vain quelque chose qui nous sauve et qui ne nous mette pas d'accord, quelque chose qui nous mette d'accord et qui ne soit pas Dieu. Ceux qui veulent Dieu veulent le bien général, car Dieu est le droit et le bien de tous »... (2)

Évoquant, vingt-cinq ans plus tard, en ce même sanctuaire de Montmartre où l'on venait d'inaugurer le monument du grand chrétien, les centaines de mille francs que le journal avait recueillis pour la construction de la basilique, Mgr Hazera pouvait à bon droit s'écrier :

« Et cette basilique de l'expiation, élevée au Sacré-Cœur? Que ne lui doit pas cette incomparable basilique de Montmartre? Est-il catholique français qui ait autant travaillé pour elle dans les rangs des simples fidèles? L'éminent cardinal Guibert ne fit qu'un acte de justice quand il permit l'érection de ce monument à la mémoire de Louis Veuillot, dans cette chapelle de Benoit Labre. Veuillot est chez lui quand il est chez le saint mendiant. Il travailla si efficacement à sa glorification ! Il parla si éloquemment des mystères et des gloires de la pauvreté chrétienne! Cette basilique, qu'il contribua si puissamment à édifier, cette basilique n'est-elle pas sa maison, la maison qui a, plus que toute autre, des droits à conserver son image et son souvenir? Oui, c'est bien à ces murs sacrés qu'il fallait confier la garde de cette tête féconde.

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 382.
(2) *Ibid.*, p. 382-3.

Digitized by Google

Un éminent artiste l'a placée entre la Vaillance et la Foi : entre cette « Vaillance » qui se déploya surtout à Paris et n'extermina pas l'ennemi, mais de son arme et son bouclier le contint pendant cinquante ans ; entre cette « Foi » qui se ravive de la croix, son appui, et qui s'inspire de Rome et de ses parfums. Oui, c'est bien ici que devait être le monument de Louis Veuillot : la basilique n'est pas trop grande pour ce grand homme, pour ce grand chrétien (1)! »

Paroles d'autant plus justifiées que Louis Veuillot, non content de contribuer à l'érection d'une église dédiée au Sacré-Cœur, avait travaillé par la plume à la défense et à la diffusion de son culte.

A la suite du vote, en effet, les libres-penseurs ouvrirent contre le Sacré-Cœur une furieuse campagne. Un certain Desonnaz se distingua dans cette entreprise, en raillant lourdement les catholiques de leur piété pour un simple viscère. Louis Veuillot profita de l'occasion pour exposer largement, avec une sûreté de doctrine rehaussée d'une éloquence chaleureuse, le caractère et les motifs de la dévotion pour le Cœur de Jésus. Il rappelle d'abord ce que le langage des hommes a toujours entendu par le cœur. Puis il donne cette définition : « Le culte symbolique rendu au Cœur de Jésus est l'adoration de l'humanité du Dieu fait homme pour nous sauver. Nous adorons dans son Cœur l'amour immense que nous attestent l'Incarnation, la Croix et l'Eucharistie. » Le rédacteur en chef de l'*Univers*, en terminant, développe enfin la magnifique opportunité de cette dévotion : « La connaissance plus claire du Cœur de Jésus, et la dévotion plus particulière et plus ample qu'il excite sont nécessaires en ces temps, durs à l'homme, et si M. Desonnaz nous permet l'expression, durs aussi à Dieu. L'on se targue d'honorer Dieu en le séparant de sa créature. L'on prétend honorer les mérites

(1) Mgr Hazera, *op. cit.*, p. 26, 27.

Digitized by Google

de l'homme, mais on le sépare de son Créateur et l'on ne tient nul compte des troubles mortels de son cœur dépouillé d'affections et des gémissements de sa raison qui appellent en vain la sereine lumière. Le culte du Sacré-Cœur est le moyen de providence qui comblera les abîmes et combattra les aridités dont nous sommes environnés. Il ranimera la charité envers Dieu, envers l'homme et envers la vérité » (1).

On était alors au plus vif de la crise qui devait, selon l'espérance catholique, aboutir à la proclamation d'Henri V et que les intrigues libérales allaient dénouer par l'enterrement de la monarchie. Ce drame, il n'entre pas dans mon sujet d'en retracer ici les détails. Dans le clair et vigoureux livre de M. Loth, le récit serré de cette période ne remplit pas moins de trois cents pages. Il ne s'agit ici que d'en faire un résumé rapide, où se dégageront le rôle et l'esprit du journal.

L'action s'était ouverte, en réalité, dès le 24 mai. M. Thiers avait raison, ce jour-là, de préciser que la question se posait entre la république et la monarchie. Cependant, le duc de Broglie lui-même ne songeait pas à trancher immédiatement la question. Il voulait surtout opposer une digue au radicalisme, en attendant le jour où la monarchie libérale deviendrait possible. Le 21 juillet, en réponse aux accusations de Jules Favre, il résumait son programme en trois termes : « union des forces conservatrices sur un terrain en dehors de la politique; réserve loyale et complète de la forme du gouvernement; et enfin reconnaissance de la souveraineté complète de l'Assemblée. » Et ce n'était pas seulement là une attitude parlementaire. Un des confidents du duc de Broglie, M. de Meaux, fait observer que, si le président du Conseil ne voulait « point s'opposer à l'entreprise

(1) *Derniers Mélanges*, I. pp. 558 et 563.

Digitized by Google

monarchique », il ne croyait pas devoir « en prendre l'initiative ». A la veille du dénouement, le ministre se maintiendra encore dans cette réserve. Le 18 octobre, à M. de Gontaut-Biron, ambassadeur de France à Berlin, il confiera : « ... Nous serons entraînés à jouer la grosse partie. J'y ai été incrédule et même résistant jusqu'à la dernière heure (1). »

Toutefois, pour ménager les chances du comte de Paris, le ministre avait cru devoir, au mois de juillet, lui conseiller, par l'intermédiaire du comte d'Haussonville, un rapprochement avec le comte de Chambord.

Ce rapprochement, le jeune prince y était résolu. Le 3 août, de Vienne, où il s'était rendu *incognito*, il demandait par dépêche, à Frohsdorf, un rendez-vous à son royal cousin. Celui-ci chargea le comte de Vansay de s'entendre avec le visiteur, sur les bases suivantes :

« Les intérêts les plus chers de la France exigeant, d'une façon impérieuse, que la visite faite, dans la situation présente, par S. A. R. Monsieur le Comte de Paris à Monsieur le Comte de Chambord, ne puisse donner lieu à aucune interprétation erronée, Monsieur le Comte de Chambord demande que Monsieur le Comte de Paris, en l'abordant, déclare qu'il ne vient pas seulement saluer le chef de la Maison de Bourbon, mais bien reconnaître le principe dont Monsieur le Comte de Chambord est le représentant, avec l'intention de reprendre sa place dans la famille.

« Dans ces conditions, Monsieur le Comte de Chambord sera très heureux de recevoir la visite de Monsieur le Comte de Paris. »

A cette invitation, le prince répondit aussitôt par cette autre note, que l'envoyé du comte de Chambord, au nom de son maître, accepta :

« Monsieur le Comte de Paris pense comme Monsieur le

(1) Gontaut-Biron, *op. cit.*, p. 403.

Digitized by Google

Comte de Chambord qu'il faut que la visite projetée ne donne lieu à aucune interprétation erronée. Il est prêt, en abordant Monsieur le Comte de Chambord, à lui déclarer que son intention n'est pas seulement de saluer le chef de la Maison de Bourbon, mais bien de reconnaître le principe dont Monsieur le Comte de Chambord est le représentant. Il souhaite que la France cherche son salut dans le retour à ce principe, et vient auprès de Monsieur le Comte de Chambord pour lui donner l'assurance qu'il ne rencontrera aucun compétiteur parmi les membres de sa famille. »

Les deux textes étaient presque entièrement d'accord. Un malentendu, cependant, persistait entre les deux princes. Aux yeux du comte de Chambord, en souhaitant que la France cherchât son salut dans le principe royal, le comte de Paris en reconnaissait l'efficacité. Dans l'esprit de son auteur, au contraire, ce vœu impliquait « une affirmation des droits de la France à choisir son gouvernement ».

L'entrevue, d'ailleurs, fut simple et cordiale; les deux interlocuteurs se séparèrent également satisfaits.

Dans le monde entier, l'impression fut profonde. La portée de cette réconciliation, succédant à la chute de M. Thiers, n'échappait à personne. Chez les légitimistes et les catholiques ultramontains, l'espérance atteignait l'enthousiasme. Louis Veuillot se réjouissait sans arrière-pensée. « M. le comte de Paris, au nom de toute sa famille, a fait une bonne démarche, et l'a bien faite. Le prix en est plus élevé que la couronne, car il remet sur pied et dans l'ordre toute la Maison de France. Il donne au Roi la seule chose qui lui manquât, pour assurer, si le pays le veut, la reconstitution de la patrie : le Roi a maintenant une famille unie, forte et florissante. Il ne nous reste à demander à Dieu qu'un peu de bon sens, et nous sommes sauvés (1). »

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 416-417 :

Digitized by Google

Quinze jours après, c'est encore le même optimisme, à peine effleuré d'un commencement d'inquiétude : « Nous suivons avec curiosité le progrès de l'opinion sur le rétablissement de la monarchie. Nous ne craignons pas de dire que ce dénouement s'impose dans le calme le plus complet comme une chose absolument raisonnable et absolument nécessaire. Il semble que ce soit fait déjà... C'est parmi les partis conservateurs que la monarchie rencontre le plus d'obstacles, et ces obstacles ont leur gravité, mais le vent leur est contraire (1). » A la même date, on retrouve, dans une lettre intime, l'accent du même espoir : « Ce qui arrive est si inexplicable et si naturel que j'espère. Dieu n'abandonne pas les affaires commencées. Le Roi, qui est suscité, sera assisté, et tout ira bien (2). »

Il s'en fallait, hélas! que ce zèle et cette joie fussent partagés par les libéraux. Falloux, dans ses *Mémoires*, avoue qu'une certaine humeur se manifesta parmi eux. « Quelques-uns se plaignirent amèrement que le comte de Paris les eût livrés sans conditions (3). » Le prince avait été loyal et clairvoyant; les orléanistes, aveuglés, murmuraient contre l'initiative qui préparait la monarchie. Pas plus francs, d'ailleurs, que perspicaces, ils nouaient déjà l'intrigue, où devaient sombrer les espérances. Il y avait déjà plusieurs semaines, au surplus, qu'ils y travaillaient. Dès le mois de juin, le comte de Falloux glissait à l'un de ses amis ce mot insidieux et menaçant, bientôt rapporté par M. de la Love à Louis Veuillot : « D'ici au 15 novembre prochain, le roi sera mis à même d'accepter ou de refuser la couronne. » A la même époque, dans une dépêche à son gouvernement, le comte d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne, annonçait plus clairement ce qui allait se produire : « Une intrigue orléaniste, écrivait-il le 8 juin,

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 122-123.
(2) Lettre au comte de Guitaut, 19 août 1873.
(3) *Mémoires d'un Royaliste* II, p. 518.

Digitized by Google

s'ourdit pour faire échouer la fusion et écarter le comte de Chambord... Un projet de Constitution doit être présenté qui conserve le drapeau tricolore et qui sera donc inacceptable pour Henri V. »

Au lendemain de l'entrevue, le complot, naturellement, se précisa. Tandis que la plupart des mécontents se bornaient à grogner, les habiles tendaient leurs filets. Une dépêche au *Times* réduisait immédiatement la portée de la réconciliation royale à une visite « de respect et de déférence » et réservait le dernier mot à la compétence *exclusive* de l'Assemblée nationale. Un peu plus tard, dans une lettre intime à Bernard d'Harcourt, le duc Decazes dévoilait avec une sorte d'inconscience le plan des conspirateurs. Il annonçait l'intention de *peser* sur le roi « par une succession d'envoyés » et, si le roi ne cédait point, de proposer « la prorogation des pouvoirs du Maréchal »; il terminait enfin par cet aveu : « Les journaux ont été ici ce qu'il fallait qu'ils fussent. *Nous avons mêlé le vrai au faux* de manière à leur permettre de nous servir en se contredisant, et nous avons ainsi détourné à notre profit le premier moment de surprise (1). »

A ces combinaisons, le duc de Broglie lui-même allait prêter les mains; dès le 24 août, notamment, il indiquait sans ambages, au conseil général de l'Eure, la solution mac-mahonnienne. Aussi, dans sa lettre à Gontaut-Biron, du 18 octobre, le président du Conseil pouvait-il assurer que les orléanistes étaient prêts à confisquer le roi : « Toutes les précautions sont prises pour que le gouvernement monarchique, s'il est rétabli, ne tombe pas entre les mains de la coterie étroite à laquelle M. le comte de Chambord a trop souvent prêté l'oreille (2). »

Comment s'étonner, dans ces conditions, que, dès le lendemain de l'entrevue, les problèmes les plus complexes eussent été soulevés de la manière la plus insis-

(1) Citée par Loth, *op. cit.*, p. 287.
(2) *Op. cit.*, p. 404.

Digitized by Google

tante et la plus irritante. Écho des bruits qui aboutissaient au journal, Élise Veuillot mandait à Eugène, à la date du 26 août : « On agite beaucoup la question du drapeau. Les orléanistes, vexés de la soumission du comte de Paris, ont trouvé ce bon moyen de troubler beaucoup d'honnêtes sots. »

Cette question du drapeau !... Parce que le drapeau blanc est désormais enterré dans les caveaux de Goritz et que le tricolore, accepté de tous, a perdu son venin révolutionnaire ; parce que la légende a été accréditées que le comte de Chambord, en répudiant son étendard, aurait pu prendre et garder le pouvoir et qu'en l'imposant, au contraire, il eût déchaîné la nation contre la couronne, il est devenu presque impossible aujourd'hui de se remettre exactement dans la mentalité des défenseurs de cet emblème ou de ses adversaires. Il est un fait cependant, que j'ai déjà souligné et qu'il ne faut pas perdre de vue : c'est que les trois couleurs, en 1873, représentaient sans conteste, aux yeux de tous les partis, un principe contraire à celui que le comte de Chambord voulait rétablir sur le trône et sans lequel il considérait son règne comme impossible et inutile. Exprimant la pensée des meilleurs catholiques de cette époque, le comte Albert de Mun déclare encore, trente-cinq ans plus tard, à propos du drapeau blanc : « J'apercevais dans ce symbole glorieux, non la résurrection de l'ancien régime, mais la répudiation de l'esprit révolutionnaire (1). » Et, dès 1873, à l'autre bord de l'opinion, nous voyons un homme aussi représentatif que M. Thiers confirmer implicitement cet état d'esprit. Dans une lettre publique à M. Bernard, maire de Nancy, l'ancien président de la République affirme, en effet : « Le drapeau tricolore resté seul pour couvrir la contre-révolution serait le plus odieux, le plus révoltant des mensonges (2). » C'est

(1) *Ma Vocation sociale*, p. 211.
(2) *Univers*, 6 octobre.

Digitized by Google

donc une erreur de prétendre que l'acceptation des trois couleurs eût tout sauvé. Elle n'eût rien sauvé, sans l'adhésion aux principes révolutionnaires. Drapeau et principes étaient, dans les deux camps, les deux faces d'une même médaille.

C'est bien ainsi que l'entendait Mgr Pie quand, pressé de conseiller au roi l'abandon du drapeau blanc, il répondait : « Nul de nous n'a le droit d'exiger du Roi, si résigné qu'il puisse être à tous les sacrifices pour nous sortir de l'abîme, qu'il se jette dans un courant où il a la certitude de se noyer avec nous (1). » Pie IX lui-même, après avoir incliné vers l'acceptation du tricolore, avait reconnu les motifs du prince : « J'ai compris, lui avait-il mandé ; comme toujours, ce que vous faites est bien fait (2). »

Cet état d'esprit donne la clef de la position où se cantonne Louis Veuillot, sans aucune entente mais en plein accord avec le roi. Il défend tout ensemble et les principes et le drapeau maintenus par Henri V.

« M. le comte de Chambord, écrit-il le 28 septembre, — et ces quelques mots résument vingt articles, — se présente tout simplement comme fils de ses pères. Il entend dire qu'on a besoin d'un roi, il dit : Voici le roi, et telles sont les conditions qu'il doit faire. On le repousse sur ces conditions. Il n'a pas même besoin de se retirer ; il ne vient pas. Il dit : Sans ces conditions, je viendrais sans honneur et je ne vous servirais à rien. L'honneur du roi fait partie essentielle des forces de la royauté. Avec votre drapeau, je serais marqué au signe de la Révolution, qui est funeste pour vous et infamant pour moi ; avec votre système, je prendrais l'esprit qui vous perd ; je ne ferais rien à mon gré et rien au vôtre ; nous nous brouillerions en peu de temps ; épargnons les frais

(1) *Op. cit.*, p. 533.
(2) Saint-Albin, *Histoire de Henri V*, p. 391.

Digitized by Google

et faites un roi ou autre chose qui vous convienne (1). »

C'était l'évidence. Et, ce pendant, l'intrigue ourdissait la trame indiquée par le duc Decazes. Le 25 août et le 11 septembre, à la Commission de permanence qui se réunit périodiquement pendant les vacances parlementaires, le duc d'Audiffret-Pasquier a posé aux légitimistes l'ultimatum irrévocable et hautain des libéraux. Il faut que le comte de Chambord adhère aux trois couleurs. Pour connaître, en ce point, la pensée du prince, une première mission est envoyée, le 15 septembre, à Frohsdorf, où elle reçoit communication d'une réponse adressée l'avant-veille à M. Ernoul, ministre de la Justice. Le comte de Chambord y rappelle, avec quelque étonnement, de n'avoir pas encore été compris, qu'il n'a jamais été partisan du pouvoir absolu. Mais, sur la question du drapeau, il « se réserve de la traiter lui-même, directement avec l'armée. Il se fait fort d'obtenir une solution compatible avec son honneur ». Il suggère en même temps le seul moyen d'aboutir : il déclare, en effet, « que l'Assemblée doit se borner à le proclamer purement et simplement, en faisant suivre cette proclamation de la nomination d'une commission de trente ou cinquante membres chargée de poursuivre, d'accord avec le roi, l'étude des questions constitutionnelles et des lois organiques (2) ».

C'était la même méthode qu'Eugène Veuillot, presque le même jour, indiquait dans l'*Univers*. « L'Assemblée, remarquait-il, n'a pas une constitution à faire... elle a un droit à reconnaître (3). »

Mais les orléanistes entendaient préoisément suivre une marche opposée. Avant de se confier au roi, ils voulaient se garder de lui.

Le 25 septembre, nouvelle réunion d'une soixantaine de membres, où l'on ne réussit qu'à décider, pour le

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 507.
(2) Hanotaux, *op. cit.*, II, pp. 142-143.
(3) *Univers*, 15 septembre 1873.

Digitized by Google

4 octobre, une quatrième conférence qui rassemblera, cette fois, les bureaux des quatre groupes de droite. En attendant, on dépêche auprès du prince un nouvel émissaire, M. Combier, qui ne rapporte aucune précision nouvelle.

Le conciliabule du 4 octobre a lieu. C'est là que paraît M. Chesnelong et qu'avec un grand zèle, une bonne volonté incontestable et peut-être un peu de candeur, il s'offre à concilier tout le monde et le roi. Il propose d'élire une commission qui ménagera « un terrain d'entente ». Il s'agit, au fond, d'imposer au roi, comme condition de son retour, une constitution préalable. Cette motion n'est pas du goût des légitimistes, qui la regardent un peu comme une machine de guerre contre la légitimité. « Si la réunion croit devoir recommencer 1830, interrompt avec humeur M. de Larcy, il est inutile de nommer une commission. » Celle-ci, néanmoins, se constitue. C'est la fameuse « Commission des Neuf » qui, le surlendemain, se met à l'œuvre sous la présidence du général Changarnier.

Entre temps, M. Ernoul avait reçu de Frohsdorf une nouvelle communication qui précisait la pensée du roi sur la question du drapeau : « Monseigneur, à sa rentrée en France, se réserve de parler de nouveau, se faisant fort d'obtenir de ses représentants une solution compatible avec son honneur. » Seulement, cette formule a été immédiatement l'objet d'un travail de malaxage et de dissection, auquel a présidé le comte de Falloux. Et ce dernier a prétendu rendre exactement la pensée royale, en suggérant cet article qu'on introduirait dans la loi rétablissant la monarchie : « Le drapeau tricolore est maintenu. Il pourra être modifié par l'accord du roi et de l'Assemblée. » C'est ce texte, enfin, que M. Chesnelong propose à la Commission des Neuf, où, passé au laminoir de nouvelles controverses et de nouvelles exigences, il devient cette expression, de plus en plus éloignée de la déclaration primitive : « Le drapeau tricolore est maintenu. Il *ne* pourra être modifié *que* par l'accord du roi et de l'Assemblée. »

Digitized by Google

Enfin, les Neuf sont d'accord entre eux sur le projet de constitution qu'il faudra soumettre ou imposer au prince. Il ne s'agit plus que d'obtenir l'adhésion du principal intéressé. M. Chesnelong est désigné pour cette mission délicate. Il demande audience. Le 14 octobre, il est reçu par le comte de Chambord.

Sur la question constitutionnelle, l'ambassadeur du Parlement recueillit du roi tantôt des adhésions explicites, tantôt des acquiescements silencieux qu'il interpréta dans un sens favorable. Il en fut autrement sur le drapeau. Le négociateur multiplia de vains efforts pour entraîner le prince à une transaction qui ne condamnerait point les trois couleurs. Le roi déclara « avec un accent de fermeté douce, comme s'il se parlait à lui-même : *je n'accepterai jamais le drapeau tricolore* ».

C'est alors que le zèle ingénieux de Chesnelong lui inspira, dans les intentions les plus droites et qu'il croyait les plus adroites, cette habileté qui devait porter de si graves conséquences et qu'on lui reprocherait plus tard avec tant de vivacité. Il demanda au prince la permission de n'*avoir pas entendu cette parole* et de poursuivre l'entretien comme si elle n'avait pas été prononcée. « Soit, accepta le comte de Chambord; mais vous avez le fond de mon sentiment. »

En fait, c'était le mot décisif, et ce fut pourtant ce mot que le négociateur, interprétant la *permission* du roi, dissimula jalousement à son retour en France. Il créait ainsi la plus funeste équivoque.

L'entretien continua donc. Avec une superbe et impressionnante élévation, le comte de Chambord exposa toute sa pensée :

« Le principe monarchique, s'écria-t-il sur une allusion de son interlocuteur! Mais je n'ai eu, depuis quarante ans, d'autre mission effective, et je n'ai pas pu rendre d'autre service au pays que de le garder intact! J'y ai bien réfléchi; je ne crois pas en exagérer la portée; je tiens à

Digitized by Google

ne pas le laisser déchoir en mes mains. C'est par lui que je pourrai être une vraie force pour remettre la France dans la voie de ses destinées. Roi diminué, je serais un roi impuissant; et je n'aurais plus que la valeur d'un expédient.

« Le drapeau est le symbole, l'expression extérieure du principe; il en est la manifestation devant le peuple, la seule qu'il voie, la seule qui ait pour lui une signification décisive. Et voilà pourquoi le principe et le drapeau ne peuvent être séparés.

« La gloire de l'armée française, sa bravoure, son héroïsme, je les admire, j'en suis plus fier que personne... Croyez bien qu'après nous être trouvés en face l'un de l'autre, nous nous comprendrons, l'armée et moi. Elle sentira ce que j'ai au cœur... Elle aura toujours en moi un gardien vigilant de son honneur qui s'identifie avec le mien... Elle prendra de mes mains, sans être blessée, le drapeau que je lui remettrai après l'avoir présenté au pays...

« Je parlerai au moment de ma rentrée en France. Je présenterai alors au pays une solution sur le drapeau compatible avec mon honneur, et je me fais fort de l'obtenir de lui par ses représentants. J'ai la confiance que lorsque la France et moi nous nous serons retrouvés, les obstacles s'aplaniront, et que l'accord qui semble si difficile aujourd'hui, naîtra de la situation elle-même (1). »

Le malheur de cet instant fatal, c'est que M. Chesnelong ne pouvait rapporter simplement ces grandes paroles. Emprisonné dans son mandat, il dut revenir à la question du drapeau, sur laquelle il soumit au roi les trois articles suivants :

« 1° Monsieur le Comte de Chambord ne demande pas que rien soit changé au drapeau avant qu'il ait pris possession du pouvoir.

(1) Hanotaux, *op. cit.*, II, pp. 178-180.

Digitized by Google

« 2° Monsieur le Comte de Chambord se réserve de présenter au pays, à l'heure qu'il jugera convenable, et se fait fort d'obtenir de lui, par ses représentants, une solution compatible avec son honneur et qu'il croit de nature à satisfaire l'Assemblée et la nation.

« 3° Monsieur le Comte de Chambord accepte que la question du drapeau, après avoir été posée par le Roi, soit résolue par l'accord du roi et de l'Assemblée (1). »

Le prince accepta les deux premières formules. Après réflexion, il repoussa la troisième. Elle le mettait « trop à la merci de l'Assemblée ».

C'était là précisément le nœud du problème. En cas de conflit, le roi, étant souverain, revendiquait le dernier mot; or, c'était ce dernier mot que l'Assemblée voulait garder pour elle. Il y a, sur ce point, un saisissant parallélisme entre le motif invoqué par le comte de Chambord et les explications que le marquis de Dreux-Brézé reçut alors d'un membre de la Commission de permanence. En refusant de se mettre « à la merci de l'Assemblée », le roi réservait simplement son droit de dissolution et d'appel au pays. Mais c'était là justement l'éventualité que redoutaient les parlementaires. « Lorsque Monsieur le Comte de Chambord aura entre ses mains les rênes du gouvernement, constatait le confident du marquis de Dreux-Brézé, si, au cours de la discussion de la constitution, la France s'aperçoit d'un désaccord sérieux entre le Roi et l'Assemblée appelée à se concerter avec lui, elle donnera sans hésitation et sans retard raison au Roi (2). » Ainsi, ces libéraux, tout en se targuant de parler au nom du peuple, entendaient au besoin se dresser comme une barrière entre le peuple et le roi.

Somme toute, la négociation de M. Chesnelong avait échoué. Louis Veuillot, sans être encore bien renseigné, le devinait. Il avait perdu la confiance et la joie des premiers jours. Après avoir pressenti le complot orléaniste, il avait

(1) Hanote aux, *op. cit.*, II p. 183.
(2) Marquis de Dreux-Brézé, *Notes et souvenirs*, p. 104.

Digitized by Google

été prévenu de ses progrès redoutables : « Hélas ! déclarait en sa présence le Nonce, Mgr Chigi, les choses ne sont pas telles que vous le supposez. Il se trame dans l'ombre des intrigues qui aboutiront à toute autre chose que la restauration monarchique (1). » Aussi, aux premiers bruits de l'entrevue de Salzbourg, il déclarait : « Si la réponse du comte de Chambord est telle que nous pensons, nous devons croire, du moins d'après ce qui se dit dans les journaux, que la plupart de ceux qui l'ont provoquée ne l'accepteront pas. Il en résultera une proclamation de la république (2). »

C'est bien, hélas! ce qui allait se produire. On y arriverait par une suite de manœuvres, où quelques témoins du moment croyaient voir encore un moyen de ramener le roi, mais où l'historien reconnaît toute une série d'obstacles à sa restauration.

Le 16 octobre, à la Commission des Neuf, M. Chesnelong rend compte de son mandat. Sur la question constitutionnelle, il affirme que l'accord est définitif entre les parlementaires et le prince. Il ajoute simplement, sur le drapeau, que le comte de Chambord, après sa rentrée en France, proposera une solution compatible avec son honneur et propre à satisfaire le pays et l'Assemblée. Le lendemain, les Neuf arrêtent le projet qui sera soumis au Parlement. Ce projet, M. Hanotaux avoue qu'il dut paraître, aux yeux du prince, « une *charte* délibérée chez le comte de Paris et dictée par l'Assemblée en vertu « de son droit constituant », alors que son texte n'avait pas même été communiqué au chef de famille, au roi (3) ». Audacieux dans sa partie constitutionnelle, il est plus que téméraire en ce qui touche le drapeau. Il reprend, purement et simplement, la formule imaginée par Falloux.

(1) Loth, *op. cit.*, p. 346.
(2) *Derniers Mélanges*, I, p. 536.
(3) *Op. cit.*, II, p. 195.

Digitized by Google

Le 18, ce texte est soumis aux bureaux des groupes qui croient, naturellement, y trouver le sentiment du prince et l'adoptent en supposant que la monarchie est faite. Au sortir de la réunion, une note est communiquée aux journaux. Elle résume ainsi les décisions parlementaires : « La monarchie serait rétablie ; toutes les libertés civiles, politiques et religieuses, qui constituent le droit public de la France, seraient garanties ; le drapeau tricolore serait maintenu et des modifications ne pourraient y être apportées, l'initiative royale restant d'ailleurs intacte, que par l'accord du roi et de l'Assemblée nationale (1). »

Il est clair qu'entre ce procès-verbal et la formule acceptée par le prince, il y a des différences profondes ; et combien plus encore, entre ces lignes et l'irréductible sentiment que le comte de Chambord a découvert à M. Chesnelong. C'est là, cependant, tout ce que l'opinion va connaître, avec une apparence d'authenticité officielle, de la pensée du roi.

Aussi, dans les journaux informés, des protestations s'élèvent. « M. le comte de Chambord, affirme l'*Union*, n'a rien concédé, rien octroyé ; il remontera sur le trône dans la majesté et l'intégrité de son principe. » Et l'*Univers* précise que le prince a déclaré simplement qu'il se réservait de résoudre, à son heure, la question du drapeau.

L'opinion commence à s'inquiéter et à se troubler. Sous prétexte de la ressaisir, mais au fond pour boucler le filet habilement tendu, la presse orléaniste exagère à plaisir les informations les plus aventurées. Elle publie les assurances les plus propres à compromettre et à révolter le roi. Le *Figaro* maintient que le prince « accepte le drapeau tricolore » et qu'il « laisse l'Assemblée nationale absolument maîtresse de régler les conditions de la restauration monarchique (2) ». Il ose même admirer avec

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 200.
(2) Cité par *l'Univers*, 18 octobre 1873.

Digitized by Google

perfidie, « le comte de Chambord acceptant le drapeau qui a servi de symbole à la Révolution (1) ». Moins brutal, mais peut-être plus corrosif, le *Paris-Journal* assure qu'on ne cherche plus qu'une « formule de nature à satisfaire l'attachement légitime de la France moderne au drapeau tricolore, sans infliger au prince l'embarras de retirer ses paroles célèbres sur le drapeau blanc (2) ». « Nul ne saura jamais d'une manière exacte, écrit à ce sujet M. Merveilleux du Vignaux, quelle était chez le prince la profondeur d'une *blessure empoisonnée* par l'art insidieux » de ces commentaires et de ces insinuations.

Le dernier coup va être porté le 22 octobre. A cette date, se réunit le centre droit, le groupe dont l'adhésion a été la plus difficile à enlever. M. Chesnelong reprend son récit. Ses nouveaux auditeurs décident d'en publier un compte rendu. Et, alors, un des secrétaires, M. Savary, seul, sans contrôle, sans soumettre sa rédaction ni à M. Chesnelong ni au duc d'Audiffret-Pasquier, président du parti, expédie à la hâte une note qui dénature outrageusement le discours du négociateur. Le prince est représenté, dans ce procès-verbal, comme ayant affirmé qu'à son entrée en France, « il saluerait avec bonheur le drapeau teint du sang de nos soldats ». La *solution* que le roi se réservait de proposer lui-même au *pays* devient une *transaction* qu'il soumettra indirectement à la France, *par l'entremise de ses représentants*. Bref, il apparaît, à la lecture de ce résumé travesti, que la restauration se fait sous les plis du drapeau tricolore et que l'Assemblée domine étroitement le souverain.

On a généralement admis que le secrétaire du centre droit n'avait agi que de son chef et qu'il avait traduit de bonne foi ce qu'il avait cru comprendre. On se demande, en vérité, quel autre système il eût pris, s'il avait voulu délibérément donner le dernier coup de pouce à l'intrigue

(1) *Figaro* du 22 octobre 1873.
(2) Cité par l'*Univers*, 18 octobre 1873.

Digitized by Google

ourdie depuis quelques mois, à ce complot que le duc Decazes avait défini lui-même : un mélange habile du faux et du vrai.

Quoi qu'il en soit, l'impression fut désastreuse. A Margerie, qui parlait d'atténuer l'effet de la note auprès du public, le marquis de Dreux-Brézé répondait avec angoisse : « Je ne m'inquiète pas du public. Je m'inquiète de ce que Monseigneur pensera, dira et fera, quand il verra qu'on se fait un jeu de sa parole. » Des démentis se croisaient dans la presse, aggravant chaque jour la confusion. De Frohsdorf, le comte de Blacas rendait compte à Dreux-Brézé des sentiments du prince : « On voudrait le forcer à parler qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Il voit l'*imbroglio* et les malentendus grandir de jour en jour; vous savez que rien ne répugne plus à sa nature que les positions ambiguës et que rien ne lui paraît trop fort pour s'en dégager. »

Bref, ainsi que conclut justement M. Loth, « l'intrigue avait abouti ». Elle avait fini par provoquer cette fameuse lettre, que l'*Union* publia le 30 octobre et que l'histoire a retenue sous le nom de « manifeste de Salzbourg ».

S'adressant à Chesnelong, le comte de Chambord rend hommage à la bonne foi du négociateur :

« Mais, poursuit-il, puisque, malgré vos efforts, les malentendus s'accumulent, cherchant à rendre obscure ma politique à ciel ouvert, je dois toute la vérité à ce pays, dont je puis être méconnu, mais qui rend hommage à ma sincérité, parce qu'il sait que je ne l'ai jamais trompé et que je ne le tromperai jamais.

« On me demande aujourd'hui le sacrifice de mon honneur. Que puis-je répondre, sinon que je ne rétracte rien, que je ne retranche rien de mes précédentes déclarations! Les prétentions de la veille me donnent la mesure des exigences du lendemain, et je ne puis consentir à inaugurer un régime réparateur et fort par un acte de faiblesse.

Digitized by Google

« Il est de mode, vous le savez, d'opposer à la fermeté d'Henri V l'habileté d'Henri IV. « La violente amour que « je porte à mes sujets, disait-il souvent, me rend tout « possible et honorable. »

« Je prétends, sur ce point, ne lui céder en rien, mais je voudrais bien savoir quelle leçon se fût attirée l'imprudent assez osé pour lui persuader de renier l'étendard d'Arques et d'Ivry.....

« Mais nous avons ensemble une grande œuvre à accomplir. Je suis prêt, tout prêt à l'entreprendre quand on le voudra, dès demain, dès ce soir, dès ce moment. C'est pourquoi je veux rester tout entier ce que je suis. Amoindri aujourd'hui, je serais impuissant demain. Il ne s'agit de rien moins que de reconstituer sur ses bases naturelles une société profondément troublée, d'assurer avec énergie le règne de la foi, de faire renaître la prospérité au dedans, de contracter au dehors des alliances durables, et surtout de ne pas craindre d'employer la force au service de l'ordre et de la justice.

« On parle de conditions; m'en a-t-il posé ce jeune prince, dont j'ai ressenti, avec tant de bonheur, la loyale étreinte, et qui, n'écoutant que son patriotisme, venait spontanément à moi, m'apportant au nom de tous les siens des assurances de paix, de dévouement et de réconciliation?

« On veut des garanties; en a-t-on demandé à ce Bayard des temps modernes, dans cette nuit mémorable du 24 mai, où l'on imposait à sa modestie la glorieuse mission de calmer son pays par une de ces paroles d'honnête homme et de soldat qui rassurent les bons et font trembler les méchants?.....

« Ma personne n'est rien, mon principe est tout. La France verra la fin de ses épreuves quand elle voudra le comprendre. Je suis le pilote nécessaire, le seul capable de conduire le navire au port, parce que j'ai mission et autorité pour cela. »

Digitized by Google

Avant de promulguer ce manifeste décisif, le comte de Chambord avait longuement réfléchi devant Dieu. Quelques semaines plus tard, Blanc de Saint-Bonnet communiquait à Louis Veuillot les confidences que venait de lui transmettre, à ce propos, l'un des familiers du roi. « Dans la conscience du prince, attestait ce témoin, il y a eu lutte intime, lutte terrible, surtout par la pensée que son refus pouvait plonger la France dans de nouvelles catastrophes. Louis Veuillot a très bien décrit cette situation dans un de ses derniers numéros, du 5 ou du 6 novembre... Mais, enfin, la lumière du *devoir* a lui, et toutes les incertitudes, toutes les craintes ont disparu. L'acte accompli, le calme s'est rétabli dans cette conscience royale si cruellement tourmentée pendant quelques jours (1). »

De ce témoignage, il convient de rapprocher l'article où le rédacteur en chef de l'*Univers* avait deviné et traduit le drame, qui se jouait dans la conscience du prince à cette heure tragique.

Louis Veuillot montre le roi aux prises avec la Révolution, qui se fait séductrice et spécieuse.

« La tentative a été subtile. En même temps qu'elle priait, la Révolution menaçait. Elle menaçait au point le plus sensible du cœur : « Je ravagerai le pays, j'achèverai « sa ruine. Ou tu seras roi dans les conditions que je pose, « ou ce peuple malheureux n'aura plus de paix. Je l'en- « traînerai dans la guerre civile; je le mènerai à la des- « truction de lui-même. Je lui ferai refuser ton drapeau « et il prendra les miens. Il prendra mes couperets, mes « torches... Tu hésites encore? Il prendra mes peurs in- « fâmes; il fuira; il appellera l'ennemi étranger pour le « délivrer de lui-même. Et je dirai que ton orgueil « en est la cause, et l'on me croira, et ton nom sera « maudit. »

« Au début de l'histoire du monde chrétien, ce fut la

(1) Lettre du 23 novembre 1873.

Digitized by Google

même scène. L'Homme-Dieu, pauvre et seul, fut tenté comme aujourd'hui l'homme-roi. Il refusa de gagner par une génuflexion devant l'ennemi ce qu'il devait acquérir en le combattant.

« L'homme-roi s'est souvenu de cet exemple, que les rois doivent imiter plus que les autres hommes et qu'ils ont plus oublié.....

« Je te donnerai le royaume si, tombant à mes pieds, « tu m'adores. — Retire-toi.

« Je ne veux pas être roi pour moi. Je ne veux pas « l'être non plus pour vous. Je veux être roi pour mon « peuple qui a besoin de Dieu et de sa justice; la justice « de Dieu n'est pas la vôtre et ne s'exerce pas par vos « maximes.....

« Je ne veux pas d'une constitution contre Dieu; ce qui « est contre Dieu est contre les peuples et contre les « hommes (1). »

Et le roi s'était décidé. Cependant, à vrai dire, il ne croyait pas tout compromettre, en replaçant sa pensée et la situation dans leur vraie lumière. A Belcastel qui, ayant reçu communication de la lettre royale, exprimait la crainte que les orléanistes en profitassent pour écarter le roi : « Rassurez-vous, répondait celui-ci, elle n'aura pas les conséquences que vous redoutez (2). »

Et, en vérité, ce ne fut point cette déclaration qui, directement, causa l'échec; ce fut surtout la résistance qu'elle rencontra chez les parlementaires,... qui, peut-être, escomptaient, pour l'exploiter, la parole royale.

Sans doute, au lendemain du manifeste, ils se montrèrent furieux, dépités, ahuris. Mais dans l'article où, le 26 novembre, il établissait les « responsabilités », Eugène Veuillot déjà se demandait : « Furent-ils surpris et irrités de cette lettre autant qu'ils l'ont dit? Nous en doutons. La

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 576-577.
(2) Loth, *op. cit.*, p. 412.

Digitized by Google

plupart de leurs chefs et de leurs journaux l'avaient trop provoquée pour ne pas l'attendre et peut-être même pour ne pas la désirer. »

Quant à Louis Veuillot, dès le premier jour, il avait reconnu, dans le manifeste, à la fois la conséquence et le châtiment des intrigues libérales :

« Nos habiles politiques, écrivait-il, ont obtenu un résultat qui ne surprendra personne, excepté eux. Le roi s'est toujours exprimé très clairement et très noblement, mais ce n'était pas leur compte. Ils voulaient *faire* la monarchie, non suivant le besoin du pays et l'honneur du prince, mais suivant leurs propres vues, plus favorables à leur importance ou plus commodes à leurs timidités. Ils ont tant commenté ce qu'on leur avait pu apporter de Salzbourg, ils y ont ajouté tant de choses, ils en ont tiré des conséquences si extravagantes, que le roi a dû parler lui-même. Il l'a fait d'une manière digne de lui, en toute loyauté, en toute simplicité, en toute noblesse. Il les refuse, et leurs plans sont renversés (1). »

Puis, faisant allusion aux bruits, déjà colportés, d'une rupture définitive, il ajoutait : « S'il n'est plus possible qu'un tel homme soit roi, parce qu'il en est trop digne, nous sommes finis; nous ne sommes plus un peuple et une nation (2). »

Louis Veuillot n'était pas seul à proférer ce jugement. Dans une de ces réunions fiévreuses, où la droite essayait de se ressaisir, un courageux député, Maurice Aubry, déclarait avec l'assentiment silencieux et embarrassé de plusieurs de ses collègues : « Si, après la noble lettre du 27 octobre, qui montre le roi tel qu'il est, tel qu'il a toujours été, tel qu'il doit être, vous renoncez à faire la monarchie, ce sera pour l'Assemblée nationale une honte historique (3). »

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 561.
(2) *Ibid.*, p. 565.
(3) Loth, *op. cit.*, p. 167.

Digitized by Google

La vérité, c'est que la solution impossible, c'était, non pas la restauration monarchique avec le programme de Salzbourg, mais le maintien durable du comte de Chambord avec la constitution orléaniste. Le prince en avait la vision très nette : il le déclarait lui-même à Dreux-Brézé : « Si j'avais accepté toutes les conditions qu'on voulait m'imposer, j'eusse peut-être reconquis ma couronne, mais je ne serais pas resté six mois sur mon trône. » — « Il est clair, affirmait un peu plus tard à Mgr Mercurelli l'évêque de Poitiers, que le roi n'aurait pas duré six mois, et n'aurait rien pu faire de bon pendant ce très court règne (1)... » Et, le 6 novembre, écrivant à Louis Veuillot, Mgr Pie montrait, dans le catholicisme libéral, la cause première de ce désastreux événement. Juste accusation que l'*Osservatore romano* se chargea de reprendre et de motiver.

Les libéraux, ayant manqué leur premier but et constatant qu'ils ne pouvaient restaurer, sous le nom d'Henri V, la monarchie de Juillet, proposèrent immédiatement leur solution de rechange : la prorogation des pouvoirs du Maréchal. Quelques échauffés parlaient d'offrir la régence au comte de Paris. Mais les princes d'Orléans, plus loyaux que leurs partisans, rompirent cette intrigue. Un avis publié par le *Français* rappela qu'« on ne trouverait point parmi eux de prétendants à la couronne ».

Il fut donc résolu que, dès la rentrée parlementaire, un projet serait déposé, constituant, en faveur de Mac-Mahon, un pouvoir spécial de dix ans.

Eugène Veuillot ne voyait, dans cette solution bâtarde et précipitée, « qu'un fâcheux expédient ». Il pronostiquait avec clairvoyance : « Il faut reconnaître le roi ou tomber, en passant peut-être par M. Thiers, dans le gambettisme ou l'anarchie (2). » Et, dans son article du 26 novem-

(1) Loth, *op. cit.*, II, p. 509.
(2) *Univers* du 2-3 novembre 1873.

Digitized by Google

bre, après la faute commise, il reprochait encore aux légitimistes d'avoir subi cet entraînement fébrile et calculé : « L'ordre n'était ni troublé ni menacé, le pouvoir était en mains sûres. Pourquoi s'engager si promptement et, disons le mot, si étourdiment ? Pourquoi ne pas maintenir pendant quelques semaines au moins le *statu quo ?* L'état où l'on se trouvait depuis le 24 mai et dont l'on s'était tant applaudi ne pouvait-il se prolonger jusqu'au jour où les esprits seraient calmés, où la lumière serait faite ? »

Mais, précisément, on ne voulait pas la lumière.

La session devait s'ouvrir le 5 novembre. Dès la veille, le programme était arrêté. Le général Changarnier, au nom de toutes les droites, résolues ou résignées, proposerait le décennat. « Un moment, soupirait Louis Veuillot, la France a espéré que demain serait le premier jour d'un règne de justice, d'une délivrance, d'une résurrection, d'une revanche. Hélas ! demain ne sera qu'un jour de maladie comme les autres... » Mais, ajoutait-il, « les empiriques sont contents, le remède salutaire, le remède indiqué par la nature est écarté, et ils conservent leur position. C'était le but. Faire durer la maladie, pour faire durer les médecins ». Et, raillant les longs espoirs que la majorité fondait sur le maréchal, il annonçait, d'un mot prophétique : « L'homme qui attend et que vous faites en réalité, se nomme Gambetta (1). »

C'est dans ces conditions que s'opéra la rentrée. Pour préparer le succès de la conspiration, le duc de Broglie donna lecture d'un message où Mac-Mahon réclamait un pouvoir durable et fort : « Il manque au régime actuel, insistait le président, deux conditions essentielles dont vous ne pouvez, sans danger, le laisser privé plus longtemps : il n'a ni la stabilité ni l'autorité suffisantes. » Sur quoi Louis Veuillot concluait : « Là-dessus, il restait à faire un monarque. Le maréchal Mac-Mahon venait d'en don-

(1) *Derniers Mélanges*, I, pp. 579, 581.

Digitized by Google

ner le signalement. Mais la Chambre n'a pas reçu le signalement, elle n'a reçu que le signal (1). »

Si, pourtant, elle avait voulu... Par 384 voix, Buffet fut reporté au fauteuil. Or, « sur ces 384 députés, demandait l'*Univers*, combien en trouverait-on qui ne se fussent pas ralliés à la monarchie, si les chefs du parti parlementaire étaient restés fidèles à la cause royale (2) ? » Et, le lendemain, le *Constitutionnel* attestait qu'en ce point l'*Univers* avait raison.

Pendant ce temps, le comte de Chambord, dont on a prétendu qu'il n'avait pas voulu régner, — et précisément parce qu'il aurait voulu être vraiment roi, — tentait, pour sauver la France, une démarche suprême, qui fut alors ignorée du public. Il venait à Versailles et demandait au Maréchal une entrevue secrète :

« Le prince, a révélé l'un de ses confidents, le marquis de Dreux-Brézé, voulait, à cette heure solennelle, se trouver seul à seul avec le maréchal de Mac-Mahon, chef du pouvoir exécutif, et, à ce titre, le mieux en position, le plus désigné pour conférer avec lui des besoins de la France, de ses souffrances et de son avenir...

« Monseigneur voulait, en résumé, examiner avec le maréchal cette situation en tous ses détails, étudier avec lui l'état de l'opinion, les difficultés que présentait, les ressources que pouvait offrir, pour la réalisation de ses vues sur la France, telle ou telle disposition du monde parlementaire.

« Ces données acquises, Monseigneur eût porté son attention, et celle du Maréchal, sur les mesures à prendre *sur l'heure*, si la proclamation de la monarchie était immédiatement espérable, ou sur la marche à suivre pour arriver, dans des délais à préciser, mais avec certitude, à la cessation d'un provisoire plein de périls (3). »

1) *Derniers Mélanges*, I, p. 582.
2) *Univers* du 8 novembre 1873.
3) Dreux-Brézé, *op. cit.*, p. 156.

Digitized by Google

Mac-Mahon crut que son honneur de soldat, chargé d'une consigne, lui interdisait non seulement de se prêter à un coup de force, — il ignorait si le prince avait cette intention, — mais encore de consentir à une entrevue.

A l'Assemblée, cependant, le programme orléaniste se heurtait à des difficultés imprévues. Les gauches l'avaient emporté, dans la commission élue pour constituer le décennat. Pour enlever le vote, il fallut une seconde intervention du maréchal et la réduction des pouvoirs présidentiels à sept ans. Ce fut donc le septennat qui, le 20 novembre, à 2 heures du matin, fut décidé par 378 voix contre 310. Les gauches étaient vaincues derechef, à 68 voix de majorité. Encore un coup, si les droites avaient voulu...

Cette solution déchaîna, parmi les libéraux, des allégresses que Louis Veuillot ne partageait point :

« C'est, jugeait-il, une nouvelle édition très augmentée du 24 mai. Sept ans, pour un pouvoir qui touche de si près à l'absolu, équivaudrait à la perpétuité. Mais un vote de ce genre, arraché par l'habileté d'un homme de parlement à l'impossibilité et à la terreur de choisir entre d'autres périls, un tel vote ne change ni les hommes ni les choses, et fonde uniquement l'instabilité. C'est peut-être le moindre mal. Si ce qu'on a fait cette nuit sort de l'instabilité, et prend une figure de solide, les chances sont pour César, le mal définitif. César a du goût pour Catilina. Il lui donne les magistratures.

« Ce n'est pas le péril d'aujourd'hui. Pour aujourd'hui le maréchal Mac-Mahon, droit et probe, et conduit par le sens chrétien, ne veut pas que ce danger se montre et croira l'écarter. Il tiendra Catilina à l'écart. M. Gambetta, c'est-à-dire ce qu'il représente (lui-même paraît un pauvre sire) n'est pas présentement à craindre sous sa figure et sous son nom. Ni lui, ni son journal, ni sa suite. Il ne faut qu'un peu de vigueur. Tout fera silence, tout fuira. Mais tout reviendra, se déguisera, et l'honnête César

Digitized by Google

ne fera que couvrir ce qu'il pensera avoir détruit (1). »

De son côté, Eugène Veuillot trouvait ce mot de la fin, juste et piquant : « M. de Broglie, plus habile que M. Thiers qui cherchait ses appuis à gauche, aura fait établir la République par les royalistes. Nous prenons nos lecteurs à témoin que nous leur avons cent fois promis ce dénouement (2). »

Une semaine après, le Septennat commençait à fonctionner. Le duc de Broglie, maintenu au pouvoir, était chargé de former un nouveau ministère. Il en écarta les éléments les plus dévoués au comte de Chambord. Même à cet instant, néanmoins, Louis Veuillot lui fit crédit. Le président du conseil est devenu « un homme nouveau... Nous le prenons à ce titre ». Au surplus, déclarait le rédacteur en chef de l'*Univers*, « jamais envers aucun gouvernement, nous ne nous sommes permis ce mensonge qu'on appelle l'opposition systématique, et moins encore cette ignominie qu'on appelle l'opposition personnelle et intéressée. Nous ne commencerons pas aujourd'hui ce que nous n'avons pas fait sous Louis-Philippe, sous la République, sous Napoléon, et pas même envers le Quatre-Septembre et M. Thiers ». Il terminait toutefois par un avertissement : « M. de Broglie a laissé des doutes ; on lui a connu des idées fausses. Nous le disons sans aucun esprit de censure, souhaitant qu'il en revienne promptement (3). »

Huit mois plus tard, harcelé par des polémiques renaissantes, Eugène Veuillot devait tirer la morale de cette aventure. Dans l'*Univers* du 3 août 1874, il revient, documents en mains, sur cette crise douloureuse, en éclaire les causes, en souligne les responsabilités. Il conclut enfin :

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 590.
(2) *Univers* du 19 novembre 1873.
(3) *Derniers Mélanges*, I, pp. 596-597.

Digitized by Google

« Personne, dans le Comité des Neuf, ne put croire que, si M. le comte de Chambord ne *demandait* pas que rien fût changé au drapeau *avant* qu'il eût pris possession du pouvoir, cela signifiait *que le drapeau tricolore serait maintenu*. Voilà, cependant, ce que certains scribes travaillant sur pièces et sur commande pour le Centre droit, voulaient établir.

« Nous sommes convaincus que la plupart des membres du Comité des Neuf avaient d'excellentes intentions; mais il faut reconnaître que le Comité fit, du premier au dernier jour, fausse route. Il eut, tout de suite, et toujours, l'idée de dresser un programme gouvernemental et d'amener le comte de Chambord à faire des concessions... C'était perdre du temps lorsqu'il importait d'aller vite; c'était agiter l'opinion qui voulait être soulevée et provoquer des dissentiments parmi les royalistes; en un mot, c'était courir à un échec...

« Mais, puisque l'on était entré dans les programmes et les détails, il fallait accepter en plein la situation et parler net. Il importait surtout d'éviter toute possibilité de méprise sur la question du drapeau. On devait dire à la France, et à l'Assemblée, qu'en se réservant de proposer une solution conforme à son honneur, le comte de Chambord entendait écarter le drapeau tricolore.

« Cette déclaration, disent les habiles, eût immédiatement tout fait échouer. Mais qu'a-t-on gagné à cultiver l'équivoque? et ne voit-on pas, enfin, que l'idée de faire sortir habilement la royauté d'un malentendu était fausse autant que misérable ? »

Cette justice calme et irréfutable irrita les libéraux; elle satisfit et soulagea le comte de Chambord. Un des familiers du prince écrivait le lendemain à Eugène Veuillot : « Je viens de lire votre article sur les *parlementaires et les royalistes*. J'étais dans mon coin, entendant Monseigneur prononcer ces mots, de sa voix la plus timbrée : *Parfait! Parfait!* Quand sa lecture fut achevée, il me tendit le jour-

Digitized by Google

nal en me disant : « Tenez, lisez le meilleur article qui « ait été écrit sur toutes ces histoires de Salzbourg. » Son visage portait l'empreinte de la plus vive satisfaction (1). »

Ce témoignage royal en faveur de la clairvoyance et de la loyauté de l'*Univers*, le prince devait le confirmer plus tard, en termes décisifs, après la mort de Louis Veuillot :

« Spécialement en 1873, alors que nous touchions au port, écrira-t-il à Eugène Veuillot, quand les intrigues d'une politique moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations de la France que d'assurer le succès de combinaisons du parti, m'obligèrent à dissiper les équivoques en brisant les liens destinés à me réduire à l'impuissance d'un souverain désarmé, nul autre ne sut pénétrer plus avant dans ma pensée, ni mieux donner à ma protestation son véritable sens (2). »

(1) Cité par l'*Univers*, 10 août 1874.
(2) *Hommages à Louis Veuillot*, pp. 27-28.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XII

L'« *UNIVERS* » BÉNI PAR LE PAPE ET FRAPPÉ PAR LE DUC DE BROGLIE (1873-1874).

Louis Veuillot à Rome. — Accueil affectueux et encourageant de Pie IX. — Polémiques avec les libéraux. — Bismarck demande une mesure contre l'*Univers*. — Le duc de Broglie satisfait l'Allemagne et ses rancunes en frappant le journal. — Impression profonde. — Bref élogieux et réconfortant du Pape. — L'*Univers* reparaît. — Nouvelles polémiques : l'affaire de l'inscription de la Roche-en-Brenil.

Quelques jours après le vote du Septennat, Louis Veuillot confiait à l'un de ses amis sa tristesse et son découragement : « Nous sommes dedans. Dieu sait quand et comment nous en sortirons. Pour mon compte, je ne vois ni le moyen ni l'heure.... Les dispositions de Broglie sont mauvaises, même menaçantes; l'opinion légitimiste sera proscrite aux applaudissements de tous. » Il ajoutait : « Ce serait bien le moment d'aller respirer à Époisses. Je me le suis dit. Mais j'ai jugé meilleur, à mon grand regret, d'aller à Rome. Il faut que je voie Rome dans l'état où elle est sous Victor-Emmanuel. J'ai tant prévu cette douleur que je devrais l'avoir épuisée, mais je prévois qu'elle sera horrible » (1).

Il partit le 5 décembre, accompagné de Lapeyre. Au cours de ce voyage rapide et surchargé, où il emportait les tristesses de la France et trouvait celles de Rome, il n'eut ni le temps ni le goût d'écrire. Mais, presque chaque jour, il dictait à son secrétaire des notes hâtives, qui forment souvent un récit ou une peinture achevés,

(1) Lettre au comte de Guitaut, 29 novembre 1873

Digitized by Google

mais qui parfois, au contraire, fixent d'un simple mot le souvenir typique et bref que l'auteur du *Parfum de Rome* se réservait probablement de développer et situer dans un épilogue à son livre le plus aimé. Cet épilogue demeura en rêve. Mais, du moins, ces notes, pieusement recueillies par M. Lapeyre, permettent de suivre Louis Veuillot dans ce premier contact avec Rome asservie et dans cette dernière visite à Pie IX vieillissant.

Le voyageur débute par une pointe sur Genève; il vient s'y réconforter près de Mgr Mermillod, qui, proscrit aux portes de son diocèse, a trouvé refuge à Ferney, dans le pays de Voltaire et dans la maison même qui appartint à Mme Denis. Et le journal de route s'ouvre précisément, le 8 décembre, par cette note originale : « Hier Mgr Mermillod m'a dit la messe dans la maison de Mme Denis. Il y a pratiqué un petit oratoire qui a pu servir de chambre à Diderot, ou Laharpe, ou d'Alembert. Il y a dressé un autel, il y offre le saint sacrifice. De tant de révolutions déchaînées par Voltaire triomphant, voilà en définitive le résultat. Il serait curieux de vérifier dans la correspondance de Voltaire, quel ouvrage l'occupait et à qui il écrivait. »

Après quelques heures aux rives du Léman, les voyageurs prennent la nouvelle ligne du Mont-Cenis qui, l'année précédente, a donné prétexte à de lyriques manifestations franco-italiennes. Ils passent par le *trou* et, le soir, débarquent à Turin. Le lendemain, Louis Veuillot se délasse à faire la tournée des grands hommes dont la cité piémontaise a décoré ses places publiques. Voici notamment Cavour :

« Cavour est le dernier venu. Il commence à perdre ses lunettes, et il est en toge. Qu'on ait fait une figure romaine à ce cagneux, ce n'est ni le triomphe de la vérité, ni le triomphe de l'art. A Milan il voit à ses pieds une danseuse réformée dont il a l'air d'être le protecteur à cinq cents francs par mois. Ici, la danseuse est montée

Digitized by Google

d'un cran et paraît sur le point d'être épousée. C'est toujours l'Italie; groupe devant et derrière. Un de ces groupes représente la même Italie sous les traits de l'audace prudente. Elle a l'air d'une franche coquine. Elle est environnée de deux enfants, dont l'un est un penseur, c'est-à-dire un songe-creux plein de vanité, et l'autre, armé d'une torche, un pétroleux. Toujours prophètes, toujours sans le savoir. »

Le 10 décembre, enfin, par la voie de Florence, on arrive à Rome. « La première chose qui frappe les regards est le Latran, mais le Latran n'est plus dans un désert, on bâtit tout autour. Les uns disent : c'est la vie qui vient; ils se réjouissent. Je suis de ceux qui pleurent parce que la beauté s'en va. Cette entrée de Rome jadis si solennelle est devenue tapageuse. Rome apparaît comme une ville que l'on bâtit. Au fond, c'est une ville et un monde qui meurent; il y a des changements affreux, des places rétrécies, des églises enterrées, des églises supprimées, de la poussière, des omnibus de proie emportant les voyageurs qui vont être dévorés dans les auberges. Rome où l'on entrait à genoux!

« On parlait tant autrefois des ennuis de la douane. Il n'y a plus de douane; mais les ennuis qui empêchent d'arriver, et qui serrent le cœur, et que l'on ne compte pas, sont sans nombre. J'ai voulu cette douleur, je l'ai, je ne la renouvellerai pas. »

A Rome, ce sont des courses perpétuelles. Les amis de Louis Veuillot lui font fête. Il vole de couvent en couvent, partout accueilli avec une joie que la persécution assombrit de tristesse. Il entretient longuement ses Romains de prédilection, les cardinaux Sacconi et Berardi; Mgr Mercurelli, Mgr Nardi, Mgr Pacca, Mgr Ricci, Mgr Bastide; les Jésuites de la *Civilta cattolica*, les Trappistes de Saint-Paul-Trois-Fontaines, les Pères du Saint-Esprit du Séminaire français. Il accomplit son pèlerinage aux basiliques, il entend la messe du Saint-Père. Mais, partout, les

Digitized by Google

mêmes douleurs, les mêmes envahissements le poursuivent et l'obsèdent. Le 14 décembre, il entre à la Minerve...

« L'église est encore ouverte ; les religieux sont chassés. Vingt d'entre eux ont trouvé asile au Séminaire français. Ils ont emporté ce qu'on leur a laissé, c'est-à-dire quelques livres personnels et les habits qu'ils ont sur le corps. Ils se sont installés et ont repris leurs cours. Il y a six ou huit novices, dont deux sont entrés le jour même de l'expulsion. Les novices continuent leurs études. Le Père Maître est assis devant une table ronde de salle à manger, les étudiants sont sur leurs bancs et l'instruction qui fait les bons prêtres et les martyrs n'a pas interrompu son cours. »

Un autre jour, Louis Veuillot porte ses pas vers le Capitole :

« Quatre monuments occupent le Capitole. A gauche l'ambassade de Prusse, triomphante sur l'ancienne roche Tarpéienne. En face Marc-Aurèle. Un peu au bas de Marc-Aurèle, à droite, la cage de la louve. A l'extrême droite, l'église de l'Ara-Cœli et son couvent violé. Les moines sont chassés; la main sacrilège s'est abattue sur l'église qui sera peut-être démolie ou qui deviendra promptement une ruine.

« On s'explique le sens symbolique de la louve et cette bête sauvage n'est pas là pour rien. La Prusse explique tout. C'est le dernier enfant de la louve dont Marc-Aurèle persécuteur des chrétiens est le plus beau souvenir. Marc-Aurèle, père de Commode, mari de Faustine, philosophe de bureau, trompé et paterne. La Prusse, fille de Luther, gouvernant un peuple imbécile, hait l'Église méprisée.

« Mais sous ces édifices, la prison Mamertine a sa fontaine miraculeuse qui coule toujours. Son eau entretient dans cette catacombe la fontaine de l'éternelle vie et de l'éternel rajeunissement. Mettez Pierre en prison; il y trouvera toujours de quoi baptiser ses geôliers. Rome

Digitized by Google

succombe et ses gémissements mettent une note de plus, une note divine, dans ses éternelles harmonies. »

Cependant, si le rédacteur en chef de l'*Univers* est venu à Rome, c'est surtout pour le Pape. Il a demandé son audience. Il l'obtient pour le 15. Le 15, il est aux genoux de Pie IX.

« ... Il m'accueille avec une espèce de cri de joie : « Ah! le voilà le brave et excellent Veuillot, toujours « vaillant, toujours au bon combat, toujours jeune. » « Il continue après d'autres propos : « Vous êtes donc « à Paris au milieu des batailles, et nous (avec tristesse) « dans la défaite nous sommes toujours ici. Que de choses « formidables depuis que nous nous sommes vus! Quelles « années! Et l'Empereur! Et ce pauvre Darboy! J'ai beau- « coup réfléchi sur lui, j'ai beaucoup prié. Dans les cir- « constances où il est mort, il a pu penser, se souvenir, « expier. J'espère pour lui. »

« Il m'a ensuite parlé de l'état du monde. Bientôt le nom de Mac-Mahon est venu sur ses lèvres. « Eh bien, « c'est un pont. — Oui, Saint Père, mais pas un pont « pour vous, il n'y a rien à espérer de ce côté. L'intelli- « gence manque, le sens de l'Église n'y est pas et ce « n'est pas M. de Broglie qui le lui donnera. — Je le « crois bien. Il faudra quelque chose encore de plus re- « doutable et de plus signalé : une seconde Commune. — « Oui, Saint Père, et peut-être universelle... »

« Je lui ai dit quelques paroles du bonheur parfait que j'éprouvais en recevant sa bénédiction. — « Caro Veuillot. »...

« Il m'a fait compliment pour ma sœur et mes enfants dont il s'était informé d'abord.

« L'entretien a duré plus d'une demi-heure. Il m'a dit quelques paroles très accentuées en faveur de l'*Univers* et de sa conduite; un mot pour Belcastel et du Temple. Il m'a ensuite permis très gracieusement de lui présenter M. Lapeyre, et M. Lapeyre a fait son entrée. »

Digitized by Google

Au sortir du cabinet de Pie IX, Louis Veuillot trouve les antichambres encombrées de pourpres, d'uniformes et de manteletta. C'est réception pontificale, à l'occasion des fêtes de Noël. On le retient dans le cortège :

« J'ai retrouvé dans le cabinet plusieurs cardinaux : Monaco-Lavaletta, Bilio, avec qui j'ai eu un entretien très flatteur, et autres, et les chefs d'ordres religieux qui étaient venus souhaiter les fêtes de Noël.

« Après quelque temps, le Pape s'est rendu parmi eux, il a entendu une adresse très bien tournée du général des Cisterciens et répondu par une allocution magistrale et magnifique. Il parle avec une grande aisance, une grande autorité et une parfaite bonhomie. Il avait écouté l'allocution les yeux fermés, la main sur la bouche, donnant des signes d'adhésion, très expressifs et très touchants. Il s'est levé ensuite et il a prononcé sa harangue, aussi parfaitement que s'il l'avait d'avance apprise par cœur. Il était pâle en écoutant. Son visage s'est animé. C'était un grand spectacle. Ces vieillards rangés autour de lui, pauvres et dépouillés comme lui, le plus persécuté de tous, représentant pourtant la plus grande force du monde, et cette force est toute en lui.

« Il est ensuite sorti pour faire sa promenade habituelle dans la bibliothèque et dans le jardin. Selon la pratique qui s'est établie, je l'ai suivi avec une quarantaine de personnes : cardinaux, prélats et quelques laïques.

« Dans la bibliothèque il s'est assis et l'on a formé le cercle autour de lui. Par les soins de Nardi, j'étais au milieu des plus intimes, assis juste en face du Pape et un peu confus de me trouver là. Je m'aperçus d'un certain mouvement de rire bienveillant parmi les cardinaux et le Pape lui-même. Je m'en étonnais, lorsque le prélat qui était à mes côtés et que je n'avais pas reconnu me dit : « C'est de moi que l'on s'occupe et c'est moi qui fais rire à cause de notre voisinage. » C'était M^gr^ de Mérode.

Digitized by Google

« Cela dura jusqu'à une heure et demie et je revins ayant reçu une dernière bénédiction du Pape. Je me retirai bien content, ramené par Mgr Nardi, aussi content que moi.

« Dans ce cercle intime de cardinaux et de prélats tels que Pacca, Nardi, Ricci et les autres, il n'y avait qu'un laïque, qui était le général Kanzler, et c'est ainsi que pour la première fois de ma vie, je me trouvais à la cour, grâce un peu à ma disgrâce d'il y a deux ans. »

Louis Veuillot a donc vu le Pape. Il a senti l'étreinte affectueuse du Père effacer jusqu'à la dernière trace de la blessure que lui avait naguère infligée le Pontife. Il ne songe plus désormais qu'à regagner le journal et la maison. N'étaient quelques visites attardées ou promises, il repartirait volontiers le jour même. Il étouffe dans la Rome piémontaise. Il le confiera, quelques semaines plus tard, à Mme Bacon : « J'ai voulu vous écrire tous les jours dès Rome. Je n'ai pas eu un instant. J'ai passé dix jours à Rome. Ayant vu le Saint-Père, je suis parti aussitôt. Toute satisfaction et toute joie de lui, toute douleur du reste et douleur horrible. J'ai vu la mort et, si je n'étais chrétien, je ne croirais plus à la vie. Le diable n'a jamais mieux préparé toutes choses pour nous faire croire que Dieu peut mourir. Mais qu'est-ce que cela fait! Dieu est vivant et tout le monde verra l'illusion » (1).

Donc, le 19 décembre au matin, Louis Veuillot et son compagnon reprennent le chemin de France et traversent à nouveau les paysages de l'Ombrie :

« Temps gris et triste qui voile la beauté de la route. Néanmoins je parcours toute l'Ombrie et cette beauté n'est pas entièrement perdue. Narni, Terni, Foligno, Assise : j'ai vu tout cela avec Féburier et sa femme et ma jeunesse, par un beau ciel d'avril. J'étais chrétien, mais je ne savais pas. Je ne connaissais ni François

(1) Lettre de février 1871.

Digitized by Google

d'Assise, ni Raphaël. De Terni au lac de Trasimène, ce sont tous les paysages de Raphaël qui se déroulent à mes yeux. On y voit encore le paysan avec la robe nouée à la ceinture, qui fut le premier costume des Frères. Tout le paysage sent son saint François. Il semble que François d'Assise ne pouvait naître et vivre que dans l'Ombrie. »

Pour quelques heures enfin, Louis Veuillot s'arrête à Florence et, à son secrétaire, il dicte cette dernière pensée, qui clôt son carnet de voyage :

« En somme, j'ai visité trois villes importantes de l'Italie piémontaise : Turin où le Piémont a abjuré la famille et la patrie ; Florence où il a abjuré l'aristocratie et l'ordre ; Rome où il a abjuré la religion. Il n'a plus à abjurer que lui-même, et cela ne tardera pas. »

Le jour de Noël, après quelques heures de halte à Gênes et quatre jours de repos à Nice, où il fut l'hôte du P. Lavigne et revit Léontine Fay, Louis Veuillot se retrouvait enfin rue de Varennes, entre sa sœur et sa fille.

Au journal, il était heureux de revoir son frère et ses compagnons d'armes. Il y était saisi toutefois par une nouvelle polémique. Il en avait, d'ailleurs, une si longue habitude!... Un jour, dans un collège ecclésiastique du Nord, acclamé par le cordial et majestueux *Virat* des Flamands : « ... Qu'il vive en santé, en paix! »... ne s'était-il pas récrié que ce n'était point la paix qu'il fallait souhaiter à un militant, mais bientôt plutôt la guerre!... Au surplus, retrempé dans ce nouvel embrassement du Pape, n'était-il pas prêt à soutenir les combats les plus durs et les plus amers?

Celui-ci n'était imprévu que par l'occasion. Mais, de la ville où s'était formé l'orage, l'*Univers* attendait toujours quelque foudre. Il y avait plusieurs semaines, en tout cas, que Mgr Pelletier, d'Orléans, avait averti le journal qu'un nouvel assaut se complotait contre lui.

Digitized by Google

Or, le 16 décembre, un comité orléanais de secours aux blessés avait fait célébrer, dans la cathédrale, un service pour les officiers et les soldats tués pendant la guerre. Au nombre des armoiries arborées à cette occasion sur les murs du sanctuaire, figurait l'écusson de Loigny. Un membre du comité proposa d'y adjoindre l'étendard des zouaves, à l'image du Sacré-Cœur. Pour des motifs d'opportunité, d'ailleurs assez faibles, on écarta cette motion légitime. A Orléans, puis à Paris, l'opinion s'empara de l'incident et le commenta, non sans vivacité. L'*Impartial du Loiret* et l'*Assemblée nationale* en manifestèrent une vive indignation, le mot de scandale fut même prononcé. L'*Univers,* informé par le bruit public et par des communications mécontentes et surprises, ne fut pas le dernier à s'émouvoir. A la date du 22 décembre, il demandait une explication de ce refus qui, dans une telle circonstance et dans un tel lieu, lui semblait une *infamie.*

Cette réclamation ne devait point rester sans écho : « Permettez-moi de déposer dans vos colonnes, écrivait quelques jours plus tard à Louis Veuillot la comtesse de Vogüé, une protestation au nom des familles des héros chrétiens de Patay (et je ne crains pas d'être démentie par aucune d'elles) contre l'outrage fait par le Comité d'Orléans au drapeau du Sacré-Cœur, le plus beau titre de gloire de nos bien-aimés enfants (1). » Cette lettre, adressée de Toulouse, indique la répercussion vive et lointaine de l'incident.

Sur ces entrefaites, un Orléanais, M. de Lacombe, intervient. Dans une correspondance intime et... publique, après avoir dépeint la belle cérémonie du 16 décembre, il s'indigne qu'on ait qualifié « cette cérémonie... le scandale d'Orléans ». Il se plaint également qu'on ait choisi une telle occasion pour attaquer Mgr Dupanloup qui, d'ail-

(1) Lettre du 10 janvier 1874.

Digitized by Google

leurs, ce même jour, était à Versailles. A quoi l'*Univers* de répondre : « Où donc M. de Lacombe a-t-il lu que c'était de la cérémonie religieuse que l'*Univers* avait parlé comme d'une infamie? Où donc a-t-il trouvé que c'était l'évêque d'Orléans lui-même que nous mettions en cause (1)? »

A peine cet article était-il publié que Mgr Dupanloup entrait en lice. Il communiquait à la presse une *Lettre au rédacteur en chef de « l'Univers » sur le scandale d'Orléans*. M. de Lacombe avait trouvé injuste qu'on suspectât Mgr Dupanloup, résidant à Versailles, à l'occasion d'un fait qui s'était produit dans sa cathédrale d'Orléans. Mais le prélat s'en prenait personnellement à Louis Veuillot pour un article inséré à Paris, pendant que le rédacteur en chef de l'*Univers* était à Rome. Le document épiscopal, excessif et fiévreux, accusait Louis Veuillot de *jeter l'outrage,* avec un *profond raffinement d'injures*, sur les chrétiens *admirables de dévouement* qui *allaient* relever les blessés sur le champ de bataille. En outre, étendant la querelle et révélant peut-être le motif initial et secret de cette agression, Mgr Dupanloup reprochait à Louis Veuillot d'avoir « ruiné l'œuvre de la restauration monarchique ».

Ce n'était pas la première fois, on le sait, que l'*Univers* était en butte aux assauts de Mgr Dupanloup. Plusieurs de ces fougueuses entreprises avaient entraîné le journal à de longues et dangereuses polémiques. Instruit par le passé, Louis Veuillot résolut, cette fois, de couper court à l'incident. Sans colère, sans brutalité, mais en termes très nets, il répondit à l'évêque d'Orléans par une fin de non-recevoir :

« La pièce nouvelle est semblable aux autres, moins longue, également immesurée. Un journal la déclare « aussi éloquente qu'indignée »; c'est notre avis en ce sens que nous n'y trouvons ni éloquence, ni indignation.

(1) *Univers* du 28 décembre 1873.

Digitized by Google

Suivant nous, l'éloquence n'a point ce genre d'indignation, ni l'indignation ce genre d'éloquence. On en pourra d'ailleurs juger très aisément. Les journaux qui la reproduisent, à la prière formelle de l'auteur, ne sont pas introuvables. Pour nous, nous ne la donnons point, quoique invités comme les autres, et nous résistons à nos propres désirs plus encore qu'à ceux de Mgr l'évêque d'Orléans, par un sentiment différent de celui qu'il nous attribue (1). »

L'affaire en resta là, dans le journal. De divers côtés, des amis trop ardents pressaient Louis Veuillot de la porter sur un autre terrain et de se défendre en haut lieu. Il s'y refusa carrément : « Je ne me plaindrai pas à Rome, écrivait-il à Mgr Pelletier. Jamais je n'ai écrit à Rome que par le journal. Le public connaît tout ce que le Saint-Père a reçu de moi. Je m'en tiens là (2). » Et, le lendemain, avec plus de sérénité encore, il confiait à Mme Volnys : « J'ai retrouvé ici bien des ennuis, dont l'évêque d'Orléans n'est pas le seul, ni le premier. Ils passeront comme tant d'autres, et s'ils ne passent pas, c'est moi qui passerai, ce qui revient au même... Que voulez-vous, ma chère amie Léontine? Regardons le frère Jésus, le bon frère Jésus, le grand Dieu Jésus qui ne nous fait et ne nous fera jamais de mal, et qui arrangera tout (3). »

Au dehors, l'incident se prolongea. Tandis que Louis Veuillot recevait force lettres d'encouragements et de félicitations, l'évêque, — auquel cette aventure, au témoignage de Belcastel, n'avait pas fait de bien sur les bancs catholiques de l'Assemblée, — répandait largement sa protestation. Maints amis du journal la reçurent... et la retournèrent. Eugène Veuillot déclare même,

(1) *Univers* du 9 janvier 1874.
(2) Lettre du 8 janvier 1874.
(3) Lettre du 9 janvier.

Digitized by Google

dans son article sur le Cinquantenaire de l'*Univers* (1), que Mgr Dupanloup, poussant plus loin, voulut, par un Mémoire confidentiel à quelques-uns de ses collègues, entamer contre le journal une campagne décisive. Il n'y réussit point. Somme toute, le coup avait fait long feu.

Une autre affaire, et beaucoup plus grave, allait bientôt reléguer dans l'oubli ce petit incident.

C'est le gouvernement du duc de Broglie qui, avec rudesse, devait frapper le journal.

Si Louis Veuillot ne faisait point d'opposition systématique au ministère, il ne se rangeait pas cependant parmi ses fidèles et n'hésitait nullement à le critiquer. Chez le président du conseil, l'*Univers* combattait maintenant, tout à la fois, et le parlementaire orléaniste qui empêchait l'avènement de la monarchie chrétienne et le catholique libéral qui s'obstinait dans ses illusions périlleuses.

Au début de janvier, une crise avortée qui, pendant deux jours, laissa le cabinet en état de démission, fournit à Louis Veuillot une nouvelle occasion de donner son sentiment : « Toute réflexion faite, écrivait-il, nous ne pouvons pleurer M. le duc de Broglie. On l'a poussé peut-être sans le vouloir, mais il tombe à la vérité par lui-même, faute de poids. Ce qui suffit pour s'élever ne suffit pas pour se soutenir et pour se maintenir (2). » Le surlendemain, sur le cabinet rétabli : « C'est M. de Broglie qui l'emporte... Autant vaut lui qu'un autre. » Et, sur l'état d'esprit dont l'Assemblée vient de donner le témoignage : « On s'est mis d'accord qu'il serait bon que personne n'eût d'ambition et qu'on se préoccupât uniquement de servir le pays. Seulement tout le monde répond à la fois qu'il n'y a personne dans ces conditions-là, et tout le monde en même temps se présente pour les remplir (3). »

(1) *Univers* du 3 novembre 1883.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 6
(3) *Ibid.*, pp. 9 et 10

Digitized by Google

Le président du Conseil, à vrai dire, admettait ces critiques. Mais ce qui le gênait davantage, et l'irritait, c'étaient les allusions à son catholicisme libéral.

Or, l'*Univers* venait de commettre ce crime.

A la demande de quelques amis, qui gardaient souvenance de certaine inscription divulguée le 5 mars 1871 (édition de Bordeaux), Louis Veuillot, dans le numéro du 2 janvier 1874, avait réédité cette formule lapidaire, à laquelle la présence du duc de Broglie au gouvernement conférait une incontestable actualité. Cette inscription, gravée sur le marbre, dans la chapelle du château de la Roche-en-Brenil, propriété de Montalembert, était ainsi conçue :

IN HOC SACELLO
FELIX AURELIANENSIS EPISCOPUS
PANEM VERBI
TRIBUIT ET PANEM VITÆ
CHRISTIANORUM AMICORUM PUSILLO GREGI,
QUI PRO ECCLESIA LIBERA IN LIBERA PATRIA
COMMILITARE JAMDUDUM SOLITI
ITIDEM DEO ET LIBERTATI
ANNOS VITÆ RELIQUOS
DEVODENDI PACTUM INSTAURARUNT.
DIE OCTOBRIS XIII ANNO DOMINI
M DCCC L XII

ADERANT ALFREDUS COMES DE FALLOUX
THEOPHILUS FOISSET
AUGUSTINUS COCHIN
CAROLUS COMES DE MONTALEMBERT
ABSENS QUIDEM CORPORE PRÆSENS AUTEM SPIRITU
ALBERTUS PRINCEPS DE BROGLIE (1)

(1) Dans cette chapelle, — Félix, évêque d'Orléans, — a distribué le pain de la parole et le pain de vie — à un petit troupeau d'amis chrétiens, — qui accoutumés depuis longtemps — à combattre pour

Digitized by Google

C'était, manifestement, la proclamation de la devise séduisante et dangereuse : *L'Église libre dans l'État libre.* Louis Veuillot, quelques jours plus tard, en précisait la gravité :

« En premier lieu ce fut une phrase creuse, qui parut belle parce qu'elle était sonore et facile. Montalembert, n'y vit d'abord qu'un vêtement de sa chimère de liberté absolue. Cavour prit la phrase et l'empoisonna. Nos honnêtes libéraux, sans soupçonner le poison, la gardèrent par amour de la sonorité, avec ce que Cavour y avait mis. Une phrase n'est rien, mais l'amour de la sonorité peut produire de grands maux. Enfin la maxime fut gravée sur le marbre... (1). »

Des six participants à cette manifestation, continue Louis Veuillot, trois sont morts. Un autre, Mgr Dupanloup, l'a implicitement répudiée par son adhésion au Concile. M. de Falloux reste à l'écart du combat. Mais, le dernier, « M. le duc de Broglie, est vivant. Même, il vient de renaître comme ministre. Nos plus chères affaires lui sont confiées, et nous n'avons de lui aucun acte constatant qu'il n'appartient plus au parti très actif de l'Église libre dans l'État libre selon Cavour. On conviendra que nous sommes intéressés à marquer le point d'où il est parti pour savoir où il va et où il peut arriver (2). »

Cette évocation et cette sommation indirecte furent très approuvées des catholiques ultramontains. Dom Guéranger surtout félicitait et poussait Louis Veuillot. Mais l'impression fut très différente au camp libéral. Ce dernier grief, ajouté à tant d'autres, porta au vif la

l'Église libre dans l'État libre — ont renouvelé le pacte de consacrer — les dernières années qui leur restent à vivre — et à Dieu et à la liberté. — Le 13 octobre de l'an du Seigneur — 1862.

Étaient là Alfred comte de Falloux, — Théophile Foisset, — Augustin Cochin, — Charles comte de Montalembert. — Absent de corps, mais présent d'esprit, Albert prince de Broglie.

(1) *Univers* du 13 janvier 1871.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

rancune et l'irritation. Que s'offrît une occasion d'en tirer vengeance, on se hâterait de la saisir. Or, l'occasion survint précisément sur ces entrefaites; elle fut présentée par Bismarck.

Depuis longtemps déjà, le journal de Louis Veuillot déplaisait au ministre prussien. Le tout-puissant chancelier de l'Empire victorieux faisait à l'*Univers* l'honneur de le craindre. Il l'attaquait à la fois par la main de ses scribes et par l'intervention de ses ambassadeurs. A plusieurs reprises, au cours de l'année précédente, la *Correspondance de Berlin* et la *Gazette de l'Allemagne du Nord* avaient pris à partie le journal catholique. Celle-ci, voulant insulter et menacer la France, n'avait rien trouvé de plus écrasant que de l'appeler « le pays de Veuillot ». En outre, elle prenait soin de rappeler au gouvernement les « pouvoirs illimités » que l'état de siège, encore maintenu, lui conférait sur la presse.

Les raisons de cette animosité ne sont pas difficiles à découvrir. L'ennemi de la grandeur française et de la religion catholique était hostile, en France, à toute politique propre à relever la nation défaite et à soulever l'opinion contre la persécution religieuse. A Berlin, Gontaut-Biron remarquait et signalait cette « jalousie » à l'égard du peuple vaincu et cette crainte d'une restauration raffermissante. Or, nul journal, mieux que l'*Univers*, ne représentait cet appel aux vraies forces chrétiennes et monarchiques. Il était naturel que, plus que tout autre, il excitât la colère et le ressentiment de l'ennemi.

Une antipathie de cette âpreté et surtout de cette nature est à l'honneur de qui l'inspirait. Mais, par une étrange aberration, il s'est rencontré des historiens libres-penseurs, ou même simplement libéraux, pour en faire grief à l'*Univers*. Ils le blâment des prétendues exagérations qui mécontentaient Bismarck. Ils accusent étourdiment les ultramontains échauffés d'avoir, à ce moment,

Digitized by Google

failli tout compromettre. Or, non seulement cette inculpation révèle un patriotisme au moins distrait; mais elle fausse étrangement la réalité. Lorsqu'en effet, les prôneurs du libéralisme incriminent les excès de Louis Veuillot, ils oublient que les libéraux eux-mêmes étaient, de la part de l'extrême-gauche, l'objet de pareilles insinuations. Le sectaire historien Debidour se plaint également des « violences » de l'*Univers* et de celles de Dupanloup. Et, à leur tour, quand les anticléricaux reprochent aux catholiques d'avoir risqué une guerre désastreuse en irritant le chancelier de fer, ils oublient que Bismarck, inquiet de toutes les manifestations vraiment françaises, atteignait parfois de ses menaces jusqu'aux feuilles les plus avancées.

« Il fait arme de tout contre la France, répliquait dès lors Eugène Veuillot aux créateurs de cette venimeuse légende, et le dossier dont il juge bon de se munir met en cause beaucoup d'autres que les catholiques.

« Ne protestait-il pas hier contre quelques paroles du général gouverneur de Paris? Ne mettait-il pas en cause toute la presse, sauf les journaux sur lesquels il peut compter? Ne signalait-il pas « l'indigne conduite de toutes « les classes de la société française »? Ne prétend-il pas reviser les arrêts de nos tribunaux, flétrir nos « juges » et le « ministère public »?

« Supprimer ces attaques, ces énumérations de griefs, ces accusations, ces injures, pour montrer M. de Bismarck réclamant uniquement contre les catholiques, n'est-ce pas se rendre de propos délibéré coupable de mensonge (1)? »

En écrivant ces lignes, Eugène Veuillot faisait allusion à un nouvel article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, organe officieux du chancelier, qui constituait un réquisitoire agressif et menaçant contre la France. Or, au

(1) *Univers* du 19 janvier 1871.

Digitized by Google

même instant, la superbe et vigoureuse Encyclique pontificale *Et si multa luctuosa*, en partie dirigée contre le Kulturkampf, était promulguée par plusieurs évêques ; et Mgr Dabert, de Périgueux, venait de la commenter avec une vive énergie, à laquelle l'*Univers* s'était honoré de faire écho.

Le duc de Broglie, harcelé par les réclamations de M. d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne, vit, dans cet incident, l'occasion trouvée de satisfaire à la fois les exigences prussiennes et ses propres rancunes. « Il fit semblant, souligne Debidour, d'ignorer l'évêque et frappa l'*Univers*. » Il y apporta même un empressement fébrile. Il se hâta, remarque Lecanuet, — qui, d'ailleurs, en veut surtout au journal, — de *prendre les devants* et n'attendit point, cette fois, les remontrances de Berlin. Il épargna l'auteur du document prétendu coupable et se contenta d'infliger une suspension de deux mois à l'organe qui s'était borné à le reproduire. Il se trouva que cet organe était précisément le même qui venait d'évoquer des souvenirs désagréables au président du Conseil. Pure coïncidence !

L'ambassadeur, au surplus, ne prit pas le change. Une dépêche de Bismarck lui avait prescrit de dégager, dans ce coup, la responsabilité du chancelier allemand. Le duc de Broglie lui faisait la partie trop belle ; il en profita. « La suspension de l'*Univers*, insinua-t-il aux membres du gouvernement, n'est pas une satisfaction que vous avez donnée à la Prusse : c'en est une que vous avez prise pour vous (1) ».

Cette mesure, l'*Univers* la pressentait depuis quelques jours. Il en était prévenu dès le 18 janvier. On assure, écrivait Louis Veuillot, qu'une note de M. de Bismarck « sollicite la suppression de l'*Univers*. Cela paraît sans doute incroyable. Il paraît néanmoins que la chose est po-

(1) Lettre de Louis Veuillot à Blanc de Saint-Bonnet, 25 janvier 1874.

Digitized by Google

sitive. Hier, on disait à la Bourse qu'elle était faite et que le décret de suppression paraîtrait ce matin (1) ». Cependant, il ne voulait pas croire, ou du moins il ne voulait pas admettre tout haut, pour l'honneur du gouvernement français, que celui-ci plierait devant Berlin. « Le gouvernement français, déclarait-il, est faible. Néanmoins une force lui reste et le soutient : il n'est pas persécuteur... La France, en dépit de ses erreurs, est encore dans le monde une terre de loyauté, de liberté et de justice (2). »

Le lendemain, Louis Veuillot, revenant sur la même question, rétorquait vivement un mot dédaigneux du *Figaro,* qui avait feint d'être surpris que l'*Univers* eût relevé ce « cancan ». — « Si pareil cancan courait sur son compte, écrivait-il, nous croyons qu'il ne l'omettrait pas. » Puis il revendiquait fièrement son droit de parler, en dépit de la Prusse, ou tout au moins d'être jugé régulièrement : « Du moment qu'on veut nous tuer, nous réclamons notre droit à la vie. *Civis sum,* je suis citoyen! Vous n'avez pas le droit de me tuer sans me juger, uniquement pour faire plaisir à ce terrible Bismarck ou à ce terrible Topin (3). Déclarez d'abord que je suis criminel, ou priez-moi de vous faire la grâce d'abandonner ma vie (4). »

L'article fut composé; mais il ne parut point. Car, ce 19 janvier même, « à deux heures et demie de relevée » l'*Univers* reçut la visite de M. Louis Gustave Gilles, commissaire de police, officier de police judiciaire, auxiliaire de M. le Procureur de la République, lequel, agissant conformément aux ordres de M. le Préfet de police, remit au gérant la pièce suivante :

(1) *Derniers Mélanges,* II, p. 14.
(2) *Ibid.*, p. 16.
(3) Rédacteur de la *Presse,* qui trouvait naturelle une condamnation des « folies véhémentes » de l'*Univers.*
(4) *Derniers Mélanges,* II, p. 18.

Digitized by Google

« ARRÊTÉ.

« Le Gouverneur général de Paris, sur l'avis du conseil des ministres, considérant que le numéro du journal l'*Univers* en date du 19 janvier 1874, soit par les articles qu'il contient, soit par les documents qu'il publie, est de nature à créer des complications diplomatiques..... »

« Arrête :

« Article 1er. — La publication et la vente du journal l'*Univers* sont interdites pour deux mois à partir de ce jour, 19 janvier. »

En publiant, deux mois après, cet ukase arbitraire, Eugène Veuillot faisait simplement remarquer :

« Le seul document que contînt l'*Univers* du 19 janvier était un mandement de Mgr l'évêque de Périgueux portant promulgation de la dernière Encyclique du Souverain Pontife.

« Cette fois encore, l'*Univers* était frappé sans être entendu, sans qu'on lui fît connaître l'article, la phrase, le mot qui le rendait coupable, sans qu'on l'accusât ni d'un crime, ni d'un délit, ni d'une simple contravention. En effet, dire qu'un journal par l'ensemble de sa publication crée des *complications diplomatiques,* ce n'est pas produire le corps du délit. »

A peine divulguée, la suspension de l'*Univers,* que les agences avaient immédiatement répandue comme un grave événement politique, suscita de tous côtés, même dans le monde des affaires, une vive impression : « Deux mois de suspension de l'*Univers,* écrit Dugas à Louis Veuillot, et 50 centimes de baisse! Quel succès, très cher ami! La chute de Broglie n'eût pas fait plus. »

A la Chambre également, la sensation fut chaude. « Nos amis, mande aussitôt Belcastel, sont très émus, et plusieurs indignés, je n'ai pas besoin de vous le dire. Plu-

Digitized by Google

sieurs sont résolus à porter une interpellation à la tribune. Seulement, on voudrait avoir une réunion demain matin pour se concerter auparavant et avoir le texte de l'arrêté. Je désire qu'il y ait le plus des nôtres possible dans l'acte de l'interpellation et je me retiens, en retenant le général du Temple, jusqu'à demain (1). »

L'interpellation, cependant, n'eut pas lieu. Comment fut-elle étouffée, c'est Belcastel qui nous l'apprendra lui-même : il écrit, le 4 mars, au duc de Broglie, pour lui rappeler les engagements que le ministre avait pris d'abord et qu'il ne tenait point :

« Je crois, Monsieur le Duc, et dès la première heure je ne vous l'ai point caché, que vous avez commis une faute.

« Il y en avait d'autres à le penser. Un certain nombre de députés catholiques se sont émus et réunis. Ils délé-guèrent quatre d'entre eux pour demander de complètes explications, provoquer une assurance de levée prochaine de l'interdit et, au besoin, appuyer leur demande, si les circonstances le permettaient, par un dépôt d'interpellation.

« Les délégués étaient MM. Keller, Chesnelong, Lucien Brun et le signataire de ces lignes. Leur désir de s'éclairer était sincère. Aucun n'avait à votre égard d'intention hostile. Tous nous avions la ferme volonté de respecter l'honneur et l'intérêt français. Nous sommes sûrs, soit par notre langage, soit par notre silence, de l'avoir prouvé.

« Plusieurs entretiens furent échangés. Vous avez bien voulu nous déclarer, Monsieur le Duc, que l'acte contre lequel nous en appelions de vous-même à vous-même était une mesure d'ordre et non un décret d'accusation : qu'elle évitait un mal plus grave ; que, dans votre conviction, elle était plus temporaire que son énoncé ; que vous l'aviez prise enfin avec un profond déplaisir. Nous comprenions d'autant mieux ce dernier point que réduire au

(1) Lettre du 19 janvier.

Digitized by Google

silence par un coup d'autorité un écrivain capable de contredire, doit être pour celui qui frappe un sacrifice de plus sans ajouter au prestige du devoir rempli.

« Toutefois, force nous a été de constater au terme de notre mission qu'elle était demeurée infructueuse (1). »

A ce rappel, le duc de Broglie se contenta de répondre avec une sécheresse pateline :

« La mesure que nous avons prise, non sans un profond regret, à l'égard du journal l'*Univers*, a eu à nos yeux le caractère d'une impérieuse nécessité. Il était indispensable d'arrêter une polémique ardente qui créait à la France de graves embarras diplomatiques et menaçait la paix générale, sans profiter, en nuisant plutôt aux intérêts sacrés qu'elle voulait servir (2). »

Assertion que Louis Veuillot devait relever en ces termes, dans le numéro du 20 mars :

« Il faudrait de bons papiers, qui ne sont pas produits, pour nous persuader que l'empire d'Allemagne, si terriblement victorieux, se soit cru menacé par une « polémique ardente », qu'il ait voulu ajouter une suspension de l'*Univers* à tant de trophées, et que la paix générale ait tenu à cela.

« Premièrement l'*Univers* n'a point fait de polémique ardente. En combattant la politique anticatholique de l'empire allemand, il s'est défendu d'attaquer personnellement l'empereur et même M. de Bismarck, trouvant fort ridicule toute insolence à l'adresse d'un ennemi dont on ne sera pas de si tôt vengé.

« Nous demandons qu'on soit patient et ferme, nous ne sommes ni outranciers, ni revanchards.

« Secondement, quand cette polémique ardente aurait été la nôtre, le ministère n'était pas dispensé de nous avertir avant de frapper. Avec la liberté de la presse, mettre le feu est un droit de tout le monde. Chaque matin

(1) Lettre du 4 mars.
(2) Lettre du 10 mars.

Digitized by Google

mille journaux en usent plus que nous, et ne sont pas suspendus pour cela (1). »

Quoi qu'il en soit, le duc de Broglie en était venu à ses fins : l'interpellation ne s'était pas produite. Louis Veuillot en montra quelque tristesse et peu de surprise. Il contait la chose à Maguelonne : « Nos amis les députés voulaient faire une interpellation. Elle leur était dictée par leur honneur. Je leur ai prédit qu'ils ne la feraient pas. En effet, ils se sont laissé leurrer par les paroles du ministre, ils n'ont pas fait d'autre tentative; et maintenant ils estiment que c'est trop tard. Jugez de tout par ce trait. Il fait connaître notre zèle et nos forces (2). » Quelques jours auparavant, on avait fait entendre au rédacteur en chef de l'*Univers* que cet effacement serait payé par une réduction de peine; il était résolu d'ailleurs à ne témoigner, de cette grâce, aucune reconnaissance : « J'ai pris soin, mandait-il au cardinal Pitra, de ne pas leur laisser ignorer l'intention où je suis de les payer immédiatement de la plus noire ingratitude. Je subirai ma grâce comme étant un affront de plus qu'ils font subir à mon droit et à la loi. Elle n'est qu'un aveu de leur embarras devant la demande d'explications publiques dont les menacent toujours les députés catholiques (3). »

Mais, comme on l'a vu, le cabinet ne persista pas plus dans cette velléité d'indulgence que les interpellateurs dans leur résolution de combat. Louis Veuillot, par contre, eut le réconfort et la consolation d'un concours d'hommages émouvant et magnifique. Les bons catholiques se sentaient douloureusement indignés. Le duc de Broglie put recueillir assez vite un écho très direct de cette impression, si son frère l'abbé lui rapporta l'incident qui s'était produit, dès le lendemain de l'arrêté, chez les capucins de Versailles. L'abbé s'y présenta le matin

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 20.
(2) Lettre du 5 février.
(3) Lettre de fin janvier 1874.

Digitized by Google

pour célébrer sa messe et rencontra, dans la sacristie, le bon Père Patrice avec une figure bouleversée : « Qu'avez-vous donc, interrogea-t-il? Êtes-vous souffrant? — Oui, ça va très mal! — Eh! qu'y a-t-il? — Il y a que l'*Univers* est suspendu. » Surprise et embarras de l'abbé de Broglie. Oui, reprend le capucin, nous sommes en ce jour au troisième anniversaire de la capitulation de Paris. Eh bien, je préférerais revenir à trois ans en arrière. — Aimeriez-vous mieux, riposta son interlocuteur, être insulté dans la rue? — J'aimerais mieux des injures et des coups, répliqua le capucin, que ce soufflet... (1). » Un soufflet sur la joue des catholiques, c'était bien l'impression cuisante et amère que la brutalité du noble duc infligeait aux amis du journal. Des lettres qui en témoignent, j'ai là tout un dossier volumineux, dans lequel se confondent, unis par la même affection enthousiaste et attristée, dignitaires de l'Église, petits curés de campagne, laïcs éminents ou obscurs. Louis Veuillot en reçut de tous les points de la France, et des nations voisines et des lointains pays de mission. « Les curés de campagne et les vicaires, écrivait-il à Maguelonne, sont admirables comme toujours. J'ai reçu un millier de lettres et de cartes. On doit trouver cela très beau. Il y a assez de laïques. C'est le comble de la gloire (2). » On aimerait, en pareille circonstance, à multiplier les citations. Mais il faut se borner. Parmi les évêques, voici Mgr Fillion, du Mans : « Il en est des défenseurs de l'Église comme de l'Église elle-même. Ils souffrent persécution, mais ils puisent dans la persécution de nouvelles forces et le gage de nouveaux succès. » Mgr Mermillod : « Vous êtes frappé pour les droits de Dieu, pour la liberté de l'Église et pour l'honneur de la France. » Mgr de Ladoue, évêque de Nevers : « Brave et généreux athlète, encore une blessure reçue au service de la vérité et de l'Église! Celle-ci n'est pas mortelle, mais elle n'en

(1) J'ai recueilli l'anecdote de la bouche même du P. Patrice.
(2) Lettre du 5 février.

Digitized by Google

est pas moins glorieuse, si gloire il peut y avoir dans l'humiliation de la France. Et quelle humiliation! Vous savez sans doute déjà ce que vient de nous dire le général Ducrot, avec un accent d'indignation patriotique : L'arrêté de suspension a été rédigé à l'ambassade prussienne et imposé! Le général, en rapportant ce fait, sentait sa valeureuse épée se remuer à son côté. » L'évêque de Moulins, Mgr de Dreux-Brézé : « Cette gloire de plus vous était bien due; je viens donc vous féliciter, non vous plaindre; mais, bien qu'ils ne le méritent guère, je plains ces importants et ces habiles qui font payer à la France par de telles humiliations leur acharnement à lui imposer leur gouverne. »

De Rome, entre plusieurs, Mgr Nardi confirme à Louis Veuillot qu'on a bien compris le motif et la portée du coup : « Votre cause s'identifie avec celle de l'Église... Soit de Bismarck, soit des catholiques libéraux que cela vienne, c'est toujours un coup des ennemis de l'Église... Mon idée, du reste, c'est que vous devez cela beaucoup plus, et peut-être tout à fait, aux catholiques libéraux, et à la révélation de la Roche-en-Brenil. Cela les a ennuyés beaucoup. »

Les mêmes sentiments se manifestent dans la correspondance des prêtres et des laïcs. Nombre de lettres sont collectives. Quatre-vingts membres du clergé de Nevers affirment : « Le coup qui vous a frappé a eu un douloureux retentissement dans nos âmes. Nous ne nous sommes pas dissimulé que ce que l'on condamnait chez vous, c'est ce qui nous est le plus cher, le dévouement au Saint-Siège, l'amour de la sainte indépendance de l'Église et du ministère pastoral, la soumission sans réserve aux décisions de l'oracle infaillible du Vatican. » De Troyes, quarante-six prêtres déclarent : « Après avoir succombé pour avoir publié jadis une Encyclique pontificale, vous succombez aujourd'hui pour avoir publié les lettres pastorales de nos évêques... Un ministère libéral a violé

Digitized by Google

en votre personne la seule chose qui soit bonne dans la liberté de la presse, c'est-à-dire le droit de défendre son Église et sa Patrie. » En voici vingt-deux d'un arrondissement de la Meuse, dix-neuf du petit séminaire de Meximieux, douze du collège de Bazas. Un vieil ami de l'*Univers,* l'abbé Donis, curé de Saint-Louis de Bordeaux, proteste : « Le coup qui vous a frappé atteint l'Église dans un de ses plus vaillants défenseurs et plonge vos amis dans une indicible consternation... Bismarck ne manque pas de raison pour être satisfait de l'aventure, mais d'*autres* le seront encore davantage. » Et ce témoignage est aussitôt contresigné par quatre prêtres, dont un jeune vicaire de Saint-Louis, l'abbé Hazera qui, vingt-cinq ans plus tard, évêque de Digne, prononcera, dans la basilique de Montmartre, le panégyrique de Louis Veuillot.

Des catholiques étrangers, pour limiter ces attestations, je ne reproduirai que le superbe hommage adressé par le Canada français au rédacteur en chef de l'*Univers :*

« La cause catholique en France est si bien personnifiée en vous depuis plusieurs années, qu'elle est atteinte elle-même chaque fois que vous êtes frappé. Or, vous n'ignorez pas combien cette cause sainte nous est chère, à nous fils de la France et de l'Église, et vous comprendrez sans doute que nous nous sentions atteints dans votre personne.

« Dans les temps malheureux que la France et l'Église traversent, votre voix forte et courageuse, qui nous arrivait à travers les mers, était pour nous une consolation et un gage d'espérance. Votre parole était pour toutes les consciences catholiques un rayon de lumière au milieu des ténèbres qui s'étendent sur la société et qui menacent de l'envelopper. »

Cette lettre est de la main de M. Taché, ministre de l'Agriculture de l'État de Québec; elle est contre signée par quinze autres personnages officiels, ministres, hauts magistrats, membres du Parlement.

Est-il besoin d'ajouter que la presse catholique s'unit

Digitized by Google

à ce concert? Entre tous ses organes, je me borne à citer le mot des *Études* : « Après sept ans d'exil, y rappelait le P. Regnault, le vaillant soldat reparut aux avant-postes, toujours luttant pour la seule cause qu'il ait jamais servie, la cause de l'Église et de la France catholique. Frappé naguère d'une nouvelle interdiction, il peut du moins se rendre le témoignage que, dans le cours de son dernier service, il n'a démérité ni de l'Église ni du pays. »

Parmi ces nombreux correspondants de Louis Veuillot, plusieurs attestaient leur affection par une offre touchante. Témoin cette adresse, signée du P. d'Alzon et de tout le collège de Nîmes : « Vous vous engagez à prolonger de deux mois notre abonnement à l'*Univers*, à partir du 20 mars, ou à nous faire servir, pendant deux mois, un autre journal catholique. Permettez-nous de vous offrir, en renonçant à cet avantage, un bien faible témoignage de notre admiration pour les luttes que vous soutenez si vaillamment. »

C'est avec une reconnaissance émue que Louis Veuillot déclina ces générosités. Il répondait notamment au cardinal Pitra, dont la pauvreté monastique avait été des premières à proposer son concours : « Grâce à Dieu, la suspension de l'*Univers* ne ruine ni le journal, ni moi, ni les autres rédacteurs. Nous pouvons suffire aux frais de la guerre qu'on nous fait... Que votre Éminence donc veuille bien garder son offrande pour une meilleure occasion et qu'en même temps elle daigne agréer mes remerciements très heureux. J'ai rarement été plus ému, et permettez-moi le mot, plus attendri qu'en recevant cette offre de votre auguste pauvreté. C'est là un secours de sympathie qui passe tous les autres (1). » A d'autres amis, Louis Veuillot conseillait de consacrer leurs offrandes à l'une de souscriptions ouvertes par le journal.

(1) Lettre de fin janvier 1874.

Digitized by Google

Combien de réponses, au surplus, ne dut-il pas adresser à ses correspondants! « Depuis un mois, confiait-il à un ami, le 18 février, j'ai bien écrit trois cents lettres, et ce n'est pas fini (1). » Et ce sont les mêmes sentiments qui se reflètent en ces pages multiples, avec une admirable variété de ton et de pensée. A plusieurs, il fait remarquer le véritable motif de cette agression libérale. « La suspension de l'*Univers*, affirme-t-il à l'abbé Porcher, de Blois, est surtout une excommunication lancée par l'Église de la Roche-en-Brenil. La fameuse inscription que j'ai fait connaître est le vrai *document* qui a suscité cette « complication « diplomatique », et le but que l'on se propose est le silence pendant un coup de nuit que l'on veut faire contre Rome (2). » « A la veille d'un mauvais coup, écrit-il à l'abbé Labarre, on s'arrange pour que le chien n'aboie pas. Prussiens et catholiques libéraux sont d'accord contre l'Église (3). » Ailleurs, écrasé par tant d'éloges, il proteste au nom de son humilité. « Du haut de ma potence, je vois accourir vers moi les meilleurs et les plus honnêtes gens du monde, ceux dont l'estime et l'affection ont le plus de prix à mes yeux, qui me disent unanimement que j'ai bien fait, que je leur suis cher et qu'ils ne veulent pas que je meure. Cela m'oblige à des revues terribles de moi-même où je me trouve face à face avec un homme qui est fort loin de celui que vous vous représentez. Je salue votre charité, mais je lui rappelle cet homme vrai qui a grand besoin de vos prières (4). »

Cette humilité, dans une autre lettre, rejoint fort curieusement sa prudence politique : « Vous me conseillez d'aller à Frohsdorf, répond-il à son ami Lansade. J'y ai pensé quelquefois, exactement comme vous. Plus tôt, il a été bon de s'en défendre; aujourd'hui ce serait le

(1) *Correspondance*, III, p. 453.
(2) Lettre du 20 janvier 1874.
(3) *Correspondance*, III, p. 439.
(4) Lettre au curé d'Happoncourt, du 13 février 1874.

Digitized by Google

moment. Mais je me suis si bien trouvé de n'avoir point donné de conseils et de n'en avoir pas reçu! Il est si doux de n'être ni officiel ni officieux, ni dans le secret de rien! On voit si clair, quand on n'est pas dans un secret! On est si libre quand on voit clair (1)! »

Si Louis Veuillot se refusait à recourir au roi, il n'avait pas attendu pour en appeler au Pape. Le soir même de la suspension, il adressait à Pie IX une lettre très courte, très simple, qui se borne à l'énoncé de la mesure arrêtée contre l'*Univers* et du motif invoqué par le gouvernement : « Une seconde fois, conclut-il, l'*Univers* a l'honneur d'être frappé pour sa fidélité à l'Église et à vous (2) ».

Trois semaines après, le Saint-Père daignait répondre à Louis Veuillot par un Bref élogieux, affectueux, sans réserve. Après avoir brièvement rappelé l'état de la société présente et condamné les difficultés dont on enveloppait les catholiques, Pie IX ajoutait :

« Dans cette grande perturbation de la société civile, comme vos efforts et vos forces, cher Fils, sont fidèlement appliqués à la propagation du bien, vous ne devez pas vous étonner d'être dans la tribulation. Mais, pendant que les ennemis les plus acharnés de l'Église croyant pouvoir avancer en sécurité, se trouvent emportés à grande vitesse dans la voie de l'injustice et de la perdition; pendant que ceux qui cherchent à concilier les ténèbres avec la lumière se flattent fallacieusement et vainement d'atteindre aux termes de leurs vœux; pendant que d'autres, par la crainte d'une violente tempête, courbent inconsidérément la tête devant la fausse sagesse du siècle, croyant à tort éviter ainsi d'être renversés par la violence de l'orage, vous, mon cher fils, d'un cœur ferme, confiant et tranquille, vous attendez avec tous

(1) Lettre du 6 février 1874.
(2) Lettre du 19 janvier 1874.

Digitized by Google

les bons les temps et les moments que le Père céleste a assignés dans sa puissance, et pendant ce temps-là vous vous tenez en prières auprès du trône de Celui à qui les paroles des humbles et les sacrifices des éprouvés arrivent sûrement (1). »

Louis Veuillot, surtout après les incidents de 1872, se sentit profondément ému et reconnaissant de ce témoignage si haut, si formel et si complet. Ce Bref couronne la série de ceux qu'il avait mérités par le sacrifice de l'*Univers* en 1860, par la publication du *Parfum de Rome* et de la *Vie de Notre-Seigneur*, par la souscription ouverte en faveur du Concile. Avec quelle joie il en affirme sa gratitude à Mgr Mercurelli : « J'ai reçu la lettre du Saint-Père. Je ne sais si elle a été rédigée par vous ou par Mgr Nocella. Dans tous les cas elle est parfaite. Souffrez que je vous prie d'exprimer à Sa Sainteté les sentiments de reconnaissance qu'elle m'inspire. Le Saint-Père daigne étendre sa main sur les moindres serviteurs de l'Église, et un mot de lui guérit leurs blessures. J'avais en cette circonstance moins à me plaindre de l'iniquité politique que de l'iniquité libérale. Une phrase de la lettre l'indique et suffit à me protéger contre d'injustes accusations (2). »

Ce Bref, au surplus, ne fut point le seul par lequel Pie IX manifesta son sentiment sur le coup que le libéralisme, en frappant un journal qui se faisait l'écho du Saint-Siège, avait porté contre sa personne même et contre la liberté de sa parole. Mgr Dabert, auteur de la pastorale incriminée, fut favorisé d'un témoignage analogue; et le Saint-Père y inséra une allusion très significative à la mesure prise contre le journal, ainsi qu'aux raisons qui l'avaient provoquée :

« Vous étant borné, déclarait Pie IX à l'évêque de

(1) *Univers* du 20 mars 1874.
(2) Lettre du 16 février 1874.

Digitized by Google

Périgueux, vous étant borné à remplir la mission qui vous était confiée et l'ayant noblement accomplie, si votre lettre publiée ailleurs est devenue pour quelqu'un l'occasion d'un dommage matériel, il n'y a rien dans cet événement qui doive vous causer la moindre inquiétude; surtout puisque cette même lettre, déjà précédemment livrée par la presse à la publicité dans votre diocèse, n'avait suscité aucune réclamation; ce qui démontre clairement que la peine infligée à cette nouvelle publication a eu son origine, non dans la lettre elle-même, mais dans des motifs antérieurs (1). »

C'est en publiant ce dernier Bref, objet des craintes et des récriminations de la prudence humaine, que Louis Veuillot le défendit d'une vigoureuse et juste parole, dont la portée s'étend bien au delà de la circonstance qui l'avait inspiré : « Ce que le Pape juge à propos de dire au monde, il est bon, il est sage, il est opportun de le faire entendre au monde. *En parlant, il crée l'opportunité de parler* (2). »

Comme si les libéraux, pour expier les abus de leur pouvoir précaire, devaient être accablés par les sévérités du Pape, un autre Bref encore, et qui causa quelque bruit, fut divulgué vers la même époque. Il datait du mois de juin de l'année précédente; mais ceux qui en avaient reçu les bénédictions et les avertissements ne s'étaient pas pressés de s'en faire honneur. Il s'agissait d'un comité catholique orléanais qui, ayant envoyé au Saint-Père une adresse un peu pâle, avait décidé Pie IX à lui répondre avec d'autant plus d'énergie.

« Bien que vous ayez, en effet, déclarait le Souverain Pontife, à soutenir la lutte contre l'impiété, cependant, vous avez moins à redouter de ce côté, peut-être, que de la part d'un groupe ami, composé d'hommes imbus

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 60.
(2) *Ibid.*, p. 61.

Digitized by Google

de cette doctrine équivoque, laquelle, tout en repoussant les conséquences extrêmes des erreurs, en retient et en nourrit obstinément le premier germe, et qui, ne voulant pas embrasser la vérité tout entière, n'osant pas non plus la rejeter tout entière, s'efforce d'interpréter les enseignements de l'Église de manière à les faire concorder à peu près avec ses propres sentiments. »

Le comité orléanais, je l'ai dit, voulut d'abord enfermer ce document dans ses archives. Mais le secret fut mal gardé. Mgr de Ségur en eut connaissance et, dans un opuscule édité au début de 1874, il demanda quelque explication. Bref, on dut se résoudre à tirer des oubliettes la parole pontificale.

Si elles gênaient les libéraux, ces déclarations de Pie IX — et surtout les éloges adressés à Mgr Dabert et à Louis Veuillot — n'embarrassaient pas moins le gouvernement. L'abbé Lecanuet constate que le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, essaya près du Vatican de « multiples et pressantes démarches » pour qu'on tînt secrets les deux documents.

C'était vraiment s'abuser et surtout abuser, que de demander à Pie IX, après avoir bâillonné le journal qui promulguait ses déclarations, de se bâillonner lui-même à son tour, et cela, précisément, pour ne pas créer d'ennuis au ministère qui venait de lui infliger cet affront! Pie IX repoussa ces objurgations audacieuses et les libéraux en furent réduits à multiplier à Rome des doléances et des remontrances dont Maguelonne relatait à Louis Veuillot les détails significatifs et amusants. L'abbé Lagrange, qui avait accompagné Mgr Dupanloup, persécutait M. de Corcelles de sommations aussi échauffées qu'inutiles : « J'ai appris (chez le P. Freyd et Mgr Mercurelli) que M. l'abbé Lagrange étant allé à l'ambassade au débotté, a fait à M. de Corcelles une scène violente au sujet de la lettre du Pape à l'*Univers* et se serait attiré de la part de M. Corcelles une réponse très énergique...

Digitized by Google

L'ambassadeur aurait repoussé avec indignation le rôle qu'on voudrait lui donner de faire des reproches au Pape ou de lui donner des conseils. Il aurait dit en propres termes : « Ce que le Pape a fait est bien fait « et, si Mgr d'Orléans se permet de parler au Pape comme « vous me parlez, il recevra une réponse dure et mé- « ritée (1). » Au surplus, à la réflexion, l'on n'osa pas importuner directement le Saint-Père; et Pie IX, parlant à Mgr Mabille, évêque de Versailles, de l'audience accordée à Mgr Dupanloup, pouvait résumer : « Il ne m'a rien dit « et je ne lui ai rien dit. » L'ambassadeur lui-même, tout favorable aux libéraux, se sentait excédé : « Corcelles, moitié riant, moitié sérieux, prétend que l'évêque d'Orléans ne se donne qu'une mission vraie, une mission qui passe avant toutes les autres, celle d'exalter M. Veuillot et l'*Univers* par la guerre qu'il leur fait (2). »

Quant à Louis Veuillot, le Bref à peine en mains, il avait affirmé la résolution de le publier dans le premier numéro du journal. Et, comme on exprimait la crainte que cette divulgation n'attirât contre lui, sous quelque nouveau prétexte, une nouvelle rigueur, il s'était contenté de répondre : « Ils n'oseront pas. »

Ce fut le 19 mars que l'*Univers* reparut, resplendissant de ce glorieux et consolant témoignage. Le rédacteur en chef avait écrit quelques semaines auparavant : « Je reprendrai le 19 mars, jour de saint Joseph, avec les sentiments les plus impénitents du monde (3). » Il brûlait de ressaisir la plume. Ses lecteurs, au surplus, n'étaient pas moins impatients de l'entendre. L'*Assemblée nationale*, qu'on leur avait servie pendant la suspension, était loin, à leur goût, de remplacer l'*Univers*. Mgr Mislin, de Vienne, exprimait l'avis général, en s'écriant : « Enfin

(1) Lettre du 15 avril 1874.
(2) Lettre du 29 avril.
(3) Lettre du 17 février.

Digitized by Google

l'*Univers* va reparaître aujourd'hui, Dieu merci! Il me manquait prodigieusement. »

La même opinion était formulée avec humour par un autre abonné, dont l'attestation est curieuse à recueillir : « Je crois faire acte de chrétien en ne me plaignant pas, confiait à Louis Veuillot Alexandre Dumas, mais je ne lis pas souvent l'*Assemblée nationale;* c'est comme cela que je compense ma perte. » Un certain jour, cependant, ayant jeté les yeux sur ce journal, il s'y était vu traité de matérialiste et d'athée; et il s'en plaignait, malheureusement avec moins d'indignation que de gouaillerie : « Ce n'est pas encore lui, déclarait-il de son accusateur, qui me dégoûtera de Dieu, je le parierais bien, ce n'est pas non plus lui qui dégoûtera Dieu de moi (1). »

Les premiers numéros de l'*Univers* ressuscité ne publiaient pas seulement les éloges du Pape au journal; ils affirmaient la générosité des lecteurs du journal envers le Pape. Les appels de Louis Veuillot avaient été entendus. Des listes de souscription pour le Denier de Saint-Pierre illustraient les colonnes; elles s'ouvraient par un don de 2.000 francs « au bien-aimé Pie IX, en signe de joie pour la résurrection de l'*Univers* ».

C'est le même sentiment que traduit Louis Veuillot : « D'abord, s'écrie-t-il, rendons grâces à saint Pierre. Dans quelque médiocre condition que l'on vive, vaincu et mutilé par les tumultes du temps, c'est une grande chose d'être catholique; une chose de grand honneur et de grande sécurité. On se tient debout, on sent des cœurs autour de soi; combattant le bon combat, on a une espérance assurée de victoire. Nous venons d'en renouveler l'épreuve. Il y a deux mois, frappés inopinément, nous levions les yeux, pour nous consoler, vers notre vrai juge, plus désarmé que nous et plus menacé. La justice est néanmoins venue, haute et triomphante (2). »

(1) Lettre de février 1874.

(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 19-20.

Digitized by Google

En résumé, « suspendus sans avertissement, sans raison, sans prétexte et sans responsabilité, ... nous revivons, conclut le rédacteur en chef de l'*Univers,* avec la sympathie de nos frères » et « la bénédiction de Pie IX (1) ».

Les libéraux ne surent pas dissimuler la mauvaise humeur qu'ils ressentaient à voir Louis Veuillot rentrer dans la lice avec plus d'ardeur et d'autorité que jamais. Leur colère et leur dépit furent si vifs que d'aucuns se laissèrent entraîner à une impudence dont ils se gardaient d'habitude. Un de leurs organes en vue, le *Journal du Loiret,* par la plume d'un rédacteur qui ne fut pas ouvertement désavoué, mais qui dut recevoir pour cet excès de zèle une verte semonce, se permit de blâmer et de railler tout haut le Souverain Pontife.

Il notait que l'*Univers* avait sollicité la bénédiction pontificale, « et nous devons annoncer à notre tour, ajoutait-il, que cette bénédiction, M. Louis Veuillot l'a reçue : oui, il l'a reçue. Heureux batailleur! Toutes les blessures qu'il va faire d'estoc et de taille, à droite et à gauche, parmi les fidèles et les infidèles, les voilà donc qui deviennent sacrées d'avance : il peut maintenant, en bon chrétien, avec sa lame noire, trempée on ne sait dans quelle boue, se ruer sur M. de Falloux ou de M. de Broglie, ou même, encore, sur cette grande ombre de Berryer qu'il allait assaillir jusque dans l'agonie : il a la bénédiction du Saint-Père! Le Saint-Père daigne lui écrire : « Comme « vos efforts et vos forces, cher fils, sont fidèlement ap- « pliqués à la propagation du bien, vous ne devez pas « vous étonner d'être dans la tribulation. »

« Il paraît que M. Louis Veuillot, en criant si fort autour de l'autel qu'il en a écarté maint honnête homme, a fait du bien parmi nous! Il paraît que M. Louis Veuillot, en ferraillant dans l'Église et aux portes de l'Église contre les catholiques qui ne croyaient pas en lui, a « propagé

(1) *Derniers Mélanges,* II, p. 22.

Digitized by Google

« le bien » dans notre société ! Le Bref dit cela. Il dit aussi que M. Louis Veuillot, au milieu de nos erreurs et de nos débats, se « tient en prières auprès du Trône de celui à « qui les paroles des humbles et les sacrifices des éprou- « vés arrivent sûrement »…..

« Le Bref n'étant pas un dogme, nous nous permettrons de garder à M. Louis Veuillot la même estime que précédemment; et dussions-nous encourir la rage sainte ou non de ce belliqueux, nous regrettons la bénédiction qui vient de tomber sur lui (1). »

Pour tirer vengeance de cette inqualifiable et maladroite sortie, Louis Veuillot se contenta de la reproduire, assaisonnée d'un bref et dédaigneux commentaire : « Aucun catholique libéral n'avait encore fait cela, soulignait-il. Reprendre le Pape parce que sa bonté réconforte un vieux serviteur blessé au service de l'Église, c'est trop libéral et pas assez catholique. Le rédacteur anonyme du *Journal du Loiret* manque d'esprit (2). »

Le rédacteur anonyme essaya de regimber, mais avec un embarras qui sentait le désaveu. L'incident n'alla pas plus loin. Une autre polémique orléanaise, plus grave et plus prolongée, menaçait. Pendant le silence de l'*Univers*, en effet, on avait entrepris de sauver la fameuse inscription de la Roche-en-Brenil. L'abbé Lagrange, assumant cette lourde besogne, avait publié dans le *Correspondant*, sous le titre *Une journée de M. de Montalembert,* une longue étude, aussi vaine que pétulante. Il s'y donnait pour l'historien « véridique et seul autorisé d'un fait défiguré par l'*Univers* », lequel, « au mépris de toutes les pudeurs de l'âme », en avait tiré le prétexte d'une « polémique haineuse », aggravée « de sarcasmes et de lazzis ».

Dès la réapparition du journal, on pressa Louis Veuillot de répondre à cet article et de poursuivre le débat. Dom

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 35. 36.
(2) *Ibid.*, p. 34.

Digitized by Google

Guéranger, très insistant : « C'est une question d'honneur, affirme-t-il à Louis Veuillot, et si vous avez besoin de quelques notes, je suis à vous. — Oui, répond immédiatement celui-ci, je veux suivre l'affaire de la Roche-en-Brenil et je serai heureux de vous avoir pour guide (1). » Quelques jours plus tard, l'abbé de Solesmes envoie les notes, accentuées de nouvelles instances : « Il faut briser la secte, et jamais, pour ce qui est du catholicisme libéral, elle ne fournira meilleure occasion (2). »

L'article de Louis Veuillot, long de cinq colonnes, parut le 15 avril. Après avoir rappelé l'inscription et les motifs d'opportunité qui ont déterminé l'*Univers* à la reproduire, il résume ainsi la première phase de la polémique : « Nous avons découvert, sans l'avoir cherchée, une inscription fort incorrecte grammaticalement et théologiquement, mais intéressante au dernier point pour toute l'Église. Nous l'avons publiée très correctement et très exactement et commentée avec beaucoup de mesure et d'urbanité (3). » L'abbé Lagrange a voulu déplacer la question. Louis Veuillot le ramène au fait. « Le fait, c'est l'inscription. Est-elle fausse, est-elle vraie ? Elle est vraie... M. Lagrange la reproduit exactement comme nous. » Or, de cette inscription, il résulte à l'évidence que « la réunion du 12 octobre 1862 avait pour but le triomphe d'une idée commune, dont on s'était déjà occupé. Il s'agissait d'assurer le triomphe de la maxime : L'*Église libre dans l'État libre* (4). »

C'est précisément la conclusion contre laquelle essayait de regimber le chanoine orléanais. Louis Veuillot lui démontre qu'elle est incontestable. Il en appuie la preuve, et sur la formule consacrée par le marbre et sur les détails mêmes enregistrés par l'inscription. A propos de la formule, il attaque à fond la question de doctrine :

(1) *Dom Guéranger*, II, p. 121.
(2) Lettre du 10 avril 1874.
(3) *Derniers Mélanges*, II, p. 68.
(4) *Ibid.*, p. 69.

Digitized by Google

« Négligeons pour le moment les innombrables assertions déclarées hétérodoxes par l'encyclique de 1864 et le *Syllabus*, qui constituent la théorie politico-religieuse du *Correspondant*, dont les six associés de la Roche-en-Brenil étaient les docteurs connus. Bornons-nous à la maxime : *l'Église libre dans l'État libre*, inscrite sur le marbre. D'où est venue cette maxime? Quelle est sa portée dans l'intention de ceux qui l'ont prise pour devise? Nous ne citerons pas une autorité que M. Lagrange puisse contester.

« Le 26 octobre 1860, deux ans avant la réunion, M. de Montalembert écrivait à M. de Cavour dans le *Correspondant* :

« Je le dis sans hésiter, l'Église libre au sein d'un État « libre, voilà pour moi l'idéal. J'ajoute que dans la société « moderne, l'Église ne *peut être libre que là où tout le « monde l'est*. A mes yeux, c'est un grand *bien* et un « grand *progrès*. »

« M. de Cavour, infiniment plus fin que M. de Montalembert, adopta immédiatement la maxime dont il prévoyait les conséquences, et la fit sienne jusqu'au terme de sa carrière. Or, l'Église catholique qui professe que Jésus-Christ est le roi du monde racheté de son sang, n'admet pas cette sentence avec l'interprétation que lui donne notre imprudent orateur. « L'Église ne saurait être libre « que là où tout le monde l'est ! » C'est la formule précise et la doctrine fondamentale du libéralisme, déclarée erronée par l'Encyclique, le *Syllabus* et les Brefs récents de Pie IX (1). »

Venant à la question de fait, Louis Veuillot se sert malicieusement des candides habiletés du chanoine, en les comparant aux réalités établies :

« Quant à la réunion, il ne supporte pas que l'on y puisse soupçonner quoi que ce soit d'arrangé ou de prémédité. Mgr Dupanloup se trouvait en villégiature à la

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 70-71.

Digitized by Google

Roche-en-Brenil; M. Cochin y est venu d'Azy, qui est proche; M. Foisset, de Dijon, qui n'est pas loin; M. de Falloux passait, revenant des eaux. Les voilà réunis très naturellement, mais il manque M. de Broglie. M. Lagrange n'explique pas pourquoi M. de Broglie, absent du château, est présent sur l'inscription, comme l'un des adhérents. Physiquement absent, moralement présent, c'est convenir qu'au moins il avait été invité. En tous cas, il a dû ratifier. Autrement pourquoi *aderant?*

« Quoi! non seulement ces bourgeois font un marbre à propos de leur communion privée, mais voici encore qu'en faisant leur marbre ils y poinçonnent le nom d'un absent? L'Éliacin qui raconte l'aventure a beau faire : cela sent le complot, et l'on ne croira qu'à sa candeur *autorisée* (1). »

Enfin, le rédacteur en chef de l'*Univers* assène un dernier coup de massue à son malheureux contradicteur. Il lui fait observer que, par une étourderie impardonnable, il a plombé sa traduction d'un contre-sens énorme et terriblement accusateur : « Il s'est empressé de traduire ces mots : *Pro Ecclesia libera* ET *libera patria commilitare jamdudum soliti,* par ceux-ci : « Compagnons d'armes « depuis longtemps déjà dans les combats pour la liberté « de l'Église *et* la liberté de la patrie. » C'est ingénieux ; mais il y a un malheur, c'est que l'inscription dit autre chose. *Ecclesia libera* IN *patria libera;* en français : « pour l'Église libre *dans* la patrie libre (2) ».

L'abbé Lagrange était à Rome, très échauffé et très embarrassé. Il commença par expédier au journal, *ab irato,* une petite lettre où il déclarait que, dans ces fortes pages, il n'avait trouvé « que des bouffonneries méprisables ». Mais, comprenant que cette inutile désinvolture ne donnerait le change à personne, il invitait les lecteurs de l'*Univers* à prendre patience. Encore un peu de jours,

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 72.
(2) *Ibid.*, p. 73.

Digitized by Google

et Louis Veuillot serait foudroyé. La foudre éclata deux semaines après. Louis Veuillot l'accueillit en souriant. « J'ai, annonçait-il à Dom Guéranger, une lettre de l'abbé Lagrange, très longue, très insolente et très folle. Elle roule tout entière sur l'inscription dans le double but d'établir : 1° qu'elle est orthodoxe ; 2° qu'elle est interpolée ; 3° qu'elle n'existe pas et que les catholiques libéraux sont les sauveurs du monde (1). »

Il se contenta d'une réponse brève, ayant établi dans son premier article des positions que le fougueux abbé n'ébranlait pas.

Louis Veuillot, dans cette campagne, était fort appuyé de tous les catholiques ultramontains. Son courrier lui témoignait chaque jour qu'il avait touché juste et que son adversaire était fort empêtré. Mgr Forcade, archevêque d'Aix, lui procurait ce nouvel argument : « Si j'en avais le temps, je vous raconterais une ancienne histoire qui vous prouverait que leur réunion *fortuite* du mois d'octobre était bel et bien projetée et même arrêtée par le principal personnage dès le mois de juin précédent. Je m'y suis trouvé accidentellement mêlé (2). » D'autre part, une amie du journal, Orléanaise, en commerce avec l'abbé Lagrange, lui adressait un curieux croquis du polémiste en désarroi. Elle avait reçu sa visite ; il voulait, dit-elle, « s'excuser près de moi du travail qu'il venait de faire contre vous ». Pressé de questions, il avait obstinément éludé le débat, se bornant à répondre « à satiété » qu'en composant son article, il n'avait fait qu'obéir à « un devoir de conscience ». Il était pourtant « dans une agitation qui décelait une conscience tourmentée, et cela faisait vraiment compassion (3). »

Le rédacteur en chef de l'*Univers* laissa donc tomber la polémique, après en avoir tiré cette morale :

(1) Lettre du 14 mai.
(2) Lettre du 19 avril.
(3) Lettre du 9 mai.

Digitized by Google

« Maintenant donc il est bien prouvé que le château de la Roche-en-Brenil contient une chapelle, que cette chapelle contient un marbre, que ce marbre contient une inscription, que cette inscription contient une phrase, que cette phrase : *Pro Ecclesia libera in patria libera*, ne signifie pas : *L'Église libre* et *la patrie libre*.

« Et il est prouvé aussi que M. Lagrange, qui a écrit deux articles de fortes dimensions pour prouver que nous avions inventé la chapelle, le marbre, l'inscription, la phrase, le sens et toute l'histoire, n'a rien prouvé du tout, pas même l'orthodoxie de son français et la discrétion ou la subtilité de son esprit (1) ».

L'abbé, cependant, ne se tint pas pour battu; il se répandit en digressions diffuses, essayant de découvrir, parmi les détails accessoires, un terrain d'argumentation que lui refusaient sans pitié les faits essentiels.

De guerre lasse, il appela au secours le prélat qu'il s'était donné mission de défendre avec tant de vivacité, de longueur et de maladresse. Mais, plus avisé, Mgr Dupanloup comprit ce que la controverse offrait de périlleux et refusa de s'engager au fort de la discussion. Il préféra et crut se tirer d'affaire, en assénant un coup de crosse, qui ne démontrait en somme que son irritation embarrassée. En trois lignes sèches, il notifia au journal que toute cette polémique n'était « qu'une série d'abominables calomnies ». Très calme et très ferme, Eugène Veuillot, en l'absence de son frère, rappela que l'*Univers* avait constamment cité pièces et documents : « Si Mgr Dupanloup peut réclamer contre nos commentaires, en concluait-il, il n'a pas le droit de nous accuser de calomnies. Nous repoussons cette accusation oratoire et ni les textes que nous avons produits, ni les faits que nous avons allégués ne pouvant être contestés, nous ne retirons rien (2) ».

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 82.
(2) *Univers* du 10 juin 1874.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

VIE INTIME. — POLÉMIQUES ET TRAVAUX LITTÉRAIRES. NOUVELLE SUSPENSION DU JOURNAL (1874).

Entrée de Luce à la Visitation. — Jugements sur l'Assemblée nationale. — Retour offensif de la maladie. — Les affaires d'Espagne provoquent une nouvelle suspension du journal. — Le rappel de l'*Orénoque*. — La *Vie de Jésus-Christ*. — Louis Veuillot est frappé d'une attaque. — Mariage d'Agnès et vêture de Luce.

Tandis que le journal subissait ces épreuves et poursuivait ces campagnes, la vie intime de Louis Veuillot était traversée d'une grâce tout à la fois radieuse et douloureuse, que devait suivre, à quelques mois d'intervalle, un événement joyeux en même temps que mélancolique. La seconde de ses filles, Luce, entrait chez les Visitandines et, l'hiver suivant, son aînée, Agnès, allait épouser le commandant Pierron. Dès lors, le grand écrivain, affaibli et souffrant, resterait seul, avec sa sœur Élise, dans ce vaste appartement de la rue de Varennes, où il s'était installé deux ans plus tôt.

Je le revois encore, cet appartement de noble et vieux style, où je n'ai connu que Louis Veuillot déclinant. Du côté de la rue, dont il était séparé par une cour large et silencieuse, courait une galerie aux murs tapissés de gravures, dont plusieurs, apportées de Rome, y rappelaient la Ville éternelle. Sur cette galerie, s'ouvraient tour à tour la salle à manger, le spacieux cabinet du maître, la chambre de sa sœur et enfin la sienne. Pièces de dimensions commodes et confortables, élevées de plafond, présentant cet aspect grave et bienveillant des maisons d'autrefois. Elles prenaient jour sur un jardin dont la

Digitized by Google

discrétion paisible laissait passer l'écho des clochers d'alentour.

C'est dans ce grand cabinet de travail et dans la salle à manger voisine que Louis Veuillot recevait les admirateurs et les amis, toujours empressés à lui faire visite et toujours sûrs d'être accueillis avec une cordialité souriante. Toutes les semaines, c'était le dîner de famille. Tous les mois, le dîner de rédaction. Entre temps, les dîners d'amis, quelquefois préparés d'avance, mais plus souvent improvisés. « Venez donc me voir à 11 heures et demie ou à 7 heures; nous causerons à table », telle était la formule la plus accoutumée de ses invitations. Personnages politiques, illustrations du clergé, lecteurs du journal étaient reçus tour à tour, avec une simplicité avenante, à cette table de famille, agréablement servie, charmée par une conversation piquante et exquise. Elle vit passer tous les évêques attachés aux doctrines romaines et tous les catholiques militants. Des hommes de lettres et des journalistes éloignés de l'Église, à commencer par Girardin, s'y rencontrèrent également, fort à l'aise avec le rédacteur en chef de l'*Univers*. Élise Veuillot en faisait les honneurs avec une connaissance avisée et contenue des hommes et des choses, attestant qu'elle n'aurait eu nulle peine à prendre la direction de l'entretien, si elle avait pu songer à la disputer à son grand frère.

Les convives de prédilection, c'étaient les humbles curés, les prêtres inconnus, fidèles au Pape et au journal. L'un d'eux, dans une lettre écrite après la mort de Louis Veuillot, mais qui parvint trop tard pour figurer dans les *Hommages*, évoque le souvenir touchant d'une de ces soirées. M. l'abbé Cudennec, vicaire général de la Martinique, se trouvant de séjour en France, était venu saluer le maître : « Il travaillait à un article, dit-il; il me reçut comme un ami. » L'entretien se prolongea, plein d'abandon et de familiarité. Louis Veuillot causait du prêtre, « du prêtre de paroisse, du *petit prêtre,* en un mot... Il me

Digitized by Google

dit combien il l'aimait et combien il en recevait de témoignages d'affection qui le dédommageaient de tout. Il parlait avec tant d'abondance et de cœur, avec tant d'élévation et d'entrain que, lui et moi, nous avions les yeux pleins de larmes. » Enfin, après avoir remis à l'abbé Cudennec un exemplaire des *Libres-Penseurs*, enrichi d'une dédicace affectueuse, Louis Veuillot termina l'entretien, en conviant le jeune missionnaire au dîner du soir. « Ma maison, souligna-t-il, est celle de l'hospitalité... » — « Le soir, j'étais exact au rendez-vous... Je n'oublierai jamais la bonté avec laquelle M. Veuillot me mit à l'aise. Il me parla de la Martinique, de la Bretagne, de Sainte-Anne d'Auray et de la dévotion des Bretons pour leur bonne Mère. — Je n'oublierai jamais la bienveillante et la séduisante parole de M^lle^ Élise Veuillot. Il paraît, ou qu'elle avait trop d'argent ce jour-là, ou plutôt que c'était l'habitude aux prêtres des pays lointains de venir quêter chez M. Veuillot; car Mademoiselle votre sœur voulut absolument que je fusse venu quêter et semblait vouloir me venir en aide généreusement, sans compter un article de recommandation. Je n'oublierai jamais davantage le respect filial dont ce père était entouré, sa fraternelle affection pour vous, la modestie de ses deux jeunes filles, enfin cet ensemble d'un intérieur noble et chrétien qui me charmait plus que je ne puis dire. »

Or, je l'ai dit, ces deux jeunes filles allaient, tour à tour, en cette année 1874, abandonner la maison, la première pour s'enfermer dans le cloître avec Dieu, la seconde pour tenir garnison lointaine avec son mari.

Ce fut le 25 mars, en la fête de l'Annonciation, que Luce entra au monastère. Ici, plus que jamais, c'est Louis Veuillot lui-même qu'il faut entendre. Il annonce à M^me^ Bacon la sainte et douloureuse nouvelle : « Ma fille Luce, qui me semble maintenant la plus chère, s'en va Visitandine. Je le savais, j'y consentais et je n'y croyais pas. L'an passé, croyant bien faire, j'avais exigé un délai

Digitized by Google

d'un an. Elle y consentit de très bonne grâce, et je croyais cela oublié. L'année révolue, elle est revenue à la charge et m'a dit : Dieu le veut, et c'est maintenant. Que répondre ? *Fiat!* Elle entrera le 25 mars. Toute ma raison me dit d'être content, et je le suis. Tout mon cœur sent et reconnaît la mort. Cette enfant est charmante, vertueuse, remplie de bon et grand esprit. Elle a des candeurs qui me ravissent, des soudainetés délicieuses, un courage qui s'ignore et que j'admire. C'est une poésie vivante, une fleur. Je disais qu'elle n'était pas faite pour le monde et j'avais la niaiserie de croire qu'elle était faite pour moi (1) ».

Le même jour, il s'adressait à Mgr Mercurelli pour obtenir, en faveur de la Visitandine, une bénédiction du Pape, et la délicatesse de son cœur ajoutait ce post-scriptum : « Si vous demandez une bénédiction pour ma fille, je vous prie encore, Monseigneur, d'en obtenir une pour une servante de ma maison, très douce et très sainte personne, qui prend le voile dans une autre communauté, le 19 mars, et pour qui j'ai l'affection d'un père (2) ». Quelques jours plus tard, une parole de Pie IX bénissait à la fois la jeune maîtresse et la jeune servante.

Le grand jour se leva. C'est encore Louis Veuillot qui en fera le récit. Il l'adresse au gendre de Mme Volnys, Alexis Fay. De Nice, la grande amie de l'écrivain catholique, à laquelle il avait naguère annoncé ce « glaive de joie », venait de lui expédier, par les soins d'Alexis, un bouquet printanier. Les fleurs étaient parvenues juste à point pour embaumer le sacrifice.

« Je vous sentais autour de moi, remercie Louis Veuillot. J'étais content de ne pas vous voir de mes yeux, car je ne voulais pas pleurer. Rien qu'à l'aspect du bouquet arrivé pendant le déjeuner, le dernier qu'elle prenait avec nous, j'avais bien de la peine à me retenir. Cepen-

(1) Lettre du 8 mars 1874.
(2) Lettre de la même date.

Digitized by Google

dant, les chères fleurs ne m'apportaient que de la joie; mais la joie me fait pleurer, n'osant pleurer pour autre chose. L'enfant est partie ce soir; elle n'osait paraître heureuse, elle l'était et avait assez de chagrin pour le cacher. Quelles scènes muettes! Quelles allégresses douloureuses et contenues! Elle a baisé le seuil de sa chambre et la porte de la maison. Elle a embrassé les servantes et descendu l'escalier qu'elle ne remontera plus. Mille choses de rien deviennent solennelles lorsqu'on les fait pour la dernière fois. Je vous parle comme si vous la connaissiez, mais mon cœur est si plein! Et moi, je lui ai dit un dernier adieu, et je l'ai embrassée une dernière fois! Je la verrai encore, je ne l'embrasserai plus (1)... »

Et cependant, rentré dans son cabinet de travail, il reprend son labeur. Il rend grâces à Dieu de cette joie surnaturelle qu'il comprend et qu'il goûte. Mais, en lui, la nature est cruellement déchirée. Sa douleur est d'autant plus aiguë et plus inépuisable que son cœur est plus riche et plus tendre. L'habitude de la vertu, en affinant sa délicatesse, l'a fait plus apte à souffrir, en même temps que plus capable aussi de mériter par l'acceptation de la souffrance. Il s'expliquait de ces sentiments, avec une belle et simple humilité, à l'Abbé de Solesmes : « L'animal est blessé dans le cœur. Le bon Dieu me prend ma fille, voilà le fait; et il faut bien que ce soit lui, pour que je ne me fâche pas comme un simple épicier qui *pense*... Je m'étais habitué à croire que cette enfant parfaite voudrait vivre dans nos boues, qu'elle m'aiderait à passer l'hiver, qu'elle me fermerait les yeux. Mon hiver commence et son départ en a marqué le premier pas. Ce parfum ne m'a été donné que pour ma sépulture. Oui, mon père, cela est admirable, surnaturel, divin. Mais, mon Dieu, que cela est dur dans les premiers moments (2). »

(1) Lettre du 27 mars 1874.
(2) Lettre du 28 mars 1874.

Digitized by Google

Sa plus grande consolation, après la prière, était de voir sa religieuse et de causer avec elle. Aussi longtemps qu'il put sortir, il se rendit fréquemment à la Visitation : « De l'entretien doux et recueilli, témoigne Eugène Tavernier, il sortait tout ému, renouvelant son sacrifice. Avec une intonation basse et concentrée où respirait la foi courageuse il me parlait des vertus de sa Visitandine. Il me disait : « C'est un cierge qui brûle sur l'autel (1). »

Loin de Paris, il se réconfortait à lui écrire ces lettres charmantes d'amour paternel et de foi surhumaine, qui sont un des joyaux de sa correspondance : « Adieu! Mon enfant bien-aimée et bénie et amère. Je t'assure que je suis très amoureusement soumis à la volonté du bon Dieu sur toi et sur moi. Rien ne m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur; la peine est dans mon cœur et ne peut troubler mon âme. Ces deux sentiments se confondent et chacun reste entier et distinct, et il me semble que je ne saurai et ne voudrai jamais perdre ni l'un ni l'autre. En vérité, mon enfant, j'ignorais à quel point tu m'es chère. C'est encore une joie et une douleur de le sentir. Je suis content et désolé de tout ce que tu me fais donner au bon Dieu (2). »

Cette lettre fut écrite quelques semaines après le départ de Luce, au cours d'un petit voyage en Touraine où Louis Veuillot était accompagné de sa fille Agnès. Au retour, il ne demeura que peu de temps à Paris. Dès le mois de mai, ressaisi par les douleurs et les épuisements qui lui avaient déjà causé tant de souffrances et d'inquiétudes, il mandait au curé d'Époisses : « Je m'aperçois que je vieillis terriblement. Il se peut que le moment approche de plier bagage. Ce ne serait pas trop tôt. En vérité, je

(1) *Louis Veuillot*, par Eugène Tavernier, p. 26.
(2) *Correspondance*, I, p. 280.

Digitized by Google

commence d'en avoir assez. Que le bon Dieu me donne le temps de demander pardon comme il l'a donné au pauvre Montalembert, et je l'irai rejoindre avec plaisir, convaincu qu'il se reconnaît coupable de plus de bêtises envers moi que je n'en ai commises envers lui (1). » Le 30 mai, toujours en compagnie de sa fille aînée, il reprend donc le train, cette fois, pour la Bretagne, où il doit passer la plus grande partie de juin. Il y est attiré par les Petites-Sœurs des Pauvres, dont il a toujours été l'ami fidèle, et, parfois, le conseiller utile. La veille du départ, il a écrit à Mme Volnys : « J'ai été repris de cet étrange mal de l'an passé, qui n'est pas précisément l'engourdissement du cerveau, mais l'incapacité du travail cérébral... Je vais en Bretagne, chez les Sœurs des Pauvres. J'y mène ma fille Agnès, très éprouvée aussi par le départ de sa sœur, et qui a besoin du grand air. Je vous écrirai pendant les huit jours sur lesquels je compte pour l'espèce de rétablissement que je peux encore espérer. Il me semble bien que je décampe, ma chère amie (2). »

En Bretagne, il retrouva la paix et la liberté d'esprit. Il y savourait à la fois deux jouissances pour lesquelles il n'avait cessé de ressentir un goût d'artiste et un attachement de chrétien : la vue de la mer et l'atmosphère de la piété. « Nous avons l'admirable spectacle des Petites-Sœurs, écrivait-il à sa Visitandine, nous le contemplons comme nous contemplons l'admirable spectacle de la mer, errants sur un infranchissable rivage plein de sable et de vent (3). » Cependant, si le corps reprenait ses forces, une douloureuse difficulté de travail continuait d'embarrasser l'esprit : « J'avais emporté un article commencé, confie-il à sa sœur : deux fois j'ai essayé de le finir, deux fois je me suis arrêté en chemin, sans avoir avancé d'une ligne. Je n'ignore pas cependant ce que je

(1) Lettre du 16 mai 1874.
(2) Lettre du 29 mai 1874.
(3) *Correspondance*, I, p. 282.

Digitized by Google

veux dire, et l'article est bien tout entier dans ma tête... Cela me déconcerte horriblement (1). »

Louis Veuillot fut reçu, à la Tour Saint-Joseph, maison mère et noviciat des Petites-Sœurs, avec un enthousiasme affectueux et attentionné. On me traite, écrivait-il, « tout à fait en bonhomme ». Et lui, « prenant l'esprit de la maison », se laissait faire avec simplicité. Cette cure de repos, d'édification et d'amitié eut bientôt raison du nouvel assaut de la maladie. A la fin de juin, sentant de nouveau la plume lui frémir au bout des doigts, Louis Veuillot regagnait Paris, non sans laisser aux bonnes Sœurs un souvenir de son passage et un témoignage de sa gratitude : « Ayant critiqué avec raison la bonne Vierge de plâtre et de loques qui est dans le jardin des Petites-Sœurs sur un monticule de gazon, j'ai résolu, annonçait-il à sa sœur, de remplacer le gazon par une colonne et le plâtre par le bronze. Ainsi les Petites-Sœurs rentreront dans l'aumône qu'elles nous ont faite lors de la suspension et je satisferai mon goût pour les charités qui ne servent à rien. Mais c'est mon idée que le parfum des roses est aussi nourrissant que la solidité des pommes de terre (2). »

De la Tour Saint-Joseph, il rapportait, avec un regain de santé, une richesse renouvelée de sentiments, qu'il devait bientôt partager à ses lecteurs. Des insultes bassement répandues contre les Petites-Sœurs des Pauvres et une prise de voile, qui lui rappelait de vieux et réconfortants souvenirs, allaient lui inspirer sur cette modeste et admirable congrégation deux éloquents articles. Il montrerait en elle « un décor du monde chrétien, un honneur particulier de la France qui a produit cette fleur charmante et ce fruit savoureux et nourrissant, et qui les donne à la terre » (3).

(1) *Correspondance*, I, p. 228.
(2) *Ibid.*, III, pp. 231-235.
(3) *Derniers Mélanges*, II, p. 169.

Digitized by Google

La Petite-Sœur qui prenait le voile, c'était Mme Féburier. Trente-six ans plus tôt, à Rome, auprès de son mari, Mme Féburier avait été l'ange timide et conquérant dont la piété modeste acheva la conversion de Louis Veuillot. Il en avait gardé, pour cette noble et aimable chrétienne, une sorte de culte silencieux et lointain. Or, M. Féburier venant de retourner à Dieu, sa veuve, tout avancée en âge, avait résolu de plier sa vieillesse au service des pauvres, sous la coiffe des Petites-Sœurs. Le rédacteur en chef de l'*Univers* révèle et commente cette héroïque immolation :

« Ainsi, conclut-il, se termine l'histoire de notre ami, ce chrétien qui n'a jamais consenti à s'occuper de politique, ni à craindre que Dieu fût vaincu, ni à croire qu'il fût possible aux hommes de faire des lois durables contre la souveraineté de Jésus-Christ. Maintenant, pensez ce que vous voudrez du septennat, du Mac-Mahonnat, du rappel de l'*Orénoque,* de la reconnaissance de Serrano, de l'élection du Calvados et des choses analogues qui troublent les hautes cervelles de la civilisation. Deux villes de la pauvre Espagne s'occupent de fonder de nouvelles maisons de Petites-Sœurs, deux villes de la riche Amérique ont le même souci, et les sujets qui doivent tenir ces maisons sont désignés et vont partir. Ce sont les présents que la France fait encore au monde. Le Fils du charpentier prend les mesures nécessaires pour faire verser aux hommes dont il a pitié le verre d'eau qui les sauvera, et les affaires de l'Église vont bien.

« Le reste est arbitraire (1). »

Il fallait de tels spectacles, en vérité, pour consoler Louis Veuillot de tout ce « reste arbitraire » qui, depuis l'abandon de la monarchie chrétienne, ne lui apportait plus ni espérance ni réconfort. A considérer la poli-

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 161.

Digitized by Google

tique, on ne pouvait que redire indéfiniment les deux mots qu'il avait prononcés le 19 mars, après la suspension : « La maladie suit son cours. »

De ce mal, il serait oiseux de détailler les phases, en relevant pas à pas les détours et les péripéties de l'intrigue parlementaire qui se déroulait depuis le vote du Septennat. « De toutes parts, constatait l'*Univers* à la date du 9 juin, la voix publique crie à l'Assemblée constituante de constituer ou de se dissoudre; c'est logique, c'est nécessaire (1). » Mais l'Assemblée, qui ne voulait point se dissoudre, ne pouvait se résoudre à constituer. Sa situation, si j'ose accoupler ces deux termes, offrait la complication la plus simple : assemblée monarchiste, mais qui se refusait à proclamer la seule monarchie possible, elle ne se décidait pas davantage à organiser la République. Elle se cramponnait désespérément à ce régime hybride, affublé du nom de Septennat, auquel on prétendait conférer tout ensemble et l'autorité d'un pouvoir définitif et la précarité d'un gouvernement provisoire.

Tout l'effort du duc de Broglie consistait à se maintenir et à tenir avec lui l'Assemblée sur cette corde raide. Eugène Veuillot rapportait de lui, le 31 mars, ce mot typique : « Les uns veulent la République, les autres la monarchie; je ferai le Septennat et je répondrai ainsi aux vœux du pays. » A quoi le rédacteur de l'*Univers* rétorquait en soulignant les élections qui se succédaient contre les « septennalistes » : « Le pays, ajoutait-il, veut du définitif et, pour le rallier à la cause de l'ordre, il ne faut pas lui présenter du transitoire (2). »

Au milieu de ces combinaisons étroites et confuses, l'Assemblée perdait de vue les principes nécessaires; aussi Louis Veuillot n'était-il pas entendu de la majorité, quand

(1) Article d'Arthur Loth.
(2) *Univers* du 31 mars 1874.

Digitized by Google

il rappelait que le grand mal, c'est « la légèreté de l'instruction religieuse. Il en résulte une incalculable déperdition de force, de consolation, d'intelligence et de bon sens (1) ». Au lieu de conjurer ce fléau redoutable, on préférait vivre au jour le jour, « en éloignant les pensées de la vie et de la mort (2) ».

A ce jeu, cependant, le duc de Broglie usait son influence. L'extrême droite, au surplus, qui n'avait point voté le Septennat pour barrer la route à la monarchie, s'énervait de ces atermoiements qui ouvraient la route à la République. Elle n'attendait plus qu'un prétexte, pour manifester sa mauvaise humeur. Le président du Conseil le fit naître, en réclamant la mise à l'ordre du jour de la loi électorale, — une des pièces de la Constitution, — de préférence à la loi municipale. Eugène Veuillot soulignait quelques jours plus tard le danger de cette procédure : « Que voulait M. le duc de Broglie en donnant le pas à la loi électorale? Il voulait et ne le cachait point, que l'Assemblée s'engageât immédiatement à faire les lois constitutionnelles, c'est-à-dire à organiser le Septennat comme pouvoir indépendant de la personne même de M. Mac-Mahon. C'était, en d'autres termes, demander l'organisation de la République. M. Thiers avait voulu installer par surprise la République conservatrice; M. le duc de Broglie prétendait imposer à l'Assemblée la République septennale. La différence, quant au point de départ, n'était pas grande et le résultat eût été absolument le même. Que la République soit d'abord conservatrice ou septennale, elle finira toujours par être radicale (3). »

L'extrême droite avait compris le péril, elle s'était séparée du ministère et, le 17 mai, le duc de Broglie avait été renversé.

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 47.
(2) *Ibid.*, p. 93.
(3) *Univers* du 22 mai 1874.

Digitized by Google

Louis Veuillot ne s'attarde guère à commenter cet accident qui le laisse « résigné et presque indifférent », bien qu'il y salue tout de même « une petite justice ». Il regarde surtout l'avenir et, sous une forme humoristique, il indique au Maréchal quel est son devoir :

« Il ne serait pas inconstitutionnel, ce nous semble, d'adresser à l'Assemblée un petit message ainsi conçu :

« Messieurs, toute réflexion faite, il paraît que l'har-
« monie désirable et nécessaire ne règne pas entre vous,
« et voilà que l'on vous accuse de faire des choses im-
« morales. Si nous nous en allions?... Je vous propose
« de prendre huit jours pour en finir. Nous avons l'homme
« qu'il nous faut, nous le savons bien. Dans les huit jours,
« proposons-lui de nous tirer d'embarras et de nous
« donner un régime et un ministère qui durent. Ne lui
« faisons pas de conditions, nous n'en finirions jamais,
« et il ne les accepterait pas; prenons les siennes qui
« nous sont connues et qui sont les meilleures pour nous,
« étant les seules honorables pour lui, et terminons.
« Cela vous va-t-il? C'est fait. Autrement, je ne vous
« cache pas que j'en ai assez, et il y a lieu de craindre
« une mauvaise fin tant au civil qu'au militaire. Voilà
« mon avis; je suis votre serviteur (1). »

Quelques jours après, par un mot du comte Rozan, Louis Veuillot apprit que le comte de Chambord avait particulièrement goûté cet article.

Quant à Mac-Mahon, s'il reculait devant ce coup d'éclat, — je ne dis point coup d'État, — du moins pouvait-il appeler aux affaires un cabinet réellement et vigoureusement conservateur. Il en avait le droit et le moyen : « Les oppositions de gauche, remarquait Eugène Veuillot, réclameraient très fort; mais la majorité qui l'an dernier voulait faire la Monarchie et qui fit le Septennat Mac-Mahonnien, devrait répondre à l'appel de Maréchal » (2).

(1) *Derniers Mélanges*, II, 97.
(2) *L'univers* du 20 mai 1874.

Digitized by Google

Celui-ci manqua de cette clairvoyance ou de cette énergie. Conseillé probablement par le ministère démissionnaire, il composa, sous la présidence du général de Cissey, un cabinet qui, avec moins de prestige et d'adresse, continuerait le précédent. Des nouveaux membres du gouvernement, Louis Veuillot fit observer : « Quant à leur signification actuelle, leur mérite est de n'en avoir pas... Ils se proposent, dit-on, de rester six mois sans parler des lois constitutionnelles. Ensuite, cessant d'être hommes d'affaires pour devenir hommes politiques, ils songeront à vivre et feront leurs paquets » (1).

C'est la maladie qui suit son cours.

Pour s'affranchir et se relever de ce spectacle inquiétant et douloureux, Louis Veuillot tourne les yeux vers Rome. A l'occasion du vingt-huitième anniversaire de l'avènement pontifical, il célèbre, le 20 juin, la grande figure de Pie IX et la haute puissance de la Papauté :

« Il y a quelques années, la Papauté semblait une colonne immense et magnifique, mais seule debout, d'un édifice détruit. On disait : Cette colonne en apparence indestructible tombera pourtant, comme est déjà tombé tout ce qui l'entourait. Si sa tête est au-dessus des atteintes de l'ennemi, sa base est fragile. La science en aura raison. De ce granit et de ces peuples elle fera une poussière que la force balayera, et ce sera fini ! La science a fait ce qu'elle annonçait, et la force aussi. Elles l'ont cru, du moins, et le croient encore. La base est décomposée, déplacée, emportée peut-être, on ne voit plus rien sous la colonne; mais la colonne, on la voit toujours; elle est debout à la même place, elle est plus haute et plus lumineuse. Il devient évident qu'elle tient par en haut (2). »

Cependant, à Versailles, on poursuit les intrigues. Les

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 100.
(2) *Ibid.*, p. 114.

Digitized by Google

gauches veulent profiter, pour faire voter la République, de la visible impuissance du ministère à faire voter n'importe quoi. Elles semblent même, un jour, tout près d'y réussir. Le 15 juin, par 345 voix contre 341, Casimir Périer obtient l'urgence en faveur d'une motion par laquelle l'Assemblée s'engage à établir une constitution républicaine. Quatre voix de majorité, et, parmi les abstenants, se rencontrent des monarchistes tels que les d'Harcourt, les d'Haussonville, les Decazes, les d'Audiffret-Pasquier!... Au cours de la même séance, une proposition du duc de la Rochefoucauld, en faveur de la restauration monarchique, a été repoussée, par assis et levés, après un vote douteux. Le lendemain, soulignant la « gravité exceptionnelle » de ce débat, l'*Univers* en tirait cette leçon : « Les politiques de terme moyen, ceux qui ont refusé de voir qu'en louvoyant et ajournant toujours, ils useraient la monarchie, doivent reconnaître maintenant qu'ils ont fait fausse route. C'est par l'affirmation que les majorités se conservent, se fortifient et atteignent leur but. Peut-être est-il temps encore de le comprendre (1). »

Le comte de Chambord, en même temps, par un nouveau manifeste, attire encore une fois l'attention du pays sur les principes sauveurs de la monarchie traditionnelle et chrétienne. Il presse éloquemment tous les bons citoyens de se rallier « confiants » derrière la Maison de France, « sincèrement, loyalement réconciliée ». — « Rien n'est plus franc, s'écrie Louis Veuillot, rien n'est plus clair, moins byzantin que cette parole. Elle dit tout et répond à tout en résumant ce qu'elle a toujours dit... On dit que le roi n'est pas habile. Tant pis pour ceux qui le disent. S'ils veulent l'accuser de les avoir trompés, ils ne le pourront pas; s'ils désirent qu'il les trompe, il n'y consent pas (2). »

(1) *Univers* du 17 juin 1874.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 138-139.

Digitized by Google

Ce suprême appel va-t-il être entendu de la Chambre? Hélas! il n'est entendu que du ministère, — et comme une provocation à la guerre civile. Pour l'avoir divulgué, l'*Union,* l'organe officieux du comte de Chambord, est frappé d'une suspension de quinze jours. « Décidément, conclut Louis Veuillot, nous sommes en République. »

Toutefois, cette atteinte à la dignité royale exige une sanction. Lucien Brun s'élance à la tribune. « Il a donné prématurément, résumait le lendemain, non sans mélancolie, le rédacteur en chef de l'*Univers*, il a donné prématurément l'esquisse d'un beau discours sur la monarchie ; mais on ne veut pas entendre parler de cela (1). »

Contre cette interpellation émue et pressante, en effet, M. de Fourtou, ministre de l'Intérieur, a déclaré brutalement que le Septennat, étant un gouvernement régulier, doit, comme tous les gouvernements, obéir au « principe de légitime défense. » — « Cette seule parole, écrit justement M. Hanotaux, dépouillait le comte de Chambord de ce « prestige royal » que, par une convention tacite, on avait respecté jusque-là ; il n'était plus qu'un prétendant, un exilé, presque un factieux (2). »

Au vote, l'ordre du jour de Lucien Brun est repoussé par 372 voix contre 72. Les orléanistes se sont abstenus en masse. Cependant, la Chambre en désarroi ne sait pas à quelle conclusion s'arrêter. Faute de mieux, elle se réfugie dans l'ordre du jour pur et simple, et le cabinet donne sa démission. Fausse sortie, d'ailleurs. Le maréchal ramasse le ministère par un message où, sans prononcer le mot de République, il demande le vote prochain « d'institutions régulières ». Sur quoi les gauches insistent pour l'adoption du projet républicain de Casimir-Périer, déclaré d'urgence un mois plus tôt.

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 143.
(2) Hanotaux, *op. cit.*, III, p. 36.

Digitized by Google

Mais cette fois la majorité s'est ressaisie. Incapable de constituer, elle se retrouve encore de force à repousser une constitution. Le projet Casimir-Périer est rejeté par 374 voix contre 333. Les républicains répliquent alors en exigeant la dissolution, terme normal de ce débat négatif et destin logique de cette Assemblée inconstituante. La dissolution, à son tour, est refusée par 375 voix contre 332. Et de ce dénouement, l'*Univers* tire une nouvelle leçon : « Les bonapartistes, écrit Eugène Veuillot, s'étant joints à toutes les fractions du parti républicain dans le vote sur la dissolution, les royalistes savent qu'ils ont à eux seuls une majorité de 29 voix. Qu'ils usent de cette force dans la mesure où le permet la loi du 20 novembre (loi créatrice du Septennat) et l'avenir peut être sauvé (1). » Mais il y a, pour l'Assemblée, un souci plus pressant que d'assurer l'avenir, c'est de partir en vacances. Et elle se proroge au 30 novembre.

« Sans être pessimiste, on peut affirmer, conclut Eugène Veuillot, que les députés seront au retour ce qu'ils sont au départ.... La solution ne pouvait sortir que du plein accord, sur le terrain monarchique, du centre droit avec la droite et l'extrême droite. Ce résultat que quelques-uns de nos amis espèrent encore, nous avouons, pour notre part, n'y plus compter (2). »

A cette date, Louis Veuillot se trouvait une fois de plus éloigné du journal, essayant toujours de se rétablir. Il était installé à Évian depuis trois semaines. La saison de Plombières n'ayant pas atteint le fond de son mal, on entreprenait, en tâtonnant, cette nouvelle cure. Il avait pris logement, en compagnie d'Agnès, sur les bords du lac et, dans de longues promenades avec sa fille, il traînait sa fatigue accentuée de mélancolie. C'était encore le même fond d'impuissance et d'angoisse. « Je suis malade

(1) *Univers* du 25 juillet 1874.
(2) *Ibid.*, 31 juillet.

Digitized by Google

intérieurement, confiait-il à Eugène de Margerie, dans une des rares lettres qu'il écrivit au cours de cet été... Il me semble bien que je suis au bout de mon rouleau et que je ferais sagement de m'en aller tout à fait. Il faudrait éprouver cet état pour le comprendre. En rendre compte m'est impossible. J'ai trop travaillé, voilà mon mal... » Il continuait cependant à travailler, mais à quel prix! « Quand je suis parvenu à faire un article de quelques lignes, ajoutait-il au même correspondant, je suis épuisé pendant plusieurs jours (1). »

Au fond, s'il est vrai qu'il fût brisé de surmenage, les douleurs du temps contribuaient aussi à prolonger et à raviver sa souffrance. M. Loth n'avait-il pas quelque raison de lui écrire, à la date du 31 juillet : « La guérison serait prompte, si le Pape rentrait triomphalement à Saint-Pierre et si le roi était sacré à Reims. Vous souffrez du mal de l'Église, de l'ignominie du temps, de la bassesse des hommes. Vous avez l'âme affectée en grand chrétien. »

Quoi qu'il en soit, ce furent moins les eaux que le grand air, le repos, les conversations tendres et abandonnées avec sa fille, l'enthousiasme affectueux du clergé savoyard, qui lui rendirent un renouveau de forces. A peine de retour, il écrit à Mme Volnys : « Les eaux m'ont été mauvaises, mais les montagnes et surtout les montagnards ont réparé les mauvais effets des bains. Vous ne pouvez vous imaginer l'accueil de ces chers curés de Savoie... C'est monstrueux, mais c'est un fait : j'avais quelquefois entendu louer mon éloquence, maintenant j'entends louer ma photographie (2)! »

Sa verve, on le voit, n'est point perdue. Elle va trouver matière à s'exercer. A propos d'une tournée présidentielle, où plusieurs évêques, usant de leur droit

(1) Lettre du 23 juillet 1874.
(2) Lettre du 8 août.

Digitized by Google

et remplissant leur devoir, ont rappelé au Maréchal les prérogativess et les obligations de sa charge, la presse antireligieuse a violemment attaqué l'épiscopat. Elle a poussé la violence jusqu'à réclamer des mesures de rigueur contre ces « fonctionnaires » en révolte. Le rédacteur en chef de l'*Univers* en profite pour rétablir une fois de plus la vérité : « L'évêque remplit des fonctions, mais il n'est point fonctionnaire; il est proposé, mais il n'est pas nommé; il a un traitement, mais il n'est point payé.... L'évêque existe par lui-même, indépendamment de l'État qui ne le fait pas, ne le peut pas faire, et ne saurait le briser sans provoquer la plus grave des révolutions. » Il maintient donc que les évêques ont le droit de parler au chef de l'État : « Quand toute la politique consiste à se séparer de Dieu et à éteindre la religion, comment ne feraient-ils pas de politique? C'est leur devoir de faire la politique au péril de leur vie (1). »

Cette énergie de pensée et d'accent, Louis Veuillot devra bientôt l'affirmer encore dans une autre occasion où la puissance de sa parole indignée et vengeresse, atteignant le ministère au vif, vaudra au journal les rigueurs et les honneurs d'une nouvelle suspension.

En janvier, c'était pour prévenir les réclamations de l'Allemagne persécutrice qu'on avait frappé l'*Univers*. En septembre, ce fut pour obéir aux protestations de l'Espagne révolutionnaire qu'on lui porta une seconde atteinte, alourdie d'injures.

Louis Veuillot suivait avec une sollicitude passionnée les affaires espagnoles, et surtout les vaillants et malheureux efforts que don Carlos multipliait pour arracher sa patrie à l'étreinte et à l'avilissement de la Révolution. Comme il se proclamait *henriquinquiste* en France, il se

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 175, 176, 177.

Digitized by Google

manifestait carliste en Espagne. Et c'était par attachement aux mêmes principes que, sur l'un et l'autre versant des Pyrénées, il soutenait les deux nobles Bourbons. Dans le duc de Madrid, comme en son cousin, c'était l'ennemi de la Révolution, c'était le champion du pouvoir chrétien qu'il acclamait. Il ne manquait aucune occasion de préciser cette haute politique. En 1872, quand don Carlos franchit une première fois la frontière pour entraîner, contre Amédée de Savoie devenu roi d'Espagne, tout le pays basque en insurrection, Louis Veuillot salue, dans le jeune prince, « un chef qui s'honore de croire en Dieu et qui veut gouverner des hommes avec le respect et l'amour de Dieu. » Et le même esprit chrétien se reconnaît dans les conseils qu'il donne au hardi prétendant : « Le sang royal, écrit-il, ne doit pas redouter le fer qui le répand, mais le vice qui le décompose (1). »

Cette page eut l'heureuse fortune d'être particulièrement remarquée de la duchesse de Madrid, et de l'émouvoir. C'est Mgr Mermillod qui rapporta l'anecdote au rédacteur en chef de l'*Univers* :

« Ce matin, la vaillante duchesse de Madrid assistait à la messe dans mon oratoire; après avoir communié, je lui ai donné comme supplément à son action de grâces, à lire votre leçon : La royauté de l'Espagne! Elle l'a lue avec un *accent de race* et une émotion de chrétienne; un éclair et des larmes ont jailli de ses yeux devant votre enthousiasme pour son jeune et hardi don Carlos. A cette phrase : « Le sang royal ne doit pas redouter le fer qui le répand, mais le vice qui le décompose », elle me disait : « Les Bourbons ne devraient jamais oublier cette leçon ». *Elle vous remercie* (2). »

A maintes reprises, Louis Veuillot répétera la même pensée. « Don Carlos, écrit-il le 20 février 1873, tient le

(1) *Mélanges*, III, 6, pp. 343 et 345.
(2) Lettre du 9 mai 1872.

Digitized by Google

drapeau de la civilisation chrétienne en Europe (1). » Et, le 6 avril 1874, il célèbre « l'Espagne catholique » insurgée « contre les armes et contre le génie de la Révolution (2) ».

Mais, dans le prétendant espagnol, ce n'est pas seulement le prince chrétien que défend Louis Veuillot. Son patriotisme clairvoyant, toujours uni à sa foi qui l'élève et qui l'affermit, lui montre le puissant intérêt que trouverait la France à soutenir la restauration d'un Bourbon sur le trône espagnol. Elle se ménagerait ainsi « une alliance honorable et sûre »; elle poserait « la première pierre d'une reconstruction française et européenne, la base d'un nouveau monde latin ». Et Louis Veuillot voit plus loin encore, et de plus haut; il aperçoit « la civilisation catholique ressaisisssant l'immense Afrique et lui rendant la vie, et faisant contrepoids à ces empires savants et barbares du Nord, auxquels elle peut arracher l'Italie et qu'elle peut contraindre à se dévorer entre eux ou broyer sous ses pieds (3) ».

Louis Veuillot, d'ailleurs, ne se borne pas à former des vœux pour le succès de don Carlos. L'*Univers*, par des appels et des rappels fréquents, par l'attention sympathique avec laquelle il suit les étapes héroïques et laborieuses de la petite armée royale, s'efforce constamment d'appuyer la restauration. Le 4 octobre 1872, don Alphonse de Bourbon, frère du prince et commandant de ses troupes, l'en remercie en termes chaleureux; par la même lettre, il lui demande secours avec des instances qui serrent le cœur, quand on songe pour quelle cause et par quelle main cette « aumône » est implorée.

Le journal d'ailleurs, ne restera pas sourd à la voix de l'auguste solliciteur; il multipliera les démarches; il ouvrira même une souscription publique. Au mois de

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 118.
(2) *Ibid.*, II, p. 52.
(3) *Mélanges*, III, 6, p. 344.

Digitized by Google

février 1873, Amédée de Savoie s'est résigné à l'abdication; Castelar a pris la présidence de la République espagnole et l'armée carliste, dont jusqu'ici les efforts ont été infructueux, prépare une campagne plus étendue et plus vive. Louis Veuillot réclame en sa faveur, ouvertement, l'appui des catholiques français. Violente et factice indignation, chez certains journaux, très favorables, au surplus, contre toute autorité vraiment conservatrice, aux insurrections les plus sanglantes! Ils s'écrient que l'*Univers* encourage la guerre civile. A quoi Louis Veuillot de riposter avec justesse et vigueur : Il ne s'agit point de fomenter la guerre civile : « il y a en Espagne, comme à peu près partout, deux partis qui se combattent par les armes ou qui sont près d'en venir aux armes... L'un de ces partis veut un roi, c'est l'ordre; l'autre veut une dictature, c'est la tyrannie ou l'anarchie (1). » Entre ces deux partis, chacun a le droit d'affirmer et d'appuyer sa préférence.

Cependant, grâce aux subsides obtenus, don Carlos entre en campagne. Il entreprend une action qui, avec des chances inégales, se poursuivra deux années durant et, à certains jours, réunira près de 80.000 hommes. Le prince lui-même franchit les Pyrénées, le 15 juillet 1873, et, à cette heure émouvante, il fait adresser à Louis Veuillot un souvenir et un appel. Le curé de Bouzaber, près de Lescar, chez qui le prétendant a terminé ses derniers préparatifs, reçoit la mission de communiquer les adieux de don Carlos au rédacteur en chef de l'*Univers*. Il lui transmet en même temps quelques détails qui ne sont point de nature à refroidir le zèle et l'affection de l'écrivain catholique. Après avoir noté que le prince a fait l'édification de la paroisse et a voulu communier le matin même de son départ, il ajoute : « Il ne lisait pas d'autre journal français que l'*Univers*, dont il adopte sans aucune restric-

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 151.

Digitized by Google

tion tous les principes, soit catholiques, soit monarchiques (1). »

Madrid, en ce même temps, est dominée par l'anarchie. Castelar s'use en moins d'un an. Serrano lui succède par le droit de la force. Il a pris le pouvoir en aventurier; il le garde en dictateur. Il n'ose point faire sanctionner son coup d'État par le peuple et gouverne uniquement par l'arbitraire. Il a néanmoins la prétention d'amener l'Europe à le reconnaître comme un souverain régulier. Bref, au mois de septembre 1874, le gouvernement français, formé de catholiques et présidé par l'honnête et glorieux soldat qu'on a comparé à Bayard, consent à donner l'accolade à cet insurgé momentanément victorieux. Une note officielle annonce qu'un ambassadeur de France ira bientôt saluer Serrano à Madrid. C'est devant cette ignominie, que la colère et l'indignation de Louis Veuillot débordent.

« L'événement n'est pas mince, écrit-il. Il est bouffon, mais lugubre, comme tout ce temps et toute chose purement civile, militaire et politique de ce temps.... On voit, en ce temps, des choses atroces qui ne sont ni comiques, ni tragiques, qui étonnent, qui amusent presque, et qui finissent par apparaître telles qu'elles sont, bêtes atrocement.....

« Nous avons dit un jour, croyant à peine exagérer, que le triomphe de la Révolution serait d'aller prendre son dictateur au bagne. Car un homme qui aurait fait sa peine ne serait pas assez pur; il aurait fait quelque preuve de subordination, de justice et de conduite. Un galérien *en exercice,* c'est cela et celui-là qui pourrait abolir d'un coup tous les préjugés. La révolution a trouvé mieux. Elle a été prendre son homme au lit, — un lit de service. — En France, on l'appellerait *Monsieur Alphonse*...

(1) Lettre du 15 juillet 1873.

Digitized by Google

« On plaindra le loyal Mac-Mahon d'avoir dû recevoir un pareil camarade de chambrée. Ce qui nous paraît certain, c'est que le Bayard des temps anciens n'eût pas consenti à trinquer avec lui. — Bois tout seul ton vin d'Espagne, ribaud, et va conter ailleurs tes escapades qui font rougir un chevalier (1). »

L'article avait paru dans le numéro du 6 septembre. Le 7, un agent du ministère vint signifier au journal un arrêté, qui, en vertu de l'état de siège auquel la presse restait encore soumise plus de trois ans après la Commune, infligeait à l'*Univers* une suspension de quinze jours.

Le prétexte invoqué par le gouvernement était ainsi conçu : « L'*Univers,* dans son numéro du 6 septembre 1874, dépasse toute mesure, provoque au mépris du gouvernement établi par d'inqualifiables outrages qui sont de nature à compromettre nos relations extérieures, trouble la paix publique et porte une grave atteinte à la dignité de la presse française (2). »

Le lendemain, contrairement à la coutume observée, le *Journal officiel* enregistrait cet ukase; il n'y apportait qu'une variante : « gouvernement établi » passait du singulier au pluriel.

Dans quel but ce surcroît de publicité? Sans doute, pour offrir au pouvoir insurrectionnel de Serrano le maximum de satisfaction. Car c'était bien sur l'initiative du dictateur espagnol que le gouvernement de la République avait, cette fois, bâillonné l'*Univers*. Dès la publication de l'article incriminé, le marquis de Vega Armigo, représentant de Madrid, accourant chez le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, avait exigé un châtiment contre le journal assez hardi pour affirmer tout haut ce que tant d'autres se contentaient de mur-

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 180-181.
(2) *Univers* du 8-23 septembre 1874.

Digitized by Google

murer tout bas. Il avait menacé, en cas de refus, de réclamer ses passeports. Devant cette sommation, le ministre n'avait pas hésité davantage. Au surplus, pas plus que le duc de Broglie, le duc Decazes n'éprouvait une répugnance particulière à molester Louis Veuillot.

Il va sans dire que cette démarche comminatoire, aussitôt divulguée par le *Gaulois,* fut l'objet d'un démenti dans les organes officieux et que le ministre lui-même, interpellé par M. d'Aboville à la commission de permanence, se révolta fort éloquemment contre le soupçon d'avoir subi une pression étrangère. Dénégations intéressées! Après le *Gaulois,* la *Presse,* ordinairement bien renseignée, répéta le même récit, qui fut confirmé, d'ailleurs en Espagne, et par la *Epoca* de Madrid, et par l'*Impartial* que dirigeait un neveu de Serrano lui-même, et enfin par l'officieuse *Correspondencia de Espana.*

Cette satisfaction administrative ne suffit pas encore à certains champions turbulents du dictateur. Le lendemain, deux jeunes gens inconnus se présentèrent cavalièrement aux bureaux du journal pour réparer l'honneur de « Monsieur Alphonse » en signifiant un cartel à Louis Veuillot. Celui-ci leur fit observer que Serrano, homme politique, devait se contenter de la vengeance politique qu'il avait obtenue. Puis, « s'apercevant que ces messieurs se croyaient admis à discuter, il les avertit que leur commission était faite et qu'ils devaient se retirer. Ils s'en allèrent (1). »

Dans le même numéro, où le journal réduisait à ses proportions ce minuscule incident grossi par la presse, Louis Veuillot justifie noblement son attitude :

« L'article frappé, remarque-t-il, a paru le 5 septembre, quand M. Serrano et son groupe n'étaient pas encore reconnus comme gouvernement. Il restait le temps de brûler une cartouche. Nous tirâmes : le coup porta.

(1) *L'Univers,* du 8-23 septembre 1874.

Digitized by Google

« L'état de siège nous fusilla le surlendemain. L'état de siège fait ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut. Il crée le délit et la peine, imprévus et indiscutables. On nous avait fait connaître déjà la suscitation des « complications diplomatiques », cette fois-ci, nous avons vu arriver « la grave atteinte à la dignité de la presse française », plus inattendue. On ne peut nier que cette imputation ne soit ingénieuse. Néanmoins elle est malséante à un tribunal d'exception jugeant des muets (1). »

Un peu plus tard, après avoir maintenu sa ferme intention de persévérer, Louis Veuillot, jugeant ses propres articles, termine ainsi : « Ce sont des articles imprudents, parfois ils attirent la foudre : celle d'en-bas. L'homme qu'elle vient frapper bénit sa plume et regarde avec un fier contentement sa main blessée (2). »

Ce nouveau coup du gouvernement valut à l'*Univers* une nouvelle manifestation de sympathies. De toutes parts affluèrent, comme au mois de janvier, lettres particulières et adresses collectives. On était d'accord pour reconnaître une fois de plus, dans cette mesure de rigueur, une vengeance de la secte libérale et semi-révolutionnaire contre le champion de la vérité catholique. La plupart des correspondants de Louis Veuillot lui déclarent avec Mgr de Ladoue, évêque de Nevers : « Le bon Dieu semble, très cher et glorieux champion de la cause de l'Église, vous avoir réservé l'honneur d'être blessé sur tous les champs de bataille où le drapeau du catholicisme est levé. »

Mais ce qui consola fièrement Louis Veuillot des injurieux motifs invoqués par le gouvernement, ce fut l'unanime protestation soulevée par cette vilenie. Les voix les plus qualifiées pour trancher des questions d'honneur le vengèrent de cette attaque imméritée, d'autant plus misé-

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 181-182.
(2) *Ibid.*, p. 189.

Digitized by Google

rable, au surplus, qu'elle était infligée par le pouvoir à l'ennemi qu'il désarmait. Le rédacteur en chef de l'*Univers* put constater qu'en faisant justice du dictateur espagnol, loin de porter atteinte à la dignité de la presse, il avait libéré la conscience des honnêtes gens. C'est précisément ce que lui assurait Mgr Forcade, archevêque d'Aix : « Votre article sur la reconnaissance de Serrano est un vrai soulagement pour tous les cœurs honnêtes. » L'évêque d'Angers ne tenait pas un autre langage : « Par votre éloquent article sur la reconnaissance de Serrano, vous aviez soulagé les consciences chrétiennes indignées de tant de défaillances. » C'était aussi l'appréciation du futur cardinal Bourret : « Vous voilà encore une fois frappé pour avoir tenu haut le drapeau de l'honneur et de la dignité de la France. » Parmi les laïcs, entendez Belcastel : « Vous aviez le droit de dire ce que vous avez dit, et comme toujours vous l'avez buriné sur l'airain avec une puissance qui exaspère ceux que vous stigmatisez. » Lorgeril : « On peut supprimer l'*Univers* pendant quinze jours, mais ce qu'on ne supprimera pas, c'est votre talent, c'est votre énergie et votre courage. » Mme de Caraman-Chimay : « Voilà ce que c'est, Monsieur, que de défendre honnêtement une honnête et sainte cause... Une semblable sévérité honore et grandit la plume courageuse qu'elle frappe. » Au total, Aubineau, qui se trouvait en vacances dans le Rhône et qui recueillait les échos d'alentour, pouvait écrire à Louis Veuillot que cette « suspension paraissait un triomphe. »

Elle ne provoqua pas un retentissement moins glorieux dans la catholique Espagne : « Nous sommes vengés, bien vengés, s'écriait le *Cuartel Real!* Louis Veuillot a tué Serrano. — Lorsque Prim mourut, Veuillot l'anéantit devant l'histoire ; aujourd'hui que l'on essaie de ressusciter Serrano, Veuillot le pulvérise devant la conscience des hommes de bien. — Le talent d'un homme s'impose à l'arbitraire des puissances et à la basse ambition de la presse.

Digitized by Google

Ce que Bismarck et Decazes reconnaissent en Serrano ne sera confirmé ni par Dieu ni par les hommes, tandis que les paroles de Louis Veuillot recevront dans l'histoire une éclatante confirmation (1). »

Des réponses adressées par le rédacteur en chef de l'*Univers* à ces multiples témoignages, il suffira de citer deux extraits; ils marquent plus à fond le caractère du coup qui l'a frappé et les sentiments dans lesquels il l'a reçu. A l'un de ses confrères, il fait remarquer :

« En France, tout est soumis aux appréciations de la presse, et les appréciations de la presse ne relèvent que de la justice.

« Or, Monsieur, je ne suis pas jugé. Le ministère n'est qu'un plaignant. Cependant, ce plaignant, abusant de l'état de siège, me condamne sans tribunal, sans contradiction, sans délibération et sans appel. Il me prend ma liberté, ma propriété, et de plus il m'injurie. Il prétend, de sa science certaine, que je porte atteinte à la dignité de la presse et que je trouble la paix publique. Qui lui a dit cela? Quelques journaux dont les plus importants sont le *Rappel* et la *République*. Il me semble que tous les journaux ensemble n'y feraient rien et sont ici sans autorité...

« Il me semble que ce qui manque essentiellement à la presse, et peut la réduire promptement à n'être qu'un fort vilain métier, c'est d'accepter sans protestation un pareil régime (2). »

D'autre part, à l'évêque de Rodez, dont les éloges ont été tempérés d'un conseil de prudence... — « Nous avons besoin de vous », lui a-t-il dit, — Louis Veuillot répond : « Je veux être prudent comme vous me le conseillez, et c'est le conseil que moi-même je me donne à moi-même. Mais le septennat veut que je sois plus que

(1) *Cuartel Real*, 10 septembre 1874.
(2) Lettre de septembre 1874 (d'après un brouillon).

Digitized by Google

prudent, et je ne serais pas encore assez prudent quand déjà je le serais beaucoup trop. J'ai la conviction que je n'échapperai pas. Le suspendu sera pendu. Je n'y vois de remède que dans un suicide préalable. J'aime encore mieux le mal que ce remède-là. La religion me défend de me tuer, elle ne me défend pas d'être assassiné (1). »

Il n'eut garde, en effet, de désarmer et, jusqu'à la défaite, il continua, du même cœur et avec la même verve, à soutenir don Carlos.

La fin de cette année 1874 devait porter l'action carliste à son apogée. Au début de 1875, avec la fin de l'anarchie républicaine et l'avènement d'Alphonse XII, qui allait mener contre son rival une campagne ardente et tenace, la cause du prétendant entrerait dans son déclin.

Le duc de Madrid essaya pourtant, lorsque son cousin monta sur le trône, de secouer ses troupes et l'opinion par un nouveau manifeste. Louis Veuillot, comme on le verra plus loin, relevait alors d'une maladie grave et se sentait épuisé. Il ne voulut pas, néanmoins, négliger cette occasion de saluer le prince catholique. « J'ai justement une rechute, écrivait-il à son frère, je boite, j'ai mal aux reins. Mais toi et don Carlos, vous êtes trop gentils. Voici mon petit *vivat* de convalescent (2). » Ce « petit *vivat* » arraché à la fatigue, ne remplit pas moins de cinq pages des *Mélanges*. Après avoir acclamé, comme le « signe royal » et le vrai « programme politique », cette déclaration du prince : « Ma mission est de tuer la Révolution et je la tuerai, » Louis Veuillot conclut par cette apostrophe, où l'on ne découvre aucun amoindrissement de pensée, ni de plume : « Tenez vos mains pures, chef de l'Espagne chrétienne, et votre cœur libre et haut, pour mériter de tuer la Révolution, et tuez-la. Le peuple généreux qui vous

(1) Lettre du 17 septembre.
(2) Lettre du 11 janvier 1875.

Digitized by Google

a donné soixante ou quatre-vingt mille volontaires pour accomplir cet ouvrage, est sans doute aujourd'hui de tous les peuples le plus malheureux; mais aux yeux de Dieu, il est le plus grand, il sera le plus libre, et l'histoire s'inclinera devant lui (1). »

Deux mois plus tard, l'*Univers* essaie encore de parer un coup de Jarnac ourdi contre don Carlos. Un de ses anciens lieutenants, Cabrera, a prétendu s'entremettre entre les troupes carlistes et le nouveau roi, pour désarmer les soldats en dépit de leur chef. Le journal, ayant reçu communication du traité secret, se hâte de l'émousser en le divulguant. C'est encore, pour la presse libérale et révolutionnaire, un beau prétexte à virulentes indignations. Le *Figaro*, surtout, se distingue dans le concert, avec une intempérance que Louis Veuillot doit remettre à sa place.

Quelque temps après, don Carlos tenait à reconnaître officiellement les nobles et dévoués services que lui avait rendus l'*Univers* : « Il y a des écrits qui valent des batailles, témoignait-il à Louis Veuillot le 23 mars 1875; les articles de l'*Univers* en faveur de ma cause sont autant de victoires à insérer dans les annales de la lutte que j'ai engagée contre la Révolution. Vous avez compris que je ne poursuis pas seulement la revendication de ma couronne, et que la guerre que je fais est une guerre de régénération (2). »

Cette lettre, écrivait Louis Veuillot à M^me^ Bacon, « m'a fait plaisir pour vous, pour mes amis, pour moi, mais surtout pour lui. Je n'ai pas voulu la publier sans sa permission; il l'a très gracieusement donnée. Cela est d'autant mieux que je l'avais prié, il y a quelque temps, de trouver bon que je n'acceptasse pas une décoration qu'il voulait me donner (3). »

La cause du prince, hélas! ne devait pas triompher. Au

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 229.
(2) *Ibid.*, p. 376.
(3) Lettre de mai 1875.

Digitized by Google

début de 1876, la campagne d'Alphonse XII anéantissait ou dispersait la dernière armée de don Carlos et le prétendant se voyait contraint de regagner la France. Louis Veuillot ne pouvait qu'envelopper cette glorieuse et douloureuse défaite dans un suprême hommage au vaillant champion de la monarchie chrétienne :

« Honorez ceux qui sont morts pour la justice, écrivait-il avec une grave et sereine douleur. On leur a dit : Voici les lois de vos pères, voici la croix, voici l'autel, voici le bien ; et là est le mal qui s'élève contre le bien. Ils ont entendu cette voix, ils ont vu qu'on leur disait la vérité, ils ont donné leur vie. La vérité vit de ces holocaustes, et ils vivront avec la vérité. Les autres sont les vainqueurs, mais ces vainqueurs mourront à leur tour, et la vérité, si souvent vaincue, leur survivra.

« Les carlistes sont détruits, les catholiques sont vivants. Ce sang chrétien coule en terre, il est inextinguible. Dieu le fait reparaître au moment opportun. De la race des carlistes, dont le nom pourra être aboli, il naîtra des hommes qui relèveront le drapeau de Dieu. Nos pères chrétiens, à qui on a donné et qui ont perdu tant de noms de guerre, ne vivent-ils pas en nous qui le sommes? Et si le nom chrétien pouvait être aboli, que servirait à nos enfants de vivre? Lorsqu'il n'y aura plus de chrétiens et plus de nations chrétiennes dans le monde, le monde durera peu et nous serons vengés.

« Nous ne plaignons pas les carlistes d'Espagne. Morts pour la vérité et la justice, ils ont gagné leur immortalité (1). »

Si les violences du ministère n'avaient pas arrêté Louis Veuillot dans ses combats contre l'anarchie espagnole, elles n'avaient pas davantage entravé ses assauts contre les fautes de la République française. A peine ressuscité,

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 88-89.

Digitized by Google

une nouvelle occasion lui en était fournie. L'*Orénoque,* la frégate amarrée dans le port de Civita-Vecchia, continuait d'irriter le gouvernement de Rome et gênait peut-être encore plus le gouvernement de Paris. Sans doute, en aucun cas, elle ne pourrait efficacement soutenir Pie IX; mais elle maintenait, au seuil du Vatican, une dernier vestige du pouvoir temporel ou du moins une protestation muette qui en évoquait le souvenir. Le duc Decazes eût bien voulu rappeler ce bâtiment; mais il eût désiré surtout que le Saint-Père en proposât, le premier, le retrait. Toujours la même timidité qui, l'hiver précédent, avait engagé le duc de Broglie à demander au Pape que les Brefs à l'*Univers* et à l'évêque de Périgueux fussent tenus sous le boisseau. Toujours la même hypocrisie qui, pour mettre à couvert une responsablilité trop lourde et soulager une conscience indécise, voulait obtenir de la victime elle-même le congé de lui porter une nouvelle atteinte. Mais Pie IX ne se prêtait pas à ce rôle. Aussi, vers la fin de septembre, le gouvernement se décida-t-il, en chargeant M. de Corcelles de remettre au Pape une lettre du Maréchal, d'arracher à Pie IX le consentement si longtemps attendu. L'Ambassadeur apporta dans sa pénible mission toute la délicatesse et toute l'insistance dont il était capable. Le Souverain Pontife, au surplus, ne pouvait que s'incliner devant une résolution formelle.

M. de Corcelles, heureux d'aboutir à ses fins, voulut voir, dans cette résignation, un acquiescement. Il ébruita partout, sous le manteau, que le Saint-Père avait prêté les mains au rappel de l'*Orénoque.* Henri de Maguelonne ayant déjeuné chez lui sur ces entrefaites, il lui confia spontanément ce grand secret. La vérité était fort différente. Au cardinal de Bonnechose, qui recevait audience à la même date et ne connaissait rien encore des négociations entamées, Pie IX déclarait : « Eh bien, Monsieur le Cardinal, on retire l'*Orénoque*... M. de Corcelles, que

Digitized by Google

j'ai vu ce matin, m'en a apporté la nouvelle. » Et le Pape donnait connaissance, à l'archevêque de Rouen, de sa réponse au Maréchal : « Cette réponse portait en substance que le Pape, n'ayant pas demandé l'*Orénoque*, ne prétendait pas le retenir »; elle suggérait toutefois que, « si le droit international ne permet pas le séjour en permanence d'un navire étranger dans les ports d'une puissance qui n'y consent pas, la France aurait pu retirer son navire et, après un court intervalle, en envoyer un autre qui eût été remplacé à son tour (1). »

La divergence était donc profonde entre l'interprétation de l'ambassadeur et la pensée du Pape. D'ailleurs, à quelque temps de là, le Souverain Pontife, désireux de couper court à tous les faux bruits, écrivait à l'évêque de Montpellier : « Je veux que vous sachiez qu'aucun désir n'a été exprimé par nous à l'effet d'obtenir le rappel de ce navire. »

Ce suprême abandon, dès qu'il fût connu, attrista et indigna tous les bons chrétiens. Louis Veuillot se fit leur interprète, en écrivant, dès le 27 septembre : « Déjà l'*Orénoque* n'est plus dans les mains de notre ambassadeur auprès du Pape. Il rentre, comme tous les vaisseaux, sous les ordres du ministre de la Marine; c'est-à-dire que sa mission politique est terminée. Sous sa quille, l'eau était encore romaine; là où tombait son ancre, c'était encore le sol pontifical. A présent, ce sol a cessé d'exister, sauf pour Dieu (2)... »

Trois jours plus tard, le rédacteur en chef de l'*Univers* appréciait ainsi, dans cette déplorable aventure, le rôle de Mac-Mahon :

« Maurice, marquis de Mac-Mahon, d'une famille antique, catholique de tout temps, gentilhomme sous la monarchie, duc d'un nom de bataille et maréchal sous l'empire;... Mac-Mahon, à qui personne dans le monde

(1) *Vie du cardinal de Bonnechose*, par Mgr Besson, t. II, pp. 195 et 196.

(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 212.

Digitized by Google

ne reproche une félonie et qui a l'immense honneur d'être avec Pie IX l'homme public le plus honnête de son temps; Mac-Mahon enfin dans sa vieillesse, dans sa splendeur et dans sa force, a donc écrit à Pie IX, Chef de l'Église du Christ, désarmé, dépouillé et environné d'ennemis furieux, qu'il retirait d'auprès de lui la dernière ombre visible de la main de la France, placée là par Adolphe Thiers...

« Cela est arrivé dans le même mois que M. le Maréchal de Mac-Mahon reconnaissait le gouvernement de M. le maréchal Serrano (1). »

Le 13 octobre, enfin, parut la note officielle, qui consommait l'abdication. Après avoir annoncé le rappel de la frégate, elle proteste avec embarras que « le départ de l'*Orénoque* n'implique aucun changement dans les sentiments de dévouement et de sollicitude de la France envers Sa Sainteté ». Puis, dans une autre note insérée après la première, comme s'il ne s'agissait que d'une pure coïncidence, la feuille gouvernementale ébauche cette tentative de réparation : « Le *Kléber,* affecté à une mission spéciale, a reçu l'ordre de quitter le port de Toulon et de partir pour la Corse. »

« Il y a dans cette note, écrit ironiquement Louis Veuillot, un accent d'excuse et presque de repentir dont on ne peut s'empêcher d'être touché. » Mais quel langage plat et médiocre! « Le ministre ose avouer des sentiments de dévouement et de sollicitude de la France envers Sa Sainteté... Il nous paraît difficile de trouver là dedans le vieil *attachement de la France au Saint-Siège* (2). »

Un autre sujet, de nature très différente, avait également sollicité le rédacteur en chef de l'*Univers* au sortir de la suspension. Guizot venait de mourir. Louis Veuillot, qui l'avait connu de si près, lui consacra une magistrale

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 215-216.
(2) *Ibid.*, pp. 217-218.

Digitized by Google

étude, qui remplit douze pages des *Derniers Mélanges*. Il y rappelle les relations qu'il entretint, jeune homme, avec le puissant ministre de Louis-Philippe :

« J'ai eu l'honneur et l'agrément de le voir de près dans ma jeunesse, à la plus belle époque de sa vie, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Il était toujours digne, patient, obligeant et de bonne humeur, très supérieur à tout ce que l'on rencontrait autour de lui. Son cadre intime rehaussait des traits d'âme que le public n'apercevait pas; plein de respect pour sa vieille et très vénérable mère, plein de tendresse sérieuse et grave pour ses enfants, plein de bonté et d'aménité pour tout le monde. Cet homme, si simple dans une fortune si haute, à mes yeux alors si justifiée, me semblait vraiment grand. Je ne me lassais pas d'admirer sa belle physionomie, son air libre, la clarté de sa parole, la promptitude de ses décisions. J'étais chargé de lui porter le mouvement des journaux du matin et de rapporter ses réponses pour le cabinet de l'Intérieur. Elles m'éblouissaient. J'étais jeune, il est vrai, mais cependant pas tout à fait sot. Sur quelques nouvelles de l'étranger, ou sur quelques faits des missions religieuses, dont je ne perdais pas l'occasion de l'entretenir, il avait des échappées dont j'étais émerveillé. Dans ces moments-là j'aurais juré que M. Guizot deviendrait catholique. Un jour, j'osai le lui faire entendre. Il vit bien d'où partait cette audace de néophyte et ne s'en offensa point. Je pourrai dire une autre fois comment j'y revins et perdis mon espérance (1). »

Louis Veuillot souligne ensuite les éminentes qualités de l'écrivain et de l'homme d'État. Mais il en découvre en même temps, avec une pénétration et une justesse attristées, les points faibles : « Dans cette machine presque trop bien organisée, le générateur manquait. M. Guizot

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 191.

Digitized by Google

avait oublié d'étudier la religion. A l'époque de ses débuts, on n'en sentait pas le besoin. Il l'avait entrevue comme un élément social du passé, très encombrant, que l'on pouvait beaucoup simplifier et même supprimer dans l'état nouveau. Non seulement la religion manquait, mais il s'en formait des idées fausses, médiocres et même basses. C'est un point sur lequel l'homme d'État ne se trompe pas impunément...

« Il est rigoureusement vrai que sans la foi on ne sait pas, on ne peut pas ce qui s'appelle *savoir*. La foi est la lumière des lumières, la lumière de l'étude, la lumière de la raison, la lumière de l'obéissance et du commandement. Faute de foi, les dons de M. Guizot n'ont été que des dons d'artiste (1). »

Cette collaboration active à l'*Univers* témoigne que le grand polémiste avait pleinement recouvré ses forces intellectuelles et sa puissance de travail. Et ce n'est pas au journal seulement qu'il les dépensait. Il se consacrait en même temps à une œuvre considérable, qu'il avait promise à son ami Dumoulin. Cet éditeur catholique, associé à la maison Didot, voulait donner à la *Vie de Notre-Seigneur*, écrite dix ans plus tôt par le maître, la parure d'une édition de luxe, enrichie d'illustrations de choix. Mais, à cette occasion, il avait demandé à l'auteur de prolonger son œuvre par une vue sur *Jésus-Christ continué*, c'est-à-dire sur l'histoire de l'Église, du lendemain de la Pentecôte au Concile du Vatican. Condenser ces dix-huit siècles en quelques pages, c'était un tour de force auquel Louis Veuillot, plus que tout autre, était préparé par son étude clairvoyante et perpétuelle des annales de l'Église, mais qui n'en réclamait pas moins un formidable effort de raccourci. Cependant, il entreprit cette besogne et l'enleva en quelques semaines. Son travail remplit plus de cent pages

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 192-193.

Digitized by Google

de la grande édition, qui parut le 10 décembre 187[illegible].

C'est moins un résumé des événements accompli qu'une suite agencée de magnifiques tableaux, qui montrent l'Église et la société aux différentes époques de l'ère chrétienne. Louis Veuillot prend l'Église à saint Pierre, dont il retrace le portrait, les labeurs et l'influence :

« La gloire de saint Pierre même en ce monde surpasse s'il est possible ses travaux. Il y a dix-huit siècles plein qu'un ministre infime de la police de Néron le conduisit au supplice, et il est encore le personnage le plus vivant de l'histoire. Toute intelligence capable de recevoir l'Évangile a connu sa vie, a béni ses œuvres ; les plus nobles génies en ont médité les moindres circonstances, la poésie et les arts y ont trouvé des aspirations ; la théologie en a tiré des lois. Son tombeau, visité de tous les peuples, est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social. La foi de ses innombrables enfants assure son règne, maintenu au besoin par l'épouvante de ceux-là mêmes qui veulent s'y soustraire et qui sentent que tout croule dans le monde si ce trône est ébranlé. De ce faîte, toujours battu d'orages formidables et impuissants, Pierre vivant dans son successeur, investi de tous les privilèges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie et délie, commande aux intelligences et dirige les âmes. Vainement l'orgueil conteste ou se révolte, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire. Ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres, conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront. Pierre, commandant à l'élite du genre humain, définit l'erreur et reste roi de la vérité. La terre n'a pas de mains pour abolir ses lois. Sa parole est le môle que la mer affolée peut bien couvrir d'écume, mais ne peut pas emporter (1). »

(1) *Vie de Jésus-Christ* (édition Firmin-Didot), pp. 366-67.

Digitized by Google

Ainsi Pierre et les Papes s'emparent de l'Empire et civilisent le monde. Les nations chrétiennes naissent à l'ombre des Pontifes et, en se développant, soutiennent à leur tour cette Église qui les a portées. Cependant leur pouvoir accru et enorgueilli se prend à jalouser leur Mère et il cherche à l'opprimer. Mais la Papauté se défend victorieusement contre leurs entreprises et, au cours de cette grande lutte, elle éclaire, affranchit et constitue les peuples. Louis Veuillot s'arrête, avec une complaisante admiration, devant cette glorieuse et féconde époque du moyen âge.

« Cette belle époque est due à l'Église, et ses splendeurs nous ont fait entrevoir ce que serait la plénitude du règne de Dieu parmi les hommes. Aucun obstacle, aucun revers n'avait découragé la persévérance chrétienne; aucun succès ne ralentit son ardeur. Dans la liberté, dans la puissance et dans la gloire, l'Église continue le travail commencé dans la persécution. Partout et sans cesse elle poursuit son œuvre de salut. Elle enseigne, elle prie, elle conseille, elle commande, elle frappe, elle pardonne, elle souffre, elle crée. Ses anathèmes protègent le serf dont les sacrements ont fait un chrétien, dont ses leçons feront un homme libre. Elle inspire à ses maîtres la charité, en même temps qu'elle leur impose la justice, en même temps qu'elle lui donne la lumière. Non contente de l'appeler dans ses écoles, elle continue de lui ouvrir ses rangs, de le porter à ses plus hautes dignités. Sous l'habit religieux, le serf est propriétaire, recteur, prélat, seigneur féodal, souverain pontife et seigneur des seigneurs. La plus haute dignité de la terre, celle qui touche au ciel et qui en est déjà, n'est accessible que par le chemin sublime qu'il peut prendre (1). »

Mais, bientôt, la poussée des orgueils et des passions s'impatiente, se déchaîne, se rue contre l'édifice de la

(1) *Vie de Jésus-Christ*, p. 128.

Digitized by Google

chrétienté. C'est l'explosion de la Renaissance, c'est l'invasion du Protestantisme ;

« On appelle Renaissance l'époque étrange qui suivit le moyen âge. Jamais époque ne marqua plus folle et plus robuste virilité. On eût dit cette postérité formidable qui naquit du commerce des Anges rebelles avec les Filles des enfants de la terre. Ces hommes prétendaient savoir tout, voulaient tout entreprendre, se flattaient de tout accomplir. A leur estime, ils étaient les premiers-nés de Dieu, et tout ce qui les avait devancés ne pouvait être considéré que comme un essai misérable de la création. L'aberration de leur orgueil les ramenait d'un bond à quinze siècles en arrière, en plein paganisme. Le nom de Renaissance indiquait qu'ils croyaient sortir de la mort. Méprisant profondément l'âge qui les avait devancés, ils niaient qu'il fût pour rien dans leur grandeur, et voulaient rompre avec lui et avec toute la tradition chrétienne. Des instincts jaloux, un débordement de passions sensuelles les poussaient à détruire jusqu'au dernier vestige de l'ordre chaste et sévère qui leur avait laissé les richesses dont ils abusaient. Bientôt le plan de destruction fut formé; ils en poursuivirent l'exécution avec un emportement savant et durable, et le Protestantisme, la torche et le glaive à la main, se répandit sur l'Europe...

« Le Protestantisme attaquait l'ordre catholique au nom de la liberté, au nom de la dignité, au nom de l'intelligence, au nom de la morale, au nom de la science surtout. Ce n'était pas le peuple qui élevait ce drapeau de révolte; le peuple était catholique. L'insurrection était inspirée et soutenue par des seigneurs, des prêtres et des lettrés. Elle avait pour mobiles l'orgueil, l'avarice et la volupté. Maintenant que l'hérésie est trop assurée de sa part et de sa proie, ses partisans ne déguisent plus ce qui l'enfanta. « Au fond, dit l'un d'eux, la chair trop conte-« nue par la discipline religieuse revendiquait ses justes

Digitized by Google

« droits. » En effet, au fond, c'était cela, comme toujours (1). »

Toutefois, ce renouveau de paganisme et cette fureur d'hérésie suscitent, à leur tour, dans l'Église éternellement féconde, des ressources nouvelles de lutte et d'apostolat qui, sans pouvoir anéantir l'ennemi, réussissent à le refouler, à l'endiguer et préparent un épanouissement de foi.

C'est le dix-septième siècle :

« Ce siècle français, à part de tous les autres, par sa splendeur extérieure, est en somme profondément chrétien depuis sa première année jusqu'à la dernière. L'ordre y domine, la magnificence et la grandeur s'y rencontrent partout et constituent sa physionomie. Il est grave, souriant, majestueux; il a une pompe qui sort de lui-même, avec un fond de simplicité et de bonhomie dans les usages qui rehausse toutes ses qualités.

« Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Ollier, fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, destinée à l'éducation des prêtres et à la direction des séminaires, et le vénérable La Salle, instituteur des Frères de la Doctrine chrétienne, sont les types de son esprit religieux. Tous diffèrent et tous se ressemblent. Ils sont Saints, ils sont Français et ils sont du dix-septième siècle. Avec une connaissance profonde, l'on pourrait dire prophétique, des besoins particuliers de leur époque et des nécessités futures de la France et de l'humanité, ils fondèrent des familles religieuses destinées à un grand rôle et quelques-unes à un long avenir (2). »

Hélas! Les erreurs infiltrées dans les âmes et dans les esprits poursuivent, à travers cet effort de vertu, leur sape souterraine; ils rongent les fondements de la société chrétienne et le dix-septième siècle est suivi d'un lamentable lendemain.

(1) *Vie de Jésus-Christ*, p. 413.
(2) *Ibid.*, p. 450.

Digitized by Google

« Le dix-septième siècle avait été, sinon le plus beau, du moins le plus glorieux de la France; le dix-huitième siècle fut l'opprobre de la France et du monde. Il n'y a pas d'époque que l'on puisse dire plus déplorable. On avait eu le siècle de fer : celui-là fut le siècle de boue. Tout s'en va du même pas, la religion, l'art, la littérature, la guerre, la politique; et dans nul pays du monde, ces traits ne sont plus marqués qu'en France. Les nations catholiques la suivent dans l'ombre et le décri où elle tombe. Tout le siècle est léger, déclamateur, menteur, plein de sophisme, de déraison arrogante, de luxure effrontée. Le déisme et l'athéisme s'imposent ou se glissent partout. Il n'y a pas de roi chrétien ni de grand roi, sauf une femme, Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, la dernière, combattue par sa famille, ses ministres et sa cour (1). »

Cette dépravation et ces défaillances aboutissent fatalement à la castratophe.

« La déviation obstinée qui avait son centre en France, était l'hérésie césarienne. Elle menait au vieil abîme où sombrent les dynasties, les peuples et les civilisations. La France s'y précipita couronnée de fleurs; la longue débauche du siècle se termine dans une longue mort. Cette catastrophe est l'ère du monde qu'on appelle la Révolution française. Tout le dix-huitième siècle l'avait préparée, tout le dix-neuvième en sera le châtiment et la réparation.

« Au même moment, par un concours unanime, les Français, enivrés de l'orgueil de l'apostasie, s'estimèrent plus sages que leurs ancêtres. Ils n'entreprirent point de réformer ce qui était devenu défectueux dans leur admirable monarchie; ils voulurent détruire. L'œuvre se fit avec un emportement soudain, bientôt implacable. Ceux qui n'y mirent pas la main ne résistèrent que mollement

(1) *Vie de Jésus-Christ*, p. 458.

Digitized by Google

et maladroitement. L'abandon prolongé du devoir avait exténué le sentiment du droit (1). »

Mais l'Église ne saurait périr. Elle se relève de ses ruines, elle forge des armes et dresse des remparts contre les nouveaux périls, elle découvre des remèdes aux maladies du temps. Et le grand écrivain couronne ce large tableau par une page tout illuminée de la sainte figure de Pie IX et qui, sans rien atténuer des effroyables fléaux contemporains, s'achève en essor d'espérance.

Ce superbe travail, un des plus puissants et des plus élevés de toute l'œuvre de Louis Veuillot, poursuivi dans un effort d'activité fiévreuse au sortir d'une période de fatigue et presque d'épuisement, n'était pas sans danger pour un tempérament affaibli. Pressé par l'éditeur qui voulait lancer son volume avant les étrennes, Louis Veuillot se condamnait à un terrible surmenage. Il en subit brusquement les douloureuses conséquences. Le 15 octobre, il travaillait avec entrain dans son cabinet de la rue de Varennes, quand soudain il ressentit un choc intérieur. C'était une attaque. Elle n'était point foudroyante. Elle ne semblait pas même impliquer sur le moment des conséquences graves : le corps n'était pas immobilisé, le cerveau restait lucide. Néanmoins, l'ébranlement était profond et surtout l'avertissement redoutable. La clairvoyance conservée par l'esprit ne lui servait qu'à mieux saisir toute l'étendue du mal et à mieux prévoir ses répercussions lointaines. Louis Veuillot les comprit et les mesura. Mais son premier mouvement ne fut ni une révolte, ni une défaillance, ni même un murmure. Ce fut une pleine acceptation de la volonté divine. Il se courba devant la douloureuse et angoissante menace, et très simplement : « Mon Dieu, dit-il, j'accepte ce mal, avec toutes ses consé-

(1) *Vie de Jésus-Christ*, p. 461.

Digitized by Google

quences. » Le lendemain, le P. Tailhan, son confesseur, confiait ces détails à Agnès, en ajoutant : « Votre père est un saint. »

Bien que la douloureuse nouvelle eût été tenue secrète, elle ne tarda pas cependant à s'ébruiter. Elle se répandit même avec les exagérations dont ces sortes de bruits sont généralement accompagnés. L'organe du comte de Falloux, l'*Union de l'Ouest,* annonça que le rédacteur en chef de l'*Univers* était « très gravement malade ». Le journal dut rassurer ses lecteurs : « M. Louis Veuillot, déclara-t-il le 21 octobre, garde la chambre depuis cinq jours, par suite d'un état de souffrance assez sérieux, né d'un excès de travail, qui ne l'a cependant pas empêché de se lever tous les jours pendant plusieurs heures, de lire ses lettres et ses journaux, de recevoir quelques amis, et qui n'a pas non plus empêché le médecin de lui permettre de sortir aujourd'hui. »

C'était vrai, mais d'une exactitude optimiste et un peu illusionnée. Si le malade paraissait physiquement se remettre, il portait dans son organisme une lésion cachée qui devait, pendant plusieurs semaines, l'éloigner de tout travail et dont, en réalité, la guérison ne serait jamais complète. Un mois plus tard, il confiait à M^me^ Volnys : « Voilà que je ressuscite ou à peu près. On me dit qu'après deux semaines de maladie et quatre de convalescence, je vais recommencer à avoir l'air de vivre et que dans un mois ou deux ce sera presque fini... » (1).

Cependant, il lui tardait de remonter sur la brèche et cette longue inaction lui pesait. Déjà, quinze jours après l'attaque, il aurait voulu reprendre la plume. Auguste Roussel, écrivant le 31 octobre à Gabriel de Chaulnes, ajoutait ce post-scriptum : « J'allais oublier de vous donner des nouvelles de notre cher rédacteur en chef, qui va vraiment bien. S'il n'écoutait que lui, il aurait fait douze articles

(1) Lettre du 26 novembre 1874.

Digitized by Google

depuis six jours; mais le médecin le veut faire reposer encore durant une dizaine de jours. » C'étaient les médecins qui voyaient juste, et leur diagnostic était encore trop modéré. Jusqu'à la fin de l'année, le nom de Louis Veuillot ne reparut qu'une seule fois dans le journal, à la date du 4 décembre.

La Chambre était rentrée depuis quatre jours, entravée par les mêmes indécisions et les mêmes aveuglements. Mac-Mahon venait de lui adresser un nouveau Message où, se félicitant du calme et de la prospérité qui régnaient en France, il témoignait sa confiance absolue dans le Septennat et barrait la route aux espérances et aux projets récemment exprimés par le comte de Chambord dans une lettre publique à M. de la Rochette : « Je n'ai accepté le pouvoir, affirmait-il, pour servir les aspirations d'aucun parti... Mon devoir est de ne point déserter le poste où vous m'avez placé... » Le rédacteur en chef de l'*Univers,* inquiet de cette satisfaction et de cet entêtement, qui persistaient à se reposer sur un provisoire précaire, et de cette confiance dans un avenir dont on écartait le plus efficace moyen de salut, tint à donner son mot. Ce fut un mot de mélancolie et presque de découragement : « Nous avons peut-être tort, mais ce message si confiant nous attriste plus qu'aucune chose que nous ayons encore vue depuis la guerre, en France et ailleurs. Ce n'est pas que l'illusion soit nouvelle, mais elle est effrayante par sa persévérance obstinée. Rien ne dit mieux qu'on ne voit rien à faire. » Et, d'un coup d'œil général sur l'état des esprits, Louis Veuillot conclut : « Suivant la parole dite à notre premier père, nous sommes devenus un peuple de dieux, et nous nous sentons vivre par nous-mêmes. Seulement, nous nous voyons mourir (1) ».

Ce jour-là, d'ailleurs, la souffrance physique était aggravée chez lui d'une autre cause de chagrin. La veille,

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 222-223.

Digitized by Google

sa fille Agnès avait quitté la maison. Son mariage avait été célébré avec le commandant Pierron.

Le brillant et solide officier, dont la carrière s'ouvrait déjà remarquable et qu'un mérite évident, désarmant de sourdes hostilités, devait porter jusqu'au Conseil supérieur de la Guerre, n'était pas un inconnu pour Louis Veuillot. Dès le lendemain de 1870, il avait donné au journal, sous la signature d'*Un officier supérieur,* de fortes et clairvoyantes études sur la réorganisation de l'armée. On y sentait déjà la plume nette et réfléchie de l'écrivain qui deviendrait l'un de nos meilleurs techniciens militaires. Louis Veuillot, qui avait tout de suite apprécié son talent, ne tarda point à goûter sa personne. A plusieurs reprises, il le reçut à sa table. Il le tenait, d'ailleurs, en singulière estime. Le 26 mars 1873, dans une lettre à Dugas, il faisait son éloge en deux lignes : « Il est loyal comme une épée bénie et je l'appellerai presque un prêtre de l'épée. Toutes ses idées sont nôtres. » Aussi, lorsque le commandant Pierron sollicita la main d'Agnès, c'est de grand cœur que Louis Veuillot transmit cette prière à sa fille et c'est avec satisfaction qu'il vit la demande agréée. Le projet aussitôt connu provoqua, chez les amis de l'*Univers* qui connaissaient le jeune officier, des félicitations cordiales. Le vicomte Oscar de Poli écrivait le 24 octobre à Louis Veuillot : « Je n'ai l'honneur de connaître personnellement M. le commandant Pierron que depuis quelques mois; il est peu d'hommes aussi complètement doués que lui; il a conquis au premier jour le respect et l'affection de tous les gens de bien; si l'armée comptait beaucoup de chefs de sa valeur, ayant sa haute intelligence et ses nobles sentiments, la France aurait bientôt recouvré sa foi, sa force, sa prééminence séculaires. »

En raison de la grande fatigue de Louis Veuillot, la cérémonie se célébra dans l'intimité. Elle eut lieu, le 3 décembre, à la chapelle de la Nonciature. Le nonce, Mgr Meglia, dans un touchant discours, rendit hommage

Digitized by Google

au grand défenseur de la Papauté. Puis, le soir, Louis Veuillot se retrouva seul avec sa sœur Élise, dans l'appartement qui lui semblait plus vaste.

Quelques jours plus tard, il écrivait à sa fille : « Il est vrai, chère enfant, que ce petit coin auprès de la fenêtre n'étant plus rempli, tout est vide. On fait tout de même le grabuge, mais on ne parle plus guère. On se promène toujours, mais les souliers sont pleins de cailloux. Plus de feuilles, plus de jeux de la nature, plus de beautés d'hiver, plus de beautés diverses. Le vide, le vide affreux. Cependant, je suis content, parce que je crois au commandant. Dieu remplira le vide. Luce me l'a dit. J'ai été la voir tout seul. Nous avons bien causé de toi, de vous et je me suis senti assez fort. Que le moment qui a suivi ton départ jeudi soir a donc été dur, et combien j'ai cru que je n'avais plus rien! Eugène a compris cela et il est venu nous voir (1) ».

Les médecins conseillaient vivement à Louis Veuillot de ne point passer l'hiver à Paris; mais il y était retenu, pour quelque temps encore, par une raison bien impérieuse à son cœur. Luce allait prendre l'habit de Visitandine. La touchante cérémonie se déroula, le 21 décembre, en la chapelle de la rue d'Enfer, dans toute la simplicité, la grandeur et l'émotion de ces fiançailles d'une vierge avec Jésus-Christ. Ce fut Mgr de Ségur qui porta la parole.

« Dès les premiers mots, relatait Aubineau le lendemain, il a déclaré à l'enfant qui, la tête ornée de fleurs, vêtue de blanc et parée du voile des fiancées, à genoux au milieu du chœur des religieuses, demandait derrière les grilles à quitter la livrée du monde pour se consacrer à Dieu et se revêtir du glorieux habit des épouses de Jésus-Christ, que sa vocation, si redoutable aux yeux du monde et à l'esprit de ceux *quibus non est intellectus,* était une gloire pour les siens, la récompense, ici-bas, des travaux

(1) Lettre du 7 décembre 1874.

Digitized by Google

héroïques de son père et de son absolu dévouement à la sainte Église. Avec une grande fermeté de parole et une véritable majesté d'éloquence et de doctrine, le prélat a développé sa pensée, en montrant par les exemples les plus augustes comment Dieu, sur la terre, récompense ses serviteurs par la Croix.

« Rappelant ensuite son expérience personnelle, il a annoncé les consolations, les joies, les lumières de toutes sortes, qui découlent de cette Croix et que Dieu répand à profusion sur les familles qui lui donnent des épouses (1) ».

On aimerait à retrouver, de la main de Louis Veuillot lui-même, dans quelque lettre intime, l'impression que cette cérémonie laissa dans son cœur de grand chrétien et de père aimant. Mais les émotions de l'âme, surajoutées aux lassitudes du corps, le mettaient dans l'impossibilité de se livrer aux douceurs et aux réconforts de la correspondance.

Trois jours après la vêture, l'*Univers* annonçait brièvement : « Bien que M. Louis Veuillot continue d'aller mieux, de grands ménagements lui sont encore recommandés et il est parti hier, pour le midi, où il passera la partie la plus rigoureuse de l'hiver (2) ».

(1) *Univers*, 23 décembre 1874.
(2) *Ibid.*, 25 décembre 1874.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

LA FIN DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE (1875).

Convalescence. — Inquiétudes et tristesses. — Reprise du travail. — La loi sur la liberté de l'enseignement supérieur. — Polémiques diverses. — La lutte avec le *Figaro*. — Un procès contre l'*Univers*. — Travaux catholiques : le Sacré-Cœur et le Pape, O'Connell, Garcia Moreno. — Une préface à l'*Imitation*. — Reprise de la maladie. — Les derniers jours de l'Assemblée.

C'est Arcachon qu'on avait recommandé à Louis Veuillot. Parti le 23 décembre en compagnie de sa sœur, ce fut le 4 janvier seulement qu'il y prit ses quartiers d'hiver; il s'était reposé quelques jours à Bordeaux, dans cette maison des Compans, où il était toujours reçu avec une affection attentive, délicate et joyeuse. « Ils sont parfaits de tendresse et de vraie bonne grâce », écrivait Élise.

Louis Veuillot retrouvait là M^me^ Compans, cette vaillante chrétienne, dont la haute distinction, l'esprit vif et la foi vigoureuse étaient faits pour le charmer; il y conversait avec son neveu, celui qui naguère avait rempli les hautes et délicates fonctions d'*assignateur* au Concile et qui serait un peu plus tard vicaire général de Bordeaux; il possédait déjà la justesse et la vivacité d'esprit, qu'il garde encore aujourd'hui dans sa verte vieillesse. A Bordeaux, également, Louis Veuillot rencontra M. de Bonneval, ce gentilhomme de belle fortune qui pratiquait la médecine avec autant de charité que de science et qui mettait tout son cœur à vouloir guérir son illustre ami d'une affection malheureusement incurable.

Après quelques jours à Bordeaux, le frère et la sœur

Digitized by Google

s'établirent donc à Arcachon, dans la villa Molière, entre les pins, les sables et la mer. Louis Veuillot y portait à la fois la souffrance physique et la mélancolie morale. Avec une sérénité clairvoyante et d'une écriture mal assurée, il dépeignait son état à M^lle^ de Grammont : « Mon cas a pour nom de famille névrose, et pour caractère spécial d'être très ennuyeux. Il me tient par le pied, par la main, par la langue, peut-être un peu par la tête. Je dirais que le cœur seul est sain, si cela se pouvait dire d'un mortel. Point de douleur, tant que je n'essaie point de sortir du coton où ce mal a la fantaisie de m'emprisonner; mais si je veux marcher, écrire, parler, il se fait sentir aussitôt, je boite, je trébuche, je balbutie et je ne sais plus l'orthographe... J'ai eu la consolation de penser un moment que j'allais mourir; mais c'était une idée prétentieuse (1). »

On voit que ni douleurs, ni inquiétudes n'altéraient son esprit, ni sa foi. « Le mieux ne se soutient pas, écrivait-il en même temps à sa fille Agnès, ou du moins il est stationnaire. Il faut rendre le pas à la patience et la rétablir au premier rang des vertus. Hélas! que de moyens d'être saint dont je profite peu (2) »! Certains jours même il avait l'impression d'une fin et songeait alors à se retirer de la lutte et du labeur. Élise le mandait avec tristesse à son frère Eugène, au retour d'une visite que celui-ci était venu faire au malade : « Je sens que je suis fini, déclare-t-il; dès ma rentrée à Paris, je donnerai ma démission de rédacteur en chef. » Et comme on lui objectait que la France et l'Église avaient besoin de lui : « Non, répliquait-il doucement, personne ici-bas n'est nécessaire, pas même utile (3) ». Il y avait toutefois des heures d'amélioration, où sa vive et vigoureuse impressionnabilité reprenait joyeusement le des-

(1) *Lettres à M^lle^ de Grammont*, pp. 219-220.
(2) Lettre du 9 janvier 1875.
(3) Lettre du 1^er^ février.

Digitized by Google

sus. « Mon unique frère, écrivait-il allègrement à Eugène, hier pour la première fois, après un assez mauvais commencement de journée, j'ai marché d'emblée sans gêne et sans avoir besoin du dérouillement préalable qui m'a causé jusqu'ici tant d'exaspérations intérieures. » Et il poursuivait avec entrain : « Nous sommes très répandus dans le monde et dans les sables d'Arcachon. Il fait beau tous les jours; nous dînons chez le curé, oblat de Marseille, chez Grangeneuve; nous invitons les dominicains; nous allons voir le curé de la Teste qui nous invitera; nous recevons nos amis de Bordeaux; enfin, l'heure du grabuge vient sans qu'on ait trouvé le temps de rien faire. Je t'assure que je me laisse aller au plaisir de revivre (1). »

C'est ainsi que les jours s'écoulaient, entre des amis chauds, quelques promenades, quelques lectures et ce jeu de grabuge, qui était son délassement favori. Les lectures du convalescent, c'était en premier lieu son cher *Univers* qu'il suivait de loin avec passion. « Je trouve le journal fort bon, déclarait-il à son frère, et ce sont mes délices de le lire au coin de mon feu, les fenêtres ouvertes. Je ne suis pas médiocrement consolé de voir comme on se passe aisément de moi (2) ». Après l'*Univers,* c'était le *Figaro,* qu'il critiquait souvent, mais qu'il surveillait avec assiduité. Le *Figaro* personnifiait à ses yeux tout cet esprit boulevardier qu'il avait dépeint et fouaillé dans les *Odeurs de Paris.* « Je l'ai choisi, dira-t-il un peu plus tard, pour me tenir lieu de toute l'espèce et même de quelques autres. Je me fais suivre de lui partout où je vais. Il me représente parfaitement Paris avec une notable partie du parti conservateur français (3). »

On gagna ainsi la fin de janvier. Décidément, le mieux se faisait sentir. Louis Veuillot avait déjà noirci quel-

(1) Lettre du 13 janvier.
(2) Lettre du 9 janvier.
(3) *Derniers Mélanges,* II, p. 256.

Digitized by Google

ques pages, avec un mélange d'appréhension et de soulagement. On partit donc. Mais Bordeaux guettait le cher voyageur. Les Compans voulaient jouir encore une fois de sa présence, et de nombreux amis leur disputaient ce privilège. « Aujourd'hui, notait Élise, nous avons déjeuné pendant une heure et demie avec Mgr de la Bouillerie (coadjuteur du cardinal Donnet), un curé, l'abbé Compans et d'autres prêtres. Notre frère a causé comme hier, son visage est le visage des beaux jours de la pleine santé (1) ». D'un autre côté, M. de Bonneval tenait à éprouver l'effet d'un nouveau remède et Louis Veuillot était ardemment sollicité par un fidèle et chaleureux ami du journal, l'abbé Corbini, curé de Pauillac, lecteur assidu et attentif, capable de réciter, plus d'une heure durant, la prose ou les vers du grand écrivain. Cédant à ces instances, Louis Veuillot s'en fut passer quelques jours dans ce cordial presbytère, aux bords de la Gironde. « Je suis dans une cure du Médoc, où le soleil et la gelée se livrent de forts combats et me livrent à de fortes péripéties, mandait-il à Charlotte de Grammont. J'y suis entouré de vins très illustres et la médecine veut que je ne boive que du vin trempé. Image de la vie (2). » Élise, le même jour, écrivait à Eugène : « M. Corbini est parfait de tendresse, de discrétion, et plus joyeux que je ne puis dire d'avoir Louis Veuillot chez lui. » Cette joie, il devait l'exprimer quelques jours plus tard à son hôte illustre, avec une véritable effusion de reconnaissance. « Votre séjour au presbytère de Pauillac a été non seulement un bonheur, mais une bénédiction véritable dont je resterai embaumé pour longtemps. » Et le bon prêtre affirme à l'écrivain catholique que cette visite a fait « un bien immense » à son âme.

(1) Lettre du 2 février.
(2) *Op. cit.*, p. 221.

Digitized by Google

De retour à Paris, vers la mi-février, Louis Veuillot reprit immédiatement le travail. Il ne se sentait pas, cependant, remis d'aplomb et, s'il enlevait aisément les articles de polémique, il reculait encore devant les études de longue haleine. C'est ainsi qu'il ne put donner au journal une page éloquente et attristée qu'il sentait pourtant vibrer dans sa tête et dans son cœur : l'éloge funèbre de dom Guéranger.

L'illustre abbé de Solesmes était mort le 30 janvier. Cette disparition avait provoqué, dans l'Église de France, un retentissement immense et douloureux. Louis Veuillot, admirateur et ami du grand moine, en avait été particulièrement ému. « La mort de dom Guéranger, confiait-il à son frère, me fait une grande impression. Je suis frappé (1) »! En même temps, à dom Couturier, successeur de l'éminent bénédictin, il écrivait : « Ce coup m'accable et me fait cruellement sentir les misères de ma situation présente... Je me sens orphelin comme vous et bien d'autres sont orphelins comme nous. Notre père devait toujours laisser un grand vide; de tels hommes emportent avec eux une partie de la vie publique. En ce moment il nous laisse dans la nuit (2) ». S'il ne pouvait prendre la plume immédiatement, du moins Louis Veuillot n'abandonnait-il point le projet de rendre hommage à dom Guéranger : « Je profiterai de l'oraison funèbre, assurait-il à sa sœur qui se hâtait de rapporter le propos à Eugène; il y a des choses que Poitiers (Mgr Pie) ne dira pas parce qu'il les ignore, et d'autres qu'il taira par prudence; moi, je dirai tout (3) ».

Ce projet, hélas! ne put se réaliser. Le 27 février, dom Couturier pressait Louis Veuillot de venir entendre et commenter cette oraison funèbre : « Nous sommes de pauvres orphelins, bien petits et bien faibles; notre

(1) Lettre du 4 février.
(2) Lettre du 4 février.
(3) Lettre du 10 février.

Digitized by Google

consolation et notre force est de nous appuyer sur ceux qu'il avait aimés... Nous avons besoin de vous voir; car personne ne connaît mieux que vous ce que nous avons perdu, ce que perd l'Église. Si longtemps vous avez combattu les mêmes combats! Vos deux âmes vivaient d'un même amour, brûlaient d'une même passion, l'amour de la sainte Église. » A cet appel, le rédacteur en chef de l'*Univers* était forcé de répondre, avec un vrai chagrin : « Je suis revenu à Paris plus tôt que je ne devais, pour pouvoir être demain à Solesmes. Mais quelques jours de froid m'ont fait perdre le peu que j'avais gagné, et je suis forcé de garder la ville, heureux encore de ne pas garder la chambre (1) ».

Le temps passa. L'article, ajourné, ne fut pas écrit. Quelle page magnifique nous y avons perdue!

C'est que, sous les apparences de la santé reconquise et sous une activité qui multipliait les articles rapides, il persistait chez le malade un état de souffrance inquiète et à demi impuissante. Le 3 mai, d'une plume qui ne s'était pas complètement raffermie, il se dépeignait à M^me^ Bacon comme « une aiguille sur un cadran sans heures, une horloge qui ne sonne plus ». Il ajoutait : « Je croyais être et je connais que j'ai été. J'écris encore, mais ce n'est plus que pour faire mon métier. J'ai passé ma vie à voir ainsi mourir les autres sans me douter un moment que pareille chose m'arriverait. Dans un an, j'en aurai pris l'habitude et, si tout n'est pas fini, je végéterai. Comme les aéronautes qui l'autre jour sont morts, j'ai franchi la limite. » Cependant, rien n'altérait sa résignation chrétienne. Écrivant, à la même époque, à M^lle^ de Saint-Albin, ce sont, au fond, ses propres sentiments qu'il traduit dans les éloges adressés à un autre souffrant : « Je conçois les scrupules de M. de Saint-Albin. Sans être aussi malade que lui et sans savoir ce que je ferais si je

(1) Lettre du 2 mars.

Digitized by Google

me trouvais dans la même infirmité, moi aussi je craindrais maintenant de demander à la Sainte Vierge de me rendre la santé du corps. Ayant si pleinement celle de l'âme et pouvant rigoureusement suffire à son travail et remplir son devoir, il doit penser que Dieu lui donne ce qu'il lui faut (1). » Bien plus, il trouvait la force et le secret de consoler les autres. Sa grande amie, Mme Volnys, lentement affaiblie par le mal qui bientôt la devait emporter, ne cessait de le remercier pour le réconfort qu'elle puisait dans ses lettres : « A-t-on raison d'aimer une âme comme la vôtre, lui écrivait-elle à la date du 16 janvier, une âme qui rend la vie aux morts? » Et, le 21 septembre, elle répétera : « Merci, mon Dieu, de me permettre, avant de mourir, de réchauffer mon cœur et d'élever mes pensées à l'exemple de mon cher névrosé! »

Mais, en dépit de son courage et de sa hauteur d'âme, ce qui entretenait chez Louis Veuillot un incurable chagrin, c'était l'éloignement de ses filles. Leur absence, à ses yeux, décolorait toutes choses : « Il y a trois jours, écrivait-il à Agnès, j'ai fait une promenade au bois de Boulogne. Je me suis trouvé seul et triste. J'étais bien avec toi, mais tu n'étais pas avec moi. Oh! beaux jours passés! Il faisait assez beau, assez doux, assez gris. Le Bois était fort propre et fort ennuyeux. Il n'existe plus une seule feuille morte, ni dans les eaux, ni sur les chemins, ni parmi les airs. C'était d'un bête! Je ne savais pas que j'aimais tant les feuilles mortes. Si tu avais été là, je me serais moins aperçu que je ne les voyais pas. L'arbre de l'avenue de l'Impératrice, solitaire, et fait comme une lorgnette plantée sur le petit bout, aussi chauve que M. X..., m'a reconnu dans mon fiacre désert. — Ah! pauvre homme, me dit-il, tu as donc aussi perdu tes feuilles, toi? — Hélas, oui, et je ne reverdirai pas! — J'ai fait notre petit chemin jusqu'à l'ombre de feu Badin-

(1) Lettre du 1er mai 1875.

Digitized by Google

guet, je suis revenu sans m'arrêter à la laiterie, je n'ai vu aucune fille promenant son père, et j'aurais pleuré, si je n'avais songé au bonheur de M. Pierron (1). »

Un peu plus tard, c'est encore à sa fille Agnès qu'il confie sa douleur de se sentir encore plus séparé de l'autre : « La sœur Luce est charmante. Je la vois réglementairement, c'est-à-dire fort peu. Décidément, une fille religieuse meurt et la grille n'est pas faite pour les entretiens. On a peu de choses à se dire, les confidences ne sont plus de saison. Je dois garder mon plus gros, et elle doit garder le sien. D'ailleurs, ces grilles de Paris sont tapageuses et affairées. Il faut subir l'épreuve et elle est grande (2). »

Cependant, ni ces troubles physiques, ni ces tristesses du cœur ne transparaissaient dans les articles écrits en ces jours douloureux. Plus brefs et plus espacés, ils n'en respiraient pas moins la santé intellectuelle, la verve et parfois l'éloquence. Tantôt, le rédacteur en chef de l'*Univers* suivait de loin la décadence et les réveils de l'Assemblée, qui glissait à la République définitive et se relevait un instant pour établir la liberté de l'enseignement supérieur; tantôt il combattait les adversaires obliques ou déclarés de l'Église, ou bien fêtait ses gloires et ses défenseurs.

Au point où elle était descendue, l'Assemblée nationale, ce parlement monarchiste, n'avait plus qu'une chose à faire, élaborer la constitution républicaine. Dès la rentrée de 1875, elle entreprit cette besogne, au milieu d'intrigues suprêmes, par quoi les libéraux comptaient se réserver l'avenir. « Les chances de salut, répétait Eugène Veuillot, ne sont pas dans ces sortes de combinaisons; il faut, pour relever le pays et fortifier le pouvoir, faire passer les principes avant les expédients (3). »

(1) Lettre du 8 mars 1875.
(2) Lettre du 1er juillet.
(3) *Univers*, 8 janvier 1875.

Digitized by Google

Ce travail d'organisation commença dans l'anarchie. A l'ouverture de la session parlementaire, un mouvement d'humeur de la majorité renversa le ministère de Cissey; mais le Maréchal le remit debout, pour qu'on en pût finir plus vite, et ce mémorable débat, qui devait créer le nouveau régime, se poursuivit pendant six semaines sous la direction d'un cabinet démissionnaire. Est-il besoin d'en rappeler les péripéties? La Chambre adopta, d'abord, le principe du Sénat. Puis, la loi sur l'organisation des pouvoirs publics posa nettement la question de la forme gouvernementale. Un amendement de M. de Laboulaye prétendait la résoudre en faveur de la République. Il fut rejeté, le 29 janvier, par 359 voix contre 336. Les gauches étaient consternées. Mais, dès le lendemain, M. Wallon reprenait la même idée sous une autre forme et son texte était adopté par 353 voix contre 352. La République était proclamée à une voix de majorité. « Un député disait l'autre jour que nous marchions au gâchis, notait Eugène Veuillot. Croit-il donc que nous n'y sommes pas (1)? »

Quatre semaines plus tard, après d'autres évolutions qu'il serait oiseux de résumer, l'ensemble de la loi sénatoriale était voté par 435 voix contre 234, et l'ensemble de la loi sur l'organisation des pouvoirs publics recueillait à son tour 425 voix contre 254. La République était constituée. « C'est fait, concluait Louis Veuillot, nous avons la République définitive. Nous ne croyons pas encore pouvoir nous en réjouir, nous l'avons prévu assez souvent pour n'en être pas surpris. Il y a quatre ans, lorsque la Chambre sortait de Bordeaux, nous pouvions déjà voir qu'elle allait là. Plus elle a tardé, plus le débarquement, plus le naufrage était inévitable. Tous les détours allaient à ce but; nous y sommes (2). » Eugène Veuillot, de son côté, relevant les naïves espérances des républicains libéraux,

(1) *Univers*, 1er février 1875.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 239.

Digitized by Google

leur décochait cette juste prédiction : « Vous êtes tous prisonniers de vos alliés de gauche. Le seul vainqueur d'hier, c'est la Révolution (1). »

L'œuvre constitutionnelle étant achevée dans ses grandes lignes, — les lois complémentaires, en effet, n'étaient plus qu'une formalité, — le général de Cissey quitta sa faction et le Maréchal confia le pouvoir à M. Buffet.

Le nouveau président du Conseil qui, plus tard, avec son éloquence robuste et claire, devait jouer un rôle éminent et courageux dans les assemblées catholiques et au premier rang de l'opposition sénatoriale, montait au ministère avec une réputation de libéralisme et dans des conditions propres à mécontenter à peu près tout le monde. Sa déclaration qui, sous un accent conservateur de nature à déplaire aux républicains, promettait surtout de maintenir une constitution qui contristait les monarchistes, fut froidement accueillie. « C'est du charabia double et concentré », jugeait le rédacteur en chef de l'*Univers;* et il traduisait l'impression générale en résumant : « Le cabinet se compose de ministres anciennement monarchistes, qui deviennent républicains, et de ministres anciennement républicains qui promettent de se conduire en monarchistes (2). »

Louis Veuillot, toutefois, ne devait ménager à M. Buffet ni les éloges ni les encouragements que pourrait mériter le chef du ministère. Il le soutint notamment dans la lutte où ce Vosgien tenace et avisé sut triompher de la fougue méridionale de Gambetta. Le tribun, disait-il, « avait trouvé l'occasion bonne pour renverser tout au moins M. Buffet, il l'a heurté de sa masse; M. Buffet, profitant de la circonstance, l'a crevé de sa pointe (3). »

Mais le journal appuya surtout le cabinet, dans les efforts énergiques et valeureux que M. Buffet multiplia

(1) *Univers*, 24 février.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 251.
(3) *Ibid.*, p. 176.

Digitized by Google

pour obtenir de la majorité cette loi qui, avec l'érection de la basilique de Montmartre, relève la renommée de l'Assemblée nationale, la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur.

La loi de 1850 appelait ce complément nécessaire. Il avait fallu cependant plusieurs années pour qu'on s'en préoccupât avec suite. La campagne ne commença guère qu'à la fin de l'Empire, de même que la revendication de la liberté d'enseignement secondaire ne s'était fait jour qu'aux dernières années de la monarchie philippienne. Et, dans le second cas comme dans le premier, ce fut à la faveur d'une révolution que la liberté, vainement réclamée sous un gouvernement hostile, fut enfin reconnue par une assemblée nouvelle. Il faut toujours semer, bieu suscite des orages qui font éclore.

Dès la paix rétablie, le 31 juillet 1871, la question fut posée par le comte Jaubert. Mais le projet de ce député se trouva remis à une commission plutôt tiède et qui délibéra lentement. Ce ne fut que le 31 juillet 1873 que M. de Laboulaye déposa son rapport. Entre temps, il est vrai, un premier effort avait été accompli, un premier succès remporté. Le 19 mars 1873, une loi avait été votée qui, réorganisant le Conseil supérieur de l'Instruction publique, y donnait place aux évêques. Toutefois, ce n'était point suffisant. Le catholiques exigeaient leurs Universités. Constatant que l'Assemblée, perdue dans ses combinaisons politiques, oubliait les propositions de M. de Laboulaye, ils engagèrent en 1874, à la suite du congrès que M. Chesnelong présida au mois d'avril, une vigoureuse campagne de presse et de pétitions. Je n'ai pas besoin de noter que l'*Univers* prit à cet assaut une part ardente et décisive. Louis Veuillot, saisissant la question de haut et par les principes, démontra combien la société avait besoin de reconnaître à l'Église, en matière d'enseignement, la liberté la plus franche et la plus large :

« On a détruit l'enseignement public, affirmait-il après

Digitized by Google

avoir exposé l'œuvre séculaire de l'Église, le jour où cette organisation admirable a été remplacée par le mercenariat universitaire. La destruction ira s'accomplissant de plus en plus, et le remède sera de plus en plus loin, tant qu'on n'aura pas relevé la puissance scolaire de l'Église...

« L'Église est la mère du genre humain et aussi sa maîtresse d'école. Elle enseigne aux hommes ce qui manque le plus entre eux, c'est-à-dire le respect de l'homme. Je ne sais quel conventionnel s'écriait pompeusement, en style de Jean-Jacques Rousseau : *Législateurs, apprenez à l'homme le respect de l'homme.* Je défie tout législateur qui ne parlera pas au nom de Dieu de m'apprendre à respecter l'homme, ni la loi, ni moi-même, ni surtout le législateur...

« Pour conclure, aujourd'hui comme à l'origine de notre civilisation, c'est l'Église qui sait, l'Église qui enseigne, l'Église qui aime à enseigner; c'est l'Église qui enseigne ce qu'il faut surtout savoir et qui enseigne bien ce qu'il faut savoir bien. La France a été, est, et sera plus ou moins savante, selon que l'Église sera plus ou moins libre dans l'enseignement; et si l'Église cessait d'enseigner, on pourrait marquer le temps où la France cesserait de savoir lire (1). »

Eugène Veuillot, de son côté, soutenait énergiquement la revendication maîtresse des catholiques, incomprise ou timidement défendue par quelques-uns d'entre eux : je veux dire la collation des grades. C'est « le point capital, insistait-il, de la loi aujourd'hui en discussion sur l'enseignement supérieur. Si les Facultés libres n'ont pas le droit de donner les diplômes, il n'y aura pas liberté réelle et pratique de l'enseignement, et les droits des catholiques seront méconnus (2). »

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 56-58.
(2) *Univers* du 22 décembre 1874.

Digitized by Google

A cette date, la bataille est enfin engagée. Une première délibération vient de se terminer devant la Chambre et, après un émouvant duel oratoire entre Challemel-Lacour et Mgr Dupanloup, l'Assemblée a résolu, par 531 voix contre 124, de passer à une seconde lecture. L'*Univers*, en cette occasion, n'a pas manqué de rendre hommage à l'énergie de l'évêque d'Orléans : « Il a promptement et parfaitement fait justice, écrit Auguste Roussel, des agressives imputations, des menaces et des prétentions odieuses du jacobinisme aux abois (1). »

Cependant, la seconde lecture, après avoir été résolue, se faisait attendre. L'Assemblée s'enlizait dans le gâchis constitutionnel et les gauches essayaient de gagner du temps. Que la dissolution survînt avant que la liberté de l'enseignement supérieur eût été reconnue, la question serait enterrée par les futures Chambres. L'énergie catholique éluda ce piège. Le 15 mars 1875, Mgr Dupanloup monte à la tribune pour réclamer la mise à l'ordre du jour de la loi. Son intervention ne réussit point. Les journaux poursuivent la campagne. Eugène Veuillot donne le ton de la presse catholique, en déclarant le 21 mai : « Si cette loi n'est pas votée, l'Assemblée finira, comme elle a commencé, par une défaillance (2). »

Quelques jours après, soutenu par cette opinion militante, l'évêque d'Orléans revient à la charge. Il est, ce jour-là, visiblement indisposé. Les gauches en profitent odieusement pour essayer de couvrir sa voix. L'*Univers* s'indignait, le lendemain, contre cette misérable attitude : « Mgr Dupanloup paraît à la tribune. Le vénérable prélat semble très fatigué. On le voit néanmoins tenir tête à l'orage qui gronde... Mais chacune des phrases qu'il prononce est assaillie d'interruptions indécentes et de ricanements frénétiques. Les jacobins viennent de le prouver

(1) *Univers* du 7 décembre 1874.
(2) *Ibid.*, 21 mai 1875.

Digitized by Google

encore une fois, ils n'ont de respect ni pour la vieillesse, ni pour le talent, ni pour le courage, ni pour la faiblesse, encore moins pour le caractère sacerdotal (1). »

Toutefois, grâce à M. de Kerdrel, vice-président, qui dirigeait les débats, et à M. Buffet, qui soutint l'initiative épiscopale, la seconde délibération fut enfin décidée.

Ce fut le 7 juin que la bataille s'engagea. Louis Veuillot l'accueillit avec soulagement et avec espoir : « Demain, s'écriait-il, l'Assemblée reprendra la discussion du projet de loi sur l'enseignement supérieur. Il porte l'étiquette de la liberté, et depuis près d'un demi-siècle l'amour de la liberté le plus fervent et le plus sincère le réclame. Mgr l'évêque d'Orléans qui a mérité l'honneur d'obtenir sa mise à l'ordre du jour, a fait l'histoire éloquente de ses retardements. Que de persévérance, que de labeurs, que de sacrifices ont acheté les moindres succès (2)... »

Cette dernière bataille ne fut pas la moins rude. Les républicains, se sentant vaincus, la poussèrent avec une frénésie et une ténacité, dont ils espéraient du moins obtenir un succès partiel. Ils commencèrent toutefois par essuyer un échec sensible. Grâce à M. Chesnelong, la Chambre étendit aux diocèses le droit, reconnu par le projet aux communes et aux départements, d'ouvrir des Universités. Mais les gauches emportèrent une demi-revanche sur la collation des grades. Un premier engagement se livra entre Mgr Dupanloup et Jules Ferry qui, par voie d'amendement, refusait ce droit essentiel aux Facultés libres. La motion Ferry fut repoussée. Restait à voter un texte positif. Beaucoup de députés pensaient qu'un nouvel effort eût enlevé l'avantage. On n'osa pas pousser si loin. M. Pâris suggéra une transaction que M. Wallon, ministre de l'Instruction publique, accepta vivement et à laquelle l'évêque d'Orléans se résigna.

(1) *Univers*, 30 mai 1875.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 397.

Digitized by Google

C'était l'établissement d'un jury mixte, composé de professeurs libres et de maîtres officiels, devant lequel les étudiants des Facultés indépendantes auraient le droit de se présenter. Les chefs s'étant accordés sur ce moyen terme, il fut adopté par les troupes.

Ce recul gâta, sur le moment, la satisfaction générale. Il provoqua des mécontentements. « Nous regrettons, déclarait Aubineau, que le débat n'ait pas été accepté par les catholiques de l'Assemblée sur le terrain où les radicaux ont cherché à le placer. Ils ont insulté l'Église à cœur joie. Ils ont déclaré qu'elle était l'ennemie qu'ils voulaient poursuivre. Hélas! on leur a répondu au nom de la liberté (1). »

La critique était tempérée. Il serait difficile, à ce propos, d'accuser l'*Univers* d'intransigeance et de fanatisme. Et le journal avait d'autant plus de mérite à garder cette modération que, parmi les militants, des voix s'élevaient, beaucoup plus vives. Mgr de Ladoue, évêque de Nevers, n'avait pas craint d'affirmer : « L'idée de demander l'établissement de jurys mixtes dans l'enseignement doit être rejetée comme contraire à l'esprit de l'Église. »

Ce regret, pourtant, se fondit bientôt dans la joie de la conquête obtenue. Le vote final, enlevé, le 12 juillet, par 316 voix contre 266, provoqua un véritable enthousiasme. Nul ne l'acclama d'une voix plus éloquente et d'un cœur plus heureux que Louis Veuillot :

« Hier, 12 juillet, fête de saint Jean Gualbert, abbé, a été, votée la loi de l'enseignement supérieur, à la majorité de cinquante voix. A présent la cause de la liberté est gagnée et celle du monopole perdue. Nous pouvons chanter *Nunc dimittis*. Après une attente de trente-sept ans, plus d'une fois presque découragés, il nous est donné de voir ce que nous avons toujours dit être le moyen humain le plus assuré de la résurrection et du salut. Par la liberté de l'ensei-

(1) *Univers* du 16 juin 1875.

Digitized by Google

gnement, le christianisme rentre dans la vie politique et recommence d'être une institution sociale active (1). »

L'article, tout entier de ce ton allègre et confiant, se termine par une revue des avantages emportés par le « parti catholique », c'est-à-dire par l'école que l'*Univers* a formée, maintenue, dirigée :

« Après 1830, les catholiques avaient à soutenir de grandes causes qui paraissaient difficiles, pour ne pas dire perdues, et desquelles assurément nous pensions ne pas voir le triomphe : 1° Le retour des églises de France à la liturgie romaine : il est opéré complètement; dom Guéranger en a joui longtemps avant de mourir. 2° La liberté des ordres réligieux : c'est fait, et le Père Lacordaire a été même académicien, ce qui n'indique point la renaissance de la barbarie, ni, autant qu'on le dit, la répugnance de « l'esprit moderne ». 3° La liberté de l'enseignement congréganiste, primaire et secondaire : c'est fait; les congrégations ont des écoles et des collèges assez bien entretenus par le choix spontané des familles. 4° La ruine de la séparation gallicane : c'est fait d'un commun consentement. Nous avons vu très tranquillement, à tout prendre, le *Syllabus* et le Concile, dont personne n'est mort et ne mourra, et qui ne sont, pour ceux qui n'en veulent pas, que des choses spirituelles qu'ils ne comprennent pas et qu'ils finiront par embrasser volontiers. 5° L'enseignement supérieur, chose inespérée, il y a quelques années, et qui excitait beaucoup la passion universitaire, mais du reste, chose mûre dans l'opinion. La chose est faite et les fureurs se calmeront (2). »

L'*Univers* ne s'en tint pas à l'approbation platonique. Aussitôt que l'épiscopat, se mettant à l'œuvre immédiatement, fit appel aux libéralités catholiques, le journal fut des premiers et des plus ardents à lui faire écho. « C'est

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 401.
(2) *Ibid.*, pp. 404-405.

Digitized by Google

au peuple chrétien, déclarait Louis Veuillot, qu'il appartient de soutenir les Universités libres, lesquelles sont en un sens les vraies Universités séculières, et de les faire vivre en présence de cette Université laïque de l'État dont le dogme et la religion sont de n'avoir ni dogme ni religion. » Et il ouvrait, sur l'heure, une souscription pour « cette œuvre de régénération et de salut » qui « ne cède le pas qu'au seul Denier de saint Pierre (1) ».

L'invitation fut entendue et, là encore, le public de l'*Univers* se montra au premier rang des plus généreux. Louis Veuillot méritait largement la reconnaissance que lui témoignait, quelques mois plus tard, l'Université catholique d'Angers, en le plaçant parmi le petit nombre de laïques, auxquels elle faisait hommage de son *Livre d'Or*.

On a vu, dans ce combat, comment le journal savait rendre justice à ses adversaires libéraux. Il n'en négligeait aucune occasion. Au cours de cette même année 1875, il intervint encore, avec humour et vivacité, dans une querelle engagée par M. Sarcey et quelques autres libres-penseurs, contre les méthodes éducatives de M^gr^ Dupanloup. « Laissons clapoter son éloquence », écrivait Louis Veuillot en présentant une citation du journaliste voltairien. Et il soulignait spirituellement toute la suffisance et la fausseté des conseils que le chroniqueur se permettait de donner à l'évêque.

Vers la même date, il défend de nouveau Montalembert contre les impuissantes et venimeuses insinuations que des apostats comme Dœllinger ont prétendu tirer des approbations dont l'orateur catholique les a couverts avant leur reniement. « Des complices sur lesquels ils comptaient, déclare-t-il de ces exploiteurs, ils ne connaissaient que les noms et la passion, point la cons-

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 106.

Digitized by Google

cience (1). » — « J'ai baisé cette ligne en la lisant », écrivait le lendemain l'abbé Delor, qui avait toujours uni dans son affection Montalembert et Louis Veuillot. Et il ajoutait cette remarque : « En fin de compte, c'est à vous que nous devons de garder la *mémoire catholique* de ces deux maîtres, Montalembert et Lacordaire (2). »

Il fallait néanmoins, contre les libéraux, poursuivre la lutte. Elle pressait d'autant plus que leur parti s'efforçait opiniâtrement de relever la tête. Le 17 août, Mgr Mermillod dénonce à l'*Univers* les « revanches que l'on essaie de prendre contre le Concile ».

De ces tentatives obstinées et sournoises, Louis Veuillot avait connu lui-même, au début de l'année, un exemple frappant.

A la fin de mars, en effet, les libéraux, qui menaient grand éclat d'une apologie d'Augustin Cochin, publiée par Falloux, réussirent, avec la complicité d'un certain Venturini, à glisser dans l'*Osservatore romano* un compte rendu élogieux de ce livre. Aussitôt l'*Union de l'Ouest* et le *Français* d'exploiter, au profit de l'école libérale, cette approbation donnée par un journal « dont on connaît les relations avec le Vatican ». Mal leur en prit de triompher si haut. Le 4 avril, l'*Univers* insère une lettre émue de l'abbé Morel, qui voit une contradiction bizarre entre cette louange soi-disant officieuse, accordée à une œuvre essentiellement libérale, et les félicitations qu'il vient de recevoir lui-même pour sa brochure ultramontaine contre l'*Inscription de la Roche-en-Brenil*.

Plus calme et plus rassuré, Louis Veuillot se borne à dénoncer l'intrigue. Il rappelle, en même temps, par un nouvel exemple, et des plus topiques, la véritable opinion de Rome. Il a reçu la veille, en effet, par les soins de Mgr Freppel, le texte d'un Bref adressé par

(1) *Univers* du 27 octobre 1875.
(2) Lettre du 28 octobre 1875.

Digitized by Google

Pie IX aux Conférences de Saint-Vincent de Paul et aux comités catholiques d'Angers. Le Pape y déclare nettement : « Ne vous laissez jamais détourner de votre but, soit par les pièges multipliés de l'erreur, soit par la crainte, la faveur, les séductions des hommes, soit par les discours subtils et mielleux de ceux qui, confiants dans leur propre sagesse, traitent parfois d'inopportune telle ou telle doctrine de l'Église, croyant avoir trouvé une sorte de moyen terme à l'aide duquel ils pourront amener à de mutuels embrassements la vérité et l'erreur (1).... »

L'évêque d'Angers ne se contentait point, d'ailleurs, en cette rencontre, de documenter l'*Univers*. Il intervenait directement à Rome, d'où bientôt le cardinal di Luca lui donnait l'assurance que l'*Osservatore romano* avait reçu l'ordre d'expulser le *serpent* qui s'était glissé dans sa maison. Exécution qui ne tarda pas : le journal romain publia, coup sur coup, deux entrefilets, dont le premier exprimait des regrets embarrassés et dont le second infligeait un désaveu formel au collaborateur intempestif. « Nous n'hésitons pas à déclarer, disait-il, que cet article a été inséré par inadvertance dans nos colonnes et que nous en déclinons absolument la responsabilité (2). »

Le *Français,* qui avait joué si bruyamment du Venturini, ne sut point cacher sa déception devant le lamentable *fiasco* dont se couronnait cette habile manœuvre. Louis Veuillot se donna le plaisir de souligner la piteuse attitude de l'adversaire pris à son propre piège : « A la place du *Français,* nous parlerions d'autre chose. Il montre trop sa peine; c'est une chose contraire à l'art et qui ajoute beaucoup à l'ennui naturel qui suit un coup manqué. Que sert d'aller partout crier à pleins poumons qu'on est vexé et qu'on enrage? Les gens le voient bien sans qu'on le dise (3). »

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 322.
(2) *Ibid.*, p. 327.
(3) *Ibid.*, pp. 327-328.

Digitized by Google

L'affaire en resta là, pour le moment. Mais, au mois d'octobre, les rancunes accumulées par le *Français* firent brusquement explosion dans le *Figaro*. Un rédacteur de ce journal, M. Saint-Genest, se servit d'Augustin Cochin comme d'un projectile à l'adresse de Louis Veuillot. Il citait avec complaisance et commentait avec amplification certaine lettre où l'écrivain libéral, se confiant à Falloux vers les débuts de l'Empire, exprimait son indignation contre la « courtisanerie de l'*Univers* ». Ce fut Eugène Veuillot qui ramassa le gant. Le maladroit agresseur lui faisait la partie belle. Il suffisait de rappeler, en effet, que la « courtisanerie » de l'*Univers*, non seulement ne lui avait valu aucune distinction, mais ne l'avait point gardé contre les rigueurs impériales, alors que son accusateur, à l'époque même où il lançait étourdiment ce propos téméraire, était un fonctionnaire en voie d'avancement et en espoir, bientôt réalisé, de décoration.

Bien entendu, ce fut à l'*Univers* qu'on imputa la querelle. Il fut convaincu d'avoir sans motif outragé un grand mort. Très dignement, Eugène Veuillot remit les choses au point :

« Nous avons simplement prouvé, après avoir beaucoup attendu, qu'on nous opposait à tort la vie publique, politique et religieuse de cet honnête homme qui servit plus que nous César et que ses mérites, que ses vertus n'ont pu préserver des erreurs du libéralisme. Ce n'est pas là attaquer une tombe, c'est ne pas permettre à des écrivains sans bonne foi ni dignité, de s'abriter derrière un mort pour vilipender des adversaires et fausser une situation (1). »

Quant à Saint-Genest, qui poursuivait la lutte en dénaturant la réponse de l'*Univers*, Eugène Veuillot l'exécuta d'une main preste et ferme : « Il nous semble que

(1) *Univers* du 7 octobre 1875.

Digitized by Google

l'honneur d'avoir figuré douze ou quinze ans dans l'armée française et d'être arrivé jusqu'au grade de lieutenant pourrait faire comprendre à M. Saint-Genest que même un figariste gagnerait quelque chose à ne pas appuyer de sottes insultes sur des falsifications de mots, de faits et de pensée (1). »

Si le *Figaro* avait pris parti contre l'*Univers* avec tant de chaleur, ce n'était point seulement par entraînement libéral, c'était aussi, et peut-être surtout, par animosité personnelle.

L'année 1875, en effet, marqua le point culminant de la lutte entre l'*Univers* et ce journal, en qui Louis Veuillot combattait à la fois le champion du libéralisme et le dissolvant du monde conservateur. Il le comparait au curé de Béranger, « excellent prêtre, facile, mais point marié; quelquefois gris, mais jamais avant la messe; ami des mécréants, mais point hérétique ». Il ne méconnaissait point, d'ailleurs, que, par certains côtés, le *Figaro* savait être grave et sévère : « Il a des principes, disait-il, mais il ne s'en sert pas. » Déjà, dans plus d'une occurrence, des polémiques s'étaient allumées entre les deux organes. L'une des plus importantes et des plus longues avait mis Louis Veuillot aux prises avec ce même Saint-Genest, dont la religion discrète et de bon ton s'inquiétait des pèlerinages et des miracles. C'était en septembre 1873, au moment où les multitudes catholiques, après s'être empressées à Paray-le-Monial, se portaient vers Lourdes. Le rédacteur en chef de l'*Univers* infligeait au figariste une vigoureuse leçon de catéchisme et, en même temps, de convenance.

« M. Saint-Genest, ajoutait-il, est un bon chercheur d'équilibre, mais il se donne trop souvent le tort de parler de ce qu'il n'entend pas. Il aurait beaucoup d'études à

(1) *Univers*, 8 octobre.

Digitized by Google

faire pour s'exprimer avec quelque raison sur le mobile des pèlerinages. Dans l'état présent de ses connaissances, le sujet est infiniment au-dessus de lui. Il ne peut rien dire qui touche l'âme d'un chrétien. Mais ne peut-il au moins comprendre que les chrétiens, persuadés que la patrie a besoin d'expiation, de prières et d'actes de foi, veuillent user à cet égard de leur liberté civile et faire ce qu'ils jugent bon? Il peut les accabler de ses sarcasmes, fournir des pierres à ceux qui en jettent, il ne peut les détourner de leur chemin. Le sarcasme d'un bel esprit ou la pierre d'une brute, c'est la même chose: c'est un obstacle qu'ils sauront braver et qui ne peut les arrêter (1). »

Voici quel fut le mot de la fin de cette controverse :

« Pour conclure, M. Saint-Genest est sincère, ingénu, prompt, et je me tiendrais honoré de son amitié. Il demande trop que l'on s'embrasse; je ne suis pas autrement l'ennemi de ce défaut sans conséquence. Il voudrait bien être un chrétien et il est déjà honnête homme; il peut arriver. Il écrit très gentiment; il fera mieux, s'il prend le temps de penser et de se relire. Mais aujourd'hui, pour savoir toujours ce qu'il dit, et discerner entre les choses qu'il entend, et connaître à fond la doctrine chrétienne, non (2). »

Or, au début de 1875, une audace mercantile du *Figaro* rendit la bataille plus âpre, plus prolongée, plus retentissante. Le journal sceptique et mondain prétendit, par des avantages pécuniaires, attirer le clergé dans sa maison. Louis Veuillot dénonça ce scandale et ce péril. « Ce n'est point ainsi, disait-il, que le Maître fréquentait les publicains. Aucun de ces malades qu'il allait voir ne paraît devant lui dans l'exercice de sa profession et surtout n'y reste après l'avoir vu. Croit-on que Jésus eût fait sa

(1) *Derniers Mélanges*, I, p. 469.
(2) *Ibid.*, p. 474.

Digitized by Google

lecture habituelle du *Figaro,* quand même on lui eût donné un abonnement à prix réduit, et que Madeleine eût songé à le distraire de cette occupation pour verser à ses pieds ses parfums et ses larmes? Un prêtre livré à la lecture du *Figaro,* je crois qu'il est mal disposé à dire son bréviaire (1). »

Vive colère dans le journal de M. de Villemessant. Laissant voir avec imprudence où le bât le blesse, il accuse aigrement l'*Univers* de lui susciter une querelle de boutique.

Soit, réplique Eugène Veuillot. « Comme entrée en matière, nous prierons *Figaro* de nous renseigner tout de suite sur certain passage de son dernier budget. Il y a là, dans les belles colonnes de l'actif, une belle recette de 149.423 fr. 52 centimes qui nous étonne et nous chiffonne. Contre les habitudes du lieu, ce produit d'un chiffre éloquent est indiqué sans la moindre fanfare; il vient après les abonnements, la vente et les annonces, sous ce titre discret et incomplet : *Recettes diverses* (2)... » Il paraît que la question était inopportune. Car, après avoir annoncé très haut qu'il s'expliquerait *clairement* et *largement,* le *Figaro* dépêcha, le 10 mars, à l'*Univers,* un de ses rédacteurs qui remit au journal, avec quelque gêne, un papier comminatoire. Il y était notifié simplement que la fameuse recette était réglementaire, ayant figuré sur les livres de la société ». Le journal boulevardier s'y affirmait ensuite « décidé à demander, à l'avenir, aux tribunaux la réparation de toute attaque de ce genre ». Le messager du *Figaro,* pour assurer le succès de sa mission, déclara, d'ailleurs qu'on pouvait modifier la note. Eugène Veuillot répondit qu'il tenait, au contraire, à publier telle quelle une explication qui n'expliquait rien et dont les menaces étaient puériles. A quoi

(1) *Derniers Mélanges,* II, p. 258.
(2) *Univers* du 6 mars 1875.

Digitized by Google

l'envoyé de M. Villemessant protesta que l'avis menaçant ne concernait point l'*Univers*.

Le jour même, Eugène Veuillot donnait la note figariste, en faisant remarquer que le journal boulevardier *filait*. « Nous n'avons jamais attaqué sa comptabilité, soulignait-il, ni mis en doute que ses *recettes diverses* n'eussent été encaissées selon les règles. Autre était la question : il s'agissait d'indiquer la provenance de ce produit plantureux. » Sur ce point, silence absolu (1).

Cette riposte n'empêcha pas le *Figaro* d'annoncer, le lendemain, à ses lecteurs que l'*Univers*, menacé de l'huissier et « n'ayant rien trouvé de bon à répondre », avait simplement enregistré les explications de son adversaire. « *Figaro* étant barbier, remarqua Eugène Veuillot amusé d'une désinvolture aussi audacieuse, c'est son droit d'avoir du toupet; mais il en a trop (2). »

D'ailleurs, il n'en poursuivit que plus vivement la campagne. L'organe de M. Villemessant se permettait, en ce temps-là, de grossir ses revenus par le commerce des « petites correspondances », qu'il a depuis lors abandonnées à d'autres feuilles. Il les insérait notamment dans son numéro du dimanche, destiné d'une façon plus particulière aux « lectures de famille ». L'*Univers* démasqua et flétrit ce scandaleux trafic. Il reproduisit tout un choix d'exemples, dont il serait superflu d'encombrer les pages de ce volume. Il suffira de noter que cette rubrique assez fructueuse servait d'abri complaisant aux relations les plus illégitimes et aux propositions les plus immorales : « Nous dédions ces extraits, concluait Eugène Veuillot, à MM. les ecclésiastiques abonnés au *Figaro* et aux honnêtes femmes qui prétendent, tant elles sont candides, ne rien voir dans cette feuille de salissant, ni même de scabreux (3) ».

(1) *Univers*, 11 mars.
(2) *Ibid.*, 12 mars.
(3) *Ibid.*, 11 mars.

Digitized by Google

Ce coup droit, plusieurs fois renouvelé, gênait visiblement la feuille boulevardière. Elle essaya d'abord d'une parade hypocritement méprisante : « Pourquoi cette honteuse délation, demandait-elle avec une surprise affectée? Quand la discussion arrive à ces extrémités, ce n'est plus que de la rage. On a le droit de se défendre contre elle, mais on n'y répond pas (1). »

Toutefois, sous le couvert de ce beau dédain, *Figaro* comprit la nécessité de quelque précaution. Peu de jours après, à côté de « petites correspondances » équivoques ou trop claires, une mention discrète annonçait que d'autres messages avaient été exclus pour leur rédaction « choquante ».

En même temps, le moniteur du boulevard opérait une diversion. Il publiait une lettre « d'un abonné ecclésiastique », à la fois plaidoyer contre l'*Univers* et amorce pour la clientèle. Le prêtre figariste invoquait surtout la réduction d'abonnement que lui consentait le généreux organe. A quoi Louis Veuillot de répondre, en recommandant avec largeur ses confrères catholiques à bon marché : « Il y a le *Monde* à 40 francs, il y a la *France Nouvelle* à 28 francs. Ces journaux catholiques sont bien informés et bien faits. » Puis, interpellant « l'abonné ecclésiastique », il le reprend avec sévérité :

« Pour *Figaro*, point de Pape captif, point d'évêques prisonniers, point d'Église persécutée et martyre. On s'amuse comme en Prusse. Il n'y a que des viveurs et des bacchantes. Est-ce que ni ces absences, ni ces présences ne sont sensibles à votre cœur? Rien ne vous manque, rien ne vous choque, la vie et les exercices spirituels de M. de Villemessant sont l'unique rosée dont vos aridités aient besoin tous les jours? Alors, Monsieur, quel prêtre êtes-vous? Et, si vous dites que vous ne considérez pas ces spectacles, que vous passez, que vous payez quarante

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 266.

Digitized by Google

francs par an le plaisir d'ouvrir un journal que vous ne lisez point, alors quel pauvre êtes-vous (1)? »

Cette campagne était vivement encouragée dans les milieux catholiques. L'*Union*, l'approuvant tout haut, se demandait comment les prêtres abonnés au journal des « petites correspondances » faisaient « cadrer une telle lecture avec les lectures graves et saintes qui par devoir remplissent leurs journées ». Dans le clergé, nombre d'ecclésiastiques adressaient à l'*Univers* le témoignage de leur gratitude. Leurs lettres forment un volumineux dossier, dont il suffira de citer trois extraits pour en donner le ton. « Merci, écrit un jeune vicaire, pour votre article sur ce maudit *Figaro*, qui déshonore le clergé, en criant qu'il a 3.000 abonnés dans ses rangs. » « Non, insiste un vénérable curé, ne lâchez pas *Figaro*. Vous le tenez, serrez ferme et longtemps! Puisse-t-il en perdre le rire qui est sa vie et la mort de la dignité en France! » Voici, enfin, un figariste repenti et surtout écœuré : « J'ai été coupable et un des plus coupables, avoue-t-il, ayant entraîné avec moi plusieurs confrères. Je tiens beaucoup à réparer ma faute. »

Plusieurs, parmi ces correspondants, communiquent à l'*Univers* des protestations qu'ils ont adressées à son adversaire. Celui-ci comprend alors que le mouvement devient dangereux. Il essaie de l'enrayer en plaidant sa cause auprès des évêques. Idée malencontreuse! Il s'attire aussitôt deux semonces publiques. La première, de M^gr^ Freppel, est une exécution motivée, sévère et magistrale.

« Je regrette, Monsieur le rédacteur, écrit l'éloquent prélat, d'être obligé de vous dire que j'estime la lecture du *Figaro* peu convenable, j'ajouterai même dangereuse pour un ecclésiastique. Vous consacrez toute une partie de votre journal à un ordre de matières auxquelles l'esprit

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 270.

Digitized by Google

et l'imagination d'un prêtre doivent rester complètement étrangers. Vous initiez vos lecteurs aux mœurs, aux habitudes, aux aventures d'un monde frivole et licencieux, qui n'a rien de commun avec la gravité de la vie sacerdotale. Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, que le cœur d'un prêtre, dans lequel tout doit être chaste et pur, ne reçoive quelque atteinte à un pareil contact, et qu'il ne sorte plus ou moins souillé de toutes ces descriptions et de toutes ces intrigues dont votre journal semble s'être fait une spécialité.... Que dire, par exemple, de cette étrange correspondance, mise au service des plus mauvaises passions et dont l'*Univers* nous a révélé l'existence? Permettez-moi de vous faire observer que, dans votre long plaidoyer, il n'y a pas un mot d'explication à cet égard; et c'est pourtant là un point capital, car je ne sache pas qu'il y ait eu jamais dans la presse un exemple d'excitation aussi directe et aussi peu voilée au vice que saint Paul défend même de nommer parmi les chrétiens. Et voilà le journal que vous servez à des prêtres comme lecture quotidienne (1)! »

L'autre lettre épiscopale, plus brève, n'est pas moins décisive. Mgr Forcade, archevêque d'Aix, y déclare : « J'ai déjà commencé et je ne puis que continuer, pendant ma présente tournée de confirmation, à signaler partout votre journal comme le premier des journaux auxquels ni prêtres ni fidèles ne peuvent s'abonner en sûreté de conscience (2). »

Ce double arrêt clôtura la campagne. Il n'empêcha point de nouvelles polémiques. Elles s'échauffèrent même assez violemment pour provoquer, au mois de novembre, un incident des plus vifs. Cette fois, plusieurs figaristes, excités et impétueux, non contents de dégainer la plume, voulurent recourir à l'épée. MM. Magnard et Périvier se

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 278-279.
(2) *Ibid.*, p. 282.

Digitized by Google

présentèrent aux bureaux du journal pour réclamer à M. Lapeyre, auteur de l'article outrageant à leurs yeux, une réparation par les armes. Comme ils le prenaient de très haut, Eugène Veuillot, importuné de ce bruit, intervint dans la querelle et, l'ayant apaisée, pria les provocateurs de baisser le ton. Ce qu'ils firent. Après quoi, ils publièrent dans le *Figaro* un procès-verbal victorieux. L'*Univers* rectifia et répliqua. Puis Louis Veuillot donna le mot de la fin, avec son calme souriant et décisif :

« M. Lapeyre, expliquait-il, rencontre pour la première fois ces vieilles troupes bien mises et criardes. Étonné de leurs prétentions et de leurs propos promptement devenus peu littéraires, il a pu n'y pas répondre assez brièvement; le style des procès-verbaux a dû le surprendre davantage. Il ignore que c'est l'usage du métier. On est raffiné dans le costume et dans la pose, mais on ne rougit pas à l'occasion de porter les dernières guenilles. C'est l'habit de guerre particulièrement en usage contre les gens qui ne se battent pas. On leur dit qu'ils sont lâches, jaunes, mal vêtus, crasseux, qu'on brûle de leur tirer les oreilles. Rhétorique pure. Tout cela est pour vexer le chrétien qui ne se bat pas, et qui ne répond pas de la même façon. On aime à passer pour le plus fort, mais on évite les moyens qui feraient surgir un autre plus fort. Il faut rester calme, ne point signer les petits papiers que ces messieurs tiennent en poche à tout hasard, et ils vont dissiper leur colère au grand air. Ils la dissipent comme il leur plaît, sur d'autres petits papiers qui font gémir la presse et qui amusent diversement le public. Je connais cela. J'ai passé par là, non pas un jour ni une fois, mais tous les jours et souvent plusieurs fois par jour depuis quarante ans (1). »

Les bouillants figaristes étant remis à leur place, on tint à montrer au *Figaro* combien cette tentative d'inti-

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 578-579.

Digitized by Google

midation avait produit peu d'effet. Et le combat fut repris sur le terrain des « petites correspondances », qui récidivaient avec une audace effrontée. Cette fois, la feuille boulevardière entreprit de se défendre. Elle y montra, d'ailleurs, une sorte d'impudeur naïve qui, tout en armant l'*Univers* d'un argument nouveau, le désarmait par sa tranquille inconscience.

Figaro prétendit d'abord innocenter ce commerce louche, en soulignant qu'il ne faisait rien de pire que la poste restante et la télégraphie chiffrée; comme elles, il procurait « un moyen de correspondre entre les personnes *qui ne peuvent se voir ou s'écrire légitimement* ». Puis, dans un avis à sa clientèle équivoque, il lui recommanda de gazer les termes et, au besoin, de « se servir des moyens si nombreux de la cryptographie ou du langage chiffré ». — « Entendez bien, soulignait l'*Union,* en dénonçant cette précaution complaisante, entendez bien, ce n'est pas la turpitude qui nous fait peur et nous continuerons à faire toutes les commissions qu'il vous plaira de payer (1). »

Mgr Forcade n'avait-il pas raison d'affirmer, du *Figaro* de 1875, que, s'il existait de plus mauvais journaux, il n'en connaissait point de plus dangereux?

Mais pour ardemment qu'il combattit contre la sournoise et délétère action de la feuille dépravante, Louis Veuillot n'en militait pas moins contre ces « plus mauvais journaux » et, en général, contre tous les ennemis de l'Église.

Sa campagne de 1875 le mit aux prises, une fois de plus, avec les prêtres apostats qui s'efforçaient de propager et de grossir leur scandale. Il exécuta, en particulier, le médiocre abbé Michaud, « fondateur du michaudisme ». Le malheureux lui répliqua par de lourdes et plates injures : « O digne défenseur du jésuitisme et du romanisme!... O Firman indulgencié du Vatican!... » Le rédac-

(1) Cités par l'*Univers* 21 et 30 novembre 1875.

Digitized by Google

teur en chef de l'*Univers*, ayant reproduit ces pauvretés, se contenta d'asséner à leur auteur ce coup de massue :

« Voilà toute la doctrine, toute l'invention, tout le style et tout l'homme !

« Heureuse Église, dont le sein ne peut rien garder de pareil et rejette tout cela dans les mers protestantes (1) ! »

L'abbé Michaud ne comprit pas. Gravement, il menaça Louis Veuillot de l'accabler : « Quand j'aurai publié les douze ou quinze volumes que je prépare... » Évidemment, il était irresponsable.

De la même époque, un article sur les Juifs contient cette menace prophétique : « Ils en font trop. Ils se donnent trop le plaisir d'être les *rois de l'époque*, et ils font les mêmes fautes que les rois qui les ont précédés. Rois révolutionnaires, ils en font même davantage... Qu'ils prennent garde, cependant ; ils sont toujours juifs, et ils doivent craindre que le monde ne cesse d'être trop chrétien (2). »

Que d'autres pages encore on aimerait à citer, si l'on ne sentait des limites à l'œuvre qu'on poursuit ! Et, surtout, ces deux fortes et profondes polémiques avec les feuilles anticléricales, la première sur la dîme, où la doctrine se fortifie de l'histoire, et la seconde sur le phylloxéra, où Louis Veuillot démontre, en dépit des railleurs imbéciles et à courte vue, que le fléau de la vigne est la revanche des lois de Dieu transgressées !

Ainsi constamment fouaillés et redressés, les journaux libres-penseurs crurent, cette année-là, trouver un moyen de vengeance contre l'*Univers* : ils le présentèrent au public comme un diffamateur justement puni par les tribunaux. Le journal, en effet, subit un procès, dont ses ennemis s'efforcèrent de dénaturer le sens, et qui n'était, au fond,

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 351.
(2) *Ibid.*, p. 393.

Digitized by Google

qu'un coup sournois de l'impiété contre un défenseur de l'Église.

Cet incident, appelé à faire grand bruit dans la presse, s'alluma de la façon la plus modeste. Le 16 mars, un ami de l'*Univers* apportait aux bureaux du journal une note très courte et très calme, où l'on signalait qu'un mercier du faubourg Saint-Germain, s'étant vu *par exception* contraint de fermer le dimanche, avait eu soin d'annoncer au public, par un avis placardé sur sa porte, que cette mesure était prise « pour cause de réparation ». « Cette affiche, ajoutait la note, est un défi qui doit engager toutes les mères de famille chrétiennes à ne rien acheter » dans ce magasin.

L'affaire en fût peut-être restée là. Mais les journaux antireligieux y flairèrent une excellente occasion d'encourager un violateur du repos dominical et, tout à la fois, de tracasser un confrère catholique. Aussi, dès le lendemain, le *National,* relevant cette protestation, engageait-il charitablement le mercier en cause à intenter un procès contre l'*Univers.* Ce commerçant, séduit tout ensemble et par l'espoir du gain et par l'appât de la réclame, entendit le conseil et lança l'assignation. Il n'exigeait pas moins de 20.000 francs de dommages-intérêts.

Le journal n'eut aucune peine à démontrer sa bonne foi et son bon droit. Le mercier avait ouvertement prévenu le public que, d'ordinaire, il vendait le dimanche et qu'il ne fermait, ce dimanche-là, que pour faire travailler dans sa boutique. « Avions-nous le droit, demande l'*Univers,* de relever cette double violation de la loi du repos dominical, annoncée par son auteur lui-même, comme un défi porté aux observateurs de cette loi? Voilà tout le procès. » Et il insiste : « L'*Univers* a riposté publiquement à une affiche provocante et qui était elle-même publique. Le caractère provocateur et la publication de l'avis affiché à la porte du magasin nous donnaient incontestablement le droit d'y répondre. »

Digitized by Google

Mais, pas plus que la presse impie, le tribunal n'admettait ce raisonnement. L'intérêt social du repos du dimanche l'inquiétait beaucoup moins que l'intérêt particulier d'un commerçant aux prises avec l'organe de Louis Veuillot.

L'affaire fut plaidée le 23 avril. Le substitut fit cause commune avec l'avocat du plaignant pour donner le ton aux journaux. Non seulement il ne toléra point que l'on pût suspecter la bonne foi du mercier, mais il se permit de suspecter la bonne foi de l'*Univers*. Il l'accusa d'avoir prêté ses colonnes à une spéculation. Bref, le commerçant obtint 4.000 francs de dommages-intérêts.

Grande liesse au camp libre-penseur! Le *Siècle*, la *République française*, le *Rappel*, le *XIX^e^ siècle*, le *National*, l'*Événement* s'indignent avec un ensemble effarouché contre l'*Univers* diffamateur,... en articles d'ailleurs nettement diffamatoires. Pour indiquer le langage et la loyauté de leurs commentaires, il suffit de comparer, à la note presque anodine qui a déchaîné les poursuites, le résumé qu'en donnent la *République française* et le *XIX^e^ siècle* : « L'*Univers*, explique la première, avait couvert d'injures un honorable commerçant. » Et le second, de préciser : « M. Veuillot avait présenté M. X... au public comme un *athée*, un *forcené*, pour qui le saint repos du dimanche n'était qu'un prétexte à des manifestations antireligieuses (1). »

Par contre, les journaux catholiques prirent nettement fait et cause en faveur de l'*Univers*. Ce n'était pas seulement question de confraternité, c'était obligation de justice. Le *Français* lui-même, en dépit de ses polémiques avec l'organe de Louis Veuillot, se donna le mérite et l'honneur de le défendre énergiquement : « Le marchand, soulignait-il, s'était adressé au public pour donner la raison de la fermeture de son magasin. Si un journal se fai-

(1) Cités par l'*Univers*, 2 mai 1875.

Digitized by Google

sant l'organe d'une partie de l'opinion publique a répondu que la raison était mauvaise et a tiré les conséquences qui ressortaient, le marchand ne doit s'en prendre qu'à lui (1). » De son côté, l'*Union*, apprenant que l'*Univers* avait résolu d'en appeler, l'en félicitait avec chaleur. Il émettait l'espoir que cet appel donnerait « à la liberté religieuse et à la dignité de l'écrivain une satisfaction devenue nécessaire. »

Cette décision, Louis Veuillot l'avait arrêtée dès le premier jour. Il en expliquait les motifs à M^me^ Bacon qui, tout de suite et très généreusement, — comme bon nombre d'abonnés d'ailleurs, — lui offrait de payer en partie les frais de cette guerre. « Nous plaidons pour le principe du dimanche et ces débats le serviront. Si définitivement nous sommes condamnés, la loi de Dieu le sera avec nous. Ce que nous aurons à payer ne sera que de l'argent bien placé, gardé des voleurs par les voleurs eux-mêmes qui gardent bien (2). »

Ce fut le 1^er^ juillet que le procès revint devant la cour. Le représentant du ministère public, à part certaines leçons déplacées qu'il prétendit infliger au journal, se montra plus juste et plus courtois que son collègue de première instance. M. l'avocat général Hémar, en effet, protesta contre les insinuations dont la probité de l'*Univers* avait été l'objet : « Imputer au journal l'*Univers*, affirma-t-il, le reproche de s'associer à une spéculation commerciale de la plus mauvaise nature, c'est un reproche bien téméraire; car, dans cet océan de vénalité où s'agitent les journaux financiers ou politiques de Paris, le journal l'*Univers* est une des rares exceptions que je tiens à signaler (3). » Le magistrat convint même que l'affiche du mercier portait atteinte à la loi du repos dominical. Mais, entre le commerçant qui avait violé une loi formelle

(1) Cité par l'*Univers*, 30 avril.
(2) Lettre de mai 1875.
(3) *Univers* du 29 juillet 1875.

Digitized by Google

et le journal qui l'avait dénoncé, ce fut pour le premier qu'il réclama des dommages et ce fut le second dont il requit la condamnation. Cette logique biscornue séduisit la cour et le premier jugement fut confirmé. L'*Univers* dut payer les 4.000 francs. Mais il fut établi, et par le journal lui-même et par l'*Union,* que le principe du repos dominical avait subi, du fait de la justice, un grave ébranlement. Ce procès, si banal au premier abord, était un nouveau symptôme et un nouveau progrès de la révolution libre-penseuse.

Pour triompher de cette révolution, Louis Veuillot ne se bornait point à la combattre. Il exaltait, contre elle, les grandes et vraies forces. Je viens d'indiquer les assauts que, pendant cette année 1875, il soutint ou livra sur des terrains divers. Ce ne fut qu'une partie de son labeur. Pour donner de ses campagnes une vue plus complète, il y a d'autres articles, il y a d'autres œuvres à signaler encore : œuvres de louange, de prière ou de reconstruction. La force lui revenait peu à peu, ou plutôt il triomphait du mal et lui barrait la route. Sa collaboration au journal étincelle de pages magnifiques. Dès le printemps, un de ses amis de l'Assemblée, le vicomte de Lorgeril, lui a déclaré : « On voudrait être malade comme vous l'avez été, si l'on était sûr de trouver, en entrant en convalescence, cette verve inépuisable avec laquelle vous fustigez les lâches et les immondes (1). » Quelques mois plus tard, c'est un autre juge éclairé, M^gr^ Bourret, qui répète à Louis Veuillot : « Grâces à Dieu, vous avez repris vos forces et la vigueur de votre esprit témoigne que la vigueur physique est encore en pleine floraison. Conservez-vous. Votre plume a rendu de grands services et en rendra encore à l'Église, s'il plaît à Dieu (2). »

(1) Lettre du 26 avril.
(2) Lettre du 29 septembre.

Digitized by Google

Un témoin confirme ces jugements affectueux. Eugène Tavernier, que Louis Veuillot choisit comme secrétaire à cette époque et qui, au témoignage d'Eugène Veuillot, entra fort avant dans la pensée du maître, a consacré, on le sait, quelques pages précises, émues et attachantes, aux souvenirs de cette intimité glorieuse. Un trait, notamment, de la scrupuleuse bonté du grand écrivain : « Certain jour où j'avais négligé je ne sais plus quel soin, conte Eugène Tavernier, Louis Veuillot m'adressa un reproche mérité, sévère, de ton surtout. Quelques heures après, rentrant dans son cabinet et m'apercevant, il s'avança vers moi, la main tendue, et me dit avec un bon sourire : « Je « regrette bien de m'être emporté tantôt. Ne m'en gardez « pas rancune. Vous savez que, souvent, je suis fort « éprouvé (1). »

Or, voici, d'après l'ancien secrétaire attentif et judicieux, le portrait de Louis Veuillot à cette époque : « D'une taille supérieure à la moyenne, les épaules et la poitrine larges, robuste de complexion comme de charpente, il avait la musculeuse et souple carrure de l'homme bâti pour l'action et pour la lutte sans repos. Quand je le connus, il offrait encore le même aspect, malgré la première atteinte de la vieillesse... Il avait alors soixante-trois ans; il continuait d'étudier. Tous les jours, je lui faisais la lecture; parfois longue, quand elle était tirée d'un ouvrage concernant l'histoire de l'Église. » Sur la physionomie de Louis Veuillot, que ses adversaires ont criblée de tant de sarcasmes injustes et légendaires : Elle « faisait songer à celle du lion, laquelle comporte plus de beauté que de laideur. Il avait la tête grosse; la face pleine, avec quelques marques de petite vérole; le teint pâle et brun; le nez épais; la bouche forte et mordante, prête toutefois au sourire et garnie de dents très belles; les yeux plutôt petits, animés d'une flamme ardente, très malicieuse, mais encore plus

(1) *Louis Veuillot*, par Eugène Tavernier, p. 25.

Digitized by Google

affectueuse; d'abondants cheveux noirs, plantés dru, coupés court lorsque je le vis, et à peine grisonnants; la barbe entière et courte aussi; le front haut et large, lumineux, caractérisé, en outre, par l'harmonie comme par l'ampleur du dessin : un front magnifique. Complétant cette expression de puissance tranquille et souple, le geste était sobre, sûr, élégant; la voix, grave et nuancée, harmonieuse, volontiers caressante (1). »

Des travaux que le rédacteur en chef de l'*Univers* écrivit pendant ce regain de santé, j'aimerais à citer largement l'étude robuste et brillante qu'il donna sur Chateaubriand. C'est l'accord de la critique la plus fine et des vues les plus hautes : « L'opinion commune, reconnaît-il d'abord, est assez que nous ne l'égalons pas. Nous ne voyons rien depuis lui qui s'élève à sa taille. C'est un homme tel que nous n'en fournissons plus. Les statues ne manquent pas, mais les statures font défaut. On peut estimer, non unanimement, que quelques-uns le dépassent çà et là. Il est évidemment plus haut par l'ensemble, plus ferme par la masse, plus sérieux, plus noble. Chacun a plus d'endroits faibles, sent davantage la décadence. Lui aussi, sans doute, est un homme de décadence; toutefois il a moins descendu, et, en même temps, il est homme de recommencements (2). »

Plus loin, Louis Veuillot mesure ainsi l'influence de Chateaubriand. Il « n'a pas fondé une école; il n'était pas un maître que l'on pût suivre. Les héros ne sont pas des tacticiens. Il était un créateur d'émotions puissantes et, par la grâce de Dieu, fécondes; plus fécondes pour ceux qui les recevaient que pour lui-même. Plus tard, l'école naquit; lui, resta longtemps un catholique honoraire. Certains hommes font des fautes dont il plaît davantage à Dieu de tirer bon parti (3) ».

(1) E. Tavernier, *Louis Veuillot*, pp. 8, 4, 11.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 545.
(3) *Ibid.*, p. 551.

Digitized by Google

Mais trois autres sujets dominent cette période, entre ceux que Louis Veuillot traite avec émotion : la fête du 16 juin, qui réunit dans un seul hommage le Sacré-Cœur et la Papauté, le centenaire d'O'Connell, la mort de Garcia Moreno.

« Le 16 juin sera signalé cette année, rappelle-t-il, par une double commémoration chère aux catholiques. C'est le vingt-neuvième anniversaire de l'exaltation de Pie IX et le second centenaire de l'apparition de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, apparition qui fut l'origine de la dévotion au Sacré-Cœur (1). »

C'est à la même date, également, que fut posée, sur la colline de Montmartre, au milieu d'un puissant concours de peuple et dans un beau souffle d'espérance, la première pierre de l'église du Vœu National. Louis Veuillot ne pouvait manquer si favorable occasion de célébrer le Sacré-Cœur. Après avoir évoqué la grande révélation de Paray-le-Monial, il constate : « Cette parole, adressée dans l'ombre d'un cloître à un seul témoin, n'a pu périr. Le cloître ne l'a pas tenue captive... Depuis 1675, le Sacré-Cœur n'a cessé de grandir. Tout ce qui est pour lui, croît avec lui et par lui. Tout ce qui n'est pas pour lui, tout ce qui se fait sans lui ou contre lui, tombe (2). » Puis, de Montmartre, se tournant vers Saint-Pierre, il laisse jaillir son amour pour le Pape et sa confiance en la Papauté :

« Dites et faites ce que vous voudrez, crie-t-il aux ennemis de l'Église. Il est toujours là, toujours captif et toujours libre; toujours dépouillé et toujours plus puissant qu'aucun de vous; toujours obéi. Vous êtes forcés d'attendre sa mort, qui ne dépend ni de vous ni de lui. Elle viendra, mais à l'heure de Dieu, non à la vôtre, et peut-être renversera-t-elle vos desseins. L'heure où vous sou-

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 413.
(2) *Ibid.*, p. 409, 411.

Digitized by Google

haitiez qu'il mourût est passée. En tout cas, elle le délivrera de vous et ne vous délivrera pas de lui. Nous, nous ne serons pas orphelins. Il aura un successeur de sa tiare, de sa couronne temporelle que vous croyez si bien avoir dérobée, de ses importunes vertus et de son génie, dont vous avouez l'éclat, mais dont vous ne connaissez pas le principe (1)... »

Tandis qu'il écrivait ces pages, une invitation pressait Louis Veuillot de s'embarquer pour l'Irlande afin d'y célébrer un grand défenseur de l'Église. Le lord-maire de Dublin le conviait au centenaire du Libérateur. Hélas! la maladie trop récente encore et la santé trop compromise ne lui permirent ni ce voyage ni cette émotion. Il en exprima ses regrets par un éloquent hommage à l'illustre catholique :

« Nous devons à ce grand homme d'être entré de bonne heure en révolte contre les erreurs qui, presque partout, pèsent encore douloureusement sur la religion et sur la patrie. Pour mon compte, au début de la carrière, sa voix éloquente m'a appris à me souvenir de mon âme dans la vie politique, et, dans la vie religieuse, à me souvenir de mon pays. J'ai su de lui que deux flammes, qu'il ne faut pas désunir, sont nécessaires au bien-être de la conscience. Son exemple m'a montré comment on peut combattre les lois mauvaises des hommes en s'appuyant de la loi supérieure qui ordonne en même temps de les déraciner et de leur obéir. En France nos vicissitudes et nos oublis nous avaient fait perdre l'intelligence de ce dessein de Dieu, par qui la persévérance dans la prière et dans l'action devient la cuirasse la plus solide et l'épée la plus pénétrante. Obéir toujours et combattre toujours, rester en révolte légalement et inébranlablement, ne pas se lasser d'en appeler à la justice, en se servant des moyens laborieux que Dieu ne manquera pas de susci-

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 115.

Digitized by Google

ter pour obtenir enfin son triomphe; nous avions perdu cet art des catacombes, le grand Irlandais nous l'a rendu (1). »

Pour beaucoup d'Irlandais, l'absence de Louis Veuillot à ces émouvantes solennités fut une déception. Auguste Roussel, qui représenta l'*Univers* à Dublin, lui en transmit l'écho : « Hier, écrivait-il au journal, dans la séance du Comité, au milieu des applaudissements de ses membres, il a été donné lecture de la lettre de Louis Veuillot au lord-maire. L'article du rédacteur en chef sur O'Connell a été reproduit en entier par le *Freeman's Journal* et en grande partie par plusieurs autres (2). »

En même temps, dans une lettre particulière, il mandait à Louis Veuillot l'affectueuse et reconnaissante attention que le cardinal Cullen et le lord-maire avaient mise à s'enquérir de la santé du grand catholique français. « Je ne saurais vous dire, ajoutait-il, tout ce que j'ai été chargé de vous rapporter par la foule des pèlerins étrangers et par un grand nombre d'Irlandais. Si j'en avais pu douter, j'aurais vu qu'ici comme partout le rédacteur en chef de l'*Univers* est la grande admiration comme la grande sollicitude des catholiques (3). »

Quelques semaines après cette glorification, c'était un odieux attentat qui donnait à Louis Veuillot une nouvelle et douloureuse occasion d'exalter la grandeur et l'héroïsme chrétiens. L'assassinat de Garcia Moreno souleva, dans la France catholique, une émotion très vive, en même temps qu'un élan d'admiration, je dirais volontiers de culte. L'évêque de Poitiers, rendant un public hommage au président de l'Équateur, le saluait de cette apostrophe : « Salut, ô Garcia Moreno! Salut aux rayons multiples de l'auréole qui ceint votre front! Car, si c'est l'auréole du martyre, c'est aussi celle de la doctrine, et de la doctrine

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 480.
(2) *Univers*, 7 août 1875.
(3) Lettre du 6 août.

Digitized by Google

la plus inconnue des gouvernements de notre âge, la doctrine de la politique chrétienne (1). »

Louis Veuillot, de son côté, consacre au martyr de la franc-maçonnerie toute une série d'articles. « Il fut, dans le gouvernement du peuple, définit-il dès la première page, un homme de Jésus-Christ (2). » Puis il trace un superbe tableau de son œuvre et de sa vie :

« Garcia Moreno, en quelques années, par ses actions vigoureuses et sages, toutes filles de son grand caractère, de sa foi, avait ainsi formé l'âme de son peuple. Il n'a pas eu besoin d'un vaste théâtre, ni d'une longue carrière, ni de l'assistance et des secours que peut fournir une société nombreuse et savante. Tout cela n'existait pas, il le préparait pour des grandeurs futures. Il était à lui seul, en quelque sorte ses ancêtres et sa postérité. Mais il avait avec lui la religion catholique, qui est tout à la fois l'expérience du passé, l'intelligence du présent et le juste pressentiment de l'avenir, et par elle il a tout fait. Il a donné à sa patrie un grand homme, de grandes œuvres, une grande gloire. Il lui a donné quelque chose à croire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer et à garder. Il a donné un exemple aux républiques de l'Amérique espagnole, une leçon à l'Europe. Quand il viendra des hommes, ils sauront ce qu'ils peuvent faire, avec quoi et comment on peut tenter ce qui mérite d'être fait, et ce que Dieu et les peuples veulent que l'on fasse. Car ce ne sont pas Dieu ni les peuples qui demandent que l'on propage les incendies et que l'on multiplie les assassins. Dieu finit par punir terriblement ces crimes, et les peuples gémissant sous le joug d'un petit nombre de fous et de pervers aspirent à en être délivrés. Garcia Moreno qui a voulu payer ce qu'il devait au peuple et à Dieu n'a pas perdu sa noble vie. Il a travaillé quarante ans

(1) *Le cardinal Pie*, par Mgr Baunard, II, p. 610.
(2) *Derniers Mélanges*, II, p. 518.

Digitized by Google

pour mériter de vivre et de servir une dizaine d'années. Il a vécu et servi, et les assassins n'ont pu le tuer qu'après qu'il eut fini sa tâche et laissé son souvenir parmi ceux qui d'âge en âge forment le patrimoine le plus précieux du genre humain. Combien d'hommes dans notre siècle et de nos jours ont été plus retentissants et dont le cercueil, déjà couvert de toiles d'araignées, ne sera pas protégé dans la tombe, même par la malédiction? *Dios no se muere* (1)! »

De la fin du héros, le rédacteur en chef de l'*Univers* affirme hardiment : « Nous osons dire que Dieu lui devait cette mort. Il devait mourir dans sa force, dans sa vertu, dans sa prière, aux pieds de la Vierge des Sept-Douleurs, martyr de son peuple et de sa foi, pour lesquels il a vécu (2). »

Les rares loisirs que laissait à Louis Veuillot cette collaboration féconde au journal n'étaient pas inoccupés. Il travaillait avec ardeur à préparer la troisième série des *Mélanges*. Il y apportait même, à certains jours, une sorte d'acharnement pessimiste ou plutôt, hélas! trop clairvoyant. Sous son activité reconquise, il sentait toujours une déperdition de forces. « Il faut que je me hâte, répétait-il à sa sœur, je n'ai plus beaucoup de temps devant moi (3). »

A cette date, il venait aussi de mettre la dernière main à un ouvrage inattendu.

Par un jour d'été, il avait reçu la visite de M. Glady, éditeur de luxe. M. Glady publiait alors une *Manon Lescaut*, présentée par Alexandre Dumas. Il rêvait de donner, comme pendant à l'histoire amoureuse, une *Imitation* commentée par le même écrivain. Louis Veuillot lui opposa les objections que le bon sens autant que la foi devait sug-

(1) *Derniers Mélanges*, II, pp. 538-539.
(2) *Ibid.*, p. 527.
(3) Lettre d'Élise Veuillot à son frère Eugène, 2 novembre 1875.

Digitized by Google

gérer. L'éditeur, séduit par le piquant du contraste, insista.

« Du reste, ajoutait-il, je prétends faire honneur à l'*Imitation* et même à moi. Papier fabriqué exprès, premiers dessinateurs, premiers encadreurs, premiers graveurs; que voudriez-vous donc ? Quant à la préface de Dumas, je dis que c'est un coup de maître. J'aurais pourtant rêvé encore quelque chose : une traduction nouvelle, par un évêque!... Qui me conseilleriez-vous dans ce cas?

— Toujours avec le préface de M. Dumas ?

— Bien entendu.

— Je n'en connais point d'assez large.

— Tiens!... C'est précisément l'avis de M. Dumas (1). »

La nouvelle s'étant ébruitée et provoquant un émoi mêlé de scandale, Louis Veuillot conta son entretien avec l'éditeur. Il ajoutait, à l'adresse de l'écrivain libre-penseur : « Quel que soit son talent, j'ai un pressentiment que la préface qu'il veut faire ne vaudra rien, ni pour son libraire de luxe, ni pour lui. Ou il se sacrifiera au génie de l'*Imitation,* ou il sacrifiera l'*Imitation* à son propre génie (2)... »

Huit jours après, Louis Veuillot, qui avait presque oublié l'incident, reçut derechef la visite de M. Glady. « L'éditeur de l'*Imitation* m'est venu voir, contait-il à son frère. Il m'a dit qu'on lui avait *détraqué* son père et sa mère au moyen de mon article, qu'il se rendait et qu'il me demandait de remplacer Dumas. J'ai fini par accepter à condition qu'il préviendrait Dumas. Dumas a dit *tope,* heureux peut-être d'être délivré, et voilà comment je me trouve dans cette nouvelle illustration (3). »

Et voilà comment nous possédons, de la plume de Louis Veuillot, un commentaire grave et pénétrant du « plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes ».

(1) *Derniers Mélanges,* II, pp. 136-137.
(2) *Ibid.,* p. 137.
(3) Lettre du 9 juillet.

Digitized by Google

L'écrivain catholique ouvre sa préface par l'éloge de la paix :

« La vraie paix serait le vrai bonheur. Mais où est-elle la vraie paix, « cette paix qui passe tout bien »? L'homme désespère, et néanmoins il cherche encore. Il a le besoin et l'invincible pressentiment de la paix. Il sait qu'elle existe, que sans elle il ne jouira d'aucun bien, qu'elle est nécessaire à son bien, qu'elle passe tout bien. Cependant, par une contradiction terrible de sa nature, l'homme est ennemi de la paix. Au milieu de ses efforts pour la trouver, il s'épouvante du repos qu'elle lui promet. « Tous aspirent de loin à quelque repos », dit Bossuet, mais tous ont secrètement peur du repos, craignant le prix qu'ils devront mettre à cette paix sans prix. Elle semble venir, ils l'écartent ; elle fuit, ils la poursuivent. Mais ils la poursuivent surtout là où fatigués et honteux d'eux-mêmes, ils savent bien qu'elle n'est pas. Inutilement la vie nous avertit qu'il y a un art de la paix et un unique maître de cet art. La vie aussi nous façonne à l'habitude ou de mépriser l'avertissement ou de redouter par-dessus tout l'art et le maître pour ne nous en rapporter qu'à nous seul, c'est-à-dire aux passions qui nous éloignent de la paix ; et nous préférons mourir en perdant pour jamais cette paix plus que jamais désirée. »

Cette paix, l'*Imitation* nous la montre et nous la procure.

« L'*Imitation* est le Samaritain de l'âme égarée et souffrante. C'est encore Dieu, mais moins déguisé. Il touche la vraie blessure qu'il faut guérir ; il parle ouvertement de la vraie vie qu'il faut recouvrer. Toutefois il garde un dernier voile. Il veut un appel, un consentement ; il demande à revenir. Ainsi le Père des miséricordes respecte la liberté de ses créatures. Nous ne connaîtrons toutes ses prévenances que quand nous aurons voulu guérir. Alors nous ne serons plus accablés de honte, parce que nous serons accablés d'amour. »

Louis Veuillot traite, au passage, et à sa manière, le

Digitized by Google

problème si controversé de l'origine de l'*Imitation*. Quelle que soit l'âme inconnue qui a conçu ces pages admirables, il établit que le véritable auteur de ce livre est un être collectif : c'est le moyen âge chrétien.

Il termine par un saisissant parallèle entre l'*Imitation* et le *Livre de Job :*

« L'*Imitation,* en même temps qu'elle résume et continue Job, lui répond. Elle est la réponse claire et universelle que Dieu par Jésus-Christ fait aux plaintes et aux inquiétudes résistantes des justes affligés, ainsi qu'aux objections de ses vengeurs inopportuns, lesquels, par un sentiment trop humain de sa justice, sont enclins à expliquer suivant leur sagesse bornée et orgueilleuse, soit les décrets de la providence, soit les souffrances du malheureux. Ces explications données par la sagesse du monde sont de trop. Sans doute, Dieu est toujours juste et nul homme n'est innocent. Job l'a dit mieux que personne, et cela ne l'empêchait pas de demander un consolateur. Il reste que l'homme est malheureux et ne sait pas pourquoi. Mais les temps sont venus. L'homme est baptisé ; il est plus savant que les amis de Job et que Job lui-même avant que Dieu lui ait révélé le mystère de Jésus-Christ. Ce mystère de grâce, nous le possédons, le Médiateur est présent. Job souffre, mais il sait pourquoi. Il souffre, non seulement avec patience, mais avec joie ; il est content de souffrir, il appelle l'épreuve, il demande ces souffrances dont il a le secret et qui le rapprochent de Jésus, jusqu'à l'associer à l'œuvre de la Rédemption.

« Inutile de pousser plus loin ce parallèle. Nous savons maintenant, poussière humaine, comment nous pouvons nous envoler à Dieu. »

Cette préface fut terminée au mois d'octobre et l'ouvrage parut en décembre. A suivre Louis Veuillot dans ces envolées sereines, on ne pouvait douter de son plein retour à la vigueur intellectuelle et ses amis, comme écrivait le P. Tailhan, le 23 août, devaient remercier Dieu

Digitized by Google

« d'accroître avec les années, contrairement au cours ordinaire des choses, la puissance, l'énergie et la maëstria » de ce talent splendide.

Qui donc eût supposé que, sous cette force de pensée et d'expression, se cachaient une angoisse et une langueur secrètes? Et, pourtant c'était ainsi : Louis Veuillot n'avait cessé d'entretenir en lui l'impression d'un affaiblissement progressif. Il avait eu constamment à lutter, tantôt contre un embarras qui entravait sa parole, tantôt contre un énervement qui agitait sa main, tantôt contre un épuisement qui ralentissait sa marche. Bien qu'il pût défendre à ces inquiétudes et à ces douleurs d'altérer sa verve et son énergie, elles transparaissent néanmoins dans sa correspondance et se devinent au tremblement de son écriture. Elles se reflètent surtout dans les lettres qu'Élise, au cours des voyages où elle accompagne le frère aîné, envoie presque chaque jour au frère cadet. Par deux fois, en 1875, au mois de mai, puis au mois de novembre, Louis Veuillot est allé prendre quelque relâche dans « son château » de Gesves, en Belgique, où la comtesse de Limminghe, avec une bonne grâce discrète et attentionnée, lui réserve une hospitalité large et reposante. A la fin du premier séjour, Élise constate que « la jambe est moins roide ou moins molle », mais que « la prononciation est plus défectueuse ». « Cela me tourmente plus, avoue-t-elle, que je ne le laisse voir (1). »

Au mois d'août, c'est aux Roches, près de Clermont, que Louis Veuillot va se détendre, se réjouir et se réconforter près d'Agnès et, là, dans cette chère présence, il puise un vrai renouveau. La paix et la satisfaction s'épanouissent dans une lettre qu'il écrit, de ce « joli bivouac », à sa Visitandine. On y est « très honnêtement heureux », déclare-t-il. « Il me semble que ce petit enclos de raisins, d'abricots, de fraises et de résédas est une barque fleurie

(1) Lettre du 23 mai 1875.

Digitized by Google

dirigée par les vents les plus doux sur les plus paisibles courants qui vont au ciel (1). »

La villégiature hivernale en « son poêle de Gesves » laisse encore à Louis Veuillot une impression paisible et rassurante. Il en remercie la comtesse de Limminghe avec une spirituelle effusion : « Qui est bien attrapée? C'est Mme la Comtesse Louise, qui a dit jusque par trois fois que je ne savais pas écrire à Sa Seigneurie. Eh bien, voilà que je m'y mets. Sachez, Madame, qu'une seule chose me consolait de quitter Gesves. C'est la pensée de lancer un caillou dans la boîte. A peine arrivé, je le lance. Puisse-t-il vous atteindre au cœur! Mais il est difficile d'atteindre si loin et si haut. Madame, abaissez votre cœur vers moi. Je suis positivement *arraché*, éperdu, consterné. Je m'étais si sérieusement planté aux Roches (c'est-à-dire à Gesves) que je ne parviens pas à reprendre pied chez nous. C'est une chose atroce de ne retrouver que sa maison quand on a quitté la vôtre (2). »

Mais voici les froids qui reviennent et la névrose, avec eux, tente un retour offensif. Un mois plus tard, après avoir félicité d'une âme joyeuse et d'une écriture tremblée sa fille Agnès, qui vient de donner le jour à sa première enfant, la petite Luce, dont il sera le parrain, Louis Veuillot se voit contraint d'ajouter : « Malheureusement, comme il faut toujours un peu de chiendent autour des félicités humaines, la névrose est toujours là, et ne veut pas que j'aille du côté du froid et de la neige. Je suis donc forcé de rester au coin de mon feu. J'ai peu de main et presque pas de jambes. Toute ma vie s'est retirée dans mon cœur, tout plein de toi et de ce nouveau Lulu (3). »

Les docteurs auraient voulu, comme l'année précédente, envoyer Louis Veuillot dans le Midi. Mais la poli-

(1) Lettre du 20 août 1875.
(2) Lettre du 13 novembre 1875.
(3) Lettre du 14 décembre 1875.

Digitized by Google

tique, en période aiguë, le retient près de Versailles. Au surplus, la difficulté et l'appréhension d'écrire n'atteignent point cette fois une aussi vive acuité que le dernier hiver, au lendemain de l'attaque. Le rédacteur en chef de l'*Univers* peut suivre de près les événements politiques et, sur la plupart d'entre eux, formuler un jugement qui respire encore la vigueur et la clairvoyance. A la fin de décembre, il apprécie vigoureusement l'élection des inamovibles. Il inaugure l'année 1876 par une magistrale oraison funèbre de l'Assemblée nationale.

C'est le 31 décembre 1875, en effet, que cette Assemblée clôtura ses travaux, après avoir mis la dernière main à l'organisme constitutionnel et nommé 75 sénateurs inamovibles. Cette suprême opération donna, par malheur, à la carrière de ce Parlement, qui aurait pu laisser un si grand nom dans l'histoire ou tout au moins finir avec dignité, un épilogue lamentable.

Les différents partis de droite avaient noué des accords pour se ménager, dans le futur Sénat, une large représentation. Mais, le premier jour du scrutin, le 9 décembre, il advint que deux noms seulement sortirent de l'urne : ceux du duc d'Audiffret-Pasquier et de M. Martel. Aucun autre candidat n'obtint cette majorité dont la coalition conservatrice se croyait encore assurée. Des trahisons secrètes, atteignant réciproquement tous les noms, avaient opéré des ratures sur toutes les listes. Aussi l'extrême droite qui, depuis 1871, accumulait contre le centre droit des rancunes inexpiables et l'accusait avec raison d'avoir empêché la monarchie, résolut-elle de conclure un pacte avec les bonapartistes et les républicains. M. de la Rochette fut l'âme de ce complot. Gentilhomme breton, d'une fidélité à toute épreuve et d'une loyauté incontestable, il assuma la responsabilité de cette initiative avec un réel courage et une droiture d'intention manifeste. Il expliquait carrément son but : « Les chefs

Digitized by Google

du centre droit ont fait la République contre le roi et contre les royalistes. Maintenant que la République est faite, ils veulent la gouverner, toujours contre le roi et contre les républicains... Ils veulent refaire 1830... Je ne consentirai jamais à les aider dans leurs aspirations et, sous prétexte de conservation sociale, à leur servir de marchepied pour qu'ils puissent atteindre plus facilement leur but. J'aime mieux des ennemis découverts que des ennemis cachés (1). »

Cette compromission n'en était pas moins une manœuvre suspecte et une lourde faute. Elle devait avoir pour premier effet d'introduire, dans la future assemblée sénatoriale, une forte proportion d'adversaires de l'Église. Car, si le centre droit, écrasé par cette alliance imprévue, ne put faire élire que trois de ses membres, les légitimistes eux-mêmes n'obtinrent finalement que neuf sièges.

L'*Univers* n'avait pas attendu ce piteux dénouement pour blâmer cette transaction malheureuse. Eugène Veuillot, dès le 13 décembre, insistait pour que l'extrême droite répudiât la coalition : « L'erreur aurait été courte et serait, par conséquent, plus facile à oublier et à réparer. » Au nom des légitimistes, un député avec lequel le journal s'était généralement entendu, le marquis de Franclieu, tentait de justifier son parti. Nous avons voulu, déclara-t-il, « agir et réagir par tous les moyens contre les prétendus conservateurs parlementaires, avant qu'ils ne puissent s'emparer de la constitution qu'ils ont préparée et combinée avec toute l'habileté qu'on leur connaît ». Mais Eugène Veuillot réplique avec justesse : « En politique, comme en toute chose, la meilleure conduite est celle qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer. » Et il conclut qu'on n'aurait pas dû « livrer le poste à l'ennemi pour déjouer le traître (2) ».

(1) Hanotaux, *op. cit.*, III, p. 466.
(2) *Univers* du 16 décembre 1875.

Digitized by Google

Louis Veuillot, quelques jours plus tard, exprimait les mêmes regrets : « L'extrême droite et la droite, malgré les raisons qui les excusent, ont failli à des principes qui leur valaient mieux que toutes les habiletés, et qu'elles verront se retourner contre elles ou se trouver moins puissants dans leurs mains (1). »

Ainsi s'éteignait l'Assemblée nationale. Le 31 décembre, le duc d'Audiffret-Pasquier, présidant la dernière séance, la levée du corps, jeta sur cette grande et pauvre dépouille quelques gouttes d'eau bénite libérale. Il se félicitait, mais avec mélancolie, de l'œuvre consommée et il attestait, mais avec hésitation, sa confiance en l'avenir. En réalité, chez les catholiques, il n'y avait guère que tristesse, déception et angoisse. Une fois de plus, Louis Veuillot se faisait leur interprète, en écrivant :

« Les hommes se font au baptême. Le nain malfaisant en est venu à son honneur, il a bouché les fontaines sacrées. Il les a bouchées savamment avec des ordures, avec des cadavres, avec des blasphèmes, avec des catastrophes déshonorées. On y a mis la tête de la France, on y a mis son corps. Jusqu'à ce qu'une nouvelle France vienne à sourdre il n'y aura plus rien. Cette dernière aventure de cinq années où tout était à faire et où tout ce qui restait encore a été défait a comblé la source. Cinq ans et le cœur de la France n'a pas battu une fois, si ce n'est peut-être au tour financier de M. Thiers, quand au prix d'un milliard il s'en fit offrir quarante ou cinquante par tous les Juifs de la terre. Hors de là, depuis cinq ans, rien n'a battu dans nos cœurs.

« Voilà la fin de la Chambre. Elle est morte et nous sommes morts.

« Et nous allons la refaire ni plus, ni moins. On hasarde mille pronostics. Voici le nôtre : Il ne sortira du

(1) *Derniers Mélanges*, II, p. 602.

Digitized by Google

pays que la Chambre qui en est sortie, et il ne sortira, de cette Chambre coupée en deux que ce qu'on a déjà vu. Le pays mort n'enfantera pour cette fois encore rien de vivant (1). »

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 3-4.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LA PREMIÈRE CHAMBRE RÉPUBLICAINE (1876).

Les élections de 1875. — La brochure de Mgr Pelletier. — Les débuts de la nouvelle Chambre : l'invalidation de M. de Mun; l'assaut contre la liberté de l'enseignement supérieur. Vie intime. — Louis Veuillot et la liberté. — Pèlerinage à Lourdes et reprise du travail. — Activité littéraire. — Publication de la troisième série des *Mélanges*. — Nouvel hiver à Arcachon.

Déjà, quand Louis Veuillot écrivait ces lignes attristées et inquiètes, on était au vif de la période électorale. Jamais pareille bataille ne s'était engagée avec plus de fièvre et n'avait mis en jeu de plus graves intérêts. On a souvent reproché à l'Église de s'être jetée dans cette lutte avec trop d'éclat et de passion. M. Hanotaux, dans son *Histoire de la France contemporaine,* réédite avec un entêtement courtois cette accusation légendaire. Il reconnaît cependant, tout le premier, que, dans ce conflit redoutable, « il s'agissait de la direction supérieure de l'âme humaine et de la constitution idéale des sociétés ». Il constate, au surplus, que la franc-maçonnerie ne mit pas moins d'ardeur à tourner les élections au profit de la libre-pensée que n'en déploya l'Église à les orienter vers la paix religieuse. Et, quelques mois plus tard, un des chefs de la nouvelle majorité, Jules Ferry, félicitait les Loges d'avoir « pris réellement position » contre « l'ennemi héréditaire ».

D'ailleurs, quel était le but vers lequel les républicains faisaient converger leurs plus vigoureux efforts? Quelle était la réforme dont ils prétendaient imposer le vote

Digitized by Google

au futur Parlement? Ils ne s'en cachaient point : c'était l'abrogation de la loi qui venait d'établir la liberté de l'enseignement supérieur. Gambetta répétait ce mot d'ordre avec une insistance âpre et fougueuse : « On a obtenu contre nous, déclarait-il à Lille et à Bordeaux, une loi de division, une loi de recul, une loi de haine, une loi désorganisatrice, une loi d'anarchie morale pour la société française... Cette loi n'est pas française, elle est romaine... Je me propose de la faire abroger. »

Ce n'était donc point seulement par fidélité à son vieux programme, c'était par un juste sentiment d'opportunité, que l'*Univers* plaçait au premier rang la question religieuse. Dès le début de décembre 1875, aussitôt votée la loi électorale, Eugène Veuillot, avec sa précision et sa fermeté coutumières, avait défini les positions à prendre :

« Le parti catholique a sous ce rapport un passé qu'il faut faire revivre. Reprenons notre vieille tactique du temps de Louis-Philipe, continuée sous Napoléon III; que les catholiques, dans les arrondissements où ils peuvent l'emporter, aient des leurs pour candidats; que partout ailleurs, ils se constituent de manière à forcer les divers prétendants de compter avec eux; leur union les rendra forts. Peu de candidats seront assez sûrs du succès pour dédaigner un appoint de quelques milliers ou seulement de quelques centaines de voix.

« Mais pour que l'on recherche cet appoint et que l'on subisse ces conditions, il faut qu'ils aient des chefs et un programme. Les chefs seront de droit les catholiques militants et possédant une certaine influence dans l'arrondissement, le canton où même la commune; le programme, qui sera nécessairement le même partout, doit être bref, net et porter sur des questions d'un grand intérêt social et religieux. Par exemple, pourquoi les catholiques ne diraient-ils pas : Nos voix sont acquises à tout candidat qui promettra de revendiquer la pleine

Digitized by Google

liberté de nos universités et d'appuyer la réforme chrétienne de la loi sur le mariage (1). »

L'abbé Lecanuet, commettant l'erreur de juger un programme de 1875, avec la mentalité de 1907, affecte une surprise ironique en présence de cette dernière revendication. En réalité, cet important problème était à l'ordre du jour des préoccupations catholiques. On s'inquiétait du « mal irréparable fait par une loi qui permet à l'un des époux de s'en tenir au mariage civil, au détriment des droits de la conscience de l'autre, et d'imposer à celui-ci un concubinage forcé. « On redoutait que cet abus, dont on citait déjà des exemples, ne devînt plus fréquent « avec le progrès des doctrines radicales (2). »

Nombre de journaux religieux se rangeaient à la même opinion et l'*Union électorale catholique* n'exprimait pas une autre pensée, quand elle demandait « que la sainteté du mariage ne fût pas atteinte ».

Au surplus, c'est trahir la vérité, que de présenter ces revendications spéciales comme un programme électoral complet. Elles se bornaient, au contraire, à formuler les conditions restreintes, imposées par les catholiques aux candidats désireux d'obtenir leurs suffrages. C'est ce caractère que Louis Veuillot, après les avoir rappelées, soulignait très clairement :

« Pour le reste, que l'aspirant député soit ou promette d'être ce qu'il voudra : nous n'y regardons pas. Nous pouvons le tenir pour mal éclairé sur la question du gouvernement, nous le tenons pour honnête et intelligent sur les points essentiels. Nous croyons que c'est un homme capable de comprendre la famille, la paternité et la liberté, et nous nous confions à lui, croyant que s'il a besoin de voir plus clair, Dieu l'éclairera.

« Et si M. Naquet, M. Marcou, M. Madier ou M. le tail-

(1) *Univers* du 2 décembre 1875.
(2) *Univers* du 19 février 1876. Article d'Arthur Loth.

Digitized by Google

leur ou tout autre intransigeant ayant pris ces engagements, passait par nos suffrages, contre n'importe quel monarchiste, bonapartiste, mac-mahonnien ou radical, qui les aurait refusés, nous penserions avoir fait une bonne affaire et nous en serions hautement très fiers (1). »

Cette attitude, on le devine, ne fut pas du goût de tout le monde. Elle gêna et irrita surtout les hommes de parti. Mais, depuis sa fondation, l'*Univers* était accoutumé à la méfiance et à l'hostilité des hommes de parti. Il ne s'émut point de leurs nouvelles démonstrations de colère. Il se contenta de leur répondre : « Nous sommes convaincus qu'en stipulant pour les droits de l'Église et de la famille, nous faisons la meilleure des politiques (2). »

Que décidait, de son côté, le gouvernement? Après des hésitations et des divisions intestines, il prenait enfin le parti d'agir. Le 13 janvier, par la voix du Maréchal, il lançait une proclamation. Mais c'était surtout un incolore et peu séduisant appel à l'*Union conservatrice*. Elle se terminait toutefois par un coup de clairon sonore et fier : « La France, affirmait Mac-Mahon, sait que je n'ai ni recherché ni désiré le pouvoir dont je suis investi; mais elle peut compter que je l'exercerai sans faiblesse, et pour remplir jusqu'au bout la mission qui m'est confiée, j'espère que Dieu m'aidera et que le concours de la nation ne me fera pas défaut. » — « Les paroles du Maréchal, atteste Louis Veuillot, coulent de source. Évidemment il dit ici le fond de sa pensée, et dans tout le parti de l'ordre, quelque extension qu'on lui donne, personne n'a rien à objecter. L'adhésion est unanime, on s'en fait honneur; elle est même sincère (3). » Néanmoins, l'article s'achève sur une note mélancolique et alarmée : « Le Maréchal espère que Dieu l'aidera et que le concours de la nation ne lui fera pas défaut. La pauvre nation fran-

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 10-11.
(2) *Univers* du 23 janvier 1876. Article d'Eugène Veuillot.
(3) *Derniers Mélanges*, III, p. 12.

Digitized by Google

çaise n'a pas sujet de compter beaucoup sur elle-même. Elle a sans doute de bons désirs, mais peu de suite. Elle se fait défaut à elle-même. Nous lui conseillons de faire comme le Maréchal et de souhaiter l'aide de Dieu (1). »

Le rédacteur en chef de l'*Univers* était inquiet, et ne s'en cachait point. Il était inquiet de voir, une fois de plus, les combinaisons l'emporter sur les principes. Il assistait, avec un sourire amer et angoissé, au glissement ininterrompu du grand parti conservateur : « M. Gambetta commence aujourd'hui d'être le dernier rempart de l'ordre; ensuite, ce sera M. Clémenceau, ou M. Floquet, ou quelque autre; après cela, qui viendra et qui voudra (2). »

Ces impressions pessimistes étaient communes à tous les militants lucides et courageux. Ils ne songeaient qu'à s'armer pour une campagne prolongée et rude. « C'est le moment pour tous les catholiques, écrivait l'évêque d'Angers, d'être attentifs aux événements et de se tenir prêts pour la lutte. » De province, les amis les plus clairvoyants de Louis Veuillot le confirmaient dans ses appréhensions. « L'Assemblée, lui mandait le comte de la Tour, sera quelque chose de terne, d'impuissant, de niais, qui nous laissera dormir en République d'une somnolence peut-être mortelle (3). »

Un rayon, toutefois, parmi ces pénombres : la cause de Dieu aura, du moins, dans la nouvelle Chambre, une voix éloquente et un chef intrépide. « Le vrai leader des futures droites catholiques, reconnaît Hanotaux, c'est le comte de Mun. » L'éminent historien dit vrai. La profession de foi du vaillant capitaine aux électeurs de Pontivy a, par sa crânerie et sa netteté, enthousiasmé tous les militants. « Convaincu, proclame Albert de Mun, convaincu que la foi catholique est dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre politique la base nécessaire des lois et

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 18.
(3) Lettre du 13 janvier 1876.

Digitized by Google

des institutions; que seule elle peut porter remède au mal révolutionnaire, conjurer ses effets et assurer ainsi le salut de la France, j'ai la ferme résolution, quel que soit le terrain où Dieu m'appelle à le servir, de me dévouer sans réserve à la défense de ces principes (1). » Ravi de ce langage, où il reconnaît sa doctrine et son accent, Louis Veuillot s'empresse d'écrire à M. de Mun : « Il faut absolument que je vous remercie, en particulier et pour mon compte, de votre profession de foi. C'est cela, c'est bien cela, c'est tout à fait cela. Pour la première fois de ma vie je me sens flatté et même honoré de faire partie du corps électoral (2). »

Le rédacteur en chef de l'*Univers,* à cette approbation privée, joint d'ailleurs un appui public. Le comte de Mun a l'embarras de compter, parmi ses concurrents, un abbé bonapartiste, énergiquement désavoué au surplus par l'évêque de Vannes. Louis Veuillot insiste auprès des catholiques bretons pour qu'ils ne se laissent pas séduire par cette soutane égarée. « Que M. de Mun ne se retire pas », conclut-il avec énergie. Le journal, en même temps, poursuit, en faveur du jeune candidat catholique, une campagne chaleureuse et persévérante. Aussi, à la veille du scrutin, M. de Mun pourra-t-il écrire à Louis Veuillot : « J'attends avec une pleine confiance : l'événement, au reste, répondra, je l'espère, à nos désirs et j'ai tout lieu de croire que je serai élu, même au premier tour. Ai-je besoin de vous dire, Monsieur, quelle part aura l'*Univers* dans cette victoire, si Dieu nous l'accorde, et quelle reconnaissance je garde à vos collaborateurs et à vous-même du secours si énergique que votre journal m'a apporté. Vous avez fait avec moi le tour de l'arrondissement et je n'ai eu qu'à récolter, au passage, le fruit de votre parole (3). »

(1) *Ma Vocation sociale*, p. 311.
(2) *Correspondance*, t. I, p. 465.
(3) Lettre du 19 février 1876.

Digitized by Google

Ce scrutin, qui va s'ouvrir, quel sera-t-il? Déjà, le 30 janvier, les élections sénatoriales, sur lesquelles on comptait pour dresser, contre la future Chambre, un rempart inexpugnable, n'ont préparé contre elle qu'une barrière fragile. La haute assemblée ne contiendra, en faveur des idées conservatrices, qu'une majorité faible et précaire. Cependant, du point de vue catholique, elle permet encore un espoir. « La loi qui nous a permis d'avoir des Universités, constate l'*Univers,* aura dans le Sénat une majorité disposée à la maintenir (1). »

Mais la Chambre?

Les craintes étaient vives. Elles se trouvèrent dépassées. Sur 433 élections définitives au premier tour, les républicains en enlevaient 300. Sur les 300, le centre gauche, qui s'était flatté de travailler pour son règne en élaborant la constitution, n'occupait que 40 sièges.

Dans ce résultat lamentable et alarmant, Louis Veuillot reconnut et montra la conséquence logique des fautes accumulées par l'Assemblée nationale : « La Chambre de 1871, élue au lendemain de la guerre, à la veille de la Commune, croyait être et voulait être entièrement conservatrice. Deux ans après, elle refusait à la monarchie les conditions d'existence les plus visibles, et se traînait dans un provisoire où elle abondonnait la Papauté; quatre ans après, elle s'accolait à la république en lui imposant sans illusion aucune un faux visage et un faux nom; cinq ans après, elle expirait en fabriquant un sénat imaginaire, et nous livrait aux essais loyaux que nous allons expérimenter. Telles ont été, telles sont encore la sagesse et la fermeté des conservateurs. Tout le mal qu'ils pouvaient redouter a grandi; tout le bien qu'ils pouvaient garder et qu'ils devaient entretenir a péri. Leurs intentions ont pu être excellentes, mais ils ont bien fait le mal et mal fait le bien (2). »

(1) 1 février 1876.

(2) *Derniers Mélanges,* III, pp. 31-32.

Digitized by Google

Cependant, la bataille n'était point terminée; il fallait continuer la lutte et l'*Univers* sonnait le ralliement. « Nous avons eu, au point de vue parlementaire, des situations plus mauvaises et rien n'a été perdu. Il n'y a donc pas lieu de désespérer. Seulement, il faut agir (1). »

Le journal réclamait, en particulier, un énergique effort en faveur de M. de Mun, resté en ballottage. Il suppliait les électeurs de Pontivy d'envoyer au Parlement ce « représentant de la France » et « ce défenseur de l'Église (2). »

Cette ardeur était loin d'animer tous les catholiques; elle était loin surtout d'inspirer le cabinet. Dans certains milieux enthousiastes et téméraires, on avait suggéré l'idée d'un coup de force. Mais M. Buffet, loin de songer à partir en campagne, n'éprouvait d'autre envie que de battre en retraite. Candidat dans quatre circonscriptions, le président du Conseil avait essuyé quatre échecs. Il remit sa démission au Maréchal. L'*Univers*, qui devait se retouver auprès de lui dans l'opposition, ne célébra point son passage au gouvernement : « M. Buffet, constatait Eugène Veuillot, a de grandes qualités; mais, comme homme d'État, il est arrivé, par le libéralisme, à l'impuissance (3). »

Le président ne pouvait dénouer la crise entre les deux tours de scrutin. Il chargea donc simplement M. Dufaure de prendre l'intérim du ministère de l'Intérieur. C'était une indication et une habileté. Très petite habileté. Il s'agissait d'élever, contre les troupes enivrées de Gambetta, une digue qui ne leur fût pas entièrement imperméable. M. Dufaure était l'homme de la situation.

Le ballottage confirma, sans l'augmenter, le succès des gauches : elles comptèrent 56 élus contre 49 conservateurs. Mais les militants eurent du moins la consolation et l'es-

(1) *Univers* du 25 février 1876. Article d'Eugène Veuillot.
(2) *Ibid.*, 28 février.
(3) *Ibid.*, 25 février.

Digitized by Google

pérance de voir triompher le comte Albert de Mun. « C'est un grand succès pour la cause catholique », affirmait victorieusement l'*Univers;* et, en même temps, le journal adressait un joyeux télégramme au rédacteur en chef, qu'une recrudescence de fatigue venait de contraindre à quitter Paris.

Louis Veuillot partagea la satisfaction de ses collaborateurs. Il voulut l'exprimer tout de suite à Mme de Mun. Mais, malheureusement, la lettre aussitôt amorcée demeura interrompue. Sa main lasse et énervée commençait dès lors à lui jouer ce mauvais tour qui, peu à peu, devait le résoudre à cesser toute correspondance. Ses papiers en renferment plusieurs, de ces pages inachevées, dont les dernières lignes presque illisibles attestent douloureusement la crispation qui a fait tomber la plume. « Je suis bien triomphant, écrivait-il donc à la comtesse de Mun... Je crois être de ceux qui espèrent le plus par des raisons de fond très douces et très solides. Je le crois déjà [M. de Mun] très éloquent et je crois qu'il le deviendra davantage; je le crois très instruit du mal et du remède et je crois que Dieu le fera beaucoup avancer dans cette science. J'ai lu avec une surprise charmée, dans un journal d'ici, très mauvais, qu'il y a en lui l'étoffe d'un Montalembert *meilleur.* C'est ma conviction (1)... »

Cette grande bataille catholique et nationale avait été doublée, pour Louis Veuillot, d'une autre affaire. Un de ces conflits périodiques, où l'*Univers* se trouvait aux prises avec Mgr Dupanloup, s'était mêlé à la lutte électorale. Soyons justes! Ce n'était point le prélat qui avait engagé le fer. Ce n'était pas non plus le journal. Un vénérable et belliqueux chanoine d'Orléans, Mgr Pelletier, d'ailleurs grand ami de l'*Univers* et de son rédacteur en chef, avait allumé le combat par une brochure retentissante. Il est nécessaire de la signaler ici, pour le bruit qu'elle provo-

(1) Lettre inachevée, du 9 ou 10 mars 1876.

Digitized by Google

qua dans l'opinion catholique et pour les commentaires dont elle fut l'objet de la part de Louis Veuillot.

Donc, vers la mi-février, le chanoine orléanais, qui, depuis longues annés déjà, filtrait avec soin les idées de son évêque, publia le fruit de ses patientes et pénétrantes études, dans un opuscule intitulé : *Mgr Dupanloup, épisode de l'histoire contemporaine.* L'*Avant-propos* de l'œuvre en indiquait le but : « Les hommes auxquels la Providence accorde un rôle marqué dans les affaires d'ici-bas, déclarait Mgr Pelletier, ont ordinairement quelque chose qui les distingue essentiellement; ils sont les hommes d'une idée, d'un système; les grandes lignes de leur vie convergent vers cette idée, vers ce système, ou, si l'on veut, elles n'en sont que le développement et l'application. Or, Mgr Dupanloup est aussi l'homme d'une idée, d'une idée à laquelle il a été certainement fidèle; c'est à ce point de vue que nous nous proposons de l'étudier (1). »

La brochure, qu'on se hâta de traiter de pamphlet, était rédigée de ce ton ferme, audacieux évidemment, mais ni insolent ni brutal. Louis Veuillot la jugeait en ces termes :

« Dans toute l'étendue de son ouvrage, qui est assez développé, l'auteur ne se permet rien en dehors de ce programme légitime. Avec une grande conscience et une grande mesure, il examine les documents nombreux et publics qu'il a recueillis. Il y montre l'idée, en effet très suivie, dont Mgr Dupanloup a été le moteur dès son premier ouvrage, la *Pacification religieuse* (1845), et est resté l'appui le plus vigoureux et le plus habile jusqu'à son entrée au Sénat. Cette idée est la conciliation de l'Église avec les principes de 89. Selon Mgr Pelletier, elle constitue ce qu'on appelle le libéralisme catholique.

« A Orléans, quelques esprits du nombre de ceux qui se servent volontiers des journaux, semblent se méprendre

(1) Pages 1-2.

Digitized by Google

sur le caractère du livre de Mgr Pelletier, et sur le droit d'examen et de critique dont il a cru pouvoir user. Plusieurs l'accusent d'avoir écrit un pamphlet; d'autres se récrient contre son *indiscipline;* ils lui font injure et se font tort. L'auteur se prend à des brochures, à des discours et actes politiques qui n'ont aucun caractère épiscopal (1). »

Ce ne fut point, toutefois, l'opinion du Chapitre d'Orléans; sans doute, il avait quelque raison de se sentir atteint et choqué, mais pour blâmer un ouvrage peut-être intempestif et trop hardi, il manqua lui-même de formes et de pondération. Il s'empressa, en effet, de condamner le chanoine, sans lui laisser le temps de se défendre, et il divulgua précipitamment cet arrêt, qui excédait ses prérogatives. Mgr Pelletier ne se laissa pas faire. Il en appela, du Chapitre, à Rome.

En attendant la décision du Saint-Siège, la lutte se poursuivit. Un Orléanais, fort ami du journal, Gabriel de Chaulnes, écrivait à Louis Veuillot que l'agitation était à son comble et que, dans les presbytères et les maisons catholiques, on recueillait fiévreusement des signatures de protestation.

Quant à l'*Univers,* il ne voulait point, pour sa part, envenimer ni prolonger la lutte. Une intervention du cardinal Guibert lui avait dicté cette attitude. L'archevêque de Paris ayant infligé une réprimande à Mgr Pelletier, Louis Veuillot s'inclina sur l'heure avec une respectueuse obéissance. En même temps, il fit comprendre au chanoine orléanais la convenance et la nécessité de cette réserve, et il s'efforça de l'apaiser. L'auteur de la brochure éprouvait aussi d'autres réconforts. L'évêque d'Angoulême l'autorisait à prêcher dans son diocèse, et celui de Nevers, l'ardent et combattif Mgr de Ladoue, lui affirmait sa sympathie. Ce n'était pas trop pour compenser la pluie d'injures que le malheureux prélat essuyait

(1) *Univers* du 27 février 1876.

Digitized by Google

stoïquement. Pour le châtier de ces audacieuses critiques, les libéraux l'accablaient d'outrages. On le traitait couramment de faux frère, de diffamateur, de rebelle, de félon. On faisait, de sa brochure, un pamphlet, une attaque odieuse, un scandale, une mauvaise action, une diatribe, un libelle, une révolte. On l'accusait de malignité, de calomnie, de prévarication, d'abominable exemple, de conduite monstrueuse...

Enfin, le 22 mai, parvint la réponse de Rome. Depuis longtemps déjà, Mgr Pelletier la pouvait pressentir. Le cardinal Chigi lui avait mandé, le 3 mars, que sa brochure n'était « qu'un véritable exposé des faits contemporains », mais que, dans la situation présente, elle pouvait, « par quelque côté, être répréhensible ».

Tel fut l'avis de la Sacrée Congrégation du Concile. Elle blâma la forme et la publication de l'œuvre; mais elle évita de s'engager sur le fond. « Les Éminentissimes Pères, après avoir lu tous les documents produits de part et d'autre, et après avoir mûrement pesé toutes choses, *quoiqu'ils n'aient aucunement condamné la brochure elle-même,* n'ont pu approuver néanmoins qu'un prêtre, en même temps chanoine de l'église cathédrale, se livrât publiquement, par le moyen de la presse, à l'examen des écrits et des actes de son évêque. Sous ce rapport, *et par le simple fait de la publication,* ils ont pensé que le prêtre Pelletier mérite d'être repris. »

Les incidentes que j'ai cru devoir souligner sont caractéristiques et parurent, d'ailleurs, fort inopportunes au chapitre d'Orléans.

L'affaire se termina par une nouvelle brochure, où le chanoine exposa les pièces du procès et que l'*Univers* annonça sobrement. Mgr Pelletier aurait voulu sans doute que le journal poussât davantage; et il dut laisser entendre qu'on ne le soutenait pas suffisamment à son gré. Car, écrivant un peu plus tard à son frère, Louis Veuillot remarquait : « Le chanoine Pelletier n'est pas content

Digitized by Google

du Pape qui ne parle pas comme le voudrait Pelletier. Il faut néanmoins faire ce que veut le Pape qui a toujours raison et se taire sur Pelletier qui n'a pas tort. Le disciple n'est pas plus grand que le Maître (1). »

L'*Univers* était saisi de préoccupations plus graves et plus urgentes. La nouvelle Chambre, à peine installée, s'était engagée dans la voie persécutrice. Elle s'était fait la main, d'abord, en invalidant, sans autre grief que leurs convictions religieuses, plusieurs députés catholiques. Elle avait accordé à M. de Mun l'honneur d'une agression particulièrement vive. Elle redoutait sa parole et, dans l'espoir d'empêcher sa réélection en intimidant ses électeurs, elle avait commencé par le soumettre à l'enquête.

Cette bataille, qui se livra dès le 24 mars, fut des plus âpres et des plus retentissantes. Les chefs du parti républicain donnèrent de leur personne contre le leader catholique. Brisson mena l'attaque et Gambetta vint à la rescousse. De son côté, la droite délégua, pour repousser l'assaut, l'un de ses orateurs les plus fermes et les plus autorisés, M. Keller. Le nouveau député lui-même eut à cœur de plaider sa cause, ou plutôt d'exalter la cause de l'Église. Il s'acquitta de ce devoir avec une éloquence qui confirmait et qui grandissait toutes les espérances fondées sur son talent, son courage et ses doctrines. Aux ourdisseurs de complots francs-maçons, qui comptaient découvrir, derrière l'élection de Pontivy, une conjuration cléricale, il répondait fièrement : « Vous cherchez une conspiration, vous ne la trouverez pas. Mais vous trouverez partout des catholiques fermement unis entre eux par la foi qui leur est commune, pour s'opposer de toutes leurs forces à l'avènement de cette libre-pensée que vous proclamez déjà (2). »

(1) Lettre de juin 1876.
(2) *Discours du comte Albert de Mun*, t. II, p. 25.

Digitized by Google

Louis Veuillot profita d'une si belle occasion pour buriner le portrait d'Albert de Mun. Après avoir constaté son rare et noble succès de tribune, il résume ainsi les principes de l'orateur : « M. le comte de Mun a la prétention d'être clérical, de l'être parfaitement, entièrement, totalement, sans lacune et sans mélange; il ne sépare pas son opinion religieuse de son opinion politique ou plutôt son opinion politique est son opinion religieuse tout entière. Il ose croire au *Syllabus,* il ose le dire; cela ne peut passer. » Et le rédacteur en chef de l'*Univers* conclut par ce pronostic : « Nous ignorons ce que l'avenir réserve à M. de Mun, mais il est certain que la Providence ne le traite pas comme le premier venu. Il semble qu'elle se prépare à faire quelque chose de lui (1). »

Quelques jours après, deux autres députés, MM. de Boigne et Chesnelong, ayant été invalidés sous le même prétexte de « pression cléricale » invoqué déjà contre M. de Mun, Louis Veuillot vide à fond cette bruyante et hypocrite querelle. « La pression cléricale », il ne la conteste point; au contraire, il la proclame et la glorifie. Elle constitue, dit-il, « un fait historique et un fait naturel ». Il en suit les manifestations depuis saint Pierre, débarquant à Rome, jusqu'aux missionnaires d'aujourd'hui, conquérant les pays sauvages. « Cette année, est mort, aux environs de Lyon, un M. Colin, dont personne n'a jamais parlé pendant les quatre-vingt-cinq ans qu'il a vécu; ce M. Colin était un grand ouvrier de la pression; il la préparait pour l'Océanie; ses enfants y sont, elle y fonctionne. Trois ou quatre Maristes viennent de s'établir à Nouméa, déportés volontaires. Gare à la Nouvelle-Calédonie, toute terre sainte qu'elle est! Les Maristes y versent des prières, des bénédictions, des larmes; semence de pression! »

Telle est la « pression cléricale »; le prêtre en est la vis. Et en voici les résultats :

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 96, 97.

Digitized by Google

« En vérité, la pression cléricale n'est étrangère à aucune de nos grandeurs. Nous lui devons nos lumières, nos vertus, nos qualités. Par ses exhortations, par ses conseils, par ses exemples surtout, le clergé avait donné au peuple de France tout ce qu'un maître incomparable en science et en vertu peut donner à un excellent écolier.

« Il nous a appris à combattre, à défricher, à cultiver, à bâtir, à régner. Nous avons été la nation bien élevée, grande et tenace dans la grandeur, la nation franche et dévouée au vrai, qui peut s'éloigner mais qui ne se sépare pas et qui revient; la nation communicative, parce qu'elle aime et qu'elle sait se faire aimer; la nation probe qui se repent, s'accuse et qui est pardonnée parce qu'elle pardonne. Nous n'avons cessé d'être tout cela, c'est-à-dire d'être nous-mêmes, que quand la pression cléricale a cessé de peser sur nous.

« Aujourd'hui, nous sommes autre chose; une autre pression nous mène et nous accable. Nous sommes juifs, nous sommes protestants, nous sommes cuistres, nous sommes voltairiens, nous sommes gâtés (1). »

Les radicaux, trop bornés pour comprendre ce langage ou trop sectaires pour tolérer qu'il fût porté à la tribune, invalidèrent finalement le comte Albert de Mun. Celui-ci, d'ailleurs, en dépit de la « pression anticléricale », fut réélu; et, cette fois encore, l'*Univers* se dépensa généreusement pour cette cause qui se confondait avec la cause même de l'Église. Louis Veuillot demanda que la France catholique fît pour le jeune député les sacrifices que l'Irlande autrefois consentit en faveur d'O'Connell. Comme le grand libérateur, écrit-il, « M. de Mun sera le mendiant de la France. Cette qualité ne diminuera pas sa valeur. On fera un comité. Nous nous inscrivons d'avance pour la somme qu'on nous demandera, en disant ce qu'une pauvre femme irlandaise disait

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 107. 108. 109.

Digitized by Google

à son mari, menacé par un brutal ennemi d'O'Connell : *Souviens-toi de ton âme et de ta liberté* (1). » Et, quelques jours plus tard, devant le succès de ce premier appel, le journal en élargissait la portée. « Nous ouvrons, déclarait Eugène Veuillot, sous le nom provisoire ou définitif d'*Union catholique électorale,* une souscription permanente destinée à former un fond catholique pour les élections (2). »

M. de Mun méritait d'autant mieux ce concours que, durant ce premier passage à la Chambre, il avait marqué vigoureusement sa place dans la première lutte engagée par les radicaux contre la religion. Je veux parler de l'assaut livré à la liberté de l'enseignement supérieur. Les vainqueurs, on le sait, voulaient abroger la loi de justice votée par l'Assemblée nationale. M. Dufaure, nommé président du Conseil au lendemain du ballottage, avait dû prendre immédiatement parti sur cet important problème. Il avait, dès lors, inauguré le système de demi-mesures et de concessions qui, par la main des modérés, devait entraîner la République au fond de l'abîme radical. Ne voulant point donner à Gambetta toutes les satisfactions réclamées par le fougueux tribun, il lui avait du moins accordé la suppression du jury mixte.

Aux premiers jours de la session, M. Waddington, ministre de l'Instruction publique, déposait dans ce but un projet de loi qu'Eugène Veuillot résume ainsi : « Les Universités catholiques relèveront de l'Université de l'État. Celle-ci jugera en souveraine absolue, avec toutes les petitesses de l'esprit de cours, toutes les haines de l'esprit de secte, et tous les calculs de l'intérêt personnel, cet enseignement libre qui s'est élevé contre elle et qu'elle aspire à ruiner (3). »

Le même jour, l'*Univers* annonce la résolution de mener

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 190.
(2) *Univers*, 27 juillet 1876.
(3) *Ibid.*, 16 mars 1876.

Digitized by Google

contre cette première agression de la majorité sectaire, une campagne énergique. Et, sans retard, en effet, une pétition est lancée, que le journal soutient de tout son pouvoir, en même temps qu'il donne la publicité la plus large et la plus éclatante aux protestations que l'épiscopat multiplie contre la loi Waddington.

M. de Mun, tout entravé qu'il fût par l'enquête, entendait bien tirer son coup de feu dans la bataille. Il consulta Louis Veuillot. C'est encore dans une lettre inachevée, dont les derniers mots sont presque indéchiffrables, que j'ai retrouvé la réponse du maître. Elle est d'autant plus intéressante à signaler qu'à l'heure du combat, le rédacteur en chef de l'*Univers*, éloigné par la maladie, ne put descendre dans l'arène :

« Mon cher ami, disait-il au vaillant député, sur toutes les questions d'enseignement, nous n'avons pas de documents nouveaux. Durant trente années de polémique, nous avons tout dit et tout montré. Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'une loi, mais d'un brigandage. On nous veut prendre la loi de l'enseignement supérieur comme on nous prendrait une chemise achetée et payée la veille chez un marchand patenté, au vu et au su de tout le monde, même des voleurs. Nous avons notre quittance, nous la produisons. C'est notre document. Mais les voleurs ont le bois, ils y règnent et les gendarmes sont absents; donc nous devons perdre la chemise. Les voleurs disent que ce vêtement nous gêne; bientôt ils diront aussi que notre peau nous gêne et qu'elle leur appartient. Ils plaisanteront ainsi jusqu'à ce qu'ils soient pendus.

« Nous demandons la loi telle qu'elle existe. Nous l'avons acceptée comme un minimum qui nous était dû et sur lequel nous ne remettrons rien. On ne s'arrange pas dans le bois, on est volé.

« Je vous félicite sincèrement de prendre la parole dans cette belle cause. Aucune n'est plus juste, plus antirévolutionnaire. Le grand document à faire valoir,

Digitized by Google

c'est la société présente. Elle a été élevée par l'Université. Quoi que l'on fasse, tout régime est impossible avec elle, même la République. Il en faut une autre; et cette autre société, ce n'est pas la guillotine qui la fera, c'est l'enseignement chrétien (1)... »

Ce fut le 3 juin que la bataille s'engagea devant la Chambre. M. Spuller, rapporteur de la loi, découvrit, avec un mélange d'audace et d'hypocrisie, l'arrière-pensée des gambettistes. Nous acceptons cette réforme, expliqua-t-il, « parce que nous voulons aller lentement, mais sûrement ». Et, Keller, relevant ces paroles à la fois menaçantes et sournoises, démontra que les radicaux poursuivaient au fond « la destruction du catholicisme » et fit entendre aux modérés ce prophétique avertissement : « Prenez garde!.. L'holocauste de la loi du 12 juillet 1875 ne fera que rendre la passion anticléricale plus exigeante et plus impérieuse (2). »

M. de Mun, à son tour, après avoir dénoncé le caractère agressif du projet, affirma la résistance des catholiques. « Fidèles à leur religion, qui leur commande le respect des lois, mais forts de leur conscience et de leur droit, les catholiques ne cesseront de protester contre la violence que vous allez leur faire. » L'effet de cette éloquente et frémissante intervention fut profond, même à gauche. La séance, enregistre le *Journal officiel,* resta « suspendue de fait pendant quelques minutes (3) ».

Eugène Veuillot constata, dans l'*Univers,* que le discours du député de Pontivy n'avait pas seulement produit une vive impression; il avait répandu de lumineuses clartés : « L'orateur catholique, affirma-t-il, a fait pleine justice des subtilités et des protestations opposées par le ministre de l'Instruction publique aux rigoureuses conclusions de M. Keller. Ce n'est pas seulement au jury mixte

(1) Lettre inachevée, mars 1876.
(2) Lecanuet, *op. cit.*, I, pp. 502-503.
(3) *Discours*, II, pp. 46-47.

Digitized by Google

que s'attaque le projet ministériel, c'est à l'Église (1). »

Mais le siège de la Chambre était fait. Après un dernier assaut de Ferry, une majorité de 357 voix contre 128 adopta le projet Waddington.

Restait le Sénat. Suprême espoir des catholiques. Le mouvement des pétitions reprit avec acharnement. En quelques semaines, on en récolta 126,000. Le 18 juillet, le débat se rouvrait devant la haute Assemblée. On voulait en finir avant les vacances. La discussion fut plus angoissante encore et plus passionnée qu'à la Chambre. Ici, le résultat demeurait obscur et, en dégageant la majorité sénatoriale, il pouvait engager l'avenir. Challemel-Lacour, Dufaure et Jules Simon, le premier plus âpre, le deuxième plus rude, le troisième plus souple, appuyèrent tour à tour le ministre de l'Instruction publique. L'opposition fut menée, contre eux, par Mgr Dupanloup, avec une ardeur impétueuse, et par le duc de Broglie, avec une habileté tenace. L'*Univers* reconnaissait la « grande vigueur » et « l'abondance de preuves vraiment éclatantes, » que le vieil évêque avait déployées pour faire la lumière.

Enfin, l'on vota. Par 144 voix contre 139, le Sénat repoussa le projet. Faible majorité, mais victoire considérable. Eugène Veuillot en tirait dès lors cette conclusion, qui deviendrait évidente, un an plus tard, au 16 mai 1877 : « Le maréchal-président sait aujourd'hui qu'une majorité dévouée aux principes conservateurs existe dans la première Chambre. » Mais s'il « doit au vote du Sénat plus de force et plus de liberté, il a aussi plus de devoirs (2) ».

Louis Veuillot, je l'ai dit, était resté à l'écart de ce débat. A l'heure même où la bataille s'engageait à la Chambre, il était repris par la névrose et s'en allait

(1) *Univers*, 5-6 juin 1876.
(2) *Ibid.*, 23 juillet 1876.

Digitized by Google

chercher à Bordeaux les soins du docteur de Bonneval. L'hiver, il est vrai, s'était montré plus clément. Cependant, le grand écrivain n'avait jamais été pleinement quitte de son mal, ni surtout de ses inquiétudes. « Je suis toujours dans le même état, écrit-il à sa fille Agnès, au mois de février, avec un mieux imperceptible, mais soutenu et... incurable... J'ai passé les deux grands froids que nous avons eus sans sortir, auprès de mon poêle. Mais quel poêle! En outre, je deviens dévot et je dis tous les jours une foule d'*Ave Maria*. Il y en a une (dizaine) pour toi (1) ». Cette récitation du chapelet, qui n'était point pour l'auteur du *Saint Rosaire médité* une coutume nouvelle, allait devenir, avec l'aggravation de la maladie, la force et la consolation du malade. Il y reviendra souvent dans ses lettres intimes. « Je serais malheureux, répétera-t-il un peu plus tard à sa chère commandante, si je n'avais pas la ressource des *Ave Maria* (2) ».

C'est dans la galerie, qui régnait au long de l'appartement, que Louis Veuillot égrenait volontiers son rosaire. Dans son cabinet de travail, un grand crucifix retenait ses regards et réconfortait son âme. A un ami, coupable d'une allusion païenne au Temps qui emporte les heures, il répondait un jour : « Sur ma cheminée, il n'y a qu'un crucifix. C'est mon Temps à moi, et le seul avec qui je compte. Il me dit toujours mon heure éternelle (3) ».

Les fatigues et les alarmes éprouvées par le rédacteur en chef de l'*Univers* avaient un écho lointain. Les catholiques informés s'en inquiétaient. Maguelonne écrivait à Eugène Veuillot, le 26 février, qu'on s'en préoccupait au Vatican. « Plusieurs fois, ajoutait-il, j'ai dû rassurer ceux qui l'aiment, notamment le Pape. »

Au total, néanmoins, cet hiver de 1875-1876 fut meilleur que le précédent. Louis Veuillot put non seulement

(1) Lettre de février 1876.
(2) *Ibid.*, 24 juillet 1876.
(3) Lettre à M. Bernard Lozes, octobre 1876.

Digitized by Google

travailler avec entrain, mais recevoir avec largeur. A sa fille Agnès, il envoyait parfois la chronique des grands dîners. « Douze couverts avec lampes, flambeaux, candélabres, vaisselle de Chine et d'argent, narrait-il au début de février; tout ce qu'on a vu de plus magnifique depuis les noces de Madame Pierron. On a bu le vin de Constance qui restait de ce jour-là. C'était en l'honneur de M. Mac-Swiney, fabricant de popelines et lord-maire de Dublin. Je lui ai porté un toast, il m'en a reflanqué un. Jamais il n'a été parlé tant d'anglais. C'est du reste un riche et ardent catholique et fort brave homme, dont les filles ont été élevées aux Oiseaux. »

Dans la même lettre, il conte une autre visite, fort originale : « Il est venu un vieux richement et décemment habillé, gros, rond, court, ému, arrivé de son village auprès de Paris, ayant un peu la mine d'un lion, beaucoup celle d'un bouledogue et davantage celle d'un ancien boulanger, portant un rouleau sous le bras, qui me parut plein d'écritures. Je pensais que c'était un géographe ou un auteur inédit. Tu vois d'ici ma figure peu avenante. On m'avait annoncé M. Dupré. *Qui que c'est qu'ça?* Il me dit qu'il était M. Duprez, le vieux chanteur de l'Opéra. — Fichtrre! Monsieur Duprez, prenez donc la peine de vous asseoir. Je vous ai vu une fois, il y a vingt-cinq ans, dans *Guillaume Tell*. Excusez si je ne vous connais pas, mais j'aurais reconnu votre voix. Dans le fond, ce n'était pas vrai, mais il faut être poli.

« Bref, il est bon chrétien, il m'apportait de la musique pieuse qu'il a faite, il me demandait de venir l'essayer chez moi et d'être mon ami. Que cela l'aurait étonné si on le lui avait dit il y a vingt-cinq ans; mais il ne songe plus qu'à sa musique pieuse et aux vers pieux qu'il a faits pour icelle et dans lesquels la rime a fourré des hérésies (1)... »

(1) Lettre de février 1876.

Digitized by Google

Ainsi passa l'hiver. Au printemps, toutefois, le mal assoupi sembla disposé à prendre sa revanche. Il fallut partir. Louis Veuillot, cependant, attendit la profession de Luce. La cérémonie fut célébrée le 14 mai. « La voilà religieuse définitivement, écrivait-il le surlendemain à Mme Volnys. Je le savais bien, c'est fini. Tout jusque-là n'avait été que la maladie, à présent, c'est la mort. J'en suis bien aise. C'est beau, c'est bon, c'est heureux, c'est saint; mais que c'est amer à travers tout cela !... Ah! que j'étais sous le pressoir! Mais je voyais ce vin très pur s'échapper de la pauvre grappe foulée, et je savais bien que je devais rendre grâce. Je sens que j'y viendrai, que Dieu est bon, que je serai content. Seulement, il n'y a encore que deux jours. Je ne suis encore qu'un marc humide de pleurs et il me semble que ces pleurs sont du sang (1). »

Quelques jours plus tard, il partait pour Bordeaux et s'installait, cette fois, dans les environs de la ville, au château de la Tresne, chez le docteur de Bonneval, qui tenait à surveiller son malade.

C'est là que la discussion sur la liberté d'enseignement vint l'atteindre par ricochet. Ce fut, en effet, à l'occasion de ce débat, que Jules Ferry créa la fameuse légende, que l'histoire véridique a tant de peine à déraciner du parti pris libre-penseur et de la crédulité moutonnière. Désireux d'obtenir de la Chambre un vote hostile à la liberté catholique, le futur auteur de l'article 7 accusa Louis Veuillot d'avoir proféré : « Quand les libéraux sont au pouvoir, nous leur demandons la liberté parce que c'est leur principe, et quand nous sommes au pouvoir, nous la leur refusons parce que c'est le nôtre (1). »

Il fallut que le rédacteur en chef de l'*Univers* s'arrachât à sa cure et fît violence à sa fatigue pour démentir cette calomnie. Ce ne fut pas sans peine. La lettre

(1) Lettre du 16 mai.

Digitized by Google

qu'il adresse à son frère, en lui expédiant l'article, atteste, par l'indécision de l'écriture et l'agacement du ton, tout l'énervement, toute la souffrance même que lui a coûté ce travail : « Taille, rogne, supprime tout. Je suis excédé, moulu, tremblant..... Je sens que je suis devenu un propre à rien, qu'il est bon que je m'en aille (1) ».

Cependant, la réponse au député franc-maçon, pleine, vigoureuse et lucide, ne sent ni le labeur, ni l'épuisement. Louis Veuillot commence par expliquer l'origine de l'accusation portée contre lui. « Pour le cas où M. Ferry voudrait renouveler la fête, je l'avertis que cette parole « profonde » n'est pas de moi. Elle appartient à M. de Montalembert, lequel a laissé croire qu'il me l'imputait, malgré son invraisemblance. Montalembert devenu libéral ne méprisait pas autant qu'il l'aurait dû tous les mauvais petits procédés oratoires. Un jour, étant de mauvaise humeur, il lui plut de résumer ainsi les sentiments qu'il lui plaisait de nous attribuer. Je crois pourtant que la tournure était moins lourde et je soupçonne M. Ferry d'y avoir touché. Quoi qu'il en soit les catholiques libéraux trouvèrent que c'était tout à fait cela. Ils firent circuler le portrait en le déclarant authentique. Désormais, c'est une bonne pièce pour un dossier d'otage. Si le pauvre Montalembert avait su qu'il fournissait des couperets pour M. Ferry, il en aurait eu quelque chagrin. Dans ce temps-là, il accusait encore les catholiques de vouloir *étrangler la liberté entre le corps de garde et la sacristie*. L'Empire me tenait alors au violon et je ne pouvais dire que j'avais eu d'autres desseins, de sorte que je me trouvais convaincu.

« J'ai écrit quarante ans, il ne restera peut-être de moi que cette parole, que je n'ai pas prononcée et qui me paraît médiocrement française. J'en serais fâché si j'étais de ceux qui aspirent à l'Académie; mais je sais m'accom-

(1) Lettre du 6 juin 1876.

Digitized by Google

moder des aventures que notre temps ménage à mon espèce, et je pense que je finirai par mourir tout de même, quoique chargé d'une phrase de Montalembert plombée par M. Jules Ferry (1).

Comme Eugène Tavernier l'a établi définitivement dans son étude sur Louis Veuillot, c'est dans le *Correspondant* du 25 avril 1857 que Montalembert avait jeté, contre les catholiques ultramontains, cette parole étourdie et inconsciemment venimeuse. Leur reprochant une doctrine à son avis intolérante : « Personne, résumait-il, n'admettra la légitimité de cette théorie cynique, pratiquée et justifiée par vos oracles, et qui se réduit à dire : Quand je suis le plus faible, je vous demande la liberté, parce que tel est votre principe ; mais, quand je suis le plus fort, je vous l'ôte, parce que tel est le mien (2). »

Louis Veuillot, après avoir démenti la légende, en profita pour définir son attitude en face de la liberté :

« Je n'ai pas demandé la liberté aux libéraux « au nom « de leur principe ». Je l'ai demandée, et je la demande parce que c'est mon droit. Et ce droit, je ne le tiens pas d'eux, mais de mon baptême qui m'a fait digne et capable de liberté. En renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est par là, non autrement, que je suis devenu libre ; c'est par là que la société est baptisée et qu'elle a donné à mes pères, et me doit cette liberté dont je ne veux user ni contre le prochain, ni contre moi-même. Ceux qui n'ont pas reçu ce même baptême et pris les mêmes engagements, ou qui ne s'en souviennent que pour les renier, ne sont plus dignes de la liberté, ne sont pas libres et cesseront de le paraître bientôt (3). »

De cette rectification Jules Ferry, bien entendu, ne tint aucun compte et les journaux libres-penseurs, qui avaient exploité la calomnie, l'imitèrent en son silence

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 137-8.
(2) Tavernier, *op. cit.*, p. 330.
(3) *Derniers Mélanges*, III, p. 138.

Digitized by Google

mensonger. Le *Temps,* après avoir longuement et fielleusement commenté cette parole « profonde », eut soin de la laisser au passif de Louis Veuillot. La *République française,* organe de Gambetta, fit mieux. Elle la reprit, après l'article de l'*Univers*. La légende était créée. L'année suivante, à la même tribune parlementaire, Jules Simon devait s'en servir une seconde fois. Avec sa manière pateline, il se donna seulement la fausse élégance de l'attribuer à un homme « d'infiniment d'esprit ». A quoi Louis Veuillot répondait sèchement : « Nous ne connaissons pas cet homme d'esprit. Mais nous savons que le propos a été démenti avec toute la raideur désirable, et que l'inventeur n'a pas insisté. » Et, derechef, il affirmait la doctrine et dissipait le mirage libéral : « La liberté de tout dire implique la liberté de tout faire. Dans la pratique, c'est la liberté d'incendier la maison. Elle exclut la liberté de jeter de l'eau sur le feu... Cette loi de liberté est pour moi une loi d'esclavage. » Et Louis Veuillot conclut par cette définition : « La liberté, c'est l'innocence. Et l'innocence, qu'est-ce que c'est? La servitude raisonnée et volontaire envers Dieu (1). »

C'est tout un traité de la liberté que l'on composerait sans peine, en rassemblant les articles provoqués par cette absurdité malfaisante. Et l'on y pourrait joindre aussi, parmi les pages écrites à la même époque, une magistrale étude sur le robuste et piquant ouvrage de l'abbé Morel : la *Somme contre le catholicisme libéral.* Louis Veuillot esquisse d'abord, en quelques traits, la physionomie de son doctrinal et bouillant collaborateur : « Il n'a certes aucune envie de déplaire à personne ; mais sa manière de plaire serait une certaine pente à ne pas plaire à tout le monde. » Il emprunte ensuite à l'abbé Morel une définition du libéralisme, qu'il estime excellente et qu'il rehausse d'un commentaire acéré et lumineux. « Le ca-

(1) *Derniers Mélanges,* III, pp. 121-125.

Digitized by Google

tholique libéral, a formulé le militant théologien, est celui qui, pour la sauvegarde de l'Église, préfère le droit commun au droit canonique. » Et Louis Veuillot d'ajouter: « Le droit canonique n'a pas été créé, comme on se plaît à le croire, sans titre et sans nécessité;... c'est un supplément de législation créé humainement et de droit divin pour la protection d'une chose à la fois divine et humaine que la simple humanité n'aurait ni le pouvoir, ni la volonté, ni la force de protéger comme elle doit l'être. En ramenant cette chose au droit commun, non seulement on ne la protégerait pas, non seulement on l'abandonnerait sans défense, mais encore on travaillerait à la détruire. » Et c'est, au fond, le but suprême, inconscient chez les uns, voulu chez les autres, de l'erreur libérale. « Définir l'erreur, ajoute encore Louis Veuillot, est pourtant bien du droit commun de la vérité. Mais l'erreur veut être seule de droit commun (1). »

Toutefois, le rédacteur en chef de l'*Univers*, à propos de ce même ouvrage, avait une querelle à vider avec son intransigeant ami. Car Louis Veuillot, s'il passait pour excessif aux yeux des libéraux, semblait trop conciliant encore, aux yeux de l'abbé Morel. Et celui-ci s'en plaignait, dans ses lettres intimes. « Vous avez vu, confiait-il un jour à Gabriel de Chaulnes, ce que les Jésuites avaient imprimé dans la *Sicilia cattolica*. J'avais traduit tout ce qui concernait Mgr Dupanloup; l'*Univers* a été plus prudent que la Compagnie de Jésus et vous avez pu voir qu'il a refusé de reproduire ce qui atteignait au vif l'évêque d'Orléans (2). »

Or, de ces plaintes, l'abbé Morel avait glissé un écho dans sa préface; il y dénonçait des infiltrations libérales jusque chez Louis Veuillot et ses plus sûrs collaborateurs, sans en excepter le théologien du Lac. De la pointe qui

(1) *Derniers Mélanges*, pp. 290, 3, 4 et 5.
(2) Lettre du 10 mars 1877.

Digitized by Google

l'a visé personnellement, le rédacteur en chef de l'*Univers* ne prend pas souci ; mais il regimbe, avec une sorte de colère et de souffrance, contre la critique infligée à son maître et ami. « Nous ne pouvons endurer, déclare-t-il, que l'on parle de lui sans lui témoigner l'extrême considération qu'il a méritée. M. du Lac a été le véritable fondateur de ce journal. C'est lui qui en a de bonne heure tracé la ligne clairvoyante et rigoureuse, et qui par sa sagesse, son haut désintéressement et son inébranlable courage, l'a inflexiblement maintenue quarante ans (1). »

Cette question du libéralisme et de la liberté nous a fort éloignés de Bordeaux, où Louis Veuillot, domptant ses nerfs et surmontant sa faiblesse, vient de répondre à l'agression de Ferry. Tout éclairés et affectueux qu'ils fussent, les soins du docteur de Bonneval ne produisaient pas une notable amélioration. D'accord avec son médecin, le malade se résolut cette fois à partir pour Lourdes. « J'ai l'intention, annonçait-il à Agnès, de demander à la Sainte Vierge si elle ne voudrait pas faire un peu d'homéopathie pour moi; car décidement, je ne vais pas mieux. Même avec une plume d'oie, je ne parviens pas à écrire. Un homme qui ne peut plus écrire, à quoi est-il bon (2)? »

Chose curieuse! Il gardait au fond du cœur une telle conviction de son épuisement définitif qu'il se dirigeait vers le miraculeux sanctuaire avec plus d'appréhension que d'espérance. Appréhension d'ailleurs résignée. « Quand nous sommes partis pour Lourdes, écrit Elise à Eugène, *Allons, va, pauvre malade, porter tes os à Lourdes,* a dit notre frère, d'une voix si triste et si persuadée que j'ai été prise d'un tremblement et d'une désolation que je ne puis pas t'exprimer, d'autant mieux que *dix fois* avant de partir, il avait dit : Tu vois bien, n'est-

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 299.
(2) Lettre du 8 juin 1876.

Digitized by Google

ce-pas, où je mets mes papiers, ils sont là, c'est là que tu les trouveras... (1). » Toutefois, après avoir reçu des missionnaires de la Grotte un cordial et joyeux accueil, Louis Veuillot puisa dans son pèlerinage un sérieux réconfort. Les Compans le constatèrent, au retour, avec une satisfaction d'amis sincères et dévoués.

Ce que l'écrivain rapportait aussi de Lourdes, c'était une provision d'enthousiasme et de confiance qu'il voulait distribuer tout de suite aux lecteurs du journal : « J'ai trouvé à la Grotte, écrira-t-il quelques jours plus tard, non pas *une* église comme Bernadette me l'avait prédit, mais deux, et très belles, et très vivantes. Depuis vingt ans, les très belles et très grandes processions n'ont pas cessé, le monde les a fournies. Dans les deux églises de marbre, d'or et de pierres précieuses, mille drapeaux l'attestent. J'ai trouvé que le Gave avait changé de lit, que les montagnes avaient sauté, que les arbres déjà grands avaient remplacé les broussailles, et des maisons magnifiques le sol nu et les pierres roulantes. Quelle vie ardente et pétillante, quelle prospérité! La grotte, dont l'eau ne coulait pas il y a vingt ans, est devenue une vigne dont les produits se sont ouvert le monde; et cette vigne est encore un four où brûle plus de cire que dans tout un diocèse (2)... » Et, sur tout cela, le rédacteur en chef de l'*Univers* exalte, en réplique aux calomnies libres-penseuses, et l'humble virginité de Bernadette et la pauvreté laborieuse des missionnaires!

Il venait alors de regagner Paris, sa valise bourrée d'écritures. De Bordeaux, la veille du départ, il mandait à son frère : « Chemin faisant, j'ai fait un long article sur la question d'Orient, qui fera crever de peur tout le monde et moi-même. Pourtant, je crois arriver pas loin de la vérité. Nous touchons à un recommencement qui sera dur (3). »

(1) Lettre du 15 juin 1876.
(2) *Derniers Mélanges*, III, pp. 194-195.
(3) Lettre de juin 1876.

Digitized by Google

Cet article, qui, dans les *Derniers Mélanges,* occupe près de vingt pages, atteint une puissance et une vision admirables. Si tout ne s'est point réalisé, des pronostics avancés par Louis Veuillot, on sent que l'avenir nous réserve sans doute un bon nombre des événements qu'il pressentait déjà. Ce qu'il examine, à travers « la question de Byzance », c'est l'état de l'Europe et de la société. Il discerne au loin des catastrophes et des ébranlements qui châtieront le vieux monde d'avoir déserté les chemins et les traditions de l'antique « chrétienté ». Il indique, en même temps, par quelles voies l'on pourrait recouvrer le salut et la paix :

« Ce ne serait pas trop de l'Europe unie et du patriotisme des Croisades. Il n'y a plus de patriotisme d'aucune sorte, ni local, ni européen, ni surtout catholique. Chez nous les tribuns et les oisons ont détruit la source humaine, et encore aujourd'hui travaillent pour empêcher qu'elle ne revive. Ailleurs les protestants et les libres-penseurs ont fait la besogne. L'Europe est déchristianisée et décivilisée ; et le patriotisme chrétien a péri avec la liberté de l'Église catholique. Dès longtemps il n'y en aura plus d'autres. Notre jeunesse, préparée par de vieux Waddington, tend la main à la jeunesse allemande par-dessus l'Alsace et la Lorraine captives (1). »

Un peu plus tard, Louis Veuillot résumera sa politique orientale dans le rêve d'un « Empereur latin à Constantinople » ; et, à plusieurs reprises, il reviendra sur ce sujet qui lui tient au cœur, opposant toujours les grands principes efficaces aux stériles habiletés des *Puissances...*

« Les *Puissances* de ce monde ne sont pas ou ne sont plus en puissance d'y faire régner la paix, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. De tout temps, ce pouvoir leur a manqué ; plus que jamais il leur manque. Pourquoi?

(1) *Derniers Mélanges,* III, p. 154.

Digitized by Google

— Parce qu'elles sont de ce monde. Une seule puissance le posséderait, celle qui ferait régner la paix dans l'homme (1). »

Ces pages de haute politique et de foi profonde eurent le double succès d'attirer à Louis Veuillot les lourdes railleries du *Siècle* qui, n'y comprenant rien, les taxa de « bibliques » et les éloges autorisés et réfléchis du cardinal Guibert.

Bien que l'amélioration constatée au retour de Lourdes ne se fût pas intégralement maintenue, cette étude affirmait un regain d'activité. « Notre malade travaille, il n'est pas triste », écrivait Élise à la date du 1er juillet. « Mais, devait-elle ajouter aussitôt, depuis hier vers deux heures, la prononciation, qui n'était pas mauvaise le matin, est très défectueuse ».

Ces symptômes d'affaiblissement, qui s'atténuaient parfois ou se déplaçaient, mais dont la persistance était inquiétante, agissaient-ils sur l'esprit de Louis Veuillot? L'entretenaient-ils dans la pensée que sa carrière touchait à sa fin? On peut le supposer. Car, entre ses articles, il passait des heures entières à remonter le cours de sa vie. Il se plongeait dans les lettres de sa douce Mathilde. Il relisait les condoléances affectueuses qu'il avait reçues à la mort de ses filles : « Nous en avons pleuré tous deux », confiait Élise à Eugène, en lui rapportant ces détails.

Eugène Veuillot prenait, à ce moment, les eaux de Ragaz et le « rédacteur en chef » avait à cœur de suppléer le « directeur » absent : « Ce qui facilite la besogne, écrivait Rastoul à ce dernier, c'est ce que M. Louis est en veine de travail, quoiqu'on ne le pousse pas, comme vous l'avez recommandé (2). »

C'est, en somme, une de ses dernières périodes d'activité, activité, d'ailleurs, encore brillante et solide. Il y cul-

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 321.
(2) Lettre du 3 juillet.

Digitized by Google

tive avec un goût rajeuni cette « Pétronille », qui, déjà de sa plume a reçu tant d'hommages. L'*Univers* vient précisément de créer, sous le titre de *Revue littéraire,* un petit supplément mensuel, auquel Louis Veuillot se plaît à donner des articles courts et savoureux. Tantôt il converse au fil du souvenir ou de l'impression; tantôt c'est un sujet d'actualité qu'il saisit avec force et avec humour. Un jour, il explique aux apprentis de lettres ce qu'est la transition : « C'est bien beau, une belle transition! Une transition si aisée, si naturelle qu'on ne l'aperçoit pas, qu'elle n'existe pas! Couler sa pensée dans le moule et la retirer sans soudure, comme les œuvres de Dieu, dont la moindre est un composé infini de choses diverses et ne forme cependant qu'une même chose (1). » Une autre fois, à propos de la « langue poétique », il raconte comment il fut séduit par le romantisme et pourquoi il est revenu au dix-septième siècle. Il relit Shakespeare, et il démontre que, « grand connaisseur du cœur humain, philosophe profond, poète admirable et l'un des plus riches que le monde ait vus, créateur puissant et plein de flammes, d'une abondance incomparable », le prodigieux Anglais, cependant, « n'est pas une âme. Il a méprisé l'humanité, il s'est méprisé lui-même. Ce n'est qu'un grand miroir (2)... » Mais voici que Richepin vient de faire scandale, en braillant ses premiers poèmes; et Louis Veuillot prédit l'avenir de ce fougueux débutant : « Parmi tous ces nouveaux qui se désarticulent et s'excercent à marcher sur la tête, il est à notre avis le mieux fait pour marcher sur les pieds... Ses vers ont un accent, une époque et comme une température de grandeur (3). »

Mais toujours, l'écrivain catholique, élevant les questions qu'il touche, ramène les lettres et l'art à la religion. « La fonction première et essentielle du peintre, comme

(1) *Derniers Mélanges,* III, p. 231.
(2) *Ibid.*, p. 373.
(3) *Ibid.*, p. 280.

Digitized by Google

celle du théologien, déclare-t-il à propos d'une image du Sacré-Cœur, est de faire toucher l'invisible. Dieu a voulu donner l'artiste au genre humain comme un sens supplémentaire pour satisfaire ce besoin de toute créature raisonnable : voir de plus en plus Dieu dans ses œuvres, arriver par cette voie jusqu'à Dieu lui-même (1). »

C'est que, par-dessus tout, Louis Veuillot reste préoccupé de la doctrine et des droits de l'Église. Il ne néglige aucune occasion de les défendre et de les glorifier. Les Actes du Concile du Puy, que la province de Bourges a tenu en 1873 et dont le Saint-Siège vient d'autoriser la publication, lui ouvrent une vue puissante et confiante sur les destinées du pays. « C'est, résume-t-il, un des chefs-d'œuvre de bon sens, de courage et d'opportunité dont la législation ecclésiastique a fourni tant d'exemples. Il va au fond de ce qui est, maintenant comme toujours, l'essence de la question sociale. En ne s'occupant que de l'Église et du droit commun canonique, qu'il remet en vigueur sur divers points à la fois nécessaires et praticables, il satisfait aux exigences immédiates et urgentes de la civilisation ». Et l'écrivain précise : « L'urgence de la société en France, c'est qu'elle redevienne catholique. Elle se meurt de la méconnaissance de Jésus-Christ. » Louis Veuillot, au surplus, pour reconstituer la nation française, a confiance dans le clergé, « qui doit être le principal instrument de tout »; il « ne manquera ni aux chefs qui le conduisent, ni à la civilisation chrétienne dont il est l'avant-garde et le rempart ». Il sera, d'ailleurs, lumineusement et victorieusement guidé par les évêques qui forment « le grand honneur, la grande force morale, la grande ressource de ces jours malheureux (2). »

De la France, le regard de l'écrivain s'étend à l'Église

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 326.
(2) *Ibid.*, pp. 236, 237, 241.

Digitized by Google

assaillie et militante sur d'autres points du monde. A propos du livre de Segesser sur le Kulturkampf, il étudie les entreprises de Bismarck contre le dogme et la discipline catholiques. Il lui prédit sa défaite : « M. de Bismarck recommence et continue une chose qui échouera et qu'un autre recommencera et continuera pour échouer à son tour ». Et, s'adressant en face au puissant chancelier. « J'ai le *Credo,* lui dit-il, j'ai l'Église et Dieu, et je suis immortel. Par les yeux de ceux à qui je transmettrai ma foi, je verrai votre chute et quand vous tomberez l'Église sera vivante (1). »

Mais Rome, sur tout autre pays, fixe les yeux de Louis Veuillot. Au début de novembre, il s'y produit un événement dont l'écho se répercute au loin. Le cardinal Antonelli, depuis un quart de siècle ministre de Pie IX, vient de mourir. Le rédacteur en chef de l'*Univers* consacre au prince de l'Église une étude magistrale où, rappelant les jalousies et les diffamations qui s'attachent aux grands serviteurs des grands souverains, il ajoute : « Ce sort n'a pas été épargné au cardinal Antonelli; et, comme il a été vingt-six ans ministre, il l'a subi vingt-six ans, c'est-à-dire jusqu'à la dernière heure de sa vie. Il n'a jamais demandé d'autre éloge ». Et plus loin, ce jugement bref et plein : « Il a vécu, travaillé et administré avec une grande patience, une grande prudence et un grand courage, pendant l'une des plus rudes et désespérantes tempêtes que la barque de l'Église ait traversées. »

A cette appréciation, Louis Veuillot joint un souvenir : « J'ai eu quelquefois l'occasion de l'apercevoir au milieu de ces grands orages. Je le trouvais calme et comme impassible. J'allais l'entretenir de choses de rien, quoique bien importantes pour les intérêts qui m'étaient confiés. Son visage, son cœur et sa voix étaient aussi tranquilles que tout ce tranquille Vatican dont la sérénité semblait

(1) *Derniers Mélanges,* III, pp. 255, 260.

Digitized by Google

respirer en lui. Il m'écoutait, tout à ma requête, et répondait comme si mon humble affaire était la seule qui l'occupât. J'eus une fois à lui demander quelques détails à propos d'un misérable pamphlet qu'un insulteur français venait de lancer contre lui, avec le concours de la main impériale. Il venait justement de lire cet écrit purement ignoble qui faisait un certain bruit dans Rome. « Ah! me « dit-il, le livre de ce journaliste? » Il tourna la tête et regarda par terre au pied de sa chaise. Le livre gisait là (1). »

Louis Veuillot, désormais, se plaisait davantage à ces articles un peu apaisés sur de grands sujets qu'aux polémiques inspirées des incidents quotidiens. C'est ainsi qu'il ne prit aucune part à la bruyante et grave controverse provoquée par les écrits de Mgr Guilbert, évêque de Gap. Le futur cardinal archevêque de Bordeaux venait de traiter, dans une lettre pastorale sur les *Devoirs des prêtres touchant la politique*, certaines questions brûlantes et délicates, où ses opinions s'affirmaient tantôt aventureuses et tantôt prématurées. Après avoir conseillé au clergé de ne pas « se laisser mêler aux tempêtes et aux orages politiques de notre temps », le prélat croyait pouvoir attribuer « la guerre au cléricalisme » à « certains journaux, soi-disant catholiques avant tout », qu'il accusait d' « attacher à leur catholicisme un drapeau de parti ». Par là, sans le vouloir, Mgr Guilbert appuyait les explications calomnieuses et hypocrites, dont la presse anticléricale essayait dès lors de justifier la persécution commençante. Aussi les organes irréligieux, dès qu'ils eurent connaissance du document épiscopal, se hâtèrent-ils de l'exploiter contre les journaux « réactionnaires ». En même temps, ils célébraient l'attitude « évangélique » de l'évêque de Gap, que les *Débats*, notamment, félicitaient d'avoir établi que « la lutte actuelle est le produit des défenseurs du catholicisme ».

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 303-304.

Digitized by Google

L'Univers, qu'on taxait volontiers de précipitation agressive, ne se pressa pas d'entrer dans la lice. Mgr Freppels'en plaignait même, le 29 septembre, en communiquant à Eugène Veuillot la réponse qu'il venait, pour sa part, d'adresser à Mgr Guilbert : « Je trouve, lui disait-il, que vous prenez votre parti trop facilement des accusations injustes et imméritées lancées contre vous par l'évêque de Gap. Il n'a pas le droit d'attribuer aux journalistes catholiques la guerre qui se fait en ce moment à Dieu ».

Décidé par ce conseil et par l'insistance de la presse anticléricale, qui accrochait le nom de l'*Univers* à la dénonciation collective proférée par le prélat, Eugène Veuillot se résolut, le 11 octobre, à réfuter, non Mgr Guilbert en personne, mais ses interprètes mal intentionnés. Il leur rappelait la ligne traditionnelle du journal :

« L'*Univers,* créé, non pas pour prêcher l'indifférence absolue en matière politique, mais pour soutenir avant tout les intérêts religieux, a toujours refusé de lier la cause de l'Église à celle d'un parti, toujours il a rappelé que l'on pouvait être catholique sous les drapeaux politiques opposés, toujours il s'est prononcé dans les élections pour le candidat le plus favorable aux droits de l'Église, sans lui demander de s'attacher à telle ou telle forme de gouvernement. Les polémiques qu'il a soutenues pour maintenir et faire accepter ce programme sont innombrables. Il n'a pas dû seulement soutenir des polémiques, il a dû braver la calomnie et rompre avec de nombreux alliés. Celui qui n'a jamais lu l'*Univers* peut ignorer cela, mais les journaux qui se sont armés contre nous des paroles de Mgr Guilbert ne l'ignorent pas (1) ».

Cette mise au point valut au journal une volumineuse correspondance. Un des premiers, Blanc de Saint-Bonnet manifesta son « admiration... » « Il était impossible, écrit-il à Eugène Veuillot dès le 12 octobre, de répondre

(1) *Univers,* 11 octobre 1876.

Digitized by Google

avec plus de modération, plus de modestie, plus de bon sens et plus de sagacité aux inexplicables et laides insinuations de Mgr Guilbert. » De Gap, en même temps, on mande au directeur de l'*Univers* que le clergé, sur ce point, ne partage pas les opinions de son évêque. En outre, deux curés, frais débarqués de Rome, lui racontent que, le 9 octobre, Pie IX ayant reçu dix-sept prêtres français, dont un curé des Hautes-Alpes, l'abbé Albert, a publiquement interpellé celui-ci : « Votre évêque, lui a-t-il déclaré, vient de faire paraître une lettre pastorale qui a été bien louée par les mauvais journaux ; il s'est trompé. Oui, oui, il s'est trompé, le bon évêque, involontairement sans doute, mais il s'est trompé. Vous le lui direz tout bas à l'oreille, quand vous serez de retour chez lui (1) ». L'anecdote était d'ailleurs conforme aux renseignements que Mgr Freppel avait transmis au journal, sur l'émotion produite au Vatican par le geste épiscopal.

Cependant, Mgr de Gap, à la fois heureux et embarrassé de son personnage, essayait d'éclaicir et d'atténuer sa première lettre. Il lui donnait, le 15 octobre, un appendice, où, tout en maintenant ses sévérités injustes à l'égard des journaux catholiques, il demandait aux organes républicains de modérer leurs agressions contre l'Église. Il réussit mal dans ce jeu d'équilibre. Les feuilles anticléricales, soulignait Eugène Veuillot, « trouvent bon ce que le prélat dit contre la presse religieuse et ne tiennent de tout le reste aucun compte ». Et il pouvait citer, en effet, parmi les approbateurs tendancieux de Mgr Guilbert, le *Rappel*, la *République française*, le *Temps*, la *Nation*, le *National* et jusqu'aux *Droits de l'Homme*, d'Henri Rochefort.

Louis Veuillot, je l'ai remarqué, ne se mêla point de cette campagne. Le temps qu'il pouvait dérober aux polé-

(1) Lettres de l'abbé Brivain, curé de Brigné (Maine-et-Loire), du 30 octobre, et de l'abbé Loisier, curé de Bure (Côte-d'Or), du 14 novembre.

Digitized by Google

miques actuelles, il le consacrait de préférence aux labeurs passés. Depuis le mois d'août 1875, il préparait la publication de la troisième série des *Mélanges*. Il voulait, avant de la livrer au jour, en relire avec soin les multiples fragments. Les deux premiers volumes parurent au début de février 1876, présentés par une préface où l'écrivain jugeait avec sérénité son œuvre et son temps. « Dans cette nouvelle série, déclare-t-il en terminant, comme dans les précédentes, je n'ai fait que de rares corrections littéraires. Telle a donc été ma polémique, et, je l'avoue, devant la critique des hommes je ne rétracte rien, devant l'Église je suis et je veux être soumis. »

Les quatre volumes suivants s'échelonnèrent au cours de l'année. Le 1er septembre, Louis Veuillot annonçait la série complète à son ami le curé de Pauillac : « Au milieu des traverses de la névrose, j'ai pu depuis un an préparer six gros volumes de *Mélanges* que je vous enverrai bientôt, je m'en fais une fête. Quelquefois, en les relisant, je me suis dit : Cela ne déplaira pas à l'abbé Corbini. Il y a vraiment de bonnes choses, et elles paraissent mieux à lumière des événements subséquents. C'est une grande chose d'être chrétien pour ceux qui aiment à prédire et qui n'aiment pas à se tromper trop. Un jour viendra que nous paraîtrons ne pas nous être trompés du tout, mais nous n'y serons plus (1) ».

Un autre ami, de plus fraîche date, à qui Louis Veuillot se plaisait à communiquer ces pages d'histoire et de foi, c'était Paul Féval. Chez le maître catholique, le goût des lettres avait été ravi de pouvoir s'unir à l'amour de l'Église, pour fêter la conversion du fameux romancier. De son côté, Paul Féval, enthousiasmé du grand écrivain, était fier d'avoir obtenu cette amitié. « J'eus à lui porter les félicitations de Louis Veuillot, raconte Eugène Tavernier, félicitations écrites. Paul Féval, avec des larmes de joie, me

(1) Lettre du 1er septembre 1876.

Digitized by Google

dit : « Je vais renvoyer ma croix d'honneur. Je n'en ai « plus besoin, puisque j'ai une lettre de Veuillot (1) ! »

Le romancier converti dévorait donc les *Mélanges* et, avec un attrait particulier, *Rome pendant le Concile*. Il écrit à son grand ami, dans une lettre datée de la Toussaint : « J'ai été malade un peu et j'ai mangé de votre grand beau livre, avec une avidité qui nous honore, vous parce que vous étiez seul capable de le faire, moi parce que je commence à comprendre ce journalisme colossal. Presque toujours grand, toujours droit, toujours prêt, brave et clair : vous êtes souvent plus que cela, mais je ne vous ai jamais rencontré moins que cela. Personne ne m'a dit ce que vous me dites. J'ai presque tout compris, sauf Honorius, et encore est-ce paresse... » A ces élans d'admiration, Paul Féval ajoutait de véritables effusions de tendresse et des confidences intimes, parfois presque naïves, dont Louis Veuillot se sentait profondément ému.

Ces affections nouvelles, qui s'épanouissaient spontanément sur les chemins du rude polémiste, éclairaient et réconfortaient sa vieillesse, mais sans le consoler toutefois des vides que la mort creusait autour de lui. Cette fin d'année 1876 lui infligea l'un de ses plus cruels deuils d'amitié. Le 15 juin, de Nice, Alexis Fay lui mandait que la santé de sa belle-mère, M^me^ Volnys, devenait de plus en plus précaire. « Elle a un tel désir d'aller à Dieu, ajoutait-il, qu'elle voudrait se sentir dans un état qui pronostiquât un dénouement prochain. » Un mois plus tard, au nom de la malade, impuissante à tenir la plume, il écrivait derechef à Louis Veuillot : « Elle est confiante dans le revoir éternel et vous bénit pour tout le bien que votre foi et votre amitié ont fait à son âme. » Le 25 août, M^me^ Volnys, presque à l'agonie, voulut encore, à l'occasion de la saint Louis, communier pour son cher Veuillot. Le 29, l'ancienne actrice adulée mourait comme une

(1) *Op. cit.*, p. 20.

Digitized by Google

sainte et la *Semaine religieuse* de Nice lui consacrait avec émotion une nécrologie édifiée.

Douloureusement affecté, Louis Veuillot se remit avec l'autant plus d'ardeur au travail. A peine expédiés ses *Mélanges,* il rêvait déjà d'une œuvre nouvelle. De Gesves, où il était venu se donner quelque relâche auprès de Mme de Limminghe, il demande à Maguelonne des documents sur Raphaël. Il veut dégager, du grand peintre, le profond théologien. « Comme je commence à me guérir de la névrose qui me tient infirme depuis deux ans, je crois que cette besogne m'aiderait à me remettre tout à fait (1). »

Hélas! avec l'hiver, un nouvel accès le saisit, de cette puisante et irritante affection et, le 30 novembre, au lieu de s'attabler à la besogne, il lui faut de nouveau se réfugier dans le Midi. « Dès que je pourrai monter et descendre de voiture, annonce-t-il à Mme Bacon, — ce qui ne me paraît pas peu de chose, — on m'emballera pour Arcachon. Tous mes homéopathes uniformément me disent de ne pas affronter le gros hiver et veulent que je sois sous les sapins au moins à Noël... Je vais donc courir l'aventure. Je serai accompagné de ma sœur qui portera la plume et suivi d'une caisse de livres. Avec cela, il me paraît que ce sera la chose du monde la plus facile d'ajouter un volume à ceux dont j'ai déjà gratifié le genre humain (2). »

On voit que, si les médecins l'obligeaient à quitter Paris, Louis Veuillot ne se résignait pas à déserter le travail. Il partit donc, le 15 décembre, avec sa sœur, accompagné jusqu'à Poitiers par M. Loth, qui devait assister, dans cette ville, à une cérémonie religieuse. Il était rare, quand le rédacteur en chef de l'*Univers* traversait Poitiers, qu'il n'y fît pas lui-même une halte de quelques jours ou, du moins, de quelques heures. Il y recevait un accueil cor-

(1) Lettre du 9 septembre 1876.
(2) Lettre du 30 novembre 1876.

Digitized by Google

dial et empressé de l'abbé Bernaud, curé de Sainte-Radegonde, puis de Notre-Dame. Il y retrouvait des amis dévoués, et surtout son cher abbé Louis Klingenhoffen, le *don Luigi* du *Parfum de Rome,* que nous reverrons encore affectueusement fidèle auprès de Louis Veuillot plus malade. Il goûtait le bonheur d'y converser cœur à cœur avec Mgr Pie, auquel il était attaché par une admiration aimante. Il ne manqua point, cette fois, à la tradition. Mais le soleil hivernal et le climat tempéré d'Arcachon lui étaient prescrits par ordonnance ; il ne pouvait longtemps interrompre sa route.

La plage hospitalière, cependant, commença par lui faire assez mauvaise mine. Si les hommes, et M. de Grangeneuve en particulier, lui ouvrirent les bras avec une sollicitude joyeuse, les éléments semblèrent conjurés pour aggraver sa fatigue et sa mélancolie. Ce fut d'abord une série d'averses tempêtueuses dont il se plaint avec humour. « Vent, pluie et tonnerre, l'un après l'autre et tous ensemble, écrit-il à Eugène. Ils n'ont pas de fin, l'un recommence avant que l'autre ait fini. Il s'y mêle du soleil et de la grêle, mais le soleil a l'air dépenaillé. On dirait d'un Mac-Mahon qui fait sa dernière concession... (1) » Après la pluie, le malade eut à subir de lourdes et pénibles chaleurs. « Il fait trop chaud. J'entends et je sens souffler un vent d'orage qui pour le moment me désarticule. Je suis plein de charnières brisées (2). » Son écriture, en effet, semble elle-même agitée par ce vent orageux.

Sa sœur, pourtant, l'entourait de soins fraternels et minutieux. Les amis de Bordeaux se relayaient auprès de lui : l'abbé Corbini, l'abbé Compans, le curé de Saint-Louis. Un autre compagnon de villégiature, et surtout un vieux camarade de jeunesse, Émile Lafon, étant venu le 4 janvier lui faire une courte visite, lui consacra son temps pendant six bonnes semaines. Et Louis Veuillot goûta, de

(1) Lettre du 26 décembre 1876.
(2) *Ibid.*, 31 décembre.

Digitized by Google

cette présence affectueuse, une joie très vive. C'est que, pour lui, Lafon n'était pas seulement un ami de quarante ans; c'était encore un de ses premiers convertis. C'est de lui qu'il avait écrit, dès 1841 : « Émile, le doux frère de mon cœur, à qui j'ai le premier parlé de Dieu, qui m'a consolé dans la tristesse et qui a revêtu de pieuses images cette chapelle où il me semble, malgré tout, que je ne prierai jamais sans être exaucé. » Cette chapelle, c'était celle des Oiseaux, rasée aujourd'hui par la confiscation sacrilège, où le jeune artiste, à peine confessé, avait voulu payer à Dieu le tribut de son talent. Évoquant ce souvenir en 1886, au lendemain de la mort du peintre, Eugène Veuillot rappelle également le séjour de Lafon près de Louis Veuillot malade. Il note, à ce propos, que l'artiste vieilli caressait encore des projets lointains, « Mais, poursuit-il avec mélancolie, Louis n'en faisait plus; ses préoccupations allaient au delà de la vie; s'il travaillait encore, c'était dans la seule pensée du devoir quotidien et non en vue de l'avenir (1). »

C'était bien par devoir, en effet; et Louis Veuillot le disait lui-même, avec douleur et scrupule. « Je me ronge d'inquiétude et d'ennui, confiait-il à son frère; mon bureau est chargé de lettres et de commencements que je n'ai pu achever. Je voudrais être près de toi. J'aurais des satisfactions d'esprit qui me manquent plus que la santé et des lumières d'esprit dont je jouirais plus que du beau temps. Je songe très sérieusement à quitter, sinon le journal, du moins la place que je suis censé y tenir. Je ne gagne pas mon argent, puisque je ne fais pas ma besogne. Il est grand temps d'y songer. Ma conscience non plus n'est pas en repos (2). »

Pour profonde qu'elle fût, cette tristesse pourtant restait sans révolte et sans amertume. J'espère, écrivait-il à sa Visitandine, que « ne pouvant plus redevenir un

(1) *Univers* du 22 mars 1886.
(2) Lettre du 28 janvier 1877.

Digitized by Google

homme bien portant et actif, je finirai par être au moins un bon malade. Je vois déjà qu'il y aurait du profit à tirer de là. Le tout est de savoir s'y prendre. Mais il y faut du temps et de l'étude, et je n'y suis pas (1). »

Incapable de s'astreindre à un travail suivi, Louis Veuillot se délassait à la lecture. Il lisait au hasard. Un vieux traité, qui lui tomba sous la main, le transporta d'enthousiasme. Pendant deux ou trois semaines, il rêva de clarifier ce livre antique en français moderne et de le résumer pour le bien des âmes et la gloire de Dieu. C'était la *Théologie affective* de Louis Bail, en son temps chanoine et sous-pénitencier de Notre-Dame. Louis Veuillot en parlait avec une effusion presque juvénile à tous ses visiteurs, et il n'avait point de peine à communiquer son admiration à ceux qui voulaient bien pénétrer avec lui dans ce vénérable ouvrage. L'abbé Compans le remercia, quelques mois plus tard, de lui avoir fait connaître, au cours des longues et précieuses causeries d'Arcachon, cette doctrine robuste et savoureuse.

Veut-on savoir, au surplus, pourquoi le grand écrivain catholique aimait si fort ce théologien d'autrefois, Louis Veuillot va nous le révéler lui-même. Si sa plume indocile ne pouvait se plier à une œuvre intensive, il la contraignait cependant à jeter sur le papier des notes intimes et rapides :

« Je lis, en ce moment, étant malade, et ne pouvant faire grand'chose, un vieux livre naïf, en français de Louis XIII, très clair et très ingénu, n'ayant d'ailleurs rien de particulier ni dans les idées, ni dans le style, mais qui est cependant à mon avis l'un des plus beaux livres et des plus vrais pour un journaliste de ce temps-ci, étant capable de lui enseigner même sur la politique quantité de choses très essentielles et très déplorablement ignorées.

(1) Lettre de février 1877.

Digitized by Google

« Il est intitulé : *Théologie affective ou de saint Thomas en méditation,* par Maître Louis Bail, prestre, docteur en la Faculté de Théologie et sous-pénitencier de Notre-Dame de Paris (4e édition, chez la Veuve Pierre Chevalier, rue Sainct-Jacques, à l'image Sainct-Pierre, M.D.C.L., avec privilège et approbation).

« Que ceux à qui peut plaire un auteur dévot, simple et instruit prennent ce contemporain de Corneille, que Corneille a très probablement lu pendant qu'il traduisait en vers l'*Imitation*. Pour la forme, c'est du loyal français, pas fin, mais clair et sincère; pour la matière, il n'en est point de plus relevée : c'est du saint Thomas, très pur, corroboré de beaucoup d'autres théologiens anciens et nouveaux; car le maître Louis Bail, sous-pénitencier de Notre-Dame, est fort érudit dans sa profession qui est la première et la plus savante de toutes. Dans l'ensemble, c'est un catéchisme, mais animé de tous les mouvements de piété et de zèle que le catéchisme inspire. Nos journalistes et nos savants d'aujourd'hui n'ont pas lu beaucoup de saint Thomas peut-être, ni souvent ouvert un catéchisme. Ils ne connaissent pas Dieu, pas Jésus-Christ, pas la Sainte Vierge, les anges, les saints. Ils sont sans notions sur la religion et sur l'Église; ils ignorent considérablement tout du ciel, de la terre et des âmes. Ce sont de grandes connaissances qui leur manquent et cette ignorance les oblige, entre autres choses, d'ignorer pour de fortes parties les hommes qui fréquentaient ces choses-là. Une ignorance en engendre une autre et cela va à l'infini. Qu'ils lisent maître Louis Bail, il les instruira même sur Richelieu, Louis XIII, Louis XIV et Corneille qu'ils ne connaissent pas. »

Un peu plus loin, Louis Veuillot, s'écartant de Louis Bail, évoque, à propos d'un beau traité de son vieil auteur sur la Confirmation, les souvenirs lointains de sa propre jeunesse :

« La confirmation a été inventée de Dieu pour renou-

Digitized by Google

veler, corroborer et accroître les grâces du baptême. Elle confirme le chrétien dans la foi et lui confère le Saint-Esprit, c'est-à-dire une force et une sagesse de croire, qui viennent de Dieu et qui lui permettent, s'il le veut, d'être invincible jusqu'à la mort et par delà la mort.

« J'ai reçu le sacrement de la Confirmation, et j'ose dire que je l'ai bien reçu.

« Par ce mystère de la vie que chacun de nous peut remarquer dans sa propre vie et qui montre la Providence attachée à nos pas pour réparer toutes les erreurs et préparer toutes les luttes, la confirmation m'a été donnée lorsque j'en allais décidément avoir besoin et qu'elle allait être indispensable à l'œuvre de ma vie tardivement commencée. J'allais avoir, sans le savoir encore, à m'occuper extrêmement de Dieu et de l'Église. J'allais prendre les âmes dans le conflit des opinions humaines. J'étais jeune, chrétien nouveau, ne savais rien. Si j'avais su que ce combat allait commencer et que j'y ferais un rôle, jamais je n'aurais osé. Je ne l'oserais pas aujourd'hui qu'il a duré quarante ans et que je vais en sortir, demandant pardon à Dieu d'y avoir paru. Et cependant Pie IX m'a commandé d'y rester.

« Je n'avais pas été confirmé. Ce sacrement me manquait comme la science, j'ignorais qu'il fût nécessaire spécialement au travail qui allait m'être assigné. Je me disposais à le recevoir parce qu'il complétait le chrétien dans toutes choses de la vie.

« Je le reçus fervent, sérieux et, pour moi du moins, bien préparé, sachant que Dieu me faisait une grande grâce et voulant, autant que possible, la mériter. C'était dans la chapelle du couvent des Oiseaux; l'évêque était Mgr de Quélen, archevêque de Paris, que j'avais aperçu une fois, étant enfant, et qui depuis avait subi la persécution et la soutenait encore. A son insu, il confirmait pour la dernière fois. Le lendemain il se mit au lit pour

Digitized by Google

mourir. Après la Confirmation, les charitables religieuses qui m'avaient accueilli me remirent une petite médaille, sur laquelle était gravé, au-dessus d'une image du Saint-Esprit : *Suggeret vobis omnia.* Quelques jours après, j'étais journaliste. »

Louis Veuillot n'écrivit point son résumé de Louis Bail. Quand les forces commencèrent à lui revenir et que la plume se fit moins capricieuse entre ses doigts, ce fut le journal qui le ressaisit tout entier. Une occasion se présentait, à laquelle il ne voulait point faillir. Dans quelques mois, le 3 juin, le monde catholique allait célébrer le Cinquantenaire épiscopal de Pie IX, et l'*Univers* devait entraîner ses lecteurs à fêter cette date heureuse et glorieuse. Élise et Eugène pressaient le rédacteur en chef de lancer personnellement l'appel nécessaire. L'appréhension de descendre au-dessous de lui-même et d'un tel sujet retint quelque temps Louis Veuillot. Cependant, il se mit à l'œuvre. Ce fut rude et pénible. Il le confessait à son frère, en lui expédiant l'article enfin terminé : « Voici le travail de six jours. Je n'en suis pas fier, mais tu verras que du moins le défunt rédacteur en chef a été obéissant. Si je n'ai pas obéi jusqu'à la mort, je puis dire que j'ai obéi jusqu'à la sueur et même jusqu'aux larmes. Je n'avais pas encore senti si amèrement combien je ne suis plus qu'un débris (1). » Bref, à son avis, l'article « ne valait rien ». N'hésitons pas cependant à lui emprunter quelques lignes. En voici les derniers paragraphes :

« Du lieu où j'habite sur le bord de la mer, je vois une croix battue des flots et des vents. Elle est faite de matière périssable; d'innombrables vers la rongent, plus d'un passant l'insulte, cependant elle représente une pensée immortelle. Malgré les attaques du temps et les mépris de l'homme, elle reste debout, unique espoir des marins, menacés de l'orage.

(1) Lettre du 19 février 1877.

Digitized by Google

« Sur une barque en péril, il y a toujours quelqu'un qui voit Dieu lorsqu'il entend venir la mort. La philosophie et la république n'y peuvent rien; ce sentiment est au fond de la nature humaine; le marin reconnaît alors la volonté de Dieu et l'accomplit dans son cœur. Il voit, il entend, il se souvient, il prie, il est sauvé. C'est lui dont la main relèvera la croix salutaire, si elle est abattue. Qu'importent les brutes enivrées des crimes du temps qui ont entendu la tempête et qui ont voulu dormir! Dieu a dit à ceux-là : Que votre volonté se fasse. Elle s'est faite, et la mer obéissante les a roulés où Dieu a voulu; et puis le mauvais vent s'apaise, la mer se calme, l'homme pleure et la croix est debout.

« Pie IX est cette croix vivante. Il nous parle au milieu de la tempête et nous dit de la part de Dieu ce qu'il faut faire pour nous sauver quand toute espérance est perdue. Il faut nous adresser au Dieu de la croix, espérer en lui, n'espérer qu'en lui, abjurer tout le reste. Notre devoir et notre salut est d'écouter Pie IX uniquement (1). »

Les amis de Louis Veuillot jugèrent à bon droit que cet article, qui « ne valait rien », proclamait, après tant de fatigues et d'inquiétudes, une vraie résurrection. M. de Grangeneuve accourut sur l'heure, ému et ravi. Quelques heures plus tard, ce fut une invasion de Bordelais. Louis Veuillot ressentit d'abord une sorte de gêne et presque un agacement, de ces félicitations qui lui paraissaient plus complaisantes que sincères. Il finit pourtant par se laisser convaincre et se reprit à l'espérance. Il lui tardait maintenant de rentrer au journal, à l'atelier, au combat. A Mgr Pie, le 28 février, Élise annonçait avec joie : « Mon frère est pressé d'être à Paris pour tirer son coup de fusil au besoin ». A Eugène, en même temps, elle mandait que le rédacteur en chef allait repartir « de très belle humeur, plein de zèle pour le travail ».

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 382-383.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

LE SEIZE-MAI (1877).

La campagne anticléricale. — Louis Veuillot et Hyacinthe Loyson. — Le Seize-Mai : attitude des catholiques. — Le jubilé pontifical. — L'été de 1877 : fatigues et travail. — Réédition de *Molière et Bourdaloue*. — Mort de Thiers. — L'échec du Seize-Mai : jugement de Louis Veuillot. — Affaiblissement et tristesse.

Le travail, ni surtout la guerre, ne devaient manquer à Louis Veuillot, en cette année 1877. L'heure était grave et menaçante. Pour la bien comprendre, il faut remonter de quelques mois en arrière, à la session d'octobre 1876. Exaspérée contre le Sénat qui avait brisé son premier assaut, la majorité anticléricale revenait chargée de projets sectaires. Elle comptait, à l'occasion du budget des cultes, livrer à l'Église une nouvelle bataille; et, déjà, la presse républicaine faisait feu de toutes pièces. De son côté, l'épiscopat protestait avec vigueur et dignité contre cette odieuse campagne. Nul n'y apportait plus d'autorité ni d'énergie que le cardinal Guibert. Sa lettre à M. Dufaure, écrit justement l'abbé Lecanuet, « rappelle les apologistes des premiers siècles ». Il y déclarait : « Un illustre homme d'État, qui a puissamment concouru à l'établissement de la forme républicaine, a dit : « La Ré- « publique sera conservatrice ou elle ne sera pas. » Que doit-elle conserver tout d'abord, si ce n'est le libre et tranquille exercice de la religion?... Pourquoi a-t-elle déjà deux fois échoué dans notre pays? Parce que les hommes chargés de la gouverner n'ont pas voulu respecter les

Digitized by Google

croyances religieuses et n'ont pas su maîtriser les abus de la liberté (1). »

Louis Veuillot se proclama fier et reconnaissant de cette lettre « forte et tranquille ». — « Il semble, écrivait-il, qu'on entend la parole de Dieu à Isaïe : *Custos, quid de nocte?* Le temps est noir et sans étoiles. La mer clapote, agitée d'une sombre tempête. Le péril est partout. Ce grand vieillard se lève et son âme seule n'est pas troublée. » Et, comme les feuilles anticléricales essayaient d'ameuter l'opinion contre le noble prélat : « C'est chose de leur métier et de leur talent, prononçait avec un juste dédain le rédacteur en chef de l'*Univers*. Insulter un vieillard, un archevêque, un cardinal qui remplit si vigoureusement et si noblement son devoir, comment pourraient-ils manquer une pareille aubaine, du moment qu'elle n'offre aucun danger (2)? »

Ce fut à la fin de novembre que s'ouvrit la discussion du budget des cultes. Un radical intransigeant, M. Boysset, inaugurant la méthode qui a permis aux jacobins d'opérer insensiblement de si désatreux progrès, réclama le plus pour enlever le moins. Il proposa la suppression de tout ce budget. M. Dufaure, aussitôt, de se poser en défenseur de l'Église, de cette même Église qu'il se préparait à sacrifier en détail. Il repoussa l'exigence anticléricale, — en s'en prenant d'ailleurs aux cléricaux. Il blâmait notamment « l'intempérance de zèle » que certains défenseurs de la religion mettent à la soutenir. Et un radical avancé, Germain Casse, alourdissait et ponctuait cette attaque sournoise, en dénonçant Louis Veuillot comme le chef occulte et tyrannique de l'Église. L'*Univers* écarta d'un haussement d'épaules cette agression grotesque; mais, allant au fond des choses, il reprocha à M. Dufaure de rester trop « fidèle à son passé de

(1) Lecanuet, *op. cit.*, I, p. 513.
(2) *Derniers Mélanges*, III, pp. 286-287.

Digitized by Google

gallican parlementaire »... « Il honore l'Église, ajoutait le journal, mais il veut qu'elle relève de l'État et se conforme aux doctrines modernes telles que personnellement il les comprend (1). »

Le budget des cultes fut sauvé; mais la Chambre adopta toutes les réductions mesquines et hostiles, demandées par la commission que présidait Gambetta. Quant au président du Conseil, son jeu d'équilibre avait mécontenté à peu près tout le monde et sa situation, déjà fort ébranlée, n'en devint que plus chancelante. Le 1er décembre, il était renversé au Sénat, sur un incident.

Qu'allait décider le Maréchal? Eugène Veuillot lui conseillait de se tourner vers la majorité du Sénat, « pour relever le parti conservateur et sauver les principes d'ordre (2) ». Et Louis Veuillot, quelques jours plus tard, accentuant cet avis, lui demandait nettement d'agir : « Il n'a pas le droit de rester inerte devant les ministres de cette lourde idole de la légalité qu'ils sont en train de rouler brutalement sur le corps malade de la France »... « Ce qu'il a à faire aujourd'hui, concluait-il, est très simple et très légal. Le président n'a qu'à *dérouiller* sa légalité (3). »

Cet appel énergique et clair, que Mac-Mahon ne devait écouter que cinq mois plus tard, plongea les radicaux dans la colère et l'ahurissement. Ces disciples de la Commune affectèrent une mine effarouchée devant ce qu'ils nommaient un appel à l'insurrection. Le *Ralliement,* du révolutionnaire Tolain, s'échauffa jusqu'à trouver dans cet article « la plus éhontée, la plus criminelle, la plus odieuse excitation au coup d'État, à la guerre civile, dont jamais aucun publiciste se soit rendu coupable ». A quoi Eugène Veuillot, d'un ton narquois, répondit simplement : « Croient-ils vraiment que la résistance à

(1) *Univers* du 27 novembre 1876.
(2) *Ibid.*, 5 décembre.
(3) *Derniers Mélanges*, III, pp. 365-366.

Digitized by Google

leur prépotence parlementaire serait un attentat (1) »?

Après de longs atermoiements, ce fut à Jules Simon que s'arrêta le Maréchal. Cette solution mitoyenne ne satisfit personne. « La crise n'est pas dénouée, soulignait l'*Univers*, elle prend une nouvelle forme (2). » Le nouveau président du Conseil justifia ce pronostic par sa déclaration, balancée avec une souplesse onctueuse. Il s'y proclamait à la fois « profondément républicain » et « profondément conservateur ». Oui, remarquait Eugène Veuillot; mais « il faudra administrer, gouverner, conclure. Que deviendront alors les phrases astucieuses et creuses de M. Jules Simon? Y mettra-t-il la révolution ou l'esprit d'ordre? Toutes les chances sont pour la révolution ». Et le directeur de l'*Univers* conclut : « C'est ainsi que par une série d'inflexions modérées vers la gauche, la grande victoire conservatrice du 24 mai 1873 nous conduira, sans trop de heurts, au radicalisme légal (3). »

Et la guerre, en effet, se poursuivit, sourde au ministère, ardente et brutale dans les journaux, contre l'Église.

La crise en était là, quand, au mois de mars 1877, Louis Veuillot reprit son poste de bataille. Deux incidents vinrent, à cette époque, en aviver la violence : une déclaration du comte de Chambord, un discours du Pape.

Le 1er mars, accueillant à Goritz une délégation du commerce marseillais, le prince en profita pour donner à la France un ferme avertissement : « Le découragement, insistait-il, voilà le grand péril que je dénonce et qu'il faut combattre. La révolution est dans son rôle en cherchant à abuser de la crédulité publique; mais je reste inébranlable dans mon droit et fortement résolu à faire mon devoir, lorsque viendra l'heure propice à mon ac-

(1) *Univers* du 13 décembre 1876.
(2) *Ibid.*, 14 décembre.
(3) *Ibid.*, 16 décembre.

Digitized by Google

tion directe et personnelle. Je demande à mes amis comme à tous les hommes de bonne volonté de la préparer et d'avoir confiance. » Louis Veuillot retrouvait, dans ces paroles, un accent qui lui allait au cœur : « Le prince, expliquait-il, a parlé à des Français qui tremblent que la république ne vienne à leur tomber sur le dos... Avec une grande apparence de raison, M. le comte de Chambord croit qu'il est le vrai architecte et même la vraie république. Il y a longtemps qu'il le dit, plus longtemps qu'il a raison de le croire. C'est d'ailleurs pour le moment un droit de tout le monde, un droit constitutionnel (1). »

Mais ce droit, les journaux républicains ne l'admettaient pas; ils s'indignaient contre ce rebelle et Challemel-Lacour, exaspéré, réclamait des poursuites.

Toutefois, l'attention publique fut à ce moment retenue par un acte plus grave et plus retentissant. Le 12 mars, à l'occasion d'un Consistoire, Pie IX appela l'indignation du monde catholique sur les nouveaux attentats commis par les spoliateurs de Rome contre l'indépendance du Saint-Siège. La loi Mancini, forgée contre les « abus du clergé », prétendait punir « la publication des paroles provocatrices contre le gouvernement italien, *de quelque autorité ecclésiastique* et de quelque lieu qu'elles provinssent ». Contre cette menace directe à la liberté de son magistère, le Pape ne se borna pas à protester avec vigueur; il demanda aux catholiques d'agir par « tous les moyens que les lois de chaque pays mettent à leur disposition ».

Cet appel était un ordre. Il fut entendu partout. En France, il se traduisit immédiatement par un concours de pétitions, que l'*Univers* encouragea de toute son énergie. Les pétitionnaires invitaient le gouvernement à intervenir auprès du Quirinal, « pour faire respecter l'indépendance du Saint-Père, sauvegarder son administration

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 307, 308.

Digitized by Google

et assurer aux catholiques de France l'indispensable jouissance d'une liberté plus chère que toutes les autres, celle de leur conscience et de leur foi ».

De cette réclamation pacifique, la presse anticléricale, obéissant à un mot d'ordre, fit tout de suite, avec ensemble, une provocation belliqueuse. Edmond About s'écria que les catholiques prétendaient « entraîner le pays dans une aventure immorale et stupide ». — « Les prêtres demandent la guerre », affirmait une feuille d'extrême-gauche. Eugène Veuillot remit les choses au point : « Qui donc demande au gouvernement français de se brouiller avec l'Italie?... Nous dénonçons, comme on les dénonce en Angleterre, en Belgique, en Espagne, partout, même en Italie et en Allemagne, les projets par lesquels les hommes qui gouvernent aujourd'hui l'Italie veulent enlever au Pape même les « garanties » que, par un engagement public pris envers la catholicité, ils avaient promis de lui laisser (1). »

Mais quel parti prenait la minorité parlementaire? Elle tergiversait. Déjà, au mois de janvier, l'*Univers* avait gourmandé l'opposition catholique, trop lente et trop timide à son gré. Il lui demandait de protester tout haut, même à la tribune de la Chambre, contre les injures et les menaces dont l'Église était constamment assaillie. Et, répliquant à l'*à quoi bon* des sages, il précisait : Pour la minorité, « la question n'est pas de faire de la stratégie parlementaire et d'arriver par quelque transaction à un vote sans portée. Son rôle est autre, et c'est en se faisant battre, qu'elle le remplira. Elle doit maintenir les principes d'ordre, dénoncer les excès de la révolution, démasquer ses projets (2)... ».

L'opposition avait fait la sourde oreille. Après l'appel du Pape et sous la poussée des pétitions, elle voulut tenter

(1) *Univers* des 2-3 et 10 avril 1877.
(2) *Id.*, 30 janvier 1877.

Digitized by Google

quelque chose : elle risqua, auprès du duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, une démarche à demi silencieuse, dont celui-ci se débarrassa par quelques bonnes paroles. « La *République française,* écrivait le lendemain l'*Univers*, dit que les sénateurs et les députés... eussent mieux fait, du moment où l'indépendance du Chef de l'Église leur paraît menacée, de porter la question à la tribune. C'est aussi notre avis (1). »

Cet excès de prudence, en effet, permettait au gouvernement de prendre l'offensive. En dépit de ses manières doucereuses, Jules Simon ne s'en fit pas faute. Le 3 avril, à l'heure même où le comité catholique ouvrait son congrès annuel, il en prononça la dissolution. « Telle est, commenta Louis Veuillot, la liberté du droit commun, dans le pays où le conservateur Mac-Mahon, sept ans après l'incendie de Paris et le meurtre des otages, a été forcé de prendre pour ministre un membre de l'Internationale. Cela explique la situation de la France et le rang qu'elle tient en Europe (2). »

Le Congrès catholique, au surplus, se poursuivit quand même, en se proclamant réunion privée. Loin de se laisser intimider par les foudres ministérielles, il appuya résolument la pétition. De leur côté, les évêques entraient avec énergie dans le mouvement. C'était une agitation légale; contre elle, entraîné par les jacobins, le président du Conseil eut recours à l'illégalité. Il intima l'ordre, à ses préfets, d'entraver le pétitionnement et de bâillonner l'épiscopat. Pour masquer cette vexation arbitraire, il prétendait voir, dans les revendications des signataires, une offense « pour les pouvoirs publics d'un pays voisin et ami ». Mensongère imputation, dont l'*Univers*, par la plume d'Auguste Roussel, démontra les dangereuses conséquences : elle semblait admettre, en

(1) *Univers*, 28 mars.
(2) *Derniers Mélanges*, III, p. 459.

Digitized by Google

effet, que la « liberté du Pape est une affaire intérieure de l'Italie et qui ne regarde qu'elle (1) ».

Dans le même temps, les anticléricaux recevaient, contre l'Église, une aide inattendue. M. Loyson venait exhiber à Paris sa redingote de défroqué et organisait au Cirque d'hiver, avec l'agrément du ministre libéral, une conférence publique. Ce fut Louis Veuillot qui se chargea de l'exécution du renégat.

Déjà, presque au lendemain de son retour, il avait eu affaire à l'ancien moine. « M. Loyson nous offre son pardon *chrétien* », annonçait-il aux lecteurs du journal. « Un pardon, répondait-il avec une fermeté douloureuse, est quelque chose à recevoir, il est une plus grande chose à donner. Pour recevoir le pardon, il faut avoir fait une offense et la reconnaître; pour donner le pardon, il faut avoir reçu l'offense et, par une grâce de Dieu, se sentir plus haut qu'elle n'a pu monter. Une grâce de Dieu ne descend plus dans l'état où M. Loyson a pris l'habitude de vivre. »

Puis, burinant une fois de plus tout le ridicule dont se couvrait cette chute lamentable, Louis Veuillot dépeint en ces termes une photographie de la famille Loyson :

« Ils sont là dans la paix chrétienne du ménage chrétien. Loyson, debout, appuyé sur un canapé, porte le simple habit des solidaires, une redingote marron, une cravate à la Colin. Plus de carme! La cravate récite un vers de chanson : *Colin, sois-moi fidèle!* Sur le canapé, Madame, en robe de chambre, est assise. Ses yeux font songer au vers de *Polyeucte :* « Un bel œil est bien fort! »

« Entre papa et maman, Loysonnet est planté droit, un peu soutenu et montré par sa mère; il a les jambes nues; sa robe de lin est retroussée conformément au privilège de l'innocence. C'est Éliacin :

(1) *Univers* du 28 avril 1877.

Digitized by Google

... ... Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre et l'encens et le sel.

« La composition devait paraître improvisée. Elle trahit un certain art. On attendait l'homme à l'objectif. La nature toute seule a fait les figures. Elles sont grassouillettes et ne manquent pas d'une absence de charme. Le baptême seul ne semble pas bon teint. On se sent à Genève (1) ».

C'est quelques jours après que Louis Veuillot reçut, de l'ex-père Hyacinthe, une invitation à la parade du Cirque d'hiver. Il la repoussa vigoureusement : « Si nous étions forcé, déclara-t-il, de voir un pauvre diable qui s'exposerait à se rompre les os, pour nous aider à supporter une heure d'ennui, encore aimerions-nous mieux que cet artiste ne fût pas dans les ordres sacrés et que la fracture risquât moins d'être éternelle. M. Loyson, *orateur,* se fait l'honneur de nous proposer une place. Nous nous faisons l'honneur de la refuser... Je suis son inférieur en lettres, beaux-arts, éloquence, dignités civiles et politiques, tant qu'il voudra. Mais en fait de croyances, je m'estime tellement supérieur, que je ne peux supporter aucun semblant d'égalité et d'intimité entre nous. Je n'accepte pas et je ne lui rends pas son salut. Je n'allume pas mon cigare à sa pipe. Je ne lui demande pas mon chemin. Je ne viens pas chez lui et, s'il vient chez moi, je le laisse dehors (2)... »

A cette protestation d'une âme passionnée de l'Église, le rédacteur en chef de l'*Univers* ajouta une réclamation vigoureuse à l'adresse du gouvernement : « J'accuse M. Simon, qui donne ce visa (l'autorisation nécessaire à la conférence publique) d'une sorte de prévarication que les lois devraient proscrire et que Dieu, à défaut des

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 442-444.
(2) *Ibid.*, pp. 449-450.

Digitized by Google

hommes, punira très certainement et très sévèrement (1) ».

Ces articles, pleins de grandeur, d'énergie et de verve, Louis Veuillot les avait dictés, comme bien d'autres de la même époque, à son secrétaire, Eugène Tavernier : « La dictée, déclare ce témoin fidèle, se poursuivait d'une allure franche et régulière, pendant une heure par exemple, si ce n'est bien davantage (2)... »

Encore une fois, la santé du grand écrivain semblait donc reconquise et raffermie. Ses amis l'en félicitaient avec bonheur. « Je crois, lui mandait La Tour à la lecture de ces fortes pages, qu'après avoir éprouvé la nécessité de vous reposer, vous éprouviez le besoin de dégainer la plume et de transpercer quelques ennemis (3) ». Et Blanc de Saint-Bonnet : « Je demande à Dieu de vous donner de longs jours, de vous combler de toutes les bénédictions que vous avez méritées par une vie constamment héroïque (4) ».

Sur ces entrefaites, les vacances parlementaires ont pris fin. Loin de rassasier la majorité sectaire, les vexations multipliées par le cabinet contre les catholiques n'ont fait que la mettre en appétit. La rentrée s'effectue le 1er mai. Dès ce jour, à la Chambre, les présidents des trois groupes de gauche, MM. Leblond, Laussedat et de Marcère, déposent une demande d'interpellation sur les menées anticléricales.

Le surlendemain, la discussion s'engage. Mais c'est M. de Mun qui prend l'offensive, avec un courage et une crânerie où il ne m'est pas défendu de reconnaître, avec l'élan d'une hardiesse naturelle, l'influence de Louis Veuillot. Quelques jours plus tôt, en effet, le jeune député catholique était venu demander conseil au vétéran de la

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 451.
(2) Tavernier, *op. cit.*, p. 15.
(3) Lettre du 19 mars 1877.
(4) Lettre du 10 avril.

Digitized by Google

presse militante : « J'ai bien besoin, lui avait-il écrit, d'être éclairé à ce sujet (les affaires de Rome) par vos conseils et vos lumières (1) ».

Si le député de Pontivy fonçait de l'avant, c'était pour émousser les calomnieuses accusations des anticléricaux, en leur opposant les justes réclamations des catholiques. « Tout nous est imputé comme un crime, exposait-il avec une ferme clarté, tout, jusqu'à l'expression de nos sentiments de douleur à la vue des entreprises qui menacent la liberté de l'Église dans la personne de son chef... Dans l'Europe entière, les catholiques ont pu, sans paraître des perturbateurs, répondre à la voix du Souverain Pontife par un cri parti du cœur; et nous, nous seuls, les catholiques de France, nous n'en avons pas eu le droit (2). »

Après M. de Mun, ce fut M. Leblond qui porta la parole. Aux violences prodiguées contre les catholiques, il mêla des menaces à l'adresse du cabinet. La réponse de Jules Simon fut conforme à son genre d'éloquence et de politique. Il protesta de son respect pour la liberté de l'Église et, en même temps, de sa résolution à lui appliquer, j'allais dire à lui asséner, les lois de la République. Combien plus net et plus carré, dans sa brutalité agressive, se montra Gambetta, quand il prétendit frapper, à travers l'Église, « une faction politique » et conclut, aux applaudissements furieux de la majorité, par le fameux cri de haine et de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! »

Au député de Pontivy, revenait la mission de repousser à la fois le chef patelin du ministère et le meneur violent de la gauche. Le champion fut à la hauteur de la cause. De nouveau, s'évadant de la défensive, il attaqua le parti anticlérical et en dénonça les excitations intolérables. Puis, se tournant vers le ministère, il l'en-

(1) Lettre du 31 mars.
(2) *Discours du C^te Albert de Mun*, II, p. 130.

Digitized by Google

ferma rigoureusement dans ce dilemme : « Quelle est, lui demanda-t-il, la politique qu'il entend choisir, de celle qu'il exprimait dans ses déclarations d'hier en parlant de son respect profond pour les catholiques, ou de celle qu'on indiquait tout à l'heure à cette tribune et qu'on résumait par ces mots : Le cléricalisme, c'est l'ennemi (1) ».

Naturellement, Jules Simon, dans sa réplique, esquiva la difficulté. Mais, acculé à un ordre du jour anticlérical, il n'osa point s'en dégager. La motion des gauches, appuyée par Gambetta, invitait impérieusement le ministère « à user des moyens légaux dont il dispose » pour réprimer les « manifestations ultramontaines » aggravées d'une « agitation antipatriotique ». C'était une injonction qu'on ne cherchait pas même à gazer sous une expression de confiance. Après quelque hésitation, Jules Simon se résigna cependant à l'accepter. « Il ne l'accepte pas, souligna Cassagnac, il l'avale. » Bref, par 346 voix contre 114, cette déclaration de guerre à la religion fut votée.

« Voilà donc le gouvernement français engagé dans la voie où sont la Prusse et l'Italie, » commentait le lendemain Eugène Veuillot; et, se tournant vers le maréchal, il formulait cet espoir, qui était un appel : « Non, l'homme d'ordre, le soldat, le chrétien, qui a reçu le pouvoir pour sauver la France des hommes de la Révolution, l'élu de l'ancienne majorité catholique, n'a pu autoriser son premier ministre à s'associer aux doctrines et aux projets de M. Gambetta. »

C'était bien la pensée de Mac-Mahon. Mais le président hésitait encore. Il ne croyait pas prudent de rompre avec la majorité sur la question religieuse. Ses conseillers libéraux redoutaient surtout qu'il parût se solidariser avec les indignations « cléricales ». Celles-ci se manifestaient avec douleur et avec éclat. Le cardinal Guibert, interprète de l'épiscopat tout entier, précisait : « C'est au catholi-

(1) *Discours du C^te Albert du Mun*, II, pp. 155-156.

Digitized by Google

cisme qu'on en veut! » Et il protestait vivement du patriotisme des fidèles. Pie IX, lui-même, ayant à recevoir des pèlerins français, laissait percer le cri de sa tristesse et de son courroux : « Qu'espérer, s'écriait-il, quand on a le courage de donner un démenti formel aux paroles du Pape et de dire qu'il est un menteur! »

Donc, le Maréchal attendait, mais avec une vigilance agitée. Il guettait le président du Conseil à la première faute. Jules Simon, d'ailleurs, saisi par l'engrenage radical, ne devait pas mettre la patience présidentielle à trop longue épreuve. Le 15 mai, sur les nouvelles intimations de la majorité gambettiste, il laissait voter l'abrogation de la loi sur la presse, adoptée deux ans plus tôt par l'Assemblée nationale. Aussitôt, le Maréchal de lui adresser, à la date du 16 mai, la lettre historique :

« J'ai vu avec surprise que ni vous ni M. le garde des sceaux n'aviez fait valoir à la tribune toutes les graves raisons qui auraient pu prévenir l'abrogation d'une loi sur la presse votée, il y a moins de deux ans, sur la proposition de M. Dufaure et dont, tout récemment, vous demandiez vous-même l'application aux tribunaux; et cependant, dans plusieurs délibérations du Conseil et dans celle d'hier matin même, il avait été décidé que le président du Conseil ainsi que le garde des sceaux se chargeraient de la combattre...

« Cette attitude du chef du cabinet fait demander s'il a conservé sur la Chambre l'influence nécessaire pour faire prévaloir ses vues.

« Une explication à cet égard est indispensable; car si je ne suis pas responsable comme vous envers le parlement, j'ai une responsabilité envers la France dont aujourd'hui, plus que jamais, je dois me préoccuper. »

Cette lettre à peine reçue, Jules Simon va porter sa démission au Maréchal. L'émotion est considérable au Parlement et dans le pays tout entier. La Chambre, après avoir hâtivement délibéré sous le coup de la fièvre, vote

Digitized by Google

un ordre du jour, affirmant que « la prépondérance des pouvoirs parlementaires s'exerçant par la responsabilité ministérielle est la première condition du gouvernement du pays par le pays. »

Quant à l'*Univers,* il approuve nettement ce geste d'autorité, qu'il réclamait depuis plusieurs mois et que, la veille encore, il invoquait en termes transparents.

« M. le Maréchal de Mac-Mahon, déclare Eugène Veuillot, vient de faire un acte de vigueur qui peut et doit être un acte de salut...

« Nous n'avons donc pas, aujourd'hui, une simple crise ministérielle. C'est une crise politique, une question de gouvernement... Il s'agit d'arrêter le mouvement révolutionnaire et de reprendre la revanche de l'ordre. Cette revanche doit être prise dans de telles conditions que la partie soit définitivement gagnée. Si l'on hésite, si l'on s'arrête aux demi-mesures, nous retombons plus bas que nous n'étions hier; tout sera perdu.

« Les hommes que le Maréchal va appeler dans ses conseils comprendront-ils toute l'importance de leur mandat? Auront-ils la fermeté nécessaire à sa pleine exécution? Seront-ils, dans toute la force du terme, des hommes d'ordre et des hommes d'action? Il faut l'espérer (1). »

Le lendemain, le duc de Broglie était appelé au pouvoir. Les souvenirs étaient encore tout proches, non seulement des incartades libérales dont le personnage avait pris l'initiative, mais aussi des coups qu'il avait portés contre l'*Univers*. Cependant, le journal lui donna sans hésiter son entière adhésion : « Le Maréchal les a pris, constatait Eugène Veuillot, il les voit de taille à soutenir la grande lutte qu'il vient d'accepter pour le salut du pays; et, de leur côté, ils assument une sérieuse responsabilité : ils ont droit, jusqu'à preuve contraire, à l'appui des hommes d'ordre; nous ne leur refuserons pas le nôtre. »

(1) *Univers*, 18 mai 1877.

Digitized by Google

Cette adhésion, il est vrai, n'était pas aveugle, et l'*Univers* n'aliénait point son droit de critique. Il en usa dix jours plus tard, pour gourmander la mollesse avec laquelle le ministère permettait à la presse ennemie de prendre ses avantages. Quelques semaines auparavant, le cabinet républicain de Jules Simon n'hésitait pas à exercer des poursuites contre Paul de Cassagnac, coupable de vivacités contre le gouvernement. Les conservateurs du Seize-Mai se montrent moins audacieux : « Voilà quinze jours, se plaint l'*Univers* à la date du 30 mai, que le Maréchal de Mac-Mahon a pris avec le Parlement un parti nécessaire et, depuis le même temps, les journaux républicains ont eu toute licence d'incriminer l'acte d'autorité du chef de l'état. » Et il conclut judicieusement : « La liberté de la presse ne devait pas être plus ménagée que la loi des majorités parlementaires (1). »

Observations, toutefois, qui n'empêchent pas l'*Univers* d'appuyer les ministres au pouvoir. « Nous les soutenons, précise Eugène Veuillot, et nous demandons aux catholiques de les soutenir. Il ne s'agit pas d'un concours qui nous engage indéfiniment; nous approuvons au jour le jour des actes que, dans leur ensemble, tout homme d'ordre doit approuver; nous ne garantissons pas le lendemain (2). »

Ce concours était d'ailleurs apprécié du gouvernement. Un de ses représentants les plus élevés dans la diplomatie, le baron Baude, ambassadeur auprès du Saint-Siège, le déclarait à Auguste Roussel, en visite à Rome. L'ambassadeur, écrivait celui-ci le 7 juin, est « très assidu lecteur de l'*Univers* et particulièrement satisfait de son attitude présente ».

Roussel venait, en effet, de partir pour Rome, afin de représenter le journal aux fêtes du Cinquantenaire épisco-

(1) *Univers*, 30 mai.
(2) *Ibid.*, 5 juin.

Digitized by Google

pal de Pie IX. Louis Veuillot, malgré les amertunes que lui avait fait éprouver l'invasion piémontaise, eût été heureux de renouveler, à cette occasion, le voyage *ad limina*. Mais, de nouveau, sa santé le retenait depuis trois semaines éloigné du travail et du bureau. Il était allé, avec sa sœur, se reposer au bord de la Manche, à Saint-Pair. De cette villégiature endolorie et chagrine, il dut se borner, et encore au prix d'un labeur pénible, à rédiger une courte adresse à Pie IX, pour le numéro exceptionnel du 3 juin que l'*Univers* consacrait au Pape. Il s'exprimait ainsi, parlant au Saint-Père.

« Votre parole vigilante et lumineuse, délivrant leur obéissance [des catholiques] de toute inquiétude, ne leur a laissé que l'allégresse d'être fidèles à votre commandement. Combattant uniquement pour la justice, vous seul avez pleinement honoré l'âme humaine.

« Cette félicité du combat, la plus rare qui soit en ce monde, vos fidèles en ont joui pleinement. Depuis le premier instant de votre règne, qui n'a manqué à aucun besoin de la conscience, ils ont su ce qu'ils avaient à faire, non seulement comme chrétiens, mais comme citoyens. Vous leur avez ouvert la voie et donné l'exemple. Ils ont cru, ils ont été vraiment libres et ils espèrent. La liberté civile n'est plus dans leurs mains une arme périlleuse ou inutile; elle peut servir à l'Église et au monde. Ils en ont usé avec sécurité; ils pourront la léguer au siècle futur, car le règne de Pie IX n'est pas fini. Dans l'histoire il sera un perpétuel exemple de la fidélité de Dieu, et de la fidélité du monde lui-même, aux Pontifes qui voudront héroïquement obéir et commander (1). »

Ce numéro spécial et cet article éloquent firent sensation à Rome, où d'innombrables pèlerins s'étaient réunis, du monde entier, pour célébrer le grand et saint Pape. Roussel en rendait témoignage; il rapportait que, dans les

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 29-30.

Digitized by Google

groupes, il avait entendu des prêtres italiens, parlant auprès de lui sans le connaître, s'écrier à la lecture du journal : *Che belle parole del signor Luigi Veuillot!* Cette forte page, ajoutait-il, a rassuré les nombreux amis qui s'inquiétaient de la santé du maître.

Hélas! parmi ces Romains affectionnés au rédacteur en chef de l'*Univers,* une des premières places étaient vides. Deux mois plus tôt, le bon, savant et saint Mgr Nardi était mort, ouvrant au cœur de Louis Veuillot une douleur très vive. « La mort de Mgr Nardi, avait-il attesté, est accablante. On lui doit le double honneur de dire qu'il semblait nécessaire à la défense de l'Église, et que Dieu le rappelle avant qu'il ait paru assez récompensé... On sait qu'il était l'ami et presque le collaborateur de l'*Univers;* notre douleur est immense. Son exemple nous aidait plus et nous était plus utile encore que sa collaboration. Il n'a aimé, il n'a craint, il n'a voulu servir que Dieu. Dieu lui a donné le repos éternel, que son nom soit béni ». Dans le même article, il avait l'art de résumer d'un mot le mérite particulier du défunt : « Mgr Nardi avait une grande science, un grand esprit, surtout un grand cœur. Certes, il ne se targuait pas de savoir tout, mais il savait tout étudier et *clarifier* (1) ».

Les fidèles de l'*Univers,* tourmentés de l'état de Louis Veuillot, n'avaient pas tort, encore cette fois, de reprendre confiance. De nouveau, le mal était momentanément conjuré. Roussel, en rentrant quelques jours plus tard, après avoir remis au Pape une offrande de 62.700 francs, recueillis parmi les abonnés du journal, retrouva le rédacteur en chef à son poste.

L'heure était critique. Les Chambres, ajournées pour un mois, allaient rentrer. Le Sénat accorderait-il la dissolution réclamée par le Maréchal?

Louis Veuillot exprimait, le 14 juin, des inquiétudes qui

(1) *Derniers Mélanges,* III, p. 129, 132.

Digitized by Google

se prolongeaient bien au delà de l'événement attendu : « La France, aujourd'hui, écrivait-il, est cet homme qui, voulant aller de Jérusalem à Jéricho, tomba dans une embuscade, fut volé, fut battu et laissé à demi mort. Mais notre cas est plus mauvais, car ce n'est pas un premier voyage. Dans le premier voyage, cet homme fut ramassé par le bon Samaritain, qui le guérit. Nous, guéris, nous avons essayé de tuer le bon Samaritain; l'ancien sauveur ne se trouve plus. Nous sommes là, attendant du hasard un sauveur qui ne vient pas. *Nous n'avons point d'homme*, et il s'en présente qui n'ont point de remède (1). »

La critique atteignait indirectement les ministres eux-mêmes, auxquels Eugène Veuillot venait de reprocher leur maladive appréhension du cléricalisme et de rappeler qu'en se réduisant aux appuis matériels, « on n'est pas fort, on ne sauve rien, on ne va pas loin (2) ». Cependant, la bataille engagée, le rédacteur en chef de l'*Univers* voulut soutenir le cabinet de Broglie avec bonne grâce et largeur. Le ministère, reconnaissait-il après le premier choc entre les délégués du Maréchal et la majorité de la Chambre, « y a mis beaucoup de résolution et toute la décence désirable. Le Message du Président au Sénat pour lui demander un avis conforme au sien est ferme, complet, et dit les choses sans emphase. A la Chambre des députés, M. de Fourtou (ministre de l'Intérieur) a été froid, strict, modéré, mais très clair, un discours d'homme et de ministre. » Contre Gambetta, il « s'est montré beau toréador. Au milieu de ces fureurs, il n'a pas un moment cessé de se sentir le plus fort. Avec un admirable sang-froid, il a présenté l'épée; la bête s'est jetée dessus. Deux mots ont suffi : « Nous n'avons pas votre confiance, vous n'avez « pas la nôtre. » Nous sommes la France de 89, armée contre la France de 93! C'est l'éloquence de la situation

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 41, 45.
(2) *Univers* du 12 juin 1877.

Digitized by Google

et de l'évidence (1). » La France de 89!... On voit jusqu'où Louis Veuillot poussait l'esprit de conciliation. Il ne pouvait s'empêcher, toutefois, d'insinuer une demi-réserve. « Ce n'est pas, ajoutait-il en terminant, que 89, selon nous, puisse aller loin ; mais, pour le moment, 93 est enfoncé (2). »

Au Sénat, la lutte fut chaude et prolongée. Néanmoins, le 22 juin, la victoire était emportée. Par 149 voix contre 130, le Sénat autorisait la dissolution de la Chambre. « Il y avait quelqu'un, constatait Louis Veuillot, qui était en position de vouloir et qui disait : « Je le veux! » et ce qu'il veut se fait toujours, malgré tous les discours spécieux qu'on lui oppose. Cette fois, les discours n'ont pas été bien spécieux. A la grande surprise de M. Hugo, ce Sénat, dont il a daigné faire partie, a écrasé par son vote, une harangue, un chef-d'œuvre, une étoile, un astre qu'il a détaché de son front pour le lui lancer dans les jambes. L'éternuement a été prodigieux (3)... »

C'était bien taillé. Il ne s'agissait plus que de recoudre. Dès le lendemain, l'*Univers*, par la plume d'Eugène Veuillot, préconisait l'attitude à prendre : « Une offensive vigoureuse contre la Révolution. » — « Quant aux catholiques, ajoutait-il, très désintéressés sur les questions personnelles, ils ne peuvent ni ne veulent l'être sur les principes... Ils n'ont pas fait de contradiction, ils n'en veulent pas faire; mais si l'on veut que leur concours électoral soit actif, dévoué, fécond, il ne faut plus rien dire, il ne faut plus rien écrire qui puisse les mettre en défiance ou refroidir leur bonne volonté... Que le gouvernement, très soucieux, à juste titre, de se rattacher les « intérêts » et de relever les « affaires », ne décourage pas ceux qui, pour sauver l'ordre social, comptent moins sur leur comptoirs que sur la Croix (4). »

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 50.
(2) *Ibid.*, p. 51.
(3) *Ibid.*, p. 54.
(4) *Univers* du 24 juin 1877.

Digitized by Google

Les mêmes idées inspiraient le comité catholique. Tandis que les 363 députés adhérents à l'ordre du jour du 18 mai organisaient la résistance et que le cabinet préparait l'attaque, le Comité lança son programme. Il ne combattait point le ministère, loin de là. Mais il voulait, dans la mêlée des partis, maintenir sa personnalité. Il prétendait posséder ses candidats à lui : « ceux qui arborent hautement le drapeau catholique », ceux qui « ne craignent pas d'être appelés cléricaux et ne rougissent pas plus du *Syllabus* que de leur *Credo* ». Quant aux simples conservateurs, il leur assurait son appui, mais contre l'engagement de soutenir « la liberté de l'Église dans son enseignement, son ministère, ses institutions, ses droits » et, notamment, dans la loi sur l'enseignement supérieur, la loi du dimanche, les corporations religieuses et le budget des cultes. L'*Univers* publia ce manifeste, en lui donnant une adhésion entière et active.

Dès lors, bien que le gouvernement n'ait pas encore annoncé la date à laquelle il convoquera les électeurs, la campagne est virtuellement ouverte. Elle ne doit cependant atteindre son paroxysme aigu que deux mois plus tard. Maintenant, c'est le temps des chaleurs et des vacances. En dépit du frémissement et de la gravité de la crise, on se disperse et l'on se repose. Louis Veuillot, dont la santé réclame toujours des précautions spéciales, s'en va, en compagnie de sa sœur, passer le mois de juillet à Balan, près de Sedan, chez M^me^ Henrez, une fidèle amie du journal et une auxiliaire dévouée des œuvres catholiques. Il ne s'y permet point, d'ailleurs, un *farniente* absolu. Il y revise un ouvrage publié pour la première fois douze ans plus tôt, *Molière et Bourdaloue*.

Quand cette nouvelle édition se répandit, vers la fin de septembre, elle raviva les étonnements scandalisés qui avaient accueilli la première apparition du livre. L'écrivain catholique atteignait en plein cœur une idole de la

Digitized by Google

libre-pensée. Ne donnait-il pas, au surplus, un témoignage de son intolérance et de son exagération coutumières, en comparant au plus austère des prédicateurs un poète comique? Mais, comme le remarque avec une clairvoyante finesse Eugène Tavernier, si l'on reconnaît que « le théâtre et la chaire sont radicalement dissemblables,... il ne faut pas exalter Molière comme moraliste. » Or, « on a entendu de hauts pédagogues louer en Molière le maître moraliste, même pour l'enseignement supérieur des jeunes filles. Donc le parallèle entre Molière et Bourdaloue demeure légitime et concluant (1) ».

Si Louis Veuillot fut harcelé de critiques, il reçut, en revanche, à propos de ce livre, de précieux témoignages : « Si les jambes sont malades, lui écrivait l'évêque de Rodez (2), la tête est encore bien saine et *Molière et Bourdaloue* témoignent de la parfaite santé de votre esprit. Tout cela est vrai, judicieux, sagace, mesuré, sans prévention et sans prétention, et c'est écrit comme rarement vous avez mieux fait (3). » Mgr Freppel n'était pas moins satisfait de cet ouvrage dont certains morceaux lui semblaient » un chef-d'œuvre de raison et de style (4) ».

Avant de se relancer à fond dans la lutte électorale, Louis Veuillot, rentré de vacances, reprit à l'*Univers* une collaboration qui attestait encore un regain de santé, — l'un des derniers, hélas! — Deux de ses articles, à ce moment, produisirent une forte impression. Ils touchaient, d'ailleurs, aux plus ardentes préoccupations de l'heure. Ce fut, d'abord, le jugement magistral qu'il formula sur Thiers. L'ancien président de la République, en effet, mourut subitement, le 3 septembre, et sa disparition eut un retentissement d'autant plus vif et prolongé qu'on essaya de l'exploiter, avec passion, au profit des

(1) Tavernier, *op. cit.*, pp. 189 et 191.
(2) Le futur cardinal Bourret.
(3) Lettre du 8 octobre 1877.
(4) Lettre du 10 octobre.

Digitized by Google

luttes politiques. Au premier bruit de cette fin soudaine, Louis Veuillot s'écria : « Célèbre, il l'est pour le moment; occupé, il l'a été plus que personne, mais de rien, rapetissant tout à sa taille. Voilà ce que tout cela tient. C'est de quoi remplir médiocrement un cercueil. Il n'a pas eu le temps de se reconnaître, Dieu ne lui a pas laissé le temps de mourir. Maintenant, le voilà peut-être au rang de ceux qui voudraient n'avoir jamais vécu ».

Dès le lendemain, cependant, il atténue la redoutable appréhension qui lui a dicté ces derniers mots. Le testament de Thiers, en effet, contient cette affirmation, que Louis Veuillot recueille et commente avec un soulagement sincère : « Je mourrai croyant en un Dieu un et éternel, créateur de toutes choses, et dont j'implore la miséricorde pour mon âme immortelle. » — « Sa prière puisse-t-elle être exaucée! » souhaite avec émotion le rédacteur en chef de l'*Univers* (1).

Huit jours plus tard, Louis Veuillot publie, sur le célèbre homme d'État, une étude d'ensemble. « M. Thiers, dit-il, a occupé le monde cinquante ans. Il n'y a point de bon portrait de lui. On ne l'a pas essayé; il ne l'a pas fait. Il était par excellence la mobilité, dans un temps qui a perdu jusqu'à la notion de la stabilité. Peintre de lui-même, il se mirait dans l'eau trouble et fuyante. On croyait apercevoir l'image, elle avait fui, elle était déjà dissoute; une autre ressemblance apparaissait et se dissolvait aussitôt. Les autres peintres étaient eux-mêmes l'eau perpétuellement inquiète où demeurait le modèle toujours changeant. Cette eau vive courait fatalement sur sa pente abondante en détours, mais sans havre comme sans repos. Après un long parcours dont elle a reproduit les aspects variés, l'eau périlleuse a fini par trouver des sables tourmentés où elle s'est perdue. Elle était plus large que profonde, elle faisait plus de bruit

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 105, 108.

Digitized by Google

qu'elle ne portait de fardeaux, elle a dévasté plus de terre qu'elle n'en pouvait arroser; quelquefois torrent, jamais rivière. Les digues lui ont manqué. En ce temps-là les hommes n'avaient pas le goût de construire des digues, ils achevaient de ruiner celles qui existaient. On n'imputera pas à l'eau débordée tous les ravages qu'elle a faits, si l'on considère son origine et le lit où elle a été lancée. Ceux-là qui tiennent que l'homme est libre comme l'eau, et pas plus que l'eau n'a reçu de loi morale qui l'oblige à se refaire, ceux-là n'ont rien à dire. Que les torrents passent et les noyent! Certains individus, qu'on nomme providentiels, et qui seraient mieux nommés torrentiels, apparaissent pour que les sociétés soient averties d'étudier à fond les lois immuables de l'ordre qu'elles ont oubliées. Providentiels, ils le sont dans ce sens (1)! »

Plus loin, Louis Veuillot apprécie, en Thiers, l'historien et l'écrivain; il les juge avec sévérité :

« Son *Histoire de la Révolution* serait un chef-d'œuvre de mauvaise foi, si l'ignorance faisait des chefs-d'œuvre... Son histoire du *Consulat*, son histoire de l'*Empire*, écrites lorsqu'il avait tous les secours et toute l'expérience qu'il pouvait désirer, sont à peine plus sincères et plus mûres... On peut dire qu'il connaît l'art de ne pas écrire (2). »

La fin de ce jugement, toutefois, se tempère d'une émotion de pitié, éveillée par un souvenir personnel. Louis Veuillot se rappelle qu'il a naguère aperçu l'homme d'État à l'enterrement de M^me^ Dosne, sa belle-mère : « Il pleurait à chaudes larmes. Je l'avais vu de loin dans bien des triomphes : ces larmes sont le meilleur souvenir que j'aie conservé de lui. Dans ce moment-là, j'ai vu un homme, je lui ai vu un cœur. Les pompes tristes et menteuses qui ont suivi sa mort n'effaceront pas ce souvenir. Pour moi, ces larmes défendent encore son âme immortelle (3). »

1 *Derniers Mélanges*, III, pp. 115, 116.
2 *Ibid.*, pp. 118, 120.
3 *Ibid.*, p. 125.

Digitized by Google

C'est à l'occasion d'un autre décès que le rédacteur en chef de l'*Univers* écrivit, presque à la même date, un autre article remarqué, qui réconforta ses amis fidèles et inquiéta ses alliés du jour. Mgr de Ladoue, évêque de Nevers, après un court et noble épiscopat, venait d'être enlevé aux espérances que la France catholique avait déjà fondées sur sa doctrinale énergie. Le comte de Chambord tint à rendre un public hommage à ce prélat qui avait provoqué les rigueurs de la République et déconcerté parfois la prudente inertie des conservateurs. Louis Veuillot salua ce témoignage royal avec bonheur; il en profita pour dresser, au-dessus des compétitions électorales, la haute figure du monarque chrétien.

« Henri de France pourra mourir dans l'exil, il n'aura pas en vain préféré l'exil au trône. La France le bénira d'avoir voulu lui ramener la Vertu, qui seule veut la sauver. Déjà sa persévérance héroïque lui a montré le salut. C'est beaucoup que cet homme de bien lui dise : — Je vous crois encore capable de sagesse et de vertu, et je vous les propose parce que vous ne pouvez rien et que personne ne peut rien pour vous sans leur secours. Vous n'êtes la France et la couronne, vous n'êtes la gloire et la beauté du monde qu'à ce prix.

« Dans le monde entier il n'y a encore que la France à qui l'on puisse faire entendre ce langage : et la France seule possède un homme qui soit de taille à lui parler ainsi (1). »

Quelques jours plus tard, Élise Veuillot, s'adressant à l'évêque de Poitiers, contait ce détail : « Il nous revient de divers côtés que le comte de Chambord est ravi que sa lettre ait été *entendue* et très charmé de l'article de mon frère, malgré les tremblements de certains légitimistes, affligés de son imprudence. Ils regrettent qu'on puisse dire : le roi est clérical (2). »

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 100, 101.
(2) Lettre du 16 septembre 1877.

Digitized by Google

C'est à la même date que la lutte électorale entra dans la période brûlante et décisive. Le ministère venait de fixer le scrutin au 14 octobre et le Maréchal lançait un appel au pays. Mac-Mahon y tenait un langage ferme et net : « Mon gouvernement, déclarait-il aux électeurs, vous désignera, parmi les candidats, ceux qui seuls pourront s'autoriser de mon nom. Des choix favorables à ma politique affirmeront le principe d'autorité ruiné par la démagogie. Pour moi, je ne pourrai jamais devenir l'instrument du radicalisme ou abandonner le poste où la Constitution m'a placé. »

Cette dernière phrase était une réponse directe et catégorique à la bruyante sommation que, le 15 août, Gambetta, dans son discours de Lille, avait lancée au Maréchal : « Il faudra se soumettre ou se démettre. »

Mac-Mahon terminait courageusement par un recours à « l'aide de Dieu ». — « C'est le langage d'un chef d'État, reconnaissait Eugène Veuillot, d'un chef d'État fort de ses intentions comme de son passé, repoussant tout haut d'indignes adversaires (1). »

Évidemment, c'était la candidature officielle. Le ministère, loin de s'en cacher, avait proclamé, dès l'ouverture du combat, son intention et son droit d'employer ce moyen d'action. « Le gouvernement, soulignait-il dans une circulaire aux préfets, n'a pas seulement le droit, il a le devoir de faire connaître au corps électoral les candidats qui soutiennent et les candidats qui combattent sa politique. »

L'opposition républicaine affectait de se scandaliser de cette méthode, et elle s'en indigne encore rétrospectivement. En fait, elle devait se servir exactement des mêmes procédés. Elle se contenterait seulement de faire en sourdine et par des moyens cachés ce que les ministres du Seize-Mai pratiquaient à ciel ouvert, avec une bonne foi presque candide.

(1) *Univers*, du 20 septembre 1877.

Digitized by Google

Ce n'est pas le seul point, d'ailleurs, où MM. de Broglie et de Fourtou eurent au moins, contre leurs ennemis, la supériorité de la franchise. La campagne ourdie par les 363 fut souvent audacieuse de déloyauté. Un des arguments dont ces prétendus patriotes abusèrent avec le plus d'inconscience et d'effronterie, ce fut l'appel à l'étranger. Ils s'efforçaient de persuader au pays que le triomphe des conservateurs déchaînerait, contre la France, toute l'Europe entière, hostile aux partis ultramontains. Francisque Sarcey résumait d'un mot la tactique adoptée par les anticléricaux, quand il engageait les candidats de gauche à dire, sans plus, aux paysans : « Veux-tu qu'on envoie ton fils se faire tuer pour remettre le Pape sur un trône? »

Eugène Veuillot soulignait fortement tout ce qu'un tel langage avait de misérable et d'odieux. Les républicains, démontrait-il, exploitent « la haine de la France » et forment « le parti de l'étranger (1) ».

Mais l'argument favori des 363, argument dont la menace de guerre ne constituait d'ailleurs qu'un des aspects, c'était le cléricalisme du gouvernement. Gambetta, dès le premier jour, a lancé le mot d'ordre : en pleine Chambre, il a qualifié le Seize-Mai de « coup des prêtres » et le cabinet, de « ministère des curés ». Tous les plumitifs du parti, du haut en bas de l'échelle et d'un bout de la France à l'autre, reprennent en chœur ce refrain haineux et perfide. Ils y apportent une passion si frénétique, que les plus spirituels en deviennent grossiers. Edmond About, d'un accent d'énergumène, accuse « la fureur de bas despotisme et de servilité dominante qu'Ignace de Loyola, un fou atroce, a léguée à ses successeurs (2) ».

Ivresse calculée, d'ailleurs, et qui n'empêche pas ceux des républicains qui se trouvent en lutte au milieu de

(1) *Univers*, du 11 octobre 1877.
(2) Voir Lecanuet, *op. cit.*, I, pp. 511-512.

Digitized by Google

populations catholiques, de se proclamer plus cléricaux que les conservateurs. Le 363 Pinault, par exemple, affirme aux Bretons qu'il sera « toujours le ferme défenseur de la religion ».

Contre ce soupçon de cléricalisme, les ministres se défendaient avec un effroi désespéré. Ils n'avaient point de souci plus pressant, plus perpétuel, plus angoissant que de se dégager de toute accointance avec les cléricaux. Ils multipliaient, contre ces alliés compromettants, les répudiations les plus fiévreuses. Ils n'arrivaient, d'ailleurs, qu'à dépasser le but. « Les protestations gourmées et effarées des ministres, observe Eugène Veuillot, loin d'enlever cet argument aux républicains, leur fournissent l'occasion d'y revenir sans cesse. » Par contre, ajoute-t-il, cette tactique « a paralysé des influences dont on avait grand besoin; le clergé n'a pu user dans la mesure légitime de ses droits de citoyen ». Cependant, le journal n'en conclut pas moins : « Malgré ces défaillances, notre devoir reste le même. Le pouvoir, bien qu'il ne comprenne pas son mandat, représente l'ordre... Notre appui lui est dû (1). »

Cet appui, toutefois, l'*Univers* le continue non seulement sans vif enthousiasme, mais encore sans grande espérance. Enregistrant les pronostics officieux, dont l'optimisme est plus calculé peut-être que convaincu, Eugène Veuillot remarque : « Nous désirons très fort que le suffrage universel donne le 14 octobre 1877 un démenti au vote du 20 février 1876; mais nous laissons aux autres le soin d'affirmer que cela sera (2). »

Deux jours après, le résultat du scrutin justifiait cruellement cette défiance. Dès le premier tour, la lutte s'étant presque partout resserrée entre deux candidats, on compta 516 résultats définitifs : or, les républicains en enle-

(1) *Univers*, 12 octobre 1877.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

vaient 317 et n'en laissaient que 199 aux conservateurs.

Le matin du grand jour, Louis Veuillot était allé, sans ardeur, remplir son devoir électoral : « Je viens de voter, mandait-il à Mme d'Esgrigny. Messe entendue, prenant mon courage à deux mains, j'ai voté pour ces pleutres qui se vantent de n'être pas cléricaux. Que Dieu me le pardonne et que cet affreux papier leur serve de poison ! Mais je rage (1) ! »

Le lendemain matin, dans l'*Univers*, il constatait : « Le résultat des élections découragerait l'espérance même. » Puis il soulageait son âme :

« Disons tout de suite toute notre pensée. Cette dernière avanie électorale nous épouvante. Dût-elle passer comme tant d'autres, nous sommes désolé pour notre part du rôle qu'on nous y a fait jouer. Ce qui nous désole, ce n'est pas d'être à deux doigts de notre perte, nous voyons depuis longtemps que le suffrage universel nous conduit à l'abîme et nous savons que nous n'y échapperons pas. Nous ne souffrons pas de la défaite, nous souffrons de la honte. Nous avons accepté des conducteurs qui ont rougi de nous et qui ont multiplé leurs hautains et misérables désaveux. Pour rester fiers, nous n'avions qu'à rester plus sévèrement et plus hautement dans notre vieille voie. Nous avons cru devoir accorder notre concours à des gens qui craignaient de se compromettre en l'acceptant, et cette politique, qui nous offensait en même temps, méritait de se perdre. Quel besoin avions-nous du triomphe du gouvernement, lorsqu'il le cherchait ainsi? Sa cause, ainsi posée, ne peut jamais devenir la nôtre. Il y a des gens qui ne sont pas chrétiens et qui prétendent l'être. Leur mensonge est encore un hommage qu'ils rendent au drapeau. En se disant chrétiens, ils prennent du moins l'engagement de bien faire, et si nous leur conseillons davantage, nous

(1) Lettre du 14 octobre.

Digitized by Google

ne pouvons exiger plus. Mais nous obstiner à prendre pour chrétiens ceux qui, l'étant en effet, s'obstinent à nier par leurs paroles publiques ce que prouveraient à peu près leurs actes, c'est une duperie. Ils se parjurent, calomnient l'Église et diffament la cause qu'ils prétendent servir. Ils donnent à penser que l'Église a de hideux secrets. S'ils sont chrétiens, qu'ils l'avouent. S'ils ne le sont pas, qu'ils le disent ouvertement ».

Louis Veuillot conclut enfin : « Si pauvres et si menacés que nous puissions nous voir, soyons et restons nous-mêmes, à l'écart non de leurs intérêts véritables, mais de leurs feintes. La France ne sera sauvée que par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ (1) ».

A ce grave jugement, Eugène Veuillot ajoutait cette observation topique, où se révèle, en même temps que la mesquinerie de l'attitude gouvernementale, toute sa maladresse : « Les ministres n'ont guère vaincu que là où « l'influence cléricale », qu'ils ne dédaignaient pas tout en la désavouant, s'est exercée au profit de leur candidat (2) ».

Et, maintenant, que va-t-on faire? Tandis que les vainqueurs s'apprêtent sans retard à mener jusqu'au bout la lutte entreprise et forment un comité d'action, les conservateurs s'agitent en plein désarroi. Les plus fougueux proposent impétueusement une seconde dissolution. « Ce second appel aux électeurs, indique Eugène Veuillot, serait légal et un troisième le serait aussi; mais il faut bien reconnaître qu'une pareille partie ne peut être jouée sans de très gros risques (3) ». Les résignés, au contraire, ayant perdu tout espoir et ne découvrant plus nulle ressource, opinent que le duc de Broglie n'a plus qu'à se démettre et le Maréchal à se soumettre. Contre cette reculade immédiate et complète l'*Univers* proteste

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 114, 115 et 116.
(2) *Univers* du 18 octobre 1877.
(3) *Ibid.*, 20 octobre.

Digitized by Google

avec énergie : « Le pays, remarque Eugène Veuillot, ne comprendrait pas ce singulier et tardif hommage aux règles parlementaires, dont on s'est, en somme, médiocrement soucié depuis cinq mois... Ce serait la fin du parti conservateur ». Et, d'ailleurs, interroge-t-il, à quoi bon? « On ne sauverait rien; on n'obtiendrait pas même un répit, les révolutionnaires ne reculent pas devant les pouvoirs qui ont peur (1) ».

Louis Veuillot, dans cet embarras, avait son idée personnelle, mais qu'il ne suggérait que par manière d'apologue et pour en tirer une forte et spirituelle leçon. Il conseillait au président du Conseil de se présenter carrément devant la Chambre et de tenir à la majorité anticléricale ce fier et noble discours :

« Je crois que nous avons de bon cœur accepté une tâche nécessaire et loyale et que l'on aurait trouvé difficilement en France des ministres pour y mettre de meilleures intentions. Nous avions le droit, nous avons eu le dévouement, l'amour du pays, le respect de la loi, la probité. Je ne me reproche qu'une chose. Je me la reproche personnellement et amèrement. Je n'ai pas été assez fidèle à ma conscience religieuse et par là j'ai mal servi la conscience religieuse et les véritables intérêts de la patrie. On m'a fait un crime d'être clérical. Je le suis en effet. J'ai même fait un pèlerinage, plusieurs prêtres m'ont fait l'honneur de me considérer comme ami et je l'ai mérité. Mais j'ai eu tort de trembler devant des imputations ridicules. J'ai rougi de mon opinion comme si elle n'était pas louable et digne d'éloges, et par là j'ai rougi de ma foi et calomnié mes amis. J'ai dit que je n'étais pas de ce que vous appelez « le parti des « curés ». Je ne crois pas qu'il y ait de meilleur parti, et plût à Dieu que toute la France en fût. Alors, vous ne seriez plus exposés à vous entre-dévorer faute d'autre

(1) *Univers*, 2-3 novembre.

Digitized by Google

nourriture. J'ai dit; et je m'en vais. Je reviens à mes amis à qui je demande de me recevoir. Je serai plus clérical que je ne l'ai été, moins partisan de 89 que je ne l'ai dit. Je vous avoue que 89 me semble une immense et très périlleuse sottise, surtout comme vous l'entendez. Et malheur à la France si elle abjure Jésus-Christ et les curés. Je demande pardon au monde d'avoir pu lui faire croire que je n'en maudissais pas la pensée. »

Et Louis Veuillot conclut : « Le ministre qui dirait cela, je ne prétends pas qu'il serait rétabli, et je doute qu'il le voulût; mais je dis qu'il serait relevé (1) ».

Tout réfléchi, le cabinet demeura provisoirement en fonction et affronta l'assaut de la nouvelle Chambre. Cet assaut fut donné, le 14 novembre, avec une audace triomphante et menaçante. Au-dessus des ministres, dont on regardait la démission comme entendue, c'est le Maréchal qu'on attaquait directement et qu'on voulait acculer, selon le programme gambettiste, à la retraite ou à l'asservissement. Le duc de Broglie et M. de Fourtou se défendirent d'ailleurs avec courage. « Ils ont parlé en hommes d'État et en hommes de cœur, atteste Eugène Veuillot. C'est un succès pour le parti conservateur, que ce ferme langage peut relever; ce sera une force pour le Maréchal (2) ».

Cependant, comme on le prévoyait, le duc de Broglie, reculant devant un conflit sans issue, démissionna. Le 24 novembre, il était remplacé par le général de Rochebouët. Le Maréchal, indécis, ne voulant ni poursuivre la lutte, ni rendre les armes, avait trouvé ce biais, d'un ministère pris en dehors du Parlement et composé d'administrateurs au lieu d'hommes politiques. Il le présentait aux Chambres comme un cabinet d'affaires et de transition. « C'est plutôt le ministère de l'effacement », faisait

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 172, 173.
(2) *Univers* du 17 novembre 1877.

Digitized by Google

observer Eugène Veuillot, qui ajoutait : « Les républicains le combattront violemment et les conservateurs le soutiendront mollement (1). »

C'est ce qui advint. La majorité, sentant faiblir la résistance, en profita pour précipiter ses avantages. Elle mit le Maréchal au pied du mur. Refusant de considérer ce cabinet comme constitutionnel, elle déclara « ne pouvoir entrer en relations avec lui ». C'était ouvrir une crise inextricable, à une heure d'autant plus critique que le budget de 1878 n'était pas encore voté. Eugène Veuillot soulignait ce que la décision de la Chambre avait de révolutionnaire : « Elle refuse au Maréchal le droit de choisir ses ministres. » Et il pressait Mac-Mahon de rendre coup pour coup. « Le Maréchal a dit récemment à la France : « Mon devoir grandira avec le péril. » C'est le moment de songer à cette parole d'homme d'honneur et de soldat (2). »

Le président songeait à toute autre chose. Après quelques jours de tergiversation, il accepta la démission du général de Rochebouët, qui, pris entre cet exécutif irrésolu et ce législatif obstiné, n'avait pas d'autre parti à suivre. Et, désormais, à peu près résigné à la soumission, il fit appel à M. Dufaure. « Nous croyons, jugeait tristement Louis Veuillot, que ce loyal soldat n'a pas été servi par ses conseils comme il en était digne et comme nous l'aurions souhaité. Il n'est pas le premier de notre temps à qui la cruauté des esprits et des choses aura créé un devoir plus fort que sa perspicacité (3). »

Un instant, toutefois, on crut que le vieux soldat allait avoir un sursaut de révolte. N'ayant pas voulu se plier à toutes les exigences de M. Dufaure, il parut se retourner résolument vers la droite et demanda le concours d'un homme connu par sa fermeté, M. Batbie. Celui-ci accepta

(1) *Univers*, 25 novembre.
(2) *Ibid.*, 26 novembre.
(3) *Derniers Mélanges*, IV, p. 200.

Digitized by Google

cette lourde responsabilité. Mais, quarante-huit heures après, devant l'impossibilité de découvrir un ministre des finances, il dut renoncer à la lutte. Cette fois, découragé, le Maréchal voulut démissionner à son tour. Ses amis l'en dissuadèrent et, alors, à bout de forces, il tendit le cou aux conditions de M. Dufaure. « M. de Bismarck, enregistrait douloureusement Louis Veuillot, a gagné aujourd'hui sa principale victoire, la plus grande et la plus complète qu'il remportera jamais. Les autres n'ont été que le triomphe de ses armes : celle-ci est le triomphe de sa politique..... Heureux ceux qui voudront mourir catholiques! Ils mourront Français (1). »

Et, le lendemain, relevant d'ironie sa tristesse, il soulignait l'incohérence de la situation, en reproduisant, sous forme de dialogue entre Cinna (le Maréchal) et César (la majorité), le Message d'abdication du Chef de l'État.

CINNA (*s'excusant*). — « Pour obéir aux règles parlementaires, j'ai formé un cabinet choisi dans les deux Chambres » (à part :) *quoique la Constitution ne m'y oblige pas.*

CÉSAR (*la férule à la main*). — « Composé d'hommes résolus à les défendre et à maintenir ces institutions par la pratique sincère des lois constitutionnelles. »

CINNA (*repentant*). — « L'intérêt du pays exige que la crise que nous traversons soit apaisée. »

CÉSAR (*menaçant*). — *Il exige avec non moins de force qu'elle ne se renouvelle pas...*

PARENTHÈSE DU DOCTE M. DUFAURE : — « L'exercice du droit de dissolution n'est qu'un mode de consultation suprême auprès d'un juge universel et ne saurait être érigé en système de gouvernement. »

CINNA (*repentant*). — « J'ai cru devoir user de ce droit; (*avec une grimace*) et je me conforme à la réponse du pays (2). »

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 210.
(2) *Ibid.*, p. 211.

Digitized by Google

Louis Veuillot raillait. Mais, en fait, il se sentait envahi d'un découragement profond. Le 10 décembre, il écrit au comte Henry d'Ideville : « Mac-Mahon est le comble de la probité et de l'intelligence humaine d'à présent. Il fait de son mieux. Vous voyez ce que c'est et comme il est outillé. Résignons-nous à mourir loin du Paradis. Tout notre rêve n'est que le souvenir. Nous nous sommes fait mettre à la porte le jour où, sur la parole du diable, nous avons cru devenir des dieux. Nous ne rentrerons qu'à genoux, ou nous crèverons de faim, désespérés. Voilà mon *Credo*... Au point où nous en sommes, dans les prospérités, dans les sciences, dans les infortunes, dans les fatuités, on ne ressuscite pas, on meurt (1). »

La lettre se termine par une invitation à dîner : « Si vous voulez me faire la charité d'une conversation, j'en serai très heureux. Je suis quasi infirme et je ne sors que par ordonnance du médecin. »

Et quelques jours après, recevant son ami, Louis Veuillot lui confiait avec une mélancolie résignée : « Je n'écris plus, mes forces me trahissent, la lettre que je vous ai écrite sera l'une des dernières que ma main aura tracées (2). »

(1) Lettre du 10 décembre 1877.
(2) Lettre du comte d'Ideville à Mlle Veuillot, 18 mai 1885.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

LES DERNIERS TRAVAUX (1878-1879).

Morts de Victor-Emmanuel et de Pie IX. — Avènement de Léon XIII — Dernier voyage de Louis Veuillot à Rome. — Dernières polémiques : la brochure de l'abbé Bougaud, la mort de Mgr Dupanloup. — Les *Œuvres poétiques* et les *Choses de la Vie*. — Les suprêmes articles. — Le grand silence.

Une autre cause aggravait la tristesse de Louis Veuillot. De Rome, il recevait des nouvelles inquiétantes. On lui mandait que la santé du Pape déclinait visiblement. Le 26 décembre, le cardinal Pitra le prévenait qu'il fallait s'attendre à un très prochain dénouement. C'était l'impression commune. Un almanach romain, prophétisant à bon compte, annonçait qu'aux premiers jours de 1878, on verrait défiler, dans les rues de la ville, un grand catafalque. Il ne se trompait pas sur la réalité de l'événement. Il faisait erreur, toutefois, sur la personnalité du défunt. Le « grand catafalque » auguré ne recouvrit point la dépouille mortelle de Pie IX, mais le corps de Victor-Emmanuel.

Le roi d'Italie, qui semblait encore en pleine force, mourut presque subitement le 8 janvier. Il avait eu le temps de recevoir un prêtre.

« C'était un solide gaillard de cinquante-huit ans, écrivait Louis Veuillot. Il se voyait l'un des vieux rois du monde, conquérant tranquille, n'ayant que des ennemis ridicules par leur sottise ou par leur impuissance ; il était bien établi dans un palais du Pape, au centre de cette proie romaine qui a tenté tant de barbares. Il venait d'y

Digitized by Google

recevoir et d'y flatter M. Gambetta, son sujet d'origine, subitement devenu l'une de ses forces et de ses alliances. Ce n'était pas M. Gambetta qui pouvait l'empêcher de conquérir encore la Corse, le Comté de Nice et Toulon. Quel avenir! C'était dimanche dernier, jour des Rois. Comme Hérode, il recevait les congratulations de ce mage qui lui demanda peut-être où était maintenant, le Roi des Juifs. Tout à coup, ayant congédié ce révolutionnaire il se sentit souffrant; le lendemain il prit le lit et on le sentit malade; le mardi tout le monde prévit qu'il allait mourir, et lui-même en eut le sentiment; le mercredi il était mort.

« Il a été politique habile, mais médiocre; soldat valeureux, mais battu; homme vigoureux, mais fragile et de mauvaises mœurs; roi de libre humeur et de triste destinée (1). »

Toutefois, dans ses sévérités contre la carrière du grand usurpateur, l'âme chrétienne de Louis Veuillot n'oublie point le repentir suprême : « Heureusement pour lui, avant de mourir, par un mystère insondable, la clémence de Dieu l'a visité. Il a eu le temps de démentir sa vie et sa politique scandaleuses..... Rejetant l'imbécile orgueil où périssent tant de sots criminels, il a demandé pardon et reçu les sacrements (2). »

Le prince Humbert monta sur le trône et fut, à son tour, acclamé sous le titre de roi d'Italie. Contre cette confirmation de l'attentat, Pie IX fit entendre un renouvellement de la protestation. Il ne voulait pas laisser prescrire les droits du Saint-Siège et, malade, il retrouvait encore l'énergie de sa parole. Au surplus, une amélioration s'accusait dans son état et semblait démentir les pronostics alarmants. Le 21 janvier, un ami romain de Louis Veuillot, l'abbé Dantas da Gama, lui rendait

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 228.
(2) *Ibid.*, p. 229.

Digitized by Google

ompte d'une audience qu'il venait d'obtenir, en com-
agnie d'un évêque. « Le Saint-Père, déclarait-il, est
ncore plein de vie, parle avec vivacité, d'une voix claire
forte. »

Le mieux s'accentua si manifestement que, le 2 février,
ixante-quinzième anniversaire de sa première commu-
ion, Pie IX put recevoir les pèlerins qui venaient le
liciter de cette lointaine et touchante commémoration.
leur adressa même, dans la Salle du Trône, une brève
locution où les rigueurs du Pontife, qui venait d'élever
voix contre les spoliateurs, firent place aux misé-
cordieuses sollicitudes du Père : « Nous devons courir
près les pécheurs pour les convertir et les ignorants pour
s éclairer. Cherchez donc les ignorants, éclairez-les avec
le, pour qu'il ne puisse pas être dit qu'il y a dans ce
entre du monde catholique des âmes qui ignorent les
rincipaux mystères de notre sainte religion... Voilà les
eules paroles que je tenais à vous adresser dans cette
irconstance, mon état de faiblesse ne me permettant pas
ncore d'en dire davantage (1). »

Ce devait être la dernière recommandation de Pie IX.
e lendemain, fatigué de cet effort, le Pape dut garder
lit. La fin, cependant, ne semblait pas imminente. Mais,
oudain, le 7 février, vers cinq heures du matin, la situa-
ion empira d'une manière imprévue et désespérante. A
inq heures du soir, tout était fini.

L'impression fut universelle et poignante. Elle retentit
usqu'aux extrémités du monde, et non seulement dans
es âmes chrétiennes, mais dans tous les esprits ouverts et
ultivés. Le ministère et le Parlement français eux-mêmes,
n dépit de leur anticléricalisme agressif, comprirent
'obligation de s'incliner devant ce grand mort. Le jour
les funérailles, la Chambre des députés leva sa séance
n signe de deuil; et M. de Mun ayant dénoncé à la tri-

(1) *Pie IX* par Villefranche, p. 547.

Digitized by Google

bune, avec une douloureuse indignation, les injures d'une feuille impie, le cabinet poursuivit l'insulteur.

Chez Louis Veuillot, bien qu'il eût prévu ce coup terrible, l'émotion atteignit une profondeur et une acuité cruelles. Il avait tant aimé ce Pape, il en avait reçu tant de preuves d'affection! L'article, assez court, qu'il écrivit sur le premier moment, commence par un cri de désolation : « Que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel! L'Église est veuve, le peuple viril est orphelin, le Pape est mort! C'était le seul homme qui restât sur la terre, livrée à ses propres ténèbres, qui menacent d'être les plus épaisses où elle ait roulé depuis longtemps. On peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus d'astres à éteindre, plus rien à mourir... » Cependant, la foi du chrétien relève aussitôt l'homme écrasé : « L'époque de Pie IX est finie, celle de Jésus-Christ recommence toujours.... Il y a un homme sur la terre, un homme inconnu de tous et de lui-même et qui ne sait pas encore le nom sous lequel il sera révéré et obéi de tout le monde. Nous le connaîtrons demain et non seulement les hommes de bonne volonté, mais plusieurs aussi parmi les rebelles, et les événements eux-mêmes courberont la tête devant lui.... » Puis, reportant sa pensée et son cœur au Pontife défunt, Louis Veuillot termine : « Heureux ceux que la Providence a appelés à vivre sous son pontificat! Aucun Pape n'a rencontré devant lui autant de figures de l'hérésie, de la fraude, de la force brutale et hypocrite, autant de formes du mensonge, de la ruse, de l'impudence, de la maladie et de la mort, et personne peut-être n'a plus largement montré au peuple fidèle la face claire et rayonnante de la vérité par laquelle seront vaincues et dissipées les ombres abjectes du mal (1). »

Cette éloquente page de foi, de douleur et d'espérance eut une répercussion étendue parmi les lecteurs du jour-

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 244, 245 et 246.

Digitized by Google

nal et, de toutes parts, le rédacteur en chef de l'*Univers* en recueillit les échos. Je n'en citerai ici que trois témoignages.

Dès le lendemain, Louis Veuillot recevait, de Paul Féval, cette curieuse et touchante appréciation : « Cher ami et maître, j'attendais votre article hier au soir, je l'ai lu deux fois, avec une grande émotion, je le relis ce matin. Il vous importe peu en ce moment que je le trouve superbe. Je vous écris comme j'irai aujourd'hui signer chez le Nonce. Ce n'est pas que je vous confonde avec les prélats, mais ne connaissant rien ni personne, je n'ai jamais bien vu Pie IX qu'à travers vos livres et vous. Pour bien d'autres choses assurément, mais pour cela surtout, vous m'avez enseigné. Votre joyeux amour, votre admirable confiance, votre imperturbable et souveraine religion me forçaient vers celui que j'aurais vénéré comme chef très digne de l'Église, mais que je n'aurais pas personnellement aimé puisqu'il avait été libéral et qu'il était italien. Par vous seul j'ai entrevu (et par ses portraits) sa hauteur d'autorité, de sérénité et de charité. Je l'ai aimé et, en lui, j'ai aimé l'Église de plus en plus chaque jour. *Ab uno* vous pouvez juger le bien immense que votre œuvre a produite dans cet ordre d'idées (1). »

Quelques jours après, c'est de Wertheim en Westphalie que la comtesse de Stolberg-Stolberg écrit à Louis Veuillot : « Dans ces jours de profonde douleur et d'espérance chrétienne, aucune parole ne m'a fait autant de bien que la vôtre, et je tiens à vous le dire... C'est une âme catholique que vous avez consolée; c'est le bon, le divin côté de notre douleur que vous avez admirablement montré (2)... » Un peu plus tard, M^gr^ Mermillod adressait à son tour, à son grand ami, l'hommage de ses louanges et de sa gratitude : « Je n'aime pas, lui disait-il,

(1) Lettre du 9 février 1878.
(2) Lettre du 12 février.

Digitized by Google

vous fatiguer de mes lettres importunes, et pourtant mon cœur a besoin de vous dire merci des pages magistrales que vous venez d'écrire sur notre grand deuil et sur nos espérances (1). »

Louis Veuillot ne s'était pas borné à ce premier témoignage, émouvant, mais sommaire, de sa peine et de sa confiance. Le 15 février, en termes graves et superbes, il avait évoqué la grande figure et la haute popularité de Pie IX.

« Pie IX a régné trente-deux ans, dans les circonstances les plus difficiles, au milieu des conjurations les plus périlleuses ourdies par tous les gouvernements de l'Europe. L'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la France, l'Italie, l'Espagne, quoique moins souvent que les autres, s'y sont mises tour à tour et souvent toutes à la fois, on sait avec quelle habileté, quelle perfidie et quelle constance impitoyable et diabolique. Il a toujours été si bon, si ferme, si juste, qu'il n'a pas cessé un instant d'être vénéré et chéri de son peuple faible, sans défense et abominablement tenté. Durant son règne de trente-deux ans, ce prêtre sans soldats, sans tribune, sans journaux, sans aristocratie, sans commerce, au milieu de son petit peuple de laboureurs et de prêtres, en butte à des outrages et à une conspiration universelle, non seulement a su faire respecter tout ce qu'il représentait et tout ce qu'il devait défendre, mais il a été le plus populaire des souverains. C'est le seul honneur que puisse invoquer, dans le monde moderne et dans l'histoire, le suffrage universel qu'il ne reconnaissait pas dans la forme actuelle et mensongère que le monde a la prétention de lui donner. Et ce prêtre est mort prisonnier de guerre, lui qui n'a jamais fait la guerre; mais toujours vainqueur par la hauteur et la sainteté de son âme, en pleine possession de sa royauté, au milieu de son peuple toujours fidèle et

(1) Lettre du 23 février.

Digitized by Google

toujours roi; Roi sacré du peuple-roi. Il a défendu et conservé, quoi que fasse l'avenir, ces deux couronnes placées sous sa tutelle; et le peuple romain délégué du grand peuple du Christ, incontestable possesseur du monde, les garde au Christ et au monde sur l'inviolable tombeau de Pie IX, le grand et le saint prêtre du Christ (1). »

Le 20 février, c'est la grande œuvre du Concile que rappelle et résume le rédacteur en chef de l'*Univers* :

« Dans ce même Vatican, où siège aujourd'hui le Conclave, Pie IX, aujourd'hui mort, avait convoqué une autre assemblée pour faire une autre chose dont le monde ne voulait pas. Il lui avait donné à faire non un roi du monde, mais une loi du monde, qui durerait autant que le monde, une loi complémentaire du pouvoir des Papes et de leur autorité sur toute la terre pour tous les temps. Le Concile fut réuni de tous les points et de tous les lointains du globe. La guerre s'approchait; elle était dans les mains fières, arrogantes et ennemies qui voulaient la déchaîner et qui ne la déchaînèrent pas jusqu'au jour où le concile, sans se presser, fit sa loi, la promulgua et la vit acceptée du monde. Et la guerre ne commença que le lendemain (2). »

Le Conclave était donc assemblé, et les cardinaux réunis pour donner un chef à l'Église attiraient naturellement l'impatiente et profonde attention de tous les fidèles. A Paris, le comité catholique avait eu la pensée de leur envoyer une adresse, et Louis Veuillot, sur sa demande, avait esquissé un projet que son frère soumit au Comité. Mais celui-ci en fut moins ravi qu'effrayé; il l'écarta, déclare Eugène Veuillot, dans une note ajoutée de sa main à ce brouillon dont l'écriture est altérée par la maladie, il l'écarta comme « extrême ».

Voici quel était ce projet jugé « extrême » et demeuré à l'état d'ébauche :

(1) *Derniers Mélanges*, III, pp. 246-247.
(2) *Ibid.*, p. 253.

Digitized by Google

« Éminences,

« Pie IX a été la lumière de tout devoir, la règle indéfectible de toute force, l'intrépide gardien de toute vérité. Il n'a dédaigné aucune bonne volonté ni laissé sans appui aucun désir de bien faire, et quiconque a voulu sincèrement remplir les obligations de la conscience chrétienne, s'est senti en sûreté sous sa main. A tous les esprits tourmentés des problèmes de cette époque troublée, il a dit avec une assurance suprême : vous trouverez la paix de vos esprits et de vos âmes et vous marcherez dans la largeur du bien et de la justice, si vous venez à moi.

« Nous avons eu le bonheur d'entendre ces enseignements, d'en éprouver la grâce et d'en sentir la vertu. Il a été vraiment la bouche qui suffit au monde. Aujourd'hui que Dieu a fermé ses lèvres saintes, nous sentons plus encore qu'il nous a annoncé les lois éternelles et notre douleur a besoin de le confesser tout haut. Nous voulons proclamer notre fidélité à ce siège de Pierre et de Pie IX, dont vous êtes temporairement les gardiens. La vérité est là, elle y sera toujours comme elle y a toujours été. Là, Dieu nous a parlé par Pie IX. Là, il continuera de nous parler infailliblement et immuablement par le successeur qu'il donnera par votre voix à cet éternel apôtre de la vérité.

« A cette heure même où nos cœurs, broyés par la douleur, se sentent pleins des sécurités indéracinables qu'il a plantées, nous croyons et nous espérons, par ce que Pie IX a montré, que Pierre était en lui et sera encore avec lui dans celui qui viendra après lui. C'est le devoir de notre foi de proclamer notre attachement à la royauté pontificale et notre filiale obéissance à ses enseignements qui viennent de Dieu.

« Et c'est aussi pour nous une consolation de déposer cet hommage sur le tombeau de Pie IX et aux pieds de son successeur. »

Digitized by Google

On sait que le Conclave de 1878 fut un des plus courts de l'histoire. Les Cardinaux s'étaient enfermés le 18 février au soir. Le 20, au matin, le cardinal Pecci était élu ; Léon XIII était Pape.

Une lettre d'Élise à son frère Eugène, parti pour Rome aussitôt après la mort de Pie IX, nous révèle la première impression que ce choix fit sur Louis Veuillot :

« Comme vous faites vite les choses en la ville éternelle, mon frère très cher. Ici personne à vrai dire n'a été surpris, mais tout le monde est ahuri. Les bons sont dans une joie qu'aucune expression ne peut rendre, les prudents pensent que peut-être on n'a point assez réfléchi, les mauvais sont démontés, mais démontés à tel point que si le diable n'était pas incarné en eux, on pourrait espérer leur conversion. *Alleluia, alleluia,* Pie IX a prié bien sûr pour l'élection du cardinal Pecci.

« Tu trouveras, frère, qu'à Paris on fait aussi assez vite les choses, quand tu recevras ton *Univers* encadré et quand tu sauras qu'à l'imprimerie seulement, au moment de mettre sous presse, M. Roussel a su par l'*Agence Havas* l'élection du cardinal Pecci. Toutes les mesures étaient prises. Notre aîné a été ravi. Quel bon article dans ce numéro encadré (1)!... »

Cet article, que le rédacteur en chef avait enlevé dans un élan de joie, s'ouvrait par ce cri de reconnaissance et de victoire : « Il y a quelques jours, le Pape était mort. Réjouissons-nous, le Pape est vivant! » Plus loin, Louis Veuillot pronostiquait le nouveau pontificat : « En nos temps qui semblent s'efforcer de remplir tous les abîmes, Pie IX les a pour ainsi dire percés de chemins de lumière. Là où Pie IX a dû s'arrêter, Léon XIII passera. Héritier de la puissance, de la mémoire et des desseins de Pie IX qui continuait ses devanciers, il fera des chemins nouveaux où circulera une sève perpétuellement abondante, per-

(1) Lettre du 21 février 1878.

Digitized by Google

pétuellement ravivée. » — « Léon XIII, ajoutait-il encore, élu dès l'ouverture du Conclave le plus nombreux et le plus complet qu'on ait vu depuis longtemps, choisi presque d'avance, désigné par ses vertus, par ses talents, par sa fermeté, est un homme de la race et du choix de Pie IX. Le Pape séculaire l'a nommé comme sur son lit de mort. Il suivra sa trace (1)... »

Quelques jours après, Mgr Mermillod confirmait cet avis : « Je connais personnellement Léon XIII, écrivait-il à Louis Veuillot. Malgré la conspiration des guirlandes dont veut l'entourer le télégraphe révolutionnaire, il fera comme Pie IX l'œuvre de Jésus-Christ en ce monde (2) ».

Un peu plus tard, démasquant cette « conspiration des guirlandes » et dissipant les vains débats qui s'élevaient dans la presse, sur l'attitude que prendrait le nouveau Pontife envers le gouvernement du Quirinal, Louis Veuillot dément les pronostics où Léon XIII est présenté comme enclin à la conciliation avec les spoliateurs du Saint-Siège. « Après le rapt de Rome, écrit-il, Pie IX s'est réfugié dans le tombeau de Saint-Pierre, qui est sa forteresse, et, rejetant tout autre conseil, s'est tenu là. Ainsi fera Léon XIII. Enlevé du tombeau de Saint-Pierre, il n'acceptera qu'une autre prison. En prison, il est encore chez lui (3) ».

Le jour même où le rédacteur en chef de l'*Univers* parlait ainsi du nouveau Pape, Léon XIII, en dépit de l'ajournement de plusieurs audiences, recevait longuement et paternellement Eugène Veuillot. Au sortir du Vatican, celui-ci expédiait au journal une courte et joyeuse dépêche, aussitôt suivie de ce compte rendu plus détaillé :

« Vous êtes Eugène Veuillot, du journal l'*Univers*.

« — Oui, très Saint Père, et je viens avec bonheur dire

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 257-258.
(2) Lettre citée.
(3) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 262.

Digitized by Google

à Votre Sainteté que l'*Univers,* qui a toujours été au service de l'Église, la servira toujours avec le plus entier dévouement et la plus absolue soumission. Il a été créé pour cela et espère bien n'y jamais manquer. Je demande à Votre Sainteté sa bénédiction pour notre œuvre, pour ceux qui la font et ceux dont le concours la soutient.

« — Je connais depuis longtemps l'*Univers,* répondit Léon XIII. C'est un vrai journal catholique; je le lis, j'apprécie ses services; je vous encourage à la persévérance et je vous donne les bénédictions que vous demandez.. Mais dites-moi comment va Louis Veuillot, votre frère; j'ai appris qu'il avait été malade?

« — Il va bien maintenant, Très Saint-Père, et se propose de venir prochainement recevoir la bénédiction de Votre Sainteté.

« — Très bien! je le verrai avec satisfaction... Continuez votre œuvre, ajouta le Saint-Père, continuez-la avec fermeté. La religion est très attaquée, il faut la défendre. Tout est là. C'est la société que l'on sauvera en défendant les principes religieux. La presse catholique soumise de tout cœur aux enseignemente du Saint-Siège est plus que jamais utile, et je tiens à l'encourager.

« Au moment où je me retirais, termine Eugène Veuillot, le Vicaire de Jésus-Christ s'avança de quelques pas et me dit : « Je donne une bénédiction spéciale à Louis « Veuillot, dites-lui bien que je le bénis (1). »

Ces bonnes et fortes paroles épanouirent encore la satisfaction du rédacteur en chef de l'*Univers;* elle ne furent pas accueillies avec moins de joie chez les lecteurs du journal, dont plusieurs, émus par les insinuations intéressées des anciens mécontents, se demandaient avec inquiétude si les amis de Pie IX n'allaient point désormais se trouver en disgrâce. « Loué soit Dieu, s'écriait d'Orléans Gabriel de Chaulnes! Notre œuvre est bénie par

(1) *Univers* du 2 mars 1878.

Digitized by Google

Léon XIII. Elle doit vivre... » Et le bon abbé Corbini voyait déjà Louis Veuillot rendu à la santé par la faveur du nouveau Pape : « Les bénédictions de Léon XIII, assurait-il, achèveront ce qu'avaient commencé celles de Pie IX et, dans quelques jours, nous saluerons un Veuillot rajeuni!... »

Eugène Veuillot prolongea son séjour à Rome, expressément invité par le Saint-Père à la cérémonie du Couronnement, qui devait se célébrer, le 3 mars, à la Chapelle Sixtine. Au sortir de l'impressionnante solennité, il adresse au journal ces notes rapides :

« J'ai passé près de six heures à la Sixtine et je n'ai plus le loisir de vous écrire. Je le regrette, car j'ai vu quelque chose de bien beau, de très grand. Cependant, la Sixtine n'était pas le lieu de cette solennité; il eût fallu, non pas la grande Loge dont Le Pape se contentait, pour ne pas pactiser avec l'usurpation, mais Saint-Pierre. C'est là que ce cérémonial plein de pensées et de prières, que cette pompe si auguste et pourtant si simple, eussent reçu leur développement, donné leur enseignement. Mais la révolution ne l'a pas voulu et il importe de constater que le gouvernement italien, dans cette circonstance, a prouvé lui-même par son impuissance, ou ses misérables calculs, que le Pape n'est pas libre.

« La voix de Léon XIII est pleine et majestueuse. Il a grand air; sa physionomie offre un admirable mélange de bonté et de sévérité. Il est entré et sorti, porté sur la « Sedia ». Au sortir, il paraissait épuisé de fatigue, et sa main ne se levait pas sans effort pour bénir. L'émotion était profonde; je n'étais pas des moins émus (1). »

A Paris, l'*Univers* avait fêté le Couronnement en reproduisant la dernière lettre pastorale du cardinal Pecci, dont Louis Veuillot, semblant présager les futurs enseignements de Léon XIII à travers les idées de l'archevêque

(1) *Univers*, 7 mars.

Digitized by Google

de Pérouse, écrivait : « Il expose puissamment cette économie divine, et nous osons dire que, par ce temps d'écrits et de traités de tout genre sur ce qu'on appelle la *question sociale,* nulle part cette matière si importante n'est plus approfondie et plus clairement démontrée. L'évêque philosophe et théologien en sait plus long que tous les professeurs. En quelques mots, il fait l'histoire de la pauvreté bonne et mauvaise et de la bonne et mauvaise richesse; il dit d'où vient le mal et d'où peut venir le bien (1). »

Cette filiale admiration, le rédacteur en chef de l'*Univers* est pressé de la mettre aux pieds du Souverain Pontife. Sans doute, il sent lourdement le poids de la fatigue et, si les lecteurs, à constater la brillante fermeté de sa plume, ne peuvent deviner son épuisement, il le mesure, lui, dans le silence du bureau, à l'effort que lui coûtent aujourd'hui les moindres articles. « Je vois, j'entends, confie-t-il à M. de Saint-Albin ; mais je ne travaille que lentement et, en travaillant, j'oublie. Je ne suis plus propre au métier, me trouvant totalement incapable de faire plus d'une chose à la fois. Il faut que je m'en aille et je serais déjà parti si j'étais libre. » Et il ajoute un peu plus loin : « Je désire ardemment voir Rome une dernière fois. Je ne sais si ma santé me permettra ce cher voyage (2)... »

Le désir l'emporta enfin sur l'appréhension. Un mois plus tard, il annonce à Agnès : « C'est mardi que nous prenons le train, emmenant l'abbé Louis. Nous couchons à Mâcon, puis à Turin, puis à Pise, puis à Rome, toujours assis ou couchés. Mon écriture est mauvaise et mes jambes aussi, mais je n'en ai pas besoin (3). »

Il allait non seulement voir le Pape, mais encore lui offrir les 74.000 francs que le journal avait recueillis, en quelques jours, comme don de joyeux avènement à

(1) *Derniers Mélanges*, III, p. 270.
(2) Lettre du 23 mars 1878.
(3) Lettre du 19 ou 20 avril.

Digitized by Google

Léon XIII. La première liste avait paru dès le 26 février, s'ouvrant par cette riche et originale souscription.

« Sa Sainteté Pie IX (somme provenant d'une ancienne libéralité de Pie IX, restituée à Léon XIII) — 10.000 fr. »

Le journal, quelques mois plus tard, révéla le secret de ce don généreux : « Après la suppression de l'*Univers*, expliquait-il, Pie IX envoya tout de suite 12.000 fr., puis l'année suivante, 5.000 fr. que Louis Veuillot restitua immédiatement au Denier de Saint Pierre. En 1867, Pie IX donna 15.000 fr. pour la reconstitution de l'*Univers,* somme qui ne fut pas nécessaire à cause de l'empressement des catholiques; 2.000 fr. seulement furent employés, comme une pierre de fondation, reçue de Dieu, 5.000 fr. furent versés, avec l'agrément du Pape, dans un fonds de charité destiné à un vieux serviteur de l'Église. Enfin le surplus passa au Denier de Saint Pierre, par les mains du Nonce Mgr Chigi. C'est le reste du premier don de 12.000 qui figure dans la souscription. »

Le dimanche, 28 avril, Élise écrit à son frère Eugène que les voyageurs se trouvent confortablement installés à l'hôtel de la Minerve et que l'excellent abbé Louis, vraiment « parfait », donne un précieux concours à Louis Veuillot. La joie, cependant, est légèrement altérée d'inquiétude! Le grand frère est très las. Il ne débarque point dans la Ville éternelle avec l'allégresse et l'élan de jadis. Il subit avec plus d'amertume, en cette Rome où il a dépensé tant de joie et d'entrain, le joug de la souffrance et de l'infirmité. Aussi ses visites, en ce dernier séjour, se feront-elles espacées et rares. Il ira trouver seulement les cardinaux Chigi, Sacconi et Pitra. Il verra l'évêque de Bâle, en voyage *ad limina,* le toujours serviable et empressé Mercurelli, le dévoué Maguelonne. Il recevra longuement et cordialement le baron Baude. Hélas! ni Mgr Bastide, ni Mgr Nardi ne sont là pour compléter le noyau des intimes. Et ces vides, aggravés et comme élargis par la

Digitized by Google

disparition de Pie IX, assombrissent encore la mélancolie de Louis Veuillot. Cependant, l'accueil paternel et délicat de Léon XIII va lui procurer un puissant réconfort et un vrai bonheur.

Le 3 mai, Élise annonce avec joie : « Hier, frère, Mgr Mercurelli a demandé au Saint-Père audience pour notre aîné et pour moi. Le Pape a répondu : « Mais tout de suite, demain à 4 heures et demie »; et Mgr Macchi, que nous n'avons point vu, a reçu l'ordre d'envoyer la lettre d'audience. »

Le lendemain soir, compte rendu sommaire, allègre et vivant de la réception pontificale.

« Ah! Monsieur Veuillot, s'écrie Léon XIII en apercevant le grand journaliste, je suis bien heureux de vous voir; il y a longtemps que je désirais vous voir, mais je venais peu à Rome et, quand j'y venais, vous n'y étiez pas... Vous avez rendu et vous rendez de grands services à l'Église. L'*Univers*, que je lis, est tout au service de l'Église.

« — Absolument, Très Saint Père, il n'a point fait autre chose, il ne veut pas faire autre chose.

« — Je le sais. La presse religieuse est une nécessité absolue. L'Église, tous les jours attaquée, doit être tous les jours défendue. C'est l'*Univers* qui est la presse religieuse.

« — Très Saint Père, tous les journaux religieux sont dévoués à l'Église.

« — *Si, si*, le *Monde*, l'*Union* ont bonne volonté et sont bons, la *Défense* elle-même a parfois de bons articles. Mais l'*Univers* tient la tête... »

Engagée par le Pape lui-même avec cette cordialité bienveillante, la conversation se poursuit près d'une heure, — exactement cinquante-sept minutes, au témoignage de Mgr Lachat et de l'abbé Louis, qui faisaient antichambre. — Léon XIII interroge le rédacteur en chef de l'*Univers* et indique sa propre pensée, sur les intérêts de

Digitized by Google

l'Église à travers les différents peuples. Il questionne Louis Veuillot sur le journal avec une particulière attention et une affection manifeste. Eugène Veuillot, bien entendu, n'est pas oublié. « Plusieurs fois, insiste Élise à la fin de sa narration, le Pape a parlé de toi, bras droit de ton aîné, de toi qu'il a vu, et fort tendrement. Les « jeunes » également, entre autres Auguste Roussel et Arthur Loth, sont aussi l'objet de ses demandes et de ses bénédictions. »

Au cours de l'entretien, Louis Veuillot présente le « don de joyeux avènement» .

« Je reçois ce don de joyeux avènement, comme vous avez dit, je le reçois de tout mon cœur, et je vous prie, Monsieur Veuillot, *de dire dans l'* « *Univers* » que le Pape bénit de tout son cœur tous les souscripteurs. Je vous prie de dire cela dans l'*Univers*. »

Quelques lignes plus loin, dans cette lettre écrite à la hâte et presque à bâtons rompus, Élise s'excuse de ne pouvoir tout raconter, ni surtout le bien raconter. « Impossible vraiment de te dire tout ce qui a été dit et plus impossible encore de donner l'accent de tendresse profonde du Pape... »

Après l'audience, l'abbé Louis, sur la demande de Louis Veuillot, fut introduit dans le cabinet du Saint-Père. « Nous sommes restés là, notait la narratrice, pendant les cinq ou dix minutes que le Pape lui a données; il a été charmant pour l'évêque de Poitiers, chargeant le chanoine de lui dire son affection et le désir qu'il a de le voir le plus tôt possible. »

Enfin, ce touchant post-scriptum était joint à la lettre : « Tu sais l'humilité de notre aîné, tire ce que tu pourras de tout cela, mais ménage son humilité. C'est d'ailleurs plus fier et meilleur; mais il y a, avant ce qu'on se doit, ce qu'on doit aux autres. »

Eugène Veuillot se conforma scrupuleusement aux intentions de son frère et réduisit à quelques lignes, d'ailleurs pleines, chaudes et significatives, le récit de sa sœur.

Digitized by Google

Quant au fécond et spirituel épistolier, hélas! il n'écrivait presque plus, surtout dans les lassitudes et les embarras d'un voyage. De ses impressions intimes, sa correspondance ne nous révèle qu'un mot, adressé quelques jours plus tard à Mme Henrez : « Le Pape est très beau, très bon, très admirable. Réjouissons-nous! »

Si le rédacteur en chef de l'*Univers* avait emporté de l'audience une véritable satisfaction, Léon XIII n'avait pas été moins charmé de Louis Veuillot. Le surlendemain, comme il recevait Mgr Mercurelli : « Avez-vous vu M. Veuillot depuis que je l'ai vu? lui demanda-t-il immédiatement. — Oui, Saint-Père. — A-t-il été content de moi, ont-ils été contents? — Enchantés, Très Saint Père. — Et moi aussi! J'ai toujours beaucoup aimé M. Veuillot, non pas seulement à cause de son grand talent, mais parce qu'il a toujours été un vrai chrétien, vrai serviteur de l'Église. » Déjà, le Souverain Pontife « avait dit son contentement en mêmes termes à Mgr Lachat (1) ». Cette impression resta vivace: car, le 16 juin, Maguelonne, au sortir du Vatican, pouvait écrire à Eugène Veuillot : « Le Saint-Père m'a fait hier comme toujours le plus grand éloge de l'*Univers*... Il a parlé de M. Louis Veuillot, de Mlle Veuillot et de vous dans des termes très tendres, me recommandant à deux reprises de vous transmettre ses bénédictions. »

L'audience, d'ailleurs, avait fait sensation. « Elle continue son tapage, écrivait bientôt Élise. On dit que notre frère pleurait en sortant du Vatican. Ce n'est pas vrai du tout, il était ému et bouleversé d'une tendresse, hélas! je dois dire d'une reconnaissance, qui froissait son humilité; il était très humble hier, mais content au fond et bien content (2). »

Louis Veuillot, dans ses entretiens, ne témoignait pas

(1) Lettre d'Élise à Eugène, 7 mai 1878.
(2) Lettre du 5 mai.

Digitized by Google

seulement une sincère humilité, mais encore une charité réelle et méritoire, à l'égard de ses confrères et même de certains adversaires. Sa sœur finissait même par trouver qu'il allait trop loin dans cette voie d'abnégation. Il y a quelque agacement dans le compte rendu qu'elle en adresse à Eugène : « T'ai-je écrit la charité pour Mgr Dupanloup? Notre frère dit volontiers, il insiste même qu'il n'y aurait nul inconvénient à lui donner le chapeau. Mgr Mercurelli était ahuri d'entendre parler ainsi, il ne s'est pas laissé influencer; j'ai d'ailleurs dit ce qu'il me paraissait utile de dire (1). »

Ce sentiment, est-il besoin de le noter, n'était pas improvisé, par le rédacteur en chef de l'*Univers*, à l'usage de ses amis romains. Quelques semaines auparavant, dans le journal, à la surprise un peu choquée de certains vieux lecteurs, il avait insinué la même opinion. Comme le *Figaro* se mêlait de prédire et de pousser le cardinalat de l'évêque d'Orléans, Louis Veuillot, après avoir quelque peu repris et raillé ce singulier distributeur de chapeaux, avait conclu par cette réflexion. « Quant à nous, fidèles et laïques, nous n'avons à nous dire qu'une chose, c'est que le choix ne nous regarde pas et que, devant être fait par le Pape, il sera fait et il sera bon (2). » La volonté du Pape avant tout, c'est toujours la consigne à laquelle veut obéir ce soldat de l'Église.

Ce Chef, dont le grand journaliste entend demeurer le champion fidèle, il vient donc de recevoir à nouveau ses encouragements et sa bénédiction. Et, comme sa lassitude encore appesantie ne lui permet plus les longs déplacements, il ne songe désormais qu'au retour. Le 10 mai, il quitte Rome et regagne Paris, à petites journées, par Sienne, Gênes et Nice.

Il rentre au champ de labeur et au champ de bataille.

(1) Lettre du 7 mai.
(2) *Derniers Mélanges*, IV, p. 291.

Digitized by Google

Un épisode de la guerre antireligieuse l'appelle à tirer son coup de feu contre un vieil ennemi auquel il a déjà porté de rudes atteintes. Les anticléricaux se donnent beaucoup de chaleur, en effet, pour célébrer le Centenaire de la mort de Voltaire. Le conseil municipal de Paris voudrait conférer à cette manifestation l'ampleur et l'éclat d'une fête nationale, voire internationale. Et l'homme qu'on prétend glorifier, c'est, bien entendu, le calomniateur de l'Église. On ne cherche pas même à masquer ce complot. Le volume où l'on a colligé des extraits de Voltaire *ad usum populi* et qu'on répand à profusion, est saturé d'outrages à la religion; et l'un des journaux de la secte avoue le motif de ce choix et de cette propagande : « Quand il y aura un Voltaire dans chaque famille, les églises se videront. »

Déjà, l'*Univers* a entrepris, contre ce projet agressif et scandaleux, une vive et persistante campagne. A peine de retour, Louis Veuillot se joint aux combattants. Il s'en prend aux vils exploiteurs du grand criminel de la plume. « Le dix-huitième siècle, écrit-il, avait enterré un singe malfaisant, mais leste; le dix-neuvième, fouillant ce tombeau, a exhumé un détritus sans forme, qui fait connaître combien le péché peut sentir mauvais. » Et il termine par ce cri de révolte et de dégoût : « Nous avons assez de honte, nous sommes assez déshonorés, assez malheureux. Laissez-nous le Christ, laissez-nous Jeanne d'Arc; ôtez votre Voltaire. Nous sommes pilés, nous voulons bien être pillés; mais pour nous, il y a encore une France, et nous ne voulons pas être des renégats (1). »

Les autres journaux catholiques venaient à la rescousse. Les évêques, avec ardeur et gravité, soutenaient la bataille. Mgr Dupanloup décochait au conseil municipal de Paris une série de dix lettres véhémentes et incisives. Bref, le gouvernement lui-même comprit la nécessité

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 293-294.

Digitized by Google

d'enrayer le mouvement. Au lieu d'une solennité publique et nationale, on se contenta d'une pompe oratoire en champ clos. Le 8 juin, Louis Veuillot enregistrait l'échec des voltairiens : « Leurs oraisons funèbres achèvent cette grande mémoire. C'est un regain de réprobation et de risées. On s'étonne de l'amplitude et de la profondeur des mépris que Voltaire inspire. Le sentiment est universel. Il y a comme un besoin de le témoigner. La *Revue des Deux-Mondes* (qui l'eût pensé?) lance des carreaux qui égalent presque en éclat ceux de Mgr Dupanloup. Il y a dix ans, on faisait silence sur les beaux et graves volumes de M. l'abbé Maynard. Il paraît bien qu'aujourd'hui on les a lus. Cette puissante artillerie a lézardé la forteresse, qui se croyait inexpugnable : elle croule maintenant (1). »

Ces cinglants et fermes articles inspiraient encore aux amis de Louis Veuillot l'espoir d'un ressaut de vitalité. Il ne se forgeait pas, quant à lui, cette illusion. « Je ne peux plus écrire, confie-t-il quelques semaines plus tard à sa fille Agnès. C'est bien triste pour un homme qui en a fait si longtemps le métier. J'ai recommencé quatre fois cette lettre et j'ai envie d'attendre l'arrivée de mon secrétaire pour l'écrire par sa main; mais ce ne serait pas la même chose. » Cependant, une fois de plus, l'amertume s'adoucit bientôt en résignation. « Au fond, déclare-t-il, je suis content de mon état, et depuis quatre ans qu'il dure, je m'aperçois que, décidément, je n'y ai pas perdu grand'chose, et que j'ai au contraire gagné. Si j'avais eu toute ma santé durant ces quatre années de retraite, il est probable que le compte rendu en serait beaucoup plus chargé. Je n'ai eu qu'à me résigner et je l'ai à peu près fait. C'est toujours cela de fait (2). »

Ces prévisions pessimistes étaient justifiées. La carrière militante et laborieuse du grand polémiste était finie.

(1) *Nouveaux Mélanges*, IV, p. 295.
(2) Lettre du 15 août 1878.

Digitized by Google

Dix-huit mois encore, il donnera quelques pages, de plus en plus espacées, toujours fortes, toujours brillantes, enlevées, semble-t-il, avec élan, mais, au fond, résultats d'un effort pénible, cruel et parfois héroïque. Puis la plume lui tombera des mains. Sa grande voix fera silence et, trois longues années durant, il achèvera de mourir.

Aussi pénétrons-nous désormais dans la dernière phase de cette vie si féconde, celle où l'histoire de Louis Veuillot se détache de l'histoire de l'*Univers*. Depuis près de quarante ans, ces deux existences n'en ont formé qu'une seule. Aujourd'hui, si l'âme et le nom de Louis Veuillot demeurent la force et l'éclat du journal, le « rédacteur en chef » ne prend plus une part active à l'élaboration de son œuvre; il reste à l'écart des luttes quotidiennes; il se borne, à certains jours, à juger de haut et déjà comme de loin, les hommes et les choses du temps. L'histoire de l'*Univers* et de la politique religieuse, à partir de cette année 1878, c'est dans la vie d'Eugène Veuillot que nous la retrouverons en détails; ce nouvel ouvrage, en effet, s'impose comme la suite logique et nécessaire de celui que j'achève en ce moment.

Ici, je n'aurai plus à signaler que les suprêmes efforts et les derniers éclairs du grand écrivain.

Ce qu'il découvre, au fond des événements qui se déroulent et à la lumière des méditations solitaires et prolongées qu'ils éveillent en lui, c'est surtout le vaste et redoutable combat qui se poursuit entre les puissances du mal, acharnées contre la France, et la force de l'Église, qu'il propose toujours comme le recours suprême et dont il espère malgré tout la victoire finale.

Le fléau de notre époque, à ses yeux, c'est l'ignorance présomptueuse de la vérité : « Après dix-huit siècles, écrit-il le 31 juillet, quelle stupidité de ne point connaître la loi de Dieu! Quelle stupidité plus grande d'avoir pu l'étudier et prétendre la broyer! Quelle risible impertinence de croire qu'on se moquera de Dieu! Qu'on pré-

Digitized by Google

vaudra contre ses commandements! Qu'on se relèvera sans s'être résigné! Qu'on mourra fier et debout sans se repentir, et que la dignité de l'homme consiste à se proclamer innocent! Or, c'est là le mal de la France et du monde; c'est cette amère bêtise qui semble incurable (1). » Et. quelques mois plus tard, le 30 novembre, après une lecture de Taine, il débride à nouveau cette plaie envenimée : « Fille imbécile du doute, écrit-il de la Révolution, elle accroît le doute en accroissant son imbécillité. La science n'a pas donné de vitriol plus pernicieux. Celui-là peut corroder la conscience humaine, lui enlever tout principe de résistance au mal, l'endormir, l'avilir, la dissoudre entièrement. La conscience aussi devient un nom vain et inconcevable (2)... » Lorqu'enfin, de la France, il porte ses regards sur l'Europe, c'est la même évidence et la même leçon qui le frappent. A propos du Congrès de Berlin, il se demande : « Que sera cet Orient, première construction de la force ambitieuse de montrer au monde ce que peut faire la force primant le droit? Cet Orient de fabrique sera ce qu'a été l'Orient qu'il remplace, mais avec des peuples plus mauvais et des pratiques plus civilisées, c'est-à-dire pires; car il n'y a rien de plus réfuté par toute l'histoire que la primauté de la force et l'anéantissement du droit... L'Europe craint le choléra asiatique. Les missionnaires craignent davantage l'irréligion de l'Europe! La sentine d'Europe et la sentine d'Asie se gâteront mutuellement. Fouettées du même fouet, elles ne feront plus qu'un immense cloaque d'infection, dont les ferments se répandront sur le monde civilisé qui les accroîtra (3). »

Mais la force du bien jaillit spontanément à travers ces misérables combinaisons politiques. Cet Orient, que l'Europe se dispute et dont elle avilit la corruption, vient de

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 331.
(2) *Ibid.*, p. 374.
(3) *Ibid.*, pp. 304, 305.

Digitized by Google

voir mourir, en quatre mois, dans les hôpitaux de Constantinople, douze sœurs de Charité : « Grâces soient rendues à Dieu, s'écrie Louis Veuillot, nous reconnaissons la France ! » Et il en profite pour buriner un admirable portrait des sœurs : elles « sont l'alphabet du christianisme. On ne saurait les voir longtemps sans être en état d'entendre toute la langue; mais de même aussi une lettre et un point ne sauraient être effacés sans que la langue tout entière ne risquât de tomber en oubli. » Et, au panégyrique de ces femmes héroïques et humbles, il ajoute le portrait de leur supérieur général, Eugène Boré, qui vient de mourir et qu'il a connu, voici quarante ans, « jeune et ardent comme un soldat, grave comme un prêtre, modeste et doux comme une sœur de charité. On ne pouvait l'entretenir quelques instants sans remarquer en lui ce je ne sais quoi de paisible, de patient, d'innocent, d'affectueux et d'ingénu qui caractérise la fille du saint Vincent. Il vous écoutait avec une intelligence attentive et sereine. Vous sentiez qu'il était tout à vous et à ce que vous vouliez dire, mais en même temps tout à Dieu, qui lui parlait aussi et qui dictait sa réponse, sans que rien de ce que vous lui disiez et de ce qu'il répondait pût un instant le distraire (1) ».

De tels hommes, et les merveilles qu'ils suscitent, empêchent le grand chrétien de désespérer. Il sent, dans les entrailles de la France, un renouveau et un appel de Dieu. « On a fait beaucoup de choses mauvaises, écrit-il à propos de la poussée croissante des pèlerinages. Il y a beaucoup d'impiétés, de hontes et de blasphèmes. Mais enfin il y a ceci de nouveau et de consolant : au commencement du second siècle de Voltaire, la France pénitente reprend les vieilles traditions de l'Église, qui n'ont jamais cessé d'être les siennes et qui se retrouvent nationales, sous les débris d'un passé chrétien (2) ». Oui, Dieu a encore pitié de

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 321 et 323.
(2) *Ibid.*, p. 346.

Digitized by Google

la France; le *Misereor super turbam* retentit toujours au milieu de nous. Aussi Louis Veuillot, commentant ce cri de l'amour divin, peut-il affirmer : « Lorsque le Seigneur a prononcé cette parole, et l'a donnée à son Église comme un legs immortel, il savait tout ce qui devait arriver. Il connaissait Pilate, Barabbas, Caïphe, toute la foule, tous ses chefs, toute la Passion continuée dans les siècles futurs. Mais il connaissait aussi tous les fruits de l'Évangile qui nourrirait le peuple chrétien jusqu'au dernier jour. Nous ne pouvons donc être étonnés de ce qui se passe. Nous l'avons déjà vu. Ce peuple retourne au paganisme. On ressuscite les terreurs de la nuit païenne. Ne soyons point ébranlés. Nous ne voyons rien de nouveau; et les monstruosités qui nous apparaissent nous laissent toutes nos armes. Nous sommes toujours les plus forts. Plus vite ils élèveront leur puissance, plus tôt nous serons délivrés (1) ».

De ces vues générales, le rédacteur en chef de l'*Univers* redescend, de temps à autre, aux polémiques actuelles. Il n'y revient guère, il est vrai, que quand il s'y voit forcé par les événements. Ce fut le cas, en particulier, lorsque fit tapage, au cours de cette année 1878, la brochure publiée par l'abbé Bougaud. Le vicaire général d'Orléans, dénonçant avec une éloquence attristée et enfiévrée le *Grand péril de l'Église de France au XIX^e^ siècle*, affirmait le déclin des vocations ecclésiastiques. Cri d'alarme, dont le retentissement fut d'autant plus vif que les journaux impies le transposèrent en cri de victoire. Cette exploitation dangereuse et certaines attaques, au moins inopportunes, insinuées par l'auteur contre une partie de la presse catholique, engagèrent le journal à donner son avis. L'*Univers* y était d'ailleurs encouragé par de hautes et graves critiques. « La brochure de l'abbé Bougaud est déplorable, écrivait M^gr^ Freppel à Eugène Veuillot. Consulté par lui, je le lui ai écrit avant même qu'elle ne pa-

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 311.

Digitized by Google

rût. La statistique est absolument défectueuse et les conclusions sont plus larges que les prémisses. Il est faux que les vocations ecclésiastiques aient diminué; ce qui est vrai, c'est que le nombre des postes à remplir a augmenté, c'est qu'en outre les congrégations religieuses se sont admirablement développées depuis trente ans (1) ».

L'évêque d'Angers n'était point, dans l'épiscopat, le seul à protester. Louis Veuillot se trouvait alors dans la Gironde, savourant tour à tour le charme et l'hospitalité des Compans, dans leur villégiature de Bassens, et de l'abbé Corbini, dans son presbytère de Pauillac. Or, le 15 septembre, Élise annonçait à Eugène que le cardinal Donnet, fort indigné de la brochure, « avait résolu de *voler* l'*Univers* pour la mieux condamner. Il a demandé l'autorisation à mon frère, ajoutait-elle, et celui-ci a répondu : « Éminence, nous sommes vraiment trop heureux que « vous trouviez chez nous quelque chose de bon. Tout est « à vous. — Ah! je vous reconnais bien là, homme généreux, homme solide, homme vrai, toujours vrai. Votre « frère Eugène est digne de vous... »

Le rédacteur en chef, déjà « très content » de la campagne engagée par son frère, se sentit aiguillonné par ces hautes louanges et, de retour à Paris, il décocha, contre le vicaire général, au prix d'un douloureux effort, une leçon qui semblait jaillir de source. « Cet article est d'une lumière très grande et parle de très haut, lui écrivait le lendemain Paul Féval. Il éclaire la question de part en part, et puis il la guillotine. »

Louis Veuillot relève d'abord, en quelques coups de plume, les intempestives colères de l'abbé Bougaud contre la presse ultramontaine. « Un seul chapitre est d'une touche un peu vive, remarque-t-il. C'est une digression sur le dommage moral que peut causer au clergé l'habitude de lire un journal catholique. Aux yeux de l'auteur, le

(1) Lettre du 20 sept. 1878.

Digitized by Google

grand péril serait là. Aux nôtres, ce n'est que de la grande puérilité. » Puis il souligne la faute initiale commise par le brochurier : « Il a eu le malheur de donner à son écrit un titre faux et même incorrect. L'Église rencontre partout des épreuves ou, si l'on veut, des crises. Quant au péril, il n'y en aura jamais : elle est infaillible et immortelle, *Ecclesia insenescibilis*. » S'élevant de ce point de départ, le puissant journaliste oppose le splendide épanouissement de l'Église au déclin de la société : « Déjà l'Infaillibilité nous donne ses hâtives floraisons. Le clergé est rangé autour de son chef, et tout trempé de la sève des martyrs et des confesseurs. Non, l'Église renouvelée par un long miracle n'a pas le pressentiment de la mort, mais plutôt de la vie et de l'ardent travail de la vie... Le monde, au contraire, se sent tomber de vieillesse (1)... »

Or, cet article était à peine achevé qu'un événement plus grave allait, une dernière fois, heurter Louis Veuillot à l'école libérale. Mgr Dupanloup venait de mourir.

Neuf ans plus tôt, écrivant à Charlotte de Grammont, sous le bruit de l'*Avertissement* que le polémiste épiscopal venait d'asséner à l'*Univers* avant d'échouer au Concile, Louis Veuillot soupirait : « Il m'ennuie par la réflexion que je fais sans cesse que, s'il vient à mourir le premier, j'aurais bien de la peine à écrire un petit article nécrologique qui contente tout le monde et mon père. » Et cette prévision ennuyée se réalisait, à l'heure où Louis Veuillot se sentait lui-même affaibli et chagrin.

Les démêlés de l'évêque et du journaliste avaient été trop prolongés, trop bruyants et trop profonds; trop multiples et trop violents les coups portés par le prélat au journal, et trop connue enfin l'hostilité de Louis Veuillot contre les idées de Mgr Dupanloup, — pour qu'il fût possible, au rédacteur en chef de l'*Univers*, de décerner au

(1) *Univers* du 8 octobre 1878.

Digitized by Google

défunt, sans une apparence de dérision, des éloges et des regrets. Nul, au surplus, ne pouvait, de bonne foi, faire, à l'écrivain catholique, un devoir d'oublier, même en face de la mort, des oppositions de principes et de tendances, qui dépassaient de très haut les personnes. D'autre part, un grand organe religieux ne pouvait garder le silence sur la disparition d'un évêque ayant tenu tant de place et fait tant de bruit. Louis Veuillot se résigna donc à dire, en termes sobres et corrects, sa pensée.

Voici tout son article :

« Les dissentiments de Mgr Dupanloup et de l'*Univers* ont été fréquents et publics et nous défendent de rien ajouter en ce moment.

« La vie de Mgr Dupanloup fut longue et laborieuse, pleine de succès selon le monde, et, selon le monde encore, pleine de revers. Il excita beaucoup l'admiration et la critique. L'une et l'autre firent beaucoup de bruit. Dieu tient peu compte de la postérité qui est encore le monde et la postérité à son tour connaît mal ce qui fut fait pour Dieu. Il faut attendre le jugement de l'Église.

« Jusqu'à sa mort, Mgr Dupanloup eut de chauds amis qui le regardèrent hautement comme le modèle des évêques. On doit certainement lui reconnaître beaucoup de zèle, beaucoup d'activité, des mœurs très intègres. Il défendit avec constance et courage, sur certains points, l'honneur et les droits de l'Église. Nous croyons cependant que l'opinion de ses amis fut prématurée et que le titre d'évêque modèle suppose bien des qualités qu'il n'eut pas. Contestable comme docteur, il ne le fut pas moins comme politique et comme écrivain.

« Il parut avec un certain éclat, sur tous les chemins de la renommée, à la tribune, à l'Académie, dans la chaire, dans les journaux même, au Concile, où il prit regrettablement le rôle de chef de parti. Après le Concile, sa soumission, qui l'honore, eut le malheur de ne venir que tardivement. On l'espérait plus prompte de sa grande

Digitized by Google

renommée. En somme, il ne fut, dans la vie, qu'un de ces passants remarquables qui n'arrivent pas (1). »

Tel est le jugement, très sévère à coup sûr, mais incontestablement mesuré, dont certains libéraux ont fait un *outrage* à Mgr Dupanloup. Il n'est pas même besoin de comparer ces lignes froides aux fiévreuses accusations que Louis Veuillot avait subies de la part de l'évêque d'Orléans, pour réduire à néant cette appréciation excessive et passionnée. A maintes reprises, en vingt-cinq ans, Mgr Dupanloup avait entrepris d'écraser l'*Univers,* qu'il traitait d'*opprobre* du journalisme et d'école de *calomniateurs venimeux*. Contre lui, non content d'ameuter l'épiscopat de France, il avait suscité une brochure diffamatoire que son auteur officiel avait dû retirer du commerce. Son autorité épiscopale avait couvert des polémiques incessantes et impétueuses. De ces agressions, d'ailleurs, Louis Veuillot, qui s'était vigoureusement défendu, ne lui gardait point rancune. En jugeant l'œuvre de l'évêque, il ne prenait souci que de la vérité. Mais enfin, on ne pouvait exiger de lui qu'il admît, même implicitement, que le prélat défunt avait eu raison de poursuivre, avec tant d'ardeur et de ténacité, un journal hautement approuvé par les plus sûrs docteurs de l'Église de France et par le Souverain Pontife en personne. Permis, trente-cinq ans après, de porter un autre avis sur ces événements. Mais ce serait grave injustice et singulière aberration que d'appliquer, aux batailleurs engagés à fond dans la lutte, les impressions et les arrêts que peut inspirer le recul de l'histoire.

Si retenue que l'eût composée Louis Veuillot, sa brève nécrologie souleva les colères de quelques enfiévrés. L'un d'eux, se masquant sous le pseudonyme d'*Un chrétien,* fulmina dans le *Figaro*. Après s'être excusé, en attaquant le rédacteur en chef de l'*Univers,* de donner « trop d'importance à un personnage de ce genre », ce modèle ano-

(1) *Derniers Mélanges,* IV, pp. 348-349.

Digitized by Google

nyme de charité chrétienne accusa Louis Veuillot de duper et d'exploiter le monde religieux, de se conduire en insulteur, de trahir la bonne foi, bref de « rester seul avec ses haines, et ses exclusions et ses brutalités (1) ». Allumées par ce brandon, d'autres feuilles amies prirent feu. La *Patrie,* de Bruges, affirma que Louis Veuillot était ignoble et dégoûtant... Le libéralisme a souvent de ces façons presque ingénues, de rappeler ses adversaires à la modération!

Le rédacteur en chef de l'*Univers* eût volontiers gardé le silence, après avoir écrit ce qu'il estimait juste et opportun. Cette campagne diffamatoire le contraignit à reprendre la plume. Il se devait à lui-même et à ses amis, de préciser les motifs de sa réserve en face du cercueil de l'évêque d'Orléans.

« Mgr Dupanloup, déclara-t-il, heureux d'être enfin délivré du bruit des contestations humaines dont sa vie fut troublée, repose dans sa cathédrale, sous le regard de Dieu.

« S'il pouvait parler à ses contradicteurs, que leur dirait-il maintenant? Nous croyons l'entendre. Il leur adresserait le salut des évêques : *Pax vobis!* et du fond de leur cœur, ils répondraient comme tous les chrétiens : *Pax tecum!* Nous n'avons voulu combattre que pour la paix. L'heure de la paix entre nous est venue.

« Mais si les hommes s'effacent, les idées restent, et, avec elles, les erreurs. La vérité est quelque part. Il faut la chercher laborieusement, la reconnaître fidèlement, la défendre à tout prix. Ni désirs de paix, ni menaces de guerre ne nous dispensent de nos devoirs envers la vérité ».

Et Louis Veuillot pose ici, très nettement, la question provoquée par ses adversaires :

« Que serait devenue, *humainement parlant,* l'Église catholique, si l'évêque d'Orléans, au lieu de rester relégué

(1) Cité par l'*Univers*, 27 octobre 1878.

Digitized by Google

dans une minime minorité de l'épiscopat, était parvenu à dominer la majorité et à influencer victorieusement le Pape ; si au lieu d'être paternellement dominé par Pie IX, il était parvenu à le dominer?

« En cette triste hypothèse évidemment :

« 1° L'immense grâce du *Syllabus* était ajournée, sinon perdue ;

« 2° La proclamation du dogme de l'infaillibilité était déclarée au moins inopportune, au moment où elle était urgente, et où toutes les souverainetés de la terre tombant en même temps, allaient se résoudre en une étouffante et aveuglante poussière qui laisserait le monde sans lumière et sans espoir ;

« 3° La réforme de la liturgie gallicane était repoussée. Mgr Dupanloup a été le dernier à s'y soumettre ;

« 4° L'école catholique libérale triomphait. Pie IX, qui l'avait expérimentée à fond, la déclarait plus dangereuse que le radicalisme (1). »

Qui, même aujourd'hui, pourrait s'inscrire en faux contre ces conclusions? Si, sur d'autres terrains, l'évêque d'Orléans a rendu de grands et glorieux services à l'Église ; s'il a défendu le pouvoir temporel avec une persévérance et une intrépidité, qui lui ont valu ce reproche de fanatisme que les libéraux voudraient attacher exclusivement aux ultramontains ; s'il a mené d'éloquentes et fortes campagnes en faveur de l'éducation chrétienne ; s'il a fulminé souvent de vigoureuses et victorieuses protestations contre les attentats de la libre-pensée, on ne peut contester néanmoins que, sur les points précis soulignés par Louis Veuillot, les tendances et les idées de Mgr Dupanloup ne l'aient écarté de la voie claire et opportune, ouverte aux catholiques par l'autorité pontificale. On peut l'oublier aujourd'hui ; on peut l'oublier d'autant plus librement que, grâce à l'école de l'*Univers*, l'Église n'a

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 352-353.

Digitized by Google

pas eu à souffrir des déviations de l'évêque d'Orléans. On peut soutenir que, désormais, ces taches sont perdues dans le rayonnement d'une gloire qu'elles risquaient alors d'altérer. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'en 1878 Louis Veuillot avait le droit, je dirais volontiers le devoir, d'empêcher que ces erreurs partielles et retentissantes ne profitassent des justes louanges adressées à celui qui les avait commises. Car, — et c'est une lumière qu'il faut retenir si l'on veut pénétrer à fond cet incident, — l'école libérale entendait bien exploiter, au profit de ses prétentions tenaces, le deuil ému qui suivait le cercueil de l'évêque d'Orléans.

Cette obstination du libéralisme, à guetter toutes les occasions de relever la tête, était confirmée, quelques semaines plus tard, à Louis Veuillot, par Mgr Lachat. Les libéraux, lui mandait le vaillant évêque de Bâle, « agissent sourdement. J'ai eu entre les mains un long mémoire en manuscrit, adressé, non pas à moi, mais à un évêque qui me l'a communiqué. Ce mémoire, aussi bien dressé que peut l'être une œuvre pleine de sophismes, dictés par l'esprit d'erreur et d'hérésie, est je ne dirai pas une attaque formelle, mais une manœuvre contre le Saint-Siège et une perfidie ». Dans la même lettre, le militant prélat manifestait son indignation contre les insultes adressées par le « chrétien » figariste au rédacteur en chef de l'*Univers* : « Nos vieux-catholiques, remarquait-il, ont tous la même signature : « un chrétien » ou un « catholique chrétien » ou « un prêtre chrétien ». Celui du *Figaro* n'est qu'un sectaire. Quant aux injures, elles n'atteignent pas le grand écrivain (1). »

Combien Louis Veuillot ne reçut-il pas, en cette occasion, de témoignages analogues! Et ce ne furent point les seules adhésions qui le réconfortèrent. Des réclamations publiques, et parfois très chaudes, se joignirent à ses

(1) Lettre du 18 novembre 1878.

Digitized by Google

réserves courtoises. Les journaux de la théologique Espagne se montrèrent particulièrement durs : « Si nous reproduisions la centième partie de ce qui a été publié sur ce sujet depuis un mois par la presse catholique espagnole, — écrivait l'*Univers*, pour repousser les attaques libérales, — le peu que nous avons dit pourrait passer pour une singulière atténuation de la vérité (1). »

Quant aux lecteurs du journal, ils se déclaraient généralement heureux de l'expression donnée à leurs propres sentiments. Au sortir d'une assemblée sacerdotale, M. Rabit, ancien principal de collège, écrit à Louis Veuillot : « Le jugement si équitable que vous avez porté (sur Mgr Dupanloup) a été universellement approuvé... Je suis flatté d'avoir été chargé par les vénérables ecclésiastiques qui me font l'honneur de m'admettre à leurs réunions d'être leur interprète auprès de vous ». — Votre langage, assure de son côté le P. Tailhan, « satisfait pleinement ma conscience indignée des éloges exagérés et faux ». — L'abbé Forveille exprime un sentiment pareil : « Votre article est un soulagement pour la conscience catholique ». « Soyez béni, s'écrie le saint et ardent P. Cros, d'avoir, une fois de plus, préféré l'intérêt de la Vérité à vos intérêts, d'avoir jugé que vous aviez toujours eu et que vous aviez encore assez de charité et de pitié chrétienne à l'égard de cet adversaire, pour être dispensé de le louer au grand détriment de Dieu et des âmes ». Et le vénérable abbé Gueusset, supérieur des aumôniers militaires, tirait cette conclusion de tout l'incident : « Le torrent d'injures dont vos ennemis vous inondent, et dans leurs journaux et encore plus dans les conversations particulières, prouvent que vous jouissez auprès d'eux d'une grande autorité ; et les colères que vous avez provoquées démontrent que vous aviez frappé juste ».

Quant à Louis Veuillot lui-même, il ne demandait qu'à

(1) *Univers* du 13 novembre 1878.

Digitized by Google

se décharger de cette controverse, où il ne s'était lancé que par devoir et dont il s'était éloigné, malgré de nouvelles répliques, aussitôt qu'il avait pu. « Pour moi, déclare-t-il à Gabriel de Chaulnes, j'espère être, quant à lui, en règle avec le *Pater*. J'ai pu le traiter durement, il m'y poussait. Il m'a rendu au large mes duretés; je ne l'ai point calomnié, à quoi il s'est laissé aller. Je lui pardonne tout de bon cœur, et à ses suivants de même (1). »

D'ailleurs, il est de plus en plus excédé et, de plus en plus, il se sent à bout : « Vous savez, chère amie, confie-t-il à Mme Bacon, que je suis mort les trois quarts du temps. Je n'ai plus que le souvenir, mais rien pour m'en servir. Ma main ne va plus, ni mes jambes, ni mes yeux (2)... »

Quelques mois plus tôt, cependant, il a publié encore un volume. Mais ce doit être le dernier et, du reste, il ne contient que des écrits lointains, dont quelques-uns remontent à sa jeunesse. Il y a recueilli, en les émondant, ses principales *Œuvres poétiques*.

Il y travaillait ou, pour mieux dire, il s'y délassait et s'y consolait depuis l'année précédente. De Balan, le 7 juillet 1877, sa sœur, qui goûtait peu les poésies de son aîné, contait à Eugène, avec quelque pointe de mauvaise humeur : « Le Dante (où Louis Veuillot aimait à se retremper) nous joue un vilain tour, il rejette le rédacteur en chef dans la poésie; hier il était sur une pièce de vers dictée à Mathilde, dont j'ai reconnu l'écriture. » Au mois de février 1878, elle revient sur le même sujet, en notant que Louis Veuillot, fatigué, déclare, pour le moment, « tout autre travail impossible ».

Le volume parut avec le printemps. Il se présentait sans préface au public. L'auteur avait ébauché quelques essais d'introduction; mais, évidemment lassé, il les avait

(1) Lettre de novembre 1878.
(2) *Ibid.*, même date.

Digitized by Google

tour à tour interrompus; les dernières lignes de ces courts fragments sont indéchiffrables. Voici, parmi eux, le morceau le plus clair et le plus achevé :

« La plupart de ces vers ont déjà vu le feu. Les juges ont été durs, les lecteurs indulgents. J'ai enterré les morts. Plus ou moins soignés, les blessés reprennent le harnois, accompagnés de quelques recrues. J'ai pensé qu'ils pouvaient encore faire une campagne.

« Les poétiques sont des modes. Garder son visage et son teint propre me semble la meilleure. J'écoute Boileau, j'aime l'ordre et la propreté. Une bacchante à l'air de prophétesse, brûlant de fausses flammes, sentant le faux vin, enlève maintenant les suffrages. Je ne me représente pas autrement la penseuse insurgée, et je l'enfermerais volontiers aux Madelonnettes.

« Ce livre est un humble enfant de la Muse (ici un mot illisible) femme de ménage, régulière et légitime. Il a été conçu dans les distractions d'une existence consacrée au labeur honnête de l'esprit. La note douloureuse n'en est point exclue. Elle fait peu de bruit et tient peu de place, la douleur qui chante, c'est-à-dire qui rime, n'est plus qu'une distraction.

« On peut souffrir de vivre, la rime toute seule trouve insupportable d'avoir vécu. La douleur est respirable comme l'air. Que de saintes joies enterrées ne sont jamais mortes! Des tombeaux où notre âme reste penchée sortent des bouffées salubres qui ne traversent pas les grands chemins.

« J'ai lu, j'ai vu, j'ai pensé, j'ai honoré les belles choses et les honnêtes gens; rien ne m'a jamais contraint de plaire ni de me plaire aux autres et j'ai pu au contraire leur marquer mon aversion. Vieux, je me souviens et j'espère. J'aurais mauvaise grâce à médire de la vie... »

Louis Veuillot fit hommage à quelques amis de ce dernier livre, accompagné souvent de l'expression d'un repentir spirituel, qui s'excuse, mais ne regrette point.

Digitized by Google

« Permettez-moi, écrit-il à Mgr Terris, évêque de Fréjus, de vous offrir un volume qui n'est guère digne de Votre Grandeur et qui l'est tout au plus de moi. Ce sont des vers, et peut-être des chansons. J'ai eu toutes les faiblesses. Je les ai faits, je les ai corrigés, j'ai réimprimé mon délit (1). »

De ces lettres d'envoi, la plus curieuse et la plus précieuse est, sans contredit, celle où il se découvre à M. de Lansade :

« Mon cher ami, malade et quelquefois tout à fait endommagé depuis quatre ans, je me suis distrait à faire ou à refaire des vers. Les voici sous le nom d'*Œuvres poétiques*, titre, croyez-le bien, de la pure invention de Palmé, éditeur des Bollandistes. Il a trouvé ce nom plus digne de sa boutique et de mon âge, et m'en a fait la surprise. J'avais fini par me dégoûter absolument de ce produit; il s'est chargé du baptême. Or, parmi ces œuvres, vous ne trouverez pas celle que j'estime la plus belle. C'est un poème que j'ai négligé d'écrire et que je me contente de rêver depuis au moins vingt ans. J'ai deux maladies dont je ne guéris pas, une *névrose* dans les membres et ce diable de poème dans la tête. L'idée m'en est venue à Rome, en 1863; il m'a suivi partout et j'en ai fait des morceaux pendant le Siège et pendant la Commune. J'en ai changé le plan, les incidents, les détails; il tient toujours. Je l'ai mis absolument de côté, il est revenu, et je n'y ai pas renoncé. Vous croyez que ce sera long, il n'aura pas mille vers. Vous croyez que je veux prouver quelque chose; oui, mais j'ai surtout le projet de ne rien dire, et comme le meilleur moyen de ne rien dire est de ne rien faire, peut-être finirai-je par prendre ce parti. A force de vieillir dans ma tête, mon poème se décolore et n'est plus qu'une cendre, celle qu'on trouve dans les catacombes romaines. Plus de chair, plus d'os, plus de vie.

(1) Lettre du 1er avril 1878.

Digitized by Google

Cette poudre a été un homme, cet homme n'est que poudre (1). »

Ce poème rêvé, c'est *Cara : Cara*, cette œuvre originale, puissante et incomplète, dont il m'a paru opportun de révéler les fragments au public (2) et dont Émile Faguet, l'accueillant comme « une très intéressante curiosité littéraire », admirait « la profondeur claire ».

Ce singulier poème devait peindre, en raccourci, toute l'âme contemporaine. Quelques essais de préface inachevés nous indiquent seuls, un peu confusément, le plan de l'auteur.

« Au fond, il n'y a point de personnage dans ce livre, plein de portraits, de pensées, quelquefois de larmes, et presque entièrement composé d'épisodes que le fil le plus léger et le plus solide attire au même but. Il n'y a qu'une idée : une âme à sortir du néant de la vie présente.

« L'on s'est proposé de peindre, non pas un caractère, mais une maladie, et une maladie de nos jours, qui n'existait pas il y a un siècle, qui, dans un siècle, espérons-le, n'existera plus....

« Cette maladie, reprend Louis Veuillot dans une autre note, est le doute, mais un doute d'une espèce particulière, facile à montrer, malaisé à définir, qui se nie et s'affirme, se plaint et se vante, se caresse et se hait, feint volontiers de se combattre, se trompe lui-même et demeure en fond résolu de se prolonger et de se maintenir, à quoi il réussit trop (3). »

Au rebours de la critique, défiante et un peu hargneuse, les amis de Louis Veuillot accueillirent les *Œuvres poétiques* avec une admiration charmée. Je n'en veux citer ici que deux témoignages, empruntés à deux voix très différentes, mais l'une et l'autre, à des titres divers, éga-

(1) Lettre du 1er avril 1878.
(2) Un volume de 190 pages, chez Lethielleux.
(3) *Cara*, pp. 5 et 7.

Digitized by Google

lement autorisées. « J'ai presque fini votre volume qui est réellement plein comme une excellente et précieuse noix, lui écrit Paul Féval à la date du 30 mars. D'aimer encore mieux votre grande prose cela ne m'empêche pas de vous aimer bien en vers. On n'est pas de votre taille deux fois. De vos deux talents il y en a un moins franc, plus cherché, plus voulu, mais vous êtes toujours Veuillot. Et vos deux talents sont parfaitement vous. Il y en a un qui touche au génie, l'autre pas. » Le lendemain, lettre de l'évêque d'Angers qui, pour sa part, admire sans réserve : « Que je vous remercie, s'écrie-t-il, de m'avoir envoyé votre nouveau et charmant volume!.... Oh! non, la poudre n'est pas éventée : c'est du meilleur salpêtre que l'on puisse trouver. Je suis à la fois émerveillé et humilié d'une pareille fécondité; et quand je vous lis, je voudrais ne plus avoir à écrire moi-même. Je ne sais en vérité si votre prose n'a pas lieu d'être jalouse de vos vers; et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de ceux-ci. »

Dans l'une des préfaces ébauchées pour le poème de *Cara*, Louis Veuillot s'exprime ainsi : « L'auteur avait annoncé, il y a quelques années, un livre intitulé les *Choses de la Vie*. Nous ne serions pas étonnés que ce livre fût devenu le poème singulier auquel il a donné le nom de l'héroïne *Cara* (1). » Les *Choses de la Vie!* Encore un ouvrage longtemps caressé, dont l'écrivain ne traça qu'un très petit nombre de pages et dont le plan nous échappe. Il le portait en lui depuis longues années. Ce fut de loin en loin qu'il en rédigea ces fragments épars, que son esprit rangeait probablement dans un cadre préconçu, dont il ne nous a point révélé le secret. Le 2 juillet 1876, Élise annonce à Eugène que le frère aîné compose avec amour un chapitre de l'œuvre rêvée. Le 24 janvier 1877, l'abbé Corbini presse le rédacteur en chef

(1) *Cara*, p. 4.

Digitized by Google

de se rendre à Pauillac, afin d'y élaborer tout à loisir ce volume, dont son hôte a dû l'entretenir avec chaleur et poésie; car le curé bordelais l'attend dans une impatience enthousiaste.

Hélas! de ce livre, une enveloppe mise de côté par Eugène Veuillot contient tout juste deux chapitres, ou deux paragraphes très courts, qui, rapprochés de l'indication glissée dans la préface de *Cara*, nous égarent plutôt qu'ils ne nous éclairent sur l'idée d'ensemble entrevue par l'auteur. Le premier, traitant de *La Noblesse*, débute en critique de mœurs et s'achève en élévation sur la nature humaine; le second ébauche une sorte de tryptique au burin, consacré aux « *trois hommes odieux : Judas, Marc-Aurèle et Calvin* ».

Un projet de préface, annexé à ce maigre dossier, nous renseigne un peu mieux, sinon sur l'œuvre, du moins sur son inspiration maîtresse. Je crois intéressant de le reproduire ici tout entier :

« Des choses de la vie, la vie apprend peu de choses et ce peu qui est tout, jamais ne sert à grand'chose. Qu'importe à l'homme de savoir qu'il est trompeur, qu'on le trompe et qu'il est trompé? Et que peut-il faire de cela. Il le sait, que ce savoir est une autre tromperie et parfois la plus cruelle. Il est en même temps trompeur et sincère malgré lui. A se croire et se savoir trompé, il se trompe encore. L'idée qu'il prend de sa sagesse le mène à plus d'aveuglements et plus redoutables que s'il suivait son cœur les yeux fermés. Il lui vaut mieux de s'abandonner à sa candeur; elle le garde plus sûrement et il est mieux protégé par elle. Sénèque a dit : la *liberté* c'est l'innocence. Il n'y a pas de mot plus profond et plus juste, et la sécurité aussi est l'innocence et la paix encore, et l'on peut dire que la vraie vie, et la grande chose des choses de la vie, c'est toujours l'innocence.

« Voilà ce que la vie doit apprendre à ceux qui veulent mourir contents.

Digitized by Google

« Et qu'est-ce que l'innocence?

« L'innocent est celui qui ne fait pas de mal. Bien. Comment parvenir à ne faire point le mal? Rien n'est plus simple. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. Voilà le mystère. C'est une vulgarité, non, c'est un mystère. Nous ne sommes plus ici devant la belle sentence d'Épictète, mais devant un oracle de la sagesse infinie. Elle agrandit les choses de la vie et la vie elle-même en nous révélant les choses de Dieu.

« On n'évite plus assez le mal, on fait le mal, lorsqu'on néglige de faire le bien.

« Vous laissez passer cet inconnu silencieux. Sa route le mène à un péril certain. Êtes-vous innocent envers lui si vous ne l'avertissez pas? Il méprise l'avis; insistez, ou vous n'êtes plus innocent. Il passe, suivez-le. Il vous repousse, tenez-vous à sa portée pour le secourir. Il faut aller jusqu'à l'héroïsme et ne pas faire à ce fol, en l'abandonnant, le mal que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. A ce prix, vous saurez les choses de la vie, vous aurez la science de la vie, vous recueillerez en ce monde et en l'autre la joie de la vie.

« Il faut servir Dieu dans les hommes auprès desquels il vous a mis de service, comme ils sont par sa providence de service auprès de vous. C'est ce que vous avez à faire en ce monde; tout ce que vous avez à faire et tout ce qui vous peut rendre heureux.

« Rien de plus, rien de moins. Vous leur devez cela, ils vous le doivent, vous vous le devez. S'ils ne payent pas, vous n'êtes point quittes, car ce n'est pas envers les hommes que vous avez la dette, mais envers Dieu.

« Que dois-je à Dieu, dites-vous? La vie, qu'aucun homme ne vous a donnée, qu'aucun homme ne vous conserve, qu'aucun homme ne vous rendra. Cette vie, dites-vous encore, est triste, laborieuse, cruelle, je voudrais m'en défaire. Vous parlez ainsi après avoir bu du poison,

Digitized by Google

ou pour faire le bel esprit. Vivez comme Dieu vous le demande. Vous trouverez que la vie est supportable et même bonne en dépit de ses duretés et amertumes. Elle a des perspectives certaines qui ont de quoi vous contenter. Pourquoi refusez-vous de vivre comme le veut Celui qui a fait la vie, qui nous l'a donnée, et qui sait à quoi elle peut servir?

« L'homme qui s'est levé avant l'heure et qui gravit une montagne pour voir le lever du soleil ne trouve d'abord qu'obscurité, broussailles, mauvais chemins. Il est tenté de retourner à son lit. Mais le jour se fait, aussi les oiseaux chantent, quelques arbres apparaissent, quelques horizons se dessinent, il commence à voir son chemin et à ne plus regretter sa peine. La fatigue vient. Il va toujours, car son plaisir est grand. Enfin il arrive. Il est las, rompu, un frisson court ses membres. Il s'assied : Que suis-je venu faire?... Mais son murmure s'achève dans l'extase. Le soleil est levé; c'est le commencement du jour qui n'aura point de fin.

« C'est la vie de celui qui a voulu vivre et attendre comme Dieu le veut.

« Je m'étais proposé de faire un livre où je dirais ce fin du fin sur les choses de la vie. Voici que mon livre est fait avant d'être commencé et je m'aperçois que je n'avais rien à dire. Cela m'est arrivé plus d'une fois, car j'ai écrit plus d'un livre. Je l'ai reconnu tantôt quand le livre n'était qu'en rêve, tantôt quand il était en train, toujours quand il a été fini. Cela peut prouver que je ne sais pas faire un livre; cela peut prouver qu'il n'y a pas de livre à faire sur ce sujet. Il faut vivre comme Dieu veut, et c'est bien vivre, il faut faire ce que Dieu veut, et c'est bien faire et tout est dit. Avec tout cela, je donne mon livre sur les choses de la vie, protestant pour unique excuse que je crois sincèrement n'y rien dire de nouveau ».

Hélas! quand d'une main tremblante, il jetait ces notes

Digitized by Google

sur le papier, le grand écrivain ne se sentait plus la force de composer un livre. L'année 1878 avait été active et féconde, au regard de l'année suivante. En 1879, en effet, Louis Veuillot n'écrivit en tout que quinze articles, dont quelques-uns ne remplissent pas la demi-colonne. La plupart, cependant, sont toujours marqués de sa griffe ou, pour mieux dire, enlevés de son coup d'aile. Au mois de mars et au mois de juin, deux morts, que rien ne rapproche à dire vrai, celle de la bonne Mère Pauline, une des fondatrices des Petites Sœurs des Pauvres, et celle du prince impérial, lui inspirent deux pages également superbes en leur diversité. La fin douloureuse et sanctifiée de la religieuse évoque sous sa plume les débuts de cette admirable congrégation. Après en avoir rappelé la très humble origine, il ajoute : « Quelques années après, étoile par étoile, les Petites Sœurs naquirent dans le pacifique horizon du clocher de Saint-Servan. Il y en eut deux, trois, cinq, toutes lumineuses. Le monde étroit de leur village pouvait mal les apercevoir, mais la mer allait les refléter jusqu'aux extrémités du monde. Qu'il me soit permis de dire que, l'un des premiers, j'en donnai la nouvelle à Pie IX... »

Louis Veuillot trace ensuite un émouvant et puissant tableau des dernières années de la sainte Mère Pauline : « Sa mort a duré six ans, toujours imminente, visible et douloureuse. Ceux qui osaient contempler ce supplice y puisaient le courage et l'espérance. Elle répétait doucement : Dieu est fidèle! Elle lui recommandait son bon père, sa bonne mère générale et ses sœurs. Elle ajoutait : J'attends! Autour d'elle, tous étaient convaincus de l'assistance divine. Son intelligence brillait et semblait ne pouvoir l'abandonner.

« Sa patience, sa foi et sa douceur restaient éclatantes. Dans ce cadavre déchiré par tant d'années de souffrance, un souffle se ranimait : c'était encore la Mère Pauline. La foi, la charité, la grâce n'avaient pu mourir. En effet,

Digitized by Google

elles ne sont point mortes et ne mourront pas (1). »

Sur le trépas tragique du « petit prince », sa voix s'élève encore en superbes accents, dont l'impératrice, profondément touchée, fit remercier Louis Veuillot.

« Héroïquement pressé de son nom et du malheur obscur qui menaçait sa destinée, il souhaitait de ne pas attendre davantage et de ne pas risquer son âme immortelle dans les périls vulgaires de la vie. Il habitait un volcan dont il connaissait assez les hontes et les misères. Serait-il plus heureux et plus sage que ceux qui avaient gagné tant de batailles et qui ont misérablement acquis ou manqué la gloire humaine? Aurait-il la longue vertu d'acquérir ou de garder la seule gloire qu'on ne perde pas? Il emprunta un cheval de guerre et prit la première occasion qui se présenta d'aller au-devant de la gloire ou de la mort. Ce fut la mort qui vint tout de suite. Elle le trouva prêt. Un Napoléon peut faire de ces extravagances. Devant Dieu, elles peuvent réussir; devant les hommes, elles sont sublimes. Elles sont le secret humain de la force et des succès du monde. Qui prend Dieu à témoin et songe à la vie éternelle reçoit le juge éternel qu'il a invoqué. Cet enfant voulait servir Dieu et la France.

« Le prince Louis-Napoléon est mort fidèle à son Dieu, à son baptême, à la foi chrétienne. La France chrétienne — il n'en voulait pas connaître d'autre — sera fidèle à sa mémoire et priera pour le filleul de Pie IX, en même temps que pour le fils de saint Louis. Celui-ci pourra redemander ses restes aux Anglais, et les ensevelir dans le tombeau des Invalides, à côté des glorieux soldats qui n'ont voulu trahir ni la France, ni l'honneur (2). »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, de plus émouvant, de plus instructif aussi, dans ces derniers articles,

(1) *Derniers Mélanges*, IV, pp. 387-389.
(2) *Ibid.*, p. 391.

Digitized by Google

écrits par une plume qui se brise au milieu d'événements qui pouvaient briser tout espoir, c'est le rayonnement de confiance indestructible et sereine, qui ne cesse de les relever. Le 31 octobre, applaudissant de quelques mots l'oraison funèbre de Lamoricière par l'évêque d'Angers, il termine par ce sursaut de vie : « Qu'importe la défaite à ceux qui sont assurés de revivre et qui ne veulent pas être vaincus (1) ! » Le 30 novembre, une vue rapide et attristée de la situation lui inspire cet élan de foi : « Le grand tort de Judas fut de douter de la miséricorde de Dieu. La grande sagesse de l'homme est de sentir sa misère et de ne pas désespérer (2). » Huit jours après, c'est pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception qu'il ressaisit la plume et s'écrie avec une chrétienne assurance : « Un homme trop célèbre, mort, après avoir été pendant quarante années l'un des prophètes de l'impiété, écrivait, pendant le Concile, que le christianisme a perdu toute sève. Ces négateurs ne savent pas qu'ils n'affirment que leur ignorance. En toutes choses, ils auront la réponse qui leur est due... *Monstra te esse Matrem* (3) ! » Le 20 décembre, il dénonce une fois de plus les ravages opérés par la Révolution; mais c'est surtout pour montrer les défaites subies par cette force orgueilleuse : « La Révolution, conclut-il, n'est après tout qu'un travail de la vie. Lorsque Dieu l'impose, il faut bien l'accepter (4). » Et, d'un souffle encore puissant et large, il énumère les œuvres élevées par l'Église sur les ruines entassées par ses persécuteurs. Enfin, son dernier article, après avoir exposé les vains efforts multipliés par les révolutionnaires pour renverser l'autorité divine, se clôt sur une suprême affirmation du règne de Jésus-Christ : « Voilà bientôt cent

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 399.
(2) *Ibid.*, p. 402.
(3) *Ibid.*, p. 409.
(4) *Ibid.*, p. 111.

Digitized by Google

ans qu'ils en sont là, et que résolus de n'avoir plus de Dieu, ils cherchent un roi qui sache et qui veuille régner sans Dieu. Mais Charlemagne avait écrit sur sa couronne : « *Per me reges regnant* » et ce sont les paroles de Dieu même. Il n'y a point de roi qui sache régner sans lui. Il n'en veut point qui puissent régner à d'autres conditions. Car Dieu doit être le souverain du peuple, qui seul porte la couronne : Florence avait couronné Jésus-Christ (1). »

Par une touchante attention de la Providence en faveur de ce grand soldat de la Papauté, ce fut à l'occasion d'un de ces articles, auxquels devait succéder le silence avant-coureur de la mort, que Louis Veuillot reçut du Pape, en un seul mot, l'un des plus beaux éloges que puisse ambitionner écrivain catholique : « Dites à votre frère, mandait Maguelonne à Eugène Veuillot le 20 janvier 1880, que le Pape a beaucoup admiré sa grande page de l'*Univers* du 8 décembre. « M. Louis Veuillot écrit en « Père de l'Église », tel est le mot qui m'a été rapporté. »

Ce furent les derniers articles, ai-je dit. Oui les derniers que le maître écrivit de lui-même et où sa voix résonne avec l'ampleur et la sonorité d'autrefois. Mais, au cours de l'année 1880, le 20 mai, sa signature reparut encore dans le journal. Le cardinal Pie venait de mourir. L'illustre évêque de Poitiers n'avait pas été seulement, pour l'*Univers*, un soutien fidèle et vigoureux, garant de sa doctrine et au besoin défenseur de sa liberté; Louis Veuillot avait trouvé dans ce grand cœur, depuis le jour où, en 1844, le jeune vicaire de Notre-Dame de Chartres encourageait le journaliste emprisonné pour la cause de l'enseignement chrétien, l'ami le plus affectueux et le plus dévoué. Oui, Louis Veuillot souffrit cruellement de cette mort; mais il souffrit peut-être encore plus amèrement de ne pouvoir célébrer cette vie. Il avait pris la résolution de ne plus écrire. Et cette décision n'était

(1) *Derniers Mélanges*, IV, p. 119.

Digitized by Google

point déterminée chez lui par le pénible effort auquel le condamnait dorénavant le moindre article ; elle avait pour cause sa conviction profonde et résignée d'une irrémédiable impuissance. Par un légitime souci de sa gloire et par une haute conscience de sa mission, ne pouvant plus se maintenir au niveau de son œuvre et de sa cause, il se condamnait au silence. Et c'était précisément pour ce motif que la mort du grand cardinal, encore moins que tout autre événement, ne pouvait l'engager à reprendre la plume. Il la reprit cependant. L'affection inquiète et passionnée de sa sœur se contraignait encore à des illusions optimistes ; elle ne voulait pas s'avouer l'incurable faiblesse de ce fort et de ce vaillant. Aussi ne put-elle se résoudre à penser que, le cardinal Pie étant mort, Louis Veuillot n'en parlerait pas. « J'essaierai de lui arracher quelque chose », écrivait-elle à Eugène, le 18 mai. Et, en effet, elle parvint à lui « arracher » quarante lignes, qui coûtèrent à son pauvre et grand aîné de véritables souffrances et qui ne font entendre, hélas! que de lointains et fugitifs échos de ce verbe éloquent : « Une grande douleur, annonce Louis Veuillot, vient d'atteindre l'Église de France : l'éminent cardinal Pie est mort. » Puis, après quelques détails sur le triste événement, il termine : « Ni le travail, ni la patience, ni l'affliction ne lui avaient manqué, ni la grande joie, ni la grande paix qui accompagnent l'homme de bien. On trouve autour de sa personne le cortège entier des distinctions et des qualités maîtresses et sérieuses que l'histoire signale autour de l'homme de mérite qui a conscience de lui-même. L'évêque avait le juste sentiment de sa valeur. Il savait modestement ce que Dieu voulait de lui. Il a vécu et il est mort en paix dans cette fidèle lumière (1). »

Après ce suprême effort, ce fut, définitivement, le grand silence!

(1) *L'univers* du 20 mai 1880.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

L'AGONIE, LA MORT, LES HOMMAGES (1880-1883).

Derniers voyages et derniers efforts. — Louis Veuillot fait ses adieux au journal et jette un suprême regard sur sa vie. — Son affaiblissement progressif et sa résignation. — La dernière maladie. — La mort. — Le testament. — Les funérailles. — Les *Hommages*. — Influence et rôle de Louis Veuillot, attestés par l'admiration qui s'élève autour de son cercueil.

Le grand silence, à part cette éclaircie, se prolongea de la fin de 1879 au mois d'avril 1883. Dieu seul a mesuré tout ce que Louis Veuillot souffrit pendant ces trois années interminables, où, lucide, il suivit l'épuisement de ses forces et, pensant toujours, endura le tourment de ne plus pouvoir exprimer sa pensée. La Providence, à cette vie de combats, réservait le couronnement de ce martyre.

Déjà, on l'a vu, ce lent affaiblissement, présagé et préparé par des crises périodiques et des fatigues lancinantes, s'était accentué au début de 1879. Le 1er janvier, s'épanchant avec sa coutumière effusion dans le cœur de son Agnès, il terminait : « Quand le soleil reparaîtra, je t'écrirai plus lisiblement... » Le soleil reparut, mais Louis Veuillot n'écrivit plus à sa fille.

Déjà, également, les amis du journal s'alarmaient et se désolaient. L'abbé Corbini traduisait le sentiment général, en disant, le 23 mai 1879, au rédacteur en chef de l'*Univers* : « Tout nous abandonne ! Vous n'avez plus la consolation d'écrire et nous avons perdu le soulagement de vous lire. Je ne vous en fais pas de reproche, mais j'exprime un regret de tous les jours, je dirais volontiers de tous

Digitized by Google

les instants, un regret que partagent avec moi tous les cœurs catholiques. Le vaillant, le vaillant, où donc est le vaillant!... Hélas! cher et vénéré ami, je sais que le travail et les émotions vous ont épuisé, surmené avant le temps et, en exprimant ces regrets, je crains de redoubler les vôtres... »

Pour rendre au malade un peu de sa vigueur ancienne, on essaya de tout : un voyage en Espagne, au printemps, qui devait le distraire et le ramener plus dispos; au mois de juillet, un séjour au bord de la mer; et, le mois suivant, une saison de bains à Manheim. La villégiature maritime se passa près de Saint-Pair, à Gatigny, chez la belle-sœur de Louis Veuillot, M^me^ Arthur Murcier, qui se montrait remplie d'une affectueuse et délicate sollicitude à l'égard de ce grand frère. Les deux autres voyages s'effectuèrent en compagnie d'Élise et du cher abbé Louis, dont le dévouement, la tendresse et la bonne grâce égayèrent et réconfortèrent le malade. Il n'était sollicitudes, il n'était attentions, dont le spirituel et bon chanoine ne fût prodigue envers l'illustre et fidèle ami qu'il était heureux de pouvoir aider. Tour à tour infirmier d'une vigilance adroite et causeur d'une abondance enjouée. Mieux encore que les distractions de la promenade espagnole et que les eaux de la saison de Manheim, il eût contribué à guérir Louis Veuillot, si Louis Veuillot eût été guérissable.

En Espagne, le rédacteur en chef de l'*Univers*, bien que désireux par-dessus tout de silence et de paix, ne put éviter le flatteur inconvénient de l'aimante et respectueuse renommée qui l'accompagnait chez ce peuple catholique. En maint endroit, les amis du journal avaient été prévenus par un de ses plus jeunes et des plus distingués rédacteurs, M. José del Castillo, qui, bientôt, retournant dans sa patrie, s'y ferait jésuite. Aussi rivalisaient-ils d'empressement pour recevoir et guider le grand écrivain. « Dis à M. Castillo, recommandait Élise à Eugène, que ses compatriotes

Digitized by Google

sont encore *plus bons* qu'il ne nous l'a dit. Impossible de rendre leur amour pour Louis Veuillot; il le disent si loyalement et si fortement, en termes si simples (1)!... »

Mais, dans les cités même où nul n'avait été averti, le nom du rédacteur en chef de l'*Univers*, à peine prononcé, suffisait à provoquer le zèle et l'enthousiasme. Un dimanche matin, à Grenade, l'abbé Louis se présente à la cathédrale pour y dire sa messe. On lui répond que son *celebret* doit recevoir auparavant le visa de l'archevêché. Mais, à l'archevêché, les bureaux étant vides, on le prie de repasser le lendemain. L'abbé retourne à la cathédrale, où le prêtre sacristain demeure inflexible : « C'est vraiment ennuyeux, insiste l'abbé Louis; je suis de passage avec M. Louis Veuillot et sa sœur, qui comptaient assister à ma messe avant de visiter la ville. » A ce seul mot, changement à vue. Le prêtre sacristain s'enflamme. Il court prévenir ses confrères. On ne découvre rien de trop beau, parmi les ornements d'autel et les vases sacrés, pour le chapelain de Louis Veuillot. « Je portais, me narrait en souriant le cher abbé peu de semaines avant sa mort (2), je portais une chasuble somptueuse qui me pesait sur les épaules et un calice ouvragé que mes mains soulevaient à grand'peine. » La messe à peine achevée, un chanoine s'empresse auprès des voyageurs et les prie de venir déguster le chocolat du chapitre. Il y eut réception princière, échange de toasts et Louis Veuillot quitta la cathédrale ému, charmé et très las.

Il n'était plus, hélas! l'homme de ces accueils et de ces agapes; dès qu'il devait s'élever au-dessus des conversations intimes et familières, il lui semblait que sa langue se nouait dans sa bouche.

L'excursion d'Espagne, où il visita tour à tour Burgos, Avila, Madrid, Cordoue, Grenade et Séville, lui laissa pour-

(1) Lettre du 2 mai 1879.

(2) Le chanoine Louis Klingenhoffen est décédé à Paris, au mois de mars 1913.

Digitized by Google

tant, sinon une amélioration sérieuse, du moins de pittoresques et touchants souvenirs. Il les conservait encore, et dans toute leur fraîcheur, quand, l'année suivante, un jeune journaliste espagnol, le comte de Kenty, lui vint faire visite : « Jamais je n'oublierai, racontait celui-ci trente ans plus tard dans le *Correo espanol*, le sourire aimable de cet homme d'aspect simple et affectueux, aux traits énergiques, en voyant en sa présence un garçon qui avait fait un voyage de plusieurs centaines de kilomètres dans l'unique et exclusif objet de le voir et de l'admirer de près. En apprenant que j'étais Espagnol et carliste, son abord devint plus aimable et plus affectueux encore, et il me demanda des renseignements et des détails sur notre guerre. Nous parlâmes de son voyage à Séville, des théologiens espagnols, de nos saints, de sainte Thérèse et du bienheureux Oriol, pour lesquels il avait une grande dévotion (1). »

On voit, par ce récit, que Louis Veuillot, quand il ne s'agissait que d'un bref entretien, connaissait encore de bons moments. Ces conversations faciles, élevées et enjouées faisaient même illusion à son entourage, en dépit des longues interruptions silencieuses. La moindre apparence de renouveau suggérait l'espoir d'une guérison prochaine. « Ce que vous me dites de l'amélioration produite dans la santé de Louis, répondait le comte de la Tour à Eugène Veuillot, le 17 avril 1880, me fait plaisir. Il a bien gagné sa glorieuse retraite; mais amis et lecteurs seraient contents de le voir parfois rentrer à la bataille. »

Mais le maître lui-même, désormais convaincu que sa carrière était bien finie, tenait à se retirer, sinon publiquement, du moins en quelque sorte officiellement, du journal. Il en prévenait son frère, à la fin de 1879, par une lettre poignante, dont l'écriture tremblante et les

(1) *Correo espanol* du 29 juin 1908.

Digitized by Google

phrases hachées ne permettent pas de reconstituer toutes les parties :

« Mon cher frère, depuis longtemps je désire quitter l'*Univers*, et le moment me semble venu, sans que je puisse dire s'il est déjà ou s'il est encore opportun. Mais cela importe peu. Si l'heure est encore de travailler, nous serons tous du même avis, et encore si elle est venue de partir. Cependant, je crois que le travail se refuse et que l'heure est venue. Je ne suis plus de force et ma journée a été de quarante-cinq ans à l'*Univers*, et de près de cinquante. Je suis un vieil ouvrier. Je suis entré à l'*Univers* en 1838, venant de Rome où j'avais trouvé Dieu, et embrassé l'Église, et changé ma vie. Je fis alors mon premier serment, Grégoire XVI le reçut. Je n'en ai pas fait d'autre et je n'ai pas manqué à celui-là.

. . . . . .

« Je suis content d'avoir fait l'*Univers* et d'y avoir donné quarante-cinq ans de ma vie. Je ne sais pas si j'aurais mieux fait, ni de quelle chose je serai plus content, si je l'avais bien faite. C'était le champ que Dieu m'avait donné, et c'est celui où j'aurais pu travailler avec le plus de constance et de plaisir, si j'avais eu l'avantage de connaître la vraie besogne. Or, Dieu le voulait et je m'y adonnai fidèlement. C'est là que j'aurais trouvé ma joie, mon repos, mon labeur utile et heureux. Mais étais-je l'homme qui valait ce travail et même qui savait se rendre digne du travail? Que Dieu me pardonne de n'avoir pas pu me rendre digne et qu'il daigne oublier mes (un mot illisible) et que mes frères prennent en considération quelques bons désirs que j'ai eus pour les servir comme je le devais avec le travail qui m'était assigné et qui aurait pu les porter davantage à prier pour moi. Je voudrais l'avoir fait aujourd'hui, et j'approcherais plus tranquille de la fin qui viendra bientôt. »

Cette volonté de retraite, il la confirmait de vive voix à son frère qui résistait encore et qui se cramponnait à l'es-

Digitized by Google

poir : « Mon œuvre est faite, lui répétait-il; peu importe que je la quitte aujourd'hui ou demain. N'êtes-vous pas là pour la continuer et garder à l'*Univers* son rang? » Et il ajoutait : « J'ai la tête aussi chargée d'idées qu'un pommier l'est de fleurs au printemps; mais la force de les exprimer, je ne l'ai plus. Si je veux écrire, ma pauvre main refuse le service; si je veux dicter, ma voix s'embarrasse et s'éteint. Je dois me taire, et ce sera bon pour moi si je sais en profiter (1). »

Les apparences de relèvement devenaient, d'ailleurs, de plus en plus rares et de plus en plus faibles. A Saint-Pair, au mois d'août 1880, le malade éprouva une crise de quelques jours, qui provoqua de vives inquiétudes. Certains journaux annoncèrent, à tort il est vrai, que Louis Veuillot était au plus mal et le curé de Notre-Dame de Versailles, qui visita le rédacteur en chef de l'*Univers* à ce moment, se retira consterné, ne sachant que prodiguer à sa sœur Élise des promesses de prières et des conseils de courage.

Louis Veuillot, néanmoins, n'avait pas encore abandonné totalement le travail. Non seulement, par la lecture, il suivait les événements; mais, en vue d'une histoire du journal qu'il n'écrirait pas lui-même, il classait ses papiers et prenait quelques notes. Dans l'une de ces notes, il révèle pour quels motifs il a toujours hésité à composer ses *Mémoires :*

« Si l'œuvre que j'ai faite est bonne, me disais-je, il suffira que je n'y sois plus, on le verra bien. Ce qui nuit aux œuvres bonnes, surtout à celles de ce genre, c'est le sentiment personnel qu'excite celui qui les fait. Pour moi j'ai toujours cru que j'étais à la fois un soldat et un juge, et que je ne devais pas songer à me rendre aimable, parce que mon autorité ne m'était pas donnée pour cela. Je ne me suis pas préoccupé d'être aimable; peut-être

(1) Article d'Eugène Veuillot, dans l'*Univers* du 3 mai 1883.

Digitized by Google

que je n'avais pas beaucoup à me forcer pour ne l'être pas et enfin je ne l'ai pas été. Maintenant l'opinion est faite, elle ne peut être corrigée qu'après que la mort aura passé sur moi. Alors on jugera l'œuvre en dépit des défauts de l'ouvrier. Il s'agira d'elle et non pas de moi, et je dois désirer qu'il ne s'agisse pas de moi qui dans le fond n'ai voulu ni même pu m'y compter pour rien. Si l'œuvre est mauvaise, s'il valait mieux, comme quelques-uns l'ont pensé, ne pas la faire, à quoi bon entreprendre de la justifier? »

Plus loin, Louis Veuillot ajoute :

« Il vient un âge où l'on est en quelque sorte saisi, je dirais presque obsédé par le désir de pardonner : *dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

« Je trouve que cette manie des *Mémoires* usurpe une trop grande place parmi tant d'autres que tient déjà la vanité humaine. On semble ne plus penser à la mort qu'avec le désir de s'éterniser. Les hommes ne sont plus que de vieilles coquettes qui se mirent encore dans le tombeau. J'étais fait ainsi, j'avais ces grâces, ces vertus, cet esprit, ce charme. Quel dommage que je sois cadavre! Mais on pensera de moi que j'ai été un homme de mérite et que je suis un cadavre joli et bien fait. »

Toutefois, quand le rédacteur en chef de l'*Univers* s'arrête à la résolution de ne pas écrire, un scrupule opposé le saisit et le retourne :

« Je veux, dit-il, rendre justice à mes collaborateurs dont plusieurs se sont effacés derrière moi et n'ont pas été mis par le public à la place qu'ils méritaient. Il y en a eu qui étaient des hommes considérables et sans lesquels l'*Univers* n'aurait pas jeté l'éclat qu'il a eu souvent. Qui a loué suffisamment l'esprit élevé et les vastes connaissances de M. Du Lac; l'esprit fin, sagace et prompt de M. Eugène Veuillot, mon frère? Comme j'ai porté presque tout le poids des injures, j'ai aussi reçu toutes les

Digitized by Google

louanges. Je veux rendre à chacun ce qui lui est dû. »

C'est au cours de ce travail que l'extrême générosité de ce polémiste, accusé par ses ennemis de haine et de rancune, lui fit prendre une détermination, qui, en même temps que notre admiration émue, doit provoquer nos regrets. « Il brûla quantité de lettres, de notes, de pièces qui lui paraissaient trop grandir son rôle et jeter une lumière fâcheuse sur le caractère d'anciens amis ou compagnons d'armes devenus ses adversaires et même ses calomniateurs. « Pourquoi prolonger le combat après « notre mort, disait-il? N'entendons-nous pas Dieu qui « nous dit : Assez! (1)? »

Ce sacrifice n'était, au surplus, qu'un des signes extérieurs de l'état de paix chrétienne où il s'efforçait de maintenir son âme. Un de ses derniers enseignements, atteste Eugène Veuillot, « c'est sa sérénité, à partir du jour où l'affaiblissement de ses forces l'écarta du combat. Il a eu sans doute des mouvements d'impatience et des moments d'amertume; mais la résignation, une résignation quelquefois triste, d'autres fois presque joyeuse, fut son état habituel (2) ». C'était lui souvent qui, tout malade, encourageait et raffermissait les amis qui venaient l'assister de leur affection. « On gagne des indulgences à visiter les malades, accueillait-il en souriant Oscar de Poli. Vous venez pour voir Louis Veuillot, mais ce n'est plus lui. » Et, comme le jeune et brillant homme de lettres évoquait des pensées d'avenir : « Vous êtes jeune encore, reprit son interlocuteur, mais plus tard vous verrez : lorsqu'on a casé ses enfants et donné pour Dieu jusqu'à la dernière de ses forces, on n'appréhende pas de s'en aller; ne pouvant plus rien dans la vie, on voit sans regret venir la mort (3). »

Un autre témoin de ces années douloureuses, un

(1) Eugène Veuillot, article cité.
(2) *Ibid.*
(3) *Hommages à Louis Veuillot*, p. 520).

Digitized by Google

évêque, Mgr Lamaze, rendait plus tard à Louis Veuillot cet hommage ému et autorisé : « Je trouvai dans cet héroïque défenseur de l'Église tant de grandeur, tant de modestie, et une si douce résignation dans la souffrance que, dès lors, je me disais : c'est un saint (1). »

Il ne se contentait pas d'édifier par sa résignation chrétienne; il pratiquait encore, aussi largement qu'il le pouvait, la charité. La politique sectaire, en précipitant le cours qu'il avait dès longtemps prévu et prédit, menaçait de chasser les congrégations. Or, au couvent des Capucins de la rue de la Santé, — une des maisons religieuses où il avait toujours fréquenté de grand cœur, — résidait alors, avec quelques-uns de ses auxiliaires, Mgr Taurin, vicaire apostolique des Gallas. Le prélat missionnaire appréhendait qu'une expulsion brutale, aggravée et colportée parmi les populations qu'il travaillait à conquérir, ne compromît son apostolat. Très cordialement, à lui et à ses compagnons, Louis Veuillot offrit l'hospitalité de la rue de Varennes.

Il n'avait pas cessé, d'ailleurs, d'y recevoir, à intervalles de plus en plus lointains. L'abbé Grimault conte un de ces dîners où l'infatigable promeneur du Pouliguen lui apparut « vieilli, ne parlant qu'avec peine ». « Il se joignait cependant à la conversation, continue le narrateur, et y plaçait quelquefois son mot toujours spirituel. »

C'étaient les derniers éclairs de sa verve, et qui allaient devenir de plus en plus espacés, de moins en moins brillants. Peu à peu, ses paroles s'entrecoupèrent de longs silences, où son esprit, qui veillait encore, semblait errer loin des personnes et des événements qui l'entouraient. C'est alors qu'enfant je le connus et c'est du Louis Veuillot de ce temps-là que j'ai conservé le souvenir ineffaçable et précis. Celui que j'avais pu voir au cours des années précédentes et qui, mort avant de s'af-

(1) *Univers* du 8 avril 1881.

Digitized by Google

faiblir, eût probablement saisi ma mémoire enfantine, s'est pour ainsi dire effacé sous la juxtaposition du malade, comme disparaît le texte primitif dans un manuscrit palimpseste. Aussi, quand, fermant les yeux, je me reporte à trente ans en arrière, le Louis Veuillot qui surgit du passé, c'est le vieillard immobile et muet dans son grand fauteuil, au coin de la cheminée; parfois, il se lève et s'avance avec peine, appuyé sur le bras d'un de ses proches ou de son fidèle et attentionné serviteur, Pierre Gamen; l'amour, la sollicitude et la vénération l'environnent; on m'apprend à nourrir un culte affectueux pour cet oncle, dont on me rapporte certains détails impressionnants que je ne comprendrai bien que plus tard. Mais lui, le plus souvent, semble étranger à la conversation dont il est le centre. Il ne l'éclaire que, de loin en loin, d'un sourire toujours un peu mélancolique, et n'y place que plus rarement encore un mot bref articulé avec effort.

Et cependant la pensée, qui sommeille parfois, vit toujours. Un matin de janvier 1883, on lui annonce la fin soudaine de Gambetta. Et lui, résumant d'un trait l'impression de cette mort et la leçon de cette vie : « Le voilà bien avancé! » répond-il simplement. Quelques semaines plus tard, son frère Eugène le quitte un jour pour se rendre aux bureaux de l'*Univers*, et machinalement : « Je vais au journal, lui dit-il — Tu vas au journal, reprend avec chagrin le malade, et moi je n'y vais plus! » Et des pleurs jaillissent de ses yeux. Il vivait encore assez pour souffrir de ne pas vivre davantage.

Ces larmes et cette parole, où se révélait sa douleur intime, furent pour ainsi dire la suprême affirmation de sa pensée. Dix jours après, il était mort.

Déjà, peu de temps auparavant, plusieurs journaux avaient annoncé que le rédacteur en chef de l'*Univers* était à l'agonie. A cette date, la nouvelle était encore erronée;

Digitized by Google

l'état de Louis Veuillot, tout en affligeant profondément son entourage et en ne permettant plus de longs espoirs, ne provoquait pourtant aucune inquiétude imminente.

Or, soudain, le jeudi 5 avril, se déclarent les symptômes d'une bronchite de forme pleurétique. D'énergiques remèdes, aussitôt appliqués, semblent d'abord enrayer le mal. Mais le samedi 7, avant l'aurore, on vient précipitamment chercher mon père. De brusques et terribles complications sont survenues; elles dénoncent une aggravation qui, dans ce tempérament épuisé, peuvent en quelques heures entraîner le dénoûment fatal. La première pensée des siens se tourne vers Dieu. Dès six heures du matin, l'abbé Gramidon, de Saint-Sulpice, apporte les suprêmes réconforts de l'Église au grand chrétien qui l'a si constamment et si vaillamment défendue. Déjà le moribond n'a plus qu'une connaissance à demi éteinte. Mais, le jeudi précédent, on est venu lui apporter à jeun la sainte Communion, qui, à son insu, l'a muni pour le dernier voyage. Quelques minutes après, l'agonie commence. Autour de la couche, sur laquelle, immobile et respirant avec peine, il s'éteint peu à peu, son frère et sa sœur le contemplent et prient avec une angoisse douloureuse. Les rédacteurs du journal et les membres de la famille présents à Paris viennent tour à tour prendre des nouvelles et regardent à travers leurs larmes ce grand front en sueur et ces yeux déjà clos. Au fond de la chambre, étreints d'une cruelle anxiété, veillent les généreux auxiliaires et les bons serviteurs, qui tour à tour ont soutenu et entouré cette longue maladie : la dévouée religieuse de Bon-Secours, venue depuis le mois de septembre offrir au défenseur des Communautés ses soins délicats; l'excellent frère hospitalier de Saint-Camille de Lellis; puis, ces vaillantes petites sœurs franciscaines qui, pour reconnaître des bienfaits que leur cœur ne croyait jamais avoir payés, se sont faites à plusieurs reprises, auprès de Louis Veuillot,

Digitized by Google

infirmières spontanées ; à côté d'elles, enfin, Pierre Gamen et la fidèle servante, Maria Beauvais qui, douze ans plus tôt, avait su garder contre les communards l'appartement de son maître et qui, après trente ans, dans sa verte vieillesse, lui conserve encore un pieux souvenir. Hélas! les deux filles de Louis Veuillot, qu'il a tant aimées, manquent seules au rendez-vous funèbre. Luce, qu'on vient de prévenir, prie pour son père au fond de son couvent. Agnès, avertie par dépêche, accourt pleine d'angoisse, mais n'arrivera qu'après le dernier soupir.

Cependant, avec une impitoyable lenteur, au milieu des invocations entrecoupées de sanglots, la vie décline; la respiration se fait plus haletante et plus précipitée. Aucun regard ne filtre plus sous les paupières alourdies; aucun mot ne sort de la bouche entrouverte. A peine quelque fugitif symptôme de conscience et de vie, quand on approche la croix de ces lèvres muettes. Et c'est ainsi que ce grand chrétien, qu'un fils de saint Ignace a donné au service de Dieu quarante-cinq ans plus tôt, peut effleurer d'un baiser suprême le « crucifix de jésuite » que le P. Tailhan, son confesseur depuis la mort du P. Millériot, vient lui offrir au cours de la matinée.

Aux premières heures du jour, Eugène Veuillot a fait adresser au Vatican cette suppliante dépêche :

« *A S. Ém. le Cardinal Jacobini, au Vatican, Rome.*

« La famille de Louis Veuillot et la rédaction de l'*Univers*, humblement prosternées, sollicitent du Saint-Père sa bénédiction pour Louis Veuillot mourant. »

Quelques heures plus tard, il a reçu cette réponse, dernier réconfort du Chef au soldat expirant :

« *A M. Eugène Veuillot, Paris.*

« Le Saint-Père, douloureusement affecté de la grave maladie de M. Louis Veuillot, lui donne de tout cœur la bénédiction *in articulo mortis.* »

Digitized by Google

Vers midi, la respiration devient plus embarrassée ; de douloureux arrêts la suspendent, qui arrachent à l'agonisant comme des soupirs d'angoisse. A deux heures, cette vie qui semblait déjà éteinte, a soudain un réveil imprévu. Le malade ouvre à demi les yeux, regarde fixement son frère et sa sœur qui lui pressent les mains et tente, à plusieurs reprises, de remuer les lèvres; mais, hélas! aucun son distinct ne peut sortir de sa bouche... Quelques minutes après, comme épuisé par ce suprême effort, l'âme de Louis Veuillot s'exhalait dans un dernier souffle!

Plusieurs années auparavant, dans son testament poétique, il avait demandé d'avance à ceux qui porteraient son deuil :

Dites entre vous : « Il sommeille,
Son dur labeur est achevé. »
Ou plutôt, dites : « Il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé! »

Après le long silence où la Providence avait voulu l'ensevelir vivant, Louis Veuillot, vraiment, comme il l'avait prédit, venait de s'éveiller.

Si la maladie, d'ailleurs, avait étouffé sur ses lèvres le dernier sursaut de son intelligence et de son cœur, il laissait toutes ses amours et toute sa pensée dans un testament que, depuis cinq ans bientôt, son frère Eugène avait entre les mains.

Ce testament, il l'avait rédigé le 22 avril 1878, à la veille de ce voyage à Rome, où il semblait prévoir que la première bénédiction de Léon XIII couronnerait sa carrière militante. Il l'avait écrit « d'une main fatiguée et tremblante, mais en bonne santé, sur du papier de Pie IX. C'est celui, ajoutait-il, qui était distribué aux évêques pendant le Concile. »

Ce testament débute ainsi :

« Au nom de la sainte, immuable et éternelle Trinité. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

« Ceci est mon testament. Je l'écris en priant Dieu de m'assister et de m'éclairer.

« Je meurs catholique comme j'ai toujours vécu, entièrement soumis de raison, de cœur et d'âme à tous les enseignements de la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, demandant pardon de toutes mes fautes, désavouant toutes les erreurs que j'ai pu commettre, et où je n'ai pu tomber que par ignorance et sans dessein. — Dans toute ma vie, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose, c'est d'avoir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Église. »

Plus loin, après une disposition qui assure la vie de sa sœur, il ajoute en sa faveur ces quelques mots, qui renouvellent et confirment la page inoubliable qu'il lui a consacrée dans le *Çà et là :*

« Elle a été la fidèle et dévouée compagne de ma vie, ma consolation et ma joie, elle a élevé mes enfants avec un dévouement de mère et c'est par elle que mon travail a été doux, tranquille et fécond. Que Dieu soit béni de m'avoir donné cette sœur. Peu d'hommes ont reçu un pareil présent. »

Puis, aussitôt, parlant de son frère :

« Mon frère, M. Eugène Veuillot, ne m'a pas été moins secourable, je lui lègue tous mes livres et mes ouvrages propres, imprimés et manuscrits. — Je les lui lègue entièrement et absolument. Ils sont sa propriété. Ils les réimprimera, les corrigera ou les détruira, s'il le juge à propos. Il en usera comme de sa chose et fera tout à son gré... C'est justice. Eugène, toute sa vie m'a fait profiter de son travail; son activité et son intelligence ont fait presque tout mon bien... »

Ce testament ne renferme point, toutefois, ni toute la pensée, ni tous les enseignements que le grand catholique a voulu léguer aux siens. Quelques feuillets y sont joints encore, écrits avec une difficulté de main qui laisse intact

Digitized by Google

tout l'élan de l'esprit. Il les avait présentés à Eugène, accompagnés de ces mots :

« Cher frère, je te fais dépositaire de mon testament et j'y joins les brouillons d'icelui. Dans la copie officielle j'ai supprimé la littérature qui tenait de la place, et je n'ai rien changé d'essentiel, mais les notes pourront servir à moi ou à d'autres. J'allais les détruire quand j'ai songé à Pierre. Tu sais que je prends Pierre pour aîné. Il dépend de lui d'être mon suprême éditeur, mais j'ai voulu que cela dépendît aussi de toi. J'ai toujours cru que j'étais homme de précaution... »

Voici cette sublime page de « littérature » :

« Je demande pardon à tous les hommes que j'ai pu offenser et envers qui j'ai eu des torts. J'en ai combattu beaucoup et longtemps; je crois n'en avoir haï aucun sciemment et volontairement, et je suis sûr de leur avoir pardonné de bon cœur les torts que j'ai pu croire qu'ils avaient envers moi. Si j'ai quelquefois, dans le premier feu de mes ressentiments, demandé justice à Dieu, j'ai toujours su renoncer à me faire justice moi-même avant la fin du combat. Aujourd'hui je n'ai plus l'ombre d'un ressentiment personnel. Je demande pour tous miséricorde comme pour moi. Grâce à Dieu, ce pardon s'applique à tous et à tout sans exception. Qu'il n'y ait pas un seul des hommes que j'ai combattu qui ne demande et ne reçoive le pardon de Dieu, qui seul peut être offensé sans justice, sans raison et sans prétexte.

« Et que Dieu bénisse éternellement ceux qui, m'ayant connu, m'ayant vu ou seulement lu, ont eu le grand mérite et la grande charité de m'aimer, d'avoir pitié de moi et de ne point me haïr, soit à cause de ma personne, soit à cause de mes écrits.

« Que tous me fassent la grâce de comprendre que je n'ai rien dit avec l'intention de nuire à leur âme et à leurs vrais intérêts; qu'au contraire toutes mes intentions et tous mes efforts ont voulu les amener à la vérité, c'est-à-dire à Dieu.

Digitized by Google

« Il me semble que trois ou quatre, une dizaine tout au plus, me haïssent véritablement. Quelques-uns peut-être vivent encore. Qu'ils sachent qu'ils ont eu tort, que je leur pardonne sincèrement; et qu'ils prient pour moi, comme je prierai pour eux à Rome, auprès du tombeau de Pie IX où je me rends, et pendant tout le reste de ma vie. Pie IX nous a aimés tous; nous l'avons tous connu : il devrait être mon garant auprès d'eux, et j'ose dire que souvent son nom les a protégés près de moi.

« Qu'ils soient bénis de moi, comme ils le seront de Dieu, tous ceux qui m'ont été secourables par leurs exemples. Je me contente de nommer Montalembert et Lacordaire, qui m'ont parfois jugé défavorablement et amèrement et qui, en cela, n'ont pas été pour moi ce que j'ai voulu être pour eux. Je crois qu'ils n'ont rien eu à me reprocher avec justice et Dieu me semble avoir voulu que leur erreur n'ait pu me nuire en rien. Je les ai aimés, surtout Montalembert. La paix sur eux, la paix sur moi! Si mes écrits subsistent, et s'ils font après moi quelque bien, je désire que ce bien leur soit compté. »

Le chrétien, dont ces pages expriment toute l'âme et résument toute la vie, reposait maintenant sur son lit funèbre. Qu'on me permette, ici, de recourir une seconde fois à mes souvenirs d'enfance.

Le matin, j'étais parti pour le collège, avec une sorte d'inquiétude étonnée; on était venu chercher mon père au milieu de la nuit; « l'oncle Louis » était au plus mal. Je ne comprenais pas très bien. C'est dans l'après-midi, je crois, qu'on vint me reprendre. On m'annonça que l'oncle était mort et qu'on voulait me conduire auprès de lui. J'étais, s'il m'en souvient, plus ému des avertissements qu'on me prodiguait pour m'épargner une émotion, que du spectacle même auquel j'allais assister. Je me laissai introduire en frissonnant dans la pénombre et le recueillement de la pièce. A la vue de mon oncle étendu sur son lit, le frisson s'apaisa. J'étais saisi, sans m'en rendre

Digitized by Google

compte, par une impression de grandeur et de beauté surhumaines.

Combien j'en ai contemplé, depuis lors, de ces visages immobilisés dans le dernier sommeil : combien, de la figure grave et reposée de mon père à la physionomie souriante et angélique de mon enfant! Or, jamais, je n'ai retrouvé cette lumière de sérénité majestueuse. Louis Veuillot, sur sa couche funèbre, rappelait, par son relief sculptural et son calme imposant, ces statues d'évêques et de chevaliers qu'on couchait autrefois sur les tombeaux. Son front vaste et carré ressortait, sur le fond assombri des rideaux, comme un bloc de marbre animé par un ciseau de génie. Certes, à ce moment-là, je ne songeais point à former de telles comparaisons ; mais elles se lèvent aujourd'hui, spontanément, de cette image lointaine et toujours présente. Au surplus, j'entends encore, en évoquant ce tableau, les phrases assourdies qui, autour de moi, donnaient une expression consciente à mes obscures impressions. On admirait à mi-voix le grand mort, avec une sorte de dévotion qui discernait, dans la splendeur posthume, un reflet de la gloire céleste. Plusieurs approchaient pieusement, de ses doigts rigides, un chapelet, une médaille, un crucifix. On s'agenouillait à ses pieds comme devant la dépouille d'un saint. De « mon oncle Louis » pour jamais disparu, commençait à surgir en moi l'immortelle image de Louis Veuillot.

Pendant ces trois jours, en effet, une foule de religieux, de prêtres, de laïcs, des familles entières, se succédèrent et s'inclinèrent au pied de ce lit, comme en un sanctuaire de pèlerinage. Je puis attester qu'à son approche, des grâces de vaillance et de foi descendaient sur les âmes. Un exemple, au moins, vint à ma connaissance et me touche de près. Mon frère Bernard, plus âgé que moi de trois ans, obtint la faveur de passer toute une nuit au chevet de Louis Veuillot. Jusque-là, sa riche et noble nature n'avait pas produit tout ce qu'elle promettait ; l'effort viril avait

Digitized by Google

manqué aux dons de Dieu. Pendant cette veillée mortuaire, il pria son oncle encore plus qu'il ne pria pour lui. Le lendemain, il était transformé. Désormais, sans défaillance, il serait l'adolescent d'une piété angélique et vigoureuse, dont, trois ans plus tard, après sa mort prématurée, ses maîtres jugeraient bon de donner la brève existence en modèle à ses camarades (1).

Il ne fut point le seul à invoquer la protection du soldat du Christ. Combien d'autres eurent spontanément la même pensée! L'humilité de Louis Veuillot avait redouté cet hommage. On dit trop de bien de moi, se plaignait-il un jour; on me croit meilleur que je ne suis; on me laissera souffrir en Purgatoire! L'affectueuse piété des catholiques déjoua cette appréhension. Sa famille et ses intimes éprouvèrent, au sein de leur inconsolable douleur, le réconfort de constater que peu de fidèles, autant que lui, étaient escortés au tribunal de Dieu des suffrages de l'Église militante. Dès le lendemain de la mort, avant même que la bière eût été refermée, les lettres et les télégrammes, qui, par certaines, affluaient rue de Varennes et rue des Saints-Pères, assuraient ce précieux concours. Les prêtres offraient leurs messes, les laïcs leurs communions. Des catholiques, unis en assemblée, imploraient Dieu pour leur maître. Des communautés entières consacraient des neuvaines collectives à son intention. L'Église lui rendait en prières ce qu'il lui avait apporté en combats.

Les funérailles, célébrées le 10 avril, à midi, en l'église Saint-Thomas d'Aquin, ne firent qu'accentuer ce triomphe impressionnant. Dès onze heures et demie, dans la rue de Varennes, la circulation était interrompue aux alentours de la maison mortuaire; à midi, lorsque le long cortège qui suivait le simple corbillard arriva devant l'église, il

(1) En évoquant ici ce souvenir familial, c'est un vœu de mon père auquel j'obéis.

Digitized by Google

trouva celle-ci pleine. Une foule considérable dut rester dehors, où elle attendit, dans un silence ému, la fin de la cérémonie religieuse. A l'intérieur de l'édifice, au sein de la multitude qui débordait du chœur et de la nef, on pouvait reconnaître, autour des délégués de la nonciature et de l'archevêché, tout ce que comptaient de plus éminent le clergé parisien, les ordres religieux, les œuvres catholiques, la presse de toute opinion. Plusieurs colonnes de l'*Univers* ne suffirent pas, le lendemain, à énumérer les admirateurs et les amis qui avaient voulu rendre à Louis Veuillot le suprême hommage de la foi, de la prière, de l'action militante et des lettres françaises.

Après la messe, célébrée par le curé de Saint-Thomas d'Aquin, M. l'abbé Ravailhe, assisté du vénérable abbé Moigno, chanoine de Saint-Denis, et de l'abbé Raillard, ce fut M. le vicaire général Caron qui, au nom du cardinal Guibert, administra l'absoute.

La sortie de l'église est, de ces jours funèbres, un des spectacles qui ont saisi le plus profondément ma mémoire enfantine. Les abords de la place étaient noirs de monde; sur les trottoirs du boulevard Saint-Germain tout proche, des cordons de police avaient peine à maintenir la foule qui menaçait d'envahir la chaussée. A trente ans de distance, il me suffit de fermer les yeux pour retrouver les plus menus détails de cette inoubliable scène. Et, plus encore que par sa densité, cette multitude impressionnait par son émotion silencieuse. On n'y sentait point de curiosités en éveil, mais uniquement des sympathies en deuil. Quelques heures plus tard, un de nos cousins nous rapporta cette parole significative : ayant voulu forcer les barrages en arguant qu'il était de la famille : « Oh! lui répliqua un agent, tout le monde ici a l'air d'être de la famille. »

Le cortège s'ébranla lentement. Les passants s'arrêtaient surpris à la vue de ce corbillard, que suivait d'abord un bataillon serré de trente Petites Sœurs des Pauvres, enca-

Digitized by Google

drées de jeunes filles appartenant à l'Œuvre des Orphelines d'Alsace-Lorraine, — double hommage, au grand catholique et au grand Français, de la religion charitable et de la patrie souffrante! Ils dénombraient avec étonnement ces files interminables, où se mêlaient tant de soutanes, de frocs et de cornettes et sur lesquelles planait comme une douleur recueillie et profonde. Une couronne suspendue à l'arrière du char funèbre leur apprenait que celui qui marchait à sa dernière demeure, accompagné de tant de respects, d'hommages, d'affections et de regrets, c'était Louis Veuillot.

Au cimetière Montparnasse, où presque toute l'assistance avait tenu à suivre la dépouille mortelle du grand chrétien, aucun discours ne fut prononcé. Simplicité conforme aux intentions et à l'esprit du maître. Au surplus, quels éloges auraient égalé l'éloquence concise et pleine de ces deux mots, qu'il avait demandés comme seule inscription sur sa tombe :

Après la dernière prière
Sur ma fosse plantez la croix.
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : J'AI CRU, JE VOIS!

Quelques mois plus tard, le cercueil, d'abord inhumé dans un caveau provisoire, était transféré sous une simple pierre de granit, et, selon la volonté de Louis Veuillot, son nom, désormais immortel, s'encadrait entre la croix qu'il avait défendue et la devise où s'était affirmée, dès ici-bas, son indéfectible espérance en la vision qui ne finit jamais.

L'éclat douloureux et glorieux de ces solennelles funérailles eut de longs prolongements. Pendant plusieurs mois se poursuivit l'affluence des lettres particulières et des articles de journaux. Le plus grand nombre de ces témoignages fut recueilli ensuite en cet étonnant volume des *Hommages*, dont les 650 pages, au texte compact et

Digitized by Google

menu, n'ont pu les rassembler tous, et qui constitue à la fois un trésor et un monument, « le monument le plus magnifique, qui ait été jamais élevé à la gloire d'un homme », attestait Mgr Hazera dans son discours de Montmartre. « Jamais souverain n'en eut de semblable, ajoutait-il,... ce fut comme la louange de l'humanité civilisée et chrétienne (1). »

Cette incomparable collection s'ouvre par une lettre pontificale et deux lettres royales.

Quelques jours après la mort de son frère, Eugène Veuillot avait tenu à remercier le Souverain Pontife de la suprême bénédiction que le Chef de l'Église venait d'accorder à son valeureux soldat.

Léon XIII, aussitôt, chargea le cardinal Jacobini d'affirmer au directeur de l'*Univers* avec « quel regret » il avait appris la mort de Louis Veuillot :

« Ses nobles sentiments, déclarait le Secrétaire d'État, sa dévotion toute particulière envers le Saint-Siège, les constants services que, par sa très vaillante plume, il a, pendant une longue suite d'années, courageusement rendus dans la défense des intérêts les plus sacrés de la Religion et du Siège apostolique, rendent encore plus pénible une telle perte. Mais nous sommes consolés par la pensée qu'il doit jouir maintenant, dans le repos éternel, de la récompense de ses travaux; et cette confiance doit être, pour vous et votre famille, le plus doux soulagement dans la douleur extrême causée par la perte d'un parent si cher (2). »

De son côté, le comte de Chambord, au premier bruit de la mort, avait spontanément chargé le marquis de Dreux-Brézé de porter à Eugène Veuillot ses royales condoléances. Profondément touché de ce noble et délicat empressement, Eugène Veuillot en exprima sa gratitude

(1) *Discours* de Mgr Hazera, pp. 39-40.
(2) *Hommages*, p. 29.

Digitized by Google

au prince et celui-ci tint à répondre au directeur de l'*Univers* par une lettre autographe. De ce document, un important passage, inspiré des événements de 1873, a déjà figuré dans le récit de cette période historique. Mais le comte de Chambord y rendait encore à Louis Veuillot d'autres témoignages :

« Un chrétien comme votre frère, Monsieur, ne pouvait mourir, après une lutte d'un demi-siècle pour Dieu et le triomphe de son Église, sans que je prisse part à l'émotion de tous les vrais catholiques. Le marquis de Dreux-Brézé, en vous portant l'expression de ma sincère condoléance, n'a été que le fidèle interprète de mes regrets et de ma gratitude (1)... »

Enfin, le duc de Madrid avait voulu, lui aussi, se joindre immédiatement à ce concert de louanges et de deuils : « Je n'oublie pas que l'Espagne catholique et royaliste avait mérité les admirables plaidoyers du grand écrivain dont vous pleurez la perte; elle en est fière à juste titre, et je peux vous assurer qu'elle unit ses prières et ses regrets aux vôtres (2). »

Des lettres, des télégrammes, des adresses collectives, des articles qui suivent, et qui remplissent le volume, je n'essaierai même pas de dresser l'énumération. Depuis les cardinaux de la Curie romaine jusqu'aux petits curés de campagne, en passant par l'épiscopat de France et des pays lointains; depuis les religieux les plus retirés du siècle jusqu'aux laïcs les plus mêlés à l'agitation de la politique et du combat; depuis les grands de la terre jusqu'à d'humbles servantes, ce magnifique recueil fait résonner toutes les voix, et toutes ces voix se résument en un seul cri d'admiration, de respect, d'amour, pour l'intrépide soldat de la vérité, pour le généreux défenseur du peuple chrétien.

(1) *Hommages*, p. 27.
(2) *Ibid.*, p. 28.

Digitized by Google

Ce que je veux d'abord souligner ici, c'est l'universalité de ces hommages. Toutes les nations viennent tour à tour y célébrer le catholique français, dont les mérites et les services ont retenti jusqu'aux extrémités du monde. C'est l'Espagne qui, par la voix de l'Association catholique de Barcelone, salue « l'incomparable publiciste catholique et l'illustre champion de la cause de Dieu et de sa sainte Église ». C'est le Portugal qui, au témoignage d'un prêtre de Lisbonne, est « un des pays qui se piquent le plus de vénérer le nom de l'incomparable écrivain et de l'intrépide soldat auquel la catholicité doit de si incontestables et si remarquables services ». C'est la Pologne dont « la presse catholique, écrit-on de Jarlowicz, a été unanime pour exprimer sa profonde douleur après l'irréparable perte que l'Église a faite par la mort de son grand apologiste ». C'est l'Irlande qui, par la plume de l'archevêque de Cashel, se proclame « reconnaissante » envers le journaliste français qui l'a si justement et si courageusement défendue. Mgr Marengo, archevêque d'Athènes, apporte son hommage et celui « des évêques catholiques de Grèce ». Mgr David, archevêque syrien de Damas, affirme « les éminents titres que le regretté Louis Veuillot avait à l'amour, à la vénération de tous les catholiques d'Orient ». Un prêtre brésilien envoie son « tribut d'amour et d'admiration » en son nom et « au nom de tous les catholiques du Brésil ». Le cercle catholique de Québec annonce qu'il fait célébrer une messe pour le repos de l'âme de « ce journaliste vaillant dont la plume était une puissance au service de la vérité ». Un catholique de New-York atteste que « la mort de Louis Veuillot a produit en Amérique une sensation presque aussi grande qu'en France ». Du fond des pays de missions, arrivent, après des semaines ou des mois, les témoignages remplis d'enthousiasme et de douleur qu'un ancien vicaire général en Chine, l'abbé Perny, augurait dès les premiers jours : « Vous recevrez bientôt, déclarait-il au directeur de l'*Uni-*

Digitized by Google

vers, les hommages des missionnaires du monde entier »; car si votre frère était « le défenseur intrépide de l'Église, le marteau des erreurs gallicanes et libérales, la terreur des ennemis du catholicisme », il était aussi « l'ami dévoué des missionnaires ».

Bref, ainsi que l'écrit l'évêque de Tulle, c'est « le deuil de la France et de l'Église » et, comme le répète en même temps un haut magistrat canadien, c'est « un deuil public, universel ».

Et, en vérité, qui ne connaîtrait Louis Veuillot que par ce livre des *Hommages,* pourrait aisément peindre un admirable et juste portrait de son caractère et de son œuvre.

Son caractère, d'abord. Cet éloge collectif et posthume confirme un des traits les plus profondément gravés de sa physionomie : l'amour des âmes. Dès 1841, à peine entré dans la carrière, il déclarait : « Les hommes sont vraiment mes frères. Je les aime et je les plains, et il ne me viendrait jamais à la pensée d'en accuser un seul, si je n'espérais par là servir tous les autres et le servir lui-même. » Vingt-six ans plus tard, reprenant la lutte après la longue suspension de l'*Univers :* « Plaise à Dieu, redisait-il encore, que jamais un mot tombé de nos lèvres ne puisse détourner les âmes! Plaise à Dieu que jamais une défaillance ne nous empêche de prononcer le mot qui pourrait les éclairer! » Et, plus tard, Jules Lemaître, en observateur loyal et pénétrant, reconnaissait que, si Louis Veuillot s'était converti, ce n'était pas seulement pour « sauver son âme, mais encore pour servir le plus d'âmes possible ».

Mille attestations, mille traits, convergeant des milieux les plus divers et des points les plus éloignés, témoignent après sa mort que Louis Veuillot demeura fidèle à ce programme. Et ils affirment, en même temps, que, magnifiquement désintéressé, il ne voulut servir que les âmes. Celui-ci proclame, en effet, son « immense miséri-

Digitized by Google

corde » pour les humbles et les pauvres; et l'on peut dire, en effet, que toute sa vie fut comme jalonnée d'œuvres charitables. Tel autre admire « sa modestie fière et désintéressée, n'ambitionnant rien, ni la fortune, ni les postes élevés, ni les distinctions, plus désireux d'obéir et de plaire à Dieu qu'aux hommes ». Un autre encore le salue comme « un remarquable modèle de constance, de fermeté, d'inviolable attachement aux principes ». Les citations du même genre se répètent à l'infini et leur reproduction, si touchante fût-elle, engendrerait la monotonie : « Je veux surtout rappeler, déclare M. de Saint-Chéron, la dignité de son caractère d'écrivain, toujours désintéressé, toujours prêt à tous les sacrifices pour les saintes causes qu'il servait »; c'était « le caractère le plus doux, le plus aimable, dévoué à sa famille et à ses amis. Nul n'a rempli avec plus d'édification tous ses devoirs de citoyen, d'époux, de père ».

« Toujours prêt à tous les sacrifices », oui, certes, et jusqu'aux plus cachés, qui sont parfois les plus héroïques. Témoin ce trait rapporté par M. de Guitaut : le rude polémiste, insulté violemment par un adversaire catholique et l'ayant écrasé d'une réponse topique et spirituelle, jette courageusement cette réponse au feu, sur la simple observation d'un ami qui, plus tard, n'était pas bien sûr d'avoir eu raison de critiquer cette verve légitime et vengeresse.

Quelques années plus tard, un missionnaire de la Trinité résumait la pensée d'un grand nombre, en écrivant à Eugène Veuillot : « Je ne puis croire que votre frère ne soit un grand saint jouissant à l'heure actuelle du bonheur du ciel. » Et l'humble prêtre lointain se rencontrait, dans cet hommage, avec l'écrivain subtil et dilettante qui, dépouillant son scepticisme pour se laisser entraîner à l'émotion, proclamait la haute vertu de son héros : « Sa vie me semble admirable et presque surnaturelle d'unité »; et encore : « J'ose dire qu'aux heures doulou-

Digitized by Google

reuses il y eut, chez Louis Veuillot, de la « sainteté (1) ».

A côté de cette énergique vertu, le grand défenseur de l'Église, en se convertissant, avait encore reçu du ciel, semble-t-il, un autre « talent ». Et ce sont les *Hommages* également qui en témoignent. On y trouve, en effet, une précieuse lettre de Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, qui, ayant rencontré le rédacteur en chef de l'*Univers* au Concile et lui ayant demandé le secret de « cette espèce d'immunité contre l'erreur » dont il avait reconnu le reflet dans ses ouvrages, avait gardé, de son entretien, cette conviction profonde : Louis Veuillot « avait reçu de Dieu, en même temps que la grâce de sa conversion et de sa vocation spéciale, les dons d'intelligence, de force et de science qui lui étaient nécessaires pour y correspondre pleinement, *comme il l'a fait* (2) ».

Oui, ces dons, Dieu les avait départis à son militant apôtre, afin qu'il pût remplir cette mission précise. Et la plus haute gloire du serviteur, c'est d'avoir fait fructifier ce « talent » confié par le Maître.

Quels fruits il en fit germer, ce que furent en résumé son œuvre et son action, les *Hommages* suffiraient encore à l'établir, comme ils font éclater la noblesse de son caractère.

Cette œuvre, elle s'impose aujourd'hui, dans sa grandeur et sa beauté littéraires, avec une telle évidence, qu'il est devenu banal de la célébrer. Depuis que Jules Lemaître, écartant les rancunes et les partis pris qui s'efforçaient d'obscurcir l'auréole du journaliste « clérical », a remis victorieusement Louis Veuillot au premier rang des écrivains français, toute la critique impartiale et éclairée reconnaît sa maîtrise. On a vu le *Signal* protestant réclamer, pour ce grand « papiste », une statue sur une place publique, et le libre-penseur Descaves s'indigner que Paris

(1) Jules Lemaître, *op. cit.*, pp. 12 et 55.
(2) *Hommages*, p. 151.

Digitized by Google

n'ait point sa rue Louis Veuillot. On a entendu des anticléricaux, comme le sénateur Joseph Fabre, admirer en lui « le plus génial et le plus français de nos polémistes ».

Mais nous sommes en 1883, au lendemain de la mort, et il faut nous y tenir. Car, après la vie de Louis Veuillot, s'il fallait raconter sa survivance, un cinquième volume y suffirait à peine. Or, en 1883, la poudre des batailles aveuglait encore les clairvoyances et les loyautés. Cependant, dès lors et de toutes parts, au champion qui sortait à peine du combat, ses adversaires eux-mêmes rendirent un éloquent hommage.

Les catholiques attachés aux écoles et aux tendances que le rédacteur de l'*Univers* avait le plus rudement poursuivies, ne furent pas les derniers à baisser l'épée devant sa gloire. Cornély, du *Clairon,* reconnaissait en lui « une des grandes forces intellectuelles et morales de notre temps ». Thureau-Dangin, dans le *Français,* avec lequel la polémique avait pris des vivacités singulières, attestait que, pour exposer le rôle de Louis Veuillot, il faudrait « écrire l'histoire glorieuse des luttes soutenues pendant quarante ans pour la défense de l'Église ». Du journaliste, il gravait ensuite ce portrait : « Écrivain né, d'une langue forte et saine, pleine de trait et de nerf; alerte et vigoureux dans la polémique, hardi et implacable dans la satire; de ces esprits de race gauloise chez lesquels déborde naturellement la langue du seizième siècle, et en qui l'on croit reconnaître la descendance littéraire de Rabelais; d'une verve de franc jet qui a quelque chose du parler des servantes de Molière; tantôt vif, gai, étincelant, à la façon de Voltaire; tantôt éloquent, avec une grandeur et une simplicité qui trahissent l'admirateur de Bossuet. » L'écrivain libéral affirmait enfin la puissante et heureuse influence que Louis Veuillot exerça en créant la presse catholique : « Avec ces deux illustres orateurs (Lacordaire et Montalembert) il contribuait à rendre courage, confiance, fierté aux catholiques, et à tuer ainsi le respect

Digitized by Google

humain, qui régnait en maître dans tant d'esprits ».

Le *Figaro*, si vigoureusement et justement malmené par Louis Veuillot, consacre tout un supplément littéraire à l'œuvre du maître; il reproduit notamment la magistrale nécrologie du maréchal Saint-Arnaud, dont il proclame avec admiration : « C'est aussi beau que du Bossuet, et, dans vingt ans, ce sera dans tous les morceaux choisis à l'usage de la jeunesse. Style, pensée, composition, tout est à la même hauteur. »

Parmi les journaux libres-penseurs, voici le *Parlement* qui, par la plume de Paul Bourget, constate les regrets unanimes de la presse : « C'est le vigoureux et alerte écrivain, dit-il, c'est le rude manieur d'un magnifique outil de prose, que nous voyons partir avec la tristesse qu'inspire la disparition du je ne sais quoi d'à jamais irréparable qui est un talent; et le talent de M. Veuillot, tout voisin de la tradition française et si savant dans sa verdeur native, est de ceux qui ne se remplacent pas aisément. » Il possédait, ajoute-t-il, « une perception instinctive et comme infaillible de la valeur exacte des mots ». Et le futur auteur du *Divorce*, trahissant peut-être une aspiration intime, ajoute cet éloge qui sonne comme un regret : « Il y a dans toute sa prose la présence continue d'une doctrine. C'est le grand avantage des écrivains qui ont adopté une solution définitive sur la vie humaine, et doublent leur œuvre d'une affirmation profonde et dogmatique. » Dans le *Journal des Débats*, c'est John Lemoinne qui, singulièrement aveuglé sur les destins de l'Église qu'il croit menée à sa ruine par l'œuvre de Pie IX et de Louis Veuillot, rend néanmoins le plus beau témoignage au grand catholique en l'unissant au grand Pape. « Pie IX, affirme-t-il, a été le plus grand révolutionnaire des temps modernes, et il avait trouvé un vigoureux instrument dans l'écrivain, dans le journaliste dont nous parlons... Il ne peut y avoir aucune intention d'offense à mettre Louis Veuillot dans la même tombe que Pie IX. »

Digitized by Google

Il n'est pas jusqu'aux exagérations injurieuses ou absurdes des feuilles bassement anticléricales qui ne témoignent, à leur façon, du prestige et de l'autorité du maître. Témoin le *Télégraphe,* qui, voulant réduire son rôle à celui d'un pamphlétaire et le comparant à Courrier, conclut : « Courrier restera le Marivaux du pamphlet; Veuillot en est souvent le Bossuet, parfois le Corneille. » Témoin encore, à un point de vue différent, le *Paris* qui, prétendant exposer le rôle de Louis Veuillot dans l'Église, assure que « sur son fauteuil de journaliste, il était plus haut et il dominait davantage que le Pape romain sur son trône ».

La presse indifférente et hostile, — on le découvre à ces citations, qu'on pourrait longuement multiplier, — reconnaissait, chez le rédacteur de l'*Univers,* en même temps que la puissance de la plume, l'énergie de la foi. Cette foi, sa constance à la professer, son scrupule à la maintenir, son courage à la défendre, c'est ce que les catholiques admirent en lui, par-dessus tout. C'est, pour ainsi dire, le carrefour de leurs éloges où, se rassemblant de tous les peuples du monde, ils proclament le caractère et le mérite de son œuvre. Sur ce terrain, de chaque lettre, on pourrait recueillir une parole topique. Commentaires et amplifications du mot souverain de Pie IX, affirmant un jour que Louis Veuillot était « une colonne de l'Église », ces innombrables témoignages renouvellent aussi, sous des formes variées, l'exclamation par laquelle le cardinal Lavigerie, apprenant du Père Patrice la mort de Louis Veuillot, accueillait le douloureux événement : « C'est le plus grand catholique que j'aie connu ».

« Dieu, à mon sens, écrit l'évêque de Moulins, l'avait destiné, dans sa miséricorde, à être en notre siècle le Voltaire chrétien, aussi actif pour harceler l'erreur que l'autre pour en diriger les assauts. » De son côté, le cardinal Pitra, évoquant la mémoire des grands défenseurs de l'Église au dix-neuvième siècle, affirmait : « Votre frère était

Digitized by Google

à leur tête et nous animait tous. » Le P. du Lac condensait la même pensée dans une formule de médaille : Pour bien des catholiques, il fut « le père dans la foi et le maître à la guerre » ; et le supérieur général de l'éminent religieux, le P. Beckx, reconnaît que « la Compagnie de Jésus, généreusement défendue dans plusieurs circonstances, a une dette toute spéciale de reconnaissance envers M. Louis Veuillot ». Onze Bénédictins, signant une adresse collective, décernent au grand écrivain ce beau titre : « Indéfectible champion de l'orthodoxie pure et sans alliage. » Et je recueille enfin, parmi des centaines d'autres, ces jugements rapides : « C'est à lui que nous devons la disparition du gallicanisme... A lui, ainsi qu'à Dom Guéranger, son ami, nous devons le retour à la liturgie romaine, à l'infaillibilité du Pape... Il a travaillé, pendant trente années, sans s'arrêter ni se décourager un seul jour, à faire aimer davantage l'Église romaine... Peu de laïques, depuis les Sébastien et les Prosper d'Aquitaine, ont mieux mérité les titres magnifiques que l'ardente reconnaissance de l'Église prodigue aux défenseurs de la foi... Un des plus intrépides défenseurs de l'Église, et peut-être de tous le plus éloquent... Cet autre de Maistre... Il ne disparaît pas comme les autres, il arrive... »

Ici encore, de même que les amis du monde entier s'étaient joints au deuil de l'*Univers,* les journaux de toutes langues et de toutes nations s'unissent à l'hommage des catholiques de France.

L'*Osservatore cattolico,* de Milan, déclare que Louis Veuillot « rappelait saint Paul apôtre : il en avait l'âme bouillante et l'ardente foi ». Le *Veneto cattolico* salue en lui, parmi les Français, « l'un des plus grands défenseurs de la foi ». Le *Bien public,* de Gand, le proclame « un incomparable talent, un fort caractère, un grand cœur » et il constate qu' « au-dessus de toutes les combinaisons de la sagesse humaine, au-dessus de toutes les restaurations

Digitized by Google

possibles ou même désirables, il poursuivait le rétablissement et l'accroissement du règne social de Jésus-Christ ». Le *Siglo futuro,* de Madrid, affirme que « personne, parmi les laïcs consacrés à la défense sociale et politique de notre foi, n'a eu tant ni de si grands titres au respect, à la gratitude, à l'admiration de tous les catholiques ». C'est « une gloire de la France, une gloire de l'humanité », s'écrie la *Restauraçao,* de Lisbonne; et le *Tidj,* d'Amsterdam, mettant Louis Veuillot en parallèle avec Montalembert et Dupanloup, conclut : « Il surpassa les deux dans sa pleine originalité, homme unique, libre, indépendant, n'étant l'élève ni l'imitateur de personne, fils de l'Église et rien d'autre ! »

Ainsi que John Lemoinne à Paris, le *Times* de Londres rend à Louis Veuillot, sous une forme indirecte et involontaire, un des plus décisifs hommages qu'il ait reçus : « Aucun journaliste, jamais, n'a laissé sur les esprits de ses concitoyens des marques plus profondes. Son œuvre peut se résumer dans une phrase : Il a tué tout esprit gallican dans le clergé français, incorporé l'Église de France à celle de Rome,... et, ce faisant, ajoute arbitrairement l'organe du protestantisme, a chassé des milliers de fidèles du bercail chrétien. »

Par contre, à Fribourg, les deux journaux catholiques, également encadrés de deuil, rivalisent dans la reconnaissance et l'admiration : « Nous devons à Veuillot, dit la *Liberté,* l'existence et l'honneur d'une presse catholique »; et l'*Ami du peuple :* « Il était notre père, notre chef, notre modèle à nous, humbles soldats de la presse. »

En Allemagne, c'est la *Germania* qui salue, en Louis Veuillot, le « digne confesseur de la cause qu'il a défendue durant un demi-siècle » ; et, à Saint-Pétersbourg, c'est le *Novoïe Vremia* qui constate que « son influence comme chef de la presse ultramontaine s'est étendue à toute la France, à l'Allemagne et à Italie ».

De l'autre côté de l'Océan, nous entendons la *Vérité* de

Digitized by Google

Québec acclamer, dans le rédacteur de l'*Univers*, « une des plus grandes figures des temps modernes, le plus puissant écrivain de ce siècle, le père du journalisme catholique »; — aux États-Unis, le *Catholic Universe* affirmer que cette mort « prive la presse catholique du monde entier de son premier écrivain »; — dans l'Amérique du Sud, enfin, le *Zuavo* de Bragance et le *Papalito* déclarer tour à tour : « C'était incontestablement un des écrivains les plus élevés et les plus purs de la France moderne... Le plus grand catholique de ce temps n'est plus. »

Tous ces journaux, cependant, et tous les autres encore dont j'écarte les témoignages, pour ne pas prolonger à l'excès l'énumération, tous ces journaux, quand ils montrent ainsi la profonde et féconde influence de Louis Veuillot, demeurent en deçà de la vérité. Toute une pénétrante et admirable action du grand chrétien leur échappe, que les *Hommages* nous révèlent et qui se confirme à la lumière des papiers du maître.

Le rédacteur en chef de l'*Univers*, en effet, n'exerçait pas seulement une puissante autorité sur l'opinion catholique; il agissait efficacement sur les âmes. Et, dans toute son œuvre, il n'y a peut-être rien de plus grand, de plus émouvant, de plus méritoire que cet apostolat intime et caché. Son histoire et sa physionomie resteraient inachevées, si l'on négligeait cet aspect de son rôle.

Au premier volume de cet ouvrage, on se souvient d'avoir admiré les énergiques efforts multipliés par Louis Veuillot converti, pour convertir à son tour ses proches et ses amis. La mission qu'il remplissait dès lors autour de lui, par ses paroles ardentes et ses secrets conseils, il devait la poursuivre au loin par ses livres et par son journal. Au fond, gagner des âmes à Jésus-Christ, en les arrachant à l'erreur et en les entraînant à la vérité, c'était le but suprême de toute son ambition. Il n'a connu qu'au ciel combien d'âmes il avait éclairées et raffermies. Mais, dès ici-bas, de nombreuses confidences lui revélèrent quel-

Digitized by Google

ques-unes de ces humbles victoires, et Eugène Tavernier nous atteste avec quelle émotion il les accueillait : « Quand je mourrai, disait-il à son secrétaire, il y aura une foule de prêtres qui prieront pour moi. C'est un incomparable bienfait assuré, dont je ne sais comment remercier la Providence (1). »

Ces lettres, il les recevait des milieux les plus divers. Voici, par exemple, une « simple fille de la campagne » qui, dans son orthographe naïve, lui envoie ces aveux touchants : « Plusieurs fois, Monsieur, de vos ouvrages me sont parvenus, le premier fut votre voyage à Rome; il fit impression sur mon cœur; et aujourd'hui on m'a prêté le saint Rosaire médité »; et, s'excusant de son indiscrétion, la modeste chrétienne explique à Louis Veuillot qu'elle a voulu se donner le bonheur de lui dire qu'il y a « dans le monde une âme à qui vous avez fait un grand bien ». Un autre jour, un prêtre confesse au grand écrivain qu'il fut amené à la religion, puis au sacerdoce, par la lecture des *Libres-Penseurs*, qui, dit-il, « m'avaient donné la fierté de la foi et fait comprendre son urgente nécessité sociale ». Et ce n'est point la seule conquête opérée par ce livre, que les ennemis de Louis Veuillot rangent volontiers parmi ces œuvres agressives et acerbes, qui sont propres à rebuter les indifférents et à rendre la religion désagréable. Les *Libres-Penseurs* convertirent même une de leurs victimes. L'écrivain Bergounioux, quelques mois après l'apparition du volume, avertissait l'auteur qu'ému par les vifs reproches qu'il y avait rencontrés contre son œuvre, il les avait médités, jusqu'au confessionnal inclusivement. Un autre homme de lettres, Violet d'Espagny, fut ramené à Dieu par *Rome et Lorette*. L'abbé Brûlé, d'Orléans, qui l'eut pour paroissien, contait plus tard le fait à Louis Veuillot : « L'âge, les infirmités, l'oubli l'avertissaient de revenir à Dieu ; mais les habitudes de toute sa vie ne s'y

(1) Eugène Tavernier, *op. cit.*, p. 20.

Digitized by Google

prêtaient guère. » Le pieux abbé prête alors au vieux littérateur incrédule le récit de Louis Veuillot. Puis, à quelques jours de là, non sans appréhension, il va trouver son mécréant : « Je vois que je me suis trompé, lui dit-il prudemment, mon auteur n'est point votre fait. — Tout au contraire, répond l'autre, il est si bien mon homme que je n'ai plus d'objections. J'ai reconnu là mes craintes, mes luttes, mes hésitations; je suis vaincu »... « S'apercevant alors, ajoute l'abbé Brûlé, que je le conduisais à notre maison : Monsieur l'abbé, me dit-il en s'arrêtant et en baissant les yeux, si vous le permettez, entrons d'abord à l'église, car je viens me confesser. » A l'hôpital municipal de Constantinople, au moment de la guerre de Crimée, une sœur de Charité usa victorieusement du même livre auprès d'un sergent malade. Et ce ne sont que des exemples, indiqués entre mille...

Parmi les prêtres que Louis Veuillot a mis sur la voie du sacerdoce, en voici deux encore, devenus illustres à des titres divers. Le premier, c'est ce saint abbé Lelièvre, dont Mgr Baunard a retracé l'admirable vie. « Ma vocation, confie-t-il, au grand catholique est née du séjour que vous fîtes autrefois chez nous. » L'autre est un vicaire général de Nîmes qui, en 1872, écrit au rédacteur en chef de l'*Univers* : « Vous avez sans doute oublié mon nom; vous me permettrez toutefois de le rappeler à *votre paternité*, puisque j'ai eu quelquefois l'honneur de vous le dire, c'est à votre *Pierre Saintive* et aux *Nattes* que je dois en partie ma vocation. » Ce vicaire général de Nîmes est aujourd'hui le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier. Un autre éminent prélat, s'il ne dut point sa vocation à Louis Veuillot, reconnaît qu'il lui fut redevable au moins de précieux réconfort. « Depuis tant d'années que je lis ce cher *Univers* dont vous êtes l'âme, lui déclare l'abbé Gay, plus tard évêque d'Anthédon et l'un des maîtres de la science mystique, Dieu seul sait le bien que vous m'avez fait, le soutien, la consolation, les saintes joies que m'ont souvent

Digitized by Google

apportés vos paroles.... Ce qui m'a toujours ravi en vous, c'est votre cœur et ce que Dieu y a mis de sens chrétien, de vaillance, de noblesse, de tendre et énergique amour pour Jésus-Christ et la Sainte Mère Église. »

Oui, Louis Veuillot pouvait être ému jusqu'au fond de l'âme, en recevant de telles lettres, comme aussi en entendant des cris de reconnaissance tels que celui de ce lecteur inconnu : « Vous, Monsieur Veuillot, m'avez sauvé du mal éternel; car Dieu s'est servi de vos écrits si forts et si substantiels pour guérir mon âme malade ! »

Or, ces élans de gratitude, on les recueille en foule dans les *Hommages*. « Je dois beaucoup à Louis Veuillot, confesse un missionnaire. Ce sont ses livres et ses articles qui m'ont fait pencher vers le sacerdoce. » — « *L'Univers*, atteste un autre ecclésiastique, a contribué à affermir ma vocation au sacerdoce. » A d'autres prêtres, Louis Veuillot a procuré un véritable avancement spirituel; plusieurs, en annonçant qu'ils offriront pour lui le saint sacrifice, ajoutent qu'ils le feront « par reconnaissance pour le bien que leur ont fait ses œuvres, et surtout son œuvre par excellence, l'*Univers* ». Celui-ci affirme : « Que de prêtres lui doivent d'innombrables lumières et encouragements ! » Celui-là reconnaît : « Je lui dois un amour plus profond pour la sainte Église et les plus belles conversions qui aient réjoui mon âme sacerdotale. » Des conversions, en effet, les *Hommages* en révèlent encore; et aussi, des raffermissements dans la foi. « J'ai senti, en lisant ce livre (*Rome et Lorette*) le désir de mieux servir Dieu ; il m'a affermi dans la foi... Je dois à Louis Veuillot de grandes lumières, de grandes consolations, un grand affermissement dans la foi.... C'est à lui que je suis redevable du dévouement que je me sens au cœur pour les saintes et nobles causes qu'il m'a appris à aimer. »

Combien de prêtres et de laïcs affirment également que c'est à l'école de Louis Veuillot qu'ils ont puisé la pureté et la fermeté de leur orthodoxie. Voici deux catholiques

Digitized by Google

éminents qui lui rendent cet hommage. C'est Victor de Marolles : « Je sais pertinemment, déclare-t-il, qu'il m'a éclairé contre les entraînements du libéralisme. » Et c'est Charles Périn, à qui le rédacteur de l'*Univers* a inspiré « l'ardent amour de la doctrine romaine et la haine vigoureuse de l'erreur libérale ». Un autre, un prêtre : « Si j'aime beaucoup l'Église romaine, ma Mère, si je suis attaché de toute la force de mon âme au siège et au successeur de Pierre, après Dieu, je le dois surtout à la lecture de l'*Univers*. » Un laïc : « Élevé dans l'atmosphère libérale, si je suis devenu si attaché à l'Église, c'est à la lecture de M. Louis Veuillot que je le dois. »

Mais l'influence du puissant apôtre atteint les âmes encore plus à fond. Elle ne se borne pas à redresser l'intelligence, elle fortifie le cœur. « C'est à Louis Veuillot, déclare un lecteur du journal, que je dois de n'avoir pas perdu l'amour et le don de la prière, même aux heures difficiles de la jeunesse. » — « C'est lui qui raffermissait mon adolescence chancelante, atteste un étudiant. C'est lui qui restait à mes côtés lorsque je marchais isolé dans la foule. » Il avait contribué, confesse un troisième, « à me ramener à mes devoirs religieux et à braver le respect humain.... »

A la fin de cette collection des *Hommages,* nombre d'admirateurs ayant déjà proposé qu'un monument fût érigé au grand catholique, Eugène Veuillot annonçait que l'idée avait pris corps et que le glorieux souvenir s'élèverait dans la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre. On connaît la puissance et la sérénité de ce buste, qui se dresse entre les vivantes allégories de la Vaillance et de la Foi. Mais j'ose affirmer que plus majestueux encore, plus noble et plus émouvant, m'apparaît ce monument de louanges et de gratitudes, que dédient les *Hommages* à l'héroïque et généreux serviteur de l'Église et qu'achève admirablement l'évocation de cet apostolat intime et pénétrant. C'est sur un tel couronnement que je tiens à terminer ce

Digitized by Google

livre et, si je ne cherche pas une autre conclusion, c'est que je crois me conformer ainsi à la pensée de Louis Veuillot lui-même, et laisser à sa vie la signification qu'il avait toujours entendu lui donner. Oui, au-dessus de la gloire littéraire, au milieu des rudesses nécessaires et des légitimes vivacités du combat pour l'Église, il a voulu, par-dessus tout, depuis le premier instant de sa conversion jusqu'au jour de sa mort, conquérir les âmes à Jésus-Christ!

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

BREF DE SA SAINTETÉ PIE X I

PRÉFACE V

CHAP. I^er. — LES PRÉLIMINAIRES DU CONCILE. — Premières consultations, premières controverses. — Annonce officielle du Concile. — La Bulle d'indiction. — Le Concile et les Gouvernements. — Premières oppositions libérales : les *Observations* de M^gr Dupanloup et le manifeste du *Correspondant* 1

CHAP. II. — LA VEILLE DU CONCILE. — Le livre de M^gr Maret. — Le bruit qui le prépare. — Le bruit qu'il soulève. — Controverses épiscopales et réclamations catholiques. —. L'*Avertissement* de M^gr Dupanloup à l'*Univers*. — La réponse du journal. — L'impression produite. — Attitude et articles de Louis Veuillot 29

CHAP. III. — LES DÉBUTS DU CONCILE. — Départ de Louis Veuillot pour Rome. — Première audience de Pie IX. — Ouverture du Concile. — Élection des commissions. — Situation et vie de Louis Veuillot à Rome. — Premières manœuvres de l'opposition. — Premières démarches de M^gr Darboy auprès de l'Empereur 65

CHAP. IV. — AUTOUR DU CONCILE. — La polémique autour du Concile. — Les « Lettres » du P. Gratry. — La dernière lettre de Montalembert. — Sa mort. — Incident Falloux. — Les manifestations de Pie IX. — Sa visite à M^gr Plantier. — Grande situation de Louis Veuillot 97

CHAP. V. — LA FIN DU CONCILE. — Le Mémorandum Daru. — Nouvelles démarches de M^gr Darboy auprès de l'Empereur. — La polémique des brochures. — Entrevue d'Eugène Veuillot et d'Émile Ollivier. — Les Brefs du Pape. — Le Bref à Louis Veuillot. — Nouvelle audience de Pie IX. — Les dernières manœuvres de l'opposition. — Le vote final. — Retour en France 133

CHAP. VI. — LE SIÈGE DE PARIS. — Premières impressions sur la guerre. — Rome et la France. — Appel à Dieu. — L'*Univers* et le Quatre-Septembre. — Louis et Eugène Veuillot s'enferment à Paris. — Leur vie pendant le Siège. — Polémiques contre les an-

Digitized by Google

Pages

ticléricaux et les révolutionnaires. — Attitude en face du gouvernement. — La capitulation..... 179

CHAP. VII. — LES ÉLECTIONS, LA COMMUNE. — Les élections de Paris. — Le journal en province. — Louis Veuillot à Bordeaux et les débuts de l'Assemblée nationale. — La Commune. — Louis Veuillot à Versailles. — Le journal sous la Commune. — Les massacres et les incendies. — La nomination de Mgr Guibert..... 215

CHAP. VIII. — LA QUESTION POLITIQUE EN 1871. — La politique de Louis Veuillot. — Louis Veuillot propose une constitution. — *La République de tout le monde.* — Situation des partis en 1871. — Le manifeste du drapeau blanc. — Les élections du 2 juillet et la candidature de Mgr Freppel. — Vacances et indisposition de Louis Veuillot. — Un procès politique contre l'*Univers*..... 251

CHAP. IX. — LA QUESTION ROMAINE en 1871 ET EN 1872. — Le mouvement des pétitions pontificales. — Le débat du 22 juillet 1871, premier ajournement. — Incidents entre ultramontains et libéraux. — Le discours du Pape aux pèlerins de Nevers. — L'*Univers* lance une nouvelle pétition. — Thiers, avec l'assentiment de Mgr Dupanloup, arrête le débat. — Émotion des catholiques. — Le discours de Pie IX contre la polémique entre ultramontains et libéraux. — Noble et chrétienne attitude de Louis Veuillot. — L'effet produit. — Causes, portée et effets de l'allocution pontificale. — Un Bref à Louis Veuillot..... 299

CHAP. X. — VIE DU JOURNAL ET VIE INTIME (1872). — Les polémiques de l'*Univers* en 1872. — Louis Veuillot et la fondation de l'Œuvre des Cercles. — Ses idées sociales. — Campagnes pour les catholiques suisses persécutés. — Vie intime. — Mort de Du Lac. — Les vacances du Pouliguen et Mgr Freppel. — L'hiver à Nice et Mme Volnys..... 353

CHAP. XI. — L'ÉCHEC DE LA RESTAURATION MONARCHIQUE (1872-1873). — Retour en arrière : la question politique en 1872. — La majorité en lutte avec M. Thiers. — Réveil de la question romaine au début de 1873. — Les progrès du radicalisme et la chute de M. Thiers. — Vie intime : deuil, maladie. — Louis Veuillot et l'Église du Sacré-Cœur. — La réconciliation de Frohsdorf. — L'intrigue orléaniste. — Le manifeste de Salzbourg. — Le Septennat..... 413

CHAP. XII. — L'*Univers* BÉNI PAR LE PAPE ET FRAPPÉ PAR LE DUC DE BROGLIE. — Louis Veuillot à Rome. — Accueil affectueux et encourageant de Pie IX. — Polémiques avec les libéraux. — Bismarck demande une mesure contre l'*Univers*. — Le duc de Broglie satisfait l'Allemagne et ses rancunes en frappant le journal. — Impression profonde. — Bref élogieux et réconfortant du Pape. — L'*Univers* reparaît. — Nouvelles polémiques. — L'affaire de l'inscription de la Roche-en-Brénil..... 487

Digitized by Google

Pages.

CHAP. XIII. — VIE INTIME, POLÉMIQUE ET TRAVAUX LITTÉRAIRES, NOUVELLE SUSPENSION DU JOURNAL (1874). — Entrée de Luce à la Visitation. — Jugement sur l'Assemblée nationale. — Retour offensif de la maladie. — Les affaires d'Espagne provoquent une nouvelle suspension du journal. — Le rappel de l'*Orénoque*. — La *Vie de Jésus-Christ*. — Louis Veuillot est frappé d'une attaque. — Mariage d'Agnès et vêture de Luce..... 527

CHAP. XIV. — LA FIN DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE (1875). — Convalescence. — Inquiétudes et tristesses. — Reprise du travail. — La loi sur la liberté de l'enseignement supérieur. — Polémiques diverses. — La lutte avec le *Figaro*. — Un procès contre l'*Univers*. — Travaux catholiques : le Sacré-Cœur et le Pape, O'Connell, Garcia Moreno. — Une préface à l'*Imitation*. — Reprise de la maladie. — Les derniers jours de l'Assemblée..... 573

CHAP. XV. — LA PREMIÈRE CHAMBRE RÉPUBLICAINE (1876). — Les élections de 1875. — La brochure de Mgr Pelletier. — Les débuts de la nouvelle Chambre : l'invalidation de M. de Mun ; l'assaut contre la liberté de l'enseignement supérieur. — Vie intime. — Louis Veuillot et la liberté. — Pèlerinage à Lourdes et reprise du travail. — Activité littéraire. — Publication de la troisième série des *Mélanges*. — Nouvel hiver à Arcachon..... 623

CHAP. XVI. — LE SEIZE-MAI (1877). — La campagne anticléricale. — Louis Veuillot et Hyacinthe Loyson. — Le Seize-Mai : attitude des catholiques. — Le jubilé pontifical. — L'été de 1877. — Fatigues et travail. — Réédition de *Molière et Bourdaloue*. — Mort de Thiers. — L'échec du Seize-Mai : jugement de Louis Veuillot. — Affaiblissement et tristesse..... 669

CHAP. XVII. — LES DERNIERS TRAVAUX (1878-1879). — Morts de Victor-Emmanuel et de Pie IX. — Avènement de Léon XIII. — Dernier voyage de Louis Veuillot à Rome. — Dernières polémiques ; la brochure de l'abbé Bougaud, la mort de Mgr Dupanloup. — Les *Œuvres poétiques* et les *Choses de la vie*. — Les suprêmes articles. — Le grand silence..... 703

CHAP. XVIII. — L'AGONIE, LA MORT, LES « HOMMAGES » (1880-1883). — Derniers voyages et derniers efforts. — Louis Veuillot fait ses adieux au journal et jette un suprême regard sur sa vie. — Son affaiblissement progressif et sa résignation. — La dernière maladie. — La mort. — Le testament. — Les funérailles. — Les *Hommages*. — Influence et rôle de Louis Veuillot, attestés par l'admiration qui s'élève autour de son cercueil..... 749

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405
This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

DEC 5 1968 8
RECEIVED
DEC 2 '68 -5 PM
LOAN DEPT.

RIVERSIDE
INTERLIBRARY LOAN
SEP 11 1970

JUN 11 1993

AUTO DISC CIRC JUN 11 '92

LD 21A-38m-5,'68
(J401s10)476B

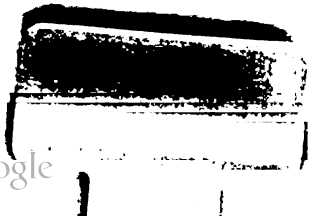
General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

YC109706

U C BERKELEY LIBRARIES

C040923308



Digitized by Google

Digitized by Google